



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

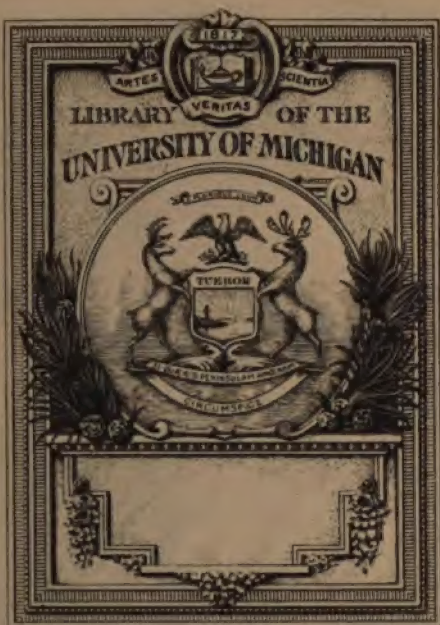
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

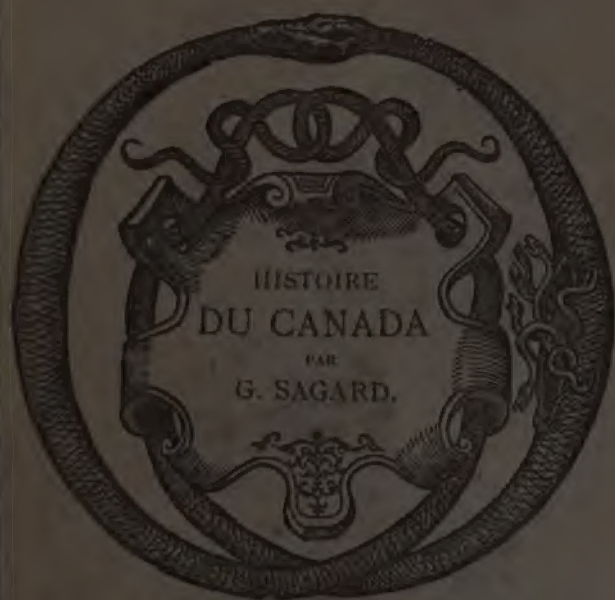
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





1204



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINÉ
MAISONNEUVE FRÈRES & C^{ie}, ÉDITEURS

3, RUE DU SABOT

LIBRAIRIE TROSS, A PARIS

Rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

L'HISTOIRE DU CANADA

PAR LE

F. GABRIEL SAGARD THEODAT

*est l'ouvrage ancien le plus important qui ait
paru sur cette partie de l'Amérique.*

IL EST D'UNE RARETÉ EXCESSIVE.

La nouvelle édition formera quatre volumes dont la pagination se suivra pour les trois premiers qui composent le corps de l'ouvrage, le dernier réunissant différentes pièces sera précédé d'une notice historique.

Le prix de chaque volume, *sur papier vélin*,
fixé à 12

Sur papier de Hollande 21

C'est une réimpression figurée de l'édition rare de 1636, mais il était impossible de suivre strictement page par page cette première édition. Les chiffres, la pagination de l'original ont été placés en deux & la table de la nouvelle édition reproduira les paginations, ce qui facilitera les recherches.

Cette réimpression a été tirée à un nombre très-restreint d'exemplaires. — Le second volume paraîtra au mois de Juin & l'ouvrage entier sera terminé avant la fin de l'année.

Paris, 31 Janvier 1865.

HISTOIRE
DU CANADA.

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRÈRES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAITS
POUR LA CONVERSION DES INFIDÈLES

DEPUIS L'AN 1615

PAR

GABRIEL SAGARD THEODAT

AVEC UN DICTIONNAIRE DE LA LANGUE HURONNE

NOUVELLE ÉDITION
PUBLIÉE PAR M. EDWIN TROSS.

PREMIER VOLUME.

PARIS
LIBRAIRIE TROSS
5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5.

1866



207

HISTOIRE DU CANADA.

HISTOIRE DU CANADA ET VOYAGES

QUE LES FRERES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS POUR
LA CONVERSION DES INFIDELLES

DIVISEZ EN QUATRE LIURES

Où est amplement traité des choses principales arriüées dans le pays depuis l'an 1615 iusques à la prise qui en a este faicte par les Anglois.—Des biens & commoditez qu'on en peut esperer.—Des mœurs, ceremonies, creance, loix & coustumes merueilleuses de ses habitans. — De la conuerfion & baptesme de plusieurs, & des moyens necessaires pour les amener à la cognoissance de Dieu. L'entretien ordinaire de nos Mariniers, & autres particularitez qui se remarquent en la suite de l'histoire.

FAIT ET COMPOSÉ PAR LE

F. GABRIEL SAGARD-THEODAT,
*Mineur Recolle& de la Prouince
de Paris.*

A PARIS

*Chez Claude SONNIUS, ruë S. Jacques à l'Efcu de
Basle & au Compas d'or.*

M. DC. XXXVI

Avec Priuilege & Approbation.

F
1030
S13
1866

Libr
Rieband
3-14-40
40140
4 ✓

A TRES-AUGUSTE

ET

SERENISSIME PRINCE

Henry de Lorraine, Archeuesque & Duc de Rheims,
premier Pair de France, nay Legat du S. Siege &
Abbé des deux Monasteres S. Denis & S. Remy, &c.

MONSEIGNEUR,

*Il n'y a rien qui charme tant les affections des
hommes, & qui les attache plus puissamment aux
grands Princes que la vertu & bon exemple qu'ils
doient || à leurs suiets. Votre naissance de la tres-* 1 v

ancienne, tres-Auguste & royalle maison de Lorraine, vous est d'un si grand avantage que ie ne m'estonne point de l'opinion de plusieurs que vostre grandeur sera un iour un saint. La perfection peut estre petite au commencement, mais elle s'esleue comme les Cedres du Liban, & va tousiours croissant à mesure qu'elle est arrousée des benedictions du Ciel, que le Seigneur verse abondamment en vous dont on en voit tous les iours des effects.

*L'histoire nous apprend (Monseigneur) qu'autrefois il n'estoit pas permis à aucun d'aller saluer les Roys de Perse, que l'on n'eust quelque chose à leur donner, non pour les enrichir : car ils estoient des plus grands & puissans Princes de toute la terre, mais seulement pour obliger les fuiets à rendre
v quelque tesmoignage del'affection || qu'ils portoient à leur Prince. C'est pourquoy considerant les grandes obligations & bienveillances tres-estroites que vostre sainte & Royale maison, a acquis sur tous les Religieux du monde dont elle a tousiours esté le support & l'asyle assure, j'ai pris la hardiesse de presenter aux pieds de vostre grandeur cest ouvrage avec son Auteur, qui sera s'il vous plait pour un assure tesmoignage de l'affection que j'ai à vostre service, & une foible recognoissance de l'obligation que vous ont les Recollets de vostre ville de saint-Denis, & moy en particulier m'ayant autrefois fait l'honneur me commander de luy discourir des mœurs des Sauvages, & du pays de Canada.*

S'en est un traité (Monseigneur) & des choses principales qui s'y sont passées pendant quatorze

ou quinze || années que nos Peres y ont demeuré VI
pour la conuerſion du pays. Si voſtre grandeur le
reçoit comme ie l'en ſupplie en toute humilité (orné
ſur ſon frontiſpice de voſtre Auguſte nom) il ſera
bien venu & chery de tout le monde, & verra-on qu'a
l'imitation de tous les Princes de voſtre maiſon,
vous cheriſſez la conuerſion des infidelles comme ils
ont toujours eſté portez pour l'accroïſſement de
l'Empire de Ieſus-Chriſt, l'extirpation des hereſies,
la paix & le ſalut des peuples.

Ce ſont ces vertus là (Prince tres-illuſtre) qui
vous acquereront un grand Empire dans le Ciel, &
vous feront aymer de tous les courtiſans du Para-
dis. La terre n'eſt qu'un petit point, & ce petit point
diuiſé en tant d'autres que ie m'eſtonne comme les
Princes, à qui Dieu a donné un cœur ſi relevé puis-
ſent mettre leur affection à choſe || ſi baſſe, & VII
comme un neant deuant les yeux de Dieu.

La voſtre n'y eſt point attachée (Monſeigneur)
vos penſées ſont toutes autres, & croy pour moy
ayant conſidere la douceur & bonté de voſtre na-
turel, qu'un iour on dira le cœur de ce Prince eſtoit
tout en Dieu, ce n'eſt point ma croyance ſeule, mais
de beaucoup d'autres qui ſçavent qu'il eſt permis aux
grands de paroïſtre avec un grand eſclat exterieur,
tandis que leur interieur traiſſe de paix avec ce
Dieu duquel ils ſont les images.

Aggreez donc, Monſeigneur, ſ'il vous plaiſt, mes
bonnes volontez, & recevez ce petit preſent de la
meſme affection que ce grand Prince receut le verre
d'eau d'un pauvre villageois: ce n'eſt point à la va-

leur du don qu'on regarde, mais à l'affection du
viii cœur d'où il part, mon histoire mal polie ne || me-
rite pas de vous estre offerte n'y qui employe au-
cune heure de vostre loisir, la lecture vous en seroit
ennuyeuse comme mon stile grossier trop importun,
mais puis que vostre clemence ne desdaigne person-
ne pour petit qu'il soit & ne mesprise le donneur
pour son petit don, suffit que vostre grandeur luy
fasse l'honneur de le recevoir avec un doux accueil,
& le protege à l'encontre de tous ses enuieux, & les
lagues mesdisantes de ceux qui comme des arai-
gnes veneneuses tirent du venin de la fleur d'où l'a-
beille succe le miel. C'est la très-humble priere que
ie fais à vostre excellence qui est la sagesse, la bonté
& la courtoisie mesme, & tellement accomplie que
pour faire un Prince aussi parfait que vous estes, il
faudroit recueillir ceste perfection de plusieurs. Ce
sont dons que Dieu vous a faits lesquels ie prie sa
ix divine || bonté vous accroistre, & conseruer ses be-
nedictions en vostre Auguste maison, qui suis

Monseigneur,

A Paris ce 1 Septembre 1636,

Vostre tres-humble & tres-affectionné
seruiteur en I. C. F. Gabriel
Sagard Recollect.

AU LECTEUR.

x

•

Ce grand Appelles (amy Lecteur) que la venerable antiquité a admiré entre tous les plus excellens Peintres de son temps estoit tellement amateur de la perfection de ses œuvres qu'il les exposoit à la censure d'un chacun pour en cognoistre les fautes, & en corriger tous les deffauts, mais comme il arriue ordinairement que les plus impertinens s'emportent facilement en toutes choses, il arriua que le cordonnier fut de fort bonne grace repris par cet admirable Appelles qu'ayant iugé du foulrier, il vouloit encor controller le reste du vestement.

A l'exemple de cet excellent || Peintre i'ai libre-
ment présenté au publique le premier crayon de mon voyage des Hurons dédié au tres-valleureux & puissant Prince Monseigneur le Comte d'Harcourt Generalissime de l'armée Nauale du Roy, lequel a esté parfaitement bien receu, & veu en diuerfes nations estrangeres, car tant s'en faut que les personnes sages & de bon esprit, & ceux qui ont quelque cognoissances dans le pays y ayent trouvé à redire, qu'au contraire ils m'ont supplié de l'amplifier, & de descrire l'histoire entiere des choses principales qui se sont passées

xi

en tout le Canada, pendant quatorze ou quinze années que nos freres y ont demeuré pour la conuersion du pays, la lecture de laquelle vous sera d'autant plus
xii utile qu'elle vous || portera à une recognoissance envers ce Dieu de tout le monde qui vous a fait naître dans un pays Chrestien, & de parens Catholiques. Les plus deuots y trouueront de quoy occuper leurs bonnes œuvres & charité à l'endroit de tant de pauvres ames esgarées & esloignées du chemin de salut. Les affligez leur consideration endurent pour le Paradis, où les pauvres barbares ne souffrent que pour l'enfer. Les esprits curieux, & qui n'ont autre but que leur propre diuertissement y verront de quoy se satisfaire allechez par l'aggreable aspect & diuersité des choses y contenuës, & ceux qui ont voyagé dans le pays comme a fait depuis moy le R. P. Brebeuf, Jésuite, pourront auoir le mesme sentiment que ce bon Pere
xiii tesmoigna de || mon premier Liure, lequel il iugea non seulement digne de voir le iour, mais s'offrit d'en donner son approbation s'il eut esté necessaire.

Je peux donc à bon droit dire que ce Volume peut profiter non seulement aux deuots, & personnes portées à la pieté, mais à tous ceux qui ne sont portez que d'une simple curiosité de cognoistre les choses estrangeres & non communes. Pour les esprits blesez ou enyurez du mal-heureux peché d'enuie qui perce iusques aux plus fortes & secretes murailles du monde, il m'est indifferent qu'ils m'ayent en consideration ou en mespris, suffit que l'on sçache que ce sont personnes qui ne sçauoient souffrir en autrui le bien qu'ils ne peuuent faire eux-mêmes.

|| On me pourra dire que ie devois auoir emprunté xiv
une plume meilleure que la mienne pour polir mes
escrits, & les rendre recommandables, mais c'est de
quoy ie me soucie le moins, & vous assure que quand
bien ie l'aurois pu faire ie ne l'aurois pas fait, car il
n'est pas raisonnable qu'un pauvre frere mineur
comme moy, se pare des riches thresors de l'eloquence
d'autrui, & puis ie n'ay pas entrepris de contenter
les amateurs de beaux discours, mais d'edifier les
bonnes ames qui verront en cette Histoire une grande
exemple de patience & modestie en nos Sauvages, un
cœur vrayement noble, & une paix & union admira-
ble, car que seruent tant de mots nouveaux & inuentez
à plaisir sinon pour uider l'ame de la deuotion || & la xv
remplir de vanité. Il n'y a pas iusques à de certaines
deuotes & de petites seruantes de Iésus-Christ, qui
veulent pindariser & faire les sçavantes en matiere de
bien dire. Il vaudroit bien mieux, disoit saincte The-
rese, qu'elles usassent du langage des hermitresses,
sçeussent peu parler & bien operer, que de s'amuser à
ces cajoleries ou discours affetez.

On demanda un iour à Demosthenes par quel
moyen il estoit plus excellent que les autres en l'art
de bien parler, il respondit en consommant plus d'huyle
que de vin. Je pourrois rendre la mesme responce à
ceux qui m'interrogeroient du moyen d'auoir pu tra-
uailer à mon Histoire, estant si occupé d'ailleurs en
d'autres commissions. Que la lampe m'a seruy || de xvi
Soleil, & qu'à peine ses rayons m'ont ils veu compo-
ser mes escrits qui portent le pardon de mes fautes
s'il s'en trouue dans le corps de ce Liure, car il est

bien difficile qu'ayant l'esprit partagé en tant d'endroits & preoccupé de tant de différentes affaires il ne s'y soit glissé quelques redites ou trop de sentences & d'exemples, qui portent la rougeur au front de ceux qui se qualifient du nom de Chrestiens, & vivent presque en payens. Tout le monde abonde en son sens & en ses sentimens, quelqu'un me dira que i'ay plustost allegué les sentences des sages payens que non pas des vertueux Chrestiens. Je l'ay fait pour ce qu'elles me sembloient plus à nostre confusion, car quand ie considere la vie & mœurs d'un Phocion
xvii ou || d'un Socrates, ou les riches documens d'un Marc-Aurelle, & d'un Seneque Payens, ie suis plus esmeu pour la vertu que non pas par la consideration d'un saint Iean-Baptiste, ou les belles sentences de quelque autre Saint qui n'ayent point eu de vices. De mesme ie reste plus confus en la pensée de la vie d'une sainte femme, que d'un saint homme, à raison de la fragilité du sexe feminin, qui me donne quelque esperance de pouuoir paruenir à la vertu, l'homme ayant naturellement plus de courage, & la femme moins de resolution.

Mon intention a tousiours esté bonne, & ne voudrois pour rien avoir offensé qui que ce soit, car pour la reprehension que ie fais aux vices, perfonnes'en
xviii peut || offencer que les vicieux mesmes desquels ie ne dois pas craindre le mespris, n'y appeter les loüanges: Si i'ay parlé aduantageusement pour mes Sauuages contre ceux qui negligeoient leur conuersion, ç'a esté par deuoir, & non pour interest que de celui de mon Dieu. I'ay blasmé le peu de soin qu'on

a eu du pays, & ie les ay deu faire pour la mesme intention, & faire veoir les choses comme elles se sont passées pour y apporter les remedes, car ç'a esté une chose bien déplorable que quelques Marchands des Compagnies anciennes, auant cette nouuelle, qui a pris tout un autre esprit y ayant apporté si peu de soin, & plustost nuits que favorisez nos pieux desseins de les conuertir, rendre sedentaires, & peupler le país.

|| Je remonstre avec raison combien il seroit neces- xix
faire pour le bien du public d'imiter en quelque chose les loix Chinoises, & regler les pauvres & vagabonds, non contre la charité que ie dois aux vrais pauvres & membres de Iesus-Christ, mais pour remedier aux abus qui se glissent sous ce nom de pauvres ; car en verité il se trouue en beaucoup de choses de la tromperie, qui seroit besoin de cognoistre pour le soulagement des vrayes pauvres, & corriger les abus.

Ie fais mention des trois Ordres establis par saint François, non pour en releuer le lustre ; car il parle assez de foy-mesme, mais pour nostre repos & conten-ter ceux qui en désirent sçauoir les distinctions i'auois aussi dessein d'inserer en ce || volume plusieurs pieces xx
importantes touchant nostre establissement & mission és terres du Canada avec nos Dictionnaires & phrases de parler és langues Canadoise, Algonmequine, & Huronne ; mais l'ayant veu grossir suffisamment sous ma plume, i'ay creu avec le conseil de nos amis qu'il valloit mieux laisser toutes ces pieces & ces Dictionnaires pour un autre Tome à part, que de grossir inconsiderement ce liure, autrement il m'eust fallu

contre le sentiment de plusieurs retrancher de mon liure de belles autoritez, lesquelles si elles ne plaisent aux uns, pourront contenter les autres, car il y a des esprits qui se delectent au meslange, & en la diuersité, **xxi** principalement les simples pour lesquels i'escris & || non pour les doctes qui n'ay de quoy leur satisfaire.

Voyla, amy Lecteur, mon petit labeur, l'Histoire du Canada que ie vous prie d'aggréer & prendre en bonne part : Si elle ne merite vostre entretient*, qu'elle aye part à vostre amitié qui la deffendra contre tous ses enuieux. La bonne vesue au temple ne fut pas mesprisée pour son petit denier, ie n'ay pù faire mieux, ou il m'eust fallu du temps pour rappeler mon esprit, & mes pensées souuent esloignées du cours de ma plume, & embarrassées aux deuoirs de l'obeissance que i'ay tousiours preferés à mes propres interets, pourueu que Dieu soit loué, & mes pauures Canadiens assistez, c'est tout ce que ie demande, & puis souhaiter avec **xxii** vos bonnes || prieres, lesquelles i'implore à ce que Dieu me fasse la grace de pratiquer pour son amour les mesmes vertus que les barbares exercent pour l'amour d'eux mesmes, & qu'à la fin ie vous puisse voir dans le Paradis, où nous conduise le Père, le Fils, & le Saint Esprit. Amen.

xxiii || APPROBATION DES DOCTEURS.

Nous soubsignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions auoir leu le liure intitulé, *Histoire de Canada*, composé par le Frere Gabriel,

de l'Ordre des Recollets, auquel nous n'auons rien trouué contraire à la Foy Catholique, Apostolique & Romaine, ny aux bonnes mœurs, en foy de quoy nous auons signé le present tesmoignage, ceunzième Iuillet mil six cent trente six.

Le Maître

PEAN.

|| *Permission du P. Commissaire
général.*

XXIV

Nous soubsignez Frere Cherubin de Marcigny de l'Ordre des Fr. Mineurs Recollets, Pere des Prouinces de S. François, & de S. Bernardin en France, & Commissaire General en cette Prouince de S. Denys du mesme Ordre, permettons à Fr. Gabriel Sagard, Profes dudit Ordre, & de ladite Prouince, de faire imprimer un liure intitulé, *Histoire du Canada ou les voyages que les FF. Mineurs Recollets y ont faicts en diuers temps pour la conuerfion des Sauuages, avec un Dictionnaire des langues Françoisse, Huronne & Canadienne.* En gardant ce qui est determiné par le sacré Concile de Trente, Ordonnances du Roy, & Constitutions de l'Ordre touchant l'impression des liures. Faict en nostre Conuent de l'Annunciation de la glorieuse Vierge à Paris, sous nostre sein, & seau de la Prouince, le 19. iour du mois de May l'an de grace 1635.

DE CHERUBIN DE MARCIGNY
Commissaire General.

xxv

|| *Permission des Superieurs.*

L'ay soubigné Frere Antoine Des Moynes, Diffiniteur de la Prouince de Paris, Ordre de S. François des FF. Mineurs Recollets, certifie avoir veu, & leu par le commandement de nostre Reverend P. Prouincial, le R. P. Ignace Legault, un liure intitulé, *Histoire du Canada, ou les voyages que les FF. Mineurs Recollets ont faits en diuers temps pour la conuerfion des Sauvages en l'Amerique, avec un Dictionnaire des langues Françoisse, Algoumequine, Huronne, & Canadienne: fait & composé par Fr. Gabriel Sagard, Religieux de la mesme Prouince & du mesme Ordre*, & n'y auoir trouué rien decontraire à nostre sainte Foy, ny aux bonnes mœurs, ains l'ay iugé fort utile & profitable d'estre mis en public, pour exciter les cœurs des fidels Catholiques, Apostoliques & Romains, à assister ces pauvres idolatres, touchant leur conuerfion au vray Dieu. Fait en nostre conuent de S. Germain en Laye, ce jour S. Denys Areopagite 9. Octobre 1635.

FR. ANTOINE DES MOYNES.

xxvi

|| L'ay soubigné Theologien, Predicateur & Confesseur des Peres Recollets de la Prouince de saint Denys en France, certifie avoir leu le liure intitulé *Histoire du Canada & voyages que les FF. Mineurs Recollets y ont faits pour la conuerfion des Sauvages, avec un Dictionnaire des langues Françoisse, Canadoise, Algoumequine, & Huronne: fait & com-*

posé par le. Frere Gabriel Sagard, Religieux de nostre mesme Ordre & Institut. Auquel ie n'ay rien trouué contraire à la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine, la lecture duquel fera recognoistre aux ames chrestiennes l'extreme obligation quelles ont à Dieu du don de la Foy, voyans la barbarie ès mœurs prophanes, & brutalité de vie de ces peuples : ce que les Chrestiens feroient si Dieu ne les avoit polis par la cognoissance de son nom & lumiere de la foy. J'ai iugé que ce liure pourroit estre utile au public. En foy de quoy j'ay signé de ma main, ce vingt septiesme iour de Decembre 1634. A nostre Conuent de Paris.

F. ANGE CARRIER
qui supra

|| EXTRAICT DU PRIUILEGE DU ROY. xxvii

Par grace & priuilege du Roy, donné a Paris le 17 iour de May 1635. signé par le Roy en son conseil, Croiset, & scellé du grand sceau de cire jaulne, il est permis à Fr. Gabriel Sagard, Theodat, Religieux Recollet, de faire imprimer un liure intitulé, *Histoire du Canada, ou les voyages que les Freres Mineurs Recollets y ont faicts en diuers temps pour la conuersion des Sauuages avec ung dictionnaire des langues Françoisse, Huronne & Canadienne.* Et defenses à tous Imprimeurs & libraires de ce Royaume, pays & terres de nostre obeyssance d'imprimer ledit liure, d'en vendre, ny distribuer d'autre impression

que celle que ledit Fr. Gabriel Sagard Theodat, aura fait imprimer durant le temps de six ans, à compter du iour que la premiere impression sera acheuée, sur peine de confiscation des exemplaires, de deux mille liures d'amende, & de tous despens, dommages & interests, ainfi que plus au long est contenu audit Priuilege.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le dernier Aoust 1636.

xxviii || Et ledit Fr. Gabriel Sagard, a transporté le droit de son Priuilege à Claude Sonnius Marchand Libraire à Paris, pour en iouyr selon la teneur d'iceluy.

1

HISTOIRE
DU CANADA
ET
VOYAGES DES PERES RECOLLECTS
EN LA
NOUVELLE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

*Diuers motifs des voyageurs & de l'intention des
FF. Mineurs Recollets à l'entreprinse de leurs
voyages ex païs des Canadiens & Hurons.*

CHAPITRE I.

La pratique de voyager d'un païs en un autre est fondée sur diuers motifs & desseins. Les uns y sont poussez par une certaine instabilité & inquietude d'esprit qui ne leur permet d'arrester long temps en un mesme lieu comme un Caïn || lequel après auoir com- 2
mis ce meschant acte de fraticide, qu'il tua par enuie de ce qu'il estoit plus homme de bien que luy, & fauori de Dieu, en demeura tout troublé & plein d'inquietude (effect du peché) qui le rendit vagabond & errant par le monde, sans sçauoir où il alloit que pour penser éuiter le courroux & la vengeance de Dieu avec

la mort, qui * à toute heure il apprehendoit & luy aduint en punition de son forfait.

Les autres voyagent par nécessité comme un Abraham & son fils Isaac pour euter la famine, sortent de la terre de Chanaan, l'un pour aller en Egypte, & l'autre en la terre des Philistins, car la famine & la nécessité est une marastre si pressante & facheuse, qu'elle conduit les plus foibles au tombeau & contrainct les plus robustes à de longs voyages pour trouver remede à leur nécessité.

Les autres sortent de leur país attirez par le profit & gain temporel, comme les Marchands qui courent d'un polle à l'autre, la mer & la terre, l'Orient & l'Occident, le Septentrion & le Midy, pour paruenir à leur desir insatiable d'amasser richesses.

D'autres sont portez d'un desir d'apprendre en voyageant, comme Epimenide Peintre, lequel partit de Rhodes, & s'en alla en Asie, la où il demeura longtemps, puis s'en reuint à Rhodes, sans que iamais personne luy entendit dire aucune chose de ce qu'il auoit veu & fait en Asie, de quoy s'es || merueillant les Rhodiens, le prierent qu'il leur voulüst conter quelque cas de ce qu'il auoit veu, ausquels il respondit en telle sorte: i'allay dix ans sur la mer pour me faciliter à patir, ie demeuray autre * dix ans en Asie pour apprendre à peindre, & six autres estudiay en Grece pour accoustumer à me taire, & partant n'espererez pas grand discours de moy; ce qu'ayant dit il se teut; & laissa les autres dans leur bon appetit, ce qui me fait resouuenir de ce qui m'a esté dit depuis peu, que la Roynie d'Espagne à present regnante, ayant

esté pour entrer dans l'un de nos Conuents & sceut qu'il estoit l'heure du silence, se donna la patience d'attendre dans l'Eglise que les Religieux l'appellassent, sans s'en plaindre d'un petit mot.

Il y en a d'autres qui veulent courir les mers & la terre pour se rendre plus illustres & diuins entre les hommes, par la cognoissance des choses les plus belles & magnifiques de l'univers, comme un Apollonius Thianeus, lequel ayant tournoyé toute l'Asie, l'Afrique & l'Europe, depuis le pont du Nil où fut Alexandre, iusques en Gades où sont les colonnes d'Hercules, estant arriué en Ephese au Temple de Diane, les Prestres de la Deesse luy demanderent qui estoit la chose de laquelle il s'esmerueilloit plus par le monde: car il est certain que l'homme qui a beaucoup veu, note plus une chose que l'autre.

Et combien que ce Philosophe fust || plus estimé en 4
faict qu'en parolle, si leur fit-il ceste responce digne d'estre nottée. Prestres sacrez, i'ay cheminé longuement par les Royaumes des Gaulois, des Anglois, des Espagnols, des Germains, des Latins, des Lidians, des Hébreux, des Phrigiens, des Corinthiens, & des Perses, mesme par le grand Royaume des Indiens, que i'appelle le Royaume sur tous les autres Royaumes, car luy seul vaut mieux que tous les autres ioincts ensemble : mais ie vous aduise qu'ils sont tous differens; à sçauoir en langages, personnages, bestes, metaux, eaux, chairs, coustumes, loix, terres, edifices, vestemens, contenance, & sur tout en Dieux & en temples, pour ce qu'il y a autant de difference d'un langage à autre, comme les Dieux & les temples d'Eu-

rope sont differens à ceux d'Asie. Toutesfois entre toutes les choses que i'ay veuës, de deux seules suis esmerueillé. La premiere est, que partout ou i'ay esté, i'ay tousiours veu le superbe commander à l'humble, le querelleux au pacifique, le tyran au iuste, le cruel au pitoyable, le couïard au hardy, l'ignorant au sçavant; & le pis encores, i'ay veu les plus grands larrons pendre les plus innocens. La seconde chose dont ie me suis esmerueillé, est qu'en tant de païs que i'ay trauersé, ie n'ay sceu parler à ung homme perpetuel, ains les ay trouué tous mortels, prenans fin aussi tost
5 le moindre, que le plus || grand; car maints sont mis du soir en la sepulture que le iour pensoient auoir la vie plus asseurée.

Il y en a d'autres qui voyagent par une sainte deuotion de visiter les saints lieux, comme un S. Hierosme la terre Sainte. Et les autres pour porter le flambeau de l'Euangile par tout le monde, suiuant le commandement que le Sauueur donna à ses Apostres. Allez par tout le monde, & preschez l'Euangile à toute creature. C'est ce dernier motif qui sous la sainte obediace nous a fait entreprendre le voyage des Hurons & Canadiens, non à la maniere d'Appolonius, pour y polir nos esprits & en deuenir plus sages & considerables entre les hommes, mais pour en secourant nos freres du Canada, y porter le flambeau de la cognoissance du fils de Dieu, & en chasser les tenebres de la barbarie & infidelité, afin que comme nos peres de nostre Seraphique Ordre de S. François auoient les premiers porté l'Euangile dans les Indes Orientales & Occidentales, & arboré l'estendart de nos-

tre redemption ès peuples qui n'en auoient iamais ouy parler ny eu cognoissance, à leur imitation nous y portassions nostre zele & deuotion, afin de faire la mesme conqueste, & eriger les mesmes trophées de nostre salut, où le diable auoit demeuré paisible iusques à present.

Ce n'a donc pas esté pour aucun autre interest que celuy de Dieu & la conuersion des || Sauuages, que nous auons visité ces larges Prouinces, où la barbarie & la brutalité y ont pris tels avantages, que la suite de ce discours vous donnera en l'ame quelque compassion de la misere & aueuglement de ces pauvres peuples, où ie vous feray voir quelles obligations nous auons à nostre bon Iesus, de nous auoir delivrez de telles tenebres & brutalité, & poly nostre esprit iusques à le pouuoir cognoistre, aymer & esperer l'adoption de ses enfans : vous verrez comme un tableau de relief & en riche taille-douce, la misere de la nature humaine, vitiée en son origine, priuée de la culture de la foy, destituée des bonnes mœurs, & en proye à la plus funeste barbarie que l'esloignement de la lumiere celeste peut grottesquement conceuoir. Le recit vous en fera d'autant plus agreable par la diuersité des choses que ie vous raconteray auoir remarquées pendant plus de quatorze années que nos freres y ont demeuré, que ie me promets que la compassion que vous prendrez de la misere de ceux qui participent avec vous de la nature humaine, tireront de vos cœurs des vœux, des larmes, & des soursours, pour coniuurer le ciel à lancer sur ces cœurs des lumieres celestes, qui seules les peuuent affranchir de la captiuité du diable, em-

bellir leurs raisons de discours salutaires, & polir leur rude barbarie de la politesse des bonnes mœurs, afin qu'ayant cognu qu'ils sont hommes, ils puissent
7 || deuenir Chrestiens, & participer avec vous de cette foy qui nous honore du riche tiltre d'enfans de Dieu, coheritiers avec nostre doux Iesus, de l'heritage qu'il nous a acquis au prix de son sang, où se trouuera cette immortalité veritable, que la vanité d'Appolonius après tant de voyages, n'auoit peu trouver en terre, où aussi elle n'a garde de se pouuoir trouuer.

*Comme les Religieux ont partout esté les premiers
employez à la conqueſte des ames, & de la Miſſion
des Peres Recolleſts en Canada.*

CHAPITRE II.

La diuine prouidence a diſpoſé ainſi des choſes, que tous ceux qu'il a enuoyé à la conqueſte des ames fidelles, ont eſté Apoſtres ou gens Apoſtoliques. La doctrine & ſaincteté deſquels il a pleu à Dieu de confirmer par miracles authentiques & irreprochables, & depuis l'an 600 à paine ſe trouuera il aucune conuerſion de peuples infidelles, qui n'ait eſté entrepriſe par des Religieux, faiſans profeſſion d'obeiſſance, pauureté & chaſteté, & ſi vous prenez la peine de lire les hitoriens vous verrez qu'il n'y a coin où l'Euangile

ait esté presché depuis || quatre cens ans, que ce n'ait 8
esté des Religieux de Saint François qui en ayent
faict l'ouverture aux despens de leur propre vie.

Les Religieux ont donc cet aduantage & prerogative
par dessus tous les Ecclesiastiques seculiers, qu'ils ont
partout esté les premiers à passer les mers, s'exposer aux
perils & porter l'Euangile de Nostre Seigneur en toutes
les nations de la terre habitable, où ils ont exercé indif-
feremment toutes les fonctions de Curé ou Pasteur,
administrant les Sacremens, comme il estoit bien ne-
cessaire, puisqu'eux seuls s'estoient employez & s'em-
ploient à la conuersion des infidelles & barbares, de
forte que l'on peut dire que sans les Religieux les deux
Indes, & le reste des peuples barbares conuertis, se-
roient encores à conuertir, & que les Eueschés qui y
sont à present, y ont esté establies de l'autorité des
Papes par les Religieux qui y ont esté les premiers
Euesques, comme ils y auoient esté les premiers Pre-
dicateurs après les Apostres, & où les Apostres mesmes
n'auoient point penetré.

A la verité le temps qui deuoit nous auoir rendu
fages, n'a pu qu'après de longues années faire co-
gnoistre à nos Marchands François, qui auoient la
traicte & le gouuernement du grand fleuve de Canada
(descouvert depuis l'an 1535 par Jacques Cartier) que
sans l'ayde de quelques colonies de bons & vertueux
Catholiques, ils n'y pouuoient || rien aduancer. La 9
seule auarice leur faisoit passer la mer pour en rap-
porter des pelleteries, & les huguenots & heretiques
participoient egallement du profitauec les Catholiques;
si les Catholiques auoient un Prestre, les huguenots

auoient un Ministre, & pendant qu'ils s'amusoient à leur dispute, les Sauvages restoient confirmez dans leur irreligion pour voir & se scandalizer des disputes de religion, car ils ne sont pas bestes iusques là, qu'ils ne voyent bien nos differents & ceux qui sont le signe de la S. Croix ou non, comme ils m'ont eu dit quelquefois.

En ces commencemens que les François furent vers l'Acadie; il arriua qu'un Prestre & un Ministre moururent presque en mesme temps, les matelots qui les enterrentent, les mirent tous deux dans une mesme fosse, pour veoir si morts ils demeureroient en paix, puisque viuants ils ne s'estoient pù accorder, toutes choses se tournoient en risée, les Catholiques sans deuotion s'accommodoient ayément à l'humeur des huguenots, & ces heretiques malicieux se maintenoient dans leur vie libertine, point d'obstacle ny d'empeschement à leur tyrannie qui forçoit mesme les Catholiques d'assister à leurs prieres & chants de Marot, autrement ils n'estoient point admis dans leurs vaisseaux ny employez en leurs manufactures, de quoy ie me suis sou-
10 uente fois plaint, mais en vain, car || Dieu n'est pas respecté iusques là, que son Eglise ait partout le des-
sus.

C'estoit une chose digne de compassion de veoir tant de desordres, la terre ne se cultiuoit point, le pais ne s'habituoit * pas, & point du tout de conuersion ny d'enuie de conuertir, & neantmoins à ouyr les Marchands vous eussiez dit qu'ils n'aspiroient rien tant que la gloire de Dieu, la conuersion des Sauvages & le bien du pais, ie veux bien croire qu'ils eussent

quelque bonne volonté & eussent esté bien ayse d'y veoir de l'aduanancement, mais tousiours sans effect, à cause de leur interest temporel auquel ils estoient attachez principalement.

Ces belles apparences firent refoudre le Sieur Houel, secretaire du Roy, personnage tres-affectionné au service de Nostre Seigneur d'estre de la partie, & s'affocier avec eux, mais comme il estoit homme iudicieux & dans le dessein d'une personne qui ne respiroit rien moins que ses propres interests, il reconnut aussitost les deffauts de la Compagnie, à laquelle il proposa que sans Religieux rien ne se pouoit aduan-
cer ny esperer, & que leur intention principale devoit estre la gloire de Dieu & la conuersion des Sauvages, autrement Dieu ne benirait point leur labeur, car il faut premierement chercher le Royaume de Dieu & sa iustice, & puis toutes choses nous seront administrées

|| Ces messieurs trouuerent ces propositions bonnes, 11
aduotierent leur manquement, & le prierent de faire choix avec eux, des Religieux les plus utiles & de moindre charge à la Compagnie pour cette Mission. La memoire encore toute recente des plus grands fructs que les Recollets auoient operé dans l'Amerique Orientale & au Royaume du Toxu que d'autres disent Voxu, qu'ils auoient depuis nagueres conuert y à la foy, leur fist iecter l'œil sur eux & s'adresser au R. P. Chapoin, Prouincial Recollets * de la Prouince de S. Denis, pour obtenir de luy quelque * Religieux pour une si necessaire & glorieuse Mission.

S'adressant à un Pere si zélé, ils n'en pouoient

12
esperer que tout contentement, aussi en receurent ils les fruits qu'ils esperoient, i'auois l'honneur pour lors d'estre son compagnon & d'auoir part à ses soins, aussi me fist-il la faueur de m'en communiquer ses sentimens, & la bonne volonté qu'il auoit pour le service de nostre Seigneur en ceste affaire, i'eusse bien désiré deslors d'estre de la partie, si ma bonne volonté & mon insuffisance eussent merité cette grace, mais il en falloit de meilleurs que moy & capables d'un plus grand service, & par ainsi il me fallut auoir patience iusqu'en un autre temps, que Dieu couurit d'un voile mes imperfections & furent nommez pour la Mission, le R. Pere Denis Jamet, pour Commissaire
le || P. Iean Dolbeau, pour successeur en cas de mort, le P. Joseph le Caron, & le P. F. Pacifique du Plessis, qui furent les quatre premiers Religieux qui passerent la mer pour la conuersion des peuples du Canada.

Mais pour ce que la chose estoit d'importance & qu'elle ne pouuoit estre bien faicte que par les voyes ordinaires & bien seantes aux Religieux de S. François, nous eufmes recours à Sa Sainteté pour en auoir les permissions necessaires, lequel agreant nostre zele en escriuit à son Nonce residant en Cour de France, duquel nosdits Religieux destinez pour la Mission receurent avec sa benediction, une permission verbale d'aller dans les terres infidelles & Canadiennes pour trauailler à leur conuersion, en attendant le Bref que par negligence on ne receut que deux ou trois ans après nostre entrée au Canada comme il se verra cy après.

Guydo Bentivole, par la grace de Dieu & du S.

Siege Apostolique Archeuesque de Rhodes, de la part de nostre S. Père le Pape Paul cinquiésme au Tres-Chrestien Roy de France & de Nauarre Louys treiziésme, Nonce Apostolique &c., & spécialement choisi, commis & député de par nostre S. Père Paul cinq, pour Iuge ou Commissaire en ces quartiers. A N. bien aimé || le Venerable Pere Ioseph le Caron Prestre, Religieux profez Recolle& de l'Ordre de S. François, Prouince de Paris, ou S. Denis, & à tous autres Peres & Freres Recolle&s profez du dit Ordre de S. François constituez en l'ordre sacré de Prestri&e & Confesseurs approuuez par l'ordinaire, lesquels sont sur le point de receuoir Mission & obedi&ce de leur Pere Prouincial, pour s'acheminer avec vous en quelques contrées des Payens & infidelles pour moi&enner leur conuer&ion à la vraye foy & Religion Catholique, où que vous pouvez prendre avec la permission & licence du susdit Pere Prouincial, salut & sincere dile&ion en nostre Seigneur. Vous pourrez sçauoir qu'autrefois le Reuerendissime Archeuesque Comte de Lyon, Ambassadeur de Sa Maie&té Tres-Chrestienne vers Nostre S. Pere, ayant requis le S. Siege Apostolique & supplié sa Sain&eté, que sous le bon plaisir de sadite Sain&eté, & avec les conditions cy de&ous es&crites, il fut loisible au Reuerend Pere Prouincial des Religieux Recolle&s du susdit Ordre S. François, d'enuoyer quelques Religieux du mesme Ordre & de sa Prouince de S. Denis en France, lesquels fussent suffisans & idoines pour || prescher & estendre la foy Catholique dans les terres & regions infi-

13

14

delles, & d'autant que cest œuvre estoit de foy meri-
toire, & qu'il auoit pleu à sadite Saincteté de nous
donner plein pouuoir de conceder les moyens com-
petens & neccessaires pour l'execution de tout ce que
dessus parles causes & raisons sus alleguées, par au-
thorité & commission Apostolique, nous auons donné
& accordé, donnons & accordons à vostre R. P. Pro-
uincial, & à vous qui auez esté nommez, choisis & de-
putez par luy, les facultez & priuileges suiuiants,
desquels vous pourrez vous seruir & preualoir au
cas que dans ces lieux, il ne se trouue personne qui
en aye de semblables & dont le temps ne soit encore
expiré, & pour le temps seulement que vous, frere
Ioseph Caron & vos associez demeurerez dans ces
pays de payens & infidelles, & sont les susdit* Pri-
uileges de la teneur, vertu & pouuoir qui s'ensuit,
sçauoir est, de receuoir tous les enfans nais de pa-
rens fidelles & infidelles, & tous autres de quelque
condition qui soyent, lesquels après auoir promis de
garder & obseruer tout ce qui doit estre gardé &
obserué par les fidelles, voudront embrasser la ve-
15 rité de la foy Chrestienne & Catholique, de bap- ||
tizer mesmes hors les Eglises en cas de neccessité,
d'entendre les confessions des penitens, & icelles
diligemment entenduës, après leur auoir imposé
une penitence salutaire selon leurs fautes, & enioint
ce qui doit estre enioint en conscience, les deslier &
absoudre de toutes sentences d'excommunication &
autres censures Ecclesiastiques, comme aussi de
toutes sortes de crimes, excez & deliçs, mesme des
reseruez au Siège Apostolique & de ceux qui sont

contenus dans les lettres lesquelles ont accoustumé d'estre leuës le iour du Ieudy saint, d'administrer les Sacremens d'Eucharistie, Mariage & extrême Onction, de benir toute sortes de paremens, vases & ornemens où l'onction sacrée n'est pas necessaire, de dispenser gratuitement les nouueaux conuertis qui auroient contracté ou voudroient contracter Mariage en quelque degré de consanguinité & affinité que ce soit, sauf au premier & second, ou entre ascendans & descendans, pourueu que les femmes n'ayent point esté rauies, que les deux parties qui auroient contracté ou voudroient contracter soient Catholiques, & qu'il y ait iuste cause tant pour les mariages des-ja contractez, || que pour 16
ceux que l'on desire contracter, declarer & prononcer les enfans nais & issus de tels Mariages legitimes. D'auoir un Autel que vous puissiez porter avec bienfiance, & sur iceluy celebrer es lieux decens & honestes où la commodité des Eglises vous manquera.

En foy & tesmoignage de tout ce que dessus, nous auons commandé les presentes lettres soubscrites & soubsignées de nostre main, estre faites, signées & scellées de nostre seau par nos aimez Louys Sauanutius, nostre Auditeur & Docteur en l'un & l'autre droit & messire Thomas Gallot clerc à Paris licencié es droicts canon & civil, Notaire public & iuré tant de l'autorité Apostolique que de la venerable cour Episcopale de Paris, & suiuant l'Edit du Roy descrit & immatriculé es Registres de l'Euesché & Cour de Parlement de Paris, demeurant ausdit Paris, rue Neuue Nostre-Dame, & nostre Notaire en

ce quartier. Donné à Paris l'an de Nostre Seigneur mille fix cens dix-huit le vingtiesme du mois de Mars. Ainsi signé G. Archeuesque de Rhodes, Nonce Apostolique & plus bas par commandement du susdit
17 *Illustissime || Reuerendissime Seigneur, Nonce Apostolique & Commissaire delegué, Th. Gallot Notaire public comme dessus, & Louys Sauanutius Auditeur.*

En suite de la permission de sa Saintete donnée à nos Peres, j'ay trouué coppie d'une lettre patente du Roy, par laquelle sa Maïeste donne la mesme permission à nostre R. P. Prouincial de la Prouince de S. Denis, privatiuement à tous autres, de pouuoir envoyer des Religieux Mineurs Recollets dans les terres du Canada pour la conuersion des Sauuages, & qu'aucun autre du mesme Ordre n'y puisse aller qu'avec sa permission & sous son obediencce, pour euitier aux desordres & confusions que la diuersité des commissions & superiorité pourroit apporter, dont voicy la teneur de la patente.

Louis par la grace de Dieu, Roy de France & de Nauarre. A tous ceux qui ces presentes lettres verront salut. Les feuz Roys nos predecesseurs se sont acquis le tiltre & qualité de Tres-Chrestien en procurant l'exaltation de la sainte foy Catholique, Apostolique & Romaine, & en la deffendant de toutes
18 *oppressions, maintenant les Ecclesiastiques en leurs droits, & recevans en leur Royaume tous les Ordres de Religieux, qui avec une pureté de vie se mettoient à enseigner les peuples & les endoctriner, tant de viue voix que par exemple. Et soit ainsi que nous soyons remplis d'un extreme desir de nous maintenir*

& conseruer ledit tiltre de Tres-Chrestien, comme le plus riche fleuron de nostre couronne, & avec lequel nous esperons que toutes nos actions prospereront, voulans non seulement imiter en tout ce qui nous sera possible nosdits predecesseurs, mais mesmes les surpasser en desir d'establir ladite foy Catholique, & icelle faire annoncer es terres lointaines, barbares & estrangeres où le S. nom de Dieu n'est point inuoué. Nostre cher & deuot Orateur, le Pere Prouincial de la Prouince de S. Denis en France, des Religieux de S. François de l'estroite obseruance vulgairement appellez Recollets, se soit cy-deuant, & en secondant nos desirs, offert d'envoyer es pais de Canada des Religieux dudit Ordre, pour y prescher le saint Euangile & amener à la sainte foy, les ames des habitants dudit pais, qui sont errantes & vagabondes dans leurs fantasies, n'ayans aucune cognoissance du vray Dieu, & à cest effect y en ayant en || uoyé nombre, leur la- 19
beur (par la grace de Dieu) n'auroit point esté inutile, au contraire quelqu'uns desdits habitants de Canada recognoissans leur viel erreur ont embrassé avec ardeur la sainte Foy & y ont receu le saint Baptisme, nouuelle qui nous a esté aussi agreable qu'aucune qui nous peust arriuer, & ne reste à present qu'à affermir ce qui a esté commencé par lesdits Religieux, ce qui ne peut mieux estre qu'en permettant ausdits Religieux de continuer ensemble de s'habituer audit pays & y bastir autant de conuents qu'ils iugeront estre necessaires selon les temps & lieux, tous lesquels conuents, monasteres & Reli-

gieux seront soubz l'obedience dudit Pere Prouincial de la Prouince de S. Denis en France & non d'autre, & ce pour empescher toute confusion qui pourroit suruenir, si chaque Religieux à son premier mouuement se portoit de passer audit pays de Canada, à quoy desirans remedier pour l'aduenir, nous auons dit & déclaré, disons & declarons par ces presentes signées de nostre main, nostre intention & volonté estre que le Pere Prouincial de ladite Prouince de S. Denis en France seul, puisse
20 & luy soit loisible d'enuoyer audit pays de Canada, autant de ses Religieux Recolleâs qu'il iugera estre necessaire, & quand bon luy semblera, ausquels Religieux Recolleâs nous auons permis & permettons par cesdites presentes de soy habiter audit pays de Canada, & y faire construire & bastir un ou plusieurs conuents & monasteres, selon & ainsi qu'ils iugeront estre à faire & auquel pays de Canada aucuns autres Religieux Recolleâs ne pourront aller, si ce n'est par l'obedience qui leur sera donnée par ledit Prouincial de laditte Prouince de sain& Denis en France, & ce afin d'euer toute dissention qui pourroit suruenir, faisant deffence à tous les maistres des ports & haures de permettre qu'aucuns Religieux de l'Ordre de S. François s'embarquent pour passer & aller audit pays de Canada, sinon soubz l'obedience dudit Prouincial & de celui qu'il commettra pour superieur. Et en tesmoignant plus particulièrement nostre affection enuers lesdits Religieux, nous auons iceux, ensemble leurs conuents & monasteres pris en nostre proteâion & sauuegar-

*de. Si donnons en mandement à nostre tres-cher & aymé cousin le sieur de Montmorency Admiral de France ou ses Lieutenants sur tous les ports || & haures de cestuy nostre Royaume, & à tous nos autres iusticiers, & officiers qu'il appartiendra, que le contenu cy-dessus ils ayent à faire garder & obseruer de point en point selon la forme & teneur, & faire publier ces presentes par tous les ports & haures, & lieux de leurs iurisdicions, sans permettre qu'il y soit contreuenue. Mandons en outre à nostre Viceroy de Canada, ses Lieutenants ou autres nos officiers des lieux, qu'ils ayent à maintenir lesdits Religieux Recolleâs de ladite Prouince de Saint Denis en France audit pays, sans qu'ils y en puissent recevoir aucuns qui n'ayent l'obedience audit Prouincial de la Prouince de France tenant au surplus la main à l'exécution de ceste nostre volonté, non obstant quelconque * lettres à ce contraires, ausquelles nous auons defrogé & defrogeons par cesdites presentes. Car tel est nostre plaisir. En tesmoing de quoy nous auons faict mettre nostre seal à cesdites presentes donné.* 21

Voila toutes les pièces principales & necessaires, que l'on pouuoit desirer des puissances souveraines iointes à l'autorité de nostre R. P. Prouincial, pour pouvoir affermir & rendre asseurée une si glorieuse & meritoire || Mission, de laquelle le Saint-Esprit auoit esté le premier autheur & inspirateur comme d'une œuvre qui estoit toute de luy & non des hommes, car qui peut aller à Iesus si Dieu ne l'attire. 22

De l'embarquement des quatre premiers Recollets, qui annoncerent la parolle de Dieu en Canada. La maniere de cabaner des Montagnais, où le P. Dolbeau hyuerna & le P. Ioseph aux hurons.

CHAPITRE III.

Ces bons Peres s'estant tous disposez par frequentes oraisons & bonnes œuvres à une entreprise si pieuse & meritoire, se mirent en chemin pour commencer leur glorieux voyage, à pied & sans argent à l'Apostolique selon la coustume des vrais freres Mineurs, & s'embarquerent à Honfleur l'an 1615, le 24 d'Auril enuiron les cinq heures du soir que le vent & la marée leur estoient fauorables.

Dieu qui leur auoit donné ce bon sentiment & la volonté d'entreprendre ce penible voyage, leur fist aussi la grace de passer ce grand Occean & d'arriuer heureusement à la Rade de Tadoussiac où ils prirent quelques heures de repos, & de là coulerent dans le port
23 à la fa||ueur de la marée où ils mouillerent l'anchre le 25 de May iour de la translation de nostre Pere S. François qui fut pris à bonne augure.

Si-tost que ces bons Peres furent à terre ils rendirent graces à Dieu de les auoir assisté & conduit si à propos au port de salut, & ayant donné un peu de respis à leur corps fatigué des tourmentes & vapeurs de la mer, ils considerent * la contrée, laquelle ils trouuerent d'abord fort sterile, seiche, deserte & pleine

de montagnes & rochers avec une solitude si profonde qu'il leur sembloit estre au milieu des deserts de l'Arabie pierreuse, ils auoient desia veüs plus de cent cinquante lieuës de païs aussi miserable & affreux, & doutoient encore que le reste du Canada fut de mesme, neantmoins à tout euenement ils se resolurent d'y demeurer sous l'esperance que Nostre Seigneur leur feroit descourir quelque lieu propre pour si establir, comme il a faict avec le contentement & consolation interieure de tous ceux qui y ont faict quelque seiour.

Il me souuient que lors que i'estois en mer pour le mesme voyage, que plusieurs Huguenots sembloient auoir pris à tasche de me descrier la laideur du païs, & disoient qu'à la premiere veüe i'en conceurois un desplaisir fort grand à l'encontre de tous ceux qui n'auoient porté à un si laborieux voyage où rien n'estoit capable de pouuoir contenter en son obiect, les yeux ny l'esprit de qui que ce fut; mais au contraire ie m'y trouuay fort satisfait & pre-||nois un singulier plaisir de voir ces solitudes, comme i'eusse peu faire les aspres deserts de la Thebayde où residoient anciennement ces grands peres Hermites & Anacorettes. 24

Le R. P. Dolbeau après auoir seiourné un iour ou deux à Tadoussac, partit pour Kebec dans la premiere barque qui se mit à voile, & les autres peres cinq ou six iours après dans d'autres vaisseaux pour le mesme lieu. Dès qu'ils arriuerent au Cap de Tourmente & veu ces belles prairies esmaillées en Esté de quantité de petites fleurettes, les bonnes terres de Kebec, & l'agréable contrée où est à present basti

nostre petit conuent, ils reprirent nouveau courage, iugerent la contrée bonne & capable d'y bafir, non feulement un Monastère de pauvres freres Mineurs, mais d'y establir des Colonies voir de très-bonnes villes & villages s'il plaifoit au Roy d'y contribuer de ses liberalitez royales & aux marchands une partie du profit qu'ils en retirent tous les ans, qui leur vaudroit au double à l'aduenir.

La premiere chose que ce bon Pere fist estant arriué à Kebec, fut de rendre graces à Dieu, disposer une chapelle pour y celebrer la S. Messe, & des chambrettes pour se loger, mais comme en un païs tres-pauvre beaucoup de choses luy manquans * il auoit recours à la patience du pauvre Iesus dans la creiche de Bethleem. Il y dit la premiere Messe le 25 iour de
25 Iuin de la mesme année & nos autres Reli-||gieux en suite, avec des contentemens d'esprit qui ne se peuvent expliquer, les larmes leur en decouloient des yeux de ioye, il leur estoit aduis d'auoir trouué le Paradis dans ce païs sauuage où ils esperoient attirer les Anges à leur secours pour la conuersion de ce pauvre peuple plus ignorant que meschant.

Mais comment & par quelle inuention pourrons nous faire comprendre à une infinité de Prestres & Religieux les merites & les graces qui accompagnent inseparablement ceste diuine Mission, la pluspart craignent de patir & ne veulent mettre en compromis leur petite consolation. Toute la France bouillonne de Religieux, de Beneficiers & de Prestres seculiers, mais peu se peinent pour le salut des mescredoyans. Il y en a une infinité qui demeurent icy oyfifs mangeans

le bien des pauvres & courans les benefices, que* s'ils passoient aux Indes & dans les païs infidelles y pourroient profiter & pour eux & pour autrui, mais il y a tousiours ce mais, nous ne voulons rien endurer, fuyons le martyre & prenons des excuses qu'il y a assez à trauailler icy où la vanité & le vice a pris tel pied qu'il semble incorrigible & se va dilatant comme une mauuaise racine. Il y resteroit tousiours assez d'ouuriers neantmoins quand la moitié de tous les Religieux & des Prestres seculiers seroient enuoiez precher la foy aux Gentils, qui manquent de ce que nous auons de trop icy, mais il faudroit que ceste eslection se fist des plus vertueux, pour || qu'un aueugle conduit par un autre aueugle ne tombent tous deux dans le fossé. 26

Nos Religieux de Kebec, ayans tout leur petit faict disposé dans l'habitation, aduiferent aux moyens de profiter non seulement aux François, ausquels ils seruoient des-ia de Chappelains, Curez & Religieux, leur conferans tous les Sacremens, mais principalement aux Sauuages, pour le salut & conuersion desquels ils s'estoient particulierement acheminez en leur païs.

Le P. Dolbeau tousiours plein de zele, prit le premier l'effor pour les Montagnais, car il ne pouuoit viure sans exercer la charité laquelle Dieu auoit infusé dans son ame. Il partit le second iour de Decembre pour y cabaner, apprendre leur langue, les catechiser & courir les bois avec eux, mais ayans par la grace de Dieu surmonté toutes les autres difficultés qui se rencontrent en semblables occasions, la fumée

qui est en grande abondance dans leurs cabanes, notamment lorsqu'il fait un temps nebuleux & de neige, luy pensa perdre la veuë qu'il n'auoit des-ja gueres bonne, & fut plusieurs iours sans pouuoir ouurir les yeux qui luy faisoient une douleur extreme, tellement que dans l'apprehension que ce mal augmentast il fut contraint de les quitter après deux mois de temps & reuenir à l'habitation viure avec ses freres, car nostre Seigneur ne demandoit pas de luy la perte
27 de sa veuë, ains qu'en le seruant il mesnageat prudemment sa santé laquelle est necessaire dans un si grand trauail.

Or quelqu'un me pourroit demander la raison pourquoy il auoit plustot choisi l'Hyuer, temps fort incommode & fascheux pour aller avec eux, que la saison d'Esté plus gaye & supportable à la piqueure des mousquites pres: La principale raison qu'on en peut donner est à mon aduis, que les Montagnais n'ont pas de quoy viure en Este comme ils ont en Hyuer, car l'Eslan qui est leur principale manne ne se prend que pendant les grandes neiges qui tombent en abondance dans les montagnes du Nord, où ils font leur chasse au poil, & à cause d'icelles montagnes les Sauvages qui les hantent sont appelez Montagnais.

Je ne scay si ie me trompe, mais il me semble que ces pauvres gens vivent encore de la mesme sorte de nos premiers parens après le peché. Ils n'ont ny maison ny buron & ne s'arrestent en aucun lieu qu'où ils trouuent de quoy viure, la viande faillie ils leuent le camp qu'ils posent en autre endroit où ils croient trouuer de la beste, ou du poisson & quelques

racines, qui est ce de quoy ils vivent principalement.

Le Pere Ioseph le Caron touché du mesme zele du Pere Dolbeau, choisit pour son lot le païs des Hurons auquel il s'achemina avec quelqu'uns de la nation qui estoient descendus à la traicte. De la façon qu'il fut traicté en son voyage & receu dans le païs ie n'en scay pas les particularitez pour ne m'y estre pas || trouué, mais il m'a assuré qu'il souffrit en chemin, 28
autant que son naturel pouuoit porter, car outre toutes les difficultez des autres qu'il luy fallut deuorer, il eut tousiours l'auiron en main & nageoit comme les Sauvages, à quoy ie n'ay iamais esté obligé, autrement ie fusse mort en chemin, i'appelle mort en chemin non la mort mais une peine qui meust esté insupportable, puis que exempt de cest incommodité arriuant au port il ne me restoit plus que la peau & les os, dont ie m'estonne de la nature mesme, laquelle à son dire est tousiours sur le point de mourir & ne peut mourir tant elle se flatte elle-mesme. O mon Dieu que nous faisons souuent gagner le medecin sans cause vraye que de la seule imagination, qui nous persuade souuent des grands maux où il n'y en a que de bien petits.

Ce bon Pere fut grandement bien receu des Hurons à leur mode, & luy tesmoignerent l'ayse & le contentement qu'ils auoient de sa venuë. Ils pensoient le loger dans leurs cabanes pour pouuoir iouir plus commodement de sa presence, & de ses diuines instructions mais comme cela repugnoit à sa modestie religieuse, après les en auoir humblement remercié & remonstré que les choses qu'il auoit à traicter avec Dieu pour leur

29 salut, deuoient estre negociées en lieu de repos & hors le bruit des enfans, ils luy en accommoderent une à part à la portée de la fleche hors de leur village ou les Sauuages l'alloient iournellement || visiter & luy de mesme leur rendoit leur visite dans leurs cabanes & par les bourgades où il se trouuoit souuent avec eux.

Il se transporta iusques à la nation des petuneux où il eut plus de peine que de consolation en la conuersation de ses barbares, qui ne luy firent aucun bon accueil ny demonstration que son voyage leur agreât, peut estre par l'induction de leurs Medecins ou Magiciens, qui ne veulent point estre contrariez ny condamnez en leurs sottises. De maniere qu'après quelque peu de seiour ce bon Pere fut contraint de s'en retourner à ses Hurons où il seiourna iusque au temps qu'ils descendirent à la Traicte. Tellement que tout ce qu'il pû * faire en ce premier voyage, fust seulement de cognoistre les façons de faire de ce peuple, d'apprendre passablement leur langue & les disposer à une vie plus honneste & ciuile, qui n'estoit pas peu trauaillé en ce premier essay, car il ne faut pas tousiours reprendre & arguer au commencement, mais bien edifier & doucement captiuer en attendant le temps propre à la moisson qui doit estre arrousée des benedictions du Ciel & fomentée d'une sainte & agreable conuersation.

|| *Comme le Pere Ioseph reuint en France & de son 30*
retour en Canada avec le P. Paul Huet. Des
dangers qu'ils coururent en chemin & de la sainte
messe qu'ils celebrerent pour la premiere fois à
Tadoussac.

CHAPITRE IIII.

Le Pere Ioseph ayant passé une année entiere dans le païs des Hurons & faict tout ce qui estoit en luy pour les disposer à une vraye conuersion à laquelle peu de choses repugnent. Il iugea par les choses qu'il auoit veuës & recognues estre expedient de faire un voyage en France, pour en donner aduis à Messieurs de la Compagnie, afin qu'ils y pourueussent & donnassent les ordres necessaires pour une si belle moisson, de laquelle ils pourroient recueillir plus de couronnes & de gloire, que de toute autre action qu'ils embrassoient pour le Canada.

Ce bon Pere partit donc de son village pour Kebec le 20 de May 1616 dans l'un des canots Hurons destinez pour descendre à la Traicte, & firent tant par leurs diligences qu'ils arriuerent aux trois Riuieres le premier iour de Iuillet ensuiuant, où ils trouuerent le P. Dolbeau qui si estoit rendu dans les barques || 31
des nauires nouuellement arriuées de France pour la mesme Traicte.

Après qu'ils se furent entresaluez & rendu les actions de graces à Dieu Nostre Seigneur, le bon Pere

Dolbeau leur apprit comme dès le 24 iour du mois de Mars passé, il auoit ensepulturé un François nommé Michel Colin avec les ceremonies usitées en la sainte Eglise Romaine, qui fut le premier qui receut cette grace là dans le païs.

La Traicte estant finie, tous se rendirent à Kebec l'unzième de Iuillet, d'où au 20 du même mois après auoir inuoqué l'assistance du S. Esprit, le Pere Ioseph se mit en chemin avec le Pere Denis Iamet pour Tadoussac, & de là pour la France dans les mêmes nauires nouvellement arriuées, qui furent conduits d'un vent si fauorable, qu'en moins de sept semaines ils se rendirent à Honfleur, où ayans rendu graces à ce Seigneur, qui les auoit preserué de tant de perils & hazards où ils s'estoient exposez pour son seruice, ils partirent pour Paris, où nous les irons reprendre presentement après que ie vous auray dit, que le 15 du même mois, le Pere Dolbeau donna pour la premiere fois l'Extreme-Onction à une femme nommée Marguerite Vienne, qui estoit arriuée la même année dans le Canada avec son mary pensans s'y habituer, mais qui tomba bientôt malade après son débarquement, & mourut la nuit du 19 puis enterrée sur le soir avec les ceremonies de la Sainte Eglise.

- 32 || Messieurs de le Societé furent fort ayse de voir le bon Pere Ioseph comme une personne de creance & d'apprendre de luy même du succès de son voyage, du bien qu'il leur faisoit esperer pour le spirituel & temporel du païs, & du zele qu'il auoit pour la conuersion des Sauvages, neantmoins avec tout cela, il ne

peut obtenir d'eux autre chose qu'un remerciement de ses travaux & une réiteration de leur bonne volonté à l'endroit de nos Peres, sans autre effect

C'est ce qui obligea ce bon Pere de chercher ailleurs le secours qu'il n'auoit pû trouuer en ceux qui y estoient obligez, & de penser de son retour en Canada en la compagnie du P. Paul Huet, puisque de parler de peuplades & de Colonies, estoit perdre temps, & glacer des cœurs des-ia assez peu eschauffez, iusques à ce qu'il pleut à Nostre Seigneur inspirer luy mesme les puissances superieures d'y donner ordre, puisque les subalternes n'y vouloient entendre, & ne s'interessoient qu'à leur interest propre.

Tres-mal satisfaits & avec peu d'esperance pour l'aduenir, ils se mirent en chemin pour repasser la mer, & partirent du port de Honfleur dans le nauire du Capitaine Morel, Dieppois, l'unziesme iours* de Mars 1617. Il est vray que l'on a quelque fois le temps propre & fauorable nauigeant en mer; mais c'est dans une inconstance si grande & une bonace si subitement changeante, que l'on n'a pas à peine || 33
gousté de l'agreable faueur d'un petit zephir qui enfle doucement nos voiles, que l'on experimente les furies de la mer, les flots bondissans & la cholere de quelque orage qui vous va menacant d'une prochaine ruine.

C'est l'humeur de la mer, & l'instabilité des vents qui vous mettent souuent dans les extremitez du desespoir en l'esperance, & de la ioye dans la tristesse; ô bon Iesus la Croix & la douceur s'entresuiuent tousiours, & comme fidelles ne se quittent iamais

que pour un peu, c'est Lya & Rachelle, la laide & la belle, le bon & le mauvais temps, le soleil & la gresle.

Nos pauvres voyageurs n'y pensoient pas lors qu'après avoir vogué heureusement un long-temps ils se trouuerent enuironnez des glaces enuiron soixante lieuës au-deça du grand banc, qui leur fermerent entierement le passage de plus de cent lieuës d'estendues, sans qu'il y eut apparence aucune de pouuoir percer de si fortes murailles, ou d'exquies le malheur de ses rencontres, car les vents en auoient detaché des pieces & morceaux qui sembloient des villes & chasteaux, puissans au possible, & qui eut pû sans une assistance particuliere de Dieu, euites le choq de ses montagnes de glaces.

Tous pleuroient & s'affigeoient & n'y auoit celuy, qui ne fut dans les affres de la mort: ô bon Dieu disoient-ils, ayez pitié de nous, nous sommes perdus sans vostre secours, car les maux nous enuironnent de toutes parts, & puis les meilleurs Catholiques s'adressans à nos Peres, les prioient de les confesser & se || mettoient en estat comme s'ils deussent mourir, la femme du sieur Hebert ne se contenta pas d'estre elle mesme bien disposée, elle esleua encore ses deux enfans par les couils pour receuoir leur benediction qu'un chacun imploroit.

Chose estrange, comme si le dyable eut minuté la ruyne totale de tous, plus les Catholiques se mettoient en estat de salut & s'humiloient * deuant Dieu, & plus les perils & dangers sembloient augmenter & les menacer d'une prochaine ruine.

Aux bons iours de Pasques mesme & à l'Ascension, Pentecoste, & autres festes principales, c'estoit lorsqu'ils n'esperoient plus autre sepulture que le ventre des poissons, puis que plus grands & eminents estoient les dangers & les tourmentes, que plus grandes estoient les festes.

On auoit des-ia prié Dieu pour eux à Kebec les croyans morts & submergez, lorsque Dieu leur fist la grace de les deliurer & leur donner passage pour Tadoussac, où ils arriuerent à bon port le 14 iour de Iuin, après auoir esté treize semaines & un iour en mer dans des continuelles apprehensions de la mort, & si fatiguez qu'ils n'en pouuoient plus.

D'exprimer les actions de graces qu'ils rendirent à Dieu, à la Vierge & aux Saints, il seroit impossible, puisque leur obligation estoit comme des morts ressuscitez en vie par leur beneficence.

Le P. Ioseph monta à Kebec dans les premieres barques appareillées, pour aller || promptement as- 35
seurer les hyuernants de leur deliurance, & comme Dieu auoit eu soin d'eux au milieu de leurs plus grandes afflictions & les auoit protégé.

Le P. Paul resta à Tadoussac, où il celebra la sainte messe pour la premiere fois dans une chapelle qu'il bastit à l'ayde des Mattelots & du Capitaine Morel, avec des rameaux & feuillages d'arbres le plus commodement que l'on peut. Pendant le S. Sacrifice deux hommes decemment vestus estoient à ses costés avec chacun un rameau en main pour en chasser les mousquites & cousins, qui donnoient une merueilleuse importunité au Prestre, & l'eussent aueuglé ou

faict quitter le S. Sacrifice sans ce remede qui est assez ordinaire & autant utile que facile.

Le Capitaine Morel fist en mesme temps tirer tous les canons de son bord, en action de grace & reiouissance de voir dire la Sainte Messe où iamais elle n'auoit esté celebrée, & après les prieres faictes, pour rendre le corps participant de la feste aussi bien que l'esprit, il donna à disner à tous les Catholiques, & l'après midy on retourna de rechef dans la chapelle, chanter les vespres solennellement, de maniere que cet aspre desert en ce iour là fut changé en un petit Paradis, où les louanges diuines retentissoient iusques au Ciel au lieu qu' auparauant on n'y entendoit que la voix des animaux qui couuent ces aspres solitudes.

36 Lorsqu'on batifloit la chappelle, il y auoit plaisir de voir les Sauuages se mettre en peine || pourquoy on vouloit là cabaner (pensant que ce fut pour une habitation), & disoient qu'est-ce que l'on pensoit faire de se mettre en lieu si miserable, où eux mesmes ne se cabanoient iamais (à cause des excessiues froidures) sinon pour la Traicte & la pesche & aucunement pour la chasse, qui n'estoit bonne que dedans les bois; mais quand ils eurent appris que c'estoit pour y chanter les loüanges de nostre Dieu, & pour le remercier d'auoir delivré nos freres du peril des glaces, ils approuuerent nostre dessein & y voulurent assister eux mesmes (en dehors) avec une attention & un silence plus louable que celuy des heretiques, qui en grondoient entre leurs dents.

Cette chappelle a subsisté plus de six années sus pied, bien qu'elle ne fust bastie que de perches & de ra-

meaux comme i'ay dit, mais la modestie & retenue de nos Sauvages n'est pas seulement considerable en cela, mais ce que i'admire encore davantage, est : qu'ils ne touchent point aux barques ny aux chaloupes, que les François laissent sur la greue pendant les hyers ; modestie que les François mesme n'auroient peut estre pas en pareille liberté, s'ils n'auoient l'exemple des Sauvages.

Il me semble que la Tourterelle & le Rossignol sont le vray symbole des reprouuez & predestinez, car la premiere ne fait que pleurer & l'autre de se resjouir. Le iuste pâtit & le reprouué se resjouit, l'un est toujours heureux & l'autre toujours mal-heureux, mais ce toujours n'est qu'un moment deuant l'éternité. O

|| mon Dieu voicy une verité cognue de bien peu de personnes, car on ne fait estat aujourd'hui, que de ceux qui ont de quoy & qui sont en faueur, ô richesses & richars vous perirez, vous mourrez & serez enseuelis aux enfers, si vous usez mal des biens que Dieu vous a donné. Et vous ô Roys, oyez & entendez ; & vous ô Iuges de la terre apprenez que ceste puissance laquelle vous exercez maintenant, vous a esté donnée par ce Dieu tout puissant, qui demandera compte de toutes vos œuvres, & espluchera vos pensées, d'autant que vous estans les Ministres de son Royaume, n'aurez iugé selon droiture & equité ny gardé la loi de iustice, moins aussi cheminé conformément à la volonté de vostre Dieu, pourquoy bien-tost & fort horriblement, il s'apparoistra à Vous, à cause de la rigueur du iugement, qui sera fait à ceux là qui commandent : car la misericorde est pour les pauvres :

37

mais les puissans seront punis puissamment, pourquoy gardez-vous, vous autres qui aspirez au commandement, puisqu'il vous doit servir de condamnation.

Le bon Capitaine Morel, fort homme de bien & tres-bon Catholique, estoit celuy par le moyen duquel nos Peres maintenoient un chacun dans leur deuoir & en bon Chrestien, car l'exemple d'un chef sert d'un grand commandement aux suiets, mais tous n'ensuiuoient pas neantmoins ses traces & ses conseils, pour ce que tous n'estoient pas Catholiques & seruiteurs de Dieu comme luy, comme il a bien tesmoigné du *depuis, aux
38 despens de sa propre || vie, en un voyage qu'il fit au Leuant, auquel ayant esté pris par les infidelles & barbares, on m'a dit qu'il fut par eux cruellement traicté, & enfin impallé pour n'auoir voulu renier la foy comme auoient faictz plusieurs de ses compagnons Mariniers, & partant peut estre conté au nombre des Martyrs.

L'ay dit cy-dessus qu'il semble que Dieu n'en vueille qu'aux bons, & laisse en prosperité les meschans, comme les prisonniers des Hurons qu'on engraisse pour le feu, mais c'est ce qui nous doit encourager & non point affliger, disans avec l'Apostre en toute humilité. A Dieu ne plaise que ie me glorifie en autre chose qu'en la Croix de mon Sauueur.

A mon voyage de la Nouvelle France ie communiquay souuent avec un bon Catholique nommé le Capitaine Cananee, qui auoit receu des disgraces en mer autant qu'homme de sa condition. Il auoit esté pris & repris des Pirates tant d'Alger qu'autres, qui l'auoient mis au blanc & reduit à seruir ceux qu'il auroit pû au-

paravant commander. Retournant de Canada pour la France le sieur de Caen General de la flotte luy donna le gouuernement & la conduite d'un petit nauires, avec 12 ou 13 Matelots Catholiques & huguenots pour conduire à Bordeaux.

Je desirois fort passer dans son bord, tant pour la deuotion que i'auois à la sainte Magdeleine de laquelle le vaisseau portoit le nom que pour le contentement particulier que ie receuois à la communication de ce bon & vertueux Capitaine, mais ledit sieur de Caen 39 General & le sieur de Champlain avec quantité de nos amis me dissuaderent de m'embarquer dans un si petit vaisseau, plus aysé à perir qu'un plus grand, outre l'incommodité de balotage.

Je me resolus donc à leur conseil & me teins à ce qu'ils en voulurent, pendant que ce pauvre Cananee print vers la Manche la route de Bordeaux, d'où nous ne l'eusmes pas à peine perdu de veüe qu'il fut enleué par les Turcs, & mené en captiuité, où il est mort comme ie croy en bon Chrestien, après auoir souffert au-delà des forces humaines, & gaigné le Paradis par la Croix.

Faute d'alimens necessaires, la plupart des François tomberent malades à Kebec. Deux de tuez par les Sauvages qui auoient encore dessein sur

*les autres & d'un huguenot qui voulut trop tard
différer sa conuerfion.*

CHAPITRE V.

Les affaires du Capitaine Morel eftant expediées à Tadouffac, on fe mift fous voile pour Kebec, où la neceffité de toutes chofes commençoit à eftre grande & importune aux hiuernants, qui ne furent neantmoins
40 gueres foulagez pour la venuë des barques qui ne ||
donnerent pour tout rafraifchiffement, à 50 ou 60 perfonnes qu'ils eftoient, qu'une petite barrique de lard, laquelle un homme feul porta fur fon efpaulé depuis le port iufques à l'habitation, de maniere qu'auant la fin de l'année, ils tomberent prefque tous malades de la faim & d'une certaine efpece de maladie qu'ils appellent le mal de terre, qui les rendoit miferables & languiffans, & ce par la faute des chefs qui n'auoient pas fait cultiuer les terres, ou eu moyen de le faire.

Tout l'equipage eftant arriué à Kebec, chacun fe confola le mieux qu'il peut des biens de Dieu, car il n'y en auoit gueres d'autre, force croix & peu de pain. Le retour du P. Iofeph minuta un autre pareil voyage au P. Dolbeau qui croyoit y pouuoir dauantage, & reprefenter mieux les neceffitez du païs, mais il eut affaire avec les mefmes efprits, & tousiours auffi mal difpofez au bien, & partant n'y fift rien dauantage que perdre fes peines & s'en retourner de rechef en Canada en qualité de Commiffaire avec le frere Modeste Guines, auffi mal-fatisfait de fes meffieurs qu'auoit efté le P. Iofeph.

Ce peu d'ordre les fift à la fin refoudre de recom-

mander le tout à Dieu, sans se plus attendre aux marchands, & faire de leur costé ce qu'ils pourroient, puisqu'il n'y auoit plus d'esperance de secours. En fuite de quoy un chacun des Religieux se proposa un pieux & particulier exercice avec l'ordre du R. P. Commissaire, les uns d'aller hyuerner avec les Montagnais, les autres d'administrer les Sacremens aux François, & ceux qui ne pouuoient davantage chantoient les louanges de nostre Dieu en la petite Chapelle, instruisoient les Sauvages qui les venoient voir & vacquoient à la sainte Oraison, & à ce qui estoit des fonctions de Religieux. 41

Pendant le voyage du P. Dolbeau, le P. Ioseph fist le premier mariage qui se soit fait en Canada avec les ceremonies de la S. Eglise, entre Estienne Ionquest Normand, & Anne Hebert, fille aînée du sieur Hebert, qui depuis un an estoit arriué à Kebec, luy, la femme, deux filles & un petit garçon, en intention de s'y habituer & y perseverer encores à present, notwithstanding les grandes trauerfes des anciens marchands qui les ont traictés avec toutes les rigueurs possibles, pensans peut estre leur faire perdre l'enuie d'y demeurer & à d'autres mefnages de s'y aller habituer qu'en condition de seruiteurs ou plustost d'esclaves, qui estoit une espece de cruauté aussi grande que de ne vouloir pas qu'un pauvre homme iouisse du fruit de son travail. O Dieu partout les gros poissons mangent les petits.

Messieurs les nouveaux associez ont à present adoucy toutes ces rigueurs & donné tout suiet de contentement à ceste honneste famille qui n'est pas peu à son ayse, &

promettent encores de tres-fauorables conditions & un bon traictement à toutes les autres familles qui s'y voudront aller ranger qui de pauvres icy, se peuuent rendre là facilement accommodés, s'ils sont gens de
42 bien || & soigneux de trauailler, car les mauuais, ny les faineans, ne sont bons nulle part.

Pour un surcroy de mal-heur, avec les maladies & les neceffitez qui estoient tres-grandes dans l'habitation, on estoit menacé de huiët cens Sauuages de diuerfes nations, qui s'estoient assemblez ès trois Riuieres à dessein de venir surprendre les François & leur couper à tous la gorge, pour preuenir la vengeance qu'ils eussent pù prendre de deux de leurs hommes tuez par les Montagnais enuiron la my A-uril de l'an 1617.

Mais comme entre une multitude il est bien difficile qu'il n'y aye diuers aduis. Cette armée de Sauuages pour auoir esté trop long-temps à se resoudre de la maniere d'affaillir les François, en perdirent l'occasion, plus par diuine permission, que pour difficulté qu'il y eut d'auoir le dessus de ceux qui y estoient def-ja plus de demi morts de faim & abattus de foiblesse. Le Capitaine La Foriere (que i'ay fort cognu) fin & cault entre tous les Sauuages & capable de conduire quelque bonne entreprinse, voyant leur coup failli, & bien certain que les François auoient retrouué les corps morts sur le bord de la riuiere, & sceu le mauuais dessein de leur assemblée, vint à l'habitation où un nommé Beauchefne commandoit pour lors, & faisant de l'effaré & comme ne sçachant pas que les François eussent def-ia esté aduertis, dit qu'il luy

vouloit parler en secret & à tous ceux de ses gens qui auoient de l'esprit, c'est-à-dire quelque autorité, || charge ou office au Conseil, & que les autres n'en entendissent rien : voyez la finesse du bon homme, pour decouurir une chose qu'on sçauoit de-là & qu'il ne pouuoit taire qu'en se rendant coupable. 43

Il leur dit donc, comme deux François auoient esté tuez par des Sauvages particuliers qu'il ne cognoissoit point, & de plus qu'il y auoit aux trois Riuieres environ huit cens ieunes hommes de diuerses nations, assemblez pour leur venir coure sus & se rendre maistre de l'habitation, & que pour son particulier il n'auoit iamais esté consentant d'une si meschante resolution, de laquelle il les auoit bien voulu aduertir, afin qu'ils se donnassent sur leur garde, & que pour un plus euident tesmoignage de sa fidelité, il vouloit cabaner auprès d'eux, & moyenner quelque accommodement entr'eux & les Sauvages.

Nos Peres & tous ceux du Conseil, iugerent bien à la contenance du bon homme & en tous ses discours, qu'il traictoit pour son interest particulier, d'estre continué dans l'amitié des François auxquels il n'auoit peu nuire, & n'estre pas déclaré ennemy de ceux de sa patrie qu'il sembloit abandonner pour se ioindre à nous, mais d'un procedé si subtil & une inuention si gentille, qu'il eut par ceste sagesse des presens de toutes les deux parties.

Or après plusieurs allées & venuës, l'armée sauau-gesse considerant, que difficilement pourroient ils prendre les François sans ar- || mes, comme ils eussent 44
pû faire quelque temps auparauant, & n'ayant plus de

quoy viure, ny moyen de chasser ny pefcher, pour n'en estre la faison. Ils enuoyerent le mefme la Foriere demander pardon & reconciliation avec les François, avec promesse de mieux faire à l'aduenir, ce qu'ils obtindrent d'autant plus facilement que la paix estoit neceffaire à l'une & à l'autre des parties. En fuitte ils enuoyerent quarante canots de femmes & d'enfans pour auoir de quoy manger, difans qu'ils mouroient tous de faim, ce que confideré par ceux de l'habitation, ils leur diftribuerent ce qu'ils purent, un peu de pruneaux & rien plus, car la neceffité estoit grande partout entre nous auffi bien qu'entre les Sauuages : laquelle fut caufe de nous faire tous filer doux & tendre à la paix.

La chofe eftant reduite à ce point, il ne reftoit plus qu'à conclure les articles, mais pour ce que les Sauuages demeuroient toufiours à leur ancien pofté, on enuoya fauf conduit à leurs Capitaines pour defcendre à Kebec, où ils arriuerent chargez de prefens & de complimens avec des demonstrations de vraie amitié, pendant que leur armée faisoit alte à demi lieuë de là.

Les harangues ayans esté faictes & les questions neceffaires agitées avec une ample proteftation des Montagnais qu'ils ne cognoiffoient les meurtriers des François, ils offrirent leurs prefens & promirent qu'en tout
45 cas ils fatisferoient à cefte mort. Beauchefne & || tous les autres François estoient bien d'auis de les receuoir à cefte condition ; mais le P. Iofeph le Caron & le P. Paul Huet, s'y oppoferent abfolument, difans qu'on ne deuoit pas ainfi vendre la vie & le fang des Chreftiens pour des pelletteries, & que ce feroit tacitement

autoriser le meurtre, & permettre aux Sauvages de se vanger sur nous & nous mal-traiçter à la moindre fantaisie musquée qui leur prendroit, & que si on receuoit quelque chose d'eux, que ce deuoit estre seulement en deposit & non en satisfaction, iusques à l'arriuée des nauires, qui en ordonneroient ce que de raison. Ainsi Beauchefne ne receut qu'à ceste condition.

De plus nos Peres insisterent que les meurtriers deuoient estre representez, mais ne l'ayant pû obtenir sur l'excuse que les Sauvages faisoient de ne les cognoistre point. Ils leur demanderent deux ostages pour asseurance qu'ils les representeroient venans à leur cognoissance, & estant interpellé, ce qu'ils promirent faire, puis nous donnerent les deux ostages qui furent deux garçons, l'un nommé Nigamon, & l'autre Tebachi, assez mauuais garçon bien qu'il fust fils d'un bon pere, pour le premier ilestoit assez bon enfant & se porta tousiours au bien. Nos Peres l'instruirent à la foy & aux lettres pendant tout un hyuer qu'il demeura avec nous, & à l'arriuée des nauires il eut esté bien ayse d'aller en France pour viure parmi les Chrestiens, mais ny luy ni eux ne le peurent obtenir des || Marchands, non 46 plus que pour plusieurs autres ; pour le second il s'enfuit après auoir esté quelque temps à l'habitation, de quoy on ne se mit guere en peine, aussi n'y auoit il guere d'esperance de pouuoir faire d'un si mauuais garçon un bon Chrestien.

Les Nauires qu'on attendoit au Printemps arriuerent fort tard particulierement le grand dans lequel commandoit le sieur du Pont Graué, le petit arriua assez fauorablement, mais si peu muni de victuailles

qu'il n'en auoit quasi que pour son voyage, cependant on ne sçauoit plus que manger, tout le magasin estoit desgarni & n'y auoit plus de champignons par la campagne, ny de racines dans le iardin; on regardoit du costé de la mer & on ne voyoit rien arriuer, la saison se passoit & tous se desespoient du salut du sieur du Pont & d'estre secourus assez à temps. Les Religieux estoient assez empeschez de consoler les autres pendant qu'eux mesmes patissoient plus que tous. Leur recours principal estoit à la sainte Oraison & aux larmes qui leur seruoient en partie de pain, & taschoient de consoler les pauvres hyuernans en leur preschant la patience & d'esperer en Dieu qui n'abandonne iamais les siens au besoin, & comme le P. Paul leur eut recommandé de prier pour ledit sieur du Pont, pendant que luy mesme disoit la sainte Messe à son intention, ils se prirent tous à plorer & se lamenter avec tant de vehemence qu'ayant flechi Dieu à exaucer leurs vœux
47 il leur fist la || grace de voir peu de iours après ledit sieur du Pont avec le grand Nauire qu'ils pensoient estre perdus, estre dans leur port asseuré, ce qui leur causa une ioye telle que l'on peut penser.

Si iamais ils deussent louer Dieu ce fut lors, car le subiect y estoit grand & puissant, comme des personnes secouruës au temps qu'ils croioient tout perdu & les choses plus desesperées, les louanges qu'ils en rendirent à Dieu furent accompagnées non plus de larmes de tristesses, mais de ioye avec un tel excès qu'ils en estoient comme hors d'eux mesmes, dont la nature par ses deux passions fut quasi estouffée & comme n'ayant plus de sentiment. Le sieur du Pont

entra dans la chappelle avec les autres pour y rendre luy meſme ſes vœux & accompagner leur deuotion comme il fiſt avec un rare exemple, car comme ils auoient eſté dans le hazard de mourir de faim, luy d'autre coſté auoit penſé perir dans les eauës, & eſtre enſeuely dans le ventre des poiſſons.

De ceſte quantité de malades que la neceſſité auoit alité, n'en mourut neantmoins aucun fors un hugenot Eſcoſſois, qui ſelon les apparences ne deuoit pas ſi toſt mourir, ie croy que ce pauure homme eſtoit hérétique pluſtoſt par reſpect humain, & peur de deſplaire à ſon maïſtre qu'autrement, puis qu'eſtant d'une religion ſi contraire à la noſtre il deſiroit neantmoins auoir le P. Paul à ſa mort & non pluſtoſt, comme ſi Dieu luy eut donné || parole & choix de l'heure de ſa conuerſion, & en auoit fort enchargé la dame Hebert, 48 laquelle ne voulant manquer à une œuvre ſi charitable & qui concernoit la conuerſion & le ſalut d'une ame egarée, en fiſt ſon deuoir & pria le Pere de ſ'y trouuer, ce qu'il fiſt à l'inſtant meſme, mais comme il penſa luy parler de ſon ſalut & de ſe remettre dans le giron de la S. Eglife par une vraye conuerſion à Dieu, il luy reſpondit d'une voix affreuſe, ſouuent reïteree ; mon Pere il eſt trop tard, il eſt trop tard, & n'en pû iamais tirer autre reſponce pendant trois quarts d'heure de temps qu'il demeura là auprès de lui, & mourut ainſi deſeſperé de la miſericorde de Dieu, rendant ſon ame miſerable entre les mains de Sathan, qui l'emporta au profond des enfers en punition de ſon ingratitude & pour auoir reſuſé la grace au temps que Dieu la luy preſentoit. Pour nous ap-

prendre à nous autres, de n'attendre point si tard nostre conuerſion & l'amendement de nostre vie, peur de ne pas trouuer Dieu quand nous le chercherons, s'il ne nous a trouué quand il nous a cherché.

Le ſieur du Pont ayant mis ordre à tout ce qui estoit neceſſaire pour l'habitation & conſolé un chacun de ſes victuailles, il monta aux trois Riuieres pour la Traicte, où le P. Paul fiſt dresser une Chappelle avec des rameaux pour la ſaincte Meſſe qu'il y celebra tout le temps qu'on fut là. Il excita auſſi Beauchefne & tous les autres François de faire les feux de la S.
49 Pierre & de tirer en l'honneur du Sainct || tous les perriers de la barque. Le Borgne de l'Isle Capitaine Algoumequin y estoit preſent, mais comme on luy vint à dire de ſe retirer de derriere le perrier qu'on alloit tirer, il ſ'en ſcandaliza & n'en vouloit rien faire, diſant que les vrais Capitaines n'auoient point de peur, mais on le contraignit pourtant de ſe retirer, qui fut bien à la bonne heure pour luy & pour les François, car le perrier creua & ietta ſa culasse par le meſme endroit d'où on l'auoit faiſt ſortir, & s'il luy fut meſ-arriué nonobſtant l'aduertiffement qu'on luy auoit donné ceux de ſa nation l'euffent creu tué à deſſein, & nous euffent faiſt la guerre unis avec tous les autres Sauuages, leſquels quoy que moins armez que les François estoient capables de nous troubler & venir à main armée iuſques à l'habitation, où on n'eſt pas ſi fort qu'on aye beſoin d'ennemis plus forts que les mouſquites & la faim. La Traicte eſtant finie & les Sauuages partis, chacun rentra dans les barques qui ſe rendirent promptement à Kebec, où il fut iugé à

propos & necessaire aux PP. Paul & Pacifique du Pleffis, de faire un voyage en France dans les premiers Nauires qui se mettroient sous voile; pour le bien du païs, ce qu'ils executerent comme bons Religieux, la mesme année, & reuindrent la suiuite avec le Pere Guillaume Poulain, sans auoir pû gagner sur l'esprit des Marchands non plus que les autres Religieux precedens.

Du premier Iubilé gagné en la Nouuelle France. 50
De la mort du Frere Pacifique, & du commencement de nostre Couuent de Saint Charles en Canada, avec une lettre du P. Denis Jamet, Commissaire traitant de nostre establisement.

CHAPITRE VI.

Il ne suffit pas au malade d'auoir une bonne medecine pour se faire quitte de son mal, il la faut aualler si l'on en veut receuoir guerison. Dieu est mort pour tous, mais tous ne cooperent point à la grace, & par ainsi tous ne seront pas sauuez. Je m'esioüy maintenant en mes souffrances pour vous & accomplis le reste des afflictions de Iesus-Christ, en ma chair pour son corps qui est l'Eglise, disoit le S. Apostre aux Coloss. 1.

Le R. P. Dolbeau comme un bon pere spirituel

qui a soing de ses outailles, apporta de France un Iubilé obtenu de nostre S. Pere le Pape pour la Nouvelle France, lequel il publia le 29 Iuillet 1618 dans la Chappelle de Kebec (car il n'y a pas encore d'Eglise) & en fist faire la procession pour l'ouuerture cinq ou six iours après son arriuée, au grand contentement & consolation d'un chacun, pour estre le premier qui se soit iamais gagné dans le Canada. || Le P. Ioseph qui des-ia auoit passé une année entière dans le pays des Hurons, desira aussi d'aller hyuer-ner avec les Montagnais pour apprendre leur langue & les instruire par après en la foy, il partit le 9 de Nouembre 1618 avec un ieune garçon François, qui desiroit se rendre capable de seruir un iour de truchement à la compagnie des marchands. Les peines & les incommoditez qu'ils souffrirent furent tres grandes à la verité, car outre qu'il leur falloit souuent changer de place, & faire tous les iours de nouveaux trous dans le profond des neiges pour se pouoir coucher & y passer les longues nuités de l'hyuer, la fumée & les grands froids luy donnoient encore bien de la peine, mais beaucoup plus la faim & la necessité lors que manquans de chasse, ils ne sçauoient de quoy se rassasier, & cela leur arriuoit assez souuent par le matuais mesnage des Sauvages, car lorsqu'ils auoient de quoy ils faisoient iour & nuit bonne chère & bon feu, sans sans se soucier du lendemain, mais quand tout estoit dissipé & que la chasse & la pesche ne leur en disoit point, vous eussiez veu alors des gens bien empeschez à contenter des ventres qui n'auoient point d'oreilles.

Quand on veut aller demeurer ou hyuerner avec les

Sauvages errants, on se met sous la conduite d'un de leur chef de famille, lequel a soing de vous nourrir & heberger comme son domestique, ou comme son enfant, car de se mettre au commun on ne seroit || pas 52 bien, & si on n'y pourroit subsister longuement, pour ce qu'ils se separent souuent pour la chasse, les uns d'un costé & les autres d'un autre, & par ainsi ne pouuant faire vostre cas à part, faudroit que mourussiez de faim ou que retournassiez avec les François.

Celuy avec lequel le P. Ioseph hyuerna se nommoit Choumin, qui signifie en langue Montagnatte un Raisin, les François l'appelloient le Cadet à cause qu'il est fort propre & net de sa personne, sent peu son sauuage, & rend tout le seruice qu'il peut aux François qu'il aymecordialement & veritablement, & non feintement ou avec dissimulation comme l'on faict pour le iourdhuy.

Pendant cet hyuernement, la femme de Choumin accoucha d'un garçon qu'il voulut estre nommé Pere Ioseph, qui estoit le plus grand signe d'amitié qu'il eut pû temoigner à ce bon Pere, car en effect il l'aymoit de cœur & d'affection. Il luy dit doucement : Pere Ioseph mon frere (ainsi l'appelloit-il) voilà ma femme qui est accouchée d'un garçon, comment l'appellerons nous, ie voudrois bien qu'il se nommast Pere Ioseph. A quoy le Pere luy repartist qu'il vaudroit mieux qu'il luy donnast le nom de monsieur du Pont l'un des Capitaines & Chefs de la Traicte, qui seroit un bon moyen de se faire aymer de luy & de profiter en ses visites. Car disoit le Pere Ioseph, mon amitié t'est des-ia toute acquise & t'aymeray tousiours sans cette gratification, &

- 53 en outre ie suis pauvre & hors de la puissance de te || pouvoir faire du bien comme peut monsieur du Pont, aduise donc bien à ce que tu dois faire, afin que tu ne t'en repente point par après : car ie te dis de rechef que ie t'ayme & ne te peux faire riche. Il n'importe, respondit Choumin, j'ayme bien monsieur du Pont & tous les François, mais ie t'ayme encore plus qu'eux tous. C'est pourquoy ie veux qu'il se nomme Pere Ioseph, & quand il sera grand ie te le donneray pour l'instruire & demeurer avec toy, car ie ne veux point qu'il soit marié, ains qu'il soit habillé & viue comme toy.

Et puis luy montrant son autre fils qui estoit celuy qui a esté depuis baptisé à nostre Conuent de Kebec, & trauaillé par le demon, luy dit : en voicy encore un autre que ie te donneray quand il sera un peu plus grand pour enuoyer en France, & veux qu'il soit baptisé & viue encore comme toy, sans femme & en mesme habit. Ils eurent plusieurs autres entretiens sur ce sujet, dans lesquels le P. Ioseph prenoit occasion de luy parler de Dieu & de nostre croyance, & le Sauvage de l'entretenir de leurs refueries & superstitions auxquelles il recognoissoit luy mesme par les raisons du Pere, un grand aueuglement. Puis fut conclud que le nouveau né se nommeroit Pere Ioseph, & y est encore appelé par les François & par tous ceux de sa nation.

- Le 30 de Novembre parut sur leur orizon la mesme comette qui paroissoit en France iusqu'au 22 de Decembre, qu'elle ne se vit plus, tellement qu'on pouuoit
54 donner là la || mesme interpretation qu'on en donnoit icy. Plusieurs escriuains ont employez leur plume & leur temps pour descrire des effects des comettes, &

bien que se soit chose naturelle & contingente selon les Astrologues, si est-ce qu'ils nous font croire qu'elles sont ordinairement comme un signal donné de Dieu , de plusieurs grands mal-heurs qui nous doiuent arriuer, comme les evenemens passez & presens nous le tesmoignent assez, car depuis la derniere qui parut l'an 1618 nous n'auons veu que guerres & miseres dans une partie des Prouinces de la Chrestienté & en verrons encore de bien grandes, car le glauiue de Dieu n'est pas encore rengainé, ny ses verges iettées au feu, ce sera pour quand il vous plaira Seigneur, qui cognoissez les meschans & ceux qui molestent vostre Eglise & vostre peuple.

L'Hyuer estant passé, & le Printemps pluuieux commençant à descouurir les terres partout auparavant couuerte *de neiges, le bon Pere Ioseph prit congé de ses Sauuages & en partit pour reuenir entre ses freres l'unziésme de Mars 1619.

La vie & la mort sont entre les mains de Dieu , & personne n'est certain de l'heure de son trespas, non plus que de son salut, ou de sa condamnation, car comme dit l'Apostre, personne ne sçait s'il est digne d'amour ou de hayne, du feu ou de la gloire, du bien ou du mal, de l'enfer ou du Paradis, car pour parfait qu'on soit il y a tousiours à craindre, iusques à || ce 55 qu'on aye passé le pas, mais pas espouuentable : l'instant de la mort, qui nous doit faire trembler au seul resouuenir de nos pechez, bien-heureux sont les Morts au Seigneur & qui ont vescu en leur vie comme ils ont desiré d'estre trouué en la mort, car comme nous ne mourons qu'une fois, il faut tascher de bien mourir, &

on ne peut bien mourir qu'en bien vivant, comme a fait nostre bon frere Pacifique decedé à Kebec le 23 d'Aoust l'an 1619.

Ce bon Religieux estoit doué de beaucoup de belles vertus & des qualités requises en un vray frere Mineur, mais il auoit sur toutes la charité en singuliere recommandation, car quand il estoit question d'assister le prochain il y alloit comme un homme pour gagner des pistoles, mais des pistoles du Paradis. L'ay quelquefois veu les Superieurs le reprendre de ceste trop grande ardeur, mais il les prioit de si bonne grace que cognoissant ceste grande compassion qu'il auoit dans son ame, laquelle s'estendoit iusques aux animaux mesmes auxquels il ne pouuoit faire de mal, ils le laissoient faire ses œuvres de charité, & à la fin estant tombé malade Dieu le voulant remunerer de ses trauaux passez, il deceda ledit 23 iour d'Aoust après auoir receu tous ses sacremens en grande deuotion, & fut enterré à la Chapelle de Kebec avec les ceremonies de la S. Eglise, regretté d'un chacun & pleuré presque de tous, tant des Chrestiens que des Sauuages, qui perdirent en
56 luy un grand support || & la principale de leur consolation en maladie.

Le 7 Septembre de la mesme année 1619, plusieurs de nos amis nous ayans asseuré de quelques aumosnes, & entre autres le sieur des Boues, Grand Vicaire de Pontoise nostre Sindique (encor que la qualité ne luy en fut donnée que l'année d'après) & le sieur Houel Secretaire du Roy, nos deux principaux bien-faiteurs pour le Canada, l'on commença d'amasser les materiaux & de ioindre la charpenterie de nostre Conuent

de Nostre Dame des Anges, où le Pere Dolbeau fist mettre la premiere pierre le 3 Iuin 1620.

Nos Religieux trouuerent l'inuention de faire construire un four à chaux, qui leur seruoit merueilleusement pour adoucir les frais de nostre bastiment. Il n'y eut que les iournées & l'entretien de dix ou douze ouuriers que nous eufmes peines de faire payer par de nouuelles questes, que nous fîmes à Paris & partout ailleurs chez de nos amis, car les marchands ne ne nous y assistoient presque en rien (excepté le sieur du Pont Graué en ce qu'il pouuoit de son particulier) & se contentoient de nous donner la nourriture de six Religieux comme ils y estoient obligez dès nostre entrée audit païs, & depuis par articles accordez par Monseigneur le Duc de Montmorency Vice-Roy de Canada, &c.

Lefdits de Caen ou leur dite Societez sera tenuë de nourrir six Peres Recollects à l'ordinaire, compris deux qui seront souuent aux || descouuertes dans le 57
païs parmy les Sauuages. Faict & arresté double entre nousoubsignez esdits noms, à Paris le huitiesme iour de Novembre 1620. Dolu de Caen, ainsi signé.

Or, en ce temps là estoit pour Commissaire de nos Peres de Canada, le R. P. Denis Iamet, lequel apportoit tout le soing possible à l'avancement tant pour le spirituel que pour le temporel du païs, & pour ce que la lettre qu'il en escriuit à Monsieur le Grand Vicaire de Pontoise le sieur de Boues, vous en peut dire les vrayes particularitez mieux que ie ne scaurois de mon inuention & de ma plume baiguaiente ie l'ay icy descrire pour vostre contentement.

Lettre du P. Denis Jamet Recollect au sieur des Boues,
Grand Vicaire de Pontoise.

Pax Christi.

Monsieur,

58 Comme il n'y a rien qui charme & agree mieux
aux esprits genereux que les hautes entreprises,
aussi n'ayment ils personne que ceux qui poussez de
mesme generosité, seconder leurs volontez. Vous
sçaués, Monsieur, quel est nostre dessein ie le vous ay
manifesté sans vous en rien cacher, il est petit en ||
son principe, mais si Dieu y continuë ses benedictions,
il sera sans doute grand, puisque Dieu vous a imprime
en l'ame le desir de bien faire en la Nouvelle
France (comme vous faiçtes tous les iours en l'an-
cienne), & de seconder ceux qui pour l'amour de Dieu
& du salut des ames, quittent la douceur de leur pa-
trie pour s'establir en un pays sauuage & inculte,
afin qu'en cultiuant les terres, l'on trouue moyen de
cultiuer les ames. Je ne puis que ie ne vous honore, &
que ie ne prie Dieu cent & cent fois pour vostre prof-
perité & santé & que ie ne vous escriue de nostre
voyage & comment nos entreprises ont mieux reuf-
sy que nous ne pensions, en nostre partement, donc
nous nous diuisames en deux bandes. Je partis le
premier avec l'un de nos freres appellé F. Bona-
uenture, dans le premier Nauire qu'on nomme le

Sallemande, nous fortifmes du Haure de Honfleur le Dimanche de la Passion & nous arriuâmes le samedi des Oâues de l'Ascension, dans le port de Tadouffac, qui est un port naturel, où ils ont accoustumé de retirer les Nauires, ce pendant qu'avec les barques ils montent amont la riuere pour traicter avec les Sauvages. A nostre arriuée nous sçeumes que le sieur du Pont Graué Capitaine pour les Marchands dans l'habitation, auoit commencé à nous faire || bastir une maison (laquelle depuis nostre arriuée nous auons fait acheuer) dont ie fus fort resjouy tant pour l'assiette du lieu, que de la beauté du bastiment, le corps du logis donc est fait de bonne & forte charpente, & entre les grosses pièces une muraille de 8 & 9 pouces iusque à la couuerture, sa longueur est de trente quatre pieds, sa largeur de vingt deux, il est à double estage: nous diuisons le bas en deux: de la moitié nous en faisons nostre Chappelle en attendant mieux: de l'autre une belle grande chambre, qui nous seruira de cuisine & où logerons nos gens: au second estage nous auons une belle grande chambre, puis quatre autres petites: dans deux desquelles que nous auons fait faire tant soit peu plus grandes que les autres, il y a des cheminées pour retirer les malades, à ce qu'ils soient seuls: la muraille est faite de bonne pierre, bon sable & meilleure chaux que celle qui se fait en France, au deffoubs est la caue de vingt pieds en carré & sept de profond.

59

Nous auons aussi fait faire trois guarittes pour la deffence de nostre logis, une de cinq pieds en

carré, dans le milieu du pignon qui regarde le Septentrion & deux autres de quatre pieds aux deux coings d'iceluy qui regarde le Midy, nous ferons
60 une demy lune de- || uant nostre porte avec des boises fortes, afin qu'elle ne soit aisée à attaquer. Quant à l'assiette du lieu elle est des plus belles du pays, car le fonds de la terre est tres-bon, & sans pierre aucune, les arbres y sont clairs & pour tant aisez à deserter, nous auons du costé du Septentrion la petite Riuiere qui neantmoins n'est pas petite, principalement quand la mer est pleine, mais elle se nomme ainsi en comparaison de la grande, dans laquelle elle se va emboucher, nous auons un fossé du costé de l'Orient, & fort profond & large, un autre du costé de l'Occident, dans lesquels y a des ruisseaux d'eau qui se vont presque rencontrer du costé du Midy, il se s'en faut pas plus de cinquante pieds : si bien que nous sommes presque comme dans une isle de fort belle estenduë. Tout le pays de-ça & delà la Riuiere est de mesme façon de terre, nous auons aussi la commodité des prés le long de ceste petite riuiere, au bord de laquelle nous sommes bastis : ne
aut qu'arracher certaines broussailles qui rompent les faux quand on fauche, si bien que la nourriture du bestail nous sera fort aysée : nous auons amené un Asne & une Anesse pour nostre commodité, nous nourrissons aussi des Pourceaux, un couple d'oyes masle & femelle, sept paires de volailles, quatre paires de Canes.

61 || Quand aux vaches & cheures, nous ne sommes pas en volonté d'en nourrir que l'année prochaine

que nous ferons mieux accommoder : entre la riuere qui est fort poissonneuse & les fosses, nous ferons faire quatre autres fosses, de douze pieds de large en hault, de six en bas & de huit de profond, tant pour faire euacuer les eaux qui degoustent de tous costez dans nostre caue, que pour nous fortifier contre tous ennemis.

*Nous auons trois Maistre * Charpentiers avec un Maistre Masson & son fils, quatre autres hommes pour trauailler à la terre, & des viures pour les bien nourrir un an, au bout duquel si nous sommes assistés nous prendrons cinq ou six bons deserteurs qui ne cesseront de deserter la terre, & esperons que dans deux ans nous pourrons nourrir douze personnes sans rien mandier de la France, parceque nous auons du grain suffisamment pour faire du pain, & de la biere, & des cochons assés pour faire lard sans les autres viandes, que nous nourrirons comme Poules, Oyes, Cheures & Vaches, sans aussi l'abondance du poisson qui se pesche es riuieres, & l'abondance des Canards & Oyes sauues qui viennent tout deuant nostre conuent, depuis la fin d'Aoust iusques à la Toussainds, sans en fin l'anguille || que nous fallerons 62
au commencement de Septembre, & l'Elan que nous aurons pour un peu de pain des Sauues, quand les neiges seront grandes, & autres mille petites commodités: toute sorte de légumage, d'herbages & racines viennent grandement bien, nous sommes esloignés enuiron une petite demy lieuë de l'habitation, la chaux se fait à cinq cens pas de nous, rien ne nous manque graces à Dieu, que moyen d'entre-*

tenir pour deux ans six ou huit bons garçons pour traualier à la terre. Pour nous au bout desquels nous pourrons entretenir des familles sans beaucoup de frais, & aussi peu à peu peupler le païs & faire ce que nous pretendons, sçauoir est un seminaire pour y nourrir & instruire les enfans des Sauuages, nous en aurions des-ja plus de six si nous auions moyen de les nourrir, se feroit une belle amorce pour en prendre dauantage, nous nous sommes contentés d'un ieune enfant aagé de douze ans, lequel nous auons enuoyé en France par l'un de nos Peres, qui le donnera à quelque personne pieuse pour le faire instruire.

63 *Le vous escriis clairement de tout, afin que vostre pieuse volonté que vous auez aux peuples de la Nouvelle France sçache & cognoisse qu'encore que nostre entreprise soit petite || en son commencement, qu'elle est pourtant pour deuenir grande avec le temps, si Dieu nous continuës ses benediçions, & si nous sommes secondez des gens de bien (le sieur Guers Commis- sionnaire de Monseigneur de Montmorency Vice-Roy de ce païs de la Nouvelle France, porteur de la presente, vous dira de bouche ce que ie vous escriis, ie vous repete donc la priere que ie vous fis estant chez vous, laquelle tendait à vous persuader de vous ioindre avec nous, vous ne serez pas des moindres, ains le premier & chef de l'entreprise. Nous vous prions d'accepter le tiltre & qualité de Sindic & Procureur du Seminaire de Canada, & ce pendant qu'en France vous aurez le soin de nous amasser, nous serons en Canada à prudemment em-*

ployer le tout, nous vous rescrirons tous les ans par des hommes dignes de foy, comment le tout se passera & ne croyez pas que ceste charge vous soit à peine pour ce que nous trouuerons assez de gens de bien, qui feront tout ce que vous leur commanderez, pour nous seulement nous serions trop-heureux si un homme de merite comme vous prenoit la qualité de chef de l'entreprise de Canada, & croyons qu'à vostre exemple plusieurs se rangeroient de nostre part, & ferions des merueilles deuant six ans.

|| *L'année prochaine le R. P. Georges retournera 64 en France pour nos affaires, vous cognoistrez quel homme c'est, ce qu'il peut, & l'esperance que nous auons de faire choses grandes, si dès ceste année vous nous voulez ayder, & de ioindre vos pieuses volontez avec les nostres vous vous adresserés à Monsieur Houel, lequel ledit sieur Guers vous fera voir, nous restons trois Religieux Prestres en la Nouvelle France, avec le F. Oblat que vous auez veu, resolu de ne iamais abandonner ledit païs, ains d'y faire ce que nous pourrons pour le seruice de Dieu, du Roy & du bien public, ce qui nous releue le cœur est le bon commencement que nous voyons, & l'apparence belle de faire de grands frui&ts, si le tout ne reüssit pour n'estre secondez nous ne laisserons pas d'auoir gloire deuant Dieu, & deuant les hommes, ie souhaite avec passion que vous soiez le premier participant de ce bien.*

Nottez sil vous plaist Monsieur, qu'il y a treize ans que l'habitation subsiste sans que iamais aucuns estrangers & moins encore les Sauvages qui nous de-

*firent & nous reçoivent à bras ouverts, ayent rien
attenté à l'encontre en laquelle habitation nous
auons semblablement une maison & Chappelle, où
nos Peres ont faict depuis fix ans & font tous les
65 iours le seruice Diuin || pour la consolation des
François qui sont en icelle, i'espere des lettres de
vous l'année prochaine, qui m'apprendront vostre
dernière resolution, cependant nous viuons en espe-
rance que Dieu fera reüssir par vostre moyen cet
auguste dessein, & offrirons à sa diuine misericorde
iournellement nos prières pour tous ceux qui y con-
tribueront, & particulièrement pour vous, à qui ie
suis & seray toute ma vie, Monsieur, tres-humble &
obeissant seruiteur en Iesus, Denis Iamet indigne
Commiffaire des PP. Recollets de Canada. De Ke-
bec ce 15 d'Aouſt, 1620.*

On peut cognoistre en abregé par cette lettre tout
l'estat de nos Religieux en Canada, lequel ie dedui-
ray plus amplement cy-après, mais parcequ'il est porté
en icelle que nos Religieux y ont fortifié nostre mai-
son, faict labourer les terres & nourry du bestail pour
nostre Seminaire, qui sembleroit contreuenir à nostre
profession, i'ay trouué à propos de ne vous donner en
cela autre responce que celle que ledit sieur grand Vi-
caire fist à celle cy-dessus, laquelle vous esclaircira vos
doutes, & vous assure que la necessité nous y ayant
contraint pour y pouoir esleuer & instruire les en-
fans des Sauages, & les Peres mesmes en la loy de
Dieu, il y a eu du merite, & non du manquement,
autrement il nous eut fallu tout quitter & abandon-

ner la conuerfion des Sauuages, qui eut eſté une grande faute.

*Lettre de Monſieur le grand Vicair de Pontoife, 66
au Pere Denis Iamet Commiſſaire des PP. Recollets en Canada.*

Mon Reuerend Pere,

*J'ay receu voſtre lettre dattée de Kebec en Canada du quinzième Aouſt mil fix cens vingt, pour reſponce ie vous diray que j'ay grandement admiré la prouidence Diuine, de ce que comme vous me fiſtes ce bien de me voir icy allant en Canada, ie vous ſeis entendre mon ſentiment ſur ceſte entrepriſe, & voſtre Reuerence me teſmoigna auoir le meſme, lors que nous en traiçions & deliberions enſemble à Pontoife, y craignant beaucoup d'obſtacles. Dieu neantmoins l'exécutoit exaëtement en Canada, ce qui eſt comme un petit miracle, qui me faiçt bien eſperer ; ie louë & remercie Noſtre Seigneur, qu'auez prati-qué le dire de S. Paul, que ie vous auois tant repeté. Prius quod animale deuide quod ſpiritale. Ayant || 67
une maiſon à part hors l'habitation, qui ſera un Conuent où vous & vos Peres & Freres ſeruirez à Dieu, en l'oſeruance reguliere, en prieres, contemplations, ſacrifice & penitence, & qui pourra ſeruir d'un Seminaire de Sauuages, & d'un lieu pour exer-*

cer la charité vers les malades. Et en quatriesme lieu sera une forteresse comme ie vous disois. Une remarque que i'ay faict, que anciennement les Monasteres, estoient Conuents de personnes religieuses, qui seruoient à Dieu iour & nuit, & les ieunes y estoient instruits comme il se voit en la Regle de S. Benoist, & en la vie de S. Anselme, & estoient aussi hospitalux, ce qui appert en tous les anciens Monasteres, ausquels il y a ioint un hospital ou le lieu où il souloit estre, & l'on voit dedans les chartres en ces maisons-là, des legz laissez par les fondateurs & bien-faicteurs, tant pour les Religieux, & tant pour l'hospital, puis c'estoient forteresses, pour se preualoir contre les incursions des ennemis, soit de la part des infidelles ou autres, en signe de quoy nous les voyons encore auiourd'huy clos & fermez de murs crenetez, accompagnez de machicoulis & de tours, qui estoient des fortifications du passé. Nous voyons cela à Saint Denis en France, à Saint Germain
68 des Prés, à Sainte Geneuiefue, au || Temple, à Saint Martin des Champs, à Paris & en plusieurs autres lieux ; c'est pourquoy vous deuez zeler que ces quatre choses soient en vostre maison, & faictes tres-bien de faire cultiuer la terre & mesnager pour vous ayder à fournir aux choses necessaires à une telle entreprise, i'en ay communiqué avec des plus celebres Docteurs en theologie, seculiers & reguliers reformez, lesquels n'y trouuent aucune difficulté ny scrupule nonobstant vostre regle parceque c'est en ordre & à ceste fin d'y planter nostre sainte foy, ce qui ne se pourroit pas faire autrement selon l'ex-

*perience que vous en auez depuis fix ans, que vos Peres sont là sans y auoir fait beaucoup de fruit, faute de prendre ceste voye pour introduire le Christianisme au milieu de ses Sauuages, qui ne cognoissent & n'adorent aucune Diuinité. C'est un desseing tres-auguste, que dis-ie, il est tout diuin. C'est un œuvre d'un incomparable merite, mais aussi il est besoin d'estre particulièrement aydē de Dieu, car Nisi Dominus ædificauerit domum in vanum laborauerunt qui ædificant eam. Non est volentis neque curgentis miserantis sed Dei, il faut estre tout Apostolique & demander instamment à Dieu que fa- || ciat 69
nos idoneos Ministros, pour executer une si haute & diuine entreprise, & que tous ceux qui vous assistent là les François soient pierres vifues fondamentales pour le bastiment de ceste nouuelle Eglise que vous voulez assembler là à nostre Seigneur. Il est besoin que leur vie puisse edifier & instruire à salut ces Sauuages, & dauantage en vos sacrifices tenant nostre Seigneur, luy demander misericorde pour ces infidelles, à ce qu'il leur ouvre le cœur pour receuoir la sainte foy & qu'il y prenne pied, comme le prenez pour luy dans leurs terres. Quæ adaperiat Dominus cordi illorum in lege sua & in præceptis suis faciat eos ambulare. Et dresserez tous vos exercices & disciplines à ceste fin, enuoyant continuellement des aspirations & souspirs vers Dieu à ceste intention le demandant à la diuine bonté avec prostrations & quelquefois les bras esleuez ou les bras estendus en Croix. Et quand vous sortez de ces redoutables Autels du grand Dieu viuant, soufflez en la face de ces*

*Sauuages cet esprit de vie, que vous y venez recevoir, leurs * mettant quelquefois vos mains lesquelles viennent de toucher & contracter ces diuins Miseres du precieux corps & sang de nostre Seigneur, || les mettant, dis-ie, sur leurs têtes, d'autrefois leur imprimer au front ce signe terrible de nostre redemption la Croix, car mon Reuerend Pere, fides est Donum Dei, he ! qui sommes nous pour penser faire un œuvre & de si importante consequence, ny mesmes un de moindre sans le concours de Dieu. Il nous faut croire que nous y nuyrions plustost par nos pechez que d'y seruir, c'est son œuvre Domini est salus, Domini est assumptio nostra. Il nous y faut toutefois employer diligemment & fortement. Quelle ioye à la mort à auoir acquis en grand peuple à Iesus Christ. Quelle gloire dans le ciel de tirer après soy, ces Nations. Je vous rends infinies graces de ce que vostre Reuerenée a daigné m'y donner part, m'honorant de la commission que vous m'auiez adressée par la vostre, ie l'ay acceptée & accepte tres-volontiers m'en iugeant fort indigne, i'en espere toutefois quelque bon succès, veu que Dieu fait ordinairement ses œuvres de rien, & par de foibles & quasi contraires moyens, comme ie suis tel. Et sa diuine Maiesté, vous ayant inspiré de vous seruir de moyen en ce s. œuvre ie luy recommande & fais recommander, par tous ses seruiteurs & seruantes. Pour le temporel, j'ay baillé à Monsieur Houel 200
71 escus || pour commencer un Seminaire de six petits Sauuages dès ceste année presente, lequel s'appellera le Seminaire de S. Charles, au moins que ce grand*

Reformateur vous protege, ie vous enuoyrai tous les ans pareille somme pour ce suie&, & bien dauantage pour vous accroistre & dilater, car j'espere l'année prochaine vous enuoyer plus de mil escus. Ledit fleur Houel m'a dit, qu'il vous enuoye pour plus de 1200 liures de viures & commoditez des aumosnes qu'il auoit à vous, c'est un bon seruiteur de Dieu, homme d'honneur & de merite, qui s'employe fidèlement & infatigablement pour ceste affaire, Monsieur Guerre vous dira le reste de ce que j'ay fait & feray Dieu aydant, car ie suis du tout dedié à vous seruir & assister en ceste Apostolique entreprise. le prie nostre Seigneur la benir & vous conseruer longuement & heureusement pour y trauailler fidèlement & aduantageusement, & demeure Mon. R. P. vostre bien-humble & tres-affectionné à vous seruir. Charles de Boues, Grand Vicair de Pontoise ce 27 Feurier 1621.

Comme le R. P. George fut député Commis des habitants de Canada vers le Roy, & de la Requeste qu'il presenta à sa Maiesié pour les affaires dudit Canada. 72

CHAPITRE VII.

le n'ay point obserué ny le temps ny l'année que le R. P. George passa en Canada, ny le sejour qu'il

y a fait, non plus que de son gouvernement, mais i'ay remarqué qu'il y estoit en grand estime par les lettres, que le Roy luy faisoit l'honneur d'escrire, dont on peut inferer de son merite. Or comme les affaires du Canada n'ont iamais esté bien prises, & qu'il y a tousiours eu des defordres causez de son premier fondement, qui n'auoit pas esté entrepris par les marchands pour la gloire de Dieu (comme i'ay dit en quelque endroit de ce volume.) Le sieur de Champlain & tous les principaux habitans François du Canada, y desirans remedier & apporter quelque ordre dans ces defordres, firent une assemblée generale, en laquelle ils deputerent le R. P. George vers Sa Maieité tres-Chrestienne, pour luy en faire les tres-humbles remonstrances, & negocier enuers icelle tout ce qu'il cognoistroit estre expedient au bien & à l'aduancement du Canada, s'en || rapportant à sa prudence, à laquelle ils passerent acte & procuration autentique pour luy valoir & seruir en temps & lieu, dont en voicy coppie qui me seruira plus que suffisante * de tout ce que i'ay escrit des mesmes defordres qui ont duré iusqu'à la venuë de cette nouvelle Compagnie qui fait & promet quelque chose de mieux, dont ils auront de la gloire.

Sachent tous qu'il appartiendra que l'an de grace 1621 le 18 iour d'Aoust, du Regne de tres-haut, tres-puissant & tres-chrestien Monarque Louys 13 du nom, Roy de France, de Nauarre & de la Nouvelle France ditte Occidentale, du Gouuernement de haut & puissant Seigneur Messire Henry Duc de Montmorency & de Dampuill, Pair & Admiral de

France, Gouverneur & Lieutenant General pour le Roy en Languedoc, & Viceroy des pais & terres de la Nouvelle France ditte Occidentalle, de la Lieutenance de noble homme Samuel de Champlain, Capitaine ordinaire pour le Roy en la Marine, Lieutenant General esdits pays & terres dudit Seigneur Viceroy, que par permission dudit sieur Lieutenant se feroit faicte une assemblée generale de tous les François habitans de ce pais de la Nouvelle France, afin d'auiſer des moïens les || plus propres sur la ruyne 74 & desolation de tout ce pais, & pour chercher les moïens de conſeruer la Religion Catholique, Apostolique & Romaine en ſon entier, l'autorité du Roy inuiolable & l'obeiſſance deüe audit Seigneur Viceroy, après que par ledit ſieur Lieutenant, Religieux & habitans, preſence* du ſieur Baptiſte Guers Commiſſaire dudit Seigneur Viceroy, a eſté conclud & promis de ne viure que pour la conſeruation de laditte Religion, obeiſſance inuiolable au Roy & conſeruation de l'autorité dudit Seigneur Viceroy, voyant cependant la prochaine ruine de tout le pays, a eſté d'une pareille voix deliberé que l'on feroit choix d'une perſonne de l'assemblée pour eſtre député de la part de tout le general du pays, afin d'aller aux pieds du Roy, faire les tres-humbles ſubmiſſions auxquelles la nature, Chriſtianisme & obligation, rendent tous ſuiets redeuables, & preſenter avec toute humilité le cahier du pays, auquel ſeront contenus les deſordres arriuez en ce pays, & notamment ceſte année mil fix cens vingt-un. Et auſſi qu'iceluy député aille trouuer noſtre dit Seigneur Viceroy, pour*

- luy communiquer semblablement des mesmes desordres, & le supplier se ioindre à leur complainte ||*
- 75 *pour la demande de l'ordre neccessaire à tant de malheurs qui menacent ces terres d'une perte future, & finalement pour qu'iceluy député puisse agir, requérir, conuenir, traicter & accorder pour le General dudit pays, en tout & par tout ce qui sera l'aduantage dudit pays. Et pour ce que tous d'un pareil consentement & de la mesme voix cognoissant la sainte ardeur à la Religion Chrestienne, le zele inuiolable au seruice du Roy & de l'affection passionnée à la conseruation de l'autorité dudit Seigneur Viceroy, qu'a tousiours constamment & fidellement tesmoigné le Reuerend Pere Georges le Baillif Religieux de l'Ordre des Recollets, ioint sa grande probité, doctrine & prudence. Nous l'auons commis, député & delegué, avec plain pouuoir & charge de faire, agir, représenter, requérir, conuenir, escrire & accorder, pour & au nom de tous les habitans de ceste terre, suppliant avec toute humilité Sa Maiesté, son Conseil & nostre dit Seigneur Viceroy d'agreer ceste nostre delegation, conseruer & proteger ledit R. Pere en ce qu'il ne soit troublé ny molesté de quelque personne que ce soit, ny sous quelque pretexte que ce puisse estre, à ce que paisiblement il puisse*
- 76 *faire, agir & poursuiure les affaires || du pais, auquel nous donnons de rechef pouuoir de reduire tous les aduis à luy donnez par les particuliers en un cahier general & à iceluy apposer sa signature avec ample declaration que nous faisons, d'auoir pour agreable & tenir pour valable tout ce qui sera par*

*iceluy Reuerend Pere faiã,igné, requis, negotié & accordé pour ce qui concernera ledit pays, & de plus luy donnons pouuoir de nommer & instituer un ou deux aduocats au Conseil de Sa Maieſté, Cours Souueraines & Iuriſdiãtions, pour & en son nom & au noſtre eſcrire, conſulter, ſigner, plaider & requerir de Sa Maieſté & de son Conseil, tout ce qui concernera les affaires de ceſte Nouvelle France, ſi requerrons humblement tous les Princes, Potentats, Seigneurs, Gouverneurs, Prelats, Juſticiers & tous qu'il appartiendra, de donner aſſiſtance & faueur audit Reuerend Pere, & empescher qu'iceluy allant, venant, ou ſeiournant en France, ne ſoit inquieté ou moleſté en ceſte delegation avec particuliere obligation de recognoiſſance, autant qu'il ſera à nous poſſible. Donné à Kebec en la Nouvelle France ſous la ſignature des principaux habitans, faiſans pour le general, leſquels pour auten- || tiquer d'auantage 77
ceſte delegation, ont prié le tres-Reuerend Pere en Dieu Denis Iamet, Commiſſaire des Religieux, qui ſont en ces terres d'appoſer ſon ſceau Eccleſiaſtique ce iour & an que deſſous* ſigné Champlain, Frere Denis Iamet Commiſſaire, Frere Ioseph le Caron, Hebert Procureur du Roy, Gilbert Courſeron Lieutenant du Preuoſt, Boullé, Pierre Roye, le Tardif, I. le Groux, P. Desportes, Nicolas Greffier de la Iuriſdiãtion de Kebec & Greffier de l'aſſemblée, Guers Commiſſionné de Monſeigneur le Viceroy & preſent en ceſte eſleãtion, ſeellée en placard du ſeel dudit Reuerend Pere Commiſſaire.*

Le bon Pere Georges ayant ſes deſpeches & pris

les aduis de tout ce qu'il auoit à faire, s'embarqua dans les premiers Nauires fretez pour le voyage de la France, où estant arriué il employa la viuacité de son esprit, à faire valoir sa commission & remontrer que si Sa Maïesté n'auoit un soin particulier du Canada & de contribuer aux frais necessaires, pour pouuoir mettre le pays en bon estat, que iamais on n'en tireroit gloire ny profit non plus que d'une terre abandonnée & deserte, quoy que bonne de soy & de grande esperance, & afin d'y pouuoir plus ||
73 pressamment persuader le Roy, il luy faiçt une deduction des richesses du pays en la Requeste & es aduis suiuaus qu'il luy presenta, lesquels s'il eussent esté accomplis & effectués de point en point, comme on luy auoit faiçt esperer, la Nouuelle France seroit à present un beau & riche pays, & la pluspart de ses peuples conuertis, au lieu que ce n'est encor qu'un desert presque inhabité, sinon d'un peuple errant dans la pauureté & la faineantise, rendent egallement leur conuerfion difficile.

79

AU ROY.

Sire,

Les pauures Religieux Recolleçts habituez à Kebec en la Nouuelle France vous remonstrent tres-humblement, que depuis six années en ça, qu'il a

pleu à Dieu se seruir de leur Ministère sous l'autorité de Vostre Maiefté, tant au voyage de ceste terre estrangere, descouuertes du pays, qu'en la conuerfion des peuples plus sauuages en la cognoiffance de Dieu, qu'en leur conuerfion ciuile. Ils ont differé de donner leur aduis touchant cette entreprise, iufqu'à ce que l'experience fecondant leur bonne volonté, ils peuffent avec tant plus de certitude qu'il importe de ne parler aux Roys que d'affaires bien digerées & meurement confiderées, proposer à Vostre Maiefté ce qui est neceffaire en ceste affaire : & bien qu'il semblaft estre de leur deuoir, des les premieres années de leur seiour audit pays, aduertir Vostre Maiefté de ce qui || estoit à faire pour la continuation 80 de cet augufte dessein. Ils ont estimé que les lettres annuelles qu'ils ont escrit depuis leur arriuéee suffisoient, iufques à ce que le pays & les peuples leur fuffent dauantage cogneus, afin que selon qu'ils trouueroient tant de la disposition des peuples que des profits que l'on pourroit esperer de la terre, ils iugeaffent ce qui seroit plus à propos ; or est il qu'à present que la hantise des peuples les a rendus fçauans en leur recherche, & que les voyages qu'ils ont fait de cinq à fix cens lieues dans les terres en la compagnie du fieur de Champlain, Lieutenant sous vostre autorité de Monseigneur de Montmorency Viceroy du pays, leur ont acquis la cognoiffance tant defirée des peuples de diuerfes contrées. Et voyans les grands & manifestes profits, qui peuvent reuffir à la gloire de Dieu, augmentation du fceptre & de l'Empire des François contentement

*singulier de Vostre Maieité & profit & utilité de tous ses suieés. Les supplians ont iugé estre expedient, voire grandement necessaire de declarer ce que en conscience ils recognoissent estre de toute ceste entreprise, afin qu'il plaise à Vostre Maieité leur accorder le contenu leur * en memoire cy attaché. ||*

- 81 *Les supplians doncques sont avec la grace de Dieu, Sire, dans une terre nommée par le commun Canada, mais mieux la Nouuelle France, en un lieu appellé Kebec, basty par la diligence & industrie singuliere du sieur Champlain, fort auant le fleuve de Saint Laurens. Où ayant seiournez, ils ont appris les richesses de ce quartier & speciallement de ce fleuve accompagné de plusieurs belles & fertiles isles, peuplé d'une telle abondance de toutes sortes de poissons qu'elle ne se peut descrire, bordée de costaux plains d'arbres fruiçiers, comme noyers, chastagniers, pruniers, cerifiers, & vignes agrestes, avec quantité de prairies qui ornent & embellissent ses vallons, le reste de la terre garny & peuplé de toute sorte de chasse & plus qu'il n'y en a en France, & avec plus grand proffit en ce que non seulement ils ne manquent de gibier & bestes fauves ordinaires en ces païs, mais ont de plus des Eslans ou Orignals, Castors, Renards noirs, & autres animaux dont la pelleterie donne accès & esperance au bien futur d'un tres grand commerce : dauantage la bonté de ceste terre a esté de plus en plus recogneuë par les voyages que les supplians y ont faiçt, qui leur ont*
- 82 *porté la cognoissance de plus de || trois cens mille ames desireuses du labourage & faciles d'attirer à*

la cognoissance de Dieu, pour n'estre liez à aucun culte. Par la conduite desquels peuples, les fleuves, riuieres, lacs de largeur & longueur indicibles ont esté recognus par les supplians; mais comme le bien ne s'aquiert sans peine, il n'y a point de doute que outre les grands labeurs des supplians en ses descouuertes & leur seiour dans le pays, ce qui leur donne le plus de trouble n'est pas seulement de s'estre trouué sans assistance d'aucune commodité, ains seulement de viures par ceux qui sont associez en ce commerce, ausquels seuls faut aduouer ceste obligation, mais que ces terres & leur abondance recogneuës par l'estranger, ils sont en perpetuelle crainte de surprises n'attendants que l'heure que l'on vienne couper la gorge à tous ceux qui resident audit Kebec. Car il ne faut pas tant s'asseur aux paupieres abatuës des Lyons que l'on ne sçachent qu'ils mordent en dormant, & que les ennemis de vostre couronne, bien qu'ils semblent endormis ne viennent à l'appas de si grandes esperances de gain & de profit. En effect, Sire, qui ne se hazarderoit de venir posseder une terre si riche laquelle donne de ses || flancs des mines de fer & d'acier, 83 qui rendent quarantecinq pour cent, de plomb trente, du cuiure dix-huit, & qui en promet d'or & d'argent, terre qui donne par usure toutes sortes de semences, & laquelle des à present donne les materiaux propres pour la construction de toutes sortes de vaisseaux, fournissant le Meirain, lantes, planchages pour fenestrages & lambris, & de plus les Gemmes, Pray & Raifine. En outre la pelleterie cy-dessus

mentionnée. Les cendres & la potasse de quoy seul il se peut faire trafic de plus de cent mille escus, & ce qui est plus considerable, un autre qui possederait ladite terre pourroit de là tenir en bride & contraindre plus de mille vaisseaux de vostre Estat qui viennent annuellement aux pesches dont ils emportent les huilles, les moluës, baleines & saulmons dont vos suieës se seruent. Il est vray que l'approche qu'ont fait une fois les Anglois, qui couperent la gorge à la flotte des Iesuites accompagnée du sieur de Poitrincourt s'en allans en l'Accadie, donne aux supplians des apprehensions qui leur sont tant plus grandes qu'ils regretteroient devoir le tiltre auguste de Nouvelle France, changé en un autre, soit de Nouvelle Holande, Flandre ou Angleterre : car d'estimer qu'il y ait rien qui resiste || à present à leur entreprise, c'est se flatter en l'attente d'un malheur ineuitable s'il n'y est remedié, & bien que cela arriue ce ne sera sans en auoir esté long-temps menacez, sans mettre en ligne de compte les menées & entreprises de ceux de La Rochelle, qui tous les ans apportent armes & munitions aux Sauvages, les animans à couper la gorge aux François, & ruyner leur habitation, ce qui n'est pas peu considerable. Les supplians ont donc iugé estre de leur conscience de donner auidis à Vostre Maieslé de l'intereft qu'elle a en la conseruation de ceste terre qui promet en la continuation des labeurs precedens un passage fauorable pour aller à la Chine, ce qui est autant ou plus facile à conseruer & maintenir, Sire, sous vostre domination, qu'il est aysé à l'estranger imprimer sur

le front de la France, une tache perpetuelle & indelebile pour n'auoir sçeu conseruer une terre qui estoit à l'augmentation de sa gloire, laquelle conseruation depend de l'entretien de la Religion par l'autorité de la Iustice, quand elles y seront toutes deux appuyées & maintenues par la force d'une garnison establie en un fort, qui faut bastir sur la croupe d'une montagne, qui tiendra plus de dix huit cens lieues de pays subiect, attendu qu'il n'y a aucun 85
abord recogneu que l'entrée || dudit fleuve S. Laurens. Ce qui fera reussir le commerce & le rendre grandement profitable, & par ainsi vostre gloire augmentée & une nouvelle fleur adioustée à la Couronne Françoisse.

Sur ces considerations, Sire, plaise à Vostre Maieité accorder aux supplians le contenu en leurs articles cy attachez pour la conseruation dudit pays, accroissement & entretien de la Religion Chrestienne en iceluy, & ils continueront leurs labeurs & leurs prieres pour l'augmentation de vostre Empire & la prosperité de Vostre Maieité. Outre que les ames qui seront par ce moyen conduites au Christianisme rendront leurs prieres, leurs biens & leurs vies tributaires de son sceptre. »

L'aurois encores icy descrit tout au long les articles presentez à Sa Maieité, mentionnez en la susdite Requête, mais pour estre aussi peu necessaire comme ils ont eu peu d'effect, ie me suis contenté d'en poser icy les principales & generales, sans m'arrester à celles des particuliers, qui ne pourroient de rien seruir à

mon ſuieſt, ſuffit que l'on ſçache que ſans intereſt nos Religieux ont fait tout ce qu'ils ont pû pour le bien, honneur & ſalut du païs.

86 *Tres-humbles remonſtrances & memoires des choſes neceſſaires pour l'entretien & execution de l'entrepriſe faite en la Nouvelle France preſentées au Roy, & du temps qu'elle a eſté deſcouverte.*

Comme iamais l'homme ne peut acquerir la fin d'aucune choſe que par les moyens propres & conuenables à icelle, eſtant ainſi que le principal but & l'intention particuliere de Sa Maieſté viſe à la conuerſion des ames, d'où depend l'augmentation de ſon Empire & de ſa gloire, il eſt vray qu'il eſt impoſſible d'y paruenir que par les moyens eſſentiels pour l'execution d'une ſi ſaincte entrepriſe, qui ſon d'aſſiſter la religion de la iuſtice, & toutes deux de la force, l'une ne pouuant ſubſiſter ſans les autres & toutes trois bien aſſociées ſe trouuent les pilliers & plus ſolides fondemens d'un Eſtat. Partant Sa Maieſté outre pluſieurs autres conſiderations eſt d'autant plus intereſſée à la conſeruation de la Nouvelle France, ſous ſon Empire par le moyen de ces trois arcs boutans, que nul autre Prince de la Chreſtienté n'y peut rien pretendre, les François en ayant fait les deſcouuertes depuis cent ſeize ans, & continué iuſques à preſent, car dès l'an

mil cinq cens quatre les Normands y allerent au rapport mesme & par l'adueu des histoires || estrangeres, 87
& après eux Iacques Cartier en l'an mil cinq cens trente quatre & trente cinq par l'expres commandement de François Premier. Depuis, le Marquis de La Roche fist ce voyage en l'an mil cinq cens nonante-cinq, pourfuiui en l'an mil six cens par Chauuin, qui fist bastir une demeure à Tadoussac, & en l'an mil six cens trois, le sieur de Monts accompagné du sieur de Champlain, qui firent des nouuelles descouuertes & des bastimens ès lieux esquels il ne s'en estoit iamais veu, toutesfois abandonnées, puis après iusques en l'an mil six cens huiët que le sieur de Poitrincourt avec des Peres Iesuites entreprist le voyage, où ils furent desconfis par les Anglois, qui pensoient triompher des trauaux & peines des François. Mais en la mesme année le sieur de Champlain vint donner dans ces terres iusques au lieu de Kebec, qui est aduancé de plus de cent lieuës dans le fleuve de S. Laurens, où il fist l'habitation qui y est à présent, & de là passa à plus de six cens lieuës dans ces terres nouuelles, où il a descouuert plusieurs belles contrées habitables dont l'on peut tirer de grandes richesses & commoditez dès à present, en esperer beaucoup plus à l'aduenir, d'où se voit l'interest que Sa Maieité a de se preualoir de la possession légitime de ceste terre qui luy est d'autant plus asseurée que par la confession mesme des cartes estrangeres, ce droiët lui est acquis & cédé priuatiuement à tous autres, & de là resulte l'obligation necessaire de Sa Maieité à la contribution & assistance esperée pour la manutention || de ce païs, qui ne se peut mieux con- 88

feruer que par ces trois moyens, de la Religion, de la Iustice & de la force qui y seront (s'il plaist à Sa Maiefté) establies, & par elle entretenues suiuant ces articles & memoires que les pauvres Religieux Recollets habitez en ladite terre luy presentent, protestant toutesfois qu'ils ne l'auroient iamais entrepris & d'entrer en une si grande cognoissance d'affaires, que l'on pourroit estimer outrepasser les bornes de leur institution & de leurs vœux, n'estoit la neccessité de l'affaire & qu'il ne se treuve autres personnes dans le païs qui puissent donner ces aduis & ayent plus d'intereft de faire ces tres-humbles remonstrances, pour la gloire de Dieu en la conuersion des ames & pauvres nations qui s'y perdent sans cognoissance de leur Createur & sans Religion & culte aucun, ioinct la consideration qu'ils ont de l'utilité visible & augmentation asseurée de l'Empire de Sa Maiefté, qui luy feront agréer s'il luy plaist, ce qui luy est demandé, sçauoir

Pour le regard de la Religion:

Que defences seront faictes à tous suiets de Vostre Maiefté, faisant profession de la Religion pretendue reformée d'y habituer ou y entretenir aucunes personnes de quelque nation que ce soit de ladite Religion pretendue reformée, sur les peines qui seront iugées raisonnables.

89 Qu'il plaise à Vostre Maiefté fonder un Seminaire de 50 enfans des Sauuages, pour six ans seule || ment à raison de 50 escus pour chacun, qui seront par an 2500 escus, après lequel temps de six ans ils pourront estre entretenus voire un plus grand nombre, du

revenu des terres qui seront cultiuées pendant ledit temps, lesquels enfans sont tous les iours offerts aux supplians par leurs parens, pour estre instruits & esleués en la Religion Chrestienne, & pour ce donner une abbaye pour le revenu y estre employé à la nourriture des Religieux de ladite abbaye, & l'entretien preallablement faict.

Pour le regard de la Iustice :

Il est grandement necessaire que Sa Maiefté accorde que la iustice y soit exercée avec tant plus de puissance que les commencemens des peuplades sont plus importants, afin d'euitier les reproches de nos voisins & aussi pour ne permettre que sous l'autorité de Sa Maiefté il se commette des voleries, meurtres, assassinnats, paillardise, blasphemes, & autres crimes des-ia par trop familiers entre quelques François habitans en ladite terre, &c.

Et pour le regard de la Force :

Celle-cy estant l'humeur radicale qui soustient les deux precedentes, il plaira au Roy || de donner de 90
quoy bastir un fort dans le pays, une tour à Tadoussac, lieu qui est l'unique abord des vaisseaux, & l'entretien pour six ans d'une garnison de cinquante hommes propre pour la construction & conseruation dudit fort.

Finalement qu'il plaise au Roy donner au sieur de Champlain de son arsenal des canons, poudres & munitions & augmenter son autorité & ses pensions de luy & sa famille, son appointment de deux cens escus n'estant suffisant pour un tel entretien, &c.

Voylà tout ce qui est des principales affaires que le

R. Pere Georges negotia au Conseil & avec les gens du Roy apres en auoir parlé à Sa Maiesté & présenté les articles cy-dessus, mais qui ont autant aduancé le Canada qu'on a contribué à l'execution & accomplissement d'icelles.

- 91 *Voyage des Peres Guillaume & Irenée Recolle&s, pour le Canada. — D'un Sauuage baptisé & mort sur mer, & de quelques ceremonies des Montagnais pour les malades.*

CHAPITRE VIII.

Les visites des Superieurs dans les Ordres sacrez, sont tellement importantes & necessaires que sans icelles, l'Ordre delaisse d'estre ordre & se peruertit par ce delaissement. Ce fut la raison pour laquelle nos Peres assemblez au Chapitre tenu l'an 1622, firent eslection du R. P. Guillaume Galleran pour Commisfaire du Canada auquel on donna pour compagnon le R. P. Irenée Piat qui des long-temps desiroit s'employer à la conquesse des ames des pauvres Sauuages. C'estoit un choix qu'on ne pouuoit faire meilleur & qui eut fait beaucoup s'il eut esté bien assisté, mais Sa Maiesté, ny contribuant rien ou fort peu, les marchands n'ont pas eu assez de puissance non plus que de bonne volonté pour parfaire un si grand œuvre que de reduire ces peuples & rendre le pais florissant, comme il se pourroit faire si on y employoit les des-

pences superfluës qui se font icy tous les ans, en ballets, ieux & banquets & en tant d'habits mondains, qui montent || iusques à l'excès, d'où sensuit la ruine 92
de beaucoup de bonnes familles.

Auec la benediction du R. P. Prouincial ils s'acheminèrent à Dieppe enuiron la my May, où ils furent fauorablement receus dans les vaisseaux par le sieur Guillaume de Caen General de la flotte bien que de contraire Religion, car au reste il est homme poly, liberal & de bon entendement sçachant parfaitement bien commander en mer. Une chose en leur voyage leur fist grandement admirer la diuine prouidence en l'ordre, qu'il tient voulant sauuer les hommes. Il y auoit un an & plus qu'un Sauuage Canadien auoit esté amené à Dieppe lors qu'estant tombé malade il desira s'en retourner en son pays en la compagnie de nos Peres, sans pour cela monstrier aucune inclination pour le baptesme.

Estant embarqué il eut de merueilleuses tentations ou plustost imaginations qui augmentoient grandement son mal. Il eut opinion que le maistre du vaisseau le vouloit faire mourir, de maniere que s'il remuoit une corde il croyoit que c'estoit pour le pendre & s'enfuyoit se cacher au fond du Nauire, s'il alloit à luy il pensoit que c'estoit pour le iecter dans la mer & se prenoit à crier, & par ces continuelles inquietudes d'esprit il se mit si bas & s'afoiblit de telle sorte qu'il fut contraint d'en garder le liët, & chercher remede à sa santé, mais qui fut tout extraordinaire, car s'imaginant que mangeant beaucoup & || incessamment 93
feroit le vray moyen de sa guarison, il crioit tousiours à

la faim, mangeoit sans relache, & empiroit à mesure qu'il croyoit se mieux porter du corps, tandis qu'intérieurement Dieu illuminoit son ame & le tiroit des tenebres pour le mettre à la grace.

Le Pere Irenée qui auoit pris soin de luy, l'oyoit souvent plaindre la nuit & s'escrier en son patois François qu'il escorchoit au moins mal : Moy pourquoy point Chrestien, moy pourquoy point Baptisé, & est à noter qu'estant en France il auoit esté souvent sollicité des Huguenots d'embrasser leur pretenduë Religion, ce qu'il ne voulut iamais faire, Dieu le reseruant pour son Eglise & pour son Palais celeste, ou les Heretiques n'ont aucune part ny ceux qui sont hors de l'Eglise, car hors icelle, il n'y a point de salut.

Le Pere Irenée le voyant si perseueramment demander le S. Baptême, creut qu'il y auoit là quelque chose de Dieu & qu'il ne deuoit point negliger cette ame laquelle sa diuine Maïesté vouloit sauuer, la difficulté estoit de luy faire entendre les mysteres de nostre S. Foy, & tirer de luy la confession d'un Dieu mort pour nous en croix, mais il n'y auoit point là de truchement qui le pût faire, pour ce, comme i'ay dit ailleurs, qu'ils n'ont point de mots propres pour leur faire entendre nos mysteres, & si le pauvre malade scauoit fort peu de François.

94 Le Pere luy fist neantmoins comprendre au mieux qu'il pût, plus par signes que paroles, car Dieu n'oblige pas à l'impossible, après quoy il luy presente une Image du crucifiement de Nostre Seigneur qu'il prist avec grande reuerence en ostant son bonnet, & la mist auprès de luy, & souvent luy faisoit la mesme

reuerence, mais ce qui estoit de merueilleux, est que iamais il ne mangeoit qu'il ne ioignit premierement les mains & remuoit les leures, comme faisoit mon grand Sauuage Huron, il s'armoit du signe de la S. Croix & disoit humblement ces diuines paroles: Iesus ayez pitié de moy.

Et comme il se sentit diminuer de force & en des apprehensions de mourir sans auoir receu le S. Baptême, il recommença de plus bel & avec des affections plus pressantes à prier qu'on eut à luy donner, autrement qu'il estoit perdu. Le Pere Irenée luy fit dire par le truchement qu'on apprehendoit que si Nostre Seigneur luy rendoit la santé, qu'il retournaist de rechef viure en son ancienne vie sauuage & delaissaist le Christianisme, il protesta que non, & qu'il vouloit viure & mourir en nostre Sainte Religion.

La dessus on prist assurance du General qu'il contribueroit à sa nourriture s'il reuenoit en conuallescence, peur que la neccessité le contraignit de retourner à son ancien poste, c'est à dire vie barbare, puis on le baptisa. Chose admirable le Pere Commissaire ne luy eust pas plustost conferé ce Sacrement après un acte de contrition qu'on tira de luy, qu'il rendit son ame à Dieu le Createur comme || s'il n'eust attendu 95 que cette application pour passer de cette vie en l'autre : ce qui me faict dire avec S. Paul, O grandeur des merueilles de Dieu, combien vos voyes sont inscrutables, voicy un Sauuage qui sort de son pays, il tombe malade, il est baptisé, il meurt, & le voyla sauué plus heureusement que beaucoup de Chrestiens qui viuent & meurent en infidels.

Le corps ayant esté enseuely & exposé honnestement sur le tillac, les Peres dirent l'Office & les prieres accoustumées, après lesquelles il fut iecté dans la mer une grosse pierre attachée à son pied pour le faire couler au fond : il n'y eut qu'une seule chose en quoy on manqua, qui fut de n'auoir retenu de ses cheueux & de ses ongles, mais de ses cheueux principalement selon qu'ils ont de coustume, pour les monstrier à ses parens & à tous ceux de sa nation, à fin de leur oster toute sinistre opinion qu'on l'eust tué ou submergé, car comme ils sont assez soupçonneux d'eux mesmes, il ne falloit que ce manquement là, pour les mettre en rumeur (nous dirent quelques Sauvages de nos amis) : on ne laissa pas neantmoins de faire des presens aux plus prochains parens du deffunct, pour leur oster tout suiect de plainte, & nous mettre en assurance de ce costé là.

96 Tandis qu'on estoit occupé de l'enterrement du deffunct le Nauire suiuoit sa routte & aduança iusques à Tadoussac où ils arriuerent fort heureusement, sinon qu'ils frayerent une roche entrant au port, qui les pensa perdre, de quoy eschappez, ils rendirent graces à Dieu & mouillerent l'anchre pour le repos d'une si longue || nauigation, pendant laquelle le P. Guillaume resta tousiours sain & gaillard & le P. Irenée au contraire presque tousiours malade & incommodé, voyla comme tous n'ont pas une mesme grace naturelle ny la force & vertu de pouuoir supporter l'air de la mer & la violence des tourmentes qui causent à la plupart des maux de cœur fort grands, lesquels neantmoins se guerissent en abordant la terre, si plustost ils ne quit-

tent, comme ils font & puis reuiennent, mais souuent avec de furieux vomissemens.

Le R. P. Guillaume monta à Kebec dans les premieres barques & de là à nostre Conuent, & le P. Irenée resta pour les dernieres afin d'assister tousiours les passagers & personnes Catholiques. Il trouua là une fort grande Croix que depuis quelque temps nos Religieux auoient fait faire pour l'y esleuer en signe de victoire, mais les grands débats suruenus entre les nauires des deux societez en empescha l'execution iusques à l'arriuée dudit P. Irenée qui la benist solennellement & la fist eleuer à l'ayde des hommes que Monsieur le General luy presta. Il y eut des Huguenots mesme qui s'y employerent d'affection, pendant que d'autres plus peruers s'en mocquoient. Ils edifierent aussi une chapelle de rameaux d'arbres, où ledit Pere dit la S. Messe au grand contentement de son ame, & tous les bons Catholiques qui se trouuerent là presens.

Le sieur de Caen ayant donné l'ordre necessaire à Tadoussac, partit pour Kebec avec le P. Irenée, lequel après un peu de repos, voulut se rendre miserable avec les miserables & aller hy- || uerner avec les Montagnais pour apprendre leur langue; car c'est le principal suiet pourquoy on s'y abandonne, & pour cest effect il contracta amitié avec un barbare qui luy sembloit honneste homme, lequel après quelque petit present, luy promist place & nourriture dans sa cabane avec tout son emmeublement qui consistoit simplement en deux busches de bois, l'une pour luy seruir de cheuet & l'autre pour luy servir de cloison & le separer aucunement des autres, qui ont accoustumé de

97

coucher tous pesle mesle les uns parmy les autres sans separation.

Voyla donc le bon Pere logé, mais en tel lieu qu'on ne voyoit que pauvreté, le ciel estoit sa couverture & la terre nuë son liët mollet : pour toute vassielle * il n'auoit que son escuelle d'escorce, & le reste estoit bien peu de chose, encore se sentoit il bien-heureux, ô mon Iesus d'auoir rencontré un si bon hôte.

Mais il arriua par mal-heur peu de iours après sa venue une maladie inopinée au frere de ce Sauuage, pour laquelle il fallut faire alte au milieu des bois par l'espace de dix ou douze iours, pendant lesquels on chercha partout des remedes à ce mal qui ne pût estre si-tost guery, car les Medecins ny les Apoticairez n'y sont pas là des plus scauans. Il fallut donc auoir recours à l'oracle & voicy comment. Le bon homme fist dresser au milieu de sa cabane une espee de tour ronde avec des paux picquez en terre redoublez en-dehors avec des couuertes & des escorces de bouleaux pour la rendre noire & || obscure, car le diable
98 fuit partout la lumière.

Cela estant fait, il fit entrer dedens un maistre Pirotois ou Magicien, pour s'informer du diable qui auoit donné ce mal à son frere, afin de l'en punir & guarir le malade par le moyen de ceste punition, car ils sont tellement superstitieux en leurs maladies, qu'ils croient qu'elles leurs * sont ordinairement données par autruy, ou causées par le malin esprit, qui en effect leur en donne souuent d'imaginaires, qui se guerissent par de pareilles imaginations, & voyla ce qui met le diable en credit.

Or le bon homme ne faisoit pas moins des siennes pour descourir les auteurs de la maladie de son frere, que le maistre Piroteois dans sa petite tour, car il faisoit des gestes & des grimasses admirables, il se demenoit, il se frappoit le visage avec une forme de tambour de basques dans lequel y auoit quelque * petits cailloux ou grains de bled d'Inde, & audeffus estoient peintes des figures de diable ; il heurloit, il tempestoit, & faisoit des cris espouuantables, qui eussent fait peur à des personnes peu asseurées & encores moins accoustumées à ces chariuaris, & puis tout à coup l'un & l'autre faisoient des pauses & demeuroient un petit espace de tems dans un profond silence, au milieu duquel le malade interrogeoit son Medecin de l'auteur de son mal, qui luy en contoit à plaisir & toujours des bourdes qu'il sçauoit gentiment controuuer en charlatan raffiné.

A la fin après auoir encore bien tintamarré & fait des inuocations à ce demon, il fut conclud || par le Piroteois que le mal auoit esté donné par un Sauvage 99 fort esloigné de là, sur quoy resolution fut prise qu'on l'enuoyeroit tuer par l'un des freres du malade (car ils estoient plusieurs) afin de tirer par ceste mort, la vengeance de sa malice & la guerison du malade comme i'ay dit. Voyla comme le diable se iouë de ses pauvres miserables, & comme par ses pernicieux conseils, il les destruiët de sorte qu'ils ne peuuent mesme multiplier ny croistre en nombre à cause de ses tueries, non plus qu'en lumiere & cognoissance de leur malheur.

Le Pere Irenée estonné d'un si meschant conseil & que

sa preſence ny ſes remonſtrances ne pouuoient en rien moderer ny diuertir ces mauuais deſſeins (comme nouveau Apoſtre parmy un peuple gentil) il quitta là tout & ſ'en retourna au Conuent pour y cathechiſer les François, n'ayant pû aſſez toſt corriger les barbares qu'il faut ſupporter & ſouuent diſſimuler leur façon de faire avec une grande patience & douceur d'eſprit, attendant le temps propre pour recueillir le fruit de ſa charité, car les fortereſſes du diable ne ſe prennent pas du premier coup ny toujours avec violence.

C'eſt une methode de laquelle nous uſons meſme parmy les gros Chreſtiens, car d'abord allez parler de Dieu à un homme grandement auare ou addonné à ſes plaiſirs, il vous rebutera & tournera le dos, il y faut apporter de grandes precautions, encor a on bien de la peine de gagner quelque choſe ſur leur eſprit en diſſimulant leur deffaut. Il me ſouuient à ce propos ||
100 d'un certain gentilhomme autant auare & indeuot que ſa femme eſtoit pieuſe & ſaincte. Il fuyoit les Religieux & ſa femme les accueilloit, il ne parloit que d'eſcus & ſa femme que de vertus, bref les Religieux ne pouuoient auoir d'entrée chez luy qu'il ne leur tournait auſſi-toſt les talons, peur qu'on lui parla * des choſes de ſon ſalut, ou de faire quelque aumoſne aux pauures, qui ne voyoient que Madame.

Il arriua neantmoins que nous l'abordames un ſoir comme il eſtoit à table, de ſe retirer il n'y auoit point d'apparence, ni nous de coucher deuant la porte eſtant en ſi bonne maiſon, donc par ceremonie il fut contrainct de nous offrir le couuert, car il cognoiſſoit noſtre ordre. Or que croyez vous qu'elle fut ſa pre-

miere pensée, elle fut iustement de nous dire qu'il eut bien desiré que les douze plus gros de ses villageois fussent conuertis ou enfermez dans sa caue. Voyla un merueilleux souhait & qui sentoit bien de son avarice & tout le reste de son entretien ne fut que de semblables discours & des guerres où il auoit vieilly ; mais la conclusion en fut tres bonne après nos applications & ses reflections, car il nous fit promettre un soing de le voir plus souuent & de prier Dieu pour luy, puis nous conduit luy mesme dans la chambre & nous fist faire du feu , ce qui ne luy estoit iamais arriué, de quoy Madame ioyeuse au possible rendit graces à Dieu de la conuersion de son mary qu'elle n'auoit iamais veu dans une si grande deuotion.

*Des trauaux de nos Religieux allans à l'Eslan, & 101
d'un second voyage que fist le Pere Irenée aux
Sauuages où ils obseruerent quelque * ceremonies
pour auoir bon vent.*

CHAPITRE IX.

Le Pere Ioseph voyant le P. Irenée plustost de retour qu'il n'esperoit, prist luy mesme sa place & s'en alla passer le reste de l'Hyuer avec les Montagnais, afin de gagner tousiours temps & disposer aucunement ce peuple grossier au bien qu'on desiroit d'eux.

Or il ne fut pas long-temps que les Sauvages prirent plusieurs Eslans, desquels ils en dedierent un pour nos pauvres Religieux de Kebec, qu'ils enuoyerent aduertir par un de leurs hommes pour le venir querir à dix ou douze lieuës de Kebec.

Le P. Irenée y voulut aller avec nostre bon frere Charles, & quelque * François que leur presta le sieur de Champlain. Il faisoit pour lors un tres grand froid, le temps fort serain, & la terre partout couuerte de cinq ou six pieds de neiges, c'est ce qui les contraignit après auoir fait prouision d'un peu de galettes pour viure en chemin, de s'accommoder chacun d'une paire de raquettes attachées sous leurs pieds pour
102 n'enfoncer dans les neiges, & avec cela ils se || mirent à la suite de leur Sauvage qu'ils ne perdoient point de veuë, à cause qu'il n'y a aucun sentier ny chemin en tout le país.

Mais comme il alloit un peu trop viste pour de pauvres Religieux & n'auoit pas la discretion de considerer que nos habits nous sont fort incommodés à marcher pendant les vents & le mauuais temps, le Pere ordonna qu'il iroit le dernier & le plus mauuais marcheur le premier, & avec cest ordre ils allerent plus commodement & allegrement.

En tout le chemin ils ne trouuerent ny maison ny tauerne pour se chauffer, & pour leur nourriture il fallut se contenter d'un peu de leur galette, car il la falloit menager, pour qu'il en restat iusques à la fin du voyage. La reception que leur firent les Sauvages estoit plus accompagnée de complimens que de bonnes viandes, car estant iour de ieufne, il leur fallut aller

coucher sans soupper pour n'y auoir ni poisson ny castor pour les regaler, la chair d'Eslan dont ils auoient à foison n'estant pas pour pareil iour.

Le matin venu rien ne les empêcha de s'esueiller que le trauail du chemin qui les auoit un peu assoupy & appefanty. Après qu'ils eurent prié Dieu, les Sauuages leur donnerent à chacun un morceau de la beste qu'ils accommoderent à part, chacun dans un morceau de la peau & des vieilles couuertures qu'ils auoient apportées, puis ayant proprement liez leur * pacquets, chacun traifna le sien avec une corde par-dessus les neiges, qui est une bonne inuention || car de 103 les porter sur le dos il eut esté bien difficile & quasi impossible.

Si le temps n'eust point changé, ils n'eussent eu que demy mal, mais quatre ou cinq heures après qu'ils furent partis, il s'esleua un si grand vent avec des pluyes si fascheuses qu'elles leur gasterent tout le chemin; puis la nuit suruenant il leur fallut loger emmy les bois dans un trou qu'ils firent au fond des neiges, où ils auoient l'eau qui les incommodoit autant que la pluye qui faisoit fondre la neige; pour leur repas ils eussent bien pû cuire de la viande, mais ils n'auoient ny pain ny sel, & mouroient de froid; de maniere qu'ils passerent la nuit fort esueillez, & dans un extreme soucy comment ils passeroient le lendemain la riuiera qui commençoit à lascher, & les neiges à fondre, ce qui rendoit le chemin presque insupportable à gens chargez, & si mal accommodez.

Ils n'eurent pas à peine passé ceste riuiera qui con-

duit au faut de Montmorency & le bois en fuite, que le temps se changeant, ils furent accueillis d'un froid si extreme accompagné d'un vent impetueux qui rouloit la neige par monceaux, qu'ils en penserent estre au mourir. La peine leur en estoit double, car avec leurs raquettes ils ne pouuoient marcher sur les glaces du grand fleuve, & sans icelles ils ne pouuoient passer les grands monceaux de neiges qui leur bouchaient le passage, de maniere qu'ils se trouuoient fort empeschez.

104 Le bon frere Charles qui sembloit le plus || robuste, fut neantmoins le premier abbattu, car il demeura immobile presque sans sentiment, de quoy s'aperceuant le Pere Irenée, tout mal qu'il estoit courut à luy pour le consoler & l'exhorter à prendre courage, non toutesfois, si efficacement que l'Ange le bon Helie accablé de lassitude sous un genieure, lorsqu'il fuyoit la persecution de Isabelle, & ayant trouué un petit morceau de pain dans sa pochette, gellé & dur comme pierre, il en escrasa un petit entre deux cailloux, qu'il luy fist aualler pour luy faire reuenir le cœur, & en effect cela luy profita.

Aprés quoy ils en trouuerent un autre couché de son long sur la neige, lequel ils remirent sur pieds au mieux mal * qu'ils purent, non sans beaucoup de peine, car enfin ne pouuant quasi se soustenir, ils furent contraincts de traîfner son paquet & prendre part dans son trauail, tellement que les malades aydoient aux infirmes, & ceux qui estoient bien empeschez à traîfner leur fardeau, portoient encore celuy des autres, & ne falloit point marchander, ains tousiours

peiner, afin qu'en agissant du corps, le froid & le vent ne les fît geler tout debouts.

Mais ô bonté diuine, qui n'abandonnés iamais les vostres iusques au dernier point, alors qu'ils pensoient estre perdus vous les secourustes par le moyen du bon Pere Paul Huet comme ie diray presentement. Ce bon Religieux ayant dit les Vespres à la Chapelle de Kebec, comme nous auions accoustumé toutes les Festes & Dimanches, monta sur la montagne pro-
|| chaine pour voir s'il descouuriroit nos voyageurs 105
comme il fît de fort loing. Les ayans apperceus comme un autre Abraham qui se tenoit sur les chemins pour accueillir les pelerins, il accourut promptement au Conuent prendre un peu d'eau de vie avec un peu de vin que l'on garde exprés pour semblables necessités, qu'il leur porta en grand haste, & à mesure qu'il en rencontroit quelqu'un, il luy donnoit un peu de ses rafraischissemens & le consoloit au mieux qu'il luy estoit possible iusques au Pere Irenée, qui estoit des derniers, auquel ayant donné un peu de vin, comme reuenu d'une extase, les larmes luy en tomberent des yeux à grosses gouttes, ou d'ayse, ou d'estonnement, car comme il m'a dit luy mesme, ce petit doigt de vin tres rare dans le pays fît comme un miracle en luy, le changeant tout en un autre homme, & de plus le bon Pere Paul se chargea de son paquet iusques au Conuent où ils arriuerent sur le soir fort heureusement, à leurs maux passez prés.

Il est tres veritable que Dieu faißt des graces particulieres à ceux qui vont entre les Infidelles, qu'il ne faißt pas à ceux qui demeurent en leur maison, &

fans icelles il ne feroit pas poffible d'y fubfifter, ny de pouuoir refifter long temps à tant de trauaux & d'auf-teritez, que de pauvres pieds nuds, pauvres Euan-geliques, & pauvres en tous les biens & commoditez dela terre, font contraints d'y fouffrir iournellement.

106 Le confeffe que ie ne pourrois pas viure icy un mois fans tomber malade, comme || i'ay vefcu parmy les Hurons un an entier en pleine fanté, & que s'il y auoit des Religieux par deça qui vefcuffent de la forte, tout le monde les auroit en admiration, mais il n'y en a point qui en approchent.

Le Pere Irenée proietta un autre voyage le long du grand fleuve vers les contrées de Tadouffac, pour y fonder le cœur des peuples qui l'habitent, & voir s'il y pourroit faire quelque chofe pour le falut, autre que celui de fon voyage precedent, mais qui ne luy reuffit guere mieux à fon extreme regret. Il fe mift donc fous la conduite de fon Sauuage ordinaire, lequel avec tout plein d'autres y deuoient defcendre dans deux chaloupes de Compagnies. Les fieurs de Champlain & du Pont Graué leur firent à tous prefent de quelques galettes afin qu'ils priffent un foin particulier dudit Pere, & en donnerent encore d'autres pour luy particulierement, lesquels ils menafgerent comme les Hurons firent de mon bifeuit, car, fi-toft qu'elles furent en leur poffeffion, ils fe mirent après, & le iour & la nuit, & ne cefferent point que tout ne fut diffipé & mangé iufques aux miettes.

De remede à cela il n'y en a point, il faut laiffer manger fon bien, & ne dire mot pour ce qu'autrement ils vous appelleroient Onuftey, auare & chiche, il

vous est neantmoins permis de faire comme eux, & user de vos biens avec eux, mais tous ne peuvent viure comme les bestes, qui mangent le iour & la nuit pendant qu'elles ont de quoy, & par ainsi il faut laisser || passer la feste sans en estre, encor qu'elle 107 soit à vos despens.

Preuoyant ce mauuais mesnage i'auois ferré un peu de biscuit dans un petit sac que ie tenois caché sous mon manteau, pour me seruir dans la necessité, mais il fut bien-tost descouuert & mangé sur le champ, & par ainsi nous demeurâmes à deux de ieu, aussi bien pourueus l'un comme l'autre, d'un rien du tout, sinon du maïs qu'ils auoient cachez par les champs en descendant; & voila comme ils seroient bons freres Mineurs s'ils estoient bons Chrestiens, car ils ont bien peu de soin du lendemain, s'appuyans sur la diuine Prouidence, qui nourrit les oyseaux du Ciel.

Il y a une chose à remarquer en eux, que lors qu'ils ont peur, ou songent à quelque malice, ou bien qu'ils preuoyent quelque danger ou peril, c'est alors qu'ils chantent principalement, tellement que l'on peut prendre à mauuaise augure quand les Sauvages chantent seuls par les bois, ou à la campagne, sinon que ce soit pour un simple diuertissement d'esprit, comme ils font quelquefois.

Au premier gifte que ce bon Pere fist avec ses Sauvages, il leur fallut entrer dans les fanges iusques à my-jambes, pour ce que leurs chaloupes ne peuvent aborder la terre ferme, qui estoit bien auant dans les marests, & puis le mauuais temps, le froid, & les pluyes en rendoient le lieu quasi inaccessible. Le bon

108 naturel du Sauvage du Pere fut remarquable, en ce qu'ayant une espece de bas de peau d'Eslan aux
jambes, il les vouloit deschauffer pour luy faire prendre, & le deffendre aucunement du froid qu'il luy voyoit souffrir mais il l'en remercia bien-humblement, ayment mieux qu'il s'en seruit luy-mesme, que luy qui faisoit profession d'aller pieds nuds & viure en Apostre.

Le Sauvage le pria donc de s'arrester là, pendant qu'il yroit dans le bois prochain, d'où il rapporta son col chargé de busches, qu'il accommoda dans les plus mauuais endroits par où le Pere deuoit passer pour gaigner la terre ferme, & arriuer au lieu où l'on deuoit cabaner. Voyez un peu ie vous prie le bon naturel de ce Sauvage, & combien nous ferons blasmbles deuant Dieu de nostre peu de charité.

Etoit-ce pas encore une action bien louable au fils du Capitaine la Forrier, lequel voyant le Pauvre Pere Ioseph le Caron fatigué du mauuais chemin & presque transi de froid, le pria de tenir le deuant afin de marcher plus à l'ayse, & trouuant des lieux propres, il luy allumoit du feu pour le reschauffer, & luy rendoit tout le seruice possible à un pauvre Sauvage : ie ne scay ce que vous en penserez, mais i'ay receu tant de secours d'aucuns, que ie ferois plus volontiers le tour du monde avec eux qu'avec beaucoup de Chrestiens & d'Ecclesiastiques mesme.

Le Pere Irenée estant esueillé partit de ce marest avec ses Sauvages pour Tadoussac, où ils arriuerent à nuict close avec bien de la peine, tant à cause du mauuais vent, que pour la difficulté qu'ils eurent de

doubler la riuere du Saguenay, || & d'aborder les 109
barques Françoises qui estoient là à l'anchre, attendant la flotte de France qu'on esperoit dans peu de iours.

Or le lendemain matin les Sauvages du Pere ayant esté abouchez par un autre plus grand nombre qui estoient là attendans d'autres de leurs amis pour aller à la guerre, ils furent persuadez d'estre de la partie, & de renuoyer ledit Pere dans son Conuent iusques à un autre temps qu'ils le reprendroient pour son dessein, tellement qu'il fallut qu'il s'en retournaist dans un canot de Montagnais sans pouuoir passer plus outre, marry que son voyage ne luy auoit mieux succédé.

Ces Montagnais allerent le iour & la nuit tandis qu'ils eurent le vent propice, mais leur ayant manqué ils prirent terre & dresserent une fuerie pour purger leurs mauuaïses humeurs (i'en ay descrit la methode au second liure de ce volume) pendant que le Pere accommodoit à part sa petite cuisine qui ne luy reussit guere bien. Il auoit un petit paquet de ris qui est la meilleure prouision que l'on puisse auoir entre les Sauvages, il s'estoit aussi muni d'un petit chaudron à Kebec, pour luy seruir, mais il fut bientoist egarré, non sans soupçon qu'il luy eust esté enleué par les Sauvages, & fallut qu'il se seruit d'un des leur * qui leur seruoit à faire griller des pois, mais qui rendit son ris d'un si mauuais goust, qu'il ne fust possible à personne d'en pouuoir manger, non pas mesme les chiens pour affamez qu'ils fussent, ce fust là le moyen de coucher à la legere, & n'estre point trop assoupis le matin.

110 Les Sauvages en leur fuerie, firent d'une pierre deux coups, car parmy les chants qu'ils y font d'ordinaire, ils y en adiousterent d'autres avec de grands tintamarres & des chimagrées dignes de leurs personnes, pour obtenir un vent propre à leur navigation. Durant ce temps là deux ieunes Sauvages estoient en sentinelle pour prendre garde au vent, lesquels peu d'heures après accoururent promptement à la cabane où se tenoit le sabbat, disant, cessez, cessez, voila bon vent, & tous cefferent, & se resioüirent de leur Manitou, disans au Pere, que ce n'auoit pas esté son Iesus qui leur auoit envoyé un vent si souhaitable mais leur bon Manitou, par le moyen de leur ceremonie.

Dieu, qui est ialoux de son honneur leur fist bientôt repentir de leur trop prompte venterie car ils ne furent pas à deux ou trois lieuës de là, qu'il s'esleua un vent si impetueux & extraordinairement contraire & violent, qu'ils penserent tous perir, & furent reiettez d'où ils estoient partis, heureux d'auoir pu gagner terre, où ils eurent tout loisir de penser au peu d'effect de leur ceremonie, comme au pouuoir de nostre Dieu, qui seul leur pouuoit donner le temps qu'ils desiroient, ainsi que leur fist entendre le Pere en la reuence qu'il eut, respondant à leur folle croyance.

Puis leur dit : Vous avez eu recours à vostre Manitou pour auoir un vent propre, & il vous en a donné un contraire & vous a trompé. Or à present ayons recours à Iesus, & vous || verrez qu'il nous exaucera & fera paroître son pouuoir par-dessus tous les demons,

111

ce qu'ils firent en la perſonne dudit Pere, & Dieu tres bon, qui veut eſtre recognu, prié, & adoré de ſes creatures, leur en donna un en bref tres excellent, par le moyen duquel ils ſe rendirent allegrement à Kebec, comme s'ils euſſent eſté conduits de la main d'un Ange, d'où le Peré Irenée ayant appris que ie reuenois des Hurons, vint au deuant de moy dans un canot de Montagnais, où il faillit à ſe perdre par la faute de ſon Pilote qui dormait lorſqu'un coup de vent l'eut fait tourner ſans deſſus deſſous, ſi le cordeau qui gouuernoit la voile ne ſe fuſt rompu par la violence du vent.

Fin du premier Liure.

HISTOIRE
DU CANADA
ET
VOYAGES DES PERES RECOLLECTS
EN LA
NOUVELLE FRANCE.

LIURE SECOND.

*Commencement du voyage de l'Auteur pour les
Hurons. — Rencontre d'un Pirate Holandois, &
du danger qu'ils coururent estant eschoüez.*

CHAPITRE I.

Notre Congregation se tenant à Paris, nos Peres
touchez & illuminez de cest esprit diuin qui conduit
les Apostres entre les peuples Gentils, donnerent ordre
113 au Pere Nicolas Viel & à moy, d'aller secourir || nos
freres qui seuls auoient la mission de la conuersion du
Canada, pendant que d'autres se dispoisoient pour les
lieux Saints que nos freres ont en leur gouuernement
avec plusieurs Conuents en Leuant, où ils ont liberté
de seruir Dieu, mais avec peine à cause de l'auarice
du Turc, qui leur fait souuent des auanies. Comme
enfants obeïssans & suiects de la S. Eglise, après nous

estre recommandez à Dieu & inuoqué la benediction du Saint Esprit, nous fumes recevoir celle de Monseigneur le Nonce residant à Paris, lequel approuvant nostre zele & fauorisant nostre pieux dessein, nous octroya toute l'autorité & puissance qu'il pouuoit auoir dans l'estenduë de toutes les terres Canadiennes, s'offrant encores de luy mesme d'en escrire à sa Sainteté & d'obtenir d'elle pour nous sa benediction Apostolique & tout pouuoir de sa part par une bulle expresse, si le Nauire fretté & des-ja tout prest à faire voile, ne nous eut contrainct à un humble remerciement, & nous contenter de sa bonne volonté, & du pouuoir que nous donnoit sa Seigneurie, sans nous mettre en peine d'autre escrit.

Muni* de sa benediction, des conseils & de l'autorité d'un si grand Prelat, nous receumes aussi celle de nostre Reuerend Pere Prouincial & partisme* de nostre Conuent de Paris le 18. iour de Mars l'an 1623, à l'Apostolique, à pied & sans argent selon la coustume des pauvres Mineurs Recollets, & arrivâmes à Dieppe en bonne santé, où à peine pûmes nous prendre quelque repos, qu'il nous fallut embar- || quer le 114
mesme iour peu auant my-nuiet, avec un vent assez bon; mais qui par sa faueur inconstante nous laissa bientôt, & fusmes surpris d'un vent contraire ioignant la coste d'Angleterre, qui causa un mal de mer fort fâcheux à mon compagnon qui l'incommoda grandement & le contraignit de rendre le tribut ordinaire à la mer, qui est l'unique remede & la guerison de ces indispositions maritimes. Graces à nostre Seigneur nous avions des-ja scillonné pour le moins cent

lieuës auant que ie me ressentisse beaucoup de ces fascheuses maladies, mais après ie m'en trouuay tellement trauaillé qu'il me sembloit n'auoir iamais tant souffert corporellement au reste de ma vie, comme ie souffris pendant trois mois six iours de nauigation qu'il nous fallut (à cause des vents contraires) pour traverser ce grand & espouuentable Occean, & arriuer à Kebec, demeure des Mineurs Recollects.

Or pour ce que le Capitaine de nostre vaisseau auoit commission d'aller charger du sel en Broüage, il nous y fallut aller necessairement & passer devant la Rochelle, à la rade de laquelle nous nous arrestames deux iours, pendant lesquels nos gens allerent negotier en ville pour leurs affaires particulieres. Il y auoit là bon nombre de Nauires Hollandois tant de guerre que marchands, qui alloient charger du sel en Broüage & à la riuiera de Suedre proche Mareine; nous en auions des-ja trouué en chemin enuiron 30. ou 40. en diuerses flottes, & aucun n'auoit couru sus-nous, 115 entant que nostre pa-|| uillon nous faisoit cognoistre : il y eut seulement un Pirate Holandois qui nous voulut attaquer & tendre combat, ayant des-ja à ce dessein ouuert ses sabors, faict boire & armer ses gens; mais pour n'estre pas assez forts, nous gagnames le deuant à petit bruit & nous sauuames à la voile. Ce miserable traifnoit des-ja quand & luy, un autre Nauire chargé de sucre & autres marchandises qu'il auoit volé à des pauvres marchands François venans d'Espagne.

De la Rochelle on prend d'ordinaire un pilote de louage pour conduire les Nauires qui vont à la riuiera

de Suedre à cause de plusieurs lieux dangereux inconnus aux Pilotes estrangers. Celuy que nous prîmes à la Rochelle tout expérimenté qu'il se disoit, pensa neantmoins nous faire perdre, car n'ayant voulu ietter l'anchre par un temps de bruine comme on luy conseilloit, se fiant à la sonde, il nous ietta sur des sables où nous demeurames eschoüez depuis les quatre ou cinq heures du soir, iusques au lendemain matin, que la marée nous remit sus pied & en estat de voguer. Je vous laisse à considérer en cette disgrâce qu'elle pouuoit estre la pensée d'un chacun, & si elle n'estoit pas capable d'affliger les plus resolu, car le Nauire estoit tellement couché, que si Dieu par sa bonté ne nous eut preferué & calmé du tout le temps, c'estoit faict du Nauire & de nous tous.

Le Capitaine & conducteur du Nauire estoit doublement affligé, car il se voyoit à la veille de || perdre 116
non seulement le corps, l'honneur & les biens, mais en suite tout l'equipage, aucun duquel n'eut le courage de boire ny de manger, encore que le souper fust prest & seruy : pour moy i'estois fort debile & eussent volontiers pris quelque chose, mais la crainte de mal edifier me retint, me fit ieusner comme les autres, & demeurer en priere toute la nuit avec mon compagnon : nos Matelots parloient des-ja de ietter en mer le Pilote Rochelois, qui nous auoit eschoüé, pendant qu'une partie de l'equipage vouloient se saisir de l'esquif pour chercher leur seureté, si le Capitaine courageux ne les en eut empesché & menacé d'un coup de pistolet le premier qui s'y ingereroit. Il les contraignit de trauailler pour le salut de tous, leur fist poser les

quatre anchres & estre sur leur garde attendant l'affistance & misericorde de nostre Seigneur.

117 Le louë Dieu, qu'ayant pitié de ma foiblesse, il me fist la grace d'estre fort peu esmeu pour le danger present & eminent, ny pour tous autres que nous auons eu pendant nostre voyage, car il ne me vint iamais en la pensée (me confiant en sa diuine misericorde) que deussions perir, autrement il y auoit grandement à craindre pour moy, puis que les plus experimentez Pilotes & Mariniers n'estoient pas sans crainte & apprehension, un desquels indigné du peu de peur que ie tesmoignois pendant une furieuse tourmente de huit iours, me dit un peu en cholere qu'il doutoit que ie fusse Chrestien de n'aprehender pas en des périls & || dangers si eminens ; ie luy respondis que nous estions entre les mains de Dieu, qu'il ne nous aduiendroit que selon sa sainte volonté, que ie m'estois embarqué en intention d'aller gagner des ames à nostre Seigneur au païs des Sauuages, d'y endurer mesme le martyre si telle estoit sa sainte volonté : que si sa diuine misericorde vouloit que ie perisse en chemin ie ne m'en deuois point affliger, que d'auoir tant d'apprehension n'estoit pas un bon signe : mais qu'un chacun deuoit plustost tascher de bien mettre son ame avec Dieu, & après faire ce qu'on pourroit pour se deliurer du naufrage, puis laisser le reste du soing à Dieu.

Après estre deliuré du peril de la mort & de la perte du Nauire qu'on croyoit inueitable, nous mîmes la voile au vent, & arriuames d'assez bonne heure à la riuere de Suedre, où l'on deuoit charger du sel de

Mareine. Nous nous desbarquames & n'estans qu'à deux bonnes lieuës de Broûage nous y allames passer quelque iours de repos, avec nos freres de la Province de la Conception, qui y ontestably un Conuent, lesquels nous y receurent & accommoderent avec beaucoup de charité.

Nostre Nauire estant chargé, & prest de se remettre sous voile, nous retournames nous rembarquer avec un nouveau Pilote de Mareine qui deuoit nous reconduire au port de la Rochelle, mais Dieu adorable en ses iugemens, permit que ce Pilote nous pensa encor eschouër, ce qu'indubitablement auroit esté sans le grand iour qui fist voir le fond de l'eau, cela || luy osta 118 la presomption & vanité insupportable de laquelle enflé, il s'estimoit le plus habile Pilote de cette mer, aussi estoit il de la pretenduë Religion, & des plus opiniaftres, ainsi qu'estoit le premier qui nous auoit eschoué quoy que plus retenu & modeste.

Vers la Rochelle il se voit grande quantité de Marsoins, desquels nos Mattelots ne firent point estat, comme de ceux qui se prennent en pleine mer. Ils pescherent forces * seiches lesquelles accommodées sembloient des blancs d'œufs durs fricassez, ils prirent aussi des Grondins avec des lignes & hameçons qu'ils laissoient trainer après les galleries du Nauire, ce sont poissons un peu plus gros que des rougets, lesquels nous seruoient à faire du potage.

L'on dit que ce poisson est appelé Grondin d'autant qu'estant hors de la mer il ne cesse de gronder comme un petit pourceau, contre l'ordinaire des poissons qui ne crient iamais, mais à cause de mon mal de mer qui

me donnoit peu de relâche ie n'y prins point garde, ny a beaucoup d'autres choses qu'en autre saison i'eusse curieusement obseruées.

Ce poisson n'estoit point trop à mon goust à cause de mon degoust, mais beaucoup moins la discourtoisie d'un chirurgien huguenot qui seul auoit le soin de nous assister, car nous n'en pouuions tirer une seule bonne parole, non pas même ceux de sa prétendue religion, qui ne pouuoient approuuer sa mauuaise
119 dereglée & melancolique humeur, qui domine || d'ordinaire en ceux qui ont l'ame assise en mauuais lieu.

Passant deuant la Rochelle on renuoya le nouveau Pilote qui nous auoit ramene de Broüages, on remplit nos barriques d'eau douce dans l'isle de Rez, puis ayant mis les voiles au vent, & le cap à la route de Canada, nous cinglames par la Manche en haute mer à la garde du bon Dieu & à la mercy des vents, qui nous furent fauorables & discourtois selon leur inconstance.

Des larrons & pirates.—D'un Matelot tué par accident.—Tourmente fort grande.—Prise d'un Nauiue Anglois.—Des Baleines & du poisson appelé Dorade beau par excellence.

CHAPITRE II.

On se plaint, mais avec raison du grand nombre de voleurs & de larronneaux, qu'en guise de chenilles cou-

urent aujourd'huy presque toute la surface de la terre, dont les uns semblent honnestes gens & passent pour des gros Messieurs, & ceux là sont les pires de tous, car ils desrobent beaucoup & font pendre ceux qui prennent le moins. Les autres moins dangereux sont ceux qui comme Hibous ne vont que de nuit, sont assez mal couverts & aussi peu courtois, ont tousiours || la mine morne, triste & pensue comme gens de 120 mauuaise conscience, mais il y en a une troisieme espece entre les deux, qui sont les filous, les tireurs de laine, les emmielleux, les caioleurs, les subtils, ceux qui vous font acroire que le blanc est le noir, sont des querelles d'Allemands entr'eux, puis feignent de se battre pour attaquer ceux qui veulent mettre le hola, & puis crient les premiers aux voleurs; ce sont ces batteurs de paué qu'il faut apprehender. O qu'il est bon de ne se fier aujourd'huy qu'en Dieu, toute la terre est couverte de liens & de pieges contre les gens de bien & ceux qui marchent dans la candeur & la simplicité. C'est le regne des meschans & de ceux qui tirent le sang & la substance du peuple, desquels Dieu fera vengeance un iour & n'aura non plus de pitié d'eux qu'ils en ont eu du peuple.

Or de mesme que la terre a ses larronneaux, voleurs & brigands, la mer a ses pirates, escumeurs de mer & forbans, & si les uns sont bien meschans sur la terre, les autres ne leur cedent en rien sur les eaux, car ils brisent les furieux flots de la mer & courent les vastes campagnes de cet element impitoyable avec la mesme gayeté qu'ils feroient sur la terre sans apprehender ny la mort ny le fond des abismes, qui les va tousiours

menaçans d'un prochain peril ou naufrage, dequoy ils ne se foucient non plus que s'ils n'auoient point d'ame à perdre ny d'enfer à redouter.

121 De ces pirates vous en voyez (comme les vo- || leurs sur la terre) qui font les honnestes marchands pour n'estre point soupçonnez, & surprendre quand ils trouuent leur coup disposé, autrement ils se tiennent sur la mine de gens de bien. Les autres sont sans dissimulation & veulent bien qu'on les cognoisse pour tels qu'ils sont, car comme il n'y a que des coups à gagner chez eux, ils sçauent bien qu'on est tousiours à la deffensue contre eux, & ce fut un de ceux là qui nous vint menacer à deux ou trois cens lieues de mer, auquel il ne fut rien respondu pour n'estre alors en estat de deffence, mais parti d'aupres de nous, on tendit le pont de corde & chacun se tint sur ses armes, pour rendre combat au cas qu'il fust reuenu, mais il nous laissa aller, ayant bien opinion qu'allant en Canada on n'auoit pas grand richesse, & que de nous vouloir oster nos viures il n'y eut pas grand gain pour eux non plus que pour nous de contentement qui nous eut obligé à nous bien battre. Toutesfois il fut encore trois ou quatre iours à roder les mers à nostre veüe pour descouurir la proye.

Il arriua un accident dans nostre Nauire le premier iour du mois de May qui nous affligea fort. C'est la coustume en ce mesme iour, que tous les Matelots s'arment au matin & en ordre font une salue d'escouperie au Capitaine du vaisseau; un bon garçon peu dressé aux armes par imprudence donna une double ou triple charge à un meschant mousquet qu'il auoit,

& pensant le tirer il se || creua & tua le Matelot qui 122
estoit à son costé, en blessa un autre legerement à la
main. Le n'ay iamais rien veu de si resolu que ce pauvre
homme blessé à mort : car ayant toutes les parties na-
turelles emportées, & quelque * peaux des cuisses &
du ventre qui luy pendoient, apres qu'il fut reuenu
de pasmoison à laquelle il estoit tombé du coup, luy-
mesme appella le Chirurgien, & l'enhardit de coudre
sa playe & d'y appliquer ses remedes, & iusques à la
mort parla avec un esprit aussi sain & arresté, & d'une
patience si admirable, que l'on ne l'eust pas iugé ma-
lade ny blessé à sa parole. Le bon Pere Nicholas le
confessa & peu de temps apres il mourut : puis il fut
enueloppé dans sa paillasse, & mis le lendemain sur le
tillac où nous dismes l'Office des morts, & toutes les
prieres accoustumées, puis le corps ayant esté mis sur
une planche fut fait glisser dans la mer, puis un tizon
de feu allumé & un coup de canon tiré qui est toute
la pompe funebre qu'on rend d'ordinaire à ceux qui
meurent sur mer.

Depuis nous fusmes battus d'une tempeste si grande
par l'espace de sept ou huit iours continuels, qu'il sem-
bloit que la mer se deust ioindre au ciel, ou que tout
l'Océan se deust bouleuerfer, de maniere que l'on
auoit de l'apprehension qu'il se deust rompre quelque
membre du Nauire pour les grands coups de mer qu'il
receuoit à tout || moment, ou que les vagues furieuses 123
qui donnoient iusques par dessus la Dunette l'abymas-
sent sans ressource, car elles auoient desia rompu & em-
porté les galleries avec tout ce qui estoit dedans ; c'est
pourquoy on fut contraint de caler le * voile & d'a-

bandonner le Nauire à la violence de la tourmente, & des flots qui nous balotoient d'une estrange façon sans que nous sceussions où les vents nous iettoient, pour ce qu'il estoit impossible pour lors de prendre les eleuations ny par le Soleil, ny par le Nord, & de nous sauuer encore moins, si Dieu nostre vray Nocher ne nous eust protégé & sauué par une grace speciale de cest euident naufrage. Cependant s'il y auoit quelque coffre mal amarré on l'entendoit rouller & quelquesfois la marmite estoit renuersée, & en disnans ou soupans si nous ne tenions bien nos plats ils voloient de la table à terre, & les falloit tenir aussi bien que la tasse à boire selon le mouuement du Nauire que nous laissions aller à la garde du bon Dieu, puis qu'il ne gouuernoit plus, & n'y pouuions remedier. Pendant ce temps là les plus deuots passagers prioient Dieu & se mettoient en bon estat, mais pour les Matelots ie vous assure qu'ils ne tesmoignerent iamais moins de deuotion sinon quelqu'un, encore estoit-ce en cachette peur d'estre mocqué, mais quand c'est tout à bon qu'il faut perir, c'est alors que tout le monde se met en son deuoir, mais souuent
124 trop tard par une inuention du || Diable qui nous fait differer nostre conuersion. Il est tres bon de ne se point troubler, voire tres necessaire pour chose qui arriue, à cause que l'on est moins apte à se tirer du danger, mais il ne s'en faut pas monstrier plus insolent, ains se recommander à Dieu, & trauailler à ce à quoy on pense estre expedient & necessaire à son salut & deliurance.

Or ces tempestes bien souuent nous estoient prefaçées par les Marsoins qui pour lors enuironnoient nostre vaisseau par milliers se ioutans d'une façon fort

plaifante, dont les uns ont le mufeu mouffé & gros, & les autres pointus * & allongé comme cannes.

Au temps de cette tourmente ie me trouuay une fois feulauecle Pere Nicolas dans la Chambre du Capitaine où ie lifois pour mon contentement fpirituel les Meditations de fainct Bonauenture, ledit Pere n'ayant pas encore acheué fon office le difoit de genotil proche la feneftre qui regarde fur la gallerie comme un coup de mer rompit un aiz du fiege de la Chambre, entra dedans, fousleua ledit Pere & m'enue-lopa une partie du corps qui m'ayant esbloüy me fift promptement leuer en furlaut & à taftons ouurir la porte pour donner cours à l'eau, me refouuenant auoir ouy dire qu'un Capitaine avec fon fils fe trouuerent un iour noyez d'un coup de mer qui entra dans leur Chambre comme cet autre eftoit entré dans la noftre.

|| Nous eufmes auffi par fois des reffaques iufques au grand mafts, c'eft à dire que le Nauire puifoit à mefme 125 dans la mer & s'en falloit peu que le refte n'allaft au fond, mais lorsque cela arriuoit au plus fort mefme de nos prieres on quittoit tout pour maneuurer, puis on continuoit fes deuotions qui ne font pas fi efchauffées en mer que l'on ne prenne tousiours garde aux vents & aux flots qui nous enuoyoient par fois de merueilleux rafraifchiffemens qui donnoient à rire aux moins mouillez & pitié aux mieux trempes. Bon Iefus que la vie des Mariniers eft une vie efrange & merueilleufe, car s'ils ont quelques fois une heure de bon temps ils en ont d'autres qui font bien discourtoifes & pleines de difficultez, ie l'ay ouy dire, & ie le croy qu'il y a neant-moins plus de vieux Mariniers que de vieux Labou-

reurs, pour vous dire que nonobstant tout ce qui se passe peu perissent, & que l'on n'est pas si tost en terre que l'on veut retourner en mer où la santé se trouue fortifiée par le vomissement & la diette.

Quand la tempeste nous prit nous estions bien auant au delà des Isles Affores qui sont Isles riches & bien peuplées appartenant au Roy d'Espagne, desquelles nous n'approchâmes pas plus près que d'une iournée au dire de nostre Pilote.

Ordinairement apres une grande tempeste vient un grand calme, comme en effet nous en auions quelques fois de bien importuns, qui nous empeschoient d'avan-
126 cer chemin, || durant lesquels les Mattelots iôuoient & dansoient sur le tillac ; puis quand on voyoit sortir de dessous l'Orizon un nuage espais, c'estoit lors qu'il falloit quitter ces exercices, & prendre garde d'un grain de vent qui estoit enuveloppé là dedans, lequel se defferrant grondant & sifflant, estoit capable de renuerfer nostre vaisseau s'en dessus dessous, s'il n'y eust eu des gens prests à executer ce que le maistre du Nauire commandoit.

Or le calme qui nous arriua apres cette grande tempeste nous seruit fort à propos, pour tirer de la mer, un grand tonneau de tres bonne huile d'oliue, que nous apperçeusmes flottant sur les eaux assez proche de nous, nous en apperçeusmes encore un autre deux ou trois iours apres : mais la mer un peu trop agitée pour lors nous en priua. Ces tonneaux comme il est à presumer estoient de quelque Nauire brizé en mer par les furieuses tourmentes & tempestes que nous auions souffertes peu de temps auparauant.

Quelques iours apres nous rencontraſmes un petit Nauire Anglois, qui diſoit venir de la Virginie, & ie croy de quelqu'autre contrée des Indes Occidentales, car il auoit quantité de Palmes de petun, de la cochenille & des cuirs, qui ne ſont pas frequens à la Virginie. Il eſtoit tout dematté & en aſſez pauvre equipage pour ſon retour en Angleterre & Eſcoſſed'où ils eſtoient pour la pluſpart, car il ne leur eſtoit reſté de la tour- || mente paſſée, que le ſeul maſts de mizanne qu'ils 127 auoient accommodé à la place du grand maſts qui s'eſtoit brizé auec tous les autres. Il penſoit s'eſquiver mais comme nous eſtions aſſez bons voiliers, nous allaſmes à luy & luy demandaſmes ſelon la couſtume de la mer uſitée par ceux qui ſe croient les plus forts : D'où eſt le Nauire ? Il reſpondit d'Angleterre, on luy replicqua : Amenez, c'eſt à dire, abaïſſez vos voiles, ſortez voſtre chalouppe, & venez nous faire voir voſtre congé, pour en faire l'examen, que ſi on eſt trouué ſans le congé de qui il appartient, on le fait paſſer par la loy & commiſſion de celui qui le prend ; mais il eſt vray qu'en cela, comme en toute choſe, il ſe commet ſouuent de tres grands abus, pour ce que tel feint eſtre marchand, & auoir bonne commiſſion, qui luy-meſme eſt Pirate & marchand tout enſemble, ſe ſeruant des deux qualitez ſelon les occaſions & rencontres.

De meſme nos Mariniers euſſent bien deſiré la rencontre de quelque petit Nauire Eſpagnol, où il ſe trouue ordinairement de riches marchandises, pour en faire curée, & contenter aucunement leur conuoitiſe, comme ſi prendre le bien d'autrui ſur mer n'eſtoit pas larrecin & vollerie obligeant à la damnation eternelle, auſſi

bien que le prendre sur terre, car la malice reciproque des Nautonniers n'excuse point que le larrecin sur mer
128 ne soit peché, & si c'est par coustume || on se damnera par coustume : car le Commandement qui dit : Tu ne desroberas point s'entend nulle part, ny en la mer ny en la terre. Or bien que la chose soit ainsi le mal ne s'en diminuë point pourtant, & va tousiours pullulant à mesure que les hommes vieillissent. Cela se voit à l'œil qu'aujourd'huy il n'y a plus de fidelité entre les hommes, & que chacun tasche de tromper son compagnon, c'est pourquoy il s'en faut donner de garde, & n'approcher d'aucun Nauire en mer, qu'à bonnes enseignes, de peur qu'un forban ne soit pris par un Pirate. Que si demandant d'où est le Nauire on respond, de la mer, c'est à dire, escumeur de mer, & qu'il faut venir à bord, & rendre combat, si on n'ayme mieux se rendre à la mercy & discretion du plus fort ou qui semble l'estre, ie dis, qui semble l'estre, car on y est souuent trompé.

C'est aussi la coustume en mer, que quand quelque Nauire particulier rencontre un Nauire Royal, de se mettre au dessous du vent, & se presenter non point coste à coste, mais en biaisant & mesme d'abattre son enseigne (il n'est pas neantmoins de besoin d'en auoir en si grand * voyages) sinon quand on approche de terre, ou quand il se faut battre.

Pour reuenir à nos Anglois, ils vindrent en fin à nous, sçauoir leur Maistre de Nauire, un vieil Gentilhomme & quelques autres des principaulx, non toutesfois fans une || grande contradiction, car ils apprehendoient le mesme traictement qu'ils ont accoustumé
129

de faire aux François, quand ils ont le dessus, c'est pourquoy leur Chef offrit en particulier à nostre Capitaine, moy seul present, tout ce qu'ils auoient en marchandises en leur Nauire, pourueu que la vie sauue on les laissast aller en leur païs avec un peu de viures, ce que nostre Capitaine refusa, disant qu'il ne vouloit rien d'eux s'ils estoient gens de bien, mais qu'il se trouuoit du contraire, qu'il leur feroit subir la loy de la mer, apres auoir deuëment faict examiner leur patente. Neantmoins à force d'importunité nous firent accepter (attendant le iugement de leur cause) un baril de petun, & un autre de patates, ce sont certaines racines des Indes, en forme de gros naueaux, rouges & iaunes; mais d'un goust beaucoup plus excellent que toute autre racine que nous ayons par deçà. Et me donnerent à moy, un cadran solaire, que ie ne voulois accepter peur de leur en incommoder.

Le Capitaine de nostre vaisseau, comme sage, ne voulut rien determiner en ce faict de soy-mesme, sans l'auoir premierement communiqué aux principaux de son bord, & nous pria d'en dire nostre aduis, qui estoit celuy que principalement il desiroit suiure, pour ne rien faire contre sa conscience, ou qui fust digne de reprehension. Pendant que nous estions en ce conseil, on auoit enuoyé partie de nos hommes dans ce Nauire Anglois, pour y estre les plus forts, & en ramener une autre plus grande partie des leurs || dans 130 le nostre, avec tous les Chefs, excepté le Capitaine, lequel estant fort malade mourut dans son Nauire quelques heures après sa prise.

Après auoir veu tous les papiers de ces pauvres

gens, & trouué prés d'un boisseau de lettres, qui s'adressoient à des particuliers d'Angleterre, on conclut qu'ils ne pouuoient estre forbans, bien que leur congé ne fust que trop vieux obtenu, & qu'on eut trouué quelques boettes de poison dans leur coffre, qui eussent pû faire soupçonner de mauuais dessein, attendu qu'outre qu'ils estoient peu de monde, & encore fort foiblement armez, ils auoient quelques charte-parties, puis toutes ces lettres les mettoient hors de soupçon de ce costé là, & par ainsi furent renuoyez en leur Nauires * quittes & absous, apres nous auoir accompagné les trois iours consecutifs qu'on fut à consulter leur affaire.

131 Le me recreois par fois, selon que ie me trouuois disposé, à voir ietter l'esuent aux Baleines, & iouer les petits Balenots qui se recreoient en temps calme, d'une façon fort plaisante. Les grandes Baleines desquelles i'ay veu une infinité, particulierement à la Baye de Gaspey, nous importunoient plus qu'elles ne nous recreoient par leur * soufflemens & les diuerfes courses des Gibars apres elles, qui nous estoit une interruption de repos sans remede. Gibar est proprement le masle de la Baleine, auquel on a donné le nom de Gibar, pour une bosse qu'il semble auoir, ayant le dos fort esleué, où il porte une nageoire. Il n'est pas moins grand que les || Baleines, mais non pas si espais ny si gros, & a le museau plus long & plus aigu, & un tuyau sur le front, par où il iette l'eau de grande violence, quelques uns à ceste cause l'appellent souffleur.

Toutes les femelles Baleines portent & font leurs petits tous vifs (non pas en masses ou en œufs comme

les autres poissons) & les allaitent, couurent & contre-gardent de leurs nageoires. Les Gibars & autres Baleines dorment tenans leurs testes un peu esleuées, tellement que ce tuyau est à descouvert & à fleur d'eau. Ces monstres se voyent & descouurent de fort loin par leur queue qu'elles monstrent, fouuent s'enfonçans dans la mer, & aussi par l'eau qu'elles iettent par leurs esuans, qui est plus d'un poinçon à la fois, & de la hauteur de deux lances; & de cette eau que la Baleine iette on peut iuger ce qu'elle peut rendre d'huyle. Il y en a telle d'où l'on en peut tirer iusqu'à plus de 4 cens barriques, d'autres six vingts poinçons, & d'autres moins, & de la langue on en tire ordinairement cinq ou six barriques des communes: Pline rapporte, qu'il s'est trouué des Baleines de six cens pieds de long, & 360 de large, & d'autres disent de l'estenduë de plus de trois arpens de terre, s'il est vray semblable comme ils l'asseurent, il y en a desquelles on en pourroit tirer beaucoup dauantage. Mais ce qui est admirable en ce monstre est, qu'estant d'une grandeur & grosseur si demesurée, surpassant tout * autres poissons & animaux marins, il a neantmoins le gosier si petit & estroit, qu'il n'y sçauroit passer que la grosseur d'un maille creau à la fois, dont on peut admirer le double miracle 132 de lonas que Dieu fist eslargir ce gozier pour luy donner passage, & le conserua viuant dans ce ventre l'espace de trois iours, qu'apres reslargissant ce mesme gozier, il l'en fist sortir sain comme il y estoit entré.

A mon retour des Hurons i'en vis tres-peu en comparaison de l'année precedente, & n'en pû concevoir la cause, sinon la grande abondance de sang que rendit

la blessure d'une grande Baleine, que par plaisir le sieur Goua, commis de nostre vaisseau, luy fist d'un coup d'arquebuse à croc, chargée d'une double charge : ce n'est neantmoins ny la façon, ny la maniere de les auoir : car il y faut bien d'autre inuention & des artifices desquels les Basques se sçauent seruir, mais pour ce que diuers Autheurs en ont escrit, ie n'en fais point icy de mention pour abreger, & ne repeter ce que d'autres ont des-ja dit.

La premiere Baleine que nous vismes en pleine mer estoit endormie, & passant tout auprès on detourna un peu le Nauire, craignant qu'à son resueil elle nous causast quelque accident. I'en vis une entre les autres espouuentablement grosse, & telle que le Capitaine & ceux qui la virent, dirent asseurement n'en auoir iamaïs veu de plus grosse. Ce qui fit mieux cognoistre sa grosseur & grandeur est, que se demenant & soustenant contre la mer agitée, elle faisoit voir une partie de son grand corps. Le m'estonnay fort d'un Gibar, lequel avec sa nageoire ou de sa queue, car ie ne pouuois pas bien discerner ou recognoistre duquel c'estoit, frap-
133 poit si furieu- || sement fort sur l'eau, qu'on le pouuoit entendre de plusieurs lieuës, & me dit on que c'estoit pour estonner & amasser le poisson, pour après s'en gorger.

Le vis un iour un poisson de quelque 10 ou 12 pieds de longueur, & gros à proportion, passer tout ioignant nostre Nauire : on me dit que c'estoit un Requiens, poisson fort friant de chair humaine, c'est pourquoy il ne fait pas bon se baigner où il y en a, pour ce qu'il ne manque pas d'engloutir les personnes qu'il peut at-

traper, ou du moins quelque membre du corps, qu'il coupeaysement avec ses 3. 4. 5. & 6. rangées de dents qu'il a en gueule fort aiguës & dangereuses, comme auoit la teste de celuy que i'ay veu à Paris dans un cabinet de pieces rares, dont la veuë me fist croire ce qu'on dit de ce poisson que n'estoit qu'il luy conuient tourner le ventre & la teste de costé pour prendre sa proye, à cause que comme un Esturgeon, il a sa gueule sous un long museau, il deuoreroit tout : mais il luy faut du temps à se tourner, & par ainsi il ne faict pas tout le mal qu'il feroit s'il auoit sa gueule autrement disposée.

En quelque endroit de la mer vers l'Isle de Terre neufue, l'un de nos Mattelots herponna une Dorade que les habitans voisins du Peru tenoient anciennement pour un Dieu & l'adoroient, à cause de sa rare beauté qui surpasse celle de tous les autres poissons de la mer; car il semble que la nature se soit particulièrement delectée & ait pris plaisir à l'embellir de ses diuerses & viues couleurs : de sorte qu'il esblouit pres-
|| que la veuë des regardans, en se diuersifiant & chan- 134
geant comme le Cameleon, & selon qu'il approche de sa mort il se diuersifie & se change en ses viues couleurs. Il n'auoit pas plus de 3 pieds de longueur, & sa nageoire qu'il auoit dessus le dos, luy prenoit depuis la teste iusqu'à la queue toute dorée & couuerte comme d'un or tres fin : comme aussi la queue, ses aislerons ou nageoires, excepté que par fois il paroissoit de petites taches de la couleur d'un tres fin azur, & d'autres de vermillon, puis comme d'un argenté; le reste du corps estoit tout doré, argenté, azuré, vermillonné, & de di-

uerfes autres couleurs : il n'estoit pas guere large sous le ventre ny sur le dos ; mais il estoit haut & bien proportionné à sa grandeur : nous le mangeâmes & le trouuâmes tres bon , sinon qu'il estoit un peu sec. Quand il fut pris il se iotioit à nostre vaisseau , car le naturel de ce poisson suit volontiers les Nauires, à l'entour desquels il se iotie, mais on en void * peu en la mer de Canada.

Nous tirâmes aussi de la mer un poisson mort long d'un pied, ressemblant à une perche qui auoit la moitié du corps entierement rouge ; mais aucun de nos gens ne pû dire ny iuger quel poisson ce pouuoit estre : i'ay aussi quelquefois veu voler hors de l'eau des petits poissons, enuiron la longueur de 4 ou 5 pieds *, fuyans de plus gros poissons qui les poursuioient, car Dieu le Createur qui les a créés petits, leur donne de petites aisles pour se pouuoir garantir des plus grands, mais leur vol est aussi bref comme leurs aislesfont facilement
135 desechées, & pour un sur- || croy de mal-heur, pensans se sauuer en l'air il y a souvent des oyseaux aux aguets, qui les surprennent en volant, & par ainsi ils ne sont point asseurez ny en l'air ny en la mer, non plus que l'homme de bien qui est persecuté par tout de ses ennemis, pendant que le meschant vit en repos, & iotit de la substance des petits.

Nos Mattelots herponnerent un gros Marsoin femelle, qui en auoit un autre petit dans le ventre, lequel fut lardé & rosty en guyse d'un leuraut, puis mangé avec sa mere, qui se trouuerent tres bons & nous consolerent fort pour estre las de salines & priués de rafraischissemens.

Du grand Ban. De l'Isle aux oyseaux. Des Elephans de mer & de la Baye de Gaspey. — Cere monies des Mattelots és monts nostre Dame, & du grand fleuve S. Laurens.

CHAPITRE III.

Entre la partie occidentale du Canada & nous, il y a un lieu en mer qui s'appelle le grand Ban, où nombre de vaisseaux tant François que estrangers, vont faire la pèche de Moluës tous les ans, comme vers la terre ferme & Isles d'icelle. Ce grand Ban, sont hautes montagnes affises en la profonde racine des abîmes des eaux, lesquelles s'esleuent près de la surface de la mer, iusques à 90. 60. 40. & 30. brassées d'eauë, peu plus ou moins, selon que la sonde se rencontre tombant sur lesdites montagnes ou à costé.

|| On le tient de forme ouale, long de plus de fix 136
vingts lieuës, d'autres disent de 260. de large, passé lequel on ne trouue plus de fond non plus que parde-çà, bien qu'il ne soit esloigné de la plus prochaine terre, qui est le Cap de Raze tenant à l'Isle de Terre neufue, que de 30. ou 40. lieuës au plus.

Auant que de venir à ce grand Ban de 25. à 30. lieuës loin, il se voit certains oyseaux par troupes, qui s'appellent marmets, qui donnent une certaine cognoissance au Pilote, qu'il n'est pas loin de l'escore ou bord dudit Ban, & qu'il est temps de tenir le plomb prest, pour sonder de fois à autre, iusqu'à ce que l'on paruienne à ceste escore où l'on trouue fond. Et pour une autre

certaine marque que l'on est sur le Ban, est le nombre infini d'oyseaux que l'on y voit, qui sont comme fauquets, maupoules, huans, mauues & quelques autres qui n'en bougent presque, pour ce qu'ils y trouuent de quoy viure, & non en pleine mer.

Or ie m'esmerueille, avec plusieurs autres, où ils peuuent faire leurs nids & esclore leurs petits, estans si esloignez de la terre, sinon qu'ils quittent la mer & se retirent à la mesme terre au temps qu'ils sont prests à faire leurs œufs. Il y en a qui assurent après Pline, que sept iours auant & sept iours après le Solstice d'Hyuer la mer se tient calme, & pendant ce temps-là les Alcyons (ce sont oyseaux qui presagerent par leur prise la Couronne Royale de Jerusalem appartenir à Godefroy Duc de Lorraine) font leurs nids, leurs œufs & esclotent leurs petits, & que la nauigation en est beau- ||
137 coup plus assurée : mais d'autres ne l'assurent neantmoins que de la mer de Sicile, c'est pourquoy ie laisse la chose à decider à plus sage que moy : seulement ie dis que Iesus-Christ le Dieu de paix voulut naistre au monde au temps que tout estoit tranquille sur la terre, car le Temple de Ianus estoit fermé à Rome, & la mer dans son calme.

Nous prîmes à Gaspey un de ses fauquets avec une longue ligne à lain de laquelle y auoit des entrailles de moulës fraïches, qui est l'inuention dont on se sert pour les prendre. Nous en prîmes encor un autre de cetteraçon ; un de ces fauquets grandement affamé, voltigeoit à l'entour de nostre Nauire cherchant quelque proye ; l'un de nos Mattelots aduisé, luy presenta un harang qu'il tenoit en sa main, & l'oyseau affamé y

descendit & le garçon habile le prit par la patte & fut pour nous. Nous le nourrîmes un assez long-temps dans un seau couuert, où il ne se demenoit aucunement, mais il sçauoit fort bien pincer du bec quand on le vouloit toucher. Plusieurs appellent communement cet oyseau happefoye, à cause de leur auidité à recueillir & se gorger des testes & foyes des moluës que l'on iette en mer après qu'on leur a ouuert le ventre, desquels ils sont si frians qu'ils se hazardent à tout pour en attrapper. Ils ressembtent aucunement au pigeon, sinon qu'ils sont encore une fois plus gros, ont les pattes d'oyes & se re- || paissent de poisson, comme font plu- 138
sieurs autres especes d'oyseaux qui suiuent les vaisseaux pescheurs de moluës pour y trouuer de quoy viure.

Sur le grand Ban nous eufmes le plaisir de la pesche d'une quantité de moluës & quelques gros fletans qui leur font une furieuse guerre. Ils sont de la forme d'un turbot ou barbuë, mais dix fois plus grands, & qui ne leur cedent point en bonté, grillez par tranches ou bouillis dans un chaudron. Cela est admirable combien les moluës sont aspres à l'amorce, car elles aualent tout ce qui tombe dans la mer, bois, fer, pierres & toute autre chose que l'on retrouve par fois dans leur ventre quand elles ne l'ont pû reietter. Cette auidité est la cause principale pourquoy on en prend si grande quantité tous les ans, car elles n'ont pas plustost apperceu l'amorce qu'elles l'engloutissent; mais il faut estre soigneux de tirer promptement la ligne, autrement elles ont la propriété de reuomir lain en renuerfant leur * entrailles, & s'eschapent.

le ne sçay d'où en peut proceder la cause, mais il

fait un continuel temps pluvieux, humide & froid sur ce grand Ban, aussi bien en plein Esté comme en autre saison, & hors de là on voit un temps tout autre. Ces mauuaïses qualitez seroient fort ennuyeuses si elles n'estoient adoucies & compensées par la recreation & le divertissement de la pesche, qui vous donne d'un poisson frais rauiffamment bon.

- 139 || Une chose entr'autres me donnoit de la peine en mes indispositions, une grande enuie de boire un peu d'eau douce & nous n'en auions point, car la nostre s'estoit corrompuë & empuantie par la longueur du temps que nous estions en mer, & si ie ne pouuois user de cidre, ny de vin, non plus que beaucoup d'autres rafraischiffemens, sans me trouuer mal du cœur qui m'estoit comme empoisonné & souuent bondissant contre les meilleurs viandes, estre couché ou assis me donnoit quelque allegement lors que la mer n'estoit point trop haute, mais estant fort enflée nous estions bercez d'une merueilleuse façon. O que ie trouuois les Mattelots heureux d'auoir tousiours bon appetit, estre gays & ioyeux, & ne sentir point ces bondissantes & empoisonnées douleurs du cœur.

Douze ou quinze lieuës de chemin apres auoir passé le grand Ban, nous rencontrames le Ban-Auert, ainsi nommé (me dirent les Mariniers) pour ce qu'aux moluës qu'on y pesche, il s'y trouue des petits boyaux qui remuent comme vers que ie voulu voir moy-mesme, pour en pouuoir parler avec experience ; & remarquay de plus, que ces moluës ont ordinairement une peau noire en dedans, & ne sont si bonnes ny si excellentes que celles du grand Ban.

Ceux qui partent du Ban pour entrer au Golphe S. Laurens, prennent diuerſement leur route, les uns plus à droite, & les autres || plus à gauche, ſelon qu'il 140
plaist à un chacun, car en cela perſonne n'eſt contraint comme on pourroit eſtre à quelque petit deſtroit. Nous paſſames tout ioignant le Cap Breton (eſtimé ſous la hauteur de 45. à 46. degrez & demy, & eſloigné de cent lieuës du grand Ban) entre ledit Cap Breton & l'Isle S. Paul laquelle eſt inhabitée, & en partie pleine de rochers, bouleaux, ſapinieres & autres meſchants menus bois, comme ſont la pluſpart des terres maigres & ſteriles qu'on appelle terre * neufues, qui ſont toutes les premieres qu'on trouue d'icy en Canada, & ſont du Canada meſme.

Le Cap Breton que nous auions à main gauche, eſt une grande Isle en forme triangulaire d'environ 80. ou 100. lieuës de circuit, terre haute eſleuée qui me repreſentoit l'Angleterre ſelon qu'elle ſe preſente à mon obieſt pendant les quatre iours que pour cauſe des vents contraires nous louuiaſmes contre la coſte. Neantmoins on m'a aſſeuré qu'il y a en icelle nombre de montagnes fort hautes, & des precipices fort affreux, & que la terre y eſt partout couuerte de toutes ſortes d'arbres propres à baſtir, & de fort bons Ports pour les Nauires, mais ce qui me ſembloit fort aduantageux pour la conſeruation du pays, & le Golfe S. Laurens, eſt un Tertre pozé à la pointe du Cap qui regarde l'Isle S. Paul. Il eſt de forme quarrée, fort eſleué & plat par deſſus, ayant la mer de trois coſtez, & un foſſé naturel qui le ſepare de la || terre ferme. Ce lieu ſemble 141
auoir eſté fait par induſtrie humaine, pour y baſtir une

forteresse au dessus qui seroit imprenable, mais les choses ne se font qu'avec le temps, il faut penser aux choses plus necessaires les premieres, y passer des familles pour cultiuer, & des Religieux pour trauailler à la conuersion des Sauvages que l'on tient fort sages dans leur barbarie, & fort honnestes & posez en leur conuersation. Au reste accommodez en leurs vestemens & cheuclure comme les Montagnais & autres Sauvages de la Terre neuue.

Estant entrez dans le Golfe ou grande baye S. Laurens, nous trouuames dès le lendemain matin ce tant renommé Rocher que Dieu a estably & pozé au milieu de ce Golfe, pour la retraite d'une infinie multitude d'oyseaux de diuerfes especes qui le couurent partout en telle quantité qu'on ny scauroit presque poser le pied, sans marcher sur lesdits oyseaux, sur leurs nids, ou sur leurs œufs.

Ceste voliere ainsi establie par la diuine prouidence, est esloignée dix-sept ou 18. lieuës du Cap Breton, & sous la hauteur d'environ 47. degrez & trois quarts. Il est plat au dessus un peu en talus, coupé à l'entour* comme une muraille, de circuit environ une petite lieuë, en forme ouale & difficile à monter. Nous auions proposé d'y aller querir des oyseaux s'il eut fait calme, mais la mer un peu trop agitée nous en empêcha & priua de ce contentement.

142

Quand il y fait vent les oyseaux s'esleuent facilement de terre, autrement il y a de certaines especes qui ne peuuent presque voler, & qu'on peut aysement assommer à coup de bastons, comme auoient faits les Mattelots d'un autre Nauire, qui auant nous en

auoient emplis leur Chaloupe, & plusieurs tonneaux de leurs œufs ; mais ils y penserent tomber en foiblesse pour la puanteur extreme des ordures desdits oyseaux, me dit un honneste homme qui estoit en la compagnie.

Ces oyseaux comme il est croyable, ne viuent que de poisson, & bien qu'ils soient de diuerfes especes, les uns plus gros, les autres plus petits, ils ne font pour l'ordinaire plusieurs troupes, ains comme une armée espaisse volent ensemblement au dessus de l'Isle & es enuirs, & ne s'escartent que pour s'egayer, esleuer & se plonger dans la mer. Il y auoit plaisir à les voir librement approcher & voler à l'entour de nostre vaisseau, & puis se plonger pour un long temps dans l'eau cherchant leur proye.

Leurs nids sont tellement arrangez dans l'Isle selon leurs especes qu'il n'y a aucune confusion, ains un tres bel ordre.

Les grands oyseaux sont arrangez plus proche de leurs semblables, & les moins gros ou d'autres especes avec ceux qui leur conuiennent, & de tous en si grande quantité, qu'à peine le pourroit-on iamaï per- || sua- 143
der à qui ne l'auroit veu. l'en mangeay d'un que les Mattelots appellent Guillaume ou autrement Tangeux, & ceux du pays Apponath, de plumage blanc & noir, & gros comme un canard, avec une courte queue & de petites aisles qui ne cedit en bonté à aucun gibier que nous ayons par deçà, ce sont de bons pescheurs pour les poissons, qui * prennent & portent sur leurs Isles pour manger. Il y en a d'une autre espece plus petits que les autres & sont appelez Godels, mais les plus grands nommez Margaux d'un

plumage tres-blanc font en un canton de l'Isle separez des autres, & tres difficiles à prendre pour ce qu'ils mordent comme chiens à ce qu'on m'a dit.

Proche de la mesme Isle, il y en a une autre plus petite & presque de la mesme forme sur laquelle quel-qu'uns * de nos Mattelots estoient montez en un autre voyage precedent, lesquels m'assurerent y auoir trouué sur le bord de la mer des poissons fort grands & gros comme un bœuf, & qu'ils en tuerent un de plusieurs coups de leurs armes par deffous le ventre & la gorge, ayans auparauant frappé en vain une infinité de coups sur les autres parties de son corps sans l'auoir pû bleiser pour la dreté de sa peau, bien que d'ailleurs il soit quasi sans deffence, & si massif & pesant que l'on peut sauter dessus, & le cheualer sans crainte: car il ne peut se plier, & si il aduance fort peu à cause que ses pieds sont faits en nageoires & ne s'appuye que
144 sur || certain* mognons qu'il a au milieu des iambes qui luy sont fort courtes, il iette aussi sa teste de costé & d'autre en marchant, qui fait que de sa dent il peut offencer ceux qui ne se tiennent pas assez derriere. On dit qu'il y en a une grande quantité en l'Isle de Sable qui est à quelque 60. lieuës dans la mer, & qu'il s'y trouue aussi force taureaux & des vaches que les Espagnols y deschargerent en un debris qui leur arriua passant par là, dont nos gens de Lacadie font à present leur profit.

Ce poisson est appellé par les Espagnols Maniti, & par d'autres Hippotame, c'est à dire, cheual de riuiera, & pour moy ie le prends pour l'Elephant de mer: car outre qu'il ressemble à une grosse peau enflée, il

a encore deux pieds qui sont ronds, avec quatre ongles faicts comme ceux d'un Elephant; à ses pieds il a aussi des ailerons ou nageoires, avec lesquelles il nage, & les nageoires qu'il a sur les espauls s'estendent par le milieu iusques à la queue.

Il est de poil tel que le loup marin, sçavoir gris, brun, & un peu rougeâtre, il a la teste petite comme celle d'un bœuf, mais plus desournée, & le poil plus gros & rude, ayant deux rangs de dents de chaque costé, entre lesquelles y en a deux en chacune part, pendant de la machoire superieure en bas, de la forme de ceux * d'un ieune Elephant, desquelles cet animal s'ayde pour grimper sur les rochers (à cause de ces dents, nos || Mariniers l'appellent la beste à la grand dent). 145 Il a les yeux petits, & les oreilles courtes, il est long de vingt pieds, & gros de dix, & est si lourd qu'il n'est possible de plus. La femelle rend ses petits comme la vache, sur laterre, aussi a-elle deux mammelles pour les allaiter: en le mangeant il semble plustost chair que poisson, quand il est frais, vous diriez que ce seroit veau: & d'autant qu'il est des poissons cectases, & portans beaucoup de lard, nos Basques & autres Mariniers en tirent des huiles fort bonnes, comme de la Baleine, & ne rancit point *, ny ne sent iamais le vieil; il a certaines pierres en la teste, desquelles on se sert contre les douleurs de la pierre, & contre le mal de costé. On le tuë quand il paist de l'herbe à la rive des riuieres ou de la mer, on le prend aussi avec les retz quand il est petit; mais pour la difficulté qu'il y a à l'auoir, & le peu de profit que cela apporte, outre les hazards & dangers où il se conuiendroit mettre, cela

faict qu'on ne se met pas beaucoup en peine d'en chasser. Nostre P. Ioseph me dit auoir veu les dents de celuy qui fut pris, & qu'elles estoient fort grosses & longues à proportion.

Le lendemain nous eufmes la veuë de la montagne, que les Matelots ont furnommée Table de Roland, à cause de sa hauteur, & les diuerfes entre-coupures qui sont au sommet d'icelle. Puis peu à peu nous approchâmes des terres iusques à Gaspey, qui est estimé sous la hauteur de 48. degrés deux tiers de latitude, où nous posâmes l'anchre pour quelques iours. Cela
145 nous || fut une grande consolation ; car outre la necessité que nous auions de nous approcher du feu, à cause des humiditez de la mer, l'air de la terre nous sembloit merueilleusement souëf: toute cette baye estoit tellement pleine de Baleines, qu'à la fin elles nous estoient fort importunes, & empeschoient nostre repos par leur continuel tracas, & le bruit de leurs esuents. Nos Mattelots y pêcherent grande quantité de houx-mars, truites, macreaux, moluës, & autres diuerfes especes de poissons, entre lesquels y en auoit de fort laids, qui nous sont icy incognus.

Cette Baye de Gaspey peut auoir à son entrée trois à quatre lieuës de largeur, qui fuit à Norrouest environ 4. ou 5. lieuës, où au bout il y a une riuiera, qui va assez auant dans les terres, où ie pensay aller dans une chaloupe avec quelques Mattelots, qui y furent querir une barque qu'on y auoit cachée dés l'année precedente.

Toute cette contrée est fort montagneuse, haute & presque par tout couuerte de meschant bois, qui

faict cognoistre la sterilité de la terre & qu'on n'en pourroit à peine tirer aucun profit. Il y a seulement un petit iardin deuant la rade, en lieu un peu esleué, que les Mattelots cultiuent quand ils sont là arriuez, & y sement de l'ozeille & autres petites herbes, qui leur seruent à faire du potage, en faisant leur pesche & la seicherie de moluës sur le gallay.

Ce qu'il y a de plus commode & consolatif après la pesche & la chasse, qui y est mediocrement bonne, est un beau ruisseau d'eau douce, || tres-bonne à boire , 147
qui se descharge au port dans la grand mer, de dessus les hautes montagnes qui sont à l'opposite, sur le sommet desquelles me promenant par fois, pour contempler de l'autre costé l'embouchure du grand fleuve S. Laurens, par où nous deuions passer pour Tadoussac, i'y vis quelques lapins & perdrix, comme celles que i'ay veuës du * depuis dans le païs des Hurons: & comme ie desirois m'employer tousiours à quelque chose de pieux & qui me fournit d'un renouvellement de ferueur à la poursuite de mon dessein, ne pouuans planter d'autres Croix, i'en grauois avec la pointed'un cousteau dans l'escorce des plus grands arbres, avec des noms de IESUS, pour marque que nous prenions possession de ceste terre au nom de Iesus-Christ nostre Maistre, ou le seul & vray Dieu seroit dorefnauant adoré.

Nos gens ayans mis ordre à toutes leurs affaires & disposé un grand eschafaut pour la pesche de la moluë qu'ils auoient hautement pris sur un particulier pescheur arriué le premier, ils laisserent nostre Nauire au port pour leur seruir, & nous embarquames dans

une pinace nommée la Magdelaine pour Tadoussac , mais le vent & la marée nous furent tellement contraires, que nous fumes trois iours à pouuoir doubler le Cap, & puis le temps se remit au beau, nous donna moyen de ranger tousiours la coste à main gauche, & en suite les monts nostre Dame, qui contiennent environ vingt cinq lieuës de longueur, pour lors encore en partie couuerts de neige, bien qu'il n'y en eut

148 || plus par tout ailleurs.

Or les Mattelots qui ne demandent ordinairement qu'à rire & se recreer, pour adoucir & charmer aucunement les trauaux qu'ils souffrent en voyageant, font icy des ceremonies dignes de leur esprit à l'endroit des nouueaux venus, & lesquelles les Religieux n'ont encore pû abolir. Un d'entr'eux contrefaißt le Prestre, qui feint de les confesser en marmotans quelque * mots entre ses dents, puis les baptize à sa mode en leur versant sur la teste une grande platée d'eau fresche, les presche, les exhorte & leur faißt tant de mal que pour en estre bien tost quitte, ils sont contraincts de se rachepter de quelque bouteille de vin, ou d'eau de vie, à discretion. Que si on pense faire le retif on empire d'autant son marché, car cinq ou six Mattelots empoignent le galant, & le plongent la teste la premiere dans un grand bacquet plein d'eau, comme ie vis faire à un grand garçon, qui ne vouloit obeïr à la loy, laquelle porte, que comme le tout se faißt selon leur coustume ancienne & par recreation, ils ne veulent pas qu'aucun se desdaigne de passer par icelle, ains gayement & de bonne volonté s'y soumettre, i'entends les personnes seculiers & de medio-

cre condition aufquels feuls on faiët obferuer la loy.

L'Isle d'Anticosly, où l'on tient qu'il y a des ours blancs monftrueufement grands & qui deuorent les hommes comme en Noruegue, eft longued'enuiron 35. ou 40. lieuës, fous la hauteur de 50. degrez. Nous l'auions à main droicte, qui eft au Nordeft de Gaspey, & en || fuitte des terres plates couuertes de fapinieres 149
& autres petits bois, iufques à la rade de Tadouffac.

Cette Isle avec le Cap Gaspey oppofite, font l'embouchure de cet admirable fleuue, que nous appelons de faint Laurens, admirable en ce qu'il eft l'un des plus beaux fleuues du monde, ancien & non pas du nouveau où il y en a encores de plus grande eftenduë felon que nous en apprend l'hiftoire & les perfonnes qui ont grandement voyagé en ce païs, qui nous ont efté de long-temps incognus. l'ay veu & parlé à des ieunes hommes dans les contrées Canadiennes, qui m'ont affeuré auoir voyagé aux Moluques & vers les Antipodes, & n'y auoir veu aucune Riuiere comparable à celle du Canada, donc celles du nouveau monde font les plus grandes du monde, & celle de faint Laurens la plus grande du Canada.

Il a à fon entrée à ce qu'on peut iuger, près de 25. à 30. lieuës de largeur, plus de deux cens bralfées de profondeur, & plus de 800. lieuës de cognoiffance, & au bout de 400. lieuës, elle eft encore auffi large que les plus grands fleuues que nous ayons dans l'Europe, remplie (par endroits) d'Isles & de Rochers innombrables, & pour moy ie peux affeurer que l'endroit le plus eftroict que j'ay veu paffe la largeur de 3 ou 4 fois la riuiere de Seine, & ne penfe point me tromper :

mais ce qui est plus admirable, quelqu'uns * tiennent que cette riuere prend son origine de l'un des lacs, qui se rencontrent au fil de son courant, ce que ie ne puis comprendre & n'y a point d'apparence.

150 || Mais pour le lac de Skekaneronons, il a ce me semble deux descharges opposites, l'une qui produit une grande riuere, qui se va rendre dans le grand Lac des Hurons, & l'autre beaucoup plus petite, qui prend son cours du costé de Kebec, & se perd dans un Lac qu'elle rencontre à 7. ou 8. lieuës de sa source. Ce fut par ce chemin là que mes Sauuages me ramenerent des Hurons pour retrouver nostre grand fleuue des Algoumequins, qui conduit par les Sauts à Kebec.

Du port de Tadoussac, & de la riuere du Saguenay. Village de Canadiens. Insolence des Sauuages dans nostre barque. De l'Isle aux alloüettes. Marfouins blancs. Cap de tourmente, & du Saut appelé de Montmorency.

CHAPITRE IIII.

Continuans nostre route, nous passames deuant le Bic, c'est une montagne fort haute & pointuë, qui paroist par dessus toutes les autres & qu'on descouure en beau temps de plus de dix à quinze lieuës loin. De là nous allames poser l'anchre à la rade de Tadoussac,
151 qui est à une lieuë du port, & près de 80. ou cent || lieuës de l'embouchure de la riuere, puis le lendemain

matin à la faueur de la marée nous doublâmes la pointe aux vaches & entraâmes au port, qui est iusques où peuvent aller les grands vaisseaux, où on tient des barques & chaloupes expres pour les descharger & porter le tout à Kebec, où il y a de là encor enuiron 40. ou 50. lieuës par la riuere, car d'y penser aller par terre c'est ce qui ne se peut esperer, ou du moins semble il impossible, pour estre le pays tout remply de hautes montagnes, rochers & precipices espouuentables.

Ce lieu de Tadoussac est, comme une anse de terre à l'entrée de la riuere du Saguenay, où il y a une marée fort estrange pour sa vitesse, où quelquefois il vient des vents impetueux, qui amènent de grandes froidures : c'est pourquoy il y fait plus de froid qu'en plusieurs autres lieux plus esloignez du Soleil de quelque degré.

Ce port (sous la hauteur de 48. degrez deux tiers) est petit, & n'y pourroit* qu'environ 20. ou 25. vaisseaux au plus, la grand riuere en cest endroit a de large enuiron 6. à 7. lieuës, il y a de l'eau assez, & est à l'abry de la riuere du Saguenay, & d'une petite Isle de rochers, qui est presque coupée de la mer, le reste sont montagnes hautes esleuées où il y a peu de terre, mais force rochers & sables remplis de bois, comme sapins & bouleaux, puis une petite prairie & une forest assez agreable, mais de petite estenduë.

Tout ioignant la petite Isle de rochers à main droicte tirant à Kebec, est la tres-belle & pro- || fonde riuere 152 du Saguenay, bordée de deux costez de hautes, steriles & affreuses montagnes, parmy lesquelles habitent les Etechemins en assez petit nombre, pour auoir

esté presque tous tuez en diuerſes guerres & rencontres, qu'ils ont euës avec les Canadiens deuant lesquels ils n'ozent* plus paroistre à present, & se tiennent cachez.

Ceste riuiera est d'une profondeur incroyable, comme de 150. à 200. brassées, & contient demi lieuë de large en des endroits, & un quart en son entrée, où il y a un courant si grand, qu'il est trois quarts de marée couru dedans la riuiera qu'elle porte encore dehors : c'est ce qui faict grandement apprehender, ou que son courant ne reiette & empesche d'entrer au port, ou que la forte marée n'entraîne dans la riuiera, comme il est une fois arriué au sieur du Pont graué*, lequel s'y pensa perdre à ce qu'il nous dit, pour ce qu'il n'y pù prendre fonds, ny ne sçauoit comment en sortir, car ses anchres ne luy purent seruir, ny toutes les industries humaines, il n'y eut que la seule assistance particuliere de Dieu, qui le sauua & empescha de se briser contre les montagnes & rochers.

Entre le port & la rade, au lieu appelé la pointe aux vaches, estoit dressé au haut d'une terre esleuée un village de Canadiens, fortifié de fortes pallissades pour la crainte de leurs ennemis qui tenoient la campagne. Pendant que nostre Nauire estoit là, attendant le vent & la marée propre pour entrer au port, ie descendis à terre, pour visiter ce village, & entray partout

153 || dans les Cabanes des Sauuages lesquels ie trouuois assez courtois pour n'auoir rien appris de nostre courtoisie, & m'asleant auprès d'eux ie prenois plaisir à leurs petites façons de faire, & à voir trauailler les femmes, les unes à matachier & peindre leurs robes

& les autres à coudre leurs escuelles d'escorces, & faire plusieurs autres petites ioliuetez avec des pointes de porcs espics, teintes en rouge cramoisy que ie trouuois admirables.

A la verité ie trouuay leur manger de fort mauuaise grace & desgoutant iusques au dernier point, comme n'estant accoustumé à ces mets sauuages, quoy que leur courtoisie & ciuilité non sauuage m'en offrit, comme aussi d'un peu d'eau de riuiera à boire, qui estoit là dans un chaudron fort mal net, de quoy ie les remerciay humblement, car outre que ie n'auois point de soif, il n'y auoit guere d'appetit à une eau si mal nette, bien que le Sauuage qui n'auoit autre chose à me presenter, ne fut guere content de mon refus, non plus que moy de ne le pouuoir contenter. Je demande neantmoins pardon à nostre Seigneur de ne l'auoir pas satisfait, & confesse mon peu de mortification en une chose ou on pensoit m'obliger & tesmoigner de la beneuolence.

Toutes mes visites faites, ie m'en allay au port par le chemin de la forest avec quelques François que i'auois de compagnie : mais à peine y fumes nous arriuez & entrez || dans nostre barque, qu'il pensa nous y arriuer une disgrace. Ce fut que le principal Capitaine des Sauuages nommé la Foriere, estant venu nous voir dans nostre barque & peu content du petit present de figues que nostre Capitaine luy auoit fait, au sortir du vaisseau les ietta dans la riuiera par despit, & aduisa ses Sauuages d'entrer, tous fil à fil dans nostre barque, & d'en emporter toutes les marchandises qui leur faisoient besoin, & de les payer à leur

volonté, sans le foucier du mescontentement des François, puis qu'on ne l'auoit pas contenté.

Ils y entrèrent donc tous avec tant d'insolence & de brauade, qu'ayans eux-mêmes ouuerts les coutils & tiré hors de dessous les tillacs ce qu'ils voulurent, ils n'en donnerent pour lors de pelleteries qu'à leur volonté, sans que personne leur osast contredire ny résister. Le mal pour nous fut, d'y en auoir laissé entrer trop à la fois, veu le peu de gens que nous résitions, car nous n'y estions pour lors que six ou sept, le reste de l'équipage ayant esté enuoyé ailleurs pour affaires, c'est ce qui fit filer doux à nos gens, & les laisser faire de peur d'estre assommez ou iettez dans la riuiera comme ils en cherchoient l'occasion, si tant soit peu on les eut voulu mal traiter.

Le soir tout nostre équipage estant de retour, les Sauvages ayans crainte, ou marris du tort qu'ils auoient fait aux François, tindrent conseil & adui-
155 ferent entr'eux, en // quoy & de combien ils les pou-
uoient auoir trompez, & s'estans cottisez apporterent autant de pelleteries & plus que ne valoit leur larrecin & toute la fraude qu'ils auoient faite, ce que l'on receut avec promesse d'oublier tout le passé, & de continuer tousiours dans l'amitié ancienne, & pour assurance de paix on tira deux volées de canon, & puis on leur fit boire un peu de vin, ce qui les contenta fort, & nous encor plus: car à dire vray, on craint plus de mescontenter les Sauvages (à cause des pelleteries) qu'ils n'ont d'offencer les François.

Ce Capitaine Sauvage m'importuna fort pour auoir nostre Chapelet & la Croix qu'il appelloit Iesus, & me

faisoit signe qu'il le porteroit à son col, mais n'en ayant point d'autre il me le fallut refuser à mon grand regret, car ce bon homme me tesmoignoit assez d'amitié, & semble* quelque deuotion à cette Croix, de laquelle ie ne me pouuois deffaire qu'en me priuant d'un obiet qui me consoloit fort parmy mes autres Croix.

Pendant que nous fusmes là, on pescha grande quantité de harangs & des petits ourfins que nous amassions sur le bord de la riuiera & les mangions en guise d'huîtres. Ce sont poissons ou petites huîtres iaunes & rougeatres enfermées dans une escaille assez tendre, presque rouge & bleuë ayant des pointes comme un gros marron enfermé dans sa coque verte.

Quelqu'uns croient en nostre Europe que || le harang 156
frais meurt à l'instant qu'il sort de son element, mais ils se trompent, car i'en ay veu sauter vifs sur le tillac un assez long-temps & mouroient. Les loups marins se gorgeoient aussi par fois en nos filets de harangs que nous y prenions, sans les en pouuoir empescher, & estoient si fins & rusez qu'ils fortoient leurs testes hors de l'eau pour se donner garde d'estre surpris, & voir de quel costé estoient les pêcheurs, puis rentroient dans l'eau, & pendant la nuit nous oyons souuent leurs voix, qui ressembloient presque à celles des chats-huants, chose contraire à l'opinion de ceux qui ont dit & escrit, que les poissons n'auoient point de voix.

A une petite lieuë de là sur le chemin de Kebec, est l'Isle aux allotuettes, ainsi nommée pour le nombre

infiny qui s'y en trouue tous les ans, enuiron le mois de Septembre, comme d'autres sortes de gibiers & coquillages. L'on me donna l'une de ses allotiettes en vie laquelle auoit son petit capuce en teste comme celles d'icy, mais elle estoit un peu plus petite, & de plumage plus grisade & releué, elles sont d'un mesme manger que les nostres, & ne different en rien au goust comme i'ay peu sçauoir par le grand nombre qui s'en est mangé là durant que i'y estois.

Cette Isle n'est presque couuerte que de sable, qui fait que l'on en tuë un grand nombre, car donnant à fleur de terre, le sable en tuë plus que ne fait la poudre de plomb, || tefmoin celuy qui en tua trois cens
157 & plus d'un seul coup d'arquebuze.

Proche de là est l'Isle aux lieures, ainsi nommée pour y en auoir esté pris au commencement qu'elle fut descouuerte, mais à présent ils y sont bien rares. Sur ce mesme chemin de Kebec, nous trouuâmes aussi en diuers endroits plusieurs grandes troupes de marfoins, blancs comme neige par tout le corps, lesquels proches les uns des autres, se ioüoient, & se sousleuans hors de l'eau, monstroient ensemblement une partie de leurs grands corps, qui me sembloient gros quatre fois comme les noirs, & à cause de cette pesanteur & que ce poisson n'est bon que pour en tirer de l'huile, l'on ne s'amuse point à cette pescherie. Par tout ailleurs nous n'en auons point veu de blancs ny de si gros; car ceux de la mer sont noirs, & bons à manger, & beaucoup plus petits.

Il y a aussi en chemin des echos admirables qui repetent tellement les paroles, & si distinctement

qu'ils n'en obmettent une seule syllabe, & diriez proprement que ce soient personnes qui contrefont ou repètent tout ce que vous dites & proferez.

Il nous est arriué aucunesfois que nostre pinace appelée la Realles, demeueroit à sec de basse mer, & falloit que nous attendissions la marée pour nous remettre sur pieds, qui estoit cause que nous auacions si peu, & puis les Mattelots non plus que ceux qui gouuernoient se soucioient assez peu d'arriuer || si 158
tost à Kebec où ils n'y trouuoient pas mieux leur compte que là.

Nous passames ioignant l'Isle aux Coudres, laquelle peut contenir enuiron une lieuë & demie de long, où on tient qu'il y a quantité de lapins, perdrix & autre gibier en saison, elle est quelque peu esleuée par le milieu, de forme presque sur-ouale & baisse tout autour, ie la trouuois assez agreable à cause des bois dont elle est couuerte, distante de la terre du Nord d'enuiron demie lieuë, qui est la largeur d'un des bras de la riuere.

De l'Isle aux Coudres, costoyans la terre, nous fumes au Cap de Tourmente, distant de Kebec 7. ou 8. lieuës: il est ainsi nommé d'autant que pour peu qu'il fasse de vent, la mer s'y esleue comme si elle estoit pleine. En ce lieu l'eau commence à estre douce, & les terres & prairies y sont assez bonnes & capables d'une bonne habitation pour du bestail, à faute de laquelle, de mon temps, les hyuernans de Kebec y alloient amasser le foin pour le bestail de l'habitation. A deux lieuës de là nous trouuâmes l'Isle Dorleans qui peut auoir enuiron cinq ou six lieuës de longueur

en plusieurs Isles qu'elle comprend, esloignée d'une bonne grande lieuë de Kebec.

Ces Isles sont belles & agreables pour la diuerfité des bois, prairies, vignes, & noyersqu'il y a en quelques endroits, puis pour le plaisir de la chasse, & du gibier qu'il y a en abondance, de manière que l'on
159 peut dire à || bon droit que c'est icy le commencement du beau & bon pays, de la grande riuere : car en tout le deça on ne trouue qu'un tres-pauvre & mierable pays, sec, sterile, montagneux & plein de rochers, à la reserue du Cap Breton.

Au bout de l'Isle du costé du Nord une lieuë & demie de Kebec, il y a un Saut ou cheute d'eau appellé de Montmorency, qui tombe avec grand bruit & impetuosité de 20. ou 25. brasses de haut dans le fleuve qui le reçoit d'une riuere venant des montagnes que l'on voit dans les terres, mais esloignée de plusieurs lieux. * Comme c'estoit le premier que nous trouuames ie l'admirois & regardois souuent pendant qu'un doux zephir enfant fauorablement nos voiles nous portoit à Kebec, où nous arriuames la veille de S. Pierre & S. Paul sur les cinq heures du soir en tres bonne santé & assez bien mouillez d'une pluye qui nous tomboit du Ciel, dequoy nous loüames Dieu & primes port au lieu accoustumé.

|| *De Kebec. Demeure des Recolle&s. Du peu de 160*
progrés que les François y ont fai&s pour le
temporel, & la cause qui a retardé la conuerfion
des Sauvages.

CHAPITRE V.

Ayans po&é l'anchre, & mis ordre à ce qui nous concernoit, nous descendîmes à terre, saluames les Chefs de l'habitation qui nous estoient venu receuoir au Port, & nous entrames dans la Chapelle, où nous rendîmes actions de grace à nostre Seigneur de sa diuine assistance, & en suite poussez d'un desir extreme de voir nos Freres dans leur petit Conuent, nous pen&sames prendre congé du sieur de Champlain pour nous y rendre au plustost, mais sa charité, outre les pluyes continuelles & l'obscurité du temps, nous en empêcherent, & nous retint à coucher iusques au lendemain matin que nous y fûmes conduits par un des Matelots de l'habitation.

Il sembloit que cette affection nous eut faic&t naître des aisles aux pieds tant nous allions viste, & ne pensions desia plus à tous nos maux passez. Mon Dieu, il * bien vray, vostre ioug est doux & suaue à ceux qui ont bonne volonté, & n'est penible qu'à ceux || qui n'ont point d'affection pour vostre seruice. Nous 161
trouuames tous nos Religieux en tres-bonne santé Dieu mercy, lesquels tres-ioyeux de nostre venuë, & nous au reciproque de leur bonne disposition, après le *Te Deum*, & les actions de graces accoustumées

renduës à nostre Sauueur dans nostre Chapelle, nous receumes la charité & bon accueil que nous pouuions esperer de si bons Religieux, discourumes de nostre voyage, & en quelle contrée nous pourrions dauantage auancer la gloire de nostre Seigneur, après quoy nous primes resolution le P. Ioseph, le P. Nicolas & moy de passer aux Hurons, comme au meilleur endroit & où il y auoit plus à profiter pour son seruice.

Et en attendant que les barques montassent à la Traicte, ie consideroy tous les enuiron de nostre petit Conuent, & la maison de Kebec, bastie sur le bord d'un destroit du fleueue saint Laurens, qui n'a en cet endroit qu'environ une petite demie lieuë de largeur, au pied d'une montagne, au sommet de laquelle est le petit fort de bois basty pour la deffence du pais. Ceste maison de Kebec est à present un assez beau logis, enuironné d'une muraille en quarré, avec deux petites tourelles aux coins d'enhaut que l'on y a faictes depuis peu pour la seureté du lieu, mais au bout du compte il est tres-facile de prendre le fort & la maison sans canon, car il n'y a rampars ny murailles, qui vous puisse empescher d'emporter le tout à coups de main.

Il y a un autre logis au dessus de la terre haute en
162 lieu fort commode, qui y a esté basty par le || deffunct Hebert, où sa femme & ses enfans nourrisent quantité de bestail, qu'il y auoit faict passer de France. Ils ont aussi un grand desert ioignant leur maison, auquel ils font tous les ans quantité de bled d'Inde & des pois, qui se traictent par après aux Sauuages pour des pelleteries. Je vis un ieune pommier, qui auoit esté

apporté de Normandie, chargé de fort belles pommes, & des jeunes plantes de vignes, qui y estoient tres-belles, & tout plein d'autres petites choses, qui tesmoignoient la bonté de la terre.

Nostre petit Conuent consacré en l'honneur de Dieu & de Nostre Dame des Anges, est à demi lieuë de là, en un tres-bel endroit, & autant agreable qu'il s'en puisse trouver, basti sur une petite riuere, que nous appellons de S. Charles, & les Montagnais Cabirecoubat, à raison qu'elle tourne & faict plusieurs pointes, par laquelle les barques peuuent aller de pleine mer iusqu'au premier Saut, assez esloigné au delà de nostre Conuent, & les Chaloupes en toutes saisons. En basse mer, il y a un bon iet de pierre de nostre maison à la riuere, mais au flux de pleine Lune, le chemin en est racourcy, car elle s'enfle de plus de 15. pieds de hauteur, & s'estend par consequent au large. J'ay admiré l'instinct naturel de quelques petits cochonets (sauf respect) que l'on nourrissoit proche de là, lesquels auoient une parfaite cognoissance des flux & reflux, car quand ils vouloient passer dans la prairie ils attendoient sur le bord de l'eau que la marée fut basse, puis passaient, & desirant retourner à la maison (car personne n'en prenoit soin 163 & se conduisoient d'eux mesmes) ils venoient de mesme se rendre sur le bord de l'eau, & repassoient après le reflux, & non iamais au flux, plustost ils attendoient là de pied coy tous ensemble la plus basse eauë.

Puis que ie vous ay parlé de ces petits animaux il faut que ie vous die encor ce petit mot en general, qu'ils sont sociables & veulent compagnie. Après que

tous eussent esté mangé un excepté, cet un ayant perdu ses compagnons, s'acosta d'une asnesse, qui auoit perdu son asnon, & viuoit vagabonde parmy les bois tout l'Esté, tantost vers Kebec, puis vers nostre Conuent, sans auoir de retraicte, qu'au fort des neiges, que nos Religieux la referroient dans une petite estable. Ces pauvres bestes bien dissemblables, & d'especes bien differentes prirent telle amitié par ensembles, que depuis iamais elles ne se separerent, si vous en voyez l'une vous estiez assuré de voir l'autre à trois pas de là : i'en ay moy mesme veu faire des gageures avec de nouueaux venus, qui l'ont admiré avec moy, & confessé que nous sommes bien misérables nous autres, de nous entre-quereller & viure en discorde, tandis que les animaux moins semblables, s'associent & vivent en paix, tesmoin la chate qui en l'an 1634. alaicta deux fouris au Royaume de Naple, si l'histoire que j'en ay leu est veritable.

164 Nostre petite riuiera, que i'appelle petite en comparaison de la grande, produit une douce manne aux Sauvages, du bon poisson & l'an-|| guille en Automne, de laquelle ils font secherie pour leur provision d'Hyuer, pendant que les neiges grossissent pour l'Eslan. Les petites prairies qui la bordent sont esmaillées en Esté de plusieurs belles fleurs, particulièrement de celles que pour estre tres-rouges & esclatantes, nous auons furnommées Cardinales, & des Matagnons, qui portent quantité de fleurs en une tige, qui a prés de six, sept à huit pieds de haut, desquelles les Sauvages mangent l'oignon cuit sous la cendre, ou en sagamité. Nous en auons apporté un

plain baril en France, avec des plantes de Cardinales, comme fleurs rares & rauissantes, mais elles n'y ont point profité, ny parvenuës à la perfection qu'elles ont dans leur propre climat, & à la fin nous s'ont manquées.

Nostre iardin est aussi tres-beau & d'un bon fond de terre, car les plantes de vignes, toutes nos herbes & racines y viennent tres-bien, & mieux qu'en beaucoup de iardins que nous auons en France, & n'estoit le nombre infiny de mousquites & cousins, qui s'y retrouuent comme en tout autre endroit du Canada pendant l'Esté, ie ne sçay si on pourroit rencontrer un meilleur & plus agreable seiour, car outre la beauté & la bonté de la contrée avec le bon air, nostre logis est fort commode en ce qu'il contient, ressembant * neantmoins, plustost une maison de Noblesse des champs, que non pas à un Monastere de freres Mineurs, ayant esté contraincts de le bastir de la sorte, tant à cause de nostre pauureté, que pour se fortifier en tout cas, || contre les Sauvages, s'ils vou- 165 loient nous offencer, ou voller nos ornemens.

Le corps de logis est au milieu de la court comme un donjon, puis les courtines & rampars faits de bois, avec quatre petits bastions de mesme estoffe, aux quatre coins, esleuez enuiron de 11. ou 15. pieds de raiz de chaussée, sur lesquels nos Religieux ont dressé des petits iardins à fleurs & à fallades, d'où ils peuuent aller à nostre Chappelle bastie de pierres, au dessus de la maistresse porte du Conuent, enuironné d'un beau fossé naturel, qui circuit après tout l'alentour de la maison & du iardin avec le verger, qui est d'assez

ande estenduë tout fermé de pallissades de pieux. Nous auons deuant la porte de nostre Conuent une tre grande estendue de terre, qui nous a esté donnée a échange par le sieur Hebert pour d'autres terres que nous auons desfrichées proche de l'habitation. Elle s'estend en longueur depuis nostre Conuent iusqu'au lieu appelé la Gribane & la prairie, au delà d'icelle le long de la riuere S. Charles. Et en largeur la longueur de quatre arpens sans comprendre le iardin du P. Denis, contenant un arpent ou enuiron, deserte & labouré, clos & fermé de pallissades de pieux, situe enuiron le milieu du chemin de nostre Conuent, à l'habitation proche une fontaine.

La quantite de framboiziers qui sont aux terres deuant nostre Conuent, y attirent tant de tourterelles en la saison, que c'est un plaisir d'y en voir des arbres où tout couuerts. Les chasseurs || de l'habitation y vont aussi souuent giboyer & chasser, comme en un tres-bon endroit & où ils ont le canard & l'outarde & tout plein d'autre gibier, avec l'anguille, qui ne leur manque pas en la saison, dont les Sauvages nous faisoient quelquefois part.

Si nos Religieux veulent aller de nostre Conuent de Kebec, ou ceux de Kebec venir chez nous, il y a à choisir de chemin, par terre ou par eau, selon le temps & la saison, qui n'est pas une petite commodité, de laquelle les Sauvages se scauent aussi seruir pour nous venir voir. & instruire avec nous du chemin du Paradis.

Tellement que tout bien pris & considéré, tous les bastimens de la nouuelle France, ne consistoient au

temps que i'y estois) qu'au petit fort, à la maison des marchands, à celle de la vefue d'Hebert, & à nostre petit Conuent. Du depuis on en a commencé un pour les RR. PP. Jesuites, & quelques autres bastimens, pour d'autres familles, desquelles ie ne me suis point informé, & ne parle que de ce dequoy ie suis assuré, pour ne me point mesprendre.

Mais pour ce que beaucoup ont désiré sçauoir la propre situation du païs, le R. P. le Jeune a supputé de combien le Soleil se leuoit plustost sur l'orison de Paris, que sur celuy de Kebec, & a trouué, que c'estoit de 6. heures & un peu dauantage, c'est à dire qu'à Paris, on a le iour enuiron 6. heures & un quart plustost qu'à Kebec : si bien que quand un Dimanche nous contons 5. heures du matin, on n'est encor à Kebec, qu'à 10. heures 3. quarts du Samedy au soir, & s'ils || 167
ont à Kebec 8. heures du matin, nous auons à Paris 2. heures & 1. quart après midy. On tient aussi, que ce lieu de Kebec est par les 46. degrez & demy de latitude plus Sud que Paris, de prés de 2. degrez, & en mesme paralelle de la ville de la Rochelle, & nonobstant ces approches du Soleil, qui deuroient auoir rendu Kebec plus chaud que Paris de ces 2. degrez, l'Hyuer y est neantmoins plus long & le païs plus froid, à cause de son assiette & de la disposition du lieu, couuert par tout de bois & forests, de plusieurs centaines de lieuës d'estenduës, & du costé du Nord enuiron 5. ou 6. lieuës de nous, d'une grande chaifne de Montagnes, d'où il vient un vent de Nor-ouest qui nous fait presque transir de froid quand il donne, car il n'y a froid plus cruel & insupportable que celuy du vent, comme nous l'ex-

perimentons souuent, allans par la campagne avec nos pieds nuds, que i'ay eu gellés plusieurs & diuerfes fois, & tousiours en voyageant & obeïssant, car ces maladies là, ne s'aquierent point au coin du feu, ny enueloppé dans sa couuerture.

Nous habitons aussi les bords de 2. fleuues, dont l'un est estimé incomparablement plus grand qu'aucun qui soit en l'Europe, & l'autre est souuent glacé, & tout gelé, voyla (comme on dit) les vrayes causes & alimens du froid qui se pourront amender en decourant terres & habitans le païs, car les bois qui engendrent les frimas & les gelées, diminuans, diminueront les froids, comme il se voit par experience en la maison de la dame Hebert, où les terres sont plustost deschargées de neiges & le froid moindre, qu'à
168 celles || de nostre Couuent plus reserrez dans les bois.

Quelques particuliers mal affectionnés ont eu fort bonne grace de dire, que les Religieux y ont bien peu aduancé pour le spirituel, ie voudrois bien voir qu'ils y eussent plus faict pour le temporel, car au contraire que nous leurs ayons nuis, il nous desplaïsoit assez de voir que toutes leurs plus grandes merueilles se sont tousiours passées en parolles & promesses, & presque point d'effect, iusque là, que les anciennes societez depuis plus de vingt années en ça qu'ils ont possédé le païs pour l'habiter & faire valoir, n'y ont pas ensemencé un seul arpent de terre. Il n'y a eu que nos Religieux pour esprouuer la terre, & la seule & unique famille Hebert qui y a faict trauailler, tellement que si on eut manqué une seule année d'y porter des vivres de France tous les François de l'habitation eussent pery

de faim, comme il pensa arriuer lorsque les Anglois s'en rendirent maistres, auquel temps ceux qui commandoient à Kebec, eussent bien désiré nous faire souffrir les premiers, & tirer si peu de bled d'Inde qui nous restoit de nostre iardin, après en auoir fait de bonnes aumosnes aux plus necessiteux, & voyla leur charité, qui nous vouloit faire porter la peine deüe à leur negligence & peu de soïn.

Mais si nous voulons penetrer plus auant & voir de quel genre de deuotion ils se sont portez à la conuersion des Sauvages, nous trouuerons que nous n'auons eu aucun plus grand empechemens que de la part des François, car outre la mauuaise vie de plusieurs, la pluspart ne desiroient pas en effect, qu'il s'y fit aucune conuer-|| sion tant ils apprehendoient qu'elle 169 ne diminuât le trafic du castor, seul & unique but de leur voyage. O mon Dieu, le sang me gelle quand ie r'entre * en moy-mesme, & considere qu'ils faisoient plus d'estat d'un castor que du salut d'un peuple qui vous peut aymer.

Et l'indeuotion est arriüée iusques là qu'une personne de condition (Catholique de profession) interressée dans le party, nous dit, au P. Nicolas, & à moy, que si nous pensions rendre les Canadiens & Montagnais sedentaires proches de nous, comme nous en auons le dessein pour les pouuoir commodement instruire & maintenir dans nostre creance, qu'ils les en chasseroient à coups de bastons, & les feroient retirer au loin hors de toute cognoissance de leur traite, & voyla comme nous estions fauorisez, & quel secours nous pouuions esperer de personnes si peu sentans le bien.

Il est pourtant necessaire, & toutes les autres nations Chrestiennes qui ont subiugué des païs infidelles l'ont ainsi pratiqué, que les peuples que l'on veut instruire en la Loy de Dieu, soient reduits à viure ensemble en bastissans des bourgs, villes & villages sous de bons Chefs, autrement comment voudroient ils qu'on les rendit iamais Chrestiens, les Religieux peuvent-ils tousiours courir avec eux Hyuer & Esté, les bois & les montagnes, & quelques fois en des pays fort esloignez, chargez de leurs ornemens & petites
170 commoditez, ce seroit vouloir rendre || les Religieux autant Sauuages que les Sauuages mesmes, & s'ils ne pourroient iamais longtemps perseuerer dans cette fatigue, ny les Sauuages deuenir gueres autres que tousiours barbares, les Religieux les venans à quitter, puis que les François mesmes, mieux instruits & esleuez dans l'Ecole de la Foy, deuiennent Sauuages pour si peu qu'ils viuent avec les Sauuages, & perdent presque la forme du Chrestien, si cela est, comme il est vray semblable, pourquoy voudroit on que l'on harsardat imprudemment le saint Baptême à des personnes qu'on sçait asseurement (estans errans comme ils sont) qu'ils ne pourroient viure en Chrestiens, l'experience nous la * fait voir en ce que la plupart des Sauuages que nos Freres ont baptisez en Canada, & puis renuoyez hyuerner entre leurs parens pour y profiter, y ont au contraire presque oublié la pratique du Chrestien, & fussent deuenus derechef Sauuages sans le soin que l'on a pris de les redresser : Et c'est pourquoy ie dis que l'on ne fera iamais grand profit, si on ne suit nostre premier dessein, qui est de les rendre

sedentaires, & y entremesler parmy eux, des familles de bons & vertueux Catholiques, pour leur monstrier la pratique & l'exemple des choses qu'ils auront apprises des Religieux, & qu'ils ont peine de concevoir en leur esprit, sans cest exemple exercée des bons seculiers parmy la mesnagerie.

C'est donc à nostre tres grand regret & || desplaisir, 171
que les choses n'y ont pas si heureusement avancées comme nos esperances nous promettoient foiblement fondées sur des colonies de bons & vertueux Catholiques que les Marchands y devoient establir, suivant les promesses qu'ils en avoient fait au Roy en prenant le traité, & par ainsi les Peres Recollets ont fait beaucoup (n'estant point assisté & au contraire contrarié) d'en avoir baptisé plusieurs, & disposé un grand nombre qui ne demandent qu'un peu de secours, à faute duquel nous avons esté contraints de différer le saint Baptême de beaucoup, & d'attendre l'assistance & faueur que Messieurs les nouveaux associez nous font esperer pour le maintenir & conferer avec fruit.

Les choses ne se font pas trop tard quand elles se font bien. On tient que nos Peres des Indes, ont employé iusques à treize ou quatorze années avant que d'avoir pû convertir le Royaume de Voxu, & qu'on a esté près de 38. ans avant que de rien faire au pays du Bresil; c'est le Jardin de Dieu, duquel les fruits meurissent en leur temps, quand ils sont arrousez de la benediction du Tres-Haut, que nous devons attirer en nos ames par la patience & la perseuerance, au bien encommencé.

- 172 || *Du Cap de Victoire, & comme nous nous acheminames au pays des Hurons. Du gouvernement des Sauvages allans en voyages. Comment ils cabanent & tirent du feu de deux petits bastons, & des traux que nous souffrimes en chemin. Avec l'importunité des mousquites & cousins.*

CHAPITRE VI.

- Aprés auoir esté rafraichis par quelques iours avec nos freres, & iouy de leur douce conuersation dans nostre petit Conuent, nous montames avec les barques par le mesme fleuve S. Laurens pour la traite du Cap de Victoire, d'où il y a de Kebec enuiron cinquante lieuës. On nous separa dés l'entrée chacun dans une barque particuliere pour y contenir les Mattelots en leur deuoir & prendre soin des prieres qui se font soir & matin en tous les bords où les Catholiques dominent. Je desagreois assez au Capitaine de mon vaisseau dans ce soin, car estant de la pretenduë, il eut bien desiré ou que nous eussions assisté à ses Pseaumes, ou que nous fussions descendus à la proue, & luy auoir le dessus qui estoit deu à l'Eglise, mais ie ne le
- 173 pû trouver bon & tismes * chacun sa par-|| tie à la poupe en paix, & sans dissention, car hors l'interest de la Religion, il estoit honneste homme, accommodant & cousin du sieur de Caen, lors nostre Admiral.
- Par tout le chemin nous eumes la recreation d'une tres-belle veuë, d'un beau païsage, & la consolation d'un temps fort doux, où nous vimes les terres par

tout plattes, belles, unies, un peu sablonneuses neantmoins couuertes de tres-beaux bois, la riuere fort poissonneuse, & par tout grande, large & profonde plus qu'aucune de nostre Europe.

Dans l'entretien de mes pensées, il m'arriuait (d'un si bel objet) de grands souhaits d'y voir des villes & villages bastis, & où l'air & la chasse sont également bonnes, mais ces pensées n'enfantoient en moy que des regrets de mon impuissance. Tous les soirs on posoit l'ancre, & aux heures du iour que les vents nous estoient contraires on faisoit alte, & pendant ce temps là on s'alloit promener sur la greve, & dans les bois clairs & ouuerts, qui nous estoient d'une singuliere consolation.

Nous passames aux trois riuieres que ie contemplay curieusement pour estre un sejour fort agreable & charmant. Les François ont nommé ce lieu les trois riuieres, pour ce qu'il sort des terres une assez belle riuere, qui se vient descharger dans le grand fleuve de saint Laurens par trois principales embouchures, causées par plusieurs petites || Isles qui se 174 rencontrent à l'entrée de ce fleuve, & puis nous trouuames le Lac S. Pierre qui contient environ six ou sept lieues de longueur & trois ou quatre de large par endroits, & près de quatre brasses de profondeur, duquel l'eau est presque dormante & fort poissonneux, environné de petites collines, ruisseaux & petites riuieres qui s'y deschargent & rendent le lieu agreable & plein d'Isles ou Isletes.

A l'issuë du Lac, nous entrames peu après au port du Cap de Victoire, & y posames l'ancre le iour de la sainte Magdelene environ les six & sept heures

du soir, où desja s'estoient cabanez le long du riuage, grand nombre de Sauvages de diuerfes Nations pour la traite des castors avec les François. Cette contrée est tres-belle & autant plaifante qu'aucune qui soit en tout le Canada, iusques à la riuere des prairies, d'où il y a d'icy enuiron douze lieuës, & de Kebec plus de soixante. On voit du port six ou sept Isles toutes de front, couuertes de beaux arbres d'une egale hauteur, qui couurent le Lac S. Pierre & la riuere des Ignierhonons (nation Hyroquoise) qui se descharge icy dans le grand fleuve, vis à vis du port, beau, large & fort spacieux.

La traite estant faite & les Hurons prests à partir, nous les abordames en la compagnie du sieur de Caen general de la flotte, lequel nous fit accepter chacun pour un canot moyennant quelque petit present de
175 haches, || cousteaux, & canons ou petits tuiaux de verre qu'on leur donna pour nostre despence. Toute la difficulté fut de nous voir sans armes qu'ils eussent desiré en nous plustost que toute autre chose, pour guerroyer leurs ennemis, mais comme les espées & les mousquets n'estoient pas de nostre gibier, nous leur fîmes dire par le Truchement que nos armes estoient spirituelles, avec lesquelles nous les instruirions & conseruerions à l'encontre de leurs ennemis moyennant la grace de Dieu, & que s'ils vouloient croire nos conseils, les Diables mesmes ne leur pourroient plus nuire: Cette responce les contenta fort, & nous eurent dans une tres haute estime, tenans à faueur de nous auoir comme nous de les accompagner & de seruir en une si belle occasion.

Le voyage de la France icy, nous auoit esté bien penible, mais sans comparaison celuy que nous allions entreprendre quoy que plus court, nous le deuoit estre beaucoup dauantage pour tant de peril * emmens qui vous auoifinent en chemin, tous les iours de la mort. Nous inuoaumes sur nous la grace du S. Esprit, l'assistance de la Vierge & des Saints, puis nous primes congé des Chefs de la traite, & nous rendimes avec nos petits paquets dans les cabanes de nos Hurons tout prests à partir & se mettre en campagne.

Or la raison pour laquelle il nous fallut necessairement separer & nous mettre cha- || cun dans un canot à part fut pour ce qu'ils sont fort petits & qu'il n'y peut * à chacun que cinq ou six personnes avec les marchandises. Mes hommes estoient cinq en nombre & ie faisois le sixiesme, l'un seruoit de gouuerneur que i'auois derriere mon dos tellement prés de moy, qu'avec le bout de son grand auiron il m'attrapoit souuent le sommet de la teste que ie tenois baissée le plus que ie pouuois pour euites ces rencontres, heureux qu'il ne me frappoit pas à dessein. L'estois quasi en ploton assis à costé d'un nageur, puis deux autres nageurs estoient assis deuant moy à costé l'un de l'autre, & le cinquiesme barbare tenoit le deuant du Nauire, qui dans l'occasion se tenoit debout, les iambes au large & l'auiron en main pour euites aux dangers de quelques perilleux passages, & en cest equipage nous fumes conduis iusques dans leur pays, sans plus reuoir nos Freres en chemin que les deux premieres soirées que par hazard nous cabanames avec le P. Joseph, mais pour le P. Nicolas ie ne le trouuay pour la pre-

176

miere fois, qu'à deux cens lieuës de Kebec, à la nation que nous appellons les Ebicerinys ou Sorciers, & les Hurons Squekaneronons.

177 Nostre premier giste fut à la riuere des prairies, qui est à cinq lieuës au dessous du Saut saint Louis, où nous trouuames desjà d'autres Sauuages cabanez, qui faisoient festin d'un grand ours qu'ils auoient poursuivy & pris dans la riuere comme il || pensoit se sauuer aux Isles voisines : Ces barbares faisans bonne chere, se resioüissoient honnestement, chantoient tous ensemblement, puis alternatiuement, d'un chant si doux & agreable que i'en demeuray tout estonné & rauy d'admiration : de sorte que depuis ie n'ay rien ouy de plus armonieux entr'eux ; car leur chant ordinaire est assez mal gracieux.

Nous cabanames assez proche d'eux & fîmes chaudiere à la Huronne, mais pour ce coup ie ne pû encor manger de leur sagamité, pour ce qu'elle me sembloit trop fade & desgoustante, & me fallut ainsi coucher sans souper, car ils auoient mangé en chemin tout le petit sac de biscuit que i'auois pris aux barques pour mon voyage, sans s'informer s'il me feroit besoin ou non, comme gens qui n'ont pas grand soucy du lendemain, & puis me voyant si deliberé & contant * dans ma misere, ils croyoient que leur sagamité me sembleroit bonne à la fin du compte, & par ainsi qu'il n'y auoit pas grand danger de s'accommoder pour m'incommoder de mon biscuit, duquel ils firent place nette le mesme iour de nostre partement.

Nostre lit fut la terre nuë dressé à l'enseigne de la Lune, avec une pierre pour mon cheuet plus que n'a-

uoient les Sauvages, qui n'ont accoustumé d'auoir la teste plus haute que les pieds : nostre cabane fut faite de deux rouleaux d'escorces posées sur quatre petites perches picquées en terre & accommodées || en pen- 178
chans au dessus de nous. Le matin venu on fit chaudiere pour partir, mais ie m'abstins encor de la sagamité pour cette seconde fois, iusques à la troisieme qu'estant deuenu fort foible & abbatu, ie commençay d'en manger un petit & de m'y accoustumer en me faisant violence.

Mais pour ce que la façon de faire des Sauvages & leur maniere de s'accommoder allans en voyage est presque tousiours de mesme, ie vous diray succinctement cy après leur methode, & comme ils s'y gouvernent, après que i'auray donné un petit mot d'auis à ceux qui sont à faire de longs voyages avec eux, & se mettre sous leur conduite plus asseurée dans le pays que celle des François, qui n'oseroient encor d'eux-mesmes se hasarder par les bois & s'esloigner de l'habitation sans guide.

Il se faut donc refoudre dès le commencement à la patience & de souffrir beaucoup, pour ce qu'à toute heure les suiets s'en presentent. Il se faut aussi estudier à la douceur & monstrier une face ioyeuse & modestement contante, & chanter par fois des Hymnes, & Cantiques spirituels, tant pour sa propre consolation, le soulagement de ses peines, que pour le contentement & edification de ces Sauvages, qui prennent un singulier plaisir d'ouyr chanter les loüanges de nostre Dieu plustost que des chançons profanes, contre lesquelles ie leur ay veu quelquesfois monstrier de

179 la repugnance. O bon || Jesus, qui condamne les mauvais Chrestiens chanteurs de chansons dissoluës & mondaines.

Sur tout si on a quelquefois de l'impatience, il la faut estouffer au dedans de soy-mesme sans la faire paroistre au dehors, & n'estre point songear*, chagrin, turbulent, non plus qu'esuenté, pour ce qu'ils mesprisent fort ces mauuaises qualitez, en un bon esprit, comme nous en un homme qui s'estime sage.

Une ou deux bouteilles d'eau de vie seroient fort necessaires pour se fortifier le cœur en chemin, desquelles il faudra faire part à ces Sauuages, avec un tel mesnage toutesfois qu'elles puissent durer iusques à la fin du voyage, car on se sent quelques fois si foible & abbattu du cœur, que faute de cette regale, on souffre de grandes debilitez & affadissemens d'estomach. Passant par les Nations qu'on trouue en chemin, il est fort à propos qu'on leur traite tousiours quelque petit morceau de poisson, ou viande, pour festiner au soir après le trauail, car pour ces petites courtoisies & liberalitez, on reçoit souuent d'eux de beaucoup plus grandes : Ils vous nourrissent au reste du temps, ils portent vos pacquets & vos hardes, vous exemptent de nager, & vous aiment, respectent, & cherissent comme Capitaines & bons amys, & si dauanture vous tombez malades en chemin ils vous porteroient sur
180 leurs espauls plustost que. || vous abandonner, & avec tout cela on patit encore assez, c'est pourquoy on a besoin de leur amitié & qu'ils vous ayent en quelque estime, si on y veut faire fruiët & auoir du contentement avec eux.

Les dangers & perils qu'on rencontre en chemin font si grands & frequens qu'ils ne se peuuent presque expliquer, car premierement en quatre-vingt ou cent sauts qu'il y a de la riuere des prairies aux Hurons, il y en a une quantité que l'on ne se hasarderoit jamais si la sage conduite des Sauuages ne vous en donnoit l'assurance. Il faut aduotier que le marcher pieds nuds & sans sandales, comme i'ai fait par tout le voyage, allant & venant, à l'imitation de nostre Seraphique Pere saint François, & des premiers Religieux de nostre Sacré Ordre, qui ont parcouru toute la terre habitable en cet estat, m'estoit d'une grande peine, contraint d'ainfi faire à cause qu'estant sur terre nous rencontrions souuent des rochers, des lieux fangeux, & des arbres tombez qu'il nous falloit à toute heure eniamber, & nous faire quelquesfois passage avec la teste & les mains par les bois toffus, hailliers & brossailles, sans sentier, ny chemin, mais ie ne sçay si on pourroit souffrir une plus rude mortification que des mauuais vents de l'estomach que ses falles gens rendent presque continuellement dans leurs canots, qu'en guyse de pots de chambre ils se seruoient de leurs es- || cuelles à potage, ce qui seroit capable de 181
se desgouter du tout de si desagreables compagnies, si on ne se mortifioit pour l'amour d'un Dieu, & la gloire d'un Paradis qui merite chose plus grande.

La piqueure des mousquites cousins & mouchérons desquels il y a de trois ou quatre fortes, comme ie diray à la fin de ce Chapitre, est un autre tourment si grand qu'il semble autant de petits Demons, desquels ie pensay perdre la veuë, comme i'en fus offensé au

visage, aux iambes & aux mains, sans m'en pouvoir garantir pour diligence que i'y apportasse, c'est pourquoy estre chaussé, & auoir de bons gands, & un voile sur la face eut esté bien necessaire. S'il faisoit de la pluye ou des orages, nous ne pouuions nous en deffendre, ny le iour ny la nuit, car alors elle nous tomboit à plomb sur le dos, & nous couloit par dessous comme de petits torrens au panchant des montagnes, mais le pis est qu'elle nous ostoit le moyen de faire chaudiere & prendre nostre refection.

Comme apprentif la peine m'en estoit double, car ne sçachant encor la langue sinon fort peu de mots, ie ne pouuois qu'à peine declarer mes pensées & manifester mes necessitez : Dieu seul estoit celuy en qui ie me consolais, & à l'humanité de mes Sauuages qui se manifestoit assez dans la compassion qu'ils auoient de
182 || moy & à l'assistance qu'ils m'apportoient, mais ce qu'ils pouuoient estoit bien peu de chose, sinon leur bonne volonté qui me contentoit fort, & m'encourageoit à la patience, laquelle i'apprenois d'eux mieux qu'en Eschole du monde, de maniere que ie peu * dire avec verité que i'ay trouué plus de bien en eux que ie ne m'estois auparauant imaginé, ny moy, ny beaucoup d'autres : car vous diriez icy parlant d'un Sauuage que c'est parler d'une beste brutte, d'un loup rauissant, ou d'une personne sans esprit, sans raison & sans humanité, comme un tas de meschans coquins qu'on laisse impunement viure entre les Chrestiens, ce qui n'est point entre les Sauuages qui ont tous de l'humanité enuers ceux qui ne leur sont point ennemis, soient estrangers ou autres.

L'heure de se cabaner venuë, mes Sauvages cherchoient une place propre pour y passer la nuit, où aisément se pût trouver du bois sec à faire du feu, sinon ils s'accommodoient où la nécessité les contraignoit, quelquesfois bien, & quelquesfois mal, selon les occurrences. Le lieu choisi on y portoit le canot, nos paquets & tout ce qui estoit de nostre equipage, puis tous se mettoient en besongne & traualloient à ce qui estoit nécessaire pour le logement. Les uns alloient chercher du bois sec, & moy avec eux, les autres sept ou huit per- || ches pour dresser la cabane, & d'autres 183 prenoient le soin de battre le fuzil & mettre la chaudiere sur le feu, qu'ils attachoient en un baston piqué en terre, pendant qu'un autre cherchoit deux pierres plates pour concasser le bled d'Inde sur une peau étenduë contre terre, dequoy on faisoit la sagamité.

L'hostellerie dressée & les rouleaux d'escorces étendus sur la charpente, qui penchoit en voute, on ferroit les paquets le long de la cabane contre les bois, & le canot en dehors, puis un chacun prenoit place le dos appuyé contre les sacs & la marchandise à l'entour du feu qu'on estoit de long afin qu'un chacun y pût participer, & en prendre pour petuner tandis que la chaudiere bouilloit.

La sagamité étant cuite toujours fort claire, on dressoit à chacun son potage dans les escuelles d'escorces que pour ce fuit nous portions quant & nous * avec chacun une cuilliere de bois grande comme un petit plat, de laquelle on se sert à manger cette menestre soir & matin, qui sont les deux fois seulement que l'on fait chaudiere par iour, sçavoir quand on est ca-

bané au soir, & au matin auant partir. Si nous estions par trop pressés de partir, on la faisoit deux heures auant iour, que tout endormy on m'esueilloit pour manger, ou seulement sur le midy, ou bien on attendoit iusqu'au soir, sans rien manger de tout le iour que cette seule fois.

184 || Lorsque nous nous rencontrions deux mesnages en un mesme giste, ce qui arriuoit souuent, nous nous cabanions par ensemble, l'un faisant un des costez de la cabane couuert de ses escorces, & l'autre s'accommodoit de l'autre, & chacun faisoit sa chaudiere à part, puis tous ensemblement les mangions l'une après l'autre sans aucun debat ny contention, car ils ont cela de bon qu'ils ne se font aucun reproche, & ne disent point mon dîner est meilleur que le vostre, vous estes trop grand train au prix de nous qui sommes peu, car en toutes choses ils s'accordent admirablement bien, & font leur petit festin comme les repas d'une troupe de bons Religieux, où l'on n'entend qu'une voix de paix ou un silence religieux.

Pour moy qui n'auois pas encore le cœur bien fait à toutes ces fausles, ie me contentois pour l'ordinaire de la sagamité des deux qui m'agreoit dauantage, bien qu'à l'une & à l'autre il y eut tousiours des salletez & ordures à cause en partie qu'on se seruoit tous les iours de nouuelles pierres & assez mal nettes pour concasser le bled.

D'escumer le pot iamais il ne s'en parle non plus que de lauer la viande, ou le poisson, auant de le mettre au pot. Ils traitèrent un morceau de venaison à la petite Nation, mais comment pensez vous qu'ils

le couperent, ce fut de le tenir contre terre avec leurs pieds sales, & à mesure qu'ils en couppoient quelque pièce ils la iettoient dans la chaudiere sans autre sel que le sable qui y tenoit attaché. || Les esclaves des- 185
quelles nous nous servions n'estoient iamais nettoyées que du doigt qui essuyoit le reste de la sagamité, dont aucunes ne pouvoient sentir bien bon, qui servoient à tomber de l'eau dans leur Canot, & pour boire & manger comme j'ay dit. J'ay admiré l'honnesteté de leur action en tombant de l'eau sur terre, car outre qu'ils se retiroient à l'écart, ils s'acroupissoient avec beaucoup de modestie à l'exemple des anciens hommes d'Egypte, qui en faisoient de même, plus civils & honnestes que les femmes des uns & des autres, qui se tiennent debout en semblable nécessité sans se beaucoup écarter.

Ils faisoient par fois chaudiere de bled d'Inde non concassé, & bien qu'il fut toujours fort dur, pour la difficulté qu'il y a de le faire cuire entier, il m'agréoit davantage au commencement, pour ce que ie le prenois grain à grain, & par ainsi ie le mangeois nettement & à loisir en marchant & dans nostre Canot. Aux endroits de la riviere & des lacs où ils pensoient avoir du poisson, ils y laissoient traîner après leur Canot, une ligne à lain, de laquelle ils accommodoient de la peau de grenouille escorchée, avec quoy ils prenoient du poisson, qui servoit à donner goust à la sagamité, mais quand le temps ne les pressoit point trop, comme lorsque nous descendimes pour la traicte, le soir ayans cabané, une partie d'eux alloit tendre leurs rets dans le fleuve ou és lacs ausquels ils faisoient par fois de fort

bonnes prises, comme de brochets, esturgeons, poissons blancs & des car || pes, qui ne sont neantmoins
186 telles, ny si bonnes, ny si grosses que les nostres de
deça, puis plusieurs autres especes de poissons qu'on
ne cognoit point icy.

Le bled d'Inde que nous mangions en chemin, ils
l'alloient querir de deux en deux iours au fond des
bois & en des certains lieux escartez, où ils l'auoient
caché en descendans, dans de petits sacs d'escorces de
bouleau, car autrement ce leur seroit trop de peine
de porter tousiours quant & eux tout le bled ou les
farines, qui leur sont necessaire * pour leur voyage, &
m'estonnois grandement comme ils pouuoient si bien
remarquer tous les endroits où ils l'auoient caché sans
se mesprendre aucunement, bien qu'il fust souvent fort
esloigné du chemin, & bien auant dans les bois, sous
quelques mottes ou enterré dans le sable.

La maniere & l'inuention qu'ils auoient à tirer du
feu, & laquelle est pratiquée par tous les peuples sau-
uages & barbares, est telle & si admirable qu'elle ne
se peut assez admirer, & louer le diuin Autheur d'une
telle merueille. Ils prenoient deux bastons de bois de
faulx, tillet ou d'autre espece, secs & legers, puis en
accommodoient un, d'environ la longueur d'une cou-
dée ou peu moins, & espais d'un doigt ou enuiron,
& ayans sur le bord de sa largeur caué de la pointe
d'un cousteau ou de la dent d'un castor, une bien pe-
tite fossette, avec un petit cran à costé, pour faire tom-
ber à bas sur quelque bout de mesche ou chose propre
à prendre feu, la poudre reduite en feu qui deuoit
187 tomber || du trou, ils mettoient la pointe d'un autre

baston du même bois, gros comme le petit doigt ou peu moins, dans ce trou ainsi commencé, & estans contre terre le genouil sur le bout du baston large, ils tournoient l'autre entre les deux mains si soudainement & si long-temps, que les deux bois estans bien eschauffez, la poudre qui en sortoit à cause de cette continuelle agitation se conuertissoit en feu, duquel ils allumoient un bout de leur corde seiche, qui conferue le feu comme meiche d'arquebuse: après avec un peu de menu bois sec, ils faisoient du feu pour faire chaudiere.

Mais il faut noter que tout bois n'est pas propre à faire du feu, ains du particulier, & que nous pouuons rencontrer icy. Or quand ils auoient de la difficulté d'en tirer, ils deminçoient dans ce trou un petit charbon, ou un peu de bois sec en poudre, qu'ils prenoient à quelque fouche: s'ils n'auoient un baston large, comme i'ay dit, ils en prenoient deux ronds, & les lioient ensemble par les deux bouts, en la maniere d'une nauette de Teffier, & estans couchez le genouil dessus pour les tenir en estat, mettoient entre deux la pointe d'un autre petit baston du même bois, qu'ils tournoient par l'autre bout entre les deux mains comme ci-dessus.

Nos Montagnais, à ce qu'on dit, se seruent d'une autre sorte de fusil, qui n'est neantmoins fait comme les nostres: ils ont pour mesche la peau de la cuisse d'un Aigle avec du duuet qui prend feu aisement, ils battent deux pierres de mine ensemble comme nous faisons une pierre || à fuzil, avec un morceau de fer ou d'acier: au lieu d'allumettes ils se seruent d'un petit

morceau de tondre, c'est un bois pourry & bien feiché, qui brusle aisément & incessamment iusques à tant qu'il soit consommé, ayant pris feu ils le mettent dans de l'écorce de cedre puluerisée, & soufflant doucement cette écorce s'enflamme. Voilà comme ils font du feu.

Pour reuenir à nostre voyage, nous ne faisons chaudiere que deux fois le iour, qui estoit peu pour moy, en ce temps encor mal accoustumé à ceste maniere de viande, car i'en uois à chasque fois si peu que les deux repas ne meritoient pas le nom d'un bien petit, c'est pourquoy i'estois tousiours fort foible sans auoir moyen de me fortifier, patissant plus que mes Sauuages, qui estoient accoustumez à cette façon de viure, ioint que petunans assez souuent durant le iour, cela les consolait, les fortifioit & leur amortissoit aucunement la faim & non pas à moy, qui n'en ay iamais voulu user peur d'une habitude onereuse, de laquelle on ne se fait pas quitte quand on veut, & sçay des personnes extremement marries d'en auoir iamais usé, pour ce qu'il nuyt plus icy pris en fumée qu'il ne profite à des personnes qui ont autre chose à disner, ou qui ne sont point incommodées des humiditez du cerueau, car alors il deseiche mediocrement pris, masché, ou en fumée.

189 L'humanité de mon hôte estoit remarquable, en ce que n'ayant pour toute couuerture & habillement, qu'une peau d'ours assez petite, || encor m'en faisoit il part de la moitié, la nuit quand il pleuuoit, sans que ie l'en priasse, & mesme me dispoit la place au soir où ie deuois reposer la nuit, avec quelques petits

rameaux de cedre, ou à faute d'iceux la petite natte de ioncs, qu'il auoit accoustumé de porter en de longs voyages: & compatissant à mes trauaux desia assez grands, il m'exemptoit de nager & de tenir l'auiron, qui n'estoit pas me descharger d'une petite peine, outre le seruice qu'il me rendoit de porter mes pacquets par tous les Sauts, bien qu'il fust desia assez chargé de ses marchandises, & à son tour du Canot qu'il portoit sur son espaule, parmy de si fascheux & penibles chemins, où il luy falloit faire diuers voyages.

Un iour ayant pris le deuant comme estoit ma coustume pendant que mes Sauuages deschargeoient le Canot & portoient les marchandises au-delà des Sauts, ie me trouuay à l'improuiſte eſgaré, en une grande eſtenduë de terre tremblante ſous mes pieds, proche d'un lac, que nous deuions paſſer: eſtonné de ceſte nouueauté, ie m'en retiray fort doucement & à petits pas, ſur un rocher qui eſtoit là auprès, peur de plus grand inconuenient, car il n'y auoit point là lieu de ſeureté pour moy. Il y a pluſieurs Autheurs, qui aſſeurent qu'il y a des Isles qui flottent ſur les eaux, & meſme Herodote faiſt mention d'une ſemblable, ſituée près la ville Botis, non loing du Nil, mais on s'en peut donner de garde, comme de celle-cy, car comme elles ne ſont pas tout à faiſt deſtachées de la terre ferme, ſinon quelqueunes, au premier pas on s'en peut tirer & ſe mettre en chemin aſſeuré. 190

Nous rencontrions auſſi par fois de furieux bourbiers, deſquels nous receuions de grandes incommoditez & des peines nompareilles d'en pouuoir ſortir, que les iambes toutes embourbées, comme il ar-

riua à un certain François, lequel s'il n'eust eu les iam-
bes escarquillées au large eut enfoncé iusques aux
oreilles, comme il enfonça iusques aux reins. On a
aussi bien de la peine de se faire passage avec la
teste & les mains parmy les bois touffus, où il s'y
en rencontre aussi grand nombre de pourris & tom-
bez les uns sur les autres, qu'il faut eniamber &
monter par dessus, sans craindre la fuite & l'importu-
nité d'un nombre sans nombre de mousquites &
cousins, qui vous font une continuelle & tres cruelle
guerre, pire que celle des loups, qui se contentent de
la premiere brebis, & non ces animaux de la pre-
miere piqueure.

Je suis aussi comme assure que sans l'estamine, qui
me couvroit la face & le visage, que i'estois pour en
perdre la veüe, comme i'en fus playé par toutes les
parties descouuertes sans y auoir pû apporter de re-
mede non plus que plusieurs François, qui en deuin-
drent aueugles pour plusieurs iours, tant est pestiferé
& veneneuse la piqueure de ces petits demons, à qui
n'a encor pris l'air du païs.

191 Ces bestioles ne paroissent neantmoins pas tou-
siours, mais au temps le plus chaud, & lors || qu'il ne
faict point de vent, autrement qui en pourroit iamais
souffrir l'importunité & les morsures malignes, qui
rendent les personnes semblables à des lepreux, laids
& hideux à ceux qui les regardent. Je ne sçay ; car
pour moy ie confesse, que c'est le plus rude martyrre
que i'ai souffert dans le païs, la faim & la soif, la lassitude
& la fièvre, ne font rien en comparaison. Ces
petites bestes ne vous font pas seulement la guerre

pendant le iour, mais mesme la nuit elles se jettent dans vos yeux, elles entrent dans vostre bouche, passent par dessous vos habits, & perce* mesme l'estoffe qui ioinct vostre chair, de leur long esguillon, le bruit vous en est aussi fort inportun, car il desrobe souuent vostre attention, vous empesche de prier Dieu, de lire, d'escrire & de faire vos exercices avec quelque repos, se fourrent partout, & principalement dans les chambres, où le vent ne domine point, c'est ce qui nous obligeoit d'y brusler souuent de l'encens, la fumée duquel les faisoit raffoir, & puis reuenoient de plus bel qu'auparauant.

Il y en a de trois ou quatre sortes, dont les uns s'appellent en Montagnais sentimeou, en Huron tachiey ou teschey, & en François cousins, ce sont ceux qui ont ces longs esguillons tres deliez & menus. Il y en a encore d'une autre espece au païs de nos Montagnais, que ie n'ay point veu chez nos Hurons, ny par toutes leurs contrées, si petites, qu'à peine les peut-on voir, mais importunent & mordent comme petits diabolins, qui est le nom propre que leur donnent les Montagnais, à sçauoir mani- || touchis; les François mouches-quilles ou mouchequites, qui ne viennent que vers le mois d'Aoust, & n'ont pas longue durée. 192

Au païs des Hurons, à cause qu'il est descouuert & habité, il y a peu de ces cousins, sinon aux forests & lieux où les vents ne dominant point, pendant les grandes chaleurs de l'Esté, car en autre saison il ne s'en voit nulle part, non pas mesme dans les sapiniers, c'est pourquoy ne les craignez point.

Suite de nostre voyage aux Hurons. De la nation des Ebicerinys. De celle de bois & des cheueux releuez. Comme ils chantent les malades, & de la maniere que les femmes se gouuernent ayant leur mois.

CHAPITRE VII.

Nous passames par plusieurs nations Sauvages, mais nous y arrestames assez peu à chacune, aux unes une nuit, & aux autres quelques heures seulement, pour tousiours aduancer chemin, sinon aux Ebicerinys & Sorciers, où nous seiournames deux iours entiers, tant pour nous reposer de la fatigue du chemin, que pour traicter avec eux de la marchandise de nos Hurons, pour de leurs pelleteries.

193 La rencontre que nous fîmes icy du P. Nicolas, pour estre la premiere depuis nostre partement de Kebec, nous obligea puissamment de nous entrecarrester & nous resioûir en nostre Seigneur de ceste heureuse entreueuë, laquelle fut suiuite d'un festin que ce bon Pere ordonna à la façon du païs, qui me sembla excellent au delà de toute la bonne chere, que i'ay iamais faict en nostre Europe, mais pour ce que la merueille ne s'est pas portée iusques dans un tel excès, que ie doie apprehender de le dire; figurez vous quels pouuoient estre les mets de ce festin, un peu de poisson blanc, avec des citrouilles du païs, le tout cuit ensemblement en de l'eau pure, sans autre fausse que du bon appetit, qui ne pouuoit manquer à un homme,

qui auoit tres-mal souppé & encor plus mal couché, mouillé dessus & dessous d'un grand orage, qui nous auoit duré toute la nuit. Pour de la boisson il ne s'en parle point que de la belle eau claire du Lac, qui estoit là deuant nostre cabane, non plus que de linge, de pain & de sel, qui ne leur sont point en usage, ny beaucoup d'autres choses que nostre Europe nous fournit abondamment.

Les François appellent ordinairement les Ebicerrins le peuple forcier, non qu'ils le soient tous, mais pour ce que c'est une nation, qui fait particuliere profession de consulter le diable en leur necessité. Lorsqu'ils le veulent communiquer & apprendre quelque chose de luy, c'est ordinairement dans une petite tour d'escorces, qu'ils dressent à l'escart dans les bois, ou au beau milieu de leurs cabanes, & là estans enfermez, ils inuoquent leur demon & || reçoient ses oracles 194 plus souuent faux que vray. Il y en a beaucoup qui feignent luy parler, & auoir sa communication, pour estre estimez Pirotos & Magiciens, qui ne luy parlent pas pour tout, * & ne predisent que bourdes & mensonges, car le diable, pour se faire plus estimer, se fait rechercher, & ne se familiarise point à tous.

Ces Sorciers sont fort coustumiers de donner des torts, & causer de certaines maladies, à ceux contre lesquels ils ont quelque hayne, qui ne se peuuent guerir que par d'autres sorts & remedes extraordinaires, dont il y en a du corps desquels ils sont sortir des grands serpens & des longs boyaux, & quelquefois seulement à demy, puis rentrent, qui sont toutes choses diaboliques & inuentées par art magique, à

cela prés, & excepté la communication qu'ils ont avec les demons, ie les trouuois assez bonnes gens, fort humains & courtois en leur conuerfation, & d'un esprit capable de quelque chose de bon, s'ils estoient cultuez & instruits en la loy de Dieu.

Pour leurs habits & leur cheuelure, ils les portent à la mode des Algonmequins courans, mais ie me suis fort estonné de voir des hommes entr'eux, porter en teste un petit capuce rond, comme celuy d'un Chanoine, faict de petites lanieres de fourrures, larges d'un trauers de doigts, proprement assemblez & cousus iusques au bas du col, puis esparpillées à l'entour des espaulles, qui leur battoient enuiron un pied de
195 long en guise || d'un petit camaïl : ie ne sçay qui leur en a donné l'inuention ny sur quel modelle ils les ont pris, car auant nostre arriuée aux Hurons, ils en portoient des-ia & puis les nostres sont plus profonds & quarrez, tant y a qu'ils estoient fort bien faicts.

Avec ce petit capuce qui ne leur sert qu'en hyuer & pour de longs voyages, quelques uns s'accommodent encores de certaines manches de castors qui leur prennent par derriere les espaulles attachez d'une petite cordelette, & des bas de chausses attachez à leur ceinture qui leur seruent contre le grand froid du Nord qui est tel qu'on n'en pourroit supporter les atteintes sans ses deffences desquelles ils se seruent quand ils voyagent.

Quelques uns portent des bonnets de chanure & d'escorce du bois ati fort bien tissus ou ils faonnent deux manieres de cornes au dessus qu'ils croient leur donner bonne grace : car plus les choses sont desgui-

sées plus ils les estiment riches & belles, c'est ce qui a donné suiet à nos Marchands François de bigarer les capots qu'ils leur traictent de diuerfes couleurs, de houlpes & de faulx passemens.

On dit que les Arrabes ont quelque chose d'approchans de nos Sorciers tant en leur vie que en leurs vestemens, en leur vie en ce qu'ils sont presque tous errants, & en leurs vestemens en ce qu'ils n'ont presque aucune conformité & s'accommodent chacun selon que la pauureté leur permet, l'un est || tout nud & l'autre un peu couuert. Quelques Arrabes portent des Turbans, quelques autres des capuces qui les fait sembler des masques tant ils sont mal faicts & grotesquement accommodez. 196

Il y a une certaine Nation entre eux lesquels on appelle Arrabes à barrette, non qu'ils en portent tous, mais les chefs seulement. Ce nom leur est venu de ce qu'un de nos Religieux ayant par megarde perdu sa calotte vers le fleuve Jourdain un Arrabe l'ayant ramassée la porta à son Capitaine disant qu'elle venoit d'un franc (s'ils* appellent indifferemment franc* toutes les nations Chrestiennes, François, Espagnols, Italiens & autres qui ne sont point nays suiets & esclaves du grand Turc). Ce Capitaine fit estat de cette calotte & s'en seruit une année entiere, après quoy il la rendit au Gardien de nostre Conuent de Jerusalem, mais à la charge de luy en rendre une neuue, & tous les ans retourne porter sa barette pour en rauoir une autre, laquelle coustume a tellement prevalu qu'on n'oseroit luy auoir refusé, le bonheur est qu'il n'y a que le Chef à contenter, car ceux de sa troupe portent de hauts

bonnets pointus ou pyramidales & non ronds & cornus comme ceux de nos Bissériniens.

197 Dans ce village des Ebicerinys, ie perdis tous les memoires que i'auois dressés, des païs & chemins que i'auois obserués depuis nostre embarquement de Dieppe, & ne m'en apperceus qu'à la rencontre de deux Canots sauuages, de la nation de bois, nation fort || esloignée & auant dans les terres vers la mer du Su, à mon aduis, ils sont dependans des cheueux releuez & comme une mesme nation, aussi sont ils nuds entre les hommes, comme l'enfant sortant du ventre de sa mere, dequoy mes Hurons sembloient auoir horreur, bien qu'ils ne fussent gueres plus honnestes eux mesmes, car dans nostre Canot ils ne faisoient non plus difficulté de se tenir nuds, & pour chose que ie leur en die, ils me respondoient, que c'estoit pour leur commodité, & pour n'estre embarrassés de rien en nageant non pas mesme de leur brayer.

Ces gens de bois, auoient à leur col de petites fraizes de plumes blanches, & leurs cheueux accommodez de mesme parure. Leur visage estoit peint par tout de diuerses couleurs en huyle fort ioliuement, les uns l'auoient d'un costé tout vert & de l'autre rouge, autres sembloient auoir tout le visage couuert de passemens naturels parfaitement bien faicts, & autres tout autrement, car chacun a liberté de s'accommoder comme il veut, & de fuiure la mode aussi folle & de moindre coutange que celle d'icy. Mes Hurons se fardoient aussi le iour qu'ils deuoient arriver en quelque nation, mais ils y estoient un peu grossiers, & n'auoient pas

cette gentillesse ny l'inuention de plusieurs petites ioliuetez qu'auoient ces gens de bois.

Le lendemain après midy nous trouuâmes un village d'Algoumequins, auquel nous || reposâmes enuiron trois heures, pendant lequel temps, il se fist une chanterie de malade dans une cabane, avec tant de bruit de la voix, du son des tortues & du frapement de certains bastons, que ie ne sçauois qu'en iuger, car i'estois encore nouveau dans le païs. A la fin ie fus curieux de m'approcher & voir par la fente de la cabane que ce pouuoit estre, là où ie vis (ainsi que i'ay veu du depuis par plusieurs fois aux Hurons, pour semblables occasions) dix ou douze hommes, my partis en deux bandes, assis contre terre & arrangez des deux costez de la cabane & deuant chacune bande estoit une longue perche platte, large de trois ou quatre doigts, couchée de long sur la terre à leurs pieds sur lesquelles* ils frapportoient continuellement avec chacun un baston en main, à la cadence du son des tortues & des chansons, qu'ils entonnoient & poursuuiuoient alternativement, d'un ton le plus haut qu'ils pouuoient, pensans par là, d'autant plustost obtenir ce qu'ils desiroient, que plus ils feroient de bruit.

Loki ou Medecin estoit au haut-bout avec sa grande tortue en main, qui battoit la mesure, & commençoit les chansons que les autres poursuivoient à pleine teste, mais avec tant d'ardeur qu'il sembloit qu'ils deussent s'esgorger, suoiert de peine & estouffoient de chaleur. Pendant ce sabbat, cette harmonie de demons, deux femmes tenoient un petit garçon, pleurant couché tout nud le ventre en haut sur la || terre, vis à vis de

Loki, lequel de temps en temps, à quatre pattes s'approchoit de l'enfant avec des cris & hurlemens comme d'un furieux taureau, puis le souffloit au ventre; & après estant retourné à sa place, recommençoient leur tintamarre & chariuari, qui finit par un festin, qui se dispoisoit pendant la ceremonie au bout de la cabane: de sçauoir que deuint l'enfant, & s'il fut guery ou non, si on y adiousta encore quelque autre façon de faire, ie n'en ay rien sçeu du depuis, pour ce qu'il nous fallut partir incontinent après auoir repeu, traicté & un peu reposé.

De cette nation, nous allames cabaner en un village d'Andatahouats, que nous disons cheueux ou poils leué, qui s'estoient venus camper proche la mer douce, à dessein de traicter avec les Hurons & autres qui retournoient de la traicte de Kebec, & fufmes deux iours à negotier avec eux, pendant lesquels ie fus visiter la pluspart de leurs cabanes, pour apprendre leur façon de faire, & qu'elle estoit leur humeur, mais ie les trouuay un peu trop serieux, & assez peu courtois, comme gens qui ne demandoient qu'à bien vendre & d'acheter à bon prix.

Ils auoient leurs cheueux parfaitement bien releuez, peignez & agencez sur le front, plus droits que ne fouloient autrefois porter nos Courtisans, cela leur donnoit assez bonne grace avec le reste de leur Matachias, mais la nudité entiere de leurs corps, de laquelle ils n'ont // ny honte ny vergongne, m'estoit d'un grand desplaisir, qui m'empechoit de les voir librement. Neantmoins ils ont telle habitude à cela, que les femmes & filles traictent & demeurent parmy

eux, avec la mesme liberté que s'ils estoient vestus, sans que l'on puisse appercevoir, que cela fasse de mauvais effects sur elles.

Je vis la mesme nuit une quantité de Sauvages pêcher l'anguille à la clarté du feu, en un coin du grand Lac, duquel ils tiroient à chaque coup un de ces longs poissons, qui emplirent à la fin leur canot, c'estoit une façon de pêcher que ie n'auois encore point veüe, & laquelle neantmoins est fort pratiquée par nos Montagnais, depuis la my-Aoust iusques à la Toussaincts, comme celle des loups marins en May & Juin, à sept lieuës de Kebec.

Les Sauvages & Sauvageesses du Bresil & de tous les païs circonuoisins ne se seruent non plus de vestemens que nos Cheueux releuez & demeurent nuds, hommes & femmes comme les enfans sortans du ventre de leur mere. Mais les femmes & filles des Cheueux releuez plus honnestes & vergongneuses, ont un petit cuir à peu près grand comme une seruiette, duquel elles se couurent les reins iusques au milieu des cuisses & tout le reste du corps est descouvert, à la façon de nos Huronnes.

Il y a un grand peuple en cette nation & || la plupart des hommes sont grands guerriers, chasseurs, & pêcheurs. Je vis là beaucoup de ieunes femmes qui faisoient des nattes de ioncs grandement bien tissuës & embellies de diuerfes couleurs, qu'elles traittoient après pour d'autres marchandises à des barbares de diuerfes nations qui abordoient en leur bourgade. Ils sont errants, sinon quelqu'uns d'entr'eux qui bastissent des villages au milieu des bois, pour la commo-

dité qu'ils trouuent d'y bastir & les fortifier, & tous ensemble font la guerre à une autre nation nommée Assistagueronon, qui veut dire gens feu : car en langue Huronne Assista signifie de feu & Eronon signifie Nation. Ils sont esloignez d'eux à ce qu'on tient, de neuf ou dix iournées de Canots, qui sont enuiron deux cens lieuës & plus de chemin : ils vont par troupes en plusieurs regions & contrées, esloignées de plus de cinq cens lieuës, comme il est ayé à coniecturer en ce qu'on en a veu quelquesfois à la traite de Kebec, & puis de là se transporter par les Nations iulques au delà de celles des Puants, qui fait d'un lieu à l'autre plus de cinq cens lieuës de pays, où ils trafiquent de leurs marchandises, & en changent pour des pelleteries, peintures, pourceleines, & autres fatras desquels ils sont fort curieux pour s'accommoder.

202 En general le pays des Algoméquins desquels ils sont alliez & font partie quand à l'estenduë tirant de l'Orient à l'Occident, || au rapport du sieur de Champlain, contient près de 450. lieuës de longueur & deux cens par endroits de largeur du Midy au Septentrion, sous la hauteur de quarante & un degré de latitude, iusques à quarante huit & 49.

Cette terre est comme une Isle que la grande riuere de saint Laurens enceint, passant par plusieurs Lacs de grandes estenduës, sur le riuage desquels habitent plusieurs Nations, parlans diuers langages, aucuns ont leur demeure arrestée, & autres non. Entre lesquels on en remarque quelqu'un qui se percent les narines ausquelles ils pendent des patinotres bleüs, qui peuuent estre pierreries, & d'autres qui

se decouppent le corps par rayes & compartimens, où ils appliquent du charbon & autres couleurs qui leur demeurent pour tousiours.

Les femmes de toutes ces Nations vivent fort bien avec leurs maris, & particulièrement celles des Cheueux releuez, lesquelles ont cette coustume entr'elles, qu'ayans leur mois, elles se separent d'avec leurs maris & les filles d'avec leurs peres & meres, & autres parens, & se retirent en de certaines petites cabanes ou huttes qu'on leur accommode en ce lieu escarté & esloigné de leur village, où elles seiournent & demeurent seules tout le temps de ces incommoditez, sans auoir aucune compagnie d'hommes, lesquels leur portent de viures, & ce qui leur est necessaire iusques à leur retour, si elles mesmes || n'en portent suffisamment pour leur prouision necessaire, comme elles font ordinairement, 203
ou de leurs compagnes.

Entre les Hurons & autres peuples sedentaires, les femmes ny les filles ne sortent point de leur maison ou village pour semblables incommoditez; mais elles font leur manger en de petits pots à part pendant ce temps là, & ne permettent à personne d'en manger, ny de prendre ses repas avec elles : de sorte qu'elles semblent imiter les Juifues, lesquelles s'estimoient immondes pendant le temps de leurs fleurs. Je n'ay pû apprendre d'où leur estoit venuë cette coustume de se separer ainsi, quoy que ie l'estime pleine d'honesteté, & louable en ce que elles mesmes nous en aduertissoient (avec un peu de honte pourtant) peur que mangeassions de leur menestre qu'elles croyoient nous deuoir causer de l'incommodité, au contraire de

celles d'icy qui n'en sont pas plus nettes, & s'en taisent neantmoins. O pauvreté, misère & infirmité du corps humain, que tu es suiet à de maux & incommoditez, plus que les animaux de la terre mesme, & cependant il n'y a pas moyen de l'humilier, & luy faire sentir la bassesse & le mespris, que merite une carcasse infecte, que * veut estre venerée comme une Deesse par les fols amoureux de ce temps.

204 || *De nostre arriuée au pays des Hurons. Comme une multitude de Sauvages me vindrent au deuant, & la façon que ie fus receu, traité & gouverné en la cabane de mon Sauvage.*

CHAPITRE VIII.

Puis qu'avec l'assistance de nostre Dieu auquel ie rend graces infinies, nous sommes arriuez si près du pays de nos Hurons, il est dorenavant temps que ie commence à en traiter plus amplement, & de la façon de faire de ses habitans, non à la maniere de certaines personnes, lesquelles descrivans leurs histoires, ne disent ordinairement que les choses principales, & les enrichissent encore tellement, que quand on en vient à l'experience, on n'y voit plus la face de l'Autheur: car i'escris non seulement les choses principales, comme elles se sont passées, mais aussi les moindres & plus petites, avec la mesme naïfueté & simplicité que i'ay accoustumé.

C'est pourquoy ie prie le Lecteur d'auoir pour

agréable ma maniere de proceder, & d'excuser si pour mieux faire comprendre l'humeur de nos Sauvages, i'ay esté contraint d'inferer icy plusieurs choses qui sembleront inciiles & extrauagantes, d'autant que l'on || ne peut pas donner une entiere cognoissance 205 d'un pays estranger, ny ce qui est de son gouuernement, qu'en faisant voir avec le bien, le mal & l'imperfection qui s'y retrouue: autrement il ne m'eust fallu descrire les mœurs des Sauvages, s'il ne s'y trouuoit rien de Sauvage, mais des mœurs polies & ciuiles, comme les peuples qui sont cultuez par la Religion & pieté, ou par des Magistrats & Sages, qui par leurs bonnes loix eussent donné quelque forme aux mœurs si difformes de ces peuples barbares, dans lesquels on void bien peu reluire la lumiere de la raison, & la pureté d'une nature espurée.

Deux iours auant nostre arriuée aux Hurons, nous trouuâmes la mer douce, sur laquelle ayans trauersé d'Isle en Isle, & pris terre au pays tant désiré par un iour de dimanche feste saint Bernard, enuiron midy, que le soleil donnoit à plomb: le me prosterné deuant Dieu, & baisé la terre en laquelle ce Souuerain Monarque m'auoit amené pour annoncer sa parole & ses merueilles à un peuple qui ne le cognoissoit point, & le pria de m'assister de ses graces, & d'estre par tout mon guyde pour faire toutes choses selon ses diuines volontez, & au salut de ce peuple; puis mes Sauvages ayans ferré leur canot dans un bois qui estoit là auprès, me chargerent de mes hardes & paquets qu'ils auoient tousiours auparauant portez par les Sauts, car la longue distance qu'il y auoit de là au

206 bourg, & la quantité de leurs marchan- || difes def-
quelles ils estoient plus que fuffifamment chargez,
ne leur pût permettre de faire dauantage pour moy,
dans cette occafion.

Je portay donc mon paquet & mes hardes, non
fans une tres-grande peine, tant pour la pefanteur,
l'exceffive chaleur qu'il faisoit, que pour une foibleffe
& debilité grande que ie reffentois en tous mes mem-
bres depuis un long temps, ioint que pour m'auoir
fait prendre le deuant, comme ils auoient accouftumé
(à caufe que ie ne pouuois les fuiure qu'à toute
peine) ie me perdis du chemin & me trouuay un
long temps feul egaré dans les bois & par les cam-
pagnes, fans fçauoir où i'allois, car les chemins font
fi peu battus en ces pays-là qu'on les perd* ayfe-
ment fi on n'y prend garde, de prez. A la fin après
auoir bien marché & trauerfé pays, Dieu me fit la
grace de me trouuer un petit fentier que ie fuiuy
quelque temps, après quoy ie rencontray deux fem-
mes Huronnes proche d'un chemin croifé, lesquelles
s'arrefterent tout court pour me contempler: de me
parler elles ne pouuoient, ny moy leur demander le-
quel des deux chemins ie deuois prendre pour aller
au bourg que ie pretendois, car ie n'en fçauois pas
meſme le nom, ny de quel coſté estoient allez mes
gens, de quoy elles me teſmoignoient de la compaſ-
ſion par leur ſoupir ordinaire, & hon, & hon. Enfin
inſpiré de Dieu ie pris à main gauche du coſté de
207 la mer douce, eſperant || d'y rencontrer, ſinon mes
hommes ou mon village, du moins quelques peſ-
cheurs pour me donner adreſſe.

Au bout de quelque temps comme i'allois d'un pas assez viste ie fus apperceu de mes Sauvages qui m'attendoient bien en peine que i'estois deuenue, assis à l'ombre sous un arbre un peu à costé du chemin dans une belle grande prairie, ma veuë les consola fort, comme leur rencontre me resioiit grandement, car ie faisois desia estat de coucher seul dans la campagne, & de viure de fetilles & de racines, comme les anciens Hermites, en attendant l'assistance de Dieu, duquel i'esperois estre conserué de la main des Hiroquois qui couroient pour lors les frontieres, car ils m'eussent enuoyé en l'autre monde par le feu & les tourments, & m'eussent mangé au lieu des vers, comme ils font leurs ennemis.

Ie m'approchay donc de mes gens, lesquels m'ayans fait seoir auprés d'eux, me donnerent des cannes de bled d'Inde à succer pour me fortifier & me faire reprendre haleine; ie pris garde comme ils en uoient, car cela m'estoit un peu nouveau, & les trouuay d'un assez bon suc, puis ayant reposé quelques * temps & repris nouvelle force, nous pourfuiuismes nostre chemin iusques à un petit hameau, où les habitans nous donnerent des prunes rouges ressemblans à nos damas violets, mais si rudes & aspres au goust que ie n'en peu manger du tout, en lieu ie cueillay un plein plat de sezolles dans leur desert, qui nous seruirent pour un second festin dans || nostre cabane, l'escorce 208 en estoit desia bien dure, mais la sauce en fut encore plus maigre, car il n'y eut ny fel, ny huile, ni graisse, plus douce neantmoins que le fiel, & le vinaigre, du fils de Dieu en la Croix.

Le Soleil commençoit desja à quitter nostre orison & nous priuer de sa lumiere, lorsque nous partismes de ce petit hameau, une partie de nos hommes se separerent après leur auoir fait la courtoisie de quelques fers à fêches, puis mon Sauvage & moy avec un autre tinsmes le chemin de Tequeunoikuaye, autrement nommé Quieuindohian, par quelques François la Rochelle, & par nous la ville de saint Gabriel, pour estre la premiere ville du pays dans laquelle ie fois entré, elle est aussi la principale, & comme la gardienne & le rempart de toutes celles de la Nation des Ours, & où se decident ordinairement les affaires de plus grande importance. Ce lieu est assez bien fortifié à leur mode, & peut contenir enuiron deux ou trois cens mesnages, en trente ou quarante cabanes qu'il y a. A l'approche de ce bourg un grand nombre de Sauvages de tous aages, sortirent au devant de nous avec une acclamation, & un bruit populaire si grand, que i'en auois les oreilles toutes estourdies, & fus ainsi conduit iusques dans nostre cabane, où la presse y estoit desja si grande que ie fus contraint || de gagner le haut de l'establie pour me liberer & faire quitte de leur empeschement.

Le pere & la mere de mon Sauvage me firent un fort bon accueil à leur mode, & par des caresses extraordinaires me tesmoignerent l'aïse & le contentement qu'ils auoient de ma venuë, & me traiterent avec la mesme douceur & amitié de leurs propres enfans, me donnant tout suiet de louer Dieu en leur humanité & bienueillance. Ils prirent aussi soin de mes petites hardes afin que rien ne s'en perdit, &

m'advertirent de me donner garde des larrons & trompeurs, particulièrement des Quieunontateronons qui sont les plus rufes de tous, & en effet ils me carefsoient fort pour m'attraper par des inuentions qui feroient leçon à celles des fins coupeurs de bources d'icy.

C'est une chose digne de considération & bien admirable que les Sauvages n'estans conduits que de leur naturel, quelques corrompus qu'ils soient, s'entr'ayment neantmoins d'un amour si cordial & sincere, qu'ils s'entr'appellent ordinairement les uns les autres, pere, frere, oncle, nepueu ou cousin, comme s'ils estoient tous d'une mesme famille & parenté. Mon Sauvage qui me tenoit en qualité de frere, me donna aduis d'appeller sa mere Sendoue, c'est à dire Maman, ma mere, puis luy & ses freres Ataquan, mon frere, & le reste de ses parens en suite, selon les degrez de consanguinité, & eux de mesme m'appelloient leur parent. La bonne femme || disoit Ayein, mon fils, 210 & les autres Ataquan, mon frere, Sarassée, mon cousin, Hinoittan, mon nepueu, Houatinoron, mon oncle, Aystan, mon pere : selon l'age des personnes i'estois ainsi appelé oncle ou nepueu, &c., & de peu de personnes qui ne me tenoient en cette qualité de parens, i'estois ainsi appelé Yatoro, mon compagnon, mon camarade, & de beaucoup Garihouanne, grand Capitaine, i'en uois de mesme à leur endroit comme i'ay dit, & par ainsi nous viuions en tres grand paix & douceur d'esprit.

Le festin qui nous fut fait à nostre arriuée, fut d'un peu de bled d'Inde pillé, qu'ils appellent Ottet, avec

un petit morceau de poisson boucané à chacun, cuit en l'eau, car c'est tout la sauce du pays, & mes fezolles nous seruirent pour le lendemain : dès lors ie trouuay bonne la Sagamité qui estoit faite dans nostre cabane, pour estre assez nettement accommodée, ie n'en pouuois seulement manger lorsqu'il y auoit du poisson puant demincé parmy, ou d'autres petits, qu'ils appellent Auhaitique, ny aussi de Leindohy, qui est un bled puant, duquel ils font neantmoins grand estat : nous mangions par fois des citrouilles du pays, cuites dans de l'eau, ou bien sous les cendres chaudes, que ie trouuois fort bonnes, comme semblablement des espics de bled d'Inde que nous faisons rostir deuant le feu, & d'autres esgrenez, grillez comme pois dans les cendres : pour des meures champestres

211 nostre Sauuagesse m'en ap- || portoit souuent au matin pour mon desieuner, ou bien des cannes d'honneha à fuccer, & autre chose qu'elle pouuoit : & auoit ce soin de faire dresser ma Sagamité la premiere, dans l'escuelle de bois ou d'escorce la plus nette, large comme un plat bassin, & la cueillier avec laquelle ie mangeois, grande comme une sauciere, & longue comme une à dresser potage.

Pour mon departement & quartier, ils me donnerent à moy seul, autant de place qu'en pouuoit occuper un petit mesnage, qu'ils firent sortir à mon occasion, dès le lendemain de mon arriuée : en quoy ie remarquay particulièrement leur bonne affection, & comme ils desiroient en tout de me contenter, & m'assister avec toute l'honnesteté & le respect deu à un grand Capitaine & chef de guerre tel qu'ils me te-

noient. Et pour ce qu'ils n'ont point accoustumé de se servir de cheuet, ie me seruois la nuit d'un billot de bois, ou d'une pierre sous ma teste, & au reste couché simplement sur la natte sans couuerture ny forme de couche, & en lieu tellement dur que le matin me leuant, ie me trouuois tout rompu & brisé de la teste & du corps.

Le matin, après estre esueillé, & prié un peu Dieu, ie desieunois de ce peu que nostre Sauuagesse m'auoit apporté, puis ayant pris mon cadran solaire, ie sortois de la ville en quelque lieu à l'escart pour pouuoir dire mon office en paix, & faire mes petites prieres & meditations ordinaires hors du bruit: estant || en- 212
uiron midy ou une heure, ie me rendois derechef à nostre cabane, pour dîner d'un peu de Sagamité, ou de quelque citrouille cuite; après dîner ie lisois dans quelque petit liure que i'auois porté, ou bien i'escruiuis, & obseruant soigneusement les mots de la langue que i'apprenois, i'en dresseois des memoires que i'estudiois & repetois deuant mes Sauuages, lesquels y prenoient plaisir & m'aydoient à m'y perfectionner avec une assez bonne methode, me disant souuent, Aniel pour Gabriel, qu'ils ne pouuoient prononcer, à cause de la lettre B, qui ne se trouue point en tout leur langue, non plus que les autres lettres labiales, Affehoüa Agnonra, & Seatonqua: Gabriel, prends ta plume & écris, puis ils m'expliquoient au mieux qu'ils pouuoient ce que ie desirois sçauoir d'eux.

Et comme ils ne pouuoient parfois me faire entendre leurs conceptions, ils me les demonstroient

par figures, similitudes & demonstrations exterieures, par fois par discours, & quelquefois avec un baston, traçant la chose sur la terre au mieux qu'ils pouvoient, ou par le mouuement du corps, n'estans pas honteux d'en faire quelquefois de bien indecents, pour se pouuoir mieux donner à entendre par ces comparaisons, plustost que par longs discours & raisons qu'ils eussent pû alleguer, pour estre leur langue assez pauvre & disetteuse de mots en plusieurs choses, & particulièrement en ce qui est des || mysteres de
213 nostre sainte Religion, lesquels nous ne leur pouuions expliquer ny mesme le Pater Noster, sinon par periphrase, c'est à dire, que pour un de nos mots, il en falloit user de plusieurs des leurs: car entr'eux ils ne sçauent que c'est de Sanctification, de Regne celeste, du tres-sainct Sacrement. Les mots de Gloire, Trinité, S. Esprit, Paradis, Enfer, Eglise, Foy, Esperance & Charité, & autres infinis, ne sont pas en usage chez eux.

De sorte qu'il n'y a pas besoin de gens bien sçauans pour le commencement; mais de personnes bien craignans Dieu, patiens & pleins de charité: & voyla en quoy il faut principalement exceller pour conuertir ce pauvre peuple, & le tirer hors du peché & de son aueuglement.

Ie sortois aussi fort souuent par la bourgade & les visitois en leurs cabanes & menages, ce qu'ils trouuoient très-bon & m'en aymoient dauantage; voyans que ie traitois doucement & affablement avec eux, autrement ils ne m'eussent point veu de bon œil, & m'eussent creu superbe & desdaigneux, ce qui n'eust

pas esté le moyen de rien gagner sur eux ; mais plustost d'acquérir la disgrâce d'un chacun, & se faire hayr de tous : car à mesme temps qu'un estranger a donné à l'un d'eux quelque petit suiet ou ombrage de mescontentement, il est aussi tost sçeu par toute la ville de l'un à l'autre : & comme le mal est plustost creu que le bien, ils vous estiment tel pour un temps, que le mescontentant vous a despeint.

|| Nostre bourgade estoit de ce costé là la plus 214
proche voisine des Hyroquois, leurs ennemis mortels, c'est pourquoy on m'aduertissoit souuent de me tenir sur mes gardes, de peur de quelque surprise pendant que i'allois au bois prier Dieu, ou aux champs cueillir des meures champestres : mais ie n'y rencontray iamais aucun danger ny hazard (Dieu mercy) il y eut seulement un Huron qui bandit son arc contre moy, pensant que ie fusse ennemy : mais ayant parlé il se rassura, & me salua à la mode du pays, Quoye, puis il passa outre son chemin, & moy le mien.

Le visitois aussi par fois leur cimetiere, qu'ils appellent Agosayé, admirant le soin que ces pauvres gens ont des corps morts de leurs parents & amis deffuncts, & trouuois qu'en cela ils surpassoient la pieté des Chrestiens, puisqu'ils n'espargnent rien pour le soulagement de leurs ames, qu'ils croyent immortelles, & auoir besoin du secours des viuans. Que si par fois i'auois quelque petit ennuy, ie me recreois & consolais en Dieu par la priere, ou en chantant des Hymnes & Cantiques spirituels, à la louange de sa diuine Majesté, lesquels les Sauuages escoutoient avec attention & contentement, & me prioient de chanter

souuent, principalement après que ie leur ees dict, que ces chants & Cantiques spirituels estoient des prieres que ie faisois à Dieu nostre Seigneur, pour leur salut & conuerfion.

- 215 Pendant la nuit i'entendois aussi aucune || fois, la mere de mon Sauvage pleurer, & s'affliger grandement, à cause des illusions du Diable. l'interrogeay mon Sauvage pour en sçauoir le fuiet, il me fit response que c'estoit le Diable qui la trauailloit, par des songes & representations fascheuses de la mort de ses parens, & amis deffuncts. Cela est particulièrement commun aux femmes plustost qu'aux hommes, à qui cela arriue plus rarement, bien qu'il s'y en trouue aucuns qui en sont fort trauaillez, & en deuiennent fols & furieux, selon leur imagination, & la foiblesse de leur esprit, qui leur fait adiouster foy, & faire cas de ces refueries diaboliques & d'une infinité de fa-tras qu'il leur met dans l'esprit.

Venuë du Pere Nicolas en la ville de saint Gabriel. Et comme le Pere Ioseph & nous fismes bastir une cabane. De nostre pauureté & nourriture ordinaire, & du vin que nous fismes pour les saintes Messes.

CHAPITRE IX.

Il se passa un assez long-temps après mon arriuée

auant que i'eusse aucune cognoissance, ny nouuelle
du lieu où estoient ar- || ruez mes confreres, iusques 216
à un certain iour que le Pere Nicolas accompagné
d'un Sauvage, me vint trouuer de son village, qui
n'estoit qu'à cinq lieuës de nous. Je fus fort resioüy de
sa venue, & de le voir plein de santé (luy qui estoit
d'une complexion si foible) que Dieu luy auoit con-
seruée au milieu de tant de trauaux & de disettes
qu'il auoit souffertes depuis nostre partement de la
traite iusques à cette entreueuë, avec son barbare mal
gracieux & chiche au possible en son endroit, qui le
faisoit presque mourir de faim.

Mes Sauvages au contraire plus doux & courtois,
firent voir par le bon accueil qu'ils firent à ce bon
Pere, & à tous les François qui me vindrent voir,
combien estoit differante leur bonne humeur de celle
de ce melancolique, car outre qu'ils les receurent avec
une face ioyeuse & contente, ils les firent incontinent
seoir, petuner & manger en attendant le manifique*
festin du soir qui fut fait de farine qu'ils appellent ef-
chionque, de laquelle ils furent tous plus que suffi-
samment rassasiez & non point enyurez, car ils ne
beurent que de l'eau pour toute boisson, & coucherent
sur la terre nuë.

Le lendemain matin nous primes resolution le
Pere Nicolas & moy avec quelques François d'aller
trouuer le Pere Ioseph à son village esloigné du nostre
4. ou cinq lieuës, car Dieu nous auoit fait la grace
que sans l'auoir premedité nous nous || mîmes à la 217
conduicte de trois personnes, qui demeuroient chacun
en un village d'égale distance les uns des autres, fai-

fans comme un triangle , qui nous fust à bon augure & une memoire de la tres-saincte Trinité, un seul Dieu en trois personne*, Peres, Fils, & S. Esprit, egalemeut bons, sages & puissans.

Or d'autant que i'estois fort aymé de Oonchiarey mon Sauuage, de la pluspart de ses parens & de tous ceux de la bourgade, ie ne sçauois comment l'aduer-tir de nostre dessein, ny quelle excuse prendre pour luy faire agreer ma sortie, nous trouuames en fin moyen de luy persuader que i'auois quelque affaire d'importance à communiquer à nostre frere Ioseph, & qu'allant vers luy il falloit necessairement que j'y portasse tout ce que i'auois, qui estoit autant à luy commeà moy mesme, afin de prendre chacun ce qui luy appartenoit, le bon ieune homme se contenta de ceste raison, sous esperance de nous reuoir bien tost, & ainsi satisfaict, nous primes congé de luy & partimes pour le village du Pere Ioseph.

Nous nous seruimes d'un Sauuage pour guide , & pour porter nos paquets moyennant quelque petite courtoisie que nous luy donnames, mais le plaisir fut d'un François nommé la Crietie, .seruiteur du sieur de Champlain, lequel ayant apperceu dans le bois à vingt pas de nous, un arbre tout couuert de tourterelles, & les voulans tirer, il tourna tant de fois à l'entour de l'arbre qu'il effara les oyseaux, & luy
218 mesme s'égara, de sorte qu'il nous fallut faire || courir nostre Sauuage après luy, qui s'enfuyoit comme un perdu à trauers les bois, pensant nous suiure dans un sentier contraire, & le ramener au lieu mesme où il nous auoit laissé assis, tellement qu'il eut bien de

la peine, n'eut point de tourterelles & nous fit bien perdre du temps.

N'ayant pas trouué le Pere Ioseph dans son petit hameau, nous le fumes trouuer à demye lieuë de là, au bourg de Quieunonascaran, où ie ne vous sçaurois expliquer la ioye & le contentement que nous eufmes de nous reuoir tous trois ensemble, qui ne fut pas sans en rendre graces à Dieu, le priant de benir nostre entreprise pour sa gloire, & pour la conuersion de ces pauvres infidelles. La beauté du païs & l'honnesteté du grand Capitaine, chez lequel nous logeames par plusieurs iours, nous fist faire eslection de la contrée pour nostre retraicte, où à grand peine eumes nous le loisir de nous entrecareffer, que ie vis mes Sauvages (ennuyez de mon absence) nous venir retrouver, ce qu'ils reitererent par plusieurs fois, & nous nous estudions à les receuoir & traicter si humainement & ciuilement, que nous les gagnasmes, en sorte, qu'ils sembloient débattre de courtoisie à receuoir les François en leur cabane, lors que la nécessité de leurs affaires les iettoit à la mercy de ces Sauvages, que nous experimentames auoir esté utiles, à ceux qui doiuent traicter avec eux, esperant par ce moyen de nous insinuer au principal dessein de leur conuersion, seul motif d'un si long & fascheux voyage.

|| Le desir de profiter & d'auancer la gloire de Dieu, nous fist resoudre d'y bastir un logement à part, & separé pour prendre possession de ce païs au nom de Iesus Christ, afin d'y faire les fonctions & exercer les Ministres de nostre Mission : ce qui fut cause que nous priames le Chef, qu'ils appellent Ga- 219

rihotia Andionxra, c'est à dire, Capitaine & Chef de la Police, de nous le permettre, ce qu'il fist avec l'aduis de son Conseil, mais avec bien de la peine, ayans au prealable fait leur possible pour nous le dissuader, disans qu'il vaudroit beaucoup mieux que logeassions dans leurs cabanes & parmy leurs familles, pour y estre mieux traictez qu'en un lieu escarté, où personne n'auroit soin de nous.

Nous obtinsmes en fin ce que nous desirions, leur ayans fait entendre qu'il estoit aussi necessaire pour leur bien; car estans venus de si loingtain pais, pour leur faire entendre ce qui concernoit le salut de leurs ames, & le bien de la felicité eternelle, avec la cognoissance d'un vray Dieu, par la predication de l'E-uangile, il n'estoit pas possible d'estre assez illuminez du Ciel pour les instruire, parmy le tracas de la menagerie de leurs cabanes, ioint que desirans leur conseruer l'amitié des François, qui traictoient avec eux, nous aurions plus de credit à les conseruer ainsi à part, que non pas quand nous serions cabanez parmy eux.

De forte que s'estans laissez persuader par ces discours & autres semblables, ils nous dirent de prier ce
220 grand Dieu, que nous appel- || lions Pere & nous disions ses seruiteurs, afin qu'il fist cesser les pluyes, qui pour lors estoient fort grandes & importunes, pour pouuoir nous accommoder la cabane que nous desirions: si bien que Dieu fauorisant nos prieres après auoir passé la nuit suyuante dans une petite cabane au milieu des champs, à le solliciter de ses promesses, il nous exauça, & les fist cesser si heureuse-

ment, que nous eufmes un temps fort serain, dequoy ils furent si estonnez & ravis d'admiration, qu'ils le publierent pour miracle, dont nous rendimes graces à Dieu. Et ce qui les confirma dauantage en ceste croyance fut qu'après auoir employé quelques iour* à ce pieux trauail & mis à sa perfection, les pluyes recommencerent, de sorte qu'ils publierent partout la grandeur de nostre Dieu.

Je ne puis obmettre un gentil debat qui arriua entr'eux, à raison de nostre bastiment, d'un ieune garçon lequel n'y trauaillant pas de bonne volonté, se plaignoit aux autres de la peine & du soin qu'ils se donnoient pour des personnes qui ne leur estoient point parens, & eust volontiers desiré qu'on eust delaiissé la cabane imparfaicte, & nous en peine de loger à descouuert, mais les autres Sauuages portez de meilleure affection, ne luy voulurent point acquiescer, & le reprirent de sa paresse & du peu d'amitié qu'il tesmoignoit à des personnes si recommandables, qu'ils deuoient cherir comme parens & amys bien qu'estrangers, puis qu'ils n'estoient venus que pour leur propre bien & profit.

|| Ces bons Sauuages ont ceste louable custume 221
entr'eux que quand quelqu'uns de leurs concitoyens n'ont point de cabane à se loger, tous unanimement prestent la main & luy en font une, du moins ils la mettent en tel estat qu'aysement de luy mesme il la peut paracheuer : & pour obliger un chacun à un si pieux & charitable office, quand il est question d'y trauailler, la chose se decide tousiours en plein conseil, puis le cry s'en faiët tous les iours par la ville ou

bourgade; afin qu'un chacun s'y trouue à l'heure ordonnée, iusques à entiere perfection de l'œuvre, ce qui est un tres bel ordre & fort loüable pour des Sauvages, que nous croyons & sont en effect, moins polis que nous.

Mais pour nous qui leur estions estrangers & arriuez de nouveau, comme disoit ce ieune homme, c'estoit beaucoup de se monstrier si humain que de nous en bast une, avec une si commune & uniuerfelle affection, veu qu'ils ne donnent ordinairement rien pour rien aux estrangers, si ce n'est à des personnes qui le meritent, ou qui les ayent bien obligez, quoy qu'ils demandent tousiours particulierement aux François, qu'ils appellent Agnonha, c'est à dire gens de fer en leur langue, ou qui se seruent de fer, ou le fer mesme, car ils nommoient quelquefois les laches Agnonha, qu'ils appellent autrement Atouhoin. Les Montagnais nous donnent le nom de Mistigoche ou Ouemichtigouchion, c'est à dire un homme qui est dans un canot de bois, ou batteau de bois, ou coffre
222 de bois, selon l'interpretation d'aucun. Nom || qu'ils donnerent aux premiers Europeans qui les aborderent dans des rfauires ou batteaux de bois, desquels ils n'auoient iamais veu auparauant, car les leurs ne sont faicts que d'escorces & fort petits. Mais pour le nom que nous donnent les Hurons, il vient de ce qu'auarauant nous, ils ne sçauoient que c'estoit de fer & n'en auoient aucun usage, non plus que de tout autre metal ou mineral, sinon en quelque endroit ils auoient du cuiure rouge, duquel i'ay veu un petit lingot vers la mer douce, que le Truchement Bruslé

nous apporta, d'une nation esloignée 80. lieuës des Hurons.

Nostre cabane fut bastie à la portée du pistolet de la bourgade, en un lieu que nous mesmes auions choisi pour le plus commode sur le costeau d'un fond, où passoit un beau & agreable ruisseau, de l'eau duquel nous nous seruions à boire & faire nostre Sagamité, excepté pendant les grandes neiges de l'Hyuer, que pour cause du mauuais chemin, nous prenions de la neige *ès enuiron de nostre cabane, pour faire nostre manger, & ne nous en trouuasmes point mal Dieu mercy. Il est vray qu'on passe d'ordinaire les sepmaines & les mois entiers sans boire & sans estre alteré, car ne mangeant iamais rien de sallé ny espicé, & son manger quotidien n'estant, que de ce bled d'Inde bouilly en eau, ceste menestre sert de boisson & de mangeaille, & si on peut estre quelquefois alteré, c'est lors qu'on mange de la viande, ou qu'on vay en voyage par terre, & peux asseurer qu'en un an, que i'ay demeuré aux Hurons, || ie n'ay pas beu neuf ou dix fois plus, 223 ce qui me faict dire avec saint Jean Climacus, que le beaucoup boire, vient d'habitude & non de necessité, & par ainli on peut à bon droit reprendre les grands beueurs, & ne souffrir ce vice à la ieu nesse, qui est ordinairement suiuy des autres.

Ie me trouuois aussi fort bien de ne manger point de sel, ny rien de sallé, encor que ie n'en eusse point l'habitude, que depuis que i'estois entré aux Hurons, d'où on n'en peut esperer que de plus de trois cens lieuës loin. A mon retour en Canada, ie me trouuois mal au commencement d'en manger, pour l'auoir

discontinué un peu trop long temps, mais ie m'y suis racoutumé du depuis, ce qui me faict croire qu'il n'est nullement necessaire à la conseruation de la vie, n'y* à la santé de l'homme, & qu'aysement s'en pourroit passer qui voudroit, il n'y auroit que de la peine au commencement & point à la fin.

Nostre pauvre cabane pouuoit auoir enuiron vingt pieds de longueur & dix ou douze de large, faicte en la forme d'un berceau de iardin, couuerte d'escorce partout, excepté au faicte où on auoit laissé une fente & ouuerture, d'un bout à l'autre de la cabane, pour sortir la fumée, estant acheuée de nous mesmes au mieux qu'il nous fut possible, nous fîmes des cloisons de pieces de bois, separant nostre cabane en trois, dont la premiere partie du costé de la porte nous seruoit de chambre & de cuisine, pour faire tout ce qui
224 estoit de nostre petit || mesnage & pour nostre repos de la nuit, que nous prenions contre la terre, sur une petite natte de ioncs, avec un billot de bois pour cheuet, & quelques busches que nous auions accommo-
dées chacun deuant nos couches pour n'estre veus. Ce lieu nous seruoit aussi de salle, pour receuoir & entretenir les Sauuages, qui nous venoient voir iournellement.

La seconde chambre, qui estoit la plus petite estoit celle où nous ferrions nos ustencilles & petits emmeublemens. Et la troisieme, dans laquelle nous auions dressé un Autel avec des pieces de bois piquées en terre, nous seruoit de Chappelle, laquelle a esté la seconde qui se soit iamais bastie aux Hurons & pais circonuoisins où la sainte Messe se disoit tous les

iours, au grand contentement & consolation de nos ames, car auparauant nous, ny Prestres, ny Religieux n'y auoit mis le pied, que le seul P. Joseph le Caron, qui y dit la premiere messe vers la bourgade de Toenchain. Et peur de la main larronnesse des barbares, nous tenions les petites portes d'escorces tousiours fermées & attachées auec des cordelettes, n'ayans pas moyen de les mieux accommoder.

A l'entour de nostre logis, bien que la terre fust un peu maigre & sablonneuse, nous y accommodames un petit iardin, fermé de pallissades pour en oster le libre accès aux enfans. Les pois, herbes & autres petites choses que nous y auions semées, y profiterent assez bien & eussent faict dauantage, si la terre eut esté bien labourée, mais il nous fallut seruir d'une vieille || 225
hache en lieu de besche & d'un baston courbé & pointu pour tout le reste des instrumens.

Si nostre iardin n'estoit point tant bon, nostre cabane estoit encore moindre, car pour auoir esté faicte hors de saison, l'escorce se descreua toute & si* fist de grandes fentes, de sorte qu'elle nous garantissoit peu ou point des pluyes, qui nous tomboient par tout, sans nous en pouuoir garantir ny le iour ny la nuit, non plus que des neiges pendant l'Hyuer, desquelles nous nous trouuions par fois couuerts le matin en nous leuant. Si la pluye estoit aspre elle nous esteignoit nostre feu, nous priuoit du manger & nous causoit tant d'autres incommoditez que ie puis dire auec verité, qu'il n'y auoit pas un seul petit coin en nostre cabane, où il ne pleust comme dehors, ce qui nous contrai-

gnoit d'y passer les nuits entieres sans dormir, cherchans à nous tenir & ranger debouts * ou assis en quelque petit coin pendant ces orages qui tomboient encores sur nous.

Ce nous estoit une grande incommodité à la verité, mais quand ie considere ce que nostre Seigneur a dit de luy mesme : Les Renards ont des tanieres, & les oyseaux ont des nids pour se retirer, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer son chef, ie trouue que nous estions grandement bien logez, & que nous aurions tort de nous en plaindre, car la gloire des vrais freres Mineurs est, d'estre vraiment pauvres avec Jesus. Il n'y a que ceux qui sont pauvres malgré eux, 226 qui deussent se plaindre de l'estre, disoit, || Aristides Athenien, car le bon Religieux est tousiours content, & se plaint rarement des choses mesmes qui l'oppressent & le mettent en necessité.

La terre nuë où nos genouils nous seruoient de table à prendre nos repas, ainsi comme les Sauvages, non en posture de Singe, mais assis sur des busches de bois, qui estoit quelque chose de plus que les barbares. Les nappes ny les seruiettes ne sont point en usage en ces pais là, & n'auions autre linge pour essuyer nos doigts après l'eau, que les seules feuilles de bled d'Inde, car nostre linge n'estoit que pour la Chappelle, lequel nous mesnagions fort, pour estre en pais disetteux & esloigné de tout secours. Nous auions quelques couteaux, mais ils ne seruoient aux repas, pour ce que nous n'auions point de pain à couper, & si rarement de la viande, que nous auons passé des six semaines & 2. mois entiers sans en manger un seul morceau,

que quelques petites pieces de chien, d'ours ou de renard, qu'on nous donnoit en festin, excepté vers Pâques & en l'Automne, que quelques François nous firent part de leur chasse.

La chandelle de quoy nous nous seruions la nuit, n'estoit que de petits cornets d'escorce de bouleau, qui estoient de peu de durée, & la clarté du feu nous seruoit pour lire, escrire & faire autres petites choses, pendant les longues nuits de l'Hyuer, qui nous estoient fort incommodés.

Nos viandes ordinaires estoient de mesme celles des Sauvages, & n'y auoit autre differen || ce sinon à 227 la netteté avec laquelle elles estoient préparées, nous y meslions assez souuent des petites herbes champêtres, que nous trouuions dans les prairies & par la campagne, comme de la Mariolaine sauuaige, de la pourcelene, & d'une certaine espece de baume avec de petits oignons qui donnoit goust à nostre Sagamité, les Sauvages n'en vouloient neantmoins point manger, & disoient que cela sentoit trop le mauuais, pour ce qu'ils n'usent d'aucunes herbes, & par ainsi ils ne nous en demandoient point, comme ils faisoient lorsqu'il n'y en auoit point & nous leur en donnions volontiers, aussi ne nous en refusoient ils pas en leurs cabanes quand nous leur en demandions, & d'eux mesmes nous en offroient volontairement, mais rarement en acceptions nous, sinon pour leur complaire & ne les point mescontenter.

Si au temps que les bois estoient en feue, nous auions quelque indisposition ou debilité du cœur, on faisoit une fente dans l'escorce de quelque gros fou-

teau * & avec une escuelle on amassoit la liqueur qui en distilloit, qu'on beuvoit comme un remede de bien peu d'effect, & qui affadit plustost qu'il ne fortifie, mais on se sert de tout où la necessité contrainct.

228 Auant que ie partis pour la mer douce, le vin des Messes que nous auions apporté de Kebec, dans un petit baril de deux pots estant failly, nous en fîmes d'autre des raisins du païs, qui fut tres bon & bouldut en nostre petit baril & en deux autres bouteilles que nous auions; de mesme qu'il eust pû faire en des plus grands || vaisseaux, & si nous en eussions encore eu d'autres; il y auoit moyen d'en faire une assez bonne prouision, pour la grande quantité de vignes & de raisins, qui sont en ce païs là. Les Sauuages en mangent bien le raisin, mais ils ne le cultivent point & n'en font aucun vin, pour n'en auoir l'inuention ny les instrumens propres. Nostre mortier de bois & une seruiette de nostre Chappelle nous serurent de pressoir & un Anderoqua ou sceau d'escorce, nous seruit de cuue, mais nos petits vaisseaux n'estans pas capables de contenir tout nostre vin nouveau, nous fûmes contraincts, pour ne point perdre le reste d'en faire du raisiné, qui fut aussi bon que celuy que l'on faict en nostre Europe, lequel nous seruit aux iours de recreation, & pour la bien venuë des François, à en prendre un petit sur la poincte d'un cousteau.

Des visites des Sauvages & à quelle intention. — 229
Leur maniere de saluer. L'estime qu'ils font des
François. De la vengeance. De la nation des testes
pellées, & comme nous gouvernions les François
& visitions les Sauvages.

CHAPITRE X.

L'homme est un animal sociable, qui ne peut vivre sans compagnie, mais il faut qu'il fasse election de gens de bien, s'il le veut estre luy-mesme, pour ce que les esprits se communiquent facilement & nous rendent souuent tels que sont ceux avec lesquels nous frequentons. Avec les Saints vous serez Saints, & avec les peruers vous serez peruertis, disoit le S. Prophete.

Pendant le iour, nous estions continuellement visitez d'un grand nombre de Sauvages & à diuerses intentions; car les uns y venoient comme amis & pour s'instruire de leur salut, d'autres pour auoir le contentement de nous voir & s'entretenir de discours avec nous, quelqu'uns pour observer nos ceremonies & nostre gouvernement. Les enfans pour apprendre leur creance & les lettres, & d'autres pour nous demander quelque chose, lors principalement que i'y estois, car le Pere Joseph & le Pere Ni || colas auoient 230
trouué cette inuention pour se dépetrer des Sauvages trop importuns, de leur dire qu'ils estoient pauvres quant à eux & que tout ce qu'ils auoient m'appartenoit, i'en pensois faire de mesme à leur endroit pour auoir paix, mais estans deux contre moi, ie perdis

mon procez & fus tousiours cru riche, & de rien en effect, car tout nostre vaillant ne consistoit qu'à un peu de rassades, quelques cousteaux & des petites aleines qu'on nous auoit donné à la traicte, pour viure en la campagne, & parmy les nations qui n'auroient point de charité pour nous.

Il y en auoit plusieurs malicieux, qui ne venoient que pour nous desrober de nos petits emmeublemens sous pretexte de viûte, comme d'autres plus charitables, nous apportoit des petits presens de bled d'Inde, citrouilles, fezolles & aucunesfois des petits poissons boucannez ou frais : reciproquement nous leur en rendions d'autres, comme aleines, espingles, fers à fleches, ou un peu de rassade, pour leur col ou leurs oreilles, & comme ils sont pauures en meubles, quand ils empruntoient de nos chauderons, ils nous les rendoient tousiours avec quelque reste de sagamité pour remerciement, & s'il escheoit de faire festin pour un deffunct, plusieurs nous enuoyoient nostre plat, comme ils faisoient au reste de leurs parens & amys.

231 Ciceron escrit que Caton le Censeur estant sur le point de mourir, se repentit d'auoir || esté manger chez un sien amy qui l'en auoit prié, disant qu'il auoit fait en cela, non en bon Citoyen Romain, mais en presomptueux barbare, pour ce qu'à dire vray nul homme vertueux & genereux peut aller manger chez autrui, qu'il ne perde sa liberté & ne mette sa reputation & grauité en tres grand peril, quoy qu'en puissent dire ceux qui ne cherchent que la bonne chere, sous pretexte d'amitié & de visîte. Cette raison & plusieurs autres nous empechoient d'aller que rarement, aux

festins des Sauvages desquels ils nous prioient souvent avec instance, mais à la fin nostre retenuë leur seruit de quelque chose, car par ce moyen ils ne perdirent iamais le respect & la croyance qu'ils nous auoient, ny nous la modestie & le bon exemple que nous leur deuions.

Pour retirer nos François du mal & les induire au bien, nous auions accoustumé de les faire assembler dans nostre cabane toutes les festes & dimanches (ceux qui vouloient) & leur remonstrans ce qui estoit de leur deuoir, leur donnions aussi la consolation d'une sainte liberté chrestienne & religieuse, pour leur seruir d'amorce à la vertu; & ces recreations estoient toutes spirituelles, desquelles mesmes les Sauvages estoient edifiez, comme de les ouyr chanter tous ensemblement, des Hymnes, des Pseaumes & des Cantiques spirituels, à la gloire & louange de nostre Seigneur.

La veille des Roys, selon qu'il se pratique par toute la Chrestienté, nous tirames au sort || avec des febles 232 du Bresil, pour l'election d'un Roy, car iusqu'alors iamais cette ceremonie ne s'estoit pratiquée dans le pais des Hurons. Or comme le sort m'escheut d'estre le premier à qui cest honneur ait arriué, il en fallut faire la ceremonie plus solemnelle & magnifique, aux despens de la communauté, avec un festin qui n'auoit point de prix, mais qui manqua de vin, car il n'y eut pour toute boisson, que de la belle eau claire, de laquelle peu gouterent : pour les viandes il y eut un meilleur ordre, les citrouilles n'y furent point espargnées, le bled d'Inde n'y manqua point, & le poisson

boucanné y fust assez commun, le tout meslé, deminsé, cuit & bouilly dans une grande chaudière, de laquelle un chacun eut à suffisance.

Quand quelque particulier * Sauvage de nos amys nous venoient visiter, entrans chez nous, la salutation estoit, ho, ho, ho, qui est une salutation de ioye, & la seule voix ho, ho, ne se peut faire que ce ne soit quasi en riant, principalement quand on leue la dernière syllabe, tesmoignans par là, la ioye & le contentement qu'ils auoient de nous voir; car leur autre salutation *Quoye*, qui est comme si on disoit, qu'est-ce, que dites-vous, se peut prendre en diuers sens, aussi est-elle commune enuers les amis & ennemis, qui respondent de mesme, *Quoye*, ou plus gracieusement, *Yatoro*, qui est à dire: mon amy, mon compagnon, mon camarade, ou disent, *Ataquen*, mon frere, & aux
233 filles || *Eadsé*, ma bonne amie, ma compagne, & quelquesfois aux vieillards, *Yaislan*, mon pere, *Houatinoron*, mon oncle, &c.

Mais lorsque mes Sauvages de sainct Gabriel, nous venoient voir, entrans chez nous, ou les rencontrans par la ville, leur salutation ordinaire estoit Iesus Maria, ou plustost *Iefous Mana* ou *Ana* ne pouuans dire mieux, on me dira que la lettre M est labiale, il est vray, mais les enfans à force de s'y estre exercé la prononçoient assez bien. Je leur auoir * appris à prononcer ces diuins Noms pour salut, afin de les former tousiours au bien, car il faut commencer par les choses les plus ayfées, pour arriuer aux plus difficiles.

Ils nous demandoient souuent à petuner, pour espargner le petun qu'ils auoient dans leur sac, car ils

n'en font iamais dégarnis : mais comme la presse y estoit grande & que cela sentoit de son auarice, nous ne leur en pouuions donner à tous, & nous en excusions, en ce qu'eux mesmes nous traitoient ce peu qu'en auions, & cette raison rendoit contans les esconduits, mais qui pourroit en auoir assez pour tous, feroit beaucoup pour les attirer tous en vostre cabane, car c'est leur miel, leur sucre, & leur mets plus delicieux.

Le Diable rusé fait le singe partout & contrefait mesme les choses les plus Sainctes, non pour nous aider, mais pour nous tromper. Il a inuenté des idoles pour contrecarer || les Images que Dieu, a commandées, & a donné l'invention d'une maniere de confession aux Indiens du Perou, qui les fait estimer gens de bien par les autres infidelles, comme aux Puritains d'Angleterre & aux Lutheriens d'Allemagne, l'ombre de quelque ceremonie de l'Eglise Romaine qui leur fait croire, mais faussement, qu'ils sont enfans de Dieu, & que les seuls Caluinistes sont heretiques, comme il fut dit en la maison d'un comte d'Allemagne reprenant une personne Catholique qui s'estoit mise au seruice de ce Huguenot. Ce malin esprit a contrefait entre nos Hurons la louable & ancienne coustume que nous auons de saluer de quelque deuote priere ou pieux souhait, celui que nous entendons éternuer, car ils saluent ceux qui éternuent, non deuotement comme nous, mais avec des imprecations & malheurs qu'ils souhaitent à tous ceux qui sont leurs ennemis, ce qui m'estonnoit fort au commencement, & ne pouuions penser qu'autre en fut l'inventeur que le Diable mesme. 234

Nous les en auons quelquesfois repris, mais ils ne pouuoient croire qu'il y eut de l'offence pour la hayne irreconciliable qu'ils ont à l'encontre des Nations qui leur font ennemies, car pour les personnes de leur propre Nation ils en sçauent assez bien endurer & supporter un tort ou iniure quand il eschet, & non d'un estranger, duquel s'ils ne se vengent à l'instant mesme
235 pour estre en || lieu où ils ne se voyent estre les plus forts, & qu'ils semblent diffimuler leur mal talent, ne vous y fiez pas neantmoins qu'à bonne enseigne pour beau semblant qu'ils vous fassent; peur que lorsque vous y penserez le moins, ils ne vous prennent au despourueu, & vous rendent au double ce que vous leur aurez presté, non deux coups pour un, ny deux iniures pour une, mais la mort pour un desplaisir, car tuer un homme ou un moyneau, n'y a pas grande difference entr'eux, & de bleffer ou donner un coup d'auiron, ils ne s'en tiennent pas souuent là, c'est pourquoy il fait bon estre sage par tout, & ne donner fuiet à personne de s'offencer si on n'en veut estre payé à la fin, comme l'exemple suiuite vous fera voir.

Deux François (comme i'ay rapporté au chap. 5. du 1. liure) un peu trop temeraires, offencerent un iour deux Canadiens assez mal à propos, dequoy ces Canadiens ne firent pour lors aucun semblant, à cause du lieu qui ne faisoit pas pour eux, & diffimulerent cet affront iusques au temps de s'en pouuoir venger sans tesmoins. Or il arriua à quelque * semaines de là que ces deux François qui ne pensoient desjà plus au desplaisir qu'ils auoient faicts * à ces deux

Sauuages s'en allerent à la chasse, vers l'Isle d'Orleans, ce qu'estant sçeu par ces Indiens qui ne les perdoient point de memoire, les allerent prendre au despourueu, les assommerent à coups de haches, & ietterent les corps dans la ri || uiere, sans qu'on pût sçauoir 236 que long-temps après qui en auoient esté les meurtriers, à la fin on descouurit les homicides qui pour cela ne l'aïssoient * pas d'estre les bien venus parmy ceux de leur Nation, encore qu'ils s'abstinissent de venir plus à Kebec, peur d'y trouuer leur chastiment.

Les François exageroient prou la faute comme elle estoit tres grande, & disoient assez la punition que meritoit l'enormité d'une telle meschanceté, mais pour cela les Sauuages ne donnoient ny chastiment ny reprimande à ces meurtriers, qui n'estoient pas gens à ces viandes la, & puis ils sçauoient bien que tost ou tard la faute leur feroit pardonnée, & qu'un present de Castors, au pis aller, les garantiroit du supplice & de la peine qu'on n'a encor ozé entreprendre sur eux.

Neantmoins il fut aduisé entre les Chefs François qu'il falloit monstrier à ces barbares un grand ressentiment de leur faute pour en empescher d'autres pareilles, & pour cet effect firent assembler en un conseil general tous les Sauuages qui se trouuerent pour lors à la traite, où les meurtriers ayans esté grandement blasmez, furent en fin pardonnez à la priere de ceux de leur nation, qui promirent un amendement pour l'aduenir, moyennant quoy le sieur Guillaume de Caen, General de la flotte, assisté du sieur de Champlain, & des Capitaines de Nauires, prit une espée

237 || nuë qu'il fit ietter au milieu du grand fleuve saint Laurens en la presence de nous tous, pour asseurance aux meurtriers Canadiens, que leur faute leur estoit entierement pardonnée, & ensevelie dans l'oubly, en la mesme sorte que cette espée estoit perduë & ensevelie au fond des eaux, & par ainsi qu'ils n'en parleroient plus.

Mais nos Hurons qui sçauent bien dissimuler & qui tenoient bonne mine en cette action, estans de retour dans leur païs, tournerent toute cette ceremonie en risée & s'en mocquerent disans que toute la cholere des François auoit esté noyée en cete espée, & que pour tuer un François on en feroit dorefnauant quite pour une douzaine de castors, en quoy ils se trompoient bien fort, car ailleurs on ne pardonne pas si facilement & eux-mesme * y feront quelques iours trompez s'ils font des mauuais, & que nous soyons les plus forts.

Pendant l'Hyuer les Ebicerinys se vindrent cabaner au pays de nos Hurons à trois lieuës du bourg de saint Ioseph, d'où nous les allions quelquesfois voir, & comme ils sont assez bonnes gens ainsi que i'ay dit ailleurs, ils nous rendoient nos visites & se trouuoient souuent dans nostre cabane, pour nous considerer & s'entretenir de discours avec nous, car ils sçauent les deux langues, la Huronne & la leur, quoy que tres differentes, ce que n'ont pas les Hurons, lesquels
238 ne sçauent ordinairement que la leur maternelle, || sans se mettre en peine d'en apprendre d'autre, ou par negligence, ou pour le peu de necessité qu'ils ont des autres Nations, ayans dans leur pays presque tout

ce qui leur fait besoin, & pour le reste on leur apporte ou bien ils voyagent en pays connus quoy qu'esloignez, d'où ils rapportent ce qui leur manque.

Ces Sauvages Ebicerinys nous donnerent aduis d'une certaine Nation, à laquelle ils vont tous les ans une fois à la traite, n'en estans esloignez qu'environ une lune ou lune & demye de chemin, tant par terre que par lacs & riuieres. A laquelle vient aussi trafiquer un certain peuple qui y aborde par mer avec de grands batteaux ou Nauires de bois, chargez de diuerfes especes de marchandises, comme haches faites en queue de perdrix, des bas de chausses avec les souliers y attachez, souples neantmoins comme un gant, & plusieurs autres choses qu'ils eschangent pour des fourures & pelleteries.

Ils nous dirent de plus que ces personnes là ne portoient ny barbe ny cheveux que fort peu, lesquels pour cette raison nous auons surnommez Testes pelées, & nous asseurerent aussi que leur ayans parlé de nous, ils leur tesmoignerent un grand desir de nous voir, ce qui nous fit coniecturer que ce pouuoit estre quelque peuple ou Nation policée & habitée vers la mer de la Chine, qui borne ce pays vers l'Occident comme il est aussi || borné de la mer Océane environ les 40. 239 degrez vers l'Orient, & esperions y faire un voyage à la premiere commodité avec ces Ebicerinys, comme ils nous le faisoient esperer moyennant quelque petit present, si l'obedience ne m'eust rappellé en France : car bien que ces Sorciers ne veuillent pas mener des François seculiers en leur voyage, non plus que les Montagnais & Hurons au Saguenet, de peur de des-

couvrir leur meilleure & plus excellente traite avec les pays, d'où ils rapportent tous les ans quantité de pelleteries ; ils ne sont pas si réservés en notre endroit, sachant des-ia par experience que nous ne nous meslons d'aucun autre trafic que de celui des ames, que nous nous efforçons de gagner à Iesus Christ, sans interest du temporel.

Quand nous allions en visite chez les Sauvages, ils en estoient bien aises & la tenoient à honneur & faveur, se plaignans de ne nous y voir assez souvent, & c'estoit à qui nous attireroit premier à son foyer, sans trop d'importunité pourtant, car ils tiennent les empressemens onereux & de mauvaises graces, & estans assis au milieu d'eux, où ils nous donnoient tousiours bonne place, ils nous escoutoient fort attentivement, nous interrogeoient fort paisiblement, & se resjouissoient fort honnestement, accompagnans souvent ces visites de quelque petit present, ou d'un reste de sagamité, disant : *Chataronchesta*, auez vous faim, *Sega*,
240 man || gez, mais pour mon particulier i'en prenois fort rarement, tant à cause qu'il sentoient pour lors trop le poisson puant, que pour ce que les chiens y mettoient souvent leur nez, & les enfans leur cueiller avec quoy ils mangeoient à mesme.

Comme par deçà l'on presente à boire aux amis, les Sauvages qui n'ont que de l'eau à boire pour toute boisson, & qui boient fort rarement, presentent le petunoir tout allumé à leurs amis, & à tous ceux qui leur rendent quelque visite, & nous tenans en cette qualité, ils nous en presentoient de fort bonne grace. Mais comme ie n'en ay iamais voulu user, ie les re-

merciois avec la même grace, & n'en prenois nullement, de quoy ils restoient au commencement fort estonnez, pour n'y avoir personne en tous ces pays là qui n'en use, pour à faute de vin, & d'espices, eschauffer cet estomach, & aucunement corrompre tant de cruditez prouenant de leur mauuaise nourriture.

Pendant les grandes neiges, nous estions souuent contrains de nous attacher des raquettes sous les pieds, ou pour aller au village, ou pour aller querir du bois, d'autant que n'y ayant sentier ny chemin frayé, nous n'eussions pû facilement nous retirer des neiges avec nos sandales de bois. Les Sauvages en usent de même comme choses ayfées, car avec icelles l'on n'enfonce point, & si on fait bien du chemin en peu de temps, & plus qu'on ne feroit sans icelles.

|| Ces Agnonra comme nos Hurons les appellent 241
sont deux ou trois fois grandes comme les nostres. Les Montagnais, Canadiens & Algomequins, hommes & femmes avec icelles suiuent la piste des animaux qu'ils font harceler & arrester par leurs chiens, puis l'abattent à coup de fleches, & d'espée emmanchées au bout d'une demie picque, qu'ils sçauent dextrement darder: apres ils se cabanent, se consolent & se resioüissent là du fruit de leur traual, & sans ces racquettes ils ne pourroient courir l'eslan, ny le cerf, & par consequent il faudroit qu'ils mourussent de faim en temps d'Hyuer, si les autres bestes n'y suppleoient.

Lorsque pour quelque necessité ou affaire particuliere, il nous falloit aller d'une bourgade en une autre, nous allions librement loger & manger en leurs cabanes, auxquelles ils nous receuoient & traitoient

fort humainement, bien qu'ils ne nous eussent aucune obligation, car ils ont cela de propre d'assister les passans, & recevoir courtoisement entr'eux toute personne qui ne leur est point ennemie : & à plus forte raison ceux de leur Nation, qui se rendent l'hospitalité reciproque, & assistent tellement l'un l'autre, qu'ils pouruoient à la necessité d'un chacun, sans qu'il y ayt aucun pauvre mendiant parmy leurs villes, bourgs & villages, comme i'ay dit ailleurs, de sorte qu'ils trouuoient fort mauuais entendans dire qu'il y auoit
242 en France grand nombre || de ces necessiteux & mendi-
dians, & pensoient que cela fut faute de charité, & nous en blasmoient grandement, disans que si nous auions de l'esprit on donneroit bon ordre à cela, les remedes estans faciles.

Mais comme une amitié requiert une autre amitié, & un don un autre present, il est plus que raisonnable que nous autres qui leur sommes estrangers, & ausquels ils n'ont aucune obligation, qu'allans loger chez eux, & viuans à leurs despens, nous leur donnions tousiours quelque chose, pour y estre tousiours les biens * venus, autrement ils nous estimeroyent *Onusley*, c'est-à-dire chiche & auare, & à la fin vous n'y seriez pas si bien receus que du passé. Un peu de petun, de rassades, quelques aleines, ou autres petites choses, vous peuuent conseruer leur amitié, & l'affection de vous recevoir tousiours courtoisement & traicter amiablement, comme i'ay esté par toutes leurs terres.

|| *Du pays des Hurons, nombre du peuple. — De 243*
leurs villes, villages & cabanes, & comme nous
deuons renoncer à nostre patrie pour viure en
paix en celle d'autrui.

CHAPITRE XI.

Bien que nostre vraye patrie soit le Paradis, auquel seul nous deuons aspirer & non aux choses de la terre. Si est-ce que l'amour du pays de nostre naissance nous est si naturel qu'encores que nous nous voulions refoudre de l'abandonner, si ne pouuons nous pourtant l'oublier, disoit le Sertorius Romain. C'est pourquoy Socrates pour aucunement moderer l'imperfection & la passion de cette inclination naturelle, defendit à ses disciples de dire cestuy-ci ou cestuy-là est mon pays, afin qu'ils ne peussent dire, cecy est à moy, & cela est à toy, pensant par là couper la source de toutes les querelles, procès, & débats, qui demeureroient esteins à son aduis, si toutes choses estoient possédées en commun.

Et à ce propos Plutarque au liure d'exil, raconte que Hercules le Thebain, ayant esté interrogé par les Sidoniens de quel pays il || estoit naturel, respondit 244 ainsi. Je ne suis pas de la grande cité de Thebes, ny de la tres-renommée Athenes, ny moins de Lycaonie, ains suis naturel de toute la Grece. Grandement fut estimé par les Grecs cette responce d'Hercules, pour s'estre nommé naturel de Grece. Mais beaucoup plus

fut prisée celle de Socrates, ayant esté enquis par le grand sacrificateur Archites d'où il estoit, auquel il respondit : le ne suis de Thebes comme Thesiphonte, ny des Athenes comme Agefilaus, ny de Lycaonie comme Platon, moins de Lacedemone comme Lycurgus, mais suis né au monde, & naturel de tout le monde.

245 C'est une leçon qui deuroit seruir à beaucoup & particulièrement aux Religieux, car qu'est-il besoin || que l'on sçache, ce Frere est de ce pays là, de cette ville là, il est de bonne maison, il est pauvre, il est riche, puis qu'ayant renoncé au monde & à tout ce qu'il y pretendoit, il ne doit plus rien auoir à démesler avec iceluy. C'est aussi une vaine curiosité aux seculiers de s'en vouloir informer, pour esgaler l'honneur qu'ils leur rendent non au pois de leur vertu, mais à l'once de ce qu'ils ont quitté, comme si l'honneur n'estoit deu qu'aux apparences exterieures à l'exclusion des vertus internes, lesquelles Dieu seul * chérit sans distinction du pauvre ou du riche.

Or nos Hurons encores barbares n'ont pas esté instruits en une si bonne escole qu'ils voulussent penser en un seul Paradis, ils disent franchement leur qualité & au delà, & || croient que ce leur soit honneur de haut louer leur pay\$, quoy qu'assez mal garny en comparaison de plusieurs autres contrées qui se retrouuent plus vers le Sù, mais comme il n'est pas encores des pires, ie vous en feray la description telle que ie l'ay deu sçavoir, laquelle vous fera d'autant plus utile que vous aurez de volonté d'y voyager.

Premierement il est situé sous la hauteur de qua-

rante quatre degrez et demy de latitude, et selon aucuns le Soleil se leue six ou sept heures plus tard sur leur Orifon que sur celuy de Paris, tellement qu'il est icy enuiron six heures du matin, qu'il n'est encor aux Hurons que unze heures ou minuit du iour precedent, si la supputation en est bien faite, laquelle ie rapporte simplement comme ie l'ay apprise.

Ce pays est tres-beau & agreable, fort deserté & trauersé d'estangs, & de lacs, avec de beaux ruisseaux qui se desgorgeant dedans ce grand lac, que nous appellons la Mer douce. Il est plein de belles collines, campagnes, & de tres belles & grandes prairies qui portent quantité de bon foin, auquel les François mettent le feu sur le pied quand il est sec, non pour en profiter, mais pour se recreer.

Il y a aussi en plusieurs endroits quantité de froment sauuage, qui a l'espice comme seigle, & le grain comme de l'auoine : i'y fus trompé, pensant au commencement que i'en vis, que ce fussent champs ensemencez de bon || grain : ie fus de mesme trompé aux pois sau- 246
uages, où il y en a en diuers endroits aussi espais comme s'ils y auoient esté semez & cultiuez : & pour monstrier éuidemment la bonté de la terre, un Sauuage du village de Toenchen ayant planté dans un coin de son champ un peu de pois qu'il auoit apporté de Kebec, rendirent en quantité leurs fruits deux fois plus gros que leur semence, de quoy ie m'estonnay, n'en ayant point veu par tout ailleurs de si beaux.

Il y a de belles forests, peuplées de gros chesnes, fouteaux, herables, cedres, sapins, ifs & autres sortes de bois beaucoup plus beaux, sans comparaison,

qu'aux autres prouinces du Canada que nous auons veües : & font tousiours d'autant plus belles, le pays plus beau, & les terres meilleures, que plus on auance tirant au Sû : car du costé du Nord les terres sont plus sablonneuses, les pays plus montagneux, et les forests plus desgarnies de gros bois, sinon de cedres qui croissent mesme iusques dans les veines des rochers, comme ie vis voyageant sur la Mer douce, pour la pesche du grand poisson.

Il y a plusieurs contrées ou provinces au pays de nos Hurons qui portent diuers noms, & sont gouuernées par diuers Capitaines ou chefs generaux & particuliers dependans & independans, celle où commandoit le grand Capitaine Atironta s'appelle *Renarhonon*, 247 celle d'Entauaque s'appelle *Atigagnongueha*, & la Nation des Ours qui est celle où nous demeurions sous le grand Capitaine Auoindaon s'appelle *Atingyhointan*, & en cette estendue de pays il y a environ vingt ou vingt cinq tant villes que villages, dont une partie ne sont point clos ny fermez, & les autres sont fortifiez de longues boises de bois à triples rangs, à la hauteur d'une longue picque entrelassées les unes dans les autres & redoublées par dedans de grandes & grosses escorces de huit à neuf pieds de haut, par dessous il y a de grands arbres esbranchez posez de leur long sur les troncs des arbres faits en fourchettes, fort courtes pour les tenir en estat, puis au dessus de ces pallissades & fermetures, il y a des galleries ou guerittes qu'ils appellent *Ondaqua*, lesquelles ils garnissent de pierres en temps de guerre pour ruer sur l'ennemy, & d'eau pour esteindre le feu qu'il y

pourroit appliquer. On y monte par une eschelle assez mal façonnée & difficile, qui est faite d'une longue piece de bois charpentée de plusieurs coups de haches, pour tenir ferme du pied en montant.

Les villes & villages de nos Hurons sont permanens, & ne se changent point sinon lorsque trop esloignez des bois, ils ont de la peine d'en auoir. Et en second lieu quand leurs heritages sont tellement amaigris & defeichez (à faute de fumier) || qu'ils ne peuvent 248 plus produire leur bled à la perfection ordinaire, ce qui arriue de dix, vingt, trente & quarante ans, plus ou moins selon les contrées, la bonté des territoires, ou l'esloignement des forests, au milieu desquelles ils bâtissent tousiours leurs bourgs & villages pour les commoditez qu'ils en reçoient, car auparauint que tous les bois des enuirs soient consummez, il y a un grand temps, de maniere qu'il n'y auroit plus qu'à trouuer l'industrie de fumer les terres ou de semer en de nouvelles places leur bled d'Inde, qu'ils ont accoustumez de planter tous les ans dans les mesmes trous des années precedentes, qu'ils feroient comme nous des eternitez en un mesme lieu, car pour le bois ils ont l'inuention de l'amener en temps d'Hyuer, par sus les neiges, attaché sur de certaines traînées ou planchettes de cedre fort commodement.

Leurs cabanes qu'ils appellent *Ganonchia*, sont faites comme j'ay dit en façon de tonnelles ou berceaux de iardins, couuertes d'escorces d'arbres, longues de vingt cinq à trente toizes plus ou moins, selon qu'il eschet (car elles ne sont pas toutes d'une égale longueur) & larges de six, laissant par le milieu

249 une allée de dix à douze pieds de large, qui va d'un bout à l'autre de la cabane, aux deux costez de laquelle il y a une maniere d'establie, qu'ils appellent *Endicha*, de mesme longueur & de la hauteur || de quatre ou cinq pieds, où ils couchent en Esté, pour euitier l'importunité des puces dont ils ont en quantité, & en Hyuer au bas sur les nattes deuant le feu arrangez les uns ioignans les autres pour estre plus chaudement, les enfans au lieu plus commode & les pere & mere après, & n'y a point d'entre-deux ou de separation, ny pied, ny cheuet, non plus en haut qu'en bas, & ne font autre chose pour se reposer, que de s'estendre en la mesme place où ils se trouuent assis, & s'affubler la teste dans leur robe, sans autre couuerture, ny liât, qui est une façon de se coucher aysée, & qui se continuë à petit fraiz.

Ils emplissent de bois sec pour brusler en Hyuer, tout le dessous de ces estables, mais pour les grosses busches, qu'ils appellent *Ancincuny*, qui seruent à entretenir le feu posées à terre par l'un des deux bouts & esleuées de l'autre sur une pierre, ou bout de tizon, ils en font des piles deuant leurs cabanes, ou les serrent au dedans des porches, qu'ils appellent *Aque*. Toutes les femmes s'aydent à faire ceste provision de bois, qui se fait dès les mois de Mars & d'Avril, & avec cet ordre en peu de temps chaque mefnage estourny de ce qui luy est necessaire.

Ils ne se seruent que de tres-bon bois, ayman mieux l'aller chercher bien loin, qu'auoir moins de peine & en auoir de mauuais ou qui fasse fumée, c'est pourquoy ils entretiennent tousiours un feu clair & bien

faict avec peu de bois, que s'ils ne rencontrent point d'arbres || secs à leur gré, ils en abbatent de ceux qui 250 ont les branches mortes, lesquelles ils mettent par esclats & couppent de longueur comme les cotrets de Paris. Pour le fagotage, ils ne s'en seruent point du tout, non plus que du tronc des gros arbres qu'ils abbatent, lesquels ils laissent là pourrir sur la terre faute de scie pour les scier, ou d'industrie pour les mettre en pieces, qu'ils ne soient secs & pourris, pour nous qui n'y prenions garde de si prés, nous nous seruions du premier venu, sans employer tout nostre temps à en aller chercher si loin, car c'estoit à nous mesmes à y pourvoir, & non aux Sauuageffes, qui ne nous en donnoient que par courtoisie ou par presents reciproques d'autres de pareille valeur, sinon lors que nous estions logez dans leurs cabanes.

En une cabane il y a plusieurs feux, & à chaque feu il y a deux mefnages, l'un d'un costé, & l'autre de l'autre, & telle cabane aura iusqu'à 8. 10. ou 12. feux, qui font 24. mefnages, & les autres moins, selon qu'elles sont longues ou petites, & où il fume à bon escient, qui faict que plusieurs en reçoient de tres-grandes incommoditez aux yeux, ny ayant fenestre ny aucune ouuerture, que celle qui est au faiste de leur cabane par où fort la fumée.

Ces cabanes n'ont aucune cloison ou separation, qui puisse empescher de porter la veuë d'un bout à l'autre & voir ce qui s'y passe, neantmoins ils y demeurent tous en paix & sans aucune confusion ny bruits, chacun dans son departement avec ce qui leur appartient, qui || n'est ny enfermé, ny clos de clefs ou de serrures. 251

Aux deux bouts il y a à chacun un porche, & ces porches leur seruent principalement à mettre leurs grandes cuues ou tonnes d'escorce, dans quoy ils serrent leur bled d'Inde, après qu'il est bien sec & esgrené. Au milieu de chacun de leur logement il y a deux grosses perches suspenduës, qu'ils appellent *Ouaronta*, où ils pendent leur cramaliere, & mettent leurs fourures, viures & autres choses, peur des souris & pour tenir les choses seichement.

Pour le poisson duquel ils font prouision pour leur Hyuer, après qu'il est boucané & bien deseiché, ils le serrent en des tonneaux d'escorce, qu'ils appellent *Acha*, excepté *Leinchataon*, lequel ils n'esuentrent point & le pendent au haut de leur cabane attaché avec des cordelettes peur des souris & d'une mauuaise odeur qu'il rend en temps chaud, telle que personne ne la pourroit souffrir icy.

Crainte du feu, auquel ils sont assez suieets, ils serrent ordinairement ce qu'ils ont de plus precieux dans des tonneaux d'escorces, qu'ils enterrent en des fosses profondes qu'ils font au coin de leur foyer, puis les couurent de la mesme terre, & par ce moyen font conseruez non seulement du feu, mais aussi de la main des larrons, pour n'auoir autre coffre ny armoire en tout leur mesnage que ces petits tonneaux. Il est vray qu'ils se font fort peu souuent de tort les uns aux autres; mais encore s'y en pourroit il trouuer de meschans, qui vous feroient du desplaisir s'ils en trouuoient
 252 l'occa || sion, car l'obiet esmeut la puissance, dit le Philosophe, & l'occasion faict le larron.

Des exercices ordinaires des Hurons & des pauvres mendians & vagabons, & comme les Canadiens cabanent & courent les bois.

CHAPITRE XII.

Ce bon Legislateur des Atheniens Solon, fist une Loy, dont * Amasis Roy d'Egypte auoit esté iadis Autheur, laquelle obligeoit un chacun de monstrier tous les ans d'où il viuoit par deuant le Magistrat, autrement à faute de ce faire il estoit puny de mort. Et le bon Empereur Marc Aurelle, faisant mention de l'ancienne diligence des Romains, escrit qu'ils s'employeroient tous avec telle ardeur aux labeurs & travaux, qu'ils ne peurent oncques trouuer en toute la Cité de Rome un homme oisif, pour porter une lettre à deux ou trois iournées.

C'estoit une occupation sans exemple & qui tesmoignoit le bon ordre de leur Republique, dans lesquelles on ne doit iamais souffrir ceux qui pouuans gagner leur vie par un honneste traual, ne font mestier que de volleries & brigandages, comme cela n'est que trop ordinaire par toute la France, & particulièrement à Paris, où souuent ils passent pour honnestes gens, 253 mais le pis est que comme ils ne se contentent pas de la mediocrité à laquelle ils preferent le luxe & la delicatesse, ils mettent souuent vostre vie en hazard, pour l'auoir avec la bourse.

Les Chinois desquels nous deurions imiter les Loix (quoy que Payens) ont aussi trouué l'inuention de

bannir d'entr'eux les fainéants & paresseux, par une ordonnance inuiolablement obseruée, à tous les pauvres, sous tres-grieues peines, de mandier par les ruës, & à qui que ce soit de leur donner, n'y ayant que les seuls Religieux Chinois à qui il est permis de quester, & chercher leur vie de porte en porte, comme par deça les FF. Mineurs.

Mais pour ce qu'il sembleroit que ce seroit tout à fait bannir la charité & l'humanité du milieu d'eux, ils ont des Hospitaux Royaux en grand nombre par tout le Royaume, pour loger, nourrir & entretenir les vrais pauvres, s'entend ceux qui n'ont aucun moyen de travailler & gagner leur vie & non les autres qui peuvent faire quelque chose, lesquels sont contraincts de servir pour leurs despens, ce qui est plus que raisonnable, car quelle apparence y auroit il de nourrir du bien des pauvres, ceux qui ont de la santé assez pour n'estre point pauvres & viure honnestement accommodé.

C'est pour la mesme raison que les Aueugles n'y sont point exempts de travailler, ny admis dans les Hospitaux, s'ils ne sont vieux & cassez, & ne leur est non plus
254 permis de tracasser & || mandier par les ruës, ny par les Temples, comme ils sont à Paris, au grand destourbier de ceux qui prient Dieu. Mais on les oblige chez les Cordiers & Potiers d'estain, pour tourner les rouës, & faire plusieurs autres exercices où il ne faut point d'yeux. Nous voyons mesmes nos vieilles Huronnes, qui pour auoir la veuë debile, ne demeurent pas pour cela tousiours oyseuses; elles s'employent d'elle* mesmes à esgrener le maïz hors des espics, à filer, pleurer

les morts, & à plusieurs autres petites occupations compatibles à leurs infirmités.

On employe les manchots & estropiez en d'autres choses selon leurs incommodités, & les culs de iattes à faire des espingles & esguilles, à coudre des habits & faire plusieurs autres exercices des mains. Mais pour les playez & ulcerez, il est croyable qu'ils y sont moins frequens que par deçà, puis que la mendicité leur est interdite, & que s'ils entrent dans les Hospitaux, leurs playes sont visitées & eux œilladez de près, pour eiter aux tromperies & artifices, desquels plusieurs gredins & caymans uzent pour entretenir leurs playes & tirer la quinte-essence des bources. Que si on y prenoit garde de près, on feroit souuent icy des miracles sans miracles, en des personnes que l'œil guerirait sans médicament, & m'estonne comme à Paris, & autres bonnes villes de France, il n'y a des Chirurgiens gagez pour y donner ordre, puis que les abus y sont si frequens que personne n'en peut douter, du moins les vrais pauvres & malades feroient || se- 255
cours & les trompeurs chastiez ou banis.

Nos Sauvages ne sont point en peine de dresser des Hospitaux pour les malades, ny de deffendre la mendicité aux vagabonds, car chacun a soin de ses malades, & aucun n'est tellement vagabond qu'il doive viure aux despens d'autrui. Ils ne sont point neantmoins si exacts obseruateurs, que d'employer le temps avec un soin si particulier des anciens Romains, mais encores ont ils quelques occupations & exercices particuliers, auxquels ils s'adonnent & employent aucunement le temps. Les hommes vont à la chasse, à la

pesche, à la guerre, à la traicte, & font des cabanes & des canots ou les outils propres à cela ; le reste du temps à la vérité ils le passent en oyfiueté, à iotier, dormir, chanter, dancer, petuner, ou aller en festin, & ne veulent s'entremettre d'aucun ouurage qui soit du deuoir de la femme sans grande neccessité, & par ainsi iotüissent de beaucoup de repos qu'on ne iotüyt pas icy.

Ce n'est pas neantmoins en cela que consiste leur bon-heur, principalement, mais c'est en ce qu'ils n'ont aucune passion pour les biens & richesses de la terre, qu'ils possèdent comme ne les possédans point, ainsi que dit l'Apostre. N'ont aucun procès, noises ou débats, pour les deffendre, & ne sçauent que c'est de condamnation, de luges, de tailles, subides, ny de prison, que pleust à Dieu qu'ils fussent conuertis, mais à mesme temps qu'ils seront faicts Chrestiens, ie crains bien fort qu'ils perdront leur simplicité & re-
256 pos, non que la Loy de Dieu || porte cette neccessité, mais la corruption glissée entre les Chrestiens se communique facilement entre les barbares conuertis, qui succent avec la doctrine des Saints, le mauuais esprit de ceux qui les frequentent.

Ils ont l'exercice du ieu tellement recommandable & coustumier, qu'ils y employent une bonne partie du temps qui leur reste des autres occupations plus serieuses, ausquelles ils s'adonnent assez peu souuent, & que la neccessité ne les y contraigne. Ils sont fort beaux iotüeurs & patiens, car encores que la chanse ne leur en die point, ils ne s'en faschent pas, & perdent aussi gayement du moins exterieurement, que s'il estoit en chanse, dont i'en ay veu quelqu'uns s'en retourner

en leur village tout nuds, chantans alaigrement après auoir tout perdu au nostre, & est une fois arriué qu'un Canadien perdit (après toutes ses hardes) & sa femme, & ses enfans contre le sieur Du Pont Graué, lequel les luy rendit après volontairement & de fort bonne volonté, car il n'eust pas voulu se charger d'un tel attirail, qui luy eust apporté plus de peine que de profit, & neantmoins, il estoit en luy de les retenir sans que le Sauuage l'eut pû trouuer mauuais.

Les hommes ne s'adonnent pas seulement au ieu des ioncs nommé *Aescara*, qui sont trois ou quatre cens petits ioncs blancs, également coupez de la grandeur d'un pied ou enuiron, mais aussi à plusieurs autres sortes de ieu, comme de prendre une grande escuelle de bois, & dans || icelle auoir cinq ou six noyaux 257 ou petites boulettes un peu plattes de la grosseur du bout du petit doigt & peintes de noir d'un costé & blanche * ou iaune * de l'autre, & estans tous assis à terre en rond, à leur accoustumée, prennent tour à tour selon qu'il eschet, ceste escuelle avec les deux mains qu'ils esleuent un peu de terre, & à mesme temps l'y reposent & frappent un peu rudement, de sorte que ces boulettes se remuans, ils voyent comme au ieu des dez de quel costé elles se reposent & si elles sont pour eux ou non, & pendant que celui qui tient l'escuelle la frappe & regarde à son ieu, il dit continuellement & sans intermission, *Tet, Tet, Tet, Tet*, pensant que cela excite & fait bon ieu pour luy; encor que cela ne sert que d'un amusement, plus tolerable que les choleres de nos iotieurs de cartes & de dez, qui s'emporent à leurs premieres passions.

O bon Iesus, il n'y a pas iusqu'à un tas de mauuais garçons, qui ne cessent de blasphemer au ieu, comme si offencer un Dieu nous deuoit faire profiter ou plustost perir dans ses disgraces. Ah mal-heureux ! qui as pris l'habitude de iurer, tous les vices doiuent estre abhorrez, mais celui du blaspheme plus que tous les autres, car il n'y a vice qui ne puisse causer quelque delectation & non iamais le blaspheme, & par consequent moins excusable que les autres, qui tous nous meinent à la damnation.

258 Pour le ieu ordinaire des femmes & filles, auquel s'entretiennent aussi par fois des hom- || mes & garçons avec elles, est particulièrement avec cinq ou six noyaux, comme ceux de nos abricots, noirs d'un costé & iaunes de l'autre, lesquels elles prennent avec la main comme on faict les dez, puis les iettent un peu en haut, & estans tombez sur une peau qui leur sert de tapis, elles voyent ce qui faict pour elles, & continuent à qui gaignera les coliers, oreillettes, ou autres bagatelles de leurs compagnes, & n'ont iamais de monnoye d'or ou d'argent, car ils n'en ont aucune cognoissance ny usage, de maniere que quand il est mesme question de trafique ou achapt de marchandise, ils ne font qu'eschanger une chose pour une autre.

Ie ne puis obmettre aussi qu'ils pratiquent en quelqu'uns de leurs villages ce que nous appellons en France porter les momons ; car ils enuoyent le cartel de defy aux autres villages, pour les faire venir iouer avec eux & gaigner leurs ustencilles s'ils peuuent, & cependant les festins ne manquent

point, car pour la moindre occasion la chaudiere est sur le feu, particulièrement en Hyuer, qui est le temps auquel principalement ils festinent & se re-iouissent ensemblement pour passer plus doucement la rigueur de la saison.

Ils ayment la peinture & y reussissent assez industrieusement pour des personnes qui n'y ont point d'art, ny d'instrumens propres, & font des representations d'hommes, d'animaux, d'oyseaux & autres grotesques, tant || en relief, de pierres, bois & autres semblables matieres, qu'en platte peinture sur leur corps, qu'ils font non pour idolatrer, mais pour contenter leur veuë, embellir leurs callumets & orner le deuant de leurs cabanes. 259

Pendant l'Hyuer, du filet que les femmes & filles ont disposé, les hommes en font des rets & seines pour pescher & prendre le poisson iusques sous la glace, par le moyen des trous qu'ils y font en plusieurs endroits, dont en voicy la methode.

Ils font à grands coups de hache un trou assez grandelet dans la glace d'un lac ou de la riuiera; ils en font d'autres plus petits d'espaces en espaces, & avec des perches ils passent une fîscelle de trous en trous par dessous la glace: ceste fîscelle aussi longue que les rets qu'on veut tendre, se va arrester au dernier trou, par lequel on tire, & on estend dedans l'eau toute la rets* qui luy est attaché. Quand on les veut visiter, on les retire par la plus grande ouuerture, pour en recueillir le poisson, puis il ne faut que retirer la fîscelle pour les retendre, les perches ne seruans qu'à passer la premiere fois la fîscelle.

Ils font auffi des fleches avec le cousteau fort droictes & longues & n'ayans point de cousteaux, ils se seruoient anciennement des pierres tranchantes, & les empennent de plumes, de queuës & d'aisles d'Aigle, par ce qu'elles sont fermes & se portent bien en
260 l'air. Ils accommodent la pointe avec de nos fers || qu'on leur traicte à Kebec, ou bien avec une pierre acérée qu'ils collent dans le bout de la fiesche fenduë avec une colle de poisson tres forte. Ils font les cordes de leurs arcs avec des boyaux ou nerfs d'animaux, de mesmes celles des raquettes, qui leur seruent pour aller sur la neige au bois & à la chasse, puis des masques de bois pour la guerre, assez bien faictes, & des pautois de cedre, qui leur couurent presque tout le corps, & d'autres plus petits faicts de cuir bouilly.

Ils font auffi des voyages par les lacs & riuieres, qui sont frequentes dans le païs, iusques en des nations fort esloignées, où ils traictent & eschangent de leurs marchandises pour d'autres, qui leur sont besoin & desquelles leur païs manque, mais ils n'entreprennent pas ordinairement ces voyages de longs cours, inconsideremment & sans en auoir premierement eu la permission des Chefs, lesquels en un conseil particulier, ont accoustumé d'ordonner tous les ans la quantité d'hommes qui doiuent partir de chaque ville ou village, pour ne les laisser desgarnis de gens de guerre, & quiconque voudroit partir autrement le pourroit faire à toute rigueur, mais il en seroit blasmé & estimé mal auisé & inciuil.

J'ay veu plusieurs Sauuages des villages circonuoisins venir au bourg S. Ioseph demander congé au

Capitaine Onorotandi, frere du grand Capitaine Auoindaon, pour auoir la permission d'aller au Saguénay: car il se disoit Maître superieur des chemins & riuieres qui y condui- || sent, s'entend iuf- 261
ques hors le païs des Hurons. De mesme il falloit auoir la permission & congé d'Auoindaon, pour aller à Kebec, & comme chacun entend estre le maistre en son païs, aussi ne laissent ils passer aucun d'une autre nation par leurs terres, pour la traicte, sans estre recognus & gratifiez de quelque present: ce qui se faict sans difficulté, autrement on leur pourroit donner de l'empeschement & faire du desplaisir, si on vouloit.

Sur l'Hyuer que le poisson se retire sentant le froid, comme au mois de Juillet & d'Aoust sentant le chaud, les Sauuages errants comme sont les Canadiens Algomquins* Etechemins & autres, quittent les riuies de la mer & des riuieres & se cabanent dans les bois, là où ils sçauent qu'il y a de la venaïson. Pour nos Hurons, Honquerons & autres peuples sedentaires, ils ne quittent point leurs villes & villages, que pour les raisons que i'ay deduites cy-dessus, au chapitre precedent.

Lorsque ces peuples errants ont faim, ils consultent l'Oracle, & après s'en vont l'arc en la main & le carquois sur le dos, la part que leur Medecin leur a indiqué, ou ailleurs où ils pensent ne point perdre leur temps. Ils ont des chiens qui les suyuent, & nonobstant qu'ils n'abayent * point, toutesfois ils sçauent fort bien descourir le giste de la beste qu'ils cherchent, laquelle ayant trouuée ils la poursuient courageusement & ne l'abandonnent iamais qu'ils ne

262 l'ayent terrassée, & en fin l'ayant naurée à mort, ils la font tant harceler par leurs chiens || qu'il faut qu'elle tombe, lors ils luy ouurent le ventre, baillent la curée aux chiens, festinent & emportent le reste. Que si la beste pressée de trop près rencontre une rivièrre, la mer ou un lac, elle s'eslance librement dedans, & nos Sauvages après où ils luy donnent le coup de la mort s'ils ont des canots prests, comme ils firent à Gaspey, un iour auant mon arriuée.

Or pour ce que plusieurs pourroient penser qu'estans les Montagnais errants, ils vivent en bestes en leur hiuernement, ie vous ay icy mis l'ordre qu'ils y tiennent, qui est une coustume louable, car voulans se departir & courir les montagnes & les bois, ils font une reueuë de la quantité de femmes vefues, petits enfans & de personnes qui ne peuuent auoir leur vie par le moyen de la chasse, & les departent par les familles egalelement, ostans des enfans ou il y en a beaucoup, pour les mettre ou il y en a moins, & ainsi des autres personnes inutiles. Et pour ce qui est des hommes & des garçons capables de la chasse, s'il y a quelque famille qui en manque, on en tire de celles qui en ont trop, pour en accommoder de moins accommodées. Il n'y a que les filles de mauuaise vie, à qui on a peine de trouuer place, pour autant qu'elles sont en opprobre parmy ceux de leur nation, comme les filles desbauchées icy.

Tout cest accommodement estant fait, si les neiges sont assez hautes, ils donnent ordre qu'en chaque famille il se fasse des traînes de bois, d'environ un pied de large, & huit ou dix de long, un peu cour-

bées par le bout de || deuant, sur lesquelles ils char- 263
gent tous leurs pacquets, viures & emmeublemens
auec les petits enfans, qui ne peuuent marcher, si les
meres n'ayment mieux les porter sur leur dos em-
maillottés sur une petite planchette, à la façon de
nos Huronnes, & en ceste maniere courent les bois
s'ils ne prennent les riuieres.

Estans arriuez au lieu où ils doiuent camper. Les
ieunes femmes & filles ayans la hache en main vont
par ces grandes forests, couper quinze ou vingt per-
ches, plus ou moins, selon la grandeur de la cabane
qu'ils ont à faire. Cependant les vieilles femmes &
aucunefois les hommes, en ayans designé le plan,
vuident la neige auec leurs pelles, qu'ils font ou por-
tent exprés pour ce suieſt. La place se fait ronde ou
en quarré à la volonté du maistre Architecte, pro-
fonde selon la hauteur des neiges de deux, trois
iusques à quatre pieds, de maniere que la neige leur
sert comme d'une muraille qui les enuironne de tous
coſtez, excepté par l'endroit où on la fend, pour faire
la porte que l'on tient fort basse.

Les perches estans apportées on les plante sur le
haut de la neige, puis on iette sur ces perches qui
s'approchent un peu par en haut, quatre ou cinq
rouleaux d'escorces cousues ensemble commençant
par le bas, comme font les recouureurs des maisons,
la neige que l'on a à dos, est après couuerte de petites
branches de cedre ou de pin, de quoy la maison est
aussi pauée, haute ou basse selon qu'il eschet, car en || 264
aucunes on s'y tient facilement debout & en d'autres
non. L'huis du logis n'est autre qu'une meschante

peau d'Eslan attachée à deux perches, qui seruent de porte, dont les iambages du palais, sont la neige mesme, soutenue de quelque bois.

Le ne sçay si l'on pourroit assez exagerer la peine & les incommoditez que l'on souffre dedans ces chetifs palais, où l'on experimente par fois les deux extremittez, un extreme chaud tel que l'on est a demy rosty, ou un extreme froid, tel que l'on est à demy glacé, & puis des chiens vous importunent sans cesse pour auoir place auprès de vous, mais la fumée selon les vents en est insupportable, comme la faim quand la chasse n'est pas bonne, un autre puissant diuertissement d'esprit.

S'ils n'ont dessein que demeurer une seule nuit en un mesme lieu, ou deux ou trois au plus, ils n'y apportent point tant d'inuention, particulièrement lorsqu'ils n'ont point de petits enfans, car à peine font ils de cabanes, & si ce sont chasseurs, ils se contentent de coucher sur la neige au pied d'un arbre, ou pour le plus ils font un trou dans la neige, auquel ils font du feu & se couchent auprès, dormans là aussi gaillardement, que nous sçaurions faire icy sur un bon liêt.

265 Ils se cabanent ordinairement plusieurs mesnages ensemble, & ne se seruent que d'un feu à deux, à la maniere de nos Hurons, mais il y a cela || de difference que nos cabanes Huronnes sont bonnes & solides, grandes & spacieuses, & pour ce ordinairement froides si on n'en bouchoit les aduenues, là où les Montagnaites sont petites, basses, reserrées & facilement eschauffées, si on y apporte tant soit peu de soin.

J'ay admiré les grands voyages que nos Montagnais & Canadiens font quelquesfois tant par mer, par les riuieres, que par terre, pour traiter les marchandises qu'ils ont eûes des François, ils vont iusques vers les Flamands du costé de la Virginie, & en la Virginie mesme, où sont habituez les Anglois, & en beaucoup d'autres pays du costé du Saguenay, par des chemins fort difficiles & dangereux, & entreprendront (chose incroyable) d'aller dix, vingt, trente & quarante lieues par les bois, sans rencontrer ny sentiers, ny cabanes, & sans porter aucuns viures, sinon du petun, & un fuzil, avec l'arc au poing, & le carquois sur le dos. S'ils sont presséz de la soif, & qu'ils ne rencontrent point d'eau ils ont l'industrie de faire une fente dans l'escorce des plus gros fouteaux qui sont en seue, & en succent la douce & agreable liqueur qui en distile, comme nous soulions faire pour semblable necessité, & les affadiffemens & debilité du cœur.

Les escorces de bouleau avec quoy ils cabanent sont enuiron de 8 à 9 pieds de longueur, & enuiron trois pieds de largeur qu'ils portent roulées comme une peau de || parchemin, ayant aux deux bouts à chacun 266 une baguette platte cousuë qui les tiennent en estat & les empeschent de faire de faux plis.

Pour leurs canots ils sont assez petits, mais lorsqu'ils en ont besoin de plus grands ils traitent des chaloupes françoises, avec lesquelles ils vont librement sur les riuages de la mer, comme ils sont encore avec leurs petits canots, mais avec moins d'assurance, ceux de nos Hurons sont de huit & neuf pas de long & enuiron un pas ou un pas & demy de large par le

milieu, & vont en diminuant par les deux bouts comme la nauette d'un Teffier, & ceux-là font des plus grands qu'ils fassent, car ils en ont encores d'autres plus petits desquels ils se seruent selon l'occasion & la difficulté des voyages qu'ils ont à faire.

Ils sont fort suiets à tourner si on ne les sçait bien gouverner, car ils ne sont simplement faits que d'efcorce de bouleau renforcés par le dedans de petits cercles de cedre blanc bien proprement arrangez, & sont si legeres qu'un homme seul en porte aysement un sur sa teste, ou sur son espaule, comme ils sont ordinairement par la campagne. Chacun peut porter la pesantueur d'une pippe plus ou moins, selon qu'il est grand ou petit & si l'on fait aussi d'ordinaire par chacun iour, quand l'on est pressé, 25. ou 30. lieuës dedans pourueu qu'il n'y ait point de saut à passer, qu'on
267 aille au gré du vent & de l'eau, || car ils vont d'une vitesse & legereté si grande que ie m'en estonnois, & ne pense pas que la poste pût guere aller plus viste, quand ils sont conduits par de bons nageurs.

Ils vont à la traicte en de certaines Nations, d'où ils rapportent de grosses coquilles de limaçons de mer, qu'ils rompent par petits morceaux, & les polissent sur un grais ou autre pierre dure, fort industrieusement les unes en quarré gros comme une noix, & les autres un peu en rondeur gros comme un pois chiche & plus, qu'ils percent avec ie ne sçay quel instrument avec grand peine & trauail pour la dreté de ces os desquels ils font des chaines & brasselets. Les Capitaines & quelques particuliers en sçavent si bien accommoder leur * petunois, que vous diriez que ce

soit l'œuvre d'un excellent graueur, tant ces petits grains de porcelaine y sont gentiment enchassés.

On avoit tâché de leur faire passer de l'yvoire pour de la porcelaine, mais il n'y a pas eu moyen pour ce que la porcelaine est tout autrement dure, blanche & luisante que l'yvoire, & par ainsi aysée à discerner. Les Brâsiliens, les Floridiens & autres peuples & Nations américaines en usoient anciennement, avant la venue des Espagnols, & de quoy ils faisoient autant d'estat pour se parer que nous faisons icy des perles fines, mais à present ils portent leur pensée bien plus haut à mesure qu'ils descouvrent de plus grandes richesses, & qu'ils ont changé de maniere de || viure & 268 embrassé nostre Religion. Quand nos Hurons ont leur petunoir ou leur calumet de terre rompus, ils prennent une pierre trenchante, & d'icelle se font tant de taillasses sur le bras qu'ils en tirent du sang suffisamment pour tremper les deux bouts du calumet rompu ; puis le presentent un peu au feu, & apres les reioignent & laissent seicher à loisir. C'est un secret d'autant plus admirable que les pieces recollées de ce sang sont après plus fortes que les autres qui n'ont point receu de fraction. Il me semble qu'on en dit de mesme d'une iambe rompuë bien remise.

L'admirois egallement ce secret avec leur patience, car vous eussiez dit qu'ils decouppoient la chair d'un autre, ou qu'ils fussent sans sentiment, car ils ne faisoient pas une petite mine, mais c'estoit encor bien d'avantage * de les voir eux-mesmes consommer un morceau de tondre ou de moelle de sureau allumé sur leur * bras nuds comme si rien ne les eut touché, &

après nous monstroient les marques & cicatrices de leur bruslure qui leur ressoient pour tousiours sur les bras. Ce sont ordinairement les ieunes garçons qui s'adonnent à ce ieu là pour estre estimez courageux; car pour les grands ils ont fait leur experience & se moquent de quelque douleur que ce soit pourueu qu'elle ne les oblige au liçt.

269 Pendant que ie demeurois aux Hurons l'on me fit recit d'un François, aussi peu sage || qu'il vouloit estre estimé patient, lequel estant deffié par un Sauvage à qui pourroit mieux endurer le feu, se firent attacher leur * deux bras nuds par les coudes & par les poignets avec des ligatures, puis mirent un gros charbon de feu allumé entre-deux & le soufflerent tant (chacun de son costé) qu'ils le consommèrent, car qui en eut retiré son bras ou secoué le feu, eut esté estimé moins courageux, tant y a que tous deux en sortirent à leur honneur, mais au despens de leur propre chair qui commençoit à se griller.

L'eusse volontiers demandé à ce François s'il en eut bien voulu souffrir autant pour l'amour de Dieu, qu'il auoit fait pour sa vanité, mais ie crains bien fort qu'il m'eut dit que non, & que Dieu n'auoit point tant de credit chez luy, aussi y a il plus de barbarie que de merite en toutes ces actions là, si elles ne sont faites purement pour l'amour de Dieu, ou pour s'exercer au martyre, comme nous lisons qu'ont faits autrefois de nos saints Frères, fols selon le monde, & sages selon Dieu.

|| *Des femmes & en quoy s'occupent ordinairement* 270
les Huronnes.

CHAPITRE XIII.

C'est un tres-excellent honneur à la femme d'estre appelée le sexe deuot dans les sainctes lettres; mais la plus rauissante louange que luy puisse attribuer le sage, est de l'appeller le support des pauvres, la consolation des affligez & le refuge des indigens. Où il n'y a point de femmes le pauvre gemit, dit Salomon : nous voulant donner à entendre, que les pauvres n'ont que faire où n'y a point de femmes, & de fait nous les voyons plus secourables que les hommes, ont plus de compassion, sont plus charitables & frequentent d'avantage* les Sacremens, les Hospitaux & les prisons, personne n'en peut douter, puisque leurs pratiques ordinaires, & les exercices continuels des sainctes femmes, en sont des tesmoignages plus que suffisans. Je ne parle pas seulement des femmes de mediocre condition, & qui ne peuuent apprehender l'horreur des cachots, ny la puanteur des Hospitaux, mais des Dames les plus releuées de condition iusques à la Reyne mesme la plus excellente & vertueuse Princesse de la terre, laquelle abaissant la hauteſſe de sa dignité || Royale, fait quelquesfois l'office des plus ver- 271
tueux & deuots Religieux, enuers les pauvres agonis-
sans, aux Hospitaux, & en lieux où elle se rencontre,
les encourage à la mort, les exhorte à la patience, &
au resſouuenir des douleurs qu'un Dieu a souffert pour

nous en Croix. C'est cette tres-admirable Princeſſe qui d'un profond reſſentiment de ſon ame, nous dit un iour dans ſon petit cabinet : O mon Dieu , falloit il que les Religionnaires paſſaſſent la mer pour ayder à perdre les ames des Canadiens , que ces bons Religieux taſchent de conuertir à Dieu , par leurs prieres & bons exemples.

Il eſt vray qu'il ne ſe voit rien de comparable à une femme vrayement deuote & ſpirituelle, elle entreprend tout pour l'amour de ſon eſpoux Ieſus Chriſt, elle ſouffre tout pour le meſme amour, puis vous la voyez tantotſt faire l'office de Marte, puis celui de Magdelene. Elle ſçait meſnager ſes heures pour tous & les donne toutes à Dieu, car ſoit qu'elle vaille à l'Egliſe, à ſon meſnage, en compagnie, ou rende ſes viſites, comme ſon intention eſt ſaincte, tous ſes pas & ſes actions ſont contées deuant Dieu ; mais que ne peut la grace enuers celles qui ont une bonne volonté, puis que la nature vitiée de ſon origine peut meſme par frequens actes, changer nos mauuaiſes inclinations en de bonnes habitudes, & nous rendre de vicieux vertueux, comme les anciens Philoſophes nous ont
272 fait voir en l'honneſteté de leur vie, & en la patience aux iniures & au meſpris qu'ils enduroient mieux que nous.

Que pleuſt à Dieu que le nombre des bonnes femmes fuſt le plus grand nombre , les pauvres ne ſeroient plus pauvres, les affligez deſolez, car chacun trouueroit ſupport en ſa pauvreté, & conſolation dans ſes detreſſes , le Ciel nous ſeroit ouuert, & verrions à la fin un Dieu, qui fait plus d'eſtat de l'humilité d'une

pauvre femmelette, que de la science d'un Docteur indeuot.

Je ne veux neantmoins point tellement releuer la vertu propre & naturelle des femmes au dessus de celle de l'homme, que ie n'accorde qu'il y en a de tres-mauuaises, mondaines, auares, & criardes comme des furies, mais peu en comparaison des bonnes à mon aduis.

Nos Huronnes bien que payennes sont à la verité un peu trop desbauchées, mais au reste elles ont les mesmes aduantages de celles d'icy; elles sont paisiblement leurs petites* ouurages & s'occupent à ce qui est de leur charge & office, sans que iamais on y entende aucune noise ou debat, quelque suiet qui leur en puisse arriuer.

Elles trauaillent ordinairement plus que les hommes, encores qu'elles n'y soient point forcées ny contraintes. Elles ont le soin de la cuisine & du menage, de semer & cultiuer les bleds, faire les farines, accommoder le chanure, & les escorces, & de faire la provision de bois necessaire. Et pour ce qu'il reste || encor 273 beaucoup de temps à perdre, elles l'employent à iouer, aller aux dances, & festins, à deuiser & se recreer, & faire tout ainsi comme il leur plaist du temps qu'elles ont de reste, qui n'est pas petit, puisque tout leur menage ne consiste qu'à mettre le pot au feu, & à quelque petit fatras, n'estans obligées à tout ce qui est du trauail exterieur, comme estoient iadis les femmes d'Egypte, lesquelles exerçoient la marchandise, tenoient tauerne, & faisoient tout ce qui est de l'office des hommes, au lieu que leurs marys viuoient en feneants* & dormoient en paresseux.

Elles n'affistotent * non plus en aucun de leurs conseils, ne sont admises en plusieurs de leurs festins, & n'ont la peine de faire les cabanes & canots, ny plusieurs autres choses qui sont du debvoir de l'homme, ou * les Canadiennes & Montagnaites au contraire ont une particuliere obligation de coudre les canots avec de l'escorce, après que les hommes en ont fait le corps, tistres * les raquettes après qu'ils en ont fait le bois, ce sont elles qui vont querir les animaux, après que les chasseurs les ont tuez, les escorchent & passent les peaux, bref ce sont elles qui vont querir le bois qu'ils bruslent, font la cuisine, & ont le soin de tout le ménage. Ce sont elles aussi qui mettent la chaudiere à bas, distribuent les portions & seruent le mary le premier, puis elles & ses enfans selon leur aage.

274 ¶ || J'ai appris cette autre petite particularité des Montagnais, que les ieunes filles à marier, & les femmes qui n'ont point encore eu d'enfans, n'ont rien en maniment, & ne mangent point dans les plats de leurs marys, c'est à dire qu'on leur fait leur part comme aux enfans. S'il arriue qu'il s'y rencontre quelque François du commun, il est seruy le dernier. Si des Religieux les seconds après le mary, où aux Hurons j'estois seruy le premier en la cabane de mon Sauuage.

Mais les Montagnaites à ce que j'ay pû apprendre sont un peu friandes, car s'il y a un bon morceau c'est ordinairement pour elles, particulièrement le py des ieunes eslans femelles, desquels elles ne font point de part à leurs marys, & leur sont comme maistresses en plusieurs choses.

Le ne ſçay ſi elles ſçauent filer, mais nos Huronnes ont trouué l'inuention de filer le chanure ſur leur cuiſſe, n'ayans pas l'uſage de la quenouille ny du fuſeau, & de ce filet les hommes en font leurs rets, & ſeines pour la peſche, mais en telle quantité qu'ils en trafiquent encore à nos Montagnais, & en pluſieurs Nations eſtrangeres pour d'autres marchandises. Lors que ie vis pour la première fois de ces hommes aſſis en guenon contre terre, laſſer les rets, le bout attaché à l'un des bois de leur cabane, ie leur demanday ſi c'eſtait là de l'ouurage des hommes (car ie n'y voyois point || trauailler les femmes) ils me dirent que 275
ouy ſinon que les femmes leur en accommodoient le filet. Elles pillent auſſi le maiz pour la cuiſine & en font de roſtis, duquel elles tirent la fine fleur pour leurs marys, qui vont l'Eſté trafiquer en des Nations eſloignées.

Le mortier dans quoy elles pillent le bled, eſt fait d'un gros tronc d'arbre d'herable ou d'autre bois dur, coupé de meſure, haut de deux pieds, qu'elles creuſent petit à petit avec des charbons, ou du tondre ardent, qu'elles entretiennent deſſus, & le renouellent tant qu'il ſoit aſſez large & profond, puis ont des baſtons longs de ſix à ſept pieds, & gros comme le bras, qui leur ſeruent de pillons plus faciles que s'ils eſtoient plus courts, ainſi que i'ay expérimenté, car c'eſtoit aſſez ſouuent qu'il nous falloit battre nous meſme * noſtre bled d'Inde pour viure, & pour traiter nos François qui nous venoient voir, aux feſtes pour la ſaincte Meſſe, & peu ſouuent pour ſe confeſſer, ſinon quelqu'uns.

Elles ont l'industrie de faire de fort bons pots de terre, qu'elles cuisent dans leur foyer fort proprement, & sont si forts qu'ils ne se cassent point au feu sans eau comme les nostres, mais ils ne peuvent aussi souffrir long-temps l'humidité ny l'eau froide, qu'ils ne s'attendrissent & ne se cassent au moindre heurt qu'on leur donne, autrement ils durent beaucoup. Les 276 Sauuageſſes les font || prenans de la terre propre, laquelle elles nettoient & pétrissent tres bien entre leurs mains, & y meslent, ie ne ſçay par quelle ſcience, un peu de graiz pillé parmy, puis la maſſe eſtant reduite comme une boule, elles y font un trou au milieu avec le poing, qu'elles agrandissent toujours en frappant par dehors avec une petite palette de bois, tant & ſi long-temps qu'il eſt neceſſaire pour les parfaire * : ces pots ſont de diuerſes grandeurs, ſans pieds & ſans ances, & tous ronds comme une boule, excepté la gueule qui ſort un peu dehors.

A la fin de l'Automne, elles font des nattes de ioncs, & de feuilles de maiz, dont elles garnissent les portes de leurs cabanes pour ſe garantir du froid, & d'autres pour ſ'aſſeoir deſſus, le tout fort proprement. Les femmes des Cheueux releuez, y apportent encore quelque autre choſe de plus gentil, car elles baillent des couleurs aux ioncs, ſi viues, & font des compartimens d'ouurages avec telle meſure, qu'il n'y a que redire, & de quoy admirer, meſme entre nous.

Elles corroyent & adoucissent les peaux de caſtors, d'eſlans, de cerfs, de loutres & autres, avec la meſme perfection qu'on ſçauroit faire icy, deſquelles elles font leurs manteaux & brayers, & y peignent des

passemens & bigarures de diuerſes couleurs, qui leur donnent fort bonne grâce, & trompent ſouuent l'œil & la penſée des nouueaux || venus, tant ils ſemblent 277 naturels, egaux & bien faits.

Elles ſont ſemblablement des paniers de ioncs & d'autres avec des eſcorces de bouleaux, puis des hottes & tonneaux, dans quoy elles ſerrent leurs provisions. Elles ſont auſſi comme une eſpèce de gibeciere de cuir ou ſac à petun, ſur leſquelles elles ſont des ourages digne * d'admiration, avec du poil de porc eſpic coloré & teint en rouge, noir, blanc, & bleu, cramoify, qui ſont les couleurs qu'elles ſont ſi viues, que les noſtres ne ſemblent point en approcher.

Les Hurons & Canadiens ſont bien les eſcuelles de nœuds de bois, pour ce que cela eſt de longue haleine, mais les femmes s'exercent à faire celles d'eſcorces, pour boire & manger, & dreſſer leurs viandes & potages. De plus, les eſcharpes, carquans & braſſelets qu'elles & les hommes portent ſont de leurs ourages : & nonobſtant qu'elles ayent beaucoup plus d'occupation que les hommes, leſquels trenchent du Gentilhomme entr'eux, encores ayment elles grandement leurs marys, vivent par enſemble fort doucement, ne ſ'ympatientent iamais contre leurs enfans, ne querellent point leurs voiſins, & ne ſçauent que c'eſt de iurer, de maniere que dans une cabane où il y aura peut-eſtre dix ou douze meſnages, à peine y entendroit on un ſeul petit bruit, & s'ils rient ou ſe recreent, c'eſt touſiours avec de la retenue, & non point à gorge deſployée, car || toutes 278 leurs ioyes, leurs ieux, de meſmes que les pleurs &

lamentations des femmes Canadiennes, qui se barbotillent de noir au temps des funerailles, se font & tiennent tousiours dans un modeste & honneste comportement de la voix & des pieds, tellement que s'ils estoient Chrestiens, il n'y a point de doute que Dieu se plairoit avec eux, mieux qu'avec nous miserables qui le chassons de nos maisons, par nos tumultes, nos querelles, & nos debats, qui ne trouuent iamais de fin parmy la plupart des familles Chrestiennes. C'est pourquoy i'ay bien peur qu'à la fin il ne nous arriue le chastiment des Juifs, desquels les pechez ont esté la gloire des Gentils, disoit l'Apostre, car perseverans dans nos malices & impietez, le soleil de Dieu nous sera osté, la vraye Religion sera arrachée du milieu de nous, nous n'aurons plus de foy, & tout sera pour les peuples barbares qui se rendront dignes du Paradis à nostre exclusion.

279 || *Comme ils defrichent, sement & cultiuent les terres, & comme ils faisoient anciennement cuire leurs viandes dans des chaudieres de bois & d'efcorces.*

CHAPITRE XIV.

Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, & non point à la sueur d'autrui, dit le Seigneur en la Genese, car Dieu n'approuue point les faineans ny ceux qui veulent faire bonne chere aux despens d'autrui. I'ay longtemps pratiqué, & encore plus ad-

miré la maniere de viure de nos Hurons, & Canadiens, à la verité estrange à ceux qui n'y sont point accoustumez, mais admirable, & telle que tous les pauvres necessiteux qui sont par tout en tres-grand nombre, la deuroient imiter dans l'honnesteté, puis que souuent faute de preuoyance & d'inuention, ils se trouuent reduits & accablez sous le pesant faix d'une extreme pauureté, de sorte qu'ils viuent languissant, & meurent sans pouuoir mourir, au lieu que nos Barbares dans un pays sauuage & peu cultivé, viuent contens, gays & ioyeux, || & tellement 280 fatisfait*, qu'ils ne croient pas une autre vie meilleure que la leur, & neantmoins elle ne consiste entre nos Sedentaires, qu'au bled d'Inde principalement, lequel ils sçauent tellement bien diuersifier, & accommoder en diuerfes sauces dans la pure eau, qu'ils y trouuent du goust, de la delicatesse & une nourriture plus que suffisante pour les maintenir forts, & les conferuer en santé.

Et ne faut point alleguer que les pauvres ne sont point accoustumez à cette vie sauuagesse, & que ce seroit leur prescrire une maniere de viure bien miserable, puis qu'ils en meinent souuent une autre plus déplorable, qui est de mourir de faim, & de viure en langueur. Les Sauuages sont hommes comme nous, & de mesme nature, & moy-mesme ay vescu de leur seule viande, sans sel, sans pain & sans vin, plus d'une bonne année entiere, sans me trouuer mal ny incommodé qu'un petit du cœur, auquel ie suis suiet naturellement, & non de leur viande.

Ne dites donc point que ces viandes sont incipides,

& de peu de goust, il suffit qu'elles sont capables de nourrir l'homme & le tirer de la necessité. Et quoy les riches ont ils tousiours les viandes au gré de leur appetit, hélas il y en a qui les destrempeent souuent dans les larmes & les amertumes, ausquels sont suiets
281 les plus esleuez, mortifiez vous donc pour l'amour || de Dieu, & destrempez tous les grains de ce bled d'Inde dans les playes & les douleurs d'un Iesus, nay pauvre & mort pauvre pour vous, & ie vous assure de sa part, que les choses qui vous auront semblé ameres & difficiles au commencement, vous seront à la fin douces & faciles.

Diogenes disoit, que la vertu ne peut habiter en cité ny en maison riche, c'est donc une grande disposition à la vertu que la pauvreté, laquelle étant bien prise, nous rend imitateur de celuy qui a dit de luy même. Les renards & les oyseaux ont des nids & des tanieres pour se reposer, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer son chef. Les Sauvages errants plus miserables que les sedentaires, sembleroient à la verité imiter en quelque chose Nostre Seigneur, en ce qu'ils n'ont aucune demeure arrestée, prouision, ny rente assurée, mais ils ne sont pas Chrestiens, & n'ont point Dieu pour objet de leurs actions, c'est pourquoy il n'y a point de merite pour eux ny de recompense à recevoir, au contraire des vrayes Chrestiens pauvres, qui peuuent en toute action agrandir leur couronne & leur merite. Ayans la nourriture & les vestemens pour nous couvrir, nous nous contentons, disoit l'Apostre à son disciple Timothée.

Chaque ménage de nos Hurons & Canadiens, con-

tant de ce peu qu'il a, vit de ce qu'il peut pêcher, chasser & semer, car toutes les terres, forets & prairies non defrichées, sont en commun, & est permis à qui veut de les defricher & ensemer, & cette terre ainsi defri || chée, demeure à la personne autant d'an- 282
nées qu'il la cultiue, & estant entierement abandonnée du maistre, s'en sert par après qui veut & non autrement.

Ils les defrichent avec grand peine & trauail, pour n'auoir des instrumens propres & commodes, car nos Hurons n'ont pour tout outils que la hache & la petite pesle de bois, faicte comme une oreille, attachée par le mollet au bout d'une manche, où celles de nos Montagnais ressemblent un peu à celles des batteliers un peu creusées.

Ils esmondent les branches des arbres qu'ils ont coupez, & les bruslent au pied d'iceux, & par succession de temps en ostent les racines, puis les femmes nettoient bien la terre & beschent de deux en deux pieds ou peu moins, une place en rond, où elles sement au mois de May à chacune neuf ou dix grains de maiz, qu'elles ont premierement choisi, trié et fait tremper par quelque * iours dans de l'eau, & continuent ainsi tant qu'ils en ayent assez pour deux ou trois ans de prouision, soit pour la crainte qu'il ne leur succede quelque mauuaise année, ou bien pour l'aller traicter & eschanger en d'autres Nations, pour des pelleteries, ou autres choses qui leur sont besoin, & tous les ans sement ainsi leur bled aux mesmes places & endroits, qu'elles rafraischissent avec leur petite pesle de bois, le reste de la terre n'est point labourée,

ains seulement nettoyée des meschantes herbes, de sorte qu'il semble que ce soient tous chemins, tant ils
283 sont soigneux de tenir || tout net, ce qui estoit cause qu'allant parfois seuls * de nostre village à un autre, ie m'esgarois ordinairement dans ces champs de bled, plustost que dans les prairies & forests.

Le bled estant ainsi semé, à la façon que nous faisons les febues, d'un grain fort seulement un tuyau ou canne, & la canne rapporte deux ou trois espics, & chaque espic rend cent, deux cens, quelquefois 400. grains, & y en a tel qui en rend plus. La canne croist à la hauteur de l'homme, & plus, & est fort grosse (excepté en France & mesme en quelque endroit du Canada, où il ne vient pas si bien ny si haut, ny le grain n'est du tout si bon qu'au país de nos Hurons & es contrées plus meridionales). Le grain meurit en quatre mois, & en de certains lieux en trois : après ils le cueillent & le lient en paquets par les feuilles releuées contremont, qu'ils pendent arrangez le long des cabanes du haut en bas, en des perches accommo-dées en rattelier, qui descendent iusqu'au bord deuant les establies, & tout cela si proprement aiancé qu'il semble que ce soient tapisseries tendues le long des cabanes, & le grain estant bien sec & bon à ferrer, les femmes & filles l'esgrenent, nettoient & mettent dans des sacs ou tonnes à ce destinées & posées en leur porche, ou en quelque coin de leurs cabanes.

Ils sement aussi force citrouilles du país, & les esleuent avec grande facilité par ceste inuention. Les femmes Huronnes en la saison vont aux forests voisines amasser alentour * des vieilles fouches, quantité

de poudre de bois || pourry, puis ayans disposé une 284
grande caisse d'escorce, y font un liêt de la dicte pou-
dre, sur lequel ils sement de la semence de citrouilles,
qu'ils couurent après d'un autre liêt de la mesme
poudre, & sur icelle sement de rechef des semences,
iufques à 2. 3. & quatre fois autant qu'ils veulent, en
telle sorte neantmoins qu'il y reste encor plus de quatre
ou cinq bons doigts de vuide dans la caisse, pour don-
ner lieu au germe des semences, après ils couurent la
caisse d'une grande escorce, qu'ils posent sur les deux
perches suspenduës à la fumée du feu, laquelle eschauffe
petit à petit tellement ceste poudre & en suitte les se-
mences, qu'elles germent en fort peu de iours, estant
grandelettes & propres à planter, on les prend par
bouquets avec leur poudre, on les sépare, puis on les
plante dans les champs en lieux disposez, d'où après
on en cueille le fruiêt en sa saison.

La moisson du bled estant faicte, nos Sauuages en
usent en diuerfes façons, car pour le manger en pain
ou petits gasteaux, ils luy font premierement prendre
un bouillon dans de l'eau, puis l'essuyent & font un
peu seicher: en après ils le broyent dans le grand
mortier, & paistrissent avec de l'eau tiede comme on
faict la paste de laquelle ils font des petits gasteaux
espais d'un bon pouce, qu'ils font cuire sous les cen-
dres chaudes enueloppez de feuilles de bled, & à faute
de feuilles le lauent & nettoient après qu'il est cuit:
s'ils ont des fezolles ils en font cuire dans un petit pot,
& en meslent parmy la paste sans les escacher, ou bien
des || fraizes, des bluës, des framboises, meures cham- 285
pestres, & autres petits fruiêts secs & verts pour luy

donner du gouſt & le rendre meilleur; car il eſt fort fade de foy, ſi on n'y meſle de ces petits ragouſts.

Ils font encor d'une autre ſorte de pain, que nous appellions pain maſché; ils cueillent une quantité d'eſpics de bled, auant qu'il ſoit bien ſec & meur, puis les femmes, filles & enfans avec les dents en deſtachent les grains, qu'ils reiettent avec la bouche dans de grandes eſcuelles, qu'elles tiennent auprès d'elles, après on l'acheue de piler dans le grand mortier: on en peſtrit la paſte, & en faiçts* des tourtelets qu'on enuelope dans des feuilles de bled, pour les faire cuire ſous les cendres chaudes à l'accouſtumée; ce pain maſché eſt le plus eſtimé entr'eux, mais pour moy ie n'en mangeois que par neceſſité & à contre cœur, à cauſe que le bled auoit eſté ainſi à demy maſché, pilé & peſtry, avec les dents des femmes, filles & petits enfans. Ils font une troiſieſme eſpece de pain qu'ils appellent d'un nom particulier *Coinkia*, car les autres fuſdits, avec celuy duquel nous uſons par deçà, & meſmes le biſcuit, ils l'appellent *Andataroni*; ils reduiſent la paſte comme deux balles iointes enſemble, les enuoloppent de feuilles qu'ils lient par le milieu d'une cordelette, avec laquelle ils auallent ce pain dans une chaudiere d'eau bouillante, & l'y laiſſent prendre pluſieurs bouillons, eſtant cuit, ils l'en retirent & le mangent ſans le faire paſſer par le feu.

286 || Ce pain de maiz & la ſagamité qui en eſt faiçte, eſt de fort bonne ſubſtance, & nourrit merueilleuſement, comme on peut voir en ce que ne beuuant iamais que de l'eau pure, mangeant peu ſouuent de ce pain, encore plus rarement de la viande, n'uſans preſque que

des feuls fagamitez, avec un bien peu de poisson, on se porte fort bien, & si tous ces apprests se font à fort peu de frais, sans qu'il y ait necessité d'y adioufter de la viande, du poisson, beurre, fel, huyle, herbes ou espices, si on ne veut, car ce bled porte presque toute sa sauce quand & luy, c'est ce qui me faict souhaitter d'affection, d'en voir beaucoup de terres cultiuées en France, pour le soulagement des pauvres qui y sont partout en tres-grand nombre, & vont tousiours multiplians à mesure que les miseres du siecle croissent.

Ils le diuersifient & accommodent en plusieurs facons, pour le trouuer bon en menestre & potage, car comme nous sommes curieux de diuerses sauces pour contenter nostre appetit, aussi sont ils soigneux d'inuenter de nouuelles manieres d'accommoder leur menestre, dont i'ay traicté amplement en mon premier volume, intitulé le grand voyage des Hurons, imprimé à Paris, chez Denis Moreau ruë S. Iacques, où ie renuoye ceux qui s'en voudront seruir & user de ce bled pour leur viure.

Nos Hurons se seruent aussi des vieux os de poisson reduits en poudre pour donner goust à leur sagement quand ils n'ont autre chose à mettre dans leur pot, mais les Canadiens & || Algoumequins souverainement plus gueux mangent iusques à la raclure des peaux d'Eslans & de Castors, qu'ils reduisent en masse dure comme pierre, i'y fus trompé, car pensant auoir traicté un morceau de viande boucannée des Algoumequins, qui estoient venus hyuerner à la Province des Ours, elle deuint à force de bouillir ce qu'elle estoit auparauant, tellement que personne n'en pû

287

manger & là fallut ietter. Ils font auffi pitance de glands, qu'ils font bouillir en plusieurs eaues pour en offer l'amertume, & les trouuois assez bons: ils mangent auffi aucune fois d'une certaine escorce de bois cruë, ressemblant à la saulx, de laquelle j'ay mangé à l'imitation des Sauuages; mais pour des herbes ils n'en mangent ny cuites ny crues, sinon de certaines racines qu'ils appellent Sondhratates & autres femblables.

Auparauant l'arriuée des François au pais des Canadiens, Montagnais & Algoumequins, tout leur meuble n'estoit que de bois, d'escorces & de pierres, de ces pierres ils en faisoient les haches & cousteaux, & du bois & de l'escorce ils en fabriquoient toutes les autres ustenciles & pieces de mefnage, & mesme les plats, chaudières, bacs ou auges à faire cuire leur viande, laquelle ils faisoient cuire ou plustost mortifier en ceste maniere.

Ils mettoient une quantité de grais ou cailloux dans un grand feu, puis les iettoient tous bruslans dans le plat ou chaudiere d'escorce pleine d'eau, en laquelle estoit la viande ou le poisson à cuire, & à
288 mesme temps les en reti || roient & en remettoient d'autres en leur place, & à succession de temps, l'eau s'eschaufoit & cuisoit aucunement la viande, de laquelle ils faisoient après leur repas.

Il y a eu de mesme des Religieux, qui mesprisant le fer & l'airain, se seruoient de pots de bois. Il y en auoit un en Egypte, qui remplissoit un pot de bois, l'exposoit aux rayons du soleil, lequel rassemblant ses rayons en un, à cause de la concauité du pot, eschauf-

foit aysement la partie interieure, si bien que ce pot de bois venoit à bouillir & cuire les viandes, sans neantmoins que ceste ardeur le bruslat : cette inuention estoit bonne en Esté seulement, & lorsque le soleil dardoit à plomb ses rayons sur la terre, mais l'autre methode inuentée par nos Sauvages, se pouuoit pratiquer en toute saison & à toute heure, ayans de l'eau, du bois & du feu.

Pour les Hurons & autres peuples sedentaires, ie croy qu'ils auoient, comme ils ont encores, l'usage & l'industrie de faire des pots de terre, dans quoy ils cuisoient leur viande, chair ou poisson, comme i'ay dit au chapitre unzième. Quelqu'uns ont voulu dire, ce que i'ay peine à croire veu l'usage des bacs & auges susdits, que les Montagnais auant la venuë des François auoient encor le mesme usage de faire des pots de terre, lesquels ils auoient quitté du depuis, pour se seruir de nos chaudieres, & que leurs haches estoient comme celles des autres peuples une pierre trenchante, accommodée dans un baston fendu, avec quoy ils abbattoient les bois, comme nous en labourions nostre petit || iardinet au païs des Hurons, où toutes 289 sortes d'outils nous manquoient, fors la hache, les cousteaux & les chaudrons, que nous y auions porté de Kebec.

On remarque aussi qu'eux & les Algonmequins, ont autrefois labouré les terres & habité en des bourgades comme nos Hurons, mais du depuis les Hiroquois leurs ennemis mortels les en ayans dechassés, ils furent contraincts courir les bois, & se rendre vagabonds & errants parmy les terres, fuyans la per-

secution de leurs ennemis, lesquels s'étant saisis de leurs bourgades les fortifierent, & depuis abandonnerent, ne les ayans pû conseruer, comme il se voit encore en un lieu sur la haute terre, qui est auprès de nostre petit Conuent, que l'on appelle le fort des Hi-roquois.

Fin du premier Volume.

Imprimé par H. Schoutheer, à Arras,
Pour la LIBRAIRIE TROSS, à PARIS.

1865



HISTOIRE
DU CANADA
PAR
G. SAGARD.

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINÉ
MAISONNEUVE FRÈRES & ÉDITEURS
3, RUE DU SABOT



HISTOIRE
DU CANADA.

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRÈRES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS
POUR LA CONVERSION DES INFIDÈLES

DEPUIS L'AN 1615

PAR

GABRIEL SAGARD THEODAT

AVEC UN DICTIONNAIRE DE LA LANGUE HURONNE

NOUVELLE ÉDITION
PUBLIÉE PAR M. EDWIN TROSS.

DEUXIÈME VOLUME.

PARIS
LIBRAIRIE TROSS
5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5.

1866

HISTOIRE DU CANADA ET VOYAGES

QUE LES FRERES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS POUR
LA CONVERSION DES INFIDELLES

DIUISEZ EN QUATRE LIURES

Où est amplement traicté des choses principales arriuées dans le pays depuis l'an 1615 iusques à la prise qui en a esté faicte par les Anglois. — Des biens & commoditez qu'on en peut esperer. — Des mœurs, ceremonies, creance, loix & coustumes merueilleuses de ses habitans. — De la conuersion & baptesme de plusieurs, & des moyens necessaires pour les amener à la cognoissance de Dieu. L'entretien ordinaire de nos Mariniers, & autres particularitez qui se remarquent en la suite de l'histoire.

FAIT ET COMPOSÉ PAR LE

F. GABRIEL SAGARD THEODAT,

*Mineur Recolle& de la Prouince
de Paris.*

DEUXIEME PARTIE

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINNE
MAISONNEUVE, FRÈRES &, ÉDITEURS
3, RUE DU SABOT

1050
S13
1866

libr
Lietaud
3-14-40
40140

De leurs festins & conuiues tant de paix que de guerre, & des ceremonies qu'ils y obseruent.

CHAPITRE XV.

Suetone Tranquille, raconte que l'Empereur Octaue Auguste defendit à Rome l'exercice du ieu, & que nul ne peut inuiter autrui à manger chez soy, pour autant disoit il, qu'aux ieux, aucun ne s'abstient de blasphemer contre les Dieux, & aux festins de mesdire || de son prochain, ce que ce victorieux 290 peuple obserua religieusement un long temps, plus admirable en ceste victoire de soy-mesme, se priuant de son propre contentement, pour obeir aux loix, que d'auoir subiugué l'ennemy par le fer où les plus vicieux peuuent remporter de signalées victoires, pendant qu'eux mesmes se laissent vaincre de leurs propres appetits. -

Le ne voudrois pas neantmoins absolument condamner les honnestes entretiens & petites recreations, qui se font quelquesfois entre parens & amis par un pieux diuertissement, puis que cela sert à entretenir l'amitié & beneuolence mutuelle, comme un autre Job avec ses enfans, mais il faudroit qu'ils imitassent ceste mesme vertu & l'exemple, non de quelques auares Chrestiens, mais des anciens Payens, qui donnoient aux pauvres & souffreteux les reliefs de leurs festins & banquets, qui par ce moyen se rendoient meritoires où les nostres sont ordinairement vicieux.

Le Philosophe Aristide en une oraison qu'il fist des excellences de Rome dit: que les Princes de Perse, auoient ceste coustume de ne s'asseoir iamais à table pour dîner ou soupper, iusques à ce que aux portes de leurs Palais, leurs trompettes eussent sonné, & ce afin que là toutes les vefues & orphelins s'y assemblassent, pour ce que c'estoit une loy entr'eux, que tout ce qui demeueroit des tables royales fussent * pour les personnes necessiteuses. Et Plutarque en sa politique confirmant la mesme || chose pratiquée entre les Romains, dit: qu'ils ordonnerent, que tout ce qui demeureroit des banquets & conuiz, qui se faisoient ès nopces & triomphes, fut donné aux pauvres, vefues & orphelins.

Voilà des Loix qui ne doiuent point estre appellées payennes, bien qu'ordonnées & pratiquées par les Payens mesmes, mais plustost religieuses & chrestiennes, puis qu'elles sont fondées en charité, de laquelle nous faisons particulièrement profession, en receuant le baptême.

Nos Sauvages, à la vérité, ne sont pas gens de si grande chere, qu'ils ayent besoin de faire sonner leurs tortuës, pour inuiter les pauvres à venir manger les restes de leurs festins, car outre qu'ils n'ont point de pauvres, ils n'ont aussi point de superflu. Ce n'est pas comme ès maisons de beaucoup de riches auaricieux, lesquels s'ils traîcent leurs amis avec quelque abondance, ils se seruent des reliefs à leurs autres repas, & n'en font point de part aux pauvres que les vers & la putrefaction ne les y contraignent. Action digne de chastiment & non point de merite, car on ne doit rien

donner aux pauvres, qui ne soit honneste & bon s'il se peut, autrement ceste offrande est reiettée de Dieu, comme celle de Cain, qui donnoit le pire de son troupeau en sacrifice, où le bon Abel faisoit choix du meilleur, imité à present de plusieurs bonnes dames, & de personnes de merite, qui se priuent souuent des mets les plus delicieux de leur table, pour en faire part || aux 292 pauvres malades & necessiteux, qu'ils enuoyent visiter iusques dans les cachots & où ils scauent qu'il y a necessité.

Quand quelqu'un de nos Canadiens ou Hurons, veut faire festin à ses amis, il les enuoye inviter de bonne heure comme l'on faict icy, mais personne ne s'excuse là, dont vous en voyez tels, sortir d'un festin pleins comme un œuf, qui du mesme pas s'en vont à un autre, où ils se racheptent s'ils ne peuuent manger, car ils tiendront à affront d'estre esconduits s'il n'y auoit excuse vraiment legitime, & que ce fut un festin à tout manger.

Le monde estant inuité, on met la chaudiere sur le feu, grande ou petite selon la quantité des viandes & le nombre des personnes qui doiuent estre de la feste, tout estant cuit & prest à dresser, on va de rechef faire la seconde semonce, par ces mots Montagnais, comme à la premiere fois Kinatomigaouin, ie te prie de festin, & s'ils sont plusieurs Kinatomigaouinaou, ie vous prie de festin, lesquels respondent ho, ho, ho, & entr'eux Ninatomigaouinauo, nous sommes priés de festin. Mais les Hurons disent d'un ton plus graue & puissant en inuitant au festin : Saconcheta Saconcheta (qui est un mot qui ne deriue point neantmoins du

nom de festin, car Agochin entr'eux veut dire festin) lesquels s'y en vont à mesme temps avec leur escuelle & la cuillier dedans, qu'ils portent grauelement deuant eux avec les deux mains. Si ce sont des Algomquins *
293 garnies d'un peu || de farine pour mettre dedans le brouet, à raison que ces Aquanaques en ont fort peu souuent, & puis c'est leur coustume.

Entrans dans la cabane chacun s'affied sur les nattes ou la terre nuë, ou pour le plus sur de petits rameaux d'arbres ou de cedre, les hommes au haut bout, & les femmes en suite, egallement des deux costez iufques au bas. Tout estant entré on dit les mots, après lesquels il n'est permis à personne d'y plus entrer, soit-il des conuiez ou non, ayans opinion qu'autrement il y auroit du mal-heur en leur festin, qui est ordinairement faict à quelque intention bonne ou mauuaisé.

Les mots du banquet sont prononcez hautement & intelligiblement deuant toute l'assemblée par le maistre du festin, ou un autre à ce député, en ces termes : vous qui estes icy assemblez, ie vous fais sçauoir que c'est N. qui faict le festin, nommant la personne & l'intention pourquoy il est faict, & tous repondent du fond de l'estomach, ho, puis poursuiuant sa harangue dit les mots qui precedent le manger à sçauoir : Nequare, la chaudiere est cuite, & de mesme tout le monde respond, ho, ho, en frappant du poing contre terre, Gagnerou youri, il y a un chien de cuit; si c'est du cerf, ils disent Sconoton youri, & ainsi des autres viandes, nommant l'espece ou les choses qui sont dans la chaudiere, les unes après les autres, &

tous respondent ho, leuans la derniere sillabe à chaque fois, puis frappent du poing contre terre d'autant plus gaillardement qu'ils estiment ce fe- || stin & l'ex- 294
cellence des viandes qui leur doiuent estre seruies.

Les Montagnais ont cela de particulier qu'en disans les mots du festin, ils annoncent aussi si c'est un festin à tout manger, car quand ce n'est pas à tout manger, ils remportent le reste chacun à sa cabane, pour leurs femmes & leurs enfans, qui est une coustume loüable.

Cela fait les Officiers vont de rang en rang prendre les escuelles de tous, les unes après les autres, qu'ils emplissent de brouet avec leurs grandes cueillieres, & recommencent tousiours à remplir, tant que la chaudière soit nette, & si c'est un festin à tout manger, il faut qu'un chacun auale tout ce qu'on luy a donné, & s'il ne peut pour estre trop saoul, qu'il se rachapte de quelque petit present enuers le maistre du festin & fasse acheuer son escuelle par un autre, tellement qu'il s'y en trouue, qui ont le ventre si plein, qu'il leur bande comme un tambourin.

Ce grand Philosophe Platon cognoissant le dommage que le vin apporte à l'homme, quand il est pris avec excez, disoit : qu'en partie les Dieux l'auoient enuoyé ça bas, pour faire punition des hommes & prendre vengeance de leurs offences, les faisans (après qu'ils sont yures) quereller & se tuer l'un l'autre, comme il n'arriue que trop souuent par deça entre gens de petite condition & de petit esprit. Chose si hideuse, que pour en faire abhorrer le vice, les Lacede- || 295
moniens souloient faire voir à leurs enfans leurs esclaves pleins de vin.

Or nos barbares en leurs festins sont exempts de ces mal-heurs là Dieu mercy, car on n'y presente iamais ny vin, ny biere, ny citre, & si quelqu'un demande à boire, ce qui arriue fort rarement, on lui donne de l'eau toute claire, non dans un verre, mais dans une escuelle ou à mesme le chaudron, qu'il auale gaillardement, & par ce moyen sont exempts d'iurognerie, qui est un grand bien & pour le corps & pour l'esprit, car il est croyable, que s'ils auoient l'usage du vin, qu'ils se rendroient intemperés comme nous, & puis seroient des furieux, comme on a veu en quelques Montagnais, coeffez d'eau-de-vie que les Mattelots leur traictent.

Nos Sauvages ont ie ne sçay quoy de prudent & venerable dans leurs desbauches, qu'ils ne s'emancipent point aysement en parolles & disputes, vont aux festins d'un pas plus modeste & representans ses magistrats, s'y comportent avec la mesme modestie & silence, & s'en retournent en leurs maisons & cabanes avec la mesme sagesse : de maniere que vous diriez voir en ces Messieurs là, allant à leur brouet, les vieillards de l'ancienne Lacedemone.

Valerius Leo, donnant un iour à soupper à Jules Cesar en la ville de Milan seruit à table des asperges, où l'on auoit mis d'une huyle de senteur, au lieu d'huyle commun*, il en mangea simplement sans faire semblant de rien, & tança ses amis qui s'en offensoient, en leur disant qu'il leur deuoit bien suffire
296 de n'en manger point si || cela leur faisoit mal au cœur, sans en faire honte à leur hôte, & que celui qui se plaignoit estoit bien inciuil & mal appris.

Personne ne se plaint du mauuais gouſt des viandes aux feſtins de nos Canadiens, on ne dit point elles ſont trop cuittes, elles ſont mal nettes, trop eſpicées, mal ſalées, la ſauce en eſt amer & d'un gouſt fade, qui me faiſt bondir le cœur & me raut l'eſprit du corps, non : mais on y mange ſimplement les viandes ſeruies & telles que le maïſtre les donne, ſans faire la mine & ſe plaindre de choſe qui ſoit, pour n'eſtre eſtimé impertinent, croyans que le cuiſinier & celui qui traicte ont taſché de bien faire, & que de les blaſmer ſeroit ſe rendre blaſmable ſoy-meſme.

Ils ſont quelquefois des feſtins où l'on ne prend que du petun avec leur petunoir, qu'ils appellent Anondahoin : & en d'autres où l'on ne mange rien que des petits pains de bled d'Inde, cuits ſous les cendres chaudes. Aucune fois il faut que tous ceux qui ſont au feſtin ſoient aſſis à pluſieurs pas l'un de l'autre, & qu'ils ne ſe touchent point. Autrefois quand les feſtinez ſortent, ils doiuent faire une laide grimace à leur hoſte, ou à la malade, à l'intention de laquelle le feſtin aura eſté faiſt. A d'autres il ne leur eſt permis de laſcher du vent 24. heures, par une opinion qu'ils en mourroient incontinent après, quoy qu'ils mangent en tels feſtins que choſe fort venteuſe, comme ſont une eſpece de petits pains bouillis.

Quelquefois il faut après qu'ils ſont bien ſaouls & ont le ventre bien plein, qu'ils || rendent gorge au- 297
prés d'eux, ce qu'ils ſont facilement & ne s'en tiennent pas moins honneſtes & ciuils car eſtant l'ordre ils l'oſeruent comme action de religion ou de ſuperſtition, car telle eſt leur religion de croire à leurs folles

pensées, & aux aduis de leurs charlatans qui sçauent se donner du crédit, & auxquels ils ont tant de croyance, que s'ils auoient obmis la moindre ceremonie de leur ordonnance, ils croiroient auoir commis une grande faute & s'en confesseroient miserables. Il me souuient à ce propos auoir leu dans Florimond de Remont, d'une certaine heresie ou fausse religion obseruée dans l'estat de Hollande (à mon aduis) qui permettoit à ses sectateurs de mettre en effet (s'ils pouuoient) tout ce qui leur venoit premier en fantasie, fut honneste ou non conuenable, car disant le Saint Esprit me l'a inspiré cela suffisoit pour se mettre en besongne, & Dieu sçait comme tout alloit au profit des maîtres Milourds, & au contentement des malins esprits qui auoient là leur empire.

Aussi nos Sauuages reuans qu'il nous fallut faire mourir, il ne faudroit point d'autre arrest pour nous tous mettre à mort, car comme ie viens de dire ils croient parfaitement leur songe, & ne veulent pas qu'on s'en mocque, ny d'aucune de leurs singeries pour exorbitantes qu'elles soient, hélas il y a assez de Chrestiens qui ne sont pas moins superstitieux, & qui adorent leurs pensées & leurs songes de la nuit, 298 autant superstitieusement || que les Sauuages mêmes, de quoy font encore foy beaucoup de bonnes femmes, qui nous en demandent les explications, autant difficiles à donner qu'il y a de difficulté de croire les vaines propheties.

De quelque animal que soit le festin, la teste entiere est tousiours présentée au principal Capitaine, ou à un autre des plus vaillans de la troupe, pour tesmoi-

gner l'estime que l'on fait de la vaillance & vertu, comme nous remarquons chez Homere aux festins des Heros, c'est à dire les Princes ou hommes extraordinairement vertueux & nobles, dans le sang desquels est meslé ie ne sçay quoy de diuin, en un mot Heros est un homme tres-sage & genereux, qui a mis à chef quelque signalée entreprise, qu'on leur enuoyoit quelque piece de bœuf pour honorer leur vertu, ce qui semble estre un tesmoignage tiré de la nature, puis que ce que nous trouuons auoir esté pratiqué es festins solempnels des Grecs, peuples polis, se rencontre en ces Sauuages par l'inclination de la nature sans cette politesse.

Pour les autres conuiez qui sont de moindre consideration, si la beste est grosse, comme d'un ours, d'un eslan, d'un grand esturgeon, de plusieurs affihendos, ou bien de quelqu'un de leurs ennemiz, chacun a un morceau de la beste, & le reste est demincé dans le broüet. C'est aussi la coustume que celuy qui fait le festin ne mange point pendant iceluy, ains petune, chante ou entre- || tient la compagnie de quelque discours. 299
l'y en ay veu neantmoins quelqu'uns manger, contre leur coustume, mais peu souuent, car mesme quand un particulier me faisoit festin, moy seul ie mangeois & ne pouuois gagner sur eux de manger un morceau avec moy, ny pendant que i'estois à table, ce qui m'estonnoit au commencement, mais depuis i'ay esté sçauant en toute leur *ceremonies fondées sur des imaginations d'esprit plustost que sur des experiences.

Pour dresser la ieunesse à l'exercice des armes, & les

rendre recommandables par le courage & la protieffe, qu'ils estiment plus que toutes les richesses de la terre, ils ont accoustumé de faire des festins de guerre, & de resjouissance, pendant lesquels les vieillards avec les ieunes hommes, les uns après les autres, ayans une hache en main, une masse ou quelque autre instrument de guerre, font des merueilles (à leur opinion) d'escrimer & faire des armes, usans de paroles menaçantes & de mespris, comme si en effect ils estoient aux prises avec l'ennemy.

Au commencement que ie me trouuay en de ces festins, ie ne sçauois comment bonnement prendre ces escrimes, car le taillant de la hache, ou le vent de la masse, approchoit par fois si près de mes oreilles que ie ne les trouuois pas bien asséurées, de quoy s'aperceuans les Sauages ils s'en prenoient à rire, & me disoit Etagon prens courage, car ces escrimeurs
300 ont la main tellement asséurée || qu'il ne leur arriue iamais de blesser nonobstant le hazard.

Si c'est un festin de victoire & de triomphe, en faisant des armes, ils chantent d'un ton plus doux & agreable, les louanges de leurs braues Capitaines, qui ont bien tué de leurs ennemis de guerre, puis se rassioient & un autre prend la places' iusques à la fin du festin que chacun se retire, après auoir faict les ordinaires remerciemens du pays Onne ottaha, ie suis saoul, ou satani, ie suis rassasié, en frappant doucement leur ventre de la main ho ho ho Onianné, voyla qui est bien. Mais quand ce qu'ils mangent leur agréé vous leur entendez dire de fois à autre à Houygahouy mécha, voyla qui est bon, & les Montagnais Tapoué nimitifon, en verité ie mange.

Je n'ay point remarqué que nos Huronnes fassent des festins entr'elles, comme font quelquefois en Hyuer les Canadiennes & Montagnaises en l'absence de leurs marys, car comme elles ont peu souuent de la viande, & du poisson, qui ne soit sceu de leurs domestiques, il y a tousiours quelque * hommes dans les cabanes, qui les pourroient accuser & apporter du trouble entre elles & leur * marys, lesquels quoyque sans ialousie, ne trouueroient pas bonnes ces petites friponneries s'ilz n'y estoient appelez.

Les Canadiennes & Montagnaises ont un moyen plus facile de se consoler & faire leurs petites assemblées, car comme leur * || marys sont à la chasse, qui 301 est ordinairement pendant les grandes neiges, elles se donnent le mot, & ayans chacune choisy de la meilleure viande, elles en font de rostie, & de bouillie qu'elles mangent en quantité, le plus souuent iusques à rendre, puis c'est à rire, à gauffer, & faire des contes à plaisir, qui leur mettent à toutes le cœur à ioye; puis elles se font des confessions generales de toute leur vie passée, ou elles adioustent plustost qu'elles ne diminuent, non par deuotion ou de contrition, mais plustost pour faire voir qu'elles n'ont pas tousiours esté nyaisés ny vescu en bestes, comme disent les femmes mal sages, ie croy neantmoins qu'en tout cela il y a souuent plus de plaifanteries que de malices, & qu'elles sont plus plaifantes que des-honestes. Ainsi lisons nous en nos Croniques d'un ieune Religieux fort iouial duquel s'estant enamouraché certaines femmes ou filles, elles le firent entrer dans leur chambre sous pretexte de luy donner l'aumosne, puis l'ayant

enfermé sous clef le voulurent contraindre de contenter leur deshonesteté, ce qu'ayant absolument refusé, elles l'estranglerent & firent mourir miserablement, ce qui fut sceu par nos Religieux qui louerent Dieu, que ce Frère en un aage si tendre, si gay & iouial de son naturel, auoit pû (assisté de la grace de Dieu) résister à la furie de ces femmes.

302 Ces matrones ont la prudence & le soin de briser leurs assemblées auant le retour de || leur* marys, & se rendent toutes si sages que vous diriez à les voir qu'elles n'ont toutes de consolation qu'en la presence de leurs marys, auxquels elles tiennent de la viande toute preste, & du bouillon tout chaud, qu'elles leur font aualler quand ils arriuent pour les delasser, qui est une inuention admirable, car ils tiennent par experience, que quand ils boiuent leur bouillon, ou faute d'iceluy de l'eau chaude allans ou reuenans de la chasse, ils n'ont iamais les iambes roides.

Les hommes font aussi leurs festins, & à diuerfes intentions ainsi que font nos Hurons, ou par recreation ou pour gratifier un amy, ou pour obseruer un songe, à la plupart desquels il faut tout manger ou creuer à la peine, & pour plusieurs autres intentions & respects que nous ne sçauons pas, mais si c'est pour auoir bonne chasse, ils se donnent bien de garde que les chiens n'en goustent tant soit peu; car tout seroit perdu & leur chasse ne vaudroit rien à leur dire, mais qui croiroit une telle sottise.

Comme le Pere Joseph le Caron, & l'un de nos freres se trouuerent un Hyuer avec eux, un barbare nommé Mantouiscache, songea que Choumin auoit

tué un eslan de la teste duquel il auoit fait festin avec du bled d'Inde qu'il auoit enuoyé querir à Kebec, 8. ou 9. lieuës de luy. Le lendemain il dit son songe à Choumin auant qu'il allast à la chasse, à laquelle il frappa ce iour là mesme un ieune eslan deux fois de son espée, sans || qu'il pût l'aborder ny l'atteindre, pour luy donner un dernier coup, de maniere qu'il fut contraint (à cause qu'il se faisoit tard) de laisser là sa beste, & s'en retourner à sa cabane, où il conta à son songeur ce qui luy estoit arriué, qui luy respondit qu'asseurement la beste estoit morte, & l'enuoyerent chercher le lendemain matin par un de leur * parens, qui la trouua abbatue à trois lieuës de leur cabane, cent pas d'où elle auoit esté frappée. 303

Ce fut là une heureuse rencontre pour luy & toute leur famille, car ils se regalerent & se remplirent à plaisir, après auoir enuoyé querir du bled d'Inde à Kebec, qui fut l'accomplissement du songe de Mantouiscache. Je ne veux pas gloser là dessus, mais i'admire que le Diable ayt pû si precisement coniecturer tout ce qui deuoit arriuer, car encor bien que Choumin pût en auoir dit quelque chose par esperance, la chose n'estoit point assurée, & pouuoit ne point arriuer, car enfin le Diable ne sçait pas les choses futures que par des coniectures, si Dieu ne luy reuele pour la punition de ceux qui ont recours à luy.

Je m'oubliais de dire qu'aux repas ordinaires de tous nos Sauvages, aussi bien qu'en leurs banquets & festins, on donne à un chacun sa part, d'où vient que s'il y a de la viande ou du poisson à departir, il n'y en a que 3. ou 4. qui ayent ordinairement les meilleurs

304 morceaux, car il n'y en a pas souuent pour || tous, & si personne ne s'en plaint. Pour la sagamité elle est departie egallement à tous, autant au dernier comme au premier avec un tel ordre que tout le monde reste content.

*Des dances, chansons & autres ceremonies ridicules
de nos Hurons.*

CHAPITRE XVI.

Nos Sauvages, & generally tous les peuples des Indes Occidentales sont de grands chanteurs, & ont de tous temps l'usage des dances ; mais ils l'ont à quatre fins : pour agreer à leurs demons, qu'ils pensent leur faire du bien, ou pour faire feste à quelqu'un de leurs amis ou alliez, pour se resiouyr de quelque signalée victoire, ou pour preuenir & guerir les maladies & infirmités qui leur arriuent. Lorsqu'il se doit faire quelques dances, nuds, ou couuerts de leurs brayers, à la disposition du malade, du Medecin, ou des Capitaines du lieu, le cry s'en fait par toutes les ruës de la ville ou village, à ce que tous les ieunes hommes, femmes & filles s'y trouuent à l'heure & iour ordonné, matachiez & parez de ce qu'ils ont de plus beau & precieux, pour faire honneur à la feste, & obtenir
305 par ces ceremonies l'entiere gue- || rison d'une telle personne malade, qu'ils nomment publiquement, à quoy obeissent punctuellement toutes les ieunes gens

mariez ou non mariez, & mesmes plusieurs vieillards & femmes decrepites par deuotion. Les villages circonuoisins ont le mesme aduertissement, & s'y portent avec la mesme affection à la liberté d'un chacun, car on n'y contraint personne.

Cependant on dispose l'une des plus grandes cabanes du lieu, & là estans tous arriuez, ceux qui n'y sont que pour spectateurs, comme sont les vieillards, les vieilles femmes, & les enfants, se tiennent assis sur des nattes contre les establies, & les autres au dessus, le long de la cabane, puis deux Capitaines estans debouts, chacun une tortuë en la main (de celles qui seruent à chanter, & souffler les malades) chantent ainsi au milieu de la dance, une chanson, à laquelle ils accordent le son de leur tortuë; puis estant finie ils font tous une grande acclamation disans, Hé, é, é, é, puis en recommencent une autre, ou repetent la mesme, iusques au nombre des reprises qui auront esté ordonnées, & n'y a que ces deux Capitaines qui chantent, & tout le reste dit seulement, Het, het, het, comme quelqu'un qui aspire avec vehemence, & puis tousiours à la fin de chaque chanson une || haute & longue acclamation disans, Hé, é, é, é. Mais ce qui est louable en eux est, qu'il ne leur arriue iamais de chanter aucune chanson vilaine ou scandaleuse, comme l'on fait icy, aussi lors que quelque François chantoit & qu'ils luy demandoient l'explication de sa chanson, s'il leur disoit qu'elle estoit d'amour, ou mondaine, ils n'en estoient pas contans, & disoient Danstan téhongniande, cela n'est pas bien, & ne le vouloient point escouter.

Toutes ces dances se font en rond, mais les dan-

307 ceurs ne se tiennent point par la main comme par deça, ains ont tous les poings fermez, les filles les tiennent l'un sur l'autre, esloignez de leur estomach, & les hommes les tiennent aussi fermez, esleuez en l'air, & de toute autre façon en la maniere d'un homme qui menace, avec mouuement & du corps, & des pieds, leuans l'un, & puis l'autre, desquels ils frappent contre terre à la cadence des chansons, & s'esleuans comme en demy-sauts, & les filles branslans tout le corps, & les pieds de mesme, se retournent au bout de quatre ou cinq petits pas, vers celuy ou celle qui les suit, pour lui faire la reuerence d'un hochement de teste, & ceux ou celles qui se demeinent le mieux, & font plus à propos toute ces petites chimagrées, font estimez entr'eux les || meilleurs danceurs, c'est pourquoy ils ne s'y espargnent pas, non plus qu'en un festin ou quelque bon repas.

Ces dances durent ordinairement une, deux ou trois après disnées, & pour n'y recevoir d'empeschement des habits, quoy que ce soit au plus fort de l'Hyuer, ils n'y portent iamais autres vestemens, ny couuertes que leurs brayers, sinon que pour quelqu'autre suiet il soit ordonné de les mettre bas ; n'oublions neantmoins iamais leurs colliers, oreillettes, & brasselets, & de se peincturer par fois, comme au cas pareil les hommes se parent de colliers, plumes, peintures, & autres fatras, dont i'en ay veu estre accommodez en mascarades ou carefme prenant, ayans une peau d'ours qui leur couuroit le corps, les oreilles dressées au haut de la teste, & la face couuerte, excepté les yeux, & ceux-cy ne seruoient que de portiers, ou bouffions,

& ne se mesloient à la dance que par interualle à cause qu'ils estoient destineez à autre chose.

Je vis un iour un de ces bouffons entrer proceffionnellement dans la cabane où se deuoit faire la dance, avec tous ceux qui estoient de la feste, lequel portant sur ses espauls, un grand chien lié & garotté par les iambes, & le museau, le prit par celles de derriere, & le rua tant || de fois contre terre qu'il en mourut, estant mort il l'enuoya apprestier à la cabane voisine pour le festin qui se deuoit faire à l'issuë de la dance. 308

Que cela ayt esté fait sans dessein ou pour un sacrifice, ie n'en ay rien sceu, car personne ne m'en pû donner l'explication.

Si la dance est ordonnée pour une malade, à la troisieme ou derniere après disnée, s'il est trouué expedient, ou ordonné par Loki, elle y est portée, & en l'une des reprises, ou tour de chanson, on la porte, en la seconde on la fait un peu marcher & dancer, la soustenant par sous les bras : & à la troisieme, si la force luy peut permettre, ils la font un peu dancer d'elle meisme, sans ayde de personne, luy criant cependant tousiours à pleine teste : Etfagon outfahonne achieteqe anatetsence ; c'est à dire, prend courage femme, & tu seras demain guerrie, & après les dances finies, ceux qui sont destineez pour le festin y vont, & les autres s'en retournent en leurs maisons.

Il se fit un iour une dance de tous les ieunes hommes, femmes, & filles toutes nuës en la presence d'une malade, à laquelle il fallut (traict que ie sçay comment excuser ou passer sous silence) qu'un de ces ieunes hommes luy pissast dans la bouche, & qu'elle auallast

309 cette eau, com- || me elle fit avec un grand courage, esperans en recevoir guerison : car elle mesme desira que le tout se fit de la forte, pour accomplir, & ne rien obmettre du songe qu'elle en auoit eu la nuit precedente : que si pendant leur resuerie il leur vient encore en la pensée qu'on leur fasse present d'un chien blanc, ou noir, ou d'un grand poisson pour festiner, ou bien de quelque chose à autre usage, à mesme temps le cry s'en faict par toute la ville, afin que si quelqu'un a une telle chose qu'on specifie, qu'il en fasse present à la malade, pour le recouurement de sa santé : ils sont si secourables qu'ils ne manquent point de la trouuer, bien que la chose soit de valeur ou d'importance entr'eux, ayman mieux souffrir & auoir disette des choses que de manquer au besoin à un malade necessiteux, ou qui aye enuie de quelque chose qui soit en leur puissance*.

Pour exemple, le Pere Joseph auoit donné un chat à un grand Capitaine, comme un present tres rare, car ils n'ont point de ces animaux. Il arriua qu'une malade songea que si on luy auoit donné ce chat qu'elle feroit bien-tost guerie. Ce Capitaine en fut auerty, qui aussi-tost luy enuoya son chat bien qu'il l'aymast grandement, & sa fille encore plus, laquelle se voyant priuée de cet animal, qu'elle aymoît || passionnement, en tomba malade & mourut de regret, ne pouuant vaincre & surmonter son affection, bien qu'elle ne voulut manquer à l'ayde & secours qu'elle deuoit à son prochain, ce qui nous est d'un grand exemple.

310

Pour recouurer nostre dé à coudre qui nous auoit esté desrobé par un ieune garçon, qui depuis le donna

à une fille, ie fus au lieu où se faisoient les dances, & ne manquay point de l'y remarquer, & le rauoir d'une fille qui l'auoit pendu à sa ceinture avec ses autres matachias, & en attendant l'issuë de la dance, ie me fis repeter par un Sauuage l'une des chanfons qui s'y disoient, dont en voicy une partie :

Ongyata éuhaha, ho, ho, ho, ho, ho,
Eguyotonuhaton, on, on, on, on, on,
Eyontara éintet, onnet, onet, onet,
Eyontara éintet à, à, à, onnet, onnet,
onnet, ho, ho, ho.

(Faut repeter chacune ligne deux fois).

Ayant descrit ce petit eschantillon d'une chanfon Huronne, i'ay creu qu'il ne seroit pas mal à propos de descire encore icy partie d'une autre chanfon, qui se disoit un iour en la cabane du grand Sa || gamo des Souriquois, à la louange du Diable, qui leur auoit indiqué de la chassé, ainsi que nous apprend l'escot qui s'en dist tesmoin auriculaire, & commence ainsi :

Haloet, ho, ho, hé, hé, ha, ha, haloet, ho, ho, hé.

Ce qu'ils chantent par plusieurs fois : le chant est sur ces notes :

Re, fa, sol, sol, re, sol, sol, fa, fa, re, re, sol, sol, fa, fa.

Une chanfon finie, ils font tous une grande exclamation, disans *Hé*, puis recommencent une autre chanfon, disans :

Egrigna hau, egrigna hé, hé, hu, hu, ho, ho, ho,
Egrigna, hau, hau, hau.

Le chant de cette cy estoit : *Fa, fa, fa, sol, sol, fa, fa, re, re, sol, sol, fa, fa, fa, re, fa, fa, sol, sol, fa.*

Ayans faict l'exclamation accoustumée, ils en commencerent une autre qui chantoit :

Tameia alleluia, tameia à dou veni, hau, hauhé, hé. ✓

312 || Le chant estoit : *sol, sol, sol, fa, fa, re, re, re, fa, fa, sol, fa, sol, fa, fa, re, re.*

Les Brasiliens en leurs sabats, font aussi de bon^e accords, comme

Hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé.

Avec cette notte :

Fa, fa, sol, fa, fa, sol, sol, sol, sol, sol.

Et cela faict s'escryoient d'une façon, & hurlement espouventable, l'espace d'un quart d'heure, & sautoient en l'air avec violence, iusques à en escumer par la bouche, puis recommencerent la musique, disans :

Heu, heüraüre, heüra, heüraüre, heüra, heüra, ouck.

La notte est : *Fa, mi, re, sol, sol, sol, fa, mi, re, mi, re, mi, ut, re.*

313 || Dans le païs de nos Hurons, il se faict aussi des assemblées de toutes les filles d'un bourg auprès d'une malade, tant à sa priere, suyuant la resuerie qu'elle en aura eüe, que par l'ordonnance de Loki, pour sa santé & guerison. Les filles ainsi assemblées, on leur demande à toutes, les unes après les autres, celuy qu'elles veulent des ieunes hommes du bourg, pour dormir avec elles la nuit prochaine : elles en nomment cha-

cune un, qui font auffi toft aduertis par les maistres de la ceremonie, lesquels viennent tous au soir en la presence de la malade, dormir d'un bout de la cabane à l'autre, chacun avec celle qui la * choisi, & passent ainsi toute la nuit, pendant que deux Capitaines aux deux bouts du logis, chantent & sonnent de leur tortuë du soir au lendemain matin, que la ceremonie cesse. Dieu vueille abolir une si damnable & mal-heureuse ceremonie, avec toutes celles qui sont de même aloy, & que les François, qui les fomentent par leurs mauuais exemples, ouurent les yeux de leur esprit, pour voir le compte tres-estroit qu'ils en rendront un iour deuant Dieu.

|| *De leur mariage & concubinage, & de la difference qu'ils y apportent.* 314

CHAPITRE XVII.

Nous lisons que Cesar, Prince accomply & doté d'une honnesteté & pudeur admirable, louoit grandement les Allemans, d'auoir eu en leur ancienne vie sauuage telle continence, qu'ils reputoient chose tres-vilaine à un ieune homme, d'auoir la compagnie d'une femme ou fille auant l'aage de vingt ans, & Solon Salamain commanda par ses loix aux Atheniens, que nulle * ozaft se marier qu'il n'eust auffi atteint l'aage de vingt ans, & le bon Lycurgus ordonna aux Lace-

demoniens, de ne prendre femme qu'ils n'eussent accomplis les 25. ans, mais le Philosophe Protheus, prohiba aux Egyptiens, de ne contracter mariage, qu'ils n'eussent passé les trente, tellement que si quelqu'un s'avançait à prendre femme avant le temps ainsi limité, estoit decreté & commandé par la loy, de chastier publiquement le pere, & d'estimer les enfans non legitimes.

C'est sans difficulté qu'on peut approuver ces loix pour bonnes ou pour mauuaises, loüables en une chose & dangereuses en l'autre, mais à les prendre comme on voudra, tousiours les infideles & les Payens
315 mesmes, se sont faicts || admirer des Chrestiens, comme plus retenus & continens. Et quoy peur de scandale on est aujourd'huy contrainct de marier des enfans à des enfans, qui n'engendrent que d'autres enfans foibles & delicats, d'où il arriue tant d'employ pour les medecins, mais il vaut mieux se marier que brusler, dit l'Apostre, & faire une chose licite qu'illicite, car d'y apporter un reglement, la coustume estant tournée en habitude, elle s'est renduë irremediable, & comme passée en loy, & d'en poser d'autres, si les Legislateurs les obseruoient eux-mesmes, elles ne seruiroient que pour chastier les petits & donner l'essor aux grands du monde, qui croient que toutes choses leur sont permises, pour ce que les loix sont semblables aux toiles des araignées, disoit Solon, en tant * qu'en icelles, il n'y a que les pauvres & debiles, qui y loient prins, mais les riches & puissans les rompent & destruisent.

La ieunesse entre nos Hurons, Quicunontateronons

& autres peuples sedentaires, a un peu trop de liberté au vice, car les ieunes hommes ont licence de s'adonner au mal si tost qu'ils peuuent, & les filles de se prostituer si tost qu'elles en sont capables, neantmoins ie peux dire auec verité, de n'y auoir iamais veu donner un seul baïser, n'y veu faire un geste ou regard impudique, & pour cette raison i'ose affirmer qu'ils sont moins suiect* à ce vice que l'on n'est par deçà, dont on peut attribuer la cause non à la Loy, car auant nous ils n'en auoient encor receu aucune, mais à leur nudité || principalement de la teste, partie au 316 deffaut des espiceries & du vin, & partie à l'usage ordinaire qu'ils ont du petun, la fumée duquel estourdit les sens & monte au cerueau, & puis pour le peu d'attraits de ces objets, plus degoustans querauissans, à quiconque a tant soit peu de retenue, & l'œil aucunement chaste.

Les ieunes hommes qui ne se veulent point marier, ny obliger à une femme, tiennent ordinairement des filles à pot & à feu, qui leur seruent en la mesme maniere que s'ils en estoient les marys, il n'y a que le seul nom de difference, car ils ne les appellent point Atenonha, femme, ains Asqua, compagne ou concubine, & viuent ensemble autant long-temps qu'il leur plaist, sans perdre ny les uns ny les autres la mesme liberté qu'ils auoient de courir les cabanes, & sans ceste licence de chercher amis, ie croy que beaucoup de filles resteroient vierges & sans marys, pour estre le nombre plus grand que celuy des hommes à mon auidis, il en est presque de mesme en France, où les guerres consomment une infinité d'hommes, de là

vient que l'on y a basty plus de monasteres de filles depuis trente ans ença, qu'il ne s'y en estoit estably mil ans auparauant, de quoy Nostre Seigneur reçoit gloire & ses espouzes le Paradis.

Quand un ieune homme veut auoir une fille en mariage, il faut qu'il la demande à ses pere & mere; sans le consentement desquels la fille n'est point à luy, bien que le plus souuent la fille ne prend point leur consentement ny aduis, sinon les plus sages. Cest amant
317 voulant || faire l'amour à sa maistresse & acquerir ses bonnes graces, il se peinturera le visage & s'accommodera de ses plus beaux matachias, puis presentera à sa maistresse quelque * colliers, brasselets ou oreillettes de pourceleine, & si la fille a ce seruiteur agreable, elle reçoit ces presens, cela fait, cest amoureux viendra coucher avec elle 3. ou 4. nuits, & iusque là il n'y a point encore de mariage parfait, ny de promesse donnée, pour ce qu'après ce dormir il arriue assez souuent que l'amitié se refroidit & que la fille qui a souffert ce passe droit n'affectionne pas pour cela ce seruiteur, & faut après qu'il se retire sans plus parler de mariage, comme il arriuade nostre temps à un ieune homme de la bourgade de Saint Nicolas ou Touenchain congedié par la seconde fille du grand Capitaine Auoindaon, de quoy le pere mesme se plaignit à nous bien qu'il ne la voulut contraindre de passer outre au mariage qu'il eut fort désiré.

Les parties estans d'accord & le consentement des pere & mere donné, on procede à la ceremonie du mariage, par un festin où tous les parens & amis des accordez sont inuitez. Tout le monde estant assemblé

& chacun en son rang assis sur son seant, le pere de la fille ou le maistre de ceremonie à ce député, dit hautement deuant toute l'assemblée, comme tels & tels se marient ensemble & qu'à cette occasion a esté faicte cette assemblée & ce festin, à quoy tous respondent ho onniante, voila qui est bien.

Le tout estant approuué & la chaudiere nette || cha- 318
cun se retire, après auoir congratulé les nouueaux mariez d'un ho, ho, ho, puis si c'est en Hyuer (à cause que pour lors les mefnages sont fournis de ce qui leur est necessaire) chaque femme est tenuë de porter à la nouuelle mariée un faisceau de bois pour sa prouision, d'autant qu'elle ne le pourroit pas faire seule, & aussi qu'il luy conuient vaquer à d'autres choses pour son nouueau mefnage, qui est tousiours assez riche, puisqu'il est assorty du contentement & de la paix, qui en est la principale piece.

Ceste courtoisie des femmes, ne se pratique point enuers toutes les nouuelles mariées, ny en toutes les Prouinces, mais i'ay appris qu'en quelque Prouince de nostre mesme Amerique la coustume estoit que les parens leur portoient chacun sa piece de mefnage & de leur emmeublement, qui est une chose fort commode, & que nous voyons pratiquer en quelque contrée de la Germanie.

Or il faut noter qu'ils gardent trois degrez de consanguinité dans lesquels ils n'ont point accoustumé de faire mariage : sçauoir est du fils avec sa mere, du pere avec sa fille, du frere avec sa sœur & du cousin avec sa cousine, comme ie recognu appertement un iour que ie monstté une fille à un Huron & luy demanday si

elle estoit sa femme ou sa concubine, lequel me respon-
dit qu'elle n'estoit ny l'une ny l'autre, ouy bien sa
cousine & qu'ils n'avoient pas accoustumé de coucher
319 avec celles qui leur estoient si proches parentes, qui ||
est une obseruation fort louable en comparaison de cer-
tains Gentils du Peru auant leur conuersion, lesquels
se marioient indifferemment à qui que ce fust, sœurs,
filles & mesmes à leurs meres. Mais hors cela toutes cho-
ses sont permises à nos Huronnes & à leurs voisines.

De douaire il ne s'en parle point, non plus que de
trousseaux, ni de possessions, & encore moins d'argent,
aussi quand il arriue diuorce, le mary n'est tenu de rien,
ny la femme de luy rendre compte, chacun prenant
ce qui luy appartient, qui n'est pas souuent grand
chose, un peu de fourrures, un peu de rassades &
quelque * escuelles. Item voyla tout, car les richesses
principales qu'ils demandent en la personne qu'ils
recherchent, sont celles de l'esprit & non de la terre,
car mieux vaut un homme ou une fille sans argent
que de l'argent sans homme ou fille vertueuse, c'est
le sentiment de tous les bons Chrestiens, qui s'accor-
dent en cela avec tous les barbares.

Neantmoins si à succession de temps il prenoit en-
uie à l'un de nos barbares, de repudier sa femme pour
quelque suieſt que ce soit, comme il n'y a point eu de
contrat passé par deuant Notaires, aussi est-il facile de
rompre leur mariage, & suffit au mary de dire aux
parents de sa femme & à elle-mesme, qu'elle ne vaut
rien & qu'elle se pouruoye ailleurs, ce qu'elle faiſt,
du moins elle sort & vit en commun comme les au-
tres, iusques à ce que quelqu'autre la recherche, & non

seulement les hommes procurent ce diuorce quand les femmes leur en ont donné || quelque suieſt, mais 320
aussi les femmes quittent quelquefois leurs marys quand ils ne leur agreent point, ou qu'elles ayment un autre, tellement qu'il s'y en trouue qui ont eu quantité de marys, lesquels marys se remarient à d'autres femmes, & les femmes à d'autres hommes, le tout sans difficulté & sans ialousie, qu'un autre iouisse de leur couche. Il n'y a que pour les enfans lesquels ils partagent ordinairement par moitié, les filles à la mere, & les garçons au pere, ainsi qu'ils iugent expedient, car ils ne suiuent pas tousiours un mesme ordre entr'eux pour c'est * egard.

Les Montagnais & Canadiens obseruent bien une partie des ceremonies des Hurons en leurs amourettes & mariages, mais encore ont-ils quelques choses de particulieres & plus honnestes, qui ne sont neantmoins propres qu'à des barbares, & gens qui ne fuyent pas le hazard de tomber au péché.

Quand un ieune Montagnais desire auoir une fille en mariage, il hante simplement sa cabane peinturé & enioliué de diuerſes couleurs, & luy declare l'amour qu'il a pour elle, & elle au reciproque luy tesmoigne de l'affection, si elle a ses entretiens agreables, sinon elle luy donne son congé. Estant le bien-venu il luy fait quelque present, lequel elle reçoit pour arre de son affection, cela faiſt cet amoureux viendra coucher avec elle, lorsqu'il luy plaira, non de nuit, mais en plein iour, enuelopez tous deux d'une couuerture, sans se toucher, car il n'est pas permis de faire rien d'indecent, mais || seulement s'entretenir & discourir 321

de leur amour en la presence de tout le monde & non point en cachette.

Le ieune homme aggreant à la fille & la fille au garçon, il en parle à ses pere & mere, & à leur deffaut à ses plus proches parens, & ses parens à ceux de la fille, qui considerent auant de rien conclure, le personnage & son humeur, s'il n'est point paresseux, querelleur, mauuais chasseur, ou addonné aux femmes, car encor que ce dernier vice ne soit point en mespris chez eux, si ne font point estat de ceux qui s'y addonnent.

Or de mesme que l'on s'informe des garçons & de leur * deffauts, la mesme enqueste se fait pour les filles & de leurs imperfections, l'on voit s'y * elle est * point une coureuse, une caioleuse ou une desbauchée addonnée aux hommes, car de telles filles ils n'en font estat non plus que des chiennes (ainsi les appellent ils). L'on demande aussi si elle est * point une paresseuse, querelleuse, menteuse ou acariastre, car pour rien ils n'en voudroient, si elle trauaille bien proprement aux petits ourages qu'elle a à faire, comme escuelles d'escorces, raquettes à courir les neiges & vestements, ayans tous deux les conditions requises, les peres & meres prennent iour pour les marier, & en attendant le temps expiré, les parents de la fille avec la fille mesme, trauillent aux robes pour les futurs espoux & à disposer tout son emmeublement, qui n'arriue pas iusques dans l'excès, car ie vous asseure que quand elles ont une couuerture, une
322 chaudiere & quelques escuelles d'escorces || les voyla prou contentes & riches.

Pour le garçon il est aussi reciproquement assisté de ses parens, car son pere luy fournit d'un canot d'efcorce avec les auijons, de quelques rets & filets pour la pesche, d'une hache, d'une espée, d'un arc & fleches, mais ce qui est excellent & qui tesmoigne en effect une douce & amiable société en ceux qui n'ont iamais eu de pedagogue que la simple nature, est qu'un chacun des parens & amys des futurs espoux vont à la pesche ou à la chasse selon la saison, pour faire le festin des nopces, où au iour assigné, tous les parens s'estans assemblez & l'espousée parée d'une belle robe neuve bien matachiée & le visage huylé & peint de diuerses couleurs, elle en fait autant à son futur mary, qui s'en tient d'autant plus beau qu'il est mieux coloré & barré d'huiles & de peintures.

Toute la ceremonie se paracheue au festin, où chacun tasche de se consoler, après lequel, le gendre demeure de famille avec sa femme au logis de son beau pere ou de sa belle mere, & ne s'en retire que pour quelque different ou mesintelligence. Ils ne prennent aussi ordinairement que chacun une femme, bien qu'il s'y en est rencontré qui en ont eu iusques à 3. ou 4. mais fort rarement, sinon un qui en auoit iusques à 7. en diuers endroits, ce qui ne se voit iamais parmy nos Hurons, qui ont avec leur femme toute liberté de courir aux autres (mais sans violence aucune) ce que n'ont pas nos Montagnais, qui mesprisent d'ailleurs ces hommes chargez de plusieurs femmes, comme ennemis de l'honnesteté.

|| Mais comme il est impossible qu'il n'y arriue 323
quelquefois des disgraces dans un mariage, nos Mon-

tagnais pour paisibles qu'ils soient, chassent aucune fois leur* femmes au loin, mais par le moyen de leurs amis, ils sont facilement reconciliez & se remettent ensemble, ce qui ne se faict pas si aysement parmy nos Hurons, où un chacun a bien tost trouué party quand l'un des deux abandonne l'autre.

De la naissance, & de quelque ceremonies que les Sauvageſſes pratiquent à l'endroit des enfans nouveaux nais. De l'amour que les peres ont pour eux & de l'impoſition des noms & furnoms.*

CHAPITRE XVIII.

Nonobſtant que les femmes voyent d'autres hommes que leurs maris & les maris d'autres femmes que les leurs, ſi eſt-ce qu'ils ayment tous grandement leurs enfans, gardans cette loy que la nature a entée ès cœurs de tous les animaux d'en auoir le ſoin.

Or ce qui faict qu'ils ayment leurs enfans plus qu'on ne faict par deçà, eſt à mon aduis qu'ils ſont le ſupport des peres & meres en leur vieilleſſe, ſoit pour les ayder à viure, ou bien pour les deffendre de leurs ennemis, & la nature conſerue en eux ſon droit tout entier pour ce regard : à cauſe de quoy ce qu'ils ſou-
324 haitent le plus || eſt d'auoir nombre d'enfans, pour eſtre tant plus forts & aſſeurez de ſupport au temps de maladie ou de vieilleſſe, & neantmoins entre les Hurons les femmes n'y ſont pas ſi fecondes que par

deça : peut-estre à cause de tant d'amis ou du climat, ou pour autre raison que ie ne cognois point, non plus que pour celles qui donnent dauantage d'enfans aux Françoises qu'aux Espagnoles & Italiennes.

La femme estant prestre d'accoucher toute la ceremonie qu'ils y apportent n'est pas grande & les preparatifs encore moins curieux, car ils plantent simplement 4. ou 5. bastons en un coin de la cabane, qu'ils entourent de peaux & couuertures, comme un habitacle dedans lequel ils couchent la malade à platte terre, ou pour le plus sur quelque* fourrures ou rameaux de sapin, & là elle faict son fruiçt assistée de quelque vieille qui luy sert de sage-femme, il y en a qui accouchent d'elles-mesmes & en peu de temps, & peu meurent de ce trauail, qui leur semble estre moindre qu'aux femmes delicates de par-deça.

L'enfant estant nay, le premier office qu'il faict est de sonner la trompette en pleurant, pour dire qu'entrant au monde il entre à la guerre, comme en effect ce monde n'est qu'une guerre continuelle, un seiour de miseres, & une vallée de larmes, où à peine auons nous gousté de la vie qu'il faut gouter de la mort.

Il y en a qui ont remarqué que si l'enfant est masle il profere dés aussitost A, & E si c'est une femelle, comme si chacun en son sexe ac- || cusoit Adam & Eue, 325
d'où nous tirons toutes nos miseres & calamitez, mais cela vient d'une autre cause que les medecins scauent & que ie ne peux expliquer.

En quelque contrée dés l'instant de la naissance de l'enfant, on leur frotte tout le corps d'huyle & de peintures comme au Bresil, & parmy nos Canadiens

mesme les meres leur peignent le visage de noir, aussi bien qu'en la mort de leurs parens, comme si entrant au monde il falloit des-là penser au trespas, car le noir signifie deuil & tristesse.

Il y en a qui leur font avaler de la graisse fondue ou de l'huyle, sitost qu'ils sont sortis du ventre de leur mere, ie ne sçay à quel dessein ny pourquoy sinon que le diable (singé des œuvres de Dieu) leur ait voulu donner ceste inuention pour contrefaire en quelque chose le S. Baptême ou la Confirmation.

Les Canadiennes leur tordent aussi les deux genouils en dedans leur faisant tourner les deux talons en dehors, en sorte que en marchant ils iettent les orteils en dedans & les talons en dehors, & ce afin qu'ils prennent leur ply, & qu'estans grands ils puissent plus facilement & commodement porter leurs raquettes & se tenir avec plus de fermeté dans les canots quand il faut estre debout, & en effect nous trouuons par experience qu'ils ont raison, & qu'ils les portent mieux que les François, qui iettent tousiours la pointe du pied en dehors, & par ainsi font que la queue de leurs

326 raquet- || tes allans en dedans, les entrelassent souuent & se laissent tomber, comme il m'a pensé quelquefois arriuer au commencement que i'y estois moins filé, où les Sauuages au contraire ont tousiours la queue de leurs raquettes en dehors, & hors de crainte de pouoir marcher dessus & s'entretailer comme nous faisons, dont nos cheuilles pourroient souuent dire des nouuelles, chauffez de sandalles de bois comme nous sommes & peu souuent de cuirs.

L'usage de porter des oreillettes est tellement an-

cien, qu'il est dit de Job qu'après son affliction, ses parens & amis se conioüissans de sa conualefcence, luy firent present chacun d'une brebis, & d'un pendant d'oreille de fin or. Nos Sauvages les ont fort en usage, non d'or ny d'argent qu'ils ne cognoissent point, mais de quoy que ce soit, c'est pourquoy la femme dés qu'elle est accouchée, suiuant la coustume du païs, perce les oreilles de son petit en un, deux, trois, quatre ou cinq endroits, avec une aleine ou un os de poisson, non sans quelque compassion & apprehension de leur faire douleur, mais peur qu'attendant plus tard les maux leurs * soient plus sensibles & insupportables, puis y met des tuyaux de plumes ou autre chose pour entretenir les trous, estant guéris ils y pendent des patinotres de porcelaines ou autres bagatelles, & pareillement à son col quelque petit qu'il soit.

Après que toutes les petites ceremonies ont esté faictes à l'enfant nouveau né, on faict le festin || aux 327 amis où la tarte & le bon vin n'est point espargné icy, ny le petun & la sagamité là. Mais pour l'imposition des noms, ils les donnent par tradition, c'est à dire, qu'ils ont des noms en grande quantité, lesquels ils choisissent & imposent à leurs enfans, aucuns desquels sont sans signification & les autres avec signification, qu'ils disent rarement à quiconque leur demande, car il sont autant retenus à dire leur propre nom, comme libres de dire celuy des autres.

Je veux bien aduertir aussi les nouveaux François qui vont entr'eux que s'ils ne sont soigneux de leur dire leur propre nom dés leur arriuée, que les Sau-

uages ne manqueront pas de leur en imposer de ceux qu'ils croiront leur mieux convenir.

A ce ieune garçon qui vint demeurer avec nous dans le païs des Hurons à cause qu'il estoit ieune, petit & fretillant, ils l'appellerent *Auhaitfique*, qui veut dire petit poisson. A un autre François un peu turbulent & léger de la main, ils luy donnerent le nom de *Houaonton*, qui signifie fascheux & querelleur. A moy ils m'auoient donné le nom de grand Chef de guerre, ie ne scay par quelle raison (car ie n'auois ny espée ny mousquet) sinon que ie n'aprehendois aucun peril ny danger, ou pour la recommandation des chefs de l'habitation, lesquels auoient de l'affection & du respect particulier pour moy qui estois le moindre de tous nos frères.

328 || Après que i'eü sçeu par le moyen du Truchement Bruslé & du sieur du Vernet la signification de ce nom nullement convenable à un pauvre frere Mineur, ie leur dis qu'il m'appelassent par mon propre nom Gabriel, comme ils faisoient mes deux autres confreres Ioseph & Nicolas, ce qu'ils firent, sinon par les champs & parmy les autres nations qu'ils uoient du mot *Garihouanne*, grand Capitaine. On dit que les Roys du Péru, auoient accoustumé de prendre les noms des principaux animaux, des principales plantes ou des plus belles fleurs de leur païs, pour donner à entendre & s'instruire eux-mesme * que comme ces choses excelloient par dessus celles de leur espèce, il falloit de mesme qu'ils parussent plus excellemment vertueux que tous les autres hommes du commun. Aussi ce nom que mes Hurons m'auoient imposé,

m'obligeoit à une plus exacte pratique de la vertu, non en paroles seulement, mais à la patience & à souffrir genereusement les choses qui contredisoient à mon esprit & desplaisoient à mes sens, car pour la guerre contre les hommes elle n'estoit pas de mon gibier.

L'ay cogneu un homme d'entr'eux qui se nommoit *Onniannetani*, qui veut dire ie suis empelché, un autre *Tarhy*, arbre, ie pensois au commencement qu'il voulait dire Tharé, le nom du pere d'Abraham, mais ie me mesprenois avec eux. Aucuns portent le nom de quelque animal, autres des montagnes, & valées, du vent, ou de quelque || partie du corps hu- 329 main, & un qui s'appelloit Joseph, mais ie n'ay pû scauoir qui luy auoit imposé ce nom là, & peut estre que parmy un si grand nombre denoms qu'ils ont en usage, il s'y en peut trouuer quelqu'uns approchans des nostres, ou par rencontre ou a dessein.

L'on tient que nos Montagnais ont cela de particulier qu'ils imposent souuent deux noms à leurs enfans & quelquefois trois comme celuy qui fut nommé *Mahican*, *Atic*, *Ouche*, Loup, Cerf, Canot. Puis Choumin, Raifin, *Atic*, Crapaut, Petitchiouan, la Mer monte, Amiscouecan, Vieille robe de Castor, & plusieurs autres sortes de noms à la fantasie des parens, car aussitost est donné le nom d'un oyseau, ou d'une beste, à l'enfant comme d'une autre chose matérielle ou impropre.

L'ay quelquefois ruminé en moy mesme d'où pouuoient proceder ou deriuier les furnoms de nous autres Chrestiens, veu qu'ils ne sont pas ordinairement en usage chez les Juifs, Payens & Infidelles, desquels

nous sommes descendus, car en fin nous auons tous pris naissance d'Eue & d'Adam, des Juifs ou des Gentils, & assurement des enfans de Noël *, & ay creu, que plusieurs ont esté imposez par le vulgaire, ou pour quelque action, ou pour quelque accident, & que
330 d'autres s'en sont imposez d'eux mesmes || prenans des noms de guerre, de ville ou de Seigneurie, enseueliffans par ce moyen le leur ancien, mais ie croy, & il ya bien de l'apparence que nos surnoms sont pour la pluspart les noms propres de nos anciens parens auant qu'ils fussent faicts Chrestiens, ausquels on imposoit un nouveau nom au Sainct Baptisme, & le leur propre qu'ils auoient auparauant leur a seruy de surnom, qui est venu iusques à nous de pere en fils, ainsi que nous pratiquons encores de present enuers plusieurs de nos Canadiens conuertis, ausquels nous auons laissé leur ancien nom sauuage pour surnom.

Car que veulent dire la pluspart de nos surnoms, personne n'en sçauroit rien dire, non plus que des noms des Payens, & Sauuages dont nous ignorons les louanges, ou bien il faudroit qu'eux mesmes nous en donnassent l'explication, car ils en ont peu sans signification, & si on considere de prés on trouuera que iamais nos anciens qui ont imposé les premiers noms aux hommes, n'en ont donné aucun sans consideration, & qui n'aye signifié quelque chose, comme i'ay dit, laquelle signification n'est point venue iusques à nous.

Or le nom que nos Sauuages ont imposé à leurs enfans en la naissance leur reste tousiours, sinon que pour quelque occasion particuliere & remarquable on

leur change, ou qu'on leur en adiousté encore un autre de vitupere ou d'honneur, comme i'ay dit en la || resurrection des valeureux Capitaines morts entre les neutres, où l'on faict reuiure leur memoire. 331

Nous auons appris du sieur Champlain qu'il y eut un Sauuage de sa cognoissance qui par consideration voulut changer son premier nom en celuy de Loup & Cerf, on luy en demanda la raison & pourquoy il auoit pris les noms des deux animaux si contraires, il respondit qu'en son païs il n'y auoit beste si cruelle que le loup, & animal plus doux que le cerf, & qu'ainsi il feroit bon, doux & paisible enuers un chacun n'estant point offensé, mais que s'il estoit outragé, il seroit furieux & vaillant, & ne pardonneroit à personne, non plus que le loup au cerf, quand il le tient arresté.

I'ay desia dit en quelque endroit de ce volume la force des femmes Sauuageſſes, & comme elles accouchent sans grand trauail, du moins qui paroisse, mais ie repete de rechef qu'elles sont admirables, car elles n'ont pas si tost mis un enfant au monde, qu'elles sont encores plustost sur pieds, vont au bois, vont à l'eau, & font tout le reste de leur petit mesnage comme si de rien n'auoit esté, de se geindre point de nouuelle, & de faire la delicate encore moins. On se rit plaifamment en France du caquet des accouchées, où toutes sortes de differens discours s'estalent & se deuident, car l'une y parle de son mary, & l'autre de sa seruante, du four, & du moulin, & du marché, des halles. O mon Dieu quel || cliquetits, il n'y a que les plus spirituelles qui parlent un peu de Dieu mais en- 332

core sobrement, car la mode & les collets, la iuppe, & les fouliers ont là leur empire.

Un certain François fit un iour diuers interrogats à une ieune femme nouuellement releuée de ses couches, sur ce qu'elle n'auoit point paruë enceinte ny grosse, guere plus qu'à son ordinaire (c'est que i'ay admiré entre nos Huronnes), ne s'estoit point plainte, & n'auoit point gardé la chambre, comme font les femmes de France. A cela toutes se prirent à rire, disans que les Françoises estoient bien paresseuses, & auoient bien peu de courage que pour auoir mis un enfant au monde elles voulussent tenir le liât, elles deuroient tascher (dirent-elles) d'accoucher en Hyuer afin de faire comme les ours, qui se tiennent quatre ou cinq mois enfermez de peur du froid.

Et comme nostre frere Geruais estoit un iour aupres du Sauuage Napagabiscou malade dans sa cabane, fortit d'aupres de luy la femme de ce bon homme pour aller faire ses couches à la cabane voisine, mais avec tant de prudence que personne ne s'apperceut de son incommodité, non pas mesme son mary, que le lendemain matin que sa belle-sœur apporta une petite fille que Dieu luy auoit donnée, de quoy ils furent tous estonnez car personne ne s'estoit apperceu de sa grossesse, ny le frere Geruais qui demanda à cette femme, 333 mais un peu trop simplement si cette || fille estoit d'elle, laquelle luy respondit en riant que ouy (car il n'y auoit que 4. ou 5. mois qu'elle estoit accouchée) & puis dit & quoy les femmes de France en ont elle * si souuent, non dit le Religieux que d'année en année, & au plus de neuf en dix mois, mais il leur arriue

quelquefois d'en avoir deux d'une couche (pour moy i'ay esté une fois en un village, où une femme estoit accouchée de quatre garçons ayans tous vie). A cela elle fit un grand cry disant: *Cheté*: (car c'est leur façon d'admirer) elles ressembtent donc aux femelles des eslans qui portent deux petits à la fois, iamais ie n'ay veu aucune femme de nostre Nation avoir deux enfans d'une couche. Je croy qu'elle avoit quelque raison, car la chose arriue fort rarement entr'eux, neantmoins pendant que i'estois aux Hurons une fille en accoucha de deux, de quoy elle restoit toute honteuse, non d'avoir perdu sa virginité qui ne leur est point honorable, mais d'avoir fait un iumeau.

Entre les Montagnais ils ont cette coustume que personne ne se sert de vaisselles, calumets ou petunoirs de la nouvelle accouchée pendant le temps de 15. iours, tenant tout cela comme immonde, lesquels ils ne veulent mesme pas toucher, & les bruslent après ce temps là, ce qui sent fort de son honnesteté.

|| *Du choix qu'il faut faire des nourrices. De la 334
nourriture & emmaillotement des enfans, comme
ils sont endurcis à la peine, & ne succedent point
aux biens du pere.*

CHAPITRE XIX.

Donner une bonne & vertueuse nourrice à l'enfant, est le fait d'une mère sage qui y doit avoir l'œil, car

de là depend en partie sa bonne inclination, pour ce qu'il tient ordinairement plus du naturel de celle qui l'a alaieté, que de celuy qui l'a engendré, comme l'antiquité a tres-bien experimenté en Titus fils de Vespasian, & en plusieurs autres, lequel (ainsi qu'escrit Lampride) fut tout le temps de sa vie suiet à plusieurs maladies & infirmités, à cause qu'il auoit esté baillé à nourrir à une nourrice fuiette à maladie.

335 Mais le pis est qu'il demeure quelque impressiō & caractere aux ames de cette vicieuse nourriture, comme le Grec escrit au second liure des Césars, lorsqu'il fait mention de Calligula quatrieme Empereur de Rome : les cruautés & infamies duquel n'estoient imputées à pere ny à mere : mais à la nourrice qui l'alaiéta, laquelle outre qu'elle || estoit cruelle & barbare d'elle-mesme, encore frotoit elle quelquefois le bout de sa mamelle de sang, & le faisoit succher à l'enfant qu'elle allaitoit.

Si la nourrice est iurongne, elle prepare l'enfant à conuulsion & debilité, mesme le fera yurongne & comme on lit en la vie de l'Empereur Tibere, qui fut grand yurongne, parceque la nourrice qui l'alaietoit non seulement beuuoit excessiuement, mais elle seura l'enfant avec des soppes trempées à du vin.

Et voyla pourquoy le diuin Platon entre les Grecs & Lycurgue entre les Lacedemoniens ordonnerent & commanderent en toutes leurs loix, non seulement que toutes les femmes simples, mais les bourgeois, Damoiselles & de moyen estat, nourrissent leurs enfans, & celles qui estoient Princesses & délicates au moins qu'elles nourrissent leurs enfans aînez, à cause

comme j'ai dit, que l'enfant succe ordinairement l'humour & l'inclination de la nourrice avec le lait de sa mamelle.

Joint que comme dit le même Platon en son troisieme liure des Loix, que jamais les enfans ne sont autant aimez des meres, comme quand elles les nourrissent de leurs propres mamelles, & que les peres les tiennent entre leurs bras, ce qui est vray semblable pour ce que la premiere amour en toutes choses est la plus vraye amour.

Plutarque au liure du regime des Princes || dit que 336
Thomiste sixiesme Roy des Lacedemoniens, mourant laissa deux enfans desquels le second herita au Royaume, pour ce que la Reynel'auoit nourry, & non le premier à cause qu'une nourrice l'auoit alaieté nourry & esleué. Et dece demeura la coustume en la pluspart des Royaumes d'Asie, que l'enfant qui ne seroit alaieté des mamelles de sa propre mere, n'heritast aux biens de son propre pere.

Mais sans aller chercher des coustumes plus au loin : les anciennes femmes d'Allemagne tant louées par Tacite, d'autant que chacune nourrissoit ses enfans de ses propres mamelles, & n'eussent voulu qu'une autre qu'elle les eust alaiétez, comme il se pratique encor de present en la pluspart des pays circonuoisins, qui se liberent par ce moyen la entre les autres inconueniens susdits de receuoir un enfant pour un autre, ce qui est quelquefois arriué.

De cette loy se peuuent liberer sans scrupule, les femmes auxquelles la nature n'a point donné assez de force pour pouoir supporter, & le voir & la voir les

importunitez d'un enfant criard, car alors selon Dieu on peut auoir recours à une nourrice, non à la première venuë, mais à une sage & vertueuse, comme firent iadis deux certaines Dames bourgeoises, qui toutes deux firent choix d'une mesme nourrice, à laquelle elles donnerent à nourrir en diuers temps, l'une deux
337 filles, & l'autre deux garçons laquelle nour- || rice fit apres le mariage entre ses quatre nourissons qui se marierent tous en un mesme iour, & fus prié du festin, où ie n'allay point pour ce qu'ils estoient Huguenots. Mais on peut inferer que le mariage de ces quatre estoit un mariage bien fait, car ayans esté nourris d'une mesme mamelle ils pouuoient auoir succé une mesme humeur, ou du moins qu'il s'estoit attaché en leur nature ie ne scay quoy de fort approchant à la sagesse & modestie de leur mere de laiët.

Nos Sauvageffes sans autre loy que celle que la nature leur donne, d'aymer, nourrir & esleuer leurs enfans, puisque les animaux mesmes les plus feroces ont soin de leurs petits, les allaitent de leurs propres mamelles, & n'ayans l'usage ny la commodité de la bouillië, elles leur baillent des mesmes viandes desquelles elles usent, apres les auoir bien machées, & ainsi peu a peu les esleuent. Que si la mere meurt auant que l'enfant soit seuré, le pere, ou à son défaut une autre personne, faiët bouillir du bled d'Inde dans un pot de terre, puis en tire l'eau, laquelle il prend peu à peu dans sa bouche & la ioignant à celle de l'enfant luy fait aualler cette eau, qui luy sert de laiët & de bouillie, ie l'ay veu ainsi pratiquer à plusieurs & particulièrement enuers le petit

de nostre Sauvageſſe baptifée, duquel le pere auoit un ſoin ſi particulier qu'il ne le negligeoit en rien, & luy faiſoit aualler luy meſme de cette eau, ou bouillon.

|| De la meſme inuention ſe ſeruent auſſi les Sauua- 338
geſſes pour nourrir les petits chiens que les meres ne peuuent engraiſſer, ce que ie trouuois fort ſalle & vilain, d'ainſi ioindre à leur bouche le muſeau des petits chiens, qui ne ſont pas ſouuent fort nets.

En quelque prouince de nostre Inde occidentale, on n'emmaillotte point les enfans, peur de les rendre courbez ou contrefaiçts par cet empreſſement, ce ſeroit neantmoins les mettre en un grandiffime peril, n'eſtoit qu'on les couche dans des lits ſuſpendus en l'air, comme ſont nos Canadiens, d'où ils ne peuuent tomber ny ſortir.

Mais nos Huronnes qui n'ont point l'uſage du berceau, ny de ſes lits ſuſpendus, emmaillottent leurs petits enfans durant le iour dans des peaux ſur une petite planchette de bois de cedre blanc d'environ deux pieds de longueur ou peu plus, & un bon pied de largeur, où il y a à quelqu'uns un petit arreſt, ou aiz plié en demy rond attaché au-deſſous des pieds de l'enfant, qu'ils appuyent contre le plancher de la cabane, ou bien elles les portent promener avec icelles derriere leur dos, avec un collier ou cordelette qui leur pend ſur le front. Elles les portent auſſi quelquefois nuds hors du maillot, ou derriere leur dos, preſque debouts, la teſte en dehors, qui regarde des yeux d'un coſté & d'autre par-deſſus leſef- || paules de celle qui le porte. 339

Lorſque l'enfant eſt emmaillotté ſur la petite planchette, ordinairement enioluée de matachias & chap-

pelets de pourceleine, ils luy laissent une ouuerture deuant la nature, par où il faict son eau, & si c'est une fille, ils y adioustent une fueille de bled d'Inde renuerlée, qui sert à porter l'eau dehors, sans que l'enfant soit gâtée de ses eauës, ny falle de ce costé là, laquelle inuention est pratiquée par les Turcs mesmes, mais plus commodement, car i'en ay veu un modelle. Ils font un pertuis au berceau au dessous du siege de l'enfant qui est descouuert, & appliquent un tuyau courbé à la nature, lequel passant entre les iambes de l'enfant, respond à ce trou du berceau, sous lequel ils tiennent un petit pot qui reçoit les excremens l'urine, & par ce moyen rend les enfans tousiours nets & mieux sentans que ceux d'icy, d'ou ie conclus que pour ce regard on deuroit les imiter, particulièrement les pauvres gens qui ont faute de linge, d'estoffes & d'habits.

Les Sauvageſſes comme elles n'ont iamais eu l'usage du linge, ny la methode d'en faire, encore qu'elles ayent du chanure assez, ont trouué l'inuention d'un duuet fort doux de certains roseaux, sur lesquels elles couchent leurs enfans fort mollement, & les nettoient du mesme duuet, ou avec de la poudre de bois sec & pourry, & la nuit venue, elles les couchent souvent || tout nuds entre le pere & la mere, ou dans le sein de la mere mesme, enueloppé de sa robe pour le tenir plus chaudement, & n'en arriue que tres-rarement d'accident.

Les Canadiens & presque tous les peuples errants se seruent encore d'une pareille planchette pour coucher leurs enfans, qu'ils appuyent contre quelque ar-

bre ou l'attachent aux branches, mais encore dans des peaux sans planchette, à la maniere qu'on accommode ceux deçà dans des langes, & en cest estat les posent de leur long doucement dans une peau suspenduë en l'air, attachée par les quatre coins aux bois de la cabane, comme font les lits de roseau des Mattelots sous le tillac des Nauires, & s'ils veulent bercer l'enfant, ils n'ont qu'à donner un bransle à cette peau suspenduë, laquelle se berce d'elle-mesme.

Les Cimbres auoient accoustumé de mettre leurs enfans nouueaux naiz parmy les neiges, pour les endurcir au mal, & nos Gaulois au contraire les delicatent le plus qu'ils peuuent, pour les rendre fluets & mal sains, de sorte que s'ils sentent un peu de vent, de chaud ou de froid plus qu'à l'ordinaire, tout est perdu, voyla un enfant malade, il faut le Medecin, il luy faut ouurir la veine, cette viande ne lui est pas propre, gardez vous du bruit, & pour petit qu'il soit, on fait de son estomach une || boutique d'Apoticaire, & d'où vient cela, ce qu'ils font trop mignardez, & nais de parens fluets, car on ne voit point tant d'infirmittez aux enfans villageois non plus qu'à ceux de nos barbares qui n'y apportent point tant de façon. Bon Dieu que d'abus & de sottise il y a parmy de certaines maisons des grands, vous diriez proprement à les voir faire, & à les entendre qu'ils ont un autre pere qu'Adam, qu'ils ne sont point de la mesme nature des autres hommes, & qu'ils auront un Paradis à part, ouy & tel qu'ils l'auront sabriqué par leurs œuures.

Nos Sauuagessees imitans les Cimbres esleuent leurs enfans le moins delicatement qu'il leur est possible, &

les laissent non seulement trotter & courir nuds à quatre pieds par les cabanes, sans ayde ny conduite de personne; mais estans grandelets ils se veautrent, courent & se roullent dans les neiges, & parmy les plus grandes ardeurs de l'Esté, sans en recevoir aucune incommodité, de quoy ie m'estonnois fort, & de ce que mettant quelquefois un petit morceau de sucre dans la bouche des petits enfans ils me suiuoient à quatre pieds, comme petites bestioles, dans les plus grandes rigueurs de la saison. Et de là vient qu'ils s'endurcissent tellement au mal, & à la peine, qu'estans deuenus grands, vieux & chenus, ils restent toujours forts & robustes, sans ressentir presque aucune indisposition,

342 & || mesmes les femmes enceintes sont tellement fortes, qu'elles s'accouchent souuent d'elles-mesmes, comme elles m'ont dit, & n'en gardent point la cabane pour la plupart. I'en ay veu arriuer de la forest chargées d'un gros faisceau de bois qui accouchoient dès aussi tost qu'elles estoient arriuées, puis au mesme instant sus pieds, à leur ordinaire exercice.

Et pour ce que les enfans d'un tel mariage ne se peuuent asseurer legitimes, ils ont cette coustume entr'eux, aussi bien qu'en plusieurs autres endroits des Indes occidentales, que les enfans ne succedent point aux biens de leur pere; mais ils en font successeurs & heritiers, les enfans de leurs propres sœurs, lesquels ils font asseurez estre de leur sang & parentage, & par ainsi les hommes sont hors du hazard d'auoir pour heritiers les enfans d'autrui bien qu'ils fussent de leurs propres femmes.

En suite de cela il y en a qui pourroient douter

que les peres eussent de l'amitié pour leurs enfans, n'estant point asseurez qu'ils fussent de leur fait, ou non, mais ie vous asseure encor une fois, qu'ils les tiennent si cher, & en font tant d'estat qu'ils ne les voyent pas à demy, leur donnent toute la liberté qu'ils veulent & ne les reprennent pour faute aucune, car de chastiment il ne s'en parle point, c'est pourquoy il ne faut pas s'estonner si estans grands ils se portent si facilement au vice, puisque dans || les familles Chrestiennes & Religieuses, où la correction & le chastiment manque* à la ieunesse, on n'y voit que desordres, qu'ambition & presumption d'esprit, avec plus d'excez de beaucoup que dans les familles sauvages les plus barbares, & esloignées de la cognoissance de Dieu. 343

Il faut que ie m'explique & dise (pour ne condamner les innocens avec les coupables) que s'il y a un grand nombre d'enfans Sauvages mal-sages, & vicieux, & sans le respect deu à leurs parens, il y en a un autre grand nombre qui sont mieux. Car outre qu'ils n'ont pas tant de legeretez pueriles, comme beaucoup d'enfans par deçà, ils sont dotés d'une petite gravité si iolie, & d'une modestie naturelle si honneste, que cela les rends * extrêmement agreables & amyables, de sorte que ie prenois un singulier plaisir de leur enseigner les lettres & de les instruire en la Loy de Dieu, selon qu'ils en estoient capables; aussi en auions nous tousiours plusieurs dans nostre cabane, où nous leur donnions facile accez, aux heures qui ne nous estoient point incommodés, & non sans quelque difficulté aux mauvais garçons, pour les obliger à imiter les bons.

Nous en auions pratiqué cinq ou six de tres iolys, beaux, & d'un fort bon esprit pour les amener en France, avec le consentement de leurs peres & meres, 344 mais quand || il fut question de partir, cet amour si tendre des meres & le reciproque des enfans enuers elles, tira tant de larmes des yeux des uns & des autres qu'en fin elles esteignirent cette premiere deuotion, par un ouy dire qu'on soüettoit, qu'on pendoit & qu'on faisoit mourir les hommes entre les François, sans discerner l'innocent du coupable, doctrine qui leur auoit esté donnée par le Huron Sauoignon, laquelle nous empescha du tout d'en pouuoir amener aucun quelque promesse que leur fissions d'un bon traitement & de les ramener en leur pays dans dix huit ou vingt Lunes, qui font un an & deiny de temps, car il ne se pouuoit à moins.

De l'instruction de la ieunesse & des exercices ordinaires des enfans. — De la dissolution des François. — Et d'une certaine Nation où l'on coupe le né des filles mal viuantes.

CHAPITRE XX.

Ce grand Empereur Marc-Aurelle, que pleust à Dieu qu'il eust esté chrestien, il ne luy eut rien manqué digne d'un Prince également puissant & vertueux, 345 || discourant un iour avec son amy Pullion du soin que les anciens Romains auoient d'instruire

leurs enfans dans la vertu & l'habitude des bonnes mœurs, dit de luy-mefme ces parolles dignes à la verité d'estre grauées & burinées sur le cœur de tous ceux qui ont à gouuerner la ieunesse & les esprits encore tendres, dans la vertu.

Mon pere Anne Vere, fut en cas autant digne de louange, comme ie fuis digne de reprehension : car moy estant ieune enfant, iamais ne me laissa dormir en liêt, assoir en chaire, boire ny manger avec luy à sa table, & si n'osois hauffer ny leuer la teste ny les yeux pour le regarder en face, & pour ce souuent me disoit : Marc mon fils, i'ayme trop plus que tu sois vertueux & honneste Romain, que Philosophe superbe & dissolu, car celuy là est indigne de viure & de paroistre entre les hommes qui n'ensuit la vertu, laquelle les Dieux mesmes recompensent dans le ciel, & les hommes honorent sur la terre.

Puis poursuiuant son discours disoit : anciennement les enfans des bons tettoient iusques à deux ans, iusqu'à quatre viuoient en leur appetit & volonté, lisoient iusques à six & estudiaient en grammaire iusques à dix, puis deuoient prendre office ou mestier, selon qu'ils se sentoient appelés ou destinés, ou s'adonnerà l'estude, ou aller aux exercices de la guerre, de maniere que parmy Rome ils n'alloient oisifs ny vagabonds, veu mesmes qu'ils auoient des Maistres & Precepteurs vieils & tellement sages & prudents, que leur seule presence sans mot dire, estoit capable de les maintenir dans leur deuoir & conseruer dans la vertu.

P'ay estudié, dit ce bon Prince, en grammaire avec un Maistre qui s'appelloit Euphermon, il auoit la teste

toute blanche de vieillesse, il estoit fort moderé en parler, en discipline fort rigoureux, & en la vie tres-honneste, pour ce qu'en Rome y auoit une Loy que les Maistres des enfans fussent fort anciens, de maniere que si le disciple auoit l'aage de dix ans, le Maistre deuoit passer cinquante. Et ce qui faict qu'à present on voit si peu d'enfans sages & modestes, c'est pour ce que les Maistres sont eux-mesmes ieunes & sans vertu & ont encore moins d'experience; c'est pour quoy on ne doit trouuer estrange si on ne leur obey pas tousiours en choses iustes & licites, puis qu'en imprudens & peu experimentez, ils commandent souuent choses iniustes, où * par une maniere trop precipitée s'emportent au gré de leurs passions à la moindre mousche qui les picque, pensans par là se faire estimer bon conducteur de la discipline & du bon gouuernement, en mesme paralelle de ceux qui pour estre maintenus tollèrent les choses qu'ils deuroient corriger.

Car les commandemens iustes & bien digerez, encore qu'il n'appartiennent pas aux disciples de les examiner, sont les cœurs doux, souples & debonnaires, comme au contraire, les commandemens iniustes ou mal-faicts, tournent & conuertissent les hommes humbles & doux, en personnages durs & austeres, comme

347 || l'experience nous l'a faict voir maintefois, & dans les Religions les plus austeres mesmes, où la voye de la douceur est tousiours employée la premiere, puis la verge si elle ne suffit.

Il est vray que nous voyons souuent des peres, estre cause de la perte de leurs enfans, & de la corruption

de leurs mœurs, par les mauuaises habitudes qu'ils leur laissent prendre en leur bas aage. Car les uns font gloire de les nourrir dans les delicatesses & lesdelices, & leur souffrent de faire tout ce qu'ils veulent comme s'ils estoient enchantez des merueilles imaginaires de leur esprit & de leur beauté, sans se mettre en peine de ce qui en arriuera quand ils seront grands. Les autres tout au contraire les esleuent avec trop de rigueur, comme aux maisons des mecaniques, & ceux cy les perdent encore ; car comme par une excessiue delicatesse, les forces du corps & de l'esprit s'affoiblissent, aussi par un chastiment trop rude, ils deuient si hebetez qu'ils perdent souuent toute esperance d'apprendre, & sont en des apprehensions continuelles, qui les empeschent de faire rien de viril, de maniere que pour les rendre tels qu'ils doiuent estre, il n'est rien meilleur que tenir un milieu entre la douceur & la seuerité, afin qu'aux occasions ils soient tousiours discrets & sages, & apprennent sans timidité.

Or que ce milieu dans lequel consiste la vertu soit pratiqué par nos Sauuages enuers leurs enfans, il y a apparence qu'ils n'y manquent pas en toutes choses, bien qu'ils leur souffrent || les desobeïssances, & de 348
manquer au respect qu'ils doiuent à leurs parens. l'en ay veu de bien sages, i'en ay veu de bien fols & temeraires, mais cela venoit de l'instinct & inclination de leur propre nature, à laquelle ils adherent, & non de l'instruction & conduite de leurs parens, lesquels les laissent viure dans toute sorte de liberté, la bride sur le col & sans chastiment comme ils ont esté eux-mêmes esleuez sans correction, car les Sauuages n'en scau-

roient souffrir à leurs enfans, & de vérité ils n'en méritent souuent pas tant que ceux d'icy, pour ce qu'ils ont moins de malices & moins d'instructions.

S'ils ne scauent que c'est d'estre rudoyez & feuerement reprimandez, ils n'experimentent non plus de delicateſſes & ſont eſleuez fort auſterement. De ſes petites mignardiſes & careſſes que les peres & meres traictent icy leurs enfans, on ne ſcait que c'eſt aux Canadiens, car ils ayment d'une amitié plus cachée que deſcouuerte, & plus virilement que ſenſuellement, & par cette maniere de gouuernement l'on peut iuger comme i'ay des-ia dit, que nos Canadiens tiennent quelque choſe du milieu en la conduite de leurs enfans, & meſme nos Montagnais, leſquels ne ſont autre reprimande à leurs petits garçons quand ils crient, que de leur dire : Et quoy ne veux tu pas te taire, ie te dis que tu ne tueras point d'Ours, d'Eſlans, ny de Caſtors, & ſi tu te tais tu en tueras. Et aux filles ils leur diſent ſeulement : Cheté ega maché, arreſte-toy, ne crie pas, & rien plus.

349 || Leurs exercices ordinaires, particulierement des ieunes garçons n'eſt pas de bien employer le temps, ny d'apprendre meſtier, car il n'y en point entre nos Canadiens & Hurons, où chacun meſnage faiçt de luy-meſme ce qui luy eſt conuenable & neceſſaire, ſoit à coudre, à filler, faire des pots de terre, & toute autre ouurage & action de meſtier qui leur faiçt beſoin; mais nos ieunes Hurons s'exercent principalement à tirer de l'arc en quoy ils ſe rendent fort adroits, à darder la fleche, qu'ils ſont bondir & gliffer droit ſuperficiellement par deſſus le paué, iouer avec des baſtons cour-

bez qu'ils font couler par dessus la neige & croîer une bale de bois leger comme l'on faißt par-deça. Apprendre à ietter la fourchette avec quoy ils herponnent le poisson entre les enfans des Quiennontateronons, & darder l'espee entre nos Montagnais, par le moyen d'un baston au bout duquel ils attachent une aleine, qu'ils eslancent contre un but, puis à beaucoup d'autres petits ieux & exercices de recreation, qui ne les empechent pas de se retrouver à la cabane aux heures des repas, & lorsqu'ils ont faim d'aller griller du bled.

Que si une mere prie son fils d'aller querir de l'eau, du bois, ou faire quelque autre semblable seruice du mesnage, il luy respond que c'est un ouurage de fille & n'en faißt rien : que si parfois nous obtenions d'eux de semblables seruices, c'estoit à condition qu'ils auroient tousiours entrée en nostre cabane, ou pour quelque * espingles, plumes ou autre petite chose à se pa-
|| rer, de quoy ils estoient fort contans & nous aussi, 350
pour ces petits & menus seruices que nous en receuions.

Il y en auoit pourtant de malicieux, qui se donnoient le plaisir de couper la corde qui soustenoit nostre porte en lair*, & puis estant tombée nioient absolument que ce fussent eux, ou bien prenoient la fuite, car ils n'aduoient iamais guere leur faute s'ils ne sont attrapez sur le fait ou que l'on ne leur conuainque l'esprit par raisons. C'est une petite vanité qui n'est pas blasnable en eux, comme elle pourroit estre en des chrestiens de vouloir estre estimé meilleur qu'on n'est, c'est neantmoins la perfection du iourd'huy, car qui

voyons nous qui vueille souffrir le mespris qu'il merite, ou d'estre estimé pour tel qu'il est, personne, car le monde ne veut point de ces pratiques là, on la laisse pour les Cloistres, encore y est-elle souuent bien mal traitée & encores plus mal receüe, par ceux qui deuroient monstrier l'exemple aux autres.

Il y en a qui veulent bien estre estimez pour tels qu'ils sont, non par vertu, mais par imprudence, & sont voir eux mesmes à descouuert l'imperfection & malice de leur esprit, de laquelle ils veulent tirer gloire, mais gloire qui leur tournera à confusion deuant Dieu.

De mesme que les petits garçons ont leur exercice particulier, & apprennent à tirer de l'arc les uns avec les autres, si-tost qu'ils commencent à marcher, on met aussi un baston entre les mains des petites fillet-
351 tes, en mes- || me temps qu'elles commencent à se fortifier, pour les stiller & apprendre de bonne heure à piler le bled, qui est leur exercice plus rude, & estans grandelettes elles iouient aussi à diuers petits jeux avec leurs compagnes, & parmy ces petits ébats on les dresse encore doucement à de petits & menus seruices du mesnage, & aussi quelquefois (chose déplorable) au mal qu'elles voyent commettre deuant leurs yeux, qui faict qu'estans grandes elles ne valent rien pour la pluspart & sont pires (peu exceptées) que les garçons mesmes, se vantans souuent du mal, qui les deuroit faire rougir & qu'elles n'ont pas commis pour se faire rechercher & admirer comme valeureuses desbauchées.

Les Montagnaites apprennent aussi ce qui est du mesnage, à faire les robes, les raquettes, les escuelles

ustencilles, vailles & autres petites indolites, peindre & faire des franges aux robes, & nager comme canars. Je louë Notre Seigneur de ce que les Huronnes prenoient d'assez bonne part nos reprimandes, & qu'à la fin elles commençoient d'avoir de la retenue & quelque honte de leur dissolution, n'osant plus que fort rarement user de leurs impertinentes parolles en nostre presence, & admiroient en approuvant l'honnesteté que leur disions estre aux filles de par-deça, ce qui nous donnoit esperance d'un prochain amendement de vie, si les François qui estoient montez avec nous par une malice effrenée, ne leur eussent dit le contraire, diffamans & taxans meschamment l'honneur & la pudicité des femmes & filles de leur || pais, 352 pour pouvoir continuer avec plus de liberté leur vie infame & mauuaise, tellement que ceux qui nous deuoient seconder & servir par bons exemples, à l'instruction & conuersion de ce peuple, estoient ceux-là mesmes qui nous empeschoient, & destruisoient le bien que nous allions establisant. Il y en auoit neantmoins quelqu'uns de tres-honnestes & discrets, lesquels s'ils faisoient du mal, il ne venoit pas à nostre cognoissance, & n'esclatoit point en publique*.

Tous les peuples infidelles & barbares, ne sont point neantmoins tous tellement abrutis dans le mal & si plongez dans l'horreur du vice, qu'il ne s'y en trouue encore quelqu'uns, qui obseruent les loix de l'honnesteté & plus rigoureusement que les chrestiens mesmes, bien que les premiers n'ayent aucune loy, qui leur defende le mal & les derniers ayent les defences expressees du Createur de ne le commettre pas.

L'un de nos François nommé Crenole, ayant esté à la traicte du costé Nord, en une nation esloignée environ cent lieuës des Hurons, tirant à la mine cuiure, nous dit à son retour y auoir veu plusieurs filles, auxquelles on auoit coupé le bout du nés selon la coustume du païs, pour auoir faict bresche à leur honneur (bien opposite & contraire à celle de nos Hurons & Canadiens, qui leur permet toute liberté), & nous asseura de plus auoir veu ces Sauuages, faire quelque forme de priere auant que prendre leur repas : qui
353 estoit un preiugé, qu'ils || recognoissoient & adoroient
vrayment quelque diuinité, à laquelle ils rendoient
aussi action de graces après leur repas. Cette disposition nous fit conceuoir un grand desir d'y aller, si Dieu par sa diuine prouidence n'en eust autrement ordonné, me renuoyant pour affaires en Canada, & de là en France pour Paris.

De l'excellence de l'escriture. Des principes que nous en donnions aux enfans Hurons, de leur langue & de celles des Canadiens.

CHAPITRE XXI.

Entre toutes les choses plus admirables du monde, l'escriture est digne d'estre de tres-grande admiration. Premièrement pour son premier Auteur qui a esté Dieu mesme, secondement pour son utilité, Dieu en a esté le premier Auteur, comme les parolles qu'il tint

à Moÿse nous l'apprennent : Monte dit le Seigneur, & vien me treuver sur la montaigne, là ie te bailleray deux tables de pierre: la Loy & les commandemens que i'ay escrits, afin que tu les enseignes aux fils d'Israël. Ce que Dieu auoit escrit estoit engraué dans les tables que Moÿse rompit puis après émeu de colere, lorsqu'il trouua les enfans d'Israël idolatrans après le veau d'airain.

|| Depuis Dieu fit commandement à Moÿse de re- 354
nouueller les tables, & d'escire ce qui estoit contenu en celles qui estoient rompuës, si bien que nous voyons par là, que c'est Dieu qui est Auteur de l'escriture, & que Moÿse a esté le premier entre les hommes, qui a escrit, voyons de l'imprimerie.

L'inuention de l'imprimerie en Europe, comme tient la commune opinion, a commencé en l'an de grace 1438, & est attribuée à un Allemand appelé Jean Guttemberg, & le premier moule dont on imprima se fit en la ville de Mayence en Allemagne, duquel lieu un autre Allemand nommé Conrad en porta l'inuention en Italie, & que le premier liure qui s'imprima, ce fut un œuvre de S. Augustin lequel est intitulé De la Cité de Dieu.

Mais les Chinois peuples inuentifs & des mieux polissez de la terre, s'attribuent avec quelque apparence de raison, l'honneur d'en auoir esté les premiers inuenteurs, & que les peuples Germaniques ne l'ont fçu qu'après eux, ou appris de quelqu'un d'eux. De mesme ils s'attribuent l'honneur d'auoir esté les premiers inuenteurs de l'artillerie, car elle ne commença en Europe qu'en l'an 1330. par l'industrie d'un Alle-

mand. Munster en sa Cosmographie liu. 7. dit en l'an 1354. par un Moine Allemand nommé Bertholde So-honores.

A la verité on ne scauroit assez louer l'inuention & l'utilité de l'Ecriture, puis qu'un Dieu en a esté le premier Autheur, & que d'elle dépend la principale
355 science des hommes, mais || pour ce qu'elle ne s'apprend qu'avec peine & un grand temps, peu de Hurons s'y vouloient adonner, & se contentoient de conter les fueillets de nos liures, & d'en admirer les images avec tant d'attention qu'ils perdoient tout autre soin, & eussent passé les iours & les nuits entiers qui les eut laissé faire, mais un si frequent manement de nos liures, qu'ils demandoient à voir à tout moment les uns après les autres, principalement la S. Bible pour sa grosseur & ses images les perdoit & rendoit * tout frippez.

Nous auions commencé d'enseigner aux enfans les lettres & l'écriture, mais comme ils sont libertins & ne demandent qu'à iouer & se donner du bon temps, ils oubloient en trois iours ce que nous leur auions appris en quatre, faute de continuer & nous venir retrouver aux heures que leur auions prescrites, & pour nous dire qu'ils auoient esté empechez à iouer, ils en estoient quittes, sans autre plus grande ceremonie, aussi n'estoit il pas encore à propos de les rudoier ny reprendre autrement que doucement, & par une maniere affable les admonester de bien apprendre une science qui leur deuoit tant profiter à l'aduenir, s'ils s'y addonnoient avec soin, plaisir & contentement.

Il y auoit des hommes qui nous demandoient d'ap-

prendre le François avec eux, mais comme en toute leur langue il ne se trouue aucune lettre labiale, ny les uns ny les autres n'en pouuoient prononcer une seule que tres difficilement. Pour dire P. ils disoient T. pour F. S, & || pour M. N. &c., & par ainfi il 356 leur eut esté comme impossible de la pouuoir apprendre dans leur païs (i'entends les personnes aagées) qu'avec une grand longueur de temps & des peines indicibles, & suis asseuré qu'un ieune garçon Huron s'efforça deux ou trois cens fois pour pouuoir prononcer la lettre P & ne pû iamais dire que T, car voulant dire Pere Gabriel il disoit T. Auiel.

Les Montagnais non plus que les Hurons, n'ont pas tant de lettres en leur Alphabeth, que nous en auons au nostre, car ils n'ont point les lettres F. L. V. ils prononcent un R au lieu d'un L. ils prononcent un P. au lieu d'un V. & ont plusieurs autres obseruations en leur langue qui ne peuuent estre conceues que par ceux qui ont l'usage de ladite langue, mais elle est telle que les enfans qui ont la langue assez bien pendue prendroient bien-tost nostre prononciation si on les instruisoit, & encores assez facilement les Hurons, car les deux qui furent enuoyez en France il y a quelques années, dont l'un nommé Sauoignon est retourné en son païs, & l'autre nommé Louys est resté à Kebec, s'y sont formez, particulièrement le petit Louys, car pour l'autre il n'a iamais esté bien sçauant, aussi estoit il plus aagé & moins apte pour apprendre que le dernier qui estoit plus ieune & gentil.

Il faut que ie vous die de ce Sauuage ce petit mot en passant, que tous les Hurons l'estimoient menteur,

357 lorsqu'il leur racontoit les merueilles qu'il auoit veües en nostre Europe, comme en effect il y a des choses qu'ils cro- || yoient impossible, comme un carosse attelé de six & huit chevaux, un orloge sonnant & beaucoup d'autres choses, que nostre tesmoignage leur fist croire faisable.

Ce bon Sauuoignon se resouuenoit bien de la bonne chere qu'il auoit fait en France & s'en vantoit par tout, neantmoins il ne luy print iamais enuie d'y vouloir retourner, iusques à un certain iour qu'ayant receu mescontentement de sa compagne, il print resolution de s'en vouloir retourner & demandoit à nos François s'il y pourroit auoir une femme pour trois Castors, encor croyoit il la mettre à bien haut prix, ce qui nous donna plus de compassion que d'enuie de rire.

Ces simplicitéz particulieres n'empechent pas, qu'il ne se trouue des gens d'esprit entr'eux, & qu'on n'en puisse faire quelque chose de bon, car il n'y a que la politesse qui leur manque, & si nous eussions esté encore deux ans dans le país, ie croy que nous en eussions rendu d'auancez aux lettres & de bien instruits en la foy, car les hommes comprenoient assez bien, & les enfans tenoient gentiment la plume.

Tous ces commencemens seruiront de beaucoup à ceux qui iront après nous trauailler en ceste vigne, car la chose plus difficile est faicte & les principales pieces esbauchées, il n'y a plus qu'à les polir quelles ne soient parfaites. le scay bien que les derniers ouuriers sont tousiours assez peu d'estat du trauail des premiers & y trouuent souuent à redire. Ce sont maladies natu-

relles qui naissent avec || l'homme, lesquelles il faut 358
excuser & non point condamner, puisque Dieu seul
est Juge de nos actions.

Les langues ne se sçauent pas sans fautes, qu'après
une grande pratique & longue experience, à la Fran-
çoise mesme personne ne se dit parfait tant elle est
changeante & suiette à la caprice* des hommes, qui
inuentent tous les iours des mots nouueaux, ou une
nouuelle façon de prononcer, de sorte que l'ancien
Gaulois semble aujourd'huy un langage estranger
comme le sera à cent ans d'icy, celui duquel on use
pour le iourd'huy.

Dés la France i'auois une grande inclination pour
les langues sauages, afin qu'en y profitant ie puisse
après profiter aux ames, & en auois des-ia assemblé
une quantité de mots, mais pour ne les sçauoir pro-
noncer à la cadence du païs, à la premiere rencontre
que ie fis des Montagnais, pensans baragouïner, ie
demeuray muet, & eux avec moy.

Marry que i'euperdu & ma peine & mon soin, avec
toutes mes estudes que i'auois faictes sans autre maîs-
tre que du petit Patetchouan, ie m'adressay au tru-
chement Marfolet pour en auoir quelque instruction,
mais il me dit franchement dedans nostre barque à
Tadouffac qu'il ne le pouuoit nullement & que ie
m'adressasse à un autre; ie luy en demanday la raison
il me dit qu'il n'en auoit point d'autre que le serment
qu'il auoit faict de n'enseigner rien de la langue à qui
que ce fut.

Me voyla donc esconduit, & ne me rebute || pas 359
pour tant, ie le prie derechef de m'apprendre quel-

que * mots de ce langage, puisqu'il n'y en auoit point d'autre plus capable que luy, & que ie le seruirois en autre occasion, mais il continuë en son refus, ne voulant pas, disoit-il, fausser son serment & faire rien contre ses promesses, neantmoins à la fin il me lascha ces deux mots Montagnais *Noma kinifitotatin*, qui veulent dire en François, non ie ne t'entend point, car en Huron il faudroit dire : *Danstan tearonea*. Voyla tout ce que ie pû tirer de luy avec toute mon industrie, & croy que tout son plus grand serment estoit de se rendre necessaire, & de ne laisser empieter personne sur son office, mais c'estoit mal prendre ses mesures que de s'adresser à nous, qui n'estions pas pour luy nuire.

Ce peu que i'en ay sceu davantage, ie l'ay appris de nos Religieux de Kebec, des Montagnais & d'un petit dictionnaire, composé & escrit de la propre main de Pierre Anthoine nostre Canadien, que i'ay creu d'autant plus assuré, que ce Sauvage là * faict auant qu'auoir perdu les Idées de sa langue, & s'il est fautif en quelque chose, c'est en la mesme maniere que ie le suis en la langue Françoisse, en comparaison d'un Orateur disert, car il y a le bon & le mauuais Montagnais, comme le bon & le mauuais François, duquel i'y mite le dernier pour ne pouuoir faire mieux.

360 Toutes les langues de la Nouvelle France se peuvent reduire en deux principales : à sçauoir Huronne & Canadienne. La Huronne comprend presque toutes celles qui courent, les nations se- || dentaires & quelqu'unes des errantes, comme les Houandates, les Quieunontateronons, Sontouhouethonons, Attiuoin-

darons, Assistagueronons, & autres des contrées de la mer douce, lesquelles toutes ensemble peuuent contenir enuiron 3. ou 4. cens mille ames en 200. lieuës de païs, qui feroient une belle Prouince si elles estoient possédées par un seul Prince Chrestien, car pour le iour d'huy les montagnes, les fleuues & les riuieres, ne seruent point de limites ny de bornes aux Prouinces & Regions, ains les langues & les Seigneuries, & se dit une Prouince ou Region auoir autant d'estenduë comme la langue d'icelle est parlée & entenduë en icelle.

La Canadienne comprend presque toutes les nations errantes, qui tiennent depuis l'embouchure du grand fleuve S. Laurens, iusques au païs des Hurons, parmy lesquelles nous comprenons les Almouchiquois, Montagnais, la petite Nation. Les Sauuages de l'Isle, les Ebicerinys & generalement les Algoumequins & autres nations errantes, qui se rencontrent dans l'estenduë de plus de 350. lieuës de païs, qui ne peuuent faire en tout à mon aduis 50. ou 60. mille ames au plus, & tous errants & vagabonds comme i'ay dit.

Il demeure donc constant que nous n'auons que deux langues principales dans toute l'estendue de nostre Canada & que tout tant qu'il y en a * deriuent de l'un de ses deux, & n'y a autre difference que du Gascon ou du Prouençal au François, car encor bien qu'il y ait un Truchement particulier pour les Montagnais, un autre pour les Sauuages de l'Isle, & un pour les Ebicerinys, || si est-ce que c'est tousiours une mesme 361
langue, & n'y a autre difference que celle que ie vien de dire, qui est assez neantmoins pour obliger d'auoir

partout des Truchemens diuers, tant pour n'ignorer rien des langues, & d'une infinité de mots qu'ils ont de differens les uns des autres, que pour maintenir les François en l'amitié de ses peuples, & attirer leurs castors en procurant leur salut.

On dit qu'il y a en quelque contrée des Indes, une Nation dont les hommes ont un langage particulier & les femmes un autre, sans qu'il leur soit loisible d'user de celuy de leurs marys, il n'en est pas de mesme entre nos Nations Canadiennes, mais entre toutes il me semble que les femmes Ebicerinyennes parlent le plus delicatement & mignardement, elles ont un petit bec affilé dont vous diriez que les paroles leur partent du bout des leures, & ce qui en est plus admirable est, qu'elles coulent de fuitte sans hesiter ny reprendre haleine, & si doucement qu'à peine leur voyez-vous ouurir les leures en leurs petits entretiens & esbats.

Le m'estonnois mesme comme elles se pouuoient entendre & le Truchement Richer comprendre ce qu'elles disoient, car pour moy, il faut que i'aduouë qu'il m'eust esté bien difficile de m'y rendre sçauant.

362 I'en voulu faire l'experience au pays des Hurons, où elles estoient venuës hyuerner avec leurs marys, & en receu des leçons du || Truchement que i'estudaiy quelque temps ensemble, avec le Montagnais & mon Huron, mais ne m'y pouuans aduancer pour en auoir trop entrepris à la fois, ie fus contraint de quitter les deux premiers * & vaquer seulement à la dernière, car en pensant parler d'une i'y entremellois des

mots de l'autre, ie courois apres trois lieures & n'en prenois aucun.

Et pour vous monstrier qu'en effet il y a beaucoup de periodes qui ne se rapportent point aux langages des Montagnais & Ebicerinys non plus qu'au Huron, qui est une langue particuliere, & que le baragoin de l'un est differant du baragoin de l'autre, ie vous en rapporteray icy quelques mots, par le moyen desquels vous cognoistrez la difference veritable mentionnée cy dessus.

Par exemple : Les Hurons appellent un chien gagnenon. Les Ebicerinys arionce, & les Montagnais atimoy, voyla une grande difference entre ces trois mots qui ne signifient tous qu'une mesme chose. De plus : Pour dire en Huron i'ay faim, Atoronchesta, en Montagnais Nichimitifonne, & en Ebicerinyen Ninihoinchaé. Et pour demander à manger nos Hurons usent de ce seul mot Taetsenten, les Montagnais de celui-cy Minitmitson, & les Ebicerinyens de cet autre Michilmijchim. Tellement qu'on voit en ce peu de mots bien peu de rapport, particulierement du langage Huron aux deux autres qui ont quelque correspondance.

|| Il se trouue une autre grande difficulté en ces 363 langues, en la prononciation de quelque * syllabes, à laquelle consistent les diuerfes significations d'un mesme mot, qui est une difficulté plus grande que l'on ne pense pas, car manquez seulement en une, vous manquez en tout, ou si vous vous faites entendre, ce sera tout autrement que vous ne desirez, comme en ce mot Ebicerinyen : Kidauskinne, lequel avec

une certaine façon de prononcer veut dire, tu n'as point d'esprit, & par un autre ton signifie : tu as menty.

Ainsi en est-il de quantité d'autres mots, c'est pourquoy il faut ayder à la lettre, & apprendre la cadence si on y veut profiter, car le Truchement Bruslé s'y est quelquefois luy-mesme trouué bien empesché & moy encore plus lorsque les Hurons me faisoient recorder & souuent repeter de certains mots difficiles que ie ne sçauois comment prononcer, & n'y pouuois auenir avec toutes les peines que i'y prenois, que de fort loing (i'entends de quelque * mots) nonobstant l'assistance & le secours du Truchement, c'est ce qui nous fit iuger que nos principaux maistres en cet art, deuoient estre nos soins & la frequente communication avec les Sauvages.

364 Auant que ie fusse passé dans les Indes Canadiennes, & aucunement reconnu la façon de parler de ses habitans, ie croyois leur langue dans l'excès de pauvreté, comme elle est en || effet de beaucoup de mots, pour autant que n'ayans point de cognoissance de beaucoup de choses qui sont en nostre Europe, ils n'ont point de noms pour les signifier; mais i'ay reconnu du depuis qu'és choses dont ils ont cognoissance, leurs langues sont en quelque chose plus fécondes & nombreuses, pouuans dire une mesme chose par quantité de differens mots, entre lesquels ils en ont de si riches, qu'un seul peut signifier autant que quatre des nostres, principalement la langue Huronne, c'est à dire qu'ils ont une infinité de mots composez, lesquels sont des sentences entieres, comme les caracteres des Chinois.

Je ſçay bien qu'il peut y auoir des fautes en mes Dictionnaires, & que pluſieurs choſes y manquent pour les rendre parfaits, mais ie ne doute point auſſi qu'un plus habile que moy ne ſe trouuat bien empeſché de pouuoir faire mieux en ſi peu de temps que i'y ay employé, touſiours c'eſt un trauail qui n'eſt pas petit ny de petit profit, car pourueu qu'on ſache la prononciation des mots plus difficiles, on peut aller avec iceux, par tout leur pays & traiter ſans Truchement, qui eſt un bien, & une commodité qui ne ſe peut eſtimer, & de laquelle pluſieurs ſe ſeruent, pour n'y en auoir encor eu aucun autre que les miens. C'eſt neantmoins une choſe bien pitoyable à l'homme d'eſtre en cela plus miſerable que les oyſeaux & beſtes brutes, leſquelles ſe font entendre à toutes celles de || 365 leur meſme eſpece en quelque part du monde qu'elles ſe rencontrent, car elles n'ont toutes qu'une meſme voix, là où l'homme pour peu qu'il s'abſente du lieu de ſa naiſſance, demeure muet, & ſans communication, dont on doit attribuer la diſgrace à nos pechez.

Ceux qui ont eſtudié quelque peu en Magie, ſelon quelques Autheurs, ſçauent fort bien qu'aucuns liures de cette mauuaïſe ſcience, enſeignent quelques moyens pour paruenir à la perfection de l'intelligence de ces voix, ſons, paroles, ou langues de ces oyſeaux, & animaux, comme un Apollonius Thyaneus grand Magicien, lequel entendoit le iargon des oyſeaux, & la voix des animaux, par laquelle il recueilloit les conceptions de leurs fantaſies, ce que faiſoit auſſi Melampus fils de Amythaon. Mais pour nos langues ſauuages qui en tous ſiecles changent pour le moins

une fois, ie conseillerois volontiers ceux qui en ont la puissance d'abatardir & biffer toutes celles qui sont en usage chez les Hurons & Canadiens, & d'introduire en leur place la langue Françoisé par tout, car qu'elle * apparence que tant de petits peuples ayent des langues si différentes & si difficiles à apprendre, le suiet ne le merite pas, & si les Religieux qui ont à les instruire, y ont trop de difficulté, tant y a qu'il y a (comme ie croy) moins de peuples en tous ces pays là, en y comprenant encore toute l'Acadie, où
366 nous auons fait bastir une || maison l'an 1630. en la Baye du port du Cap Naigré, que les François ont nommé le port de la Tour à cause de l'habitation des François ou * commande le sieur de la Tour, qu'en la seule ville de Paris, & de là iugez s'il seroit à propos de maintenir tant de langues différentes, & les reduire en arts, comme on pourroit faire, mais sans neccessité.

Il est dit des anciens Roys de Mexique, de mesme que de ceux du Peru, qu'ils n'auoient moins de soin d'estendre leur langue que leur Empire, car au Nouveau Monde la langue de Mexique estoit estenduë par l'espace de mille lieuës, & celle de Cusco Capitale de l'Empire du Peru n'en auoit pas moins, & combien qu'on use en ces deux grands Royaumes ou Empires de plusieurs langues particuliers *, & fort différentes entr'elles, considéré leur longue estenduë, toutefois celle de la ville de Mexique est belle & riche & commune à toute la nouvelle Espagne, & celle de Cusco au Peru, comme entre nous la Latine, & entre les Turcs l'Esclauone en Europe, & l'Arabique en Asie.

Tellement qu'il fuffit (au rapport de quelque hiftorien) à ceux qui prefchent la parole de Dieu, d'apprendre une feule langue de celles-là pour aller par un pays long de deux ou trois mille lieuës, au lieu qu'il leur auroit fallu 15. ou 20. langues, voire d'auantage *, pour pouuoir porter l'Euangile de Nofre Seigneur par tout cette eftenduë de Prouinces & Royaumes.

*De la forme, couleur & ftatuë des Sauuages, & de 367
leurs parures, ornemens & matachias.*

CHAPITRE XXII.

Toutes les Nations & peuples Indiens, & Sauuages que nous auons veus en noftre voyage, font prefque tous de couleur brune, oliuatre ou bazanné (excepté les dents qu'ils ont merueilleufement blanches) non qu'ils naiffent tels, mais cela vient de la nudité, de l'ardeur du Soleil qui leur donne à plomb fur le dos, & de diuerfes graiffes, huyles, & peintures, defquelles ils fe frottent & peignent fouuent tout le corps, comme nous voyons en France à ceux qui fe font appeller Egyptiens ou Bohemiens, lesquels changent leur couleur blanche en brune, & oliuaftre, par le moyen des huyles defquelles ils fe frottent le corps pour fembler Egyptien, bien qu'ils foient François, & n'ayent refenty autre chaleur que celle d'icy, ny habité autre climat que celuy de la France.

Cette couleur pourtant ne diminuë en rien de leur beauté naturelle, des traicts de leur visage, ny de la iuste proportion de leurs corps, qui ne cedent en rien
368 à ceux d'i- || cy, car ils sont tous generalement bien formez & proportionnez sans difformité aucune, marchent droit avec un maintien graue & modeste, sans estre aucunement courbé, bossu, vouté, boiteux, borgnes ou aueugles, d'où vous voyez d'aussi beaux enfans, & des personnes d'aussi bonne grace qu'il y en scauroit auoir en France, entre lesquels ie n'y ay iamais veu autre deffaut, qu'un Honqueronon borgne encor par accident, & un bon vieillard Huron, qui pour estre tombé du haut d'une cabane en bas s'estoit faict boiteux.

Ils sont de mesme grandeur & hauteur que par deça, tous dispos, gays, & alaigres, ieunes & vieux ne sont point valetudinaires comme la pluspart de nous autres, ny suiets à la goutte, comme beaucoup de personnes trop à leur ayse, il n'y a pas mesme de ces gros ventres pleins d'humeurs & de graisse, que nous auons icy, car ils ne sont ny trop gras ny trop maigres, aussi n'ont-ils pas trop de quoy s'engraisser, & c'est ce qui les maintient en santé, & exempts de beaucoup de maladies, ausquelles nous sommes suiets par trop faire bonne chere, car comme dit Aristote, il n'y a rien qui conserue mieux la santé de l'homme que la sobriété, laquelle ils obseruent mieux que nos gens sans soucy, & moins que nos auares, tenans le milieu entre les deux.

L'une des raisons principales pour laquelle nos
369 Sauvages n'ont rien de difforme en || leur corps, vient

de ce qu'ils ne sont point violentez ou contraincts comme les Mignons & Muguettes de par-deça, par des habits trop estroicts qui forcent leur naturelle disposition, & la raison en est tres-bonne, d'autant que par cet empressement d'habits pour sembler linges * & bien faictes, les femmes qui en usent de la sorte sont pour la plus part contrefaictes, bossuës, voutées & ridées, encore qu'il n'apparoisse point au dehors, lesquelles si elles estoient veuës en cette difformité par les Sauvages, ils auroient de quoy rire & se moquer de nous, eux qui n'ont accoustumé de voir les choses que dans le naturel non violenté.

Il faut aduoüer pourtant que ces affiquets mondains, ces gorges descouuertes & ces estoifes rauissantes, quelque difformité qu'elles couurent sont des pieges bien plus pesans, & desquels le Diable tire un bien plus grand aduantage que de la nudité de nos Sauvageſſes, qui porte ie ne ſçay quoy de desſplaiſant à la veuë de ceux qui l'ont tant ſoit peu chaſte, car il n'y a que les mal-fages qui s'y meſlent.

Or laiſſons à part les difformitez qui viennent par accident, & diſons qu'il eſt vrayſemblable que les femmes, entre les Chreſtiens, engendrent plus de monſtres, & d'enſans marquez & contrefaictſ, que ne ſont les femmes Sauvageſſes de noſtre Canada, & me ſemble que cela arriue plus ordinairement à celles qui ſont les mignardes, & de- || licates, & qui ont le 370
loisir d'entretenir leurs penſées, qu'à celles qui ont moins de loisir, car n'ayans point d'occupations ſerieuſes, il faut de neceſſité qu'elles donnent lieu à une partie de leurs folles imaginations & fantaſies, ce que

ne font point les villageoises, non plus que les femmes dotiées d'un esprit masle & resolu qui occupent le temps. l'en pourrois rapporter icy une infinité d'exemples, & des choses mesmes que i'ay veuës de mes yeux, si le suiet le meritoit, ou que la chose fut tirée: * en doute, mais comme le cas est assez commun, & que l'on voit en beaucoup de lieux des personnes ayans de ses marqués* sur leurs corps, ou au visage, qui une folle, qui une leure de lieure, une prune, une tache de vin, &c., ie n'en diray pas davantage, sinon de vous asseurer que i'ay veu deux enfans iumeaux n'auoir qu'un dos, ou pluostoit auoir les deux dos collez ensembles*, & les autres parties du corps parfaites en chacune d'elles.

Au mois d'Octobre dernier ie vis à Paris au bout du pont neuf, un ieune garçon de Gennes, aagé de seize ans, en auoir un autre qui luy sortoit du milieu du ventre, à une cuisse prés, qui luy restoit dedans le corps, & n'en sembloit gueres incommodé, sinon un peu à la pesanteur du fardeau qui luy pendoit. Au mesme mois d'Octobre dernier le 20. il nasquit à Londres capitale d'Angleterre, une fille monstrueuse ayant deux testes, & deux visages bien formez, quatre
371 || bras, deux cuisses, deux iambes, & deux pieds, avec une forme de queue, & ayant esté ouuerte apres sa mort en la presence du Roi d'Angleterre, il luy fut trouué deux cœurs. Ces deux ou trois exemples doiuent suffire pour confirmation des choses que i'ay dites, car ce ne seroit iamais fait, qui voudroit s'amuser à discourir des miseres dont la nature est souuent vitiée par nos pechez, ou ceux de nos parents,

desquels les enfans portent souuent la peine, ou en leur esprit, ou en leurs membres. Je les puniray iusques à la troisiéme & quatriéme generation, dit Dieu aux saintes lettres.

Les ieunes femmes, & filles sont grandement curieuses d'huyler leurs cheueux & de se peindre & parer le corps avec diuers petits fatras, pour sembler belles aux assemblées, & aux dances, où elles paroissent tousiours avec tous leurs atours. Si elles ont des matachias & pourceleines elles ne les oublient point, non plus que les rassades, patinotres, & autres bagatelles que les François leur traictent, & desquelles elles font estat, comme nous de l'or & des pierreries.

Leurs vignols & pourceleines sont diuerfement enfilées, les unes en colliers larges de trois ou quatre doigts, comme une fangle de cheual qui en auroit ses fiffelles toutes enfilées & accommodées, & ces colliers ont enuiron trois pieds & demy de tour ou plus, qu'elles mettent en quantité || à leur col, selon leur 372
moyen & richesse, puis d'autres enfilées comme nos chaines & chapelets de diuers* longueurs pour pendre de mesme à leur col, & aussi à leurs oreilles. Elles en font encore d'autres de vignols gros comme noix, assez mal arondis (à cause de leur dureté), qu'elles attachent sur les deux hanches, & viennent par deuant arrangées de haut en bas par dessus leurs cuisses & brayers. Il y en a de celles qui portent encores des brasselets de pourceleine aux bras, & de grandes plaques accommodées de mesme par deuant leur estomach, & d'autres par derrière en rond & en quarré comme une cardé à carder la laine, attachées à leurs

treffes de cheueux : quelqu'unes d'entr'elles ont auffi des chaines, ceintures, & des brasselets faits de poil de porc epic, taints en rouge cramoisy & fort proprement tiffuës, les uns larges comme une fangle, & les autres comme une grosse gance, & cette teinture est si viue & tient de telle sorte qu'elle fait honte à l'escarlate.

Pour les ieunes hommes ils ont la mesme curiosité de s'embellir & farder comme les filles. Ils huylent leurs cheueux & y appliquent des plumes & du duuet fort ioliment, & au lieu de collet de fine toille, ils se font des petites fraizes du mesme duuet, qu'ils mettent autour de leur col, fort proprement arrangez. Il y en a qui pour brauerie portent de grandes peaux de serpens sur le front en guise de frontaux, qui ||
373 leur pendent par derriere une grande aulne de Paris de chacun costé.

Ils se peignent auffi le corps & la face de diuerfes couleurs, de vert, de iaune, de noir, rouge & violet qui sont leurs couleurs les plus communes. Vous leur voyez quelquefois la face toute bigarée de rouge, & de vert, quelquefois ils n'en peignent qu'un costé, depuis le sommet de la teste iusques au col, il y en a de si industrieux qu'ils se figurent toute la face, & le corps deuant & derriere, de passemens tirez au naturel, & des compartimens avec diuerfes figures d'animaux assez bien faites pour des personnes qui n'ont pas appris l'art de la peinture.

Mais ce que ie trouuois de plus estrange, & d'une folie plus eminente, estoit de ceux qui pour estre estimez courageux, & redoutables à leurs ennemys, pre-

noient un os d'oyseau ou de poisson qu'ils affiloient comme rafoirs, avec lesquels ils se grauoient & figuroient le corps, mais à diuerfes reprises, comme l'on fait icy une paire d'armes avec le burin. En quoy ils monstroient un courage & patience admirable au-delà du commun des hommes, non qu'ils ne ressentissent bien le mal, car ils ne sont pas insensibles, mais pour les voir immobiles & muets en un si furieux chatouillement, puis on essuyoit le sang qui leur decouloit de ces incisions, lesquelles ils frottoient in-
|| continent l'apres avec quelque couleur noire en 374
poudre, qui s'insinuoit dedans les cicatrices, si que les figures qu'ils ont grauées leur demeurent sur le corps pour tousiours, sans que iamais on les puisse effacer, non plus que les marques qu'ont aux bras les Pele-
rins qui reuiennent de Hierusalem.

Tous n'en veulent pas neantmoins souffrir la peine, aussi n'en font-ils pas tous accommodez, mais les Sauvages qui s'y plaisent d'auantage * sont les petu-
neux, lesquels ont pour la pluspart le corps ainsi figuré, ce qui les rends * effroyables & hideux, à ceux qui n'ont pas accoustumé de voir de tels masques, car ils me sembloient à moy-mesme en les regardans l'image de quelque Demon, avec lesquels ie ne me trouuois pas trop asseuré au commencement, & guere plus à la fin.

Il y a des femmes, & filles, mais peu qui souffrent ces incisions, dont i'en ai veu quelquesunes qui estoient figurées iusques par dessus les yeux, & tout cela pour sembler autant valeureuses que belles, & redoutables. I'ay veu des Sauvages d'une certaine Nation

avoir tous le milieu des narrines percées, auxquelles pendoient des patinotres bleuës assez grosses, qui leur battoient la leure d'en haut, attachées à des petites cordelettes ou filets.

375 Et comme ils ne portent rien sur leur || corps que pour ornement ou pour se deffendre du froid, nos Sauuages croyoient au commencement que nous portassions nos chapelets à la ceinture pour embellissement, comme ils font leurs pourceleines, mais en comparaison ils en faisoient fort peu d'estat, disans : qu'ils n'estoient que de bois & que leur pourceleine qu'ils appellent *Onocoirota* estoit de grande valeur, pour la petite teste de mort qui y estoit attachée, beaucoup la croyoient auoir esté d'un enfant viuant, mais ie les ostay incontinent de cette pensée, & la volonté aux femmes de vouloir emprunter nostre manteau & nostre capuce, pour aller en festin, & voir les nouvelles mariées, car elles m'en importunoient fort, & se fussent carrées avec cela comme fort parées & gentilles.

Pour nos sandales ou semelles de bois, ie leur permettois bien à tous d'y mettre le pied, & les esprouuer, mais à condition de me les rapporter incontinent peur de les perdre. Ils me disoient *Prou, Aviel Saracogna*, Gabriel fais-moy des souliers, car ils appelloient nos sandales souliers, mais ie n'estois pas en lieu pour leur en pouuoir faire, & d'y mettre la main eux-mêmes, outre qu'ils sont trop paresseux d'apprendre, ils n'auoient pas les outils propres, non plus que moy, qui me seruois d'un seul melchant petit outil pour les miennes, & au lieu de cloux (car il ne

s'en trouue pas dans le pays) nous nous || seruions de 376
cordelettes passées par des petits trous pour attacher
nos cuirs.

*Comment les Sauuages accommodent leur cheue-
lure. De la barbe & de l'opinion qu'ils ont qu'elle
amoin-drit l'esprit. Comme saint François n'en
a point porté. Des Pygmées, & d'une fille veluë &
ayant barbe.*

CHAPITRE XIII.

Tous les esprits des hommes ne viuent pas dans
un mesme sentiment, ny dans une mesme pensée, car
chacun a ses opinions particulieres, d'où viennent
nos difficultez, & les diuerfes disputes entre les
hommes, mais le sage cede tousiours à la raison & le
fol à son opinion, pour ce que l'opiniatreté ne vient
que d'ignorance.

Saint Augustin a dit parlant de la barbe de
l'homme, qu'elle est une marque de force & de cou-
rage, & nos Sauuages tout au contraire, tiennent
avec le reste des peuples Americains qu'elle amoin-
drit l'esprit, & rend la personne difforme & espouen-
table, comme ie vous feray voir par quelques petits
traicts familiers que i'ay appris & veus dans le pays.

|| Par ces opinions, ils ont la barbe & le poil telle- 377

ment en horreur qu'ils n'en peuvent souffrir un seul petit brin ailleurs qu'à la teste, si l'arrachent & en ostent mesme la cause productiue, de maniere qu'on ne peut presque discerner le visage d'un homme d'auec celuy d'une femme, & pensans faire iniure à nos François desquels ils auoient assez mauuoise opinion à cause de leur barbe il les appelloient *Sascoinronte*, qui est à dire barbu, tu es un barbu, & par ce moyen les obligeoient pour auoir paix de se raser & se conformer aucunement à eux en leur poil & cheuclure, comme ils l'estoient des-ia aux habits & en la nudité, pour la netteté.

Et non seulement ils auoient une si mauuaise opinion de la barbe & des barbus, mais ils nous vouloient mesme persuader d'arracher la nostre, quoy que fort courte, & nous disoient que nous en serions de beaucoup plus beaux & agreables en nostre conuersation. Il arriua un iour qu'un Sauvage des plus laids d'entre les petuneux, voyant passer un de nos François auec sa grande barbe & ses moustaches mal releuées, plein d'estonnement & d'admiration, se tournant à ses compagnons leur dit: Voyez ce sale barbu, ce laid homme, est-il possible qu'aucune femme le voulut enuifager de bon œil, c'est un ours, & luy-mesme estoit un vray masque; c'est pourquoy il auoit fort bonne grace de mespriser ce barbu & de l'appeller ours, luy qui estoit laid par despit.

Il arriua une histoire aussi plaisante au Truchement
378 des Ebicerinys nommé Jean Richer || lorsqu'ils luy voulurent faire croire qu'il commençoit d'auoir de l'esprit. Il y auoit deux ans & plus, qu'il estoit dans

leur païs & viuoit avec eux assez doucement en apprennant leur langue pour d'icelle seruir les François à la traicte. A la verité il y auoit assez bien profité & s'en seruoit fort à propos & mesme d'un peu de la Huronne qu'il sçauoit passablement. Or ces Sauvages, apres luy auoir faict quelques reproches d'auoir quitté le mauuais païs de la France, pour venir habiter le leur beaucoup plus beau & meilleur, luy dirent : & bien, iusque à present tu as presque vescu en beste sans cognoissance & sans esprit, mais maintenant que tu commence * à bien parler nostre langue, si tu n'auois point de barbe, tu aurois presque autant d'esprit qu'une telle nation, luy en nommant une qu'ils estimoient auoir beaucoup moins d'esprit qu'eux, & les François auoir encor moins d'esprit que cette nation-là, tellement qu'il eut fallu à leur compte que ce Truchement eut encor estudié pour le moins deux ou trois ans leur langue & n'auoir point du tout de barbe, pour y estre estimé homme d'esprit & de iugement; & voylà l'estime qu'ils font de nos gens, par une seconde raison, du peu de vertu & de modestie qu'ils voyent en ceux qu'on enuoye de delà, ausquels ils ne se fient que de bonne sorte, & pour le moindre suiet leur disent l'iniure ordinaire Téondion ou Tescaondion, c'est-à-dire, tu n'as point d'esprit Atache, mal basty.

A nous autres Religieux, quelques mal aduisez nous en disoient autant au commence- || ment, mais à la fin ils nous eurent en meilleure estime, & nous disoient au contraire : Cachia atindion, vous auez grandement d'esprit; Houandate danslan téhondion, &

379

les Hurons n'en ont point; vous estes gens qui connoissez les choses d'en haut & surnaturelles & qui pouuez sçauoir les choses les plus cachées & secrettes, ce qu'ils disoient à cause de nos escritures, & que nous leur enseignions des choses qu'ils auoient ignorées iusques alors, & n'auoient point ceste bonne opinion des autres François, auxquels ils preferoient la sagesse de leurs enfans, pour ce qu'ils ne leur disoient que des sottizes.

Que si ces peuples Americains, qui font presque la moitié de toute la terre habitable, ne portent point de barbe, il n'y a de quoy s'esmerueiller, puisque les anciens Romains mesmes, estimans que cela leur seruoit d'empeschement, n'en ont point porté iusques à l'Empereur Adrien, & selon quelque Autheur, iusques à François Marquis de Mantouë (qui mourut l'an 1519, pere de Frederic 5. qui fut crée Duc de Mantouë par Charles quint) fut le premier de tous les Princes d'Italie, qui nourrit tousiours une longue barbe. Ce qu'ils reputoient tellement à honneur, qu'un homme accusé de quelque crime n'auoit point ce priuilege de faire razer son poil, comme se peut recueillir par le tesmoignage d'Aulus Gellius, parlant de Scipion, fils de Paul, & par les anciennes medailles des Romains & Gaulois, que nous voyons encores à present en plusieurs lieux.

380 || C'est ce qui a faict que beaucoup se font autrefois estonnés & avec raison de ce que S. François (Italien de Nation) estoit peint avec un peu de barbe, car ny Prestre, ny Moyne, ni Religieux, ny mesme aucun Lay, nourrissoit sa barbe de ce temps là. Qui a

faiët penser ou que c'est une licence de peintre, ou que S. François fut portraiët lors qu'il alloit ou reuenoit d'Orient, comme nous lifons de S. Dominique, à cause que les Latins & Occidentaux, faifans le voyage d'outre mer, entretenoient leur barbe longue, comme font encore de present nos Religieux, pour se conformer à la coustume du païs, auquel la barbe raze estoit honteuse, & appelloient les hommes de deça eunuques, chastrés & effeminés, comme se lit dans les histoires de la guerre Sainte. Il ne faut donc point penser que S. François portast ordinairement barbe longue, cela estant tres-seuerement deffendu & puny par les Saints Canons. Je laisseray ce qui est de plus commun sur ceste matiere, me contentant d'un iugement de Gregoire 7. qui seoit l'an 1170. Lib. 8. Reg. Epist. 10. à Orfoc Gouverneur de Calaris Capitale du Royaume de Sardaigne. Nous ne voulons point que vostre prudence trouue mauuais de ce que nous auons contrainët l'Archeuesque de razer sa barbe, car telle est la coustume de la sainte Eglise Romaine pratiquée dés sa naissance, que tout le Clergé de l'Eglise Occidentale raze sa barbe, &c. Et ne faut point penser que saint François eut voulu contreuenir au commandement de l'Eglise par quelque singularité ou vanité. De nostre me || moire les souueraines Cours de 381
Parlement, ont prononcé des Arrests tres-rigoureux contre toute sorte de personnes, qui ne razoient point leurs barbes, d'où reste encores le prouerbe : Barba raza, respondebit curia.

Nos François qui ne demandoient qu'à rire & plaifanter, auoient fait entendre aux Huronnes, que les

femmes de France auoient de la barbe, & leur auoient encore persuadé tout plain d'autres choses, que par honnesteté ie n'escriis point icy, de sorte qu'elles estoient fort desireuses d'en voir ; mais les Hurons qui me ramenerent en Canada, ayans veu mademoiselle Champlain ay * esté asseuré qu'elle estoit femme, ils furent destrompez & recognurent qu'en effect on leur en auoit donné à garder.

De ces particularitez on peut inferer que nos Sauvages ne sont point velus, comme quelques uns pourroient penser. Cela appartient aux habitants des Isles Gorgades, d'où le Capitaine Hanno Cartaginois, rapporta deux peaux de femmes toutes velues, lesquelles il mit au Temple de Iuno par grande singularité, & ay ouy dire à une personne digne de foy, d'en auoir veu une toute pareille à Paris, qu'on y auoit apportée par grande rareté, & à une autre d'auoir veu une fille viuante toute couuerte de poil comme une beste en une ville de France dont i'ay oublié le nom ; mais bien dauantage un de nos Religieux m'a asseuré d'auoir veu deux Sauvages en l'armée des Espagnols pendant la ligue, tellement velus du pied iusques à la
382 teste, qu'on ne leur voyoit que || le blanc des yeux. Ce sont des merueilles de la nature, qui ont donné l'opinion à plusieurs que tous les Sauvages estoient velus, bien qu'ils le soient moins naturellement que les personnes de nostre Europe, entre lesquelles il s'en voit quantité qui ont l'estomach tout couuert de poils, ce que ie n'ay point veu en aucun Sauvage.

Au mois d'Octobre de l'an 1633. ie vis à Paris une fille du païs de Saxe, aagée d'environ quatre ans &

demy, laquelle auoit une barbe blonde, fine, presque comme foye, longue & large en arondissant comme celle d'un homme de 35. à 40. ans, & ce qui estoit encor fort admirable, il luy sortoit du dedans des deux oreilles, deux grandes moustaches longues presque d'un pied, & au dessus des reins une autre plus courte, qui sembloit une queue, qui fit penser à plusieurs qu'il y eut quelque chose du Satyre en cette fille, mais ils se trompoient, car hors-mis sa longue barbe & qu'elle estoit velue par tout le corps d'un poil blond semblable à celui de la barbe, elle estoit fort agreable tant en la disposition du corps, qu'en la gentillesse de son esprit, autant honneste, que ioiulle & plaisante.

Si quelqu'un entroit dans la chambre pour la voir, en se promenant sur la table qui luy seruoit de theatre, elle baisoit doucement sa main, leur presentoit & les saluoit de fort bonne grace en disant : bon iour mon pere, soyez le bien venu Monsieur, (car on luy auoit appris quelque * petits mots François qu'elle prononçoit || fort gentiment). Lors que d'abord ie la vy pour la première fois, il me sembloit voir en elles * un 383
vieillard du païs des Pygmées, qu'on dit n'auoir qu'une coudée de hauteur au rapport de plusieurs historiens, car celle-cy n'en auoit guere dauantage.

Or puisque i'ay icy entamé le discours des Pygmées, il semble que par bien-seance ie sois comme obligé d'en dire ce que i'ay appris de diuers Autheurs approuuez, pour aucunement satisfaire ceux qui sont encor en doute, scauoir s'il y en a, ou non, car le nombre des Escriuains qui ont escrit de ces Nains est si

celebre & leurs raisons si probables, qu'elles persuadent un chacun à les croire. Or entre un tel nombre il me semble que le tefmoignage de S. Auguftin nous doit fuffire, fans parler de celui des Autheurs prophanes & plus anciens, comme d'Aristote, voicy ces parolles. Les Gruës (dit-il) viennent des campagnes Scythiques iufques aux paluds de l'Egypte superieure, d'où fort le Nil, auquel lieu l'on dit qu'elles font la guerre aux Pygmées.

384 Mela parle auffi de cette sorte de gens en ces termes. Les Pygmées font une certaine efpece de genre humain, qui ont guerres contre les Gruës pour les bleds femez. Pline encore faiët fouuent mention d'eux, car il dit, qu'ils ont habité en Scythie & en la ville de Geranie, & près de Thebaide, & au païs de Pratie, & lieux montaigneux, & apres il escrit qu'ils habitent ioignant les Palus d'où le Nil prend fa source, & voicy ce qu'il en dit encores. Aux confins d'In || die, qui font les plus esloignez, & auprès du fleuve Ganges, & en l'extremité des montaignes, demeurent les Pygmées. Aule Gelle, en parle encore comme faiët auffi Ifidore, & chacun des Efcruains, les faiët de la hauteur d'une coudée. Elian de mefme, difant que la nation des Pygmées a accouftumé d'auoir des Roys, & lors que les Roys leur vindre * à deffaillir, ils eurent une Reine, qu'ils appellerent Geraune, c'est à dire Gruë en leur langue.

Ceux qui ont couru de nostre ficle toute la terre par leurs nauigations, ont auffi rendu tefmoignage des Pygmées, qu'ils ont defcouverts, car Antoine Pigafera les defcouurit entre les Moluques en l'Isle

Arucheto, & outre il dit qu'ils habitent encores entre les mesmes Moluques en l'Isle Caphieos, Paule Ioue, confirme son dire assurant qu'ils sont outre les Lapons grands babillards, tousiours en crainte & presque semblables aux singes. Nous auons encores ce qu'en dit Oderic, qu'il vit des Pygmées aux Indes de la grandeur de trois paumes de la main, lesquels engendrent en l'aage de cinq ans, il dit en outre qu'il y en a de la mesme stature en l'Indie Orientale, non loin de Quinsay ioignant Chile. Albert le Grand adioust cecy : ces Pygmées que nous disons habiter près du Nil, combattent perpetuellement contre les Gruës, engendrent en l'aage de trois ans, & meurent à huit. J'ay leu dans quelque Auteur dont il ne me souuient pas du nom, d'un petit animal qui naist au matin, vieillit à midy, & meurt le soir.

|| Par ce moyen l'on doit adiouster foy à tant d'Au-³⁸⁵theurs celebres, qui traictent de ces Pygmées ; lesquels font leur demeure en la Plage Australe, Orientale & Aquilonaire : mais plus en l'Occidentale.

Auparauant que i'en eusse leu de si asseurez témoignages, ie me doutois fort de la verité de la chose, & qu'il s'y trouuaſt des nations d'hommes si petits, mais à present cela m'est assez facile à croire, veu mesme qu'entre les Europeans, il s'y engendre quelquefois de petits Nains que les Princes entretiennent & nourrissent par admiration. Voicy ce que dit Nicephore d'un certain tout semblable aux Pygmées fort prudent & fort sage qui naquit en Egypte sous l'Empire de Theodose, d'une si petite stature qu'elle est incroyable, car il estoit si petit, qu'il sembloit une perdrix : &

c'estoit aussi un plaissant spectacle de le voir conuerfer en la compagnie des hommes, & de le voir debattre & gauffer parmy eux. Enfin cecy est admirable, qu'il estoit capable de prudence, aussi bien qu'un homme parfaict, & pourquoy ne le seroient pas de mesme les Pygmées, où la contrée & le climat, sinon la race, n'engendre que des Nains. Un homme petit peut auoir la mesme sagesse d'un geant, fut il de ceux desquels la S. Escriture faict souuent mention de leur force, car au liure des Nombres il est dit que le reste des hommes sembloient sauterelles au respect d'eux. Et au mesme liure il est faict mention d'un Geant memorable Og, qui tiroit son origine des Geants, qui se
386 seruoit || d'un liêt de fer, lequel auoit neuf coudées en longueur, & quatre en largeur, ce que redit aussi Theodoret, & neantmoins personne n'oseroit soustenir que ce Geant non plus que le Goliath, eut plus d'esprit que le petit Dauid.

Mais voicy bien un autre prodige. Il me souuient qu'estant petit garçon, on m'enuoyoit fort soigneusement à l'Escole, où nous auions entre nous autres petits escoliers de forts plaissans & serieux entretiens, car comme chacun apprenoit quelque chose à la maison de son pere ou en quelque bonne compagnie où la curiosité nous portoit (car souuent la ieunesse, sans qu'on s'en donne de garde obserue ce que les grands discourent) nous faisions nostre profit de tout & rapportions tous nos petits contes en nostre conseil d'estat, composé de quatre ou cinq petits garçons de nostre humeur, car la compagnie de tous ne nous agreoit pas, principalement des iuristes, menteurs ou desbauchez.

Or vous pouuez croire que quoy que nous parlâssions assez sérieusement & non point en enfans de sept à huit ans, que nous occupions beaucoup de temps (après nos leçons estudiées) à discourir des fables & des romans, desquels les seruiteurs nous entretenoient les soirs auant de nous coucher, mais sur tout nous entrions dans l'admiration, sur la pensée des iugemens de Dieu, qui nous venoit par la contemplation d'un || grand iugement depeint contre la muraille d'une Chappelle, duquel nous faisons reflexion sur les Infidelles & Sauvages, desquels nous auions ouy parler à nos petits Maîtres, i'appelle petits Maîtres, certains escoliers sages, qui nous faisoient repeter nos leçons, auant d'aller deuant le grand Maître. 387

Or ces Sauvages qu'on nous faisoit perdus avec tous les mauuais Chrestiens, nous faisoient bien quelque compassion, mais les contes & le recit de leur forme & figure nous faisoient douter qu'ils fussent hommes comme nous, car on nous les figuroit generalement tous velus, comme beaucoup font encore dans cette erreur là; non seulement les hommes sans lettres, mais plusieurs qui se croient sages. On nous parloit aussi de cette sorte de gens que nous appellons Pygmées, desquels ie viens de traicter, mais bien particulierement d'une autre espece du genre humain qui estoient sans testes, ayans les yeux & la bouche dans l'estomach, & d'autres qui n'auoient qu'un œil posé sur le milieu du front, mais ceux qui nous sembloient les plus heureux & accommodez, estoient ceux qu'on nous disoit auoir l'un de leur * pieds large comme

un grand van à vaner, duquel ils se seruoient pour se couvrir en temps de pluyes, qui par ce moyen en estoient garantis.

Depuis que i'ay esté grand ie me suis ris de tous ces contes & croyances enfantines, & n'y ay adiousté de
388 foy iusque à present, qu'en lisant || i'ay trouué que nous auions quelque raison, & que parmy nos fables il s'y trouuoit quelque verité, ou bien les Autheurs nous trompent aussi bien que nos petits Maistres. Strabon s'est mocqué autrefois de Megasthenes, parce qu'il auoit escrit, qu'il y auoit des hommes differents de testes, de bouche, d'oreilles, de plante de pieds, & de tout le corps; toutesfois il est conuaincu aysement par le nombre & autorité de ceux qui ont escrit de ces choses : mais afin de commencer par la teste, Mela nous escrit que les Blemiens, n'en ont point, & que toutes les parties de leur visage sont en la poitrine, Solon nous apprend le mesme. On trouue (dit-il) des hommes qui n'ont point de testes, & qui ont les yeux aux espaules, & auparauant ceux-cy d'autres en ont escrit le mesme, qu'Aule Gelle recite.

Pline assure le mesme en termes exprés & bien souuent disant : qu'ils n'ont point de teste ayant la bouche & les yeux en leur poitrine : & en autre part il dit que prés de Troglodites, il y en a qui n'en ont point, ayant les yeux sur les espaules.

Il n'y a personne qui nous force à ceste croyance : neantmoins combien que S. Augustin die que nous ne sommes pas astraits de le croire, toutesfois il me semble qu'il infere qu'il n'est pas impossible que cela soit : puisque mesme au sermon trente & septiesme qu'il

adresse aux freres Hermites, il tesmoigne les auoir luy mesme veus, en ces termes : l'estois des-ia Euesque d'Hippone (dit-il) lorsqu'ac || compagnez de certains seruiteurs de Iesus Christ, ie m'en allay en Ethio-389
pie, pour y prescher l'Euangile, où nous vismes plusieurs hommes, & plusieurs femmes, qui n'auoient point de testes, mais bien des yeux gros fichez en la poictrine; le reste de leurs membres estoit semblable aux nostres.

Reprenons nostre petite fille veluë que ie vis à Paris : car quelqu'un pourroit douter si elle estoit hermosfrodite, ou artificiellement barbuë & veluë. Non, ie dis qu'elle n'estoit point hermosfrodite & n'auoit aucun artifice en son faict, car pour en oster l'opinion, on ne faisoit aucune difficulté de la faire voir à nud deuant tout le monde, & puis son ieune aage demonstroit assez la merueille, & que naturellement elle estoit sortie du ventre de sa mere veluë, comme un autre Esau.

D'où vient donc ce poil & cette barbe en un aage si tendre & extraordinaire, ie n'en scaurois donner autre raison sinon, que cela peut venir de l'imagination & fantasie de la mere au temps de la conception, & que i'ay veu de mesme la fille d'une honneste damoiselle de la ville de Paris ressembler au pourtraict d'une Vierge deuant laquelle elle souloit faire tous les iours ses prieres. Mais ce que i'ay trouué de plus admirable est qu'un de nos amis ayant aduertie sa femme, que s'il luy prenoit en fantasie de manger quelque chose qu'elle ne pût auoir, qu'elle ne portast point sa main en son visage, ains en quelque partie cachée, ce

390 qu'elle fit, & en un mesme endroiçt son enfant fut marqué, com || me elle nous a asseuré elle mesme, ce que ie dis par charité & pour aduertissement aux femmes de se ressouuenir de cet aduis remarquable, car toutes ne le sçauent point, autrement on ne verroit pastant de difformités au visage que plusieurs portent comme les indices de la foiblesse de leur mere. Les exemples en cette matiere ne sont que trop frequentes, il suffit qu'on se souuienne des moyens dont Iacob uza chez son beau-pere Laban, pour auoir des Agntets * tachetez, & que la femme sans son vouloir peut marquer en son fruiçt quelque chose de son obieçt ou de son imagination au temps de la conception.

Lycurgus fouloit dire que les cheveux rendent ceux qui sont beaux encores plus beaux, & ceux qui sont laids encores plus laids & espouuentables à voir; c'est la perruque qui donnoit lustre à la rare beauté d'Absolon, comme les moustaches voltigeantes de nos Sauvageſſes de l'Isle, aux traicçts de leur visage assez bien faicçts, si leur ame plus noble, n'estoit souillée par le peché & la corruption des mœurs vitiées; parmy toutes lesquelles non plus qu'entre les hommes, il ne s'y voit aucune rousse ny blonde de cheveux, mais les ont tous noirs (excepté quelques unes qui les ont chastaignez) lesquels elles accommodent & aiancent diuerſement selon les Nations, car entre toutes il y a de la differance aysée à cognoistre.

391 Les Canadiens & Montagnais tant hommes que femmes, portent tous longue cheuelure qui leur bat sur les espaules & à costé des iouës, || fans estre nouez ny attachez, & n'en couppent qu'un bien peu du de-

uant, qui restent courts sur le front, comme les gassettes des femmes mondaines, à cause que cela leur empêcheroit la veüe en courant. Les femmes & filles Algonmequines mypartissent leur longue chevelure en trois, les deux parts leur pendent de costé & d'autre sur les oreilles & à costé des iouës, & l'autre partie est accommodée par derriere en tresse, en la forme d'un marteau pendant couché sur le dos, de la longueur d'environ cinq quarts de pied. Mais les Huronnes & Petuneuses ne font de tous leurs cheveux qu'une tresse accommodée de mesme celle des Algonmequines qui leur bat sur le dos, liez & agencez avec des lanières de peaux d'Eslans ou d'autres animaux qu'ils ont en commoditez.

Pour les hommes ils portent deux grandes moustaches pendantes à costé des iouës, & quelqu'uns n'en portent qu'une qu'ils tressent & cordellent quelquesfois avec des plumes & autres bagatelles qu'ils y entremeslent, le reste des cheveux est couppe court ou bien en compartimens & en telle autre maniere qu'il leur plaist, estimant à beauté que le dessous de la couronne soit raz & couppe de prés, & mesme aux petits garçons le reste des cheveux, excepté les moustaches, à cause des petits vermisseaux.

Depuis nostre arriuée, plusieurs femmes prenoient plaisir de faire des tonsures & couronnes clericales à leurs enfans, pour les rendre semblables à nous, à ce qu'elles disoient, & les || garçons mesmes s'en glori-
fioient en nous les monstrans; ie pensé les en reprendre, mais ie me retins comme n'y ayans point de mal en ceste imitation ; au contraire un tesmoignage d'a-

mitié & d'estime. Il n'y a pas iusques à des vieillards mesmes qui en ont voulu porter, aucuns desquels estoient tellement curieux de parures, bien qu'ils eussent des-ia par maniere de dire, un pied dans la fosse, qu'ils se faisoient couper les cheueux par petits compartiments & y accommoder des plumes & du duuet, comme les petits enfans.

Pour les cheueux ou poils leuez des nations que nous auons au Su, ils entretiennent tous leurs cheueux sur le front fort droits & releuez, plus que n'estoient ceux que nos damoisselles portoient anciennement, ils sont coupeez de mesure, allans tousiours en diminuans & racourcissans de dessus le front iusques au derriere de la teste.

393 *De l'humeur, vertu & inclination naturelle des Sauvages en general, & de quelques exemples propres à ce suiet.*

CHAPITRE XXIV.

Toutes les œuvres de Dieu sont admirables, & telles qu'on n'y peut que changer ny desirer, de sorte qu'il nous suffit de dire, Dieu les a faites, mais entre celles qui nous sont visibles, & que nous pouuons contempler des yeux du corps, ie trouue que le visage de l'homme n'est point assez admiré. Il y a près de six mil ans que le monde est créé & neantmoins entre tant

de personnes que la femme a enfanté, & que du depuis le Paradis & l'Enfer ont partagez, deux ne se sont pas de tout point trouuez semblables.

Or de mesme que le visage de l'homme est diuers, l'esprit, l'humeur, & le naturel en est different, car si l'un est ioyeux, l'autre est triste, si l'un a un bon entendement, l'autre en a peu ou point du tout; & personne neantmoins ne veut aduotier son imperfection, car souuent les plus fols veulent estre estimez les plus sages, & les plus opiniaftres prudents, mais prudence de beste.

Dans la face de l'homme comme dans un miroir on iuge souuent des pensées de l'esprit, mais l'action, & non le semblant nous || faict cognoistre pour tels que nous sommes. Il y a diuerses ioyes comme il y a diuerses sources d'où elles procedent, mais la meilleure de toutes est celle qui vient de la bonne conscience, comme la fausse & batarde des plaisirs du sens & de la bonne opinion de soy-mesme. 394

Difficilement voit-on iamais un esprit triste & chagrin acquerir le degré de perfection, mais seulement celuy qui a vraye compunction en son cœur, car l'esprit de Dieu ne se plaist qu'en un esprit doux & humble, & non point simulé ny arrogant.

Il n'y a rien de plus aysé à conduire qu'une personne humble & de bon entendement, mais à contre-poil, il n'y a rien de plus difficile à diriger qu'un petit esprit, sombre, & qui comme une beste brutte ne fuit que l'instinct de sa propre nature, pour laquelle il faict par tout choix de ce qui la peut dauantage accommoder, sans vouloir entendre raison ny faire cas

des remonstres, insensible qu'il est aux affronts & à la honte, & cette humeur grossiere, rustique & incivile, est neantmoins aucune fois prise pour vertu & bonté par ceux qui ne sçavent discerner le naturel stupide & bas, d'auec la vraye vertu & sincerité de ceux qui ont tout un autre soin que de leur ventre.

395 Les climats ont neantmoins pour l'ordinaire un grand pouuoir sur nos humeurs, car autant qu'il y en a au monde, autant y voit on de sortes de mœurs, & de disparitez || d'esprits, l'air estant diuers en chaque climats*. Ainsi voyons nous que les habitans de Suisse sont autres que ceux de l'Italie, & que l'air septentrionnal estant froid & grossier, fait ordinairement les hommes moins pols & tardifs, où l'air meridional chaud & subtil, les subtilise, & les rend d'un esprit releué & gentil quand au general, mais descendant au particulier, il y a des sages, & des moins aduisez par tout.

Tous nos Sauuages, soit que cela vienne en partie du climat, ou autrement, ont l'esprit assez bon & capable de conceuoir, & d'apprendre tout ce qu'on leur voudroit enseigner, & ne se conduisent que par la raison, à laquelle ils cedent facilement, & non à la passion, car la violence n'a point de credit chez eux. Je n'entends pas neantmoins les releuer au dessus des esprits cultuez & ciuilisez, car ie ne fais estat que de leur naturel simplement, comme gens qui ont esté de tout temps Payens, Barbares, & cruels à ceux qui les offensent.

En tant de Nations que nous auons veuës toutes differentes en quelque chose l'une de l'autre, soit pour

le gouvernement, l'entretien, ou pour se vestir & accommoder de leurs parures, chacune Nation se croyant la plus sage & mieux aduifée de toutes, car la voye du fol est tousiours droite deuant ses yeux, dit le Sage. Et pour dire ce qu'il me semble de quelqu'uns, & lesquels sont les plus heureux, ou miserables : ie tiens les || Hurons, & autres peuples sedentaires, comme la noblesse du pays, car ils ont le port & le maintien 396
vrayement noble, n'ont autre exercice que la chasse & la guerre, trauaillent peu & ont tousiours de quoy viure.

Les Algoméquins doiuent tenir rang de bourgeois entre tous, entant qu'ils trafiquent fort, & comme de bons marchands entreprennent des voyages de longs cours, ils ont bien encore l'exercice de la chasse & de la pesche, mais il faut qu'ils s'employent serieusement s'ils veulent disner, car leurs voyages, & leurs chasses ne leur en donnent pas tousiours à suffisance, il faut donc qu'ils trauaillent à la terre comme ils ont ia commencé, non par tout, mais en quelques endroits, & à la fin ils seront consolez & reduits à leur ayse.

Pour les Montagnais, Canadiens & autres peuples errants, nous les mettons au rang des villageois & du petit peuple, car ils sont en effet, les plus pauvres, miserables & necessiteux de tous, sont tres-peu en nombre & comme gredins & vagabonds, courent les champs & les forests en petites troupes, pour trouuer à manger, n'ont point de prouisions, ny de lieu arresté, & meurent de faim pour la pluspart du temps, à cause qu'ils ne cultiuent point les terres, & que comme nos gueux, s'ils ont de quoy un iour ils se

donnent au cœur ioye, pour mourir de faim l'autre.

397 || Tous en general sont priuez de la cognoissance du vray Dieu, trauaillent pour le corps seul, & non pour le Salut, & c'est en quoy ils sont principalement digne * de compassion : car en vain trauaille l'homme, s'il ne peine pour le Paradis. Sont tous d'un * humeur assez ioyeuse & contente, toutefois un peu Saturniens, serieux & graues, ennemis de legereté, comme de l'humeur noire & melancolique, par une maxime qu'ils ont que la legereté d'esprit est le vray simbole de folie & d'inconstance, & que sous l'humeur triste & melancolique est ordinairement la malice & desloyauté cachée, nous en auons l'exemple en la vie de Saul, l'esprit duquel estoit gouverné par le Diable au temps qu'il estoit sombre. Et c'estoit la raison pour laquelle un François n'osoit se promener seul à l'escart ou dans le village, comme les hommes pensifs sont quelquefois, pour ce qu'ils soupçonnent dès aussi tost qu'ils machinoient quelque trahison, ou pensoient à quelque malice contre eux.

Ne sachant pas encore au commencement que ie m'affociay avec eux, qu'elle* estoit l'humeur qui leur agreoit dauantage, car comme dit l'Apstre, il se faut faire tout à tous pour les gagner tous, la prudence m'obligea de leur faire voir plusieurs faces & diuers changemens d'humeurs, & trouuay que celle qui portoit la douceur en la bouche, le contentement au cœur, & un maintien humblement graue & modeste estoit celle de laquelle ils faisoient principalement estat.

398 || Cesar se trouuant un iour en la compagnie de ses amis, où il se reioüissoit honnestement & franchement

d'auanture y arriua quelque bon compagnon, delibéré & ioyeux, mais grand, gros & gras par despit : lors quelqu'un dit à Cesar, parlez plus bas & vous gardez de cet homme qu'il ne iuge mal de vous & n'en murmure ; Cesar dit alors doucement en riant : il ne faut point craindre ces gens là ; mais gens maigres & tristes : & par signe il monstroït Brutus & Cassius, hommes pleins de malices & cautelles.

Sans flatter le dé, nos Hurons ont quelque chose de louable par-dessus nous, & s'ils estoient Chrestiens seroient meilleurs Chrestiens que nous, car ils possèdent des vertus morales qui les font admirer & suspendre à plusieurs leur condamnation, & non celle des Heretiques qui ont refusé la grace, Moyse & les Prophetes, & les Sauuages non.

Ils sont si attrempez & retenus que lorsque vous leur parlez, ils vous escoutent, & vous donnent tout le temps que vous desirez, sans vous interrompre, ny parler que vous n'ayez finy. Ils parlent fort posément, comme se voulans bien faire entendre, & s'arrestent aussitost en songeans une grande espace de temps, peur de se mesprendre, ou qu'on n'aye bien conceu leur dire, puis reprennent leur parole. Cette modestie est cause qu'ils appellent nos François femmes, & les Montagnais oyes babillardes, lorsque || trop precipitez & bouillans en leurs actions, ils parlent tous à la fois & s'interrompent l'un l'autre comme femmes, ce qui n'est que trop ordinaire, estant tres-veritable ce que disoit Salomon l'Hebrieu, que le Sage a la langue dans le cœur : mais que celui qui est fol & furieux a son cœur en sa langue.

399

Ils craignent le deshonneur & le reproche qu'ils eussent autant qu'ils peuvent, & sont excités à bien faire par l'honneur & la louange, d'autant qu'entr'eux est toujours honoré, & s'acquiert du renom, celui qui a fait quelque bel exploit, ou exercé quelque acte de vertu héroïque.

Un cœur bien assis, & une âme bien logée, est toujours libérale & pleine de charité, donne librement & gayement de ce qui est à son pouvoir, ne laisse point languir le souffreteux, assiste les indigens, & ne veut avoir de biens que pour en faire part aux pauvres : au contraire des avarés & mesquins, qui ne veulent que pour eux-mêmes, fuient de détresse quand il leur faut faire du bien, & sont toujours dans les plaintes. O mon Dieu cela se voit même dans les maisons des plus riches esleues de la fortune, où rarement on trouve de la charité.

Les Sauvages selon leur pauvreté, sont louables en cette vertu, laquelle ils exercent indifféremment envers tous ceux qui ne leur sont point ennemis, car ils se visitent les uns les autres, ils se font des présents mutuels, & ne refusent jamais rien au pauvre ny au
400 ma- || lade qui leur demandent, s'ils ont moyen de leur satisfaire & subvenir, & ce qui en est un évident témoignage est comme j'ay dit ailleurs qu'ils n'ont aucuns pauvres mendiants parmi eux, & envoient de leurs biens jusques dans la maison des nécessiteux malades, veuves & orphelins, sans leur en faire jamais de reproches, ny aux passans lesquels ils logent librement, aussi longtemps qu'ils veulent, & ne leur en demandent aucune récompense, & si nous leur en

donnions quelquefois un petit present pour ce regard, cela venoit de nostre mouuement, & non de leur importunité.

Et pour monstrier leur galantise ils ne marchandent point volontiers & se contentent de ce qu'on leur baille honnestement & raisonnablement, blasmans les façons de faire de nos marchands, qui barguignent une heure pour un Castor, c'est pourquoy ils se rient d'eux quand ils les ont trompez, & ne se fachent point quand ils y sont attrapez.

Si dans un grand nombre il se trouue quelque particulier Sauuage auare, & qui refuse d'ayder au necessiteux, ayant moyen de luy bien faire, il en est fort blasmé, mais il ne s'y en voit aucun de si impitoyable & cruel, que le riche bourgeois de Paris, duquel un homme digne de foy m'a eu parlé sans me le nommer, car ie n'ay pas desiré scauoir le nom d'un si vilain barbare, lequel ayant des rentes à milliers, viuoit dans un si grand espargne & si || echarsement que peur de 401
donner un sol à un pauvre il ferroit luy mesme son bois & n'auoit autre seruice que celuy qu'il se rendoit. Mais le principal traiçt de sa villenie, fut que sa sœur luy ayant demandé quelques confitures pour remettre deux pauvres malades en appetit, il luy respondit (Arabe qu'il estoit) qu'ils mangeassent du pain bis & que l'appetit leur reuiendroit, voyla une rudeffe & barbarie que ie n'ay point veu aux barbares mesmes & qui peut estre accompagnée à celle du mauuais riche.

La clemence & mansuetude, est une vertu propre & naturelle des vrayes Princes, sans laquelle ils sont ty-

rans, & non Princes pour ce que Dieu ne les a establis que pour la conseruation & soulagement de leurs peuples, & non pour les opprimer & destruire. L'Empereur Traian a esté grandement loué par Helie Spartain, d'autant qu'estant à cheual pour aller à la guerre, mist pied en terre, seulement pour ouyr la plainte que luy faisoit une pauvre femme. Nos Sauvages l'ont bien enuers tous ceux qui ont recours à eux pourueu qu'ils ne leur soient point ennemis, mais en souuerain degré enuers les malades & personnes affligées. Ils usent aussi d'une maniere de clemence à l'endroit des femmes & petits enfans de leurs ennemis qu'ils prennent en guerre, auxquels ils sauuent ordinairement la vie bien qu'ils demeurent leurs prisonniers pour seruir, mais c'est avec la mesme condition des libres, & par ainsi ils font comme en leurs propres
402 maisons, || sinon qu'ils ne voyent point leurs parens, auxquels ils ont fort peu d'attache.

Socrates estant un iour en sa maison, luy furent presentez des choux d'un sien amy Philosophe, qu'il receut de fort bonne grace, honorant le donneur au don, mais sa femme poussée d'enuie & precipitée de sa colere maligne, les luy arracha des mains & les foulla aux pieds, sans que le bon Socrates luy dit autre chose sinon : ma femme, en me priuant de ma part des choux tu t'es priuée de la tienne, & puis se teut, pendant que sa femme fulminant de rage de ne l'auoir pû colerer, luy ietta de sa chambre haute un plein pot d'eau sur la teste comme il pensoit sortir, mais pour cela sa patience ne fust point esbranlée, car esleuant les yeux en haut vers la chambre, il dit seulement : ie scauois

bien qu'après la tempeste viendrait la pluie, & puis passa son chemin.

La patience est une belle vertu & si elle n'est pas toujours vertu, il n'y a qu'à la bien prendre qu'elle nous acquiert du mérite. Le grand contemplatif Taulere parlant de luy même disoit : ie ne suis non plus humble que ie suis patient, ny patient que ie suis humble, aussi est il vray que celuy qui est humble est nécessairement patient, & ne se colere que pour la iustice, fâchez vous & ne m'offencez point, dit l'Escriture. La patience de nos Sauvages, est tres-admirable & edificative en toutes sortes d'occasions, de maladies, de peines ou de travail, pas un mot pour se plaindre, pas un mouvement d'impatience, tout est calme chez eux, || & ne s'y entend aucun murmure 403 non à la maniere de certains Philosophes anciens, qui souffroient bien l'iniure exterieurement & interieurement en recherchoient l'honneur, mais pour le seul respect de la vertu.

Mettant l'humilité à part, ie dis de rechef que leur patience surpasse de beaucoup la nostre, & qu'ils ont un pouuoir fort absolu sur leurs passions naturelles qu'ils maistrisent & dominent puissamment, comme on peut remarquer en leur conuersation & dans des occasions, qui feroient fuer les plus hardis & constans d'entre nous, car toute leur plus grande impatience giste en un petit souris avec un petit ho, ho, ho, mais il ne s'en faut point estonner ny perdre courage en nos infirmités, puis qu'ils n'ont point de demons * qui les prouoquent en d'autre mal, qu'à se maintenir dans l'in-

fidelité, comme les heretiques, dans leur heresie, fuf-
fit au diable qu'on soit à luy.

Les Sauvages qui me semblent les plus honnestes &
mieux appris de toute cette grande estenduë du Ca-
nada, sont à mon aduis, ceux de la contrée de Miskou,
car pour si peu que ie les ay conuersé ie recognu fa-
cilement qu'ils tenoient des-ia quelque chose du poly,
mais entre tous, le Sauvage du bon Pere Sebastien
Recollect Aquitanoïis, qui mourut de faim avec plu-
sieurs barbares, vers un lieu appelé de Saint Iean,
pendant un Hyuer que nous demeurions aux Hurons,
enuiron quatre cens lieuës de luy, lequel ne sentoît
nullement son Sauvage en ses mœurs & façons de faire,
404 ains || son homme sage, graue, doux & bien appris,
n'approuuant nullement la legereté & inconstance
qu'il voyoit en plusieurs de nos hommes, lesquels il
reprenoit doucement en son licence & sa retenue,
aussi estoit il un des principaux Capitaines & Chefs
du païs.

*Des vices & imperfections des Sauvages & comme
ils ont recours aux Magiciens pour recouurer
les choses perduës.*

CHAPITRE XXV.

Bien heureux est celuy qui supporte la foiblesse &
fragilité de son prochain, comme il seroit fort ayse
d'estre supporté en la sienne, disoit nostre Seraphique

Pere S. François, car en cela gist la vraye charité & le vray amour que nous deuons auoir l'un pour l'autre. Veritablement il y a bien de quoy se mortifier & exercer la patience en la compagnie de nos Sauuages, aussi bien qu'en celle de beaucoup d'impertinens & vicieux Chrestiens, car si d'un costé & en de certaines actions ils monstrent de la vertu, ils ont d'ailleurs des imperfections qui ternissent bien le lustre de leur vertu, car il n'y a personne pour bon qu'il soit qui n'aye en soy, quelque chose à reprendre, ny si meschant & imparfaict, qui n'aye quelque chose à louer, disoit un ancien Sage entre les Grecs.

|| Ils manquent sans ialousie, à la fidelité coniugale 405
que le mary & la femme se doiuent reciproquement, j'entends parmy les Hurons, car pour les Canadiens & Montagnias * on les tient plus honnestes en effects, & moins en paroles au dire de quelqu'uns.

Le peché du mensonge est un vice detestable en la bouche du Chrestien, car pour petit qu'il soit il nous conduit dans l'infidelité, c'est pourquoy nous pouuons à bon droit estimer du menteur comme d'un puits de maledictions où toutes sortes de vices & de pechez abondent, car iamais le mensonge n'est seul en une ame : c'est un Prince de tenebres, qui a une longue suite, & deuant lequel les seuls meschants flechissent le genoüil. O mon Dieu pere de verité faictes nous abhorrer le mensonge & nous deffendez de la langue mensongere, car les infidelles mesmes l'ont en abomination.

La loy establie entre les Garamantes faisoit mourir l'homme surpris en mensonge, pour les maux qu'il

cause dans une communauté, & celle que Periandre établit en la Republique des Corinthiens portoit que l'homme ou la femme, qui au preiudice d'autrui diroit quelque menterie, porteroit par l'espace d'un mois une pierre en sa bouche, pour ce qu'il n'est point raisonnable que celui qui a l'habitude de mentir, soit toujours en liberté de parler.

Que si ces Loix estoient établies & obseruées entre les Chrestiens, nous serions heureux & deuiendrions enfans & imitateurs de Dieu, qui fait particuliere
406 profession de la || verité plus que de toute autre chose, de laquelle les Romains faisoient anciennement tant d'estat, que l'Empereur Auguste au triomphe qu'il fist de Marc Anthoine & de Cleopatre amena à Rome un Prestre d'Egypte aagé de soixante ans, lequel en tous les iours de sa vie n'auoit iamais dit un seul mensonge. A raison de quoy le Senat ordonna que soudain il fust fait libre & crée grand Prestre, & qu'il luy fust dediée une statuë & posée entre celles des plus renommez hommes des anciens, & condamnerent un de leur citoyen * accoustumé à mentir, ce Religieux Senat ayant plus d'egard à la vertu qu'aux considerations de la faueur.

Nos Sauuages ont d'autres imperfections en suite du mensonge, qui est neantmoins en eux plustost souplesse d'esprit que malice affectée, car s'ils en disent entr'eux (ce qui arriue assez rarement) c'est lors principalement qu'ils se veulent recreer & en donner à garder aux estrangers avec lesquels ils sont assez libres : ils promettent aussi ordinairement plus qu'ils n'ont souvent dessein d'accomplir, sinon à leurs com-

patriots *, & pour auoir quelque chose de vous il scauent bien flatter & vous amadoüer, & pour cela vous ne tenez encor rien, si ce n'est des plus sages d'entr'eux qui feroient conscience de vous tromper. Voyons de la vengeance.

Manille demandoit une fois à Cesar qu'elle * chose estoit celle qu'il auoit faicte de laquelle il creut auoir rapporté gloire & || de laquelle se souuenant il se res- 407
iouissoit le plus : il pensoit peut estre qu'il luy parleroit de ses victoires & de ses triomphes, faisant plus d'estat de la vertu que de ses conquestes, lui respond : par les Dieux immortels ie te iure, ô Manille, que ie n'estime auoir merité gloire de nulle autre chose de ceste vie, n'y * nulle autre ne me cause tant d'allegresse que de pardonner à ceux qui me font iniure & gratifier ceux qui me seruent, que responderez vous à cela, ô vindicatifs & auares.

Nous lisons presque semblable humanité & generosité, dans l'histoire generale du Peru, en la personne de l'un des derniers Yncas, qui a regné auant la prise de leur Empire par les Espagnols, lequel ayant esté aduertý par ses Capitaines, que les Soldats de son armée faisoient aualler à leurs ennemis & aux prisonniers qu'ils prenoient en guerre, d'un certain poison qui les traïsnoit dans une perpetuelle langueur, les estropioit de tous les membres, les rendoit perclus de leur iugement, defigurez en leur visage, & exposez à des peines insupportables dedans & dehors, à quoy ils prenoient un singulier plaisir (cruels qu'ils estoient) plus tost que de les voir si tost mourir. Il leur enuoya dire qu'ils eussent à faire brusler à petit feu, tous ceux

qu'on pourroit conuaincre d'auoir uzé d'une cruauté
408 si grande, & proceder exactement || en cette execution,
afin qu'il ne restât à l'aduenir aucune memoire de ces
meschans. Ce qui fut de tout point executé & accom-
ply, pour un exemple rare à tous les gens de guerre
qu'un courage noble & genereux n'est iamais cruel à
son ennemy vaincu, non plus qu'impatient dans les
disgraces de la fortune, car l'impatience & la cruauté
sont les marques d'un cœur rauulé & mal instruit.

Si nos Hurons auoient ce pouuoir sur leur esprit
comme ils ont en d'autre chose, de pardonner à leurs
ennemis, ou de les traicter humainement comme ces
autres infidelles, avec la pureté qui leur manque, il
ne leur faudroit plus autre chose que la croyance & le
baptême qu'ils ne fussent gens de bien, mais ils ne
pardonnent pas facilement à quiconque des estrangers
a offensé leur patrie, ie dis estrangers, parcequ'en-
tr'eux ils s'offencent rarement & se pardonnent faci-
lement, ce qui leur est aysé à cause de l'amour qu'ils
ont l'un pour l'autre.

Pour l'honnesteté & la ciuilité il n'y a de quoy les
louer non plus qu'entre nous beaucoup de negligens,
qui se tiennent falement & vivent rustiquement sous
pretexte de paureté & deuotion. Deuotion trompeuse
ou plustost folle d'esprit, car la vraye deuotion est
toufiours accompagnée de l'honnesteté & ciuilité avec
la candeur, qui bannit toute dissimulation.

Ils n'usent d'aucun compliment parmy eux, & sont
fort mal nets en l'apprest de leurs viandes particulie-
409 rement lorsqu'ils sont par la || campagne. S'ils ont les
mains sales, ils les essuyent à leurs cheueux ou au

poil de leurs chiens, & ne les lauent iamais, si elles ne sont extremement sales : & ce qui est encore plus impertinent, ils ne font aucune difficulté de pousser dehors les mauuais vents de l'estomach parmy le repas, & en toute compagnie, de quoy ie les reprenois quelquefois, mais fort doucement, aussi s'en prenoient ils à rire.

Ils sont aussi naturellement fort paresseux & negligens, & ne s'adonnent à aucun traual du corps, que forcé de la neccessité, particulierement les Canadiens & Montagnais plus que toutes les autres Nations, c'est pourquoy ils en ressentent souuent les incommoditez, & la faim qu'ils ont quelquefois extreme.

D'estre fins larrons, nos Hurons & les Petuneux y sont passez maistres, non les uns enuers les autres, car cela arriue fort rarement, mais seulement enuers les estrangers, desquels toutes choses leur sont de bonne prise, pourueu qu'ils n'y soient point attrapez, comme ils sont quelquefois à la traicte, où les François se donnent principalement garde des mains & des pieds des Hurons.

I'ay admiré le compte * qui m'a esté fait autrefois d'un coupeur de bourse, lequel ayant conuenu de prix avec un marchand coustelier à Paris, de luy faire un petit couteau à sa mode moyennant un quart d'escu, le couteau fait & payé, le coustelier qui desia || auoit 410 prié par plusieurs fois l'honneste homme de luy dire de grace à quoy faire un tel couteau, le bon compere trop simple se laissa approcher de trop près du drolle pour luy en dire le secret, car en luy disant tout bas à l'oreille, c'est pour couper des bourses, il luy couppa

la fiemme, & remporta son quart d'escu avec le petit cousteau, sans que le pauvre coustelier s'en apperceut qu'un petit quart d'heure trop tard.

Nos Hurons font quelquefois des traicts qui ne sont gueres moins subtils, non à couper des bourses, car ils n'ont point l'usage d'argent, sinon pour servir de parures, mais à prendre toute autre chose, où ils peuvent mettre les mains, ou les pieds, qui leur sont des secondes mains, car avec iceux ils sçauent fort bien destourner les choses & s'en saisir lorsque vous y pensez le moins. Nous y auons esté souuent pris en nostre cabane, sans que nostre soin & nostre œil nous püst garantir de ces fâcheuses visites : ie m'en plaignois quelquefois aux cabanes, mais qu'elle * adresse ou la subtilité de dérober sans estre reconnu, est estimée sagesse, & bestise de s'y laisser surprendre.

411 l'ay veu aux Hurons, iusques aux clefs des coffres de nos Mattelots, des petits morceaux de fer, des peignes, quelques pièces de verres, & autres petits fatras pendus au col des ieunes enfans, que leurs parens auoient desrobé aux François. On estime avec raison la subtilité, & la patience du petit gar- || çon de Sparte, lequel ayant desrobé & caché un renardeau sous sa robe, ayma mieux se laisser ouurir & deschirer les entrailles par ce meschant animal, que de descouurir son larrecin, & en auoir le fouët, qui luy eut esté plus tolerable. L'inuention d'un Huron n'est guere moins admirable, lequel ayant desrobé une cuillier d'argent aux François la cacha subtilement dans la partie la plus secrette de son corps, aymant mieux en souffrir la douleur, que la honte d'estre estimé lourdaut.

S'il arriue, ce qui se voit fort rarement comme i'ay dit, que quelqu'un d'entr'eux ait desrobé son voisin, & que celuy qui a esté volé ait desir de recouurer la chose perduë, il a recours au Medecin Magicien : auquel il manifeste sa perte, & le conduit dans sa cabane, ou en celle qu'il soupçonne estre le larron, cela fait, Loki ordonne des festins pour premier appareil (car ces malheureux là n'oublient iamais la cuisine), puis pratique ses magies, par le moyen desquelles il decouure le voleur (à ce qu'ils disent) s'il est present dans la mesme cabane, & non s'il est absent, car il n'appartient qu'au grand Oki de sçauoir les choses plus esloignées.

C'est pourquoy le François qui desroba les rassades au bourg de Sainct Nicolas, autrement de Toenchain, eut raison de s'enfuir en nostre cabane, qui en estoit à trois lieuës loin, lorsqu'il sceut l'arriuée du petit Oki dans son logis, pour le fuier de son larrecin || & ne nous dit point la cause de sa fuitte que long-temps 412 apres, que nous le trouuames saisy de ses rassades, de quoy nous le tençames fort, tant de l'offence commise, que pour nous auoir mis par cette mauuaise action, en danger de nous faire mourir par les Sauvages, s'il eut esté decouvert : car en ce pays là, la faute d'un particulier est souuent punie en plusieurs.

Les Canadiens, & Montagnais ne sont point larrons, du moins n'auons nous encore eu fuier de nous en plaindre, encor qu'ils entrent assez librement dans nos chambrettes, & parmy nostre Conuent, où ils nous pourroient faire du tort s'ils vouloient. Ienescay neantmoins s'ils auroient la mesme retenue enuers les autres

François, y ayans pareille liberté, c'est pourquoy il fera tousiours bon d'estre sur la messiance, mere de feureté, pour ne donner suiet de mal faire à personne, comme i'ay dit, que pour ce regard on ne se puisse encor plaindre, & qu'il ne se parle d'aucun larron parmy eux.

Il arriua un iour que deux ieunes garçons, l'un Huron, & l'autre Montagnais, furent visiter nostre Conuent de Nostre Dame des Anges : or comme le Huron se fut apperceu d'un gros pain que nos Religieux auoient ferré dans la grande chambre d'embas, il ietta si bien ses mesures, & conduit si à propos ses detours, qu'il s'en saisit sans que personne l'apperceut, non pas mesme son compagnon, lequel sçachant apres
413 la malice du || Huron, marry que ce desplaisir nous eut esté rendu en sa compagnie, nous demanda permission de courir apres le voleur, comme il fit, & nous rapporta le pain, de quoy ie fus d'autant plus edifié, que ce Montagnais nous aduerty luy mesme de la faute de son Huron.

Les filles Canadiennes qui d'ailleurs permettent en cachette beaucoup de licences contre la pudeur, semblent à l'exterieur sages & honnestes, tant en leurs paroles, qu'en leurs deportemens, & c'est ce qui m'en auoit tousiours fait bien iuger, neantmoins on m'a voulu faire croire du depuis qu'il n'y auoit que les seules femmes mariées d'honestes, & que les filles voyoient en cachette de leurs amis pour trouuer marys, c'est à dire qu'elles sont seulement sages en publicq & non en particulier, mais pour moy ie doute encor qu'elles soient libertines, en ayant veu de si modestes,

& point du tout d'impertinentes, soit de paroles ou de gestes. Il y en a qui veulent dire en suite de la mauuaise opinion qu'ils ont de ces filles, qu'on n'entend que falletez dans les cabanes des Montagnais, pour moy i'y ay passé plusieurs iours & ne l'ay point apperceu, ie confesse bien que ie n'entendois pas leur langue, sinon fort peu de mots, mais ie croy que le Truchement m'en eut aduerty, & puis en leur geste i'en eusse descouuert quelque chose. Pour les cabanes des Hurons il y a quelque chose de cela, aussi le peché y est il plus || commun, quoy qu'il ne s'y commette 414 qu'en cachette.

Plutarque rapporte que la femme de Tucydes le Grec estant un iour interrogée, comme elle pouuoit endurer la puanteur de la bouche de son mary, elle respondit qu'elle croyoit que tous les hommes l'auoient semblable. Il y a des particuliers qui ont voulu dire que tous les Sauvages auoient la bouche puante, pour moy ie n'en sçauois que dire, & ne l'ay pas mesme apperceu de nos escoliers Hurons, qui nous approchoient d'assez prés en leur faisans dire leurs leçons, bien est il vray que la plupart des Montagnois ~~me~~ sembloient sentir mal des graisses de loups marins, qui leur seruent d'oignement & de ciuette, car le musc leur semble puant comme l'haleine d'un qui auroit mangé de l'ail, laquelle ils ne peuuent supporter, ie l'ay veu par experience lors que par necessité, nous estions contraints de manger d'un petit oignon du pays, qui sent l'ail & l'oignon, d'où l'on peut inferer qu'ils n'ont point la bouche puante. Il y en peut neantmoins auoir quelqu'uns de ce calibre, aussi bien que

des filles libertines, & des garçons dissolus en paroles, ce qui n'est que trop ordinaire aux Hurons, & peut y en auoir parmy les Montagnais, avec lesquels ces particuliers se peuuent estre rencontrez.

415 || *Des Capitaines, Superieurs, & anciens, de leurs maximes en general, & comme ils se gouvernent en leur conseil & assemblées.*

CHAPITRE XXVI.

Aux vieillards se trouue la Sageffe, dit le Sage. Pline en une Epistre qu'il escrit à Fabate, rapporte que Pyrrhe Roy des Epirotes demanda à un Philosophe qu'il menoit avec luy, quelle estoit la meilleure cité du monde. Le Philosophe luy respondit, la meilleure cité du monde c'est Maserde, Sire, un lieu de deux cens feux en Achaye. Le Roy estonné de cette responce luy en demanda la raison, & en quoy il recognoissoit tant d'excellence & de prerogatiue en ce petit lieu, pour ce (dit le Philosophe) que tous les murs de la ville sont bastis de pierres noires, & tous ceux qui la gouvernent on * les testes blanches. Le Roy admirant sa responce conforme à tout ce qu'en a iamais tenu la sage antiquité, se teut & demeura satisfait, car il est tellement important & necessaire en tout estat que les vieillards & hommes prudens en ayent la conduite & le gouvernement. que sans cet ordre on n'en

peut esperer qu'un notable detrimment, & enfin la ruyne totale.

|| Les siecles passez nous en fournissent une infinité 416
d'exemples, & l'Escripture Sainte d'une signalée ad-
venue au commencement du regne de Roboam, fils
de Salomon, lequel pour auoir suiui le conseil des
ieunes, comme ieune qu'il estoit, autant d'esprit que
d'années, perdit en un moment dix lignées qui se re-
uolterent contre luy.

C'est pourquoy les anciens Romains, se sont ren-
dus sages des fautes d'autrui, & prirent cette coutume
des Lacedemoniens & d'autres nations entre lesquels
il y auoit une loy imposée aux ieunes d'honorer les
anciens, & que les honorables vieillards, & non les
autres, pouuoient auoir la charge de iudicature, & le
gouuernement de la Republique.

Nous lisons en l'Histoire que le R. P. Frere Al-
phonse de Benauides mineur Recollet a fait de la con-
uersion du nouveau Royaume de Mexique, que le
peuple appelle Moqui, voulant establir parmy eux un
bon Capitaine, ils s'assemblerent tous au marché, & là
ils garottent & lient tout nud à un pilier, celui lequel
ils pensent estre propre, & puis tous les fouëtent avec
des chardons, ou des espines picquantes, cela estant
fait, ils l'entretiennent par des plaissantes farces, & des
ioyeuses faceties : & s'il se monstre stoïquement insen-
sible à tout, sans pleurer ny faire des laides mines ou
grimaces pour l'un, & sans aucunement rire ou se
resiouyr pour l'autre; alors ils le confirment, & asseu-
rent || pour preux & vaillant Capitaine, lequel avec 417
les anciens s'assemblerent lorsqu'il est expedient, pour

conferer & discerner des choses necessaires & conuenables, lesquelles estant vuidées & determinées, le grand Capitaine fort luy mesme pour les declarer & publier au peuple, sans s'en attendre à personne.

Si entre nous en l'election des Iuges, Chefs, & Superieurs on faisoit de semblables espreuues, ie m'asfeure qu'il n'y auroit pas tant de brigues à la poursuite des charges, & que la seule vertu emporteroit le prix, ô mon Dieu, nous ne sommes pas dans un siècle assez bon, car l'insolence & l'ambition de la ieunesse a preualu par dessus la pieté des anciens, desquels ils font litiere, & les tiennent en mespris, c'est à ceux-là à qui le grand Saint Gregoire adressé ces paroles pour leur faire ressouuenir qu'estans hommes & fautifs comme les autres, ils ne doiuent pas perdre le don d'humilité, & la prudence qui les doit regler, & apprendre la conduite de leurs suiets.

Les Superieurs, dit-il, ne doiuent pas regarder à la puissance de leur dignité, ains l'egaller de la condition humaine qu'ils ont enuers leurs suiets: Ils ne se doiuent point resiouyr de se voir superieurs des hommes trop bien de leur estre profitable *, mais il aduient souuent que celuy qui gouuerne, s'oublie en son cœur à cause de sa preeminence, & voyant que tout passe
418 par son comman- || dement, & qu'il est promptement obey, & que tous ses suiets louent le bien qu'il fait, & ne contredifent point le mal (tant s'en faut, ils louent souuent ce qu'ils deuroient blasmer) seduit par les choses qui luy sont inferieures, le cœur s'enfle par-dessus foy, & se voyant appuyé par dehors de la faueur & applaudissement populaire, il demeure vuide de vertu,

& s'oublie soy mesme, prestant l'aureille aux flateries, & croit que cela est ainsi comme il l'entend par dehors, & non comme il est en dedans reellement & veritablement : c'est la cause pourquoy il mesprise ses inferieurs, & ne se souvient pas qu'ils luy sont egaux en la nature, & iuge que sa vie vaut mieux que la leur, d'autant qu'il les surpasse en puissance, & parce qu'il peut le plus, il presume de sçauoir plus qu'eux tous.

Nos Capitaines Sauuages ont bien quelque espece de vanité semblable, mais elle est cachée au dedans, & ne l'osent faire paroistre au dehors peur de confusion. Ils ne font non plus de ces espreuues des Moqui, lorsqu'ils admettent ou eslisent les Capitaines & Chefs de leur Republique, mais ils ont ce soin qu'ils paroissent vertueux & vaillans, & qu'ils soient plus tost vieux que de moyen aage, & n'en admettent iamais aucun ieune d'aage dans leur conseil, ny pour la police, ny pour la guerre, qui ne soit vieil de l'esprit, & desquels on ne puisse esperer un bon conseil, une bonne conduite, & de bons ef- || fets, car comme disoit le Roy Cyrus, il n'appartient à nul de commander, s'il n'est meilleur que ceux à qui il commande. 419

Ils viennent ordinairement par succession ainsi que la Royauté par deça, ce qui s'entend si le fils d'un Capitaine ensuit la vertu du pere ; car autrement ils font comme aux vieux siecles, lors que premierement ces peuples esleurent des Roys ; mais ces Capitaines n'ont point entr'eux autorité absoluë, bien qu'on leur ait quelque respect, & conduisent le peuple plustost par prieres, exhortations & remonstrances, qu'ils sçauent dextrement & rhetoriquement ajancer, que par ri-

gueur de commandement, c'est pourquoy ils s'y exercent, & y apprennent leurs enfans, car qui harangue le mieux est le mieux obey.

La multitude des Loix dans un estat, n'est pas toujours le meilleur, ny lorsque delaisfans les anciennes, on en fait souvent de nouvelles, c'est à dire que le corps est bien malade, & prest de donner du né en terre. Lactence Firmian dit que la Republique des Sicioniens dura plus que celle des Grecs, & que la cause fut pour ce qu'en sept cens & quarante ans, ils n'instituerent onques aucuns Edits nouveaux, & n'outrepasserent aucune de leurs Loix.

Nos Hurons ont bien peu de maximes, & si à mon aduis, ils n'en eurent iamais d'auantage *, sont toujours dans leurs premieres, || y peuuent perseverer iusques à la fin des siecles, si le Christianisme opposé à leurs tenebres n'a entrée chez eux; & en tel cas il leur faudra changer de vie, de loix, & de maximes, qui sont pour la pluspart autant sauuages que brutales & impertinentes.

1. Pour premiere maxime, ils tiennent de ne pardonner iamais, ny faire grace à aucun de leurs ennemis, que par de grands presens.

2. De desrober qui pourra, aux François, ou estrangers, pourueu qu'on n'y soit point apprehendé, autrement on vous lairoit frotter en homme de peu d'esprit.

3. Conuiennent qu'il est loisible à un 'chacun de voir les filles & femmes d'autrui indifferemment, sans violence toutefois, & au cas pareil les femmes & filles, aller aux hommes & garçons, sans pouuoir encourir blasme ou notte d'infamie.

4. Qu'on doit assister les malades, & ne souffrir de mendiens, n'y * aucun en disette sans luy faire part de ses biens.

5. De recevoir courtoisement les passans qui ne leur font point ennemis, & de se rendre l'hospitalité reciproque.

6. D'avoir un grand soin des os des deffuncts, & de faire des presens pour le soulagement des ames en l'autre vie.

7. De n'entreprendre aucun voyage de long cours, sans en aduertir les Chefs & Capitaines, pour ne laisser les bourgs desgarnis de gens de guerre.

8. Qu'on puisse rompre un mariage quand || les mar- 421
riez ont rompu d'amitié, & que l'un des deux le desire ou procure.

9. Que personne ne s'impatiente ou fâche pour chose qui arriue, s'il ne veut estre estimé femme ou efeminé, sinon qu'il y allast de l'honneur des deffuncts qui ne se peuuent vanger, ou tirer raison des offences.

Voyla tout ce qu'ils ont de plus recommandables * en leurs maximes, & qu'ils obseruent avec plus d'affection & de soin ; reste à deduire comme ils se gouvernent & comportent en leur conseil, qui est tel, que les anciens & principaux de la ville ou du bourg, s'assembrent en un lieu avec le Capitaine où ils proposent & decident tout ce qui est des affaires de leur communauté, non par commandement absolu, mais par supplications & remonstrances, & par la pluralité des voix qu'ils colligent avec des petits fetus de ioncs. Il me vient de ressouuenir d'un beau traict que Varon raconte du Senat Romain, lequel a tousiours tenu en

si grande veneration, la Religion que les faux Presbires leur enseignoient, que toutefois & quantes qu'il s'assembloit, bien que ce fut pour affaires de grande importance & qui requissent haste & diligence, la premiere chose qu'on y proposoit deuant que decider deldites affaires, appartenoit à la religion & veneration des Dieux; & voyla comme tous les Princes Chrestiens en deuroient veritablement user dans leurs conseils, pour l'honneur & le respect qu'ils doiuent
422 au seruice nostre * Dieu, || puis qu'ils se disent ses seruiteurs; mais helas les maximes desquelles l'on se sert pour le iourd'huy sont bien differentes & contraires a celles du mesme Dieu: qui n'a plus de part dans le conseil des grands, ou il n'est point inuoqué.

Il y auoit à la ville de Saint Ioseph le grand Capitaine de la Prouince des Ours, qu'ils appelloient Garihous Andionxra pour le distinguer des ordinaires de guerre qu'ils appellent Garihous doutagueta. Iceluy grand Capitaine auoit encores d'autres Capitaines de Prouince sous luy, tant de guerre que de police, partout les autres bourgs & villages de sa iurisdiction, lesquels en chose de consequence le mandoient & aduertissoient pour le bien du public ou de la Prouince; & en nostre bourg qui estoit le lieu de sa residence ordinaire, il y auoit encores trois autres Capitaines, qui assistoient à tous les conseils avec les anciens du lieu, outre son Aïssesseur & Lieutenant, qui en son absence, ou quand il n'y pouuoit vacquer, faisoit les cris et publications par la ville des choses necessaires & ordonnées. Et ce Garihous Andionxra n'auoit pas si petite estime de luy mesme, qu'il ne se voulut dire frere &

cousin du Roy de France, & de mesme egalité, comme les deux doigts demonstratifs des mains qu'il nous monstroit ioints ensemble, en nous faisant cette ridicule & inepte comparaison.

Or quand ils veulent tenir conseil, c'est ordinairement dans la cabane au Capitaine || chef & principal 423 du lieu, sinon que pour quelque autre raison particuliere, il soit trouué autrement expedient. Le cry & publication du conseil ayant esté fait, on dispose dans la cabane, ou lieu ordonné, un grand feu, à l'entour duquel s'assissent* sur les nattes, ou à platte terre, tous les Conseillers en suite du grand Capitaine qui tient le premier rang, assis en tel endroit, que de sa place il peut voir tous ses Conseillers & assistans en face.

Les femmes & filles, ny les ieunes hommes n'y assistent point, si ce n'est en un conseil general où les ieunes hommes de 25. à 30. ans peuuent assister, ce qu'ils cognoissent par un cry particulier qui en est fait. Que si c'est un conseil secret, ou pour machiner quelque trahison ou surprise de guerre, ils le tiennent seulement la nuit, entre les principaux & plus discrets Conseillers & n'en descourent rien que la chose projetée ne soit mise en effect (s'ils peuuent) prenant pour pretexte de leurs assemblées de nuit, que c'est pour n'estre diuertis par l'aspect d'aucune chose, & que le iour diuertissoit leur esprit, par des obiects, & que par ainsi l'on ne deuoit s'estonner s'ils cherchoient l'obscurité pour voir clair à leurs affaires, plus difficiles à demesler pendant le iour.

Estans tous assemblez, & la cabane fermée, ils font tous une longue pose auant parler, pour ne se precipi-

ter point, tenans cependant tousiours leur calumet en
424 || bouche, puis le Capitaine commence à haranguer
en terme & parole haute & intelligible, un assez long-
temps, sur la matiere qu'ils ont à traicter en ce Conseil :
ayant finy son discours, ceux qui ont à dire quelque
chose, les uns apres les autres, sans bruit, sans s'in-
terrompre, & en peu de mots, opinent & disent leurs
aduis, qui sont par apres colligez avec des pailles ou
petits ioncs, & là dessus est conclud ce qui est iugé ex-
pedient par la pluralité des voix, non criminellement,
mais ciuilement, car ie n'ay iamais veu condamner
aucun à mort, à la peine corporelle, ny à aucun ban-
nissement entre nos Hurons, comme il se fait quelque-
fois parmy les autres Nations Canadiennes.

Ils font des assemblées generales, sçauoir de regions
loingtaines, d'où il vient chacun an un Ambassadeur
de chaque Prouince, au lieu destiné pour l'assemblée,
où il se fait de grands festins, & dances, & des presens
mutuels qu'ils se font les uns aux autres, & parmy
toutes ces caresses, ces resiouissances & ces accolades,
ils contractent amitié de nouveau, & aduisent entr'eux
du moyen de leur conseruation, & par quelle maniere
ils pourront perdre, ruyner & exterminer tous leurs
ennemis communs : tout estant fait, & les conclusions
425 signées, non avec la plume, mais du doigt de leur fi-
delité, ils prennent congé les uns || des autres, & s'en
retournent chacun en leur païs, avec tout leur train
& equipage, à la Lacedemonienne; le plus souuent
un à un.

Peu s'en est fallu que ie ne me fois oublié d'ecrire
icy un traict qui ne doit pas estre teu. La coustume

que nous auons de faire leuer la main à ceux de qui on exige une verité en iustice, que nous appellons faire serment, est pratiquée parmy nos Canadiens & Montagnais, mais en une autre maniere, car ils presentent à tenir une certaine chose qu'ils appellent *Tustehefon*, qui est une chaine de rassades d'environ une brassée de longueur.

Celuy qui la presente à tenir (representant le Iuge) interroge la partie & luy demande: est-ce toy qui a fait telle chose, ou bien ne sçais-tu point qui l'a fait, l'autre est obligé en la prenant de dire la verité, d'autant que par après venant à estre trouué menteur, on ne fait plus estat de luy non plus que d'un faussaire, mais si celuy qui est appelé au serment se sent coupable, alors ne voulant dire la verité, il ne prend point aussi le *Tustehefon*, mais fait plusieurs circonlocutions pour s'exempter de le prendre & se liberer de tout soupçon.

On dit mesme que les Turcs font rarement de faux sermens, tescmoin celuy qui ayant mis son argent dans un baston creuzé & voulant faire serment par deuant le Iuge, donna ce mesme baston à tenir à son creancier qui estoit à son costé, auquel il dit, Monsieur ie vous supplie de grace, tenez ce baston que ie fasse mon serment, & leue la main, lequel ayant acheué, le creancier tout estonné sçachant tres-bien qu'il n'auoit pas esté payé, ietta de colere le baston de son débiteur si rudement contre terre que la fourbe en fut descouuerte, car le baston se rompit & l'argent en sortit, qui fist cognoistre ce débiteur trompeur & non point menteur.

Auant de finir ce chapitre ie vous feray voir par une disgrâce qui nous pensa arriuer, comme ils sçauent assez bien proceder en conseil & user de quelque maniere de fatisfaction enuers ceux qui auroient esté offencez par aucun d'eux, si on leur en laisse le iugement. Un iour d'Hyuer que beaucoup de Sauuages nous estoient venus voir en nostre cabane, selon leur coustume ordinaire, un d'entr'eux marry de n'y auoir place à son gré, vouloit insolemment debouter un François de son lieu, si le Pere Ioseph qui prit la parole, ne l'eut prié de ne point faire de bruit, de quoy irrité le Sauuage sans autre replique prit lors un gros baston duquel il luy eut deschargé un grand coup sur la teste, si les François qui se trouuerent là presens, ne l'en eussent empesché & repoussé les autres ieunes hommes Hurons, qui sembloient des-ia vouloir estre de la partie contre nos François, par ie ne sçais qu'elle enuie qu'ils auoient conceuë contre eux.

En ceste esmeute, ie remarquay particulièrement la constance d'un ieune homme Huron, lequel se tenoit effrontement tout nud sans fourciller deuant un François, quy lui tenoit un coutelas esleué duquel il le vouloit frapper, & le Huron l'empescher, & en mesme
427 temps luy || sauter au collet, comme il n'eut pas manqué si ie n'y fusse arriué & fait retirer l'un & l'autre à l'edification de tous, car il y alloit d'un ieu qui n'estoit point à rire.

Des-ia ce mesme Huron s'estoit gourmé à coups de poings avec un nommé la Vallée, mais un peu desauantageusement pour luy, car encor qu'il tint ce

François par les moustaches, l'autre ne perdoit point de temps & luy approchoit le poing si près du né qu'il luy en fist sortir le sang, neantmoins iamais aucun de ses compagnons ne bougerent pour l'assister, car ils ont cela de bon, qu'ils disent qu'un à un la partie est egale, & qu'autrement il y auroit de l'iniustice.

Voyant tant de desordre & que tous les barbares fortoient def-ià du bourg pour voir se * qui se passoit ou pour estre de la partie: ie m'attachay les raquettes sous les pieds pour n'enfoncer dans les neiges, & preuenir le grand Capitaine Auoindaon & tous les vieillards, qui se mirent en peine pour nous & crioient partout contre les Moyenti, comment veut on tuer nos Nepueux, veut on faire mourir nos Capitaines François, ennon, ennon Moyenti, non, non, ieunes gens, il ne leur faut point faire de desplaisir, ils sont nos bons amys, & ceux qui monstrent plus de ressentimens pour nous furent les principaux chefs, à sçauoir, Auoindaon, Onorotandi, Yocoiſſe, Ongyata & Onnenianetani, qui firent publier un conseil general à nostre requeste, pour le lendemain matin où nous assistames le P. Nicolas & moy, avec tous les Hu- || rons, depuis l'aage de 29. à 30. ans, iusques à 428 l'extreme vieillesse. Celui qui auoit voulu donner le coup n'y assista point, non plus que le Pere Ioseph, qui estoit resté à nostre cabane avec tous les François, crainte qu'on y allast faire quelque frasque ou rauage s'ils s'en fussent absentés, car il n'y a ny clefs, ny serrures aux portes en tous ces païs là, ny fermeture suffisante qui en puisse desſendre la libre entrée à qui que ce soit.

Pour moy i'allois librement par tout folliciter les affaires des François, & empescher qu'on n'attentast plus sur la vie d'aucun de nous, & d'appaiser les Sauvages, mais i'admiré* ce traiçt de bonté en eux, qu'au plus fort du debat, comme i'allois criant à nos François (un peu trop eschauffez) de se retirer & ne blefser personne, il y en eurent qui coururent aussitost au village, publians partout Onianné Auiel, Onianné Auiel: Gabriel est bon, Gabriel est bon, tant sont amis des amateurs de la paix.

Le conseil assemblé, le grand Capitaine nous fit soir auprès de luy, puis ayant imposé le silence, il s'adressa à nous & nous parla en sorte que toute l'assemblée le pû entendre. Mes Nepueux, à vostre requeste i'ay faicth assembler ce conseil general, afin de vous estre faicth droiçt sur les plaintes que vous m'avez faicthes, de quelque* malicieux qui vous ont voulu offencer, mais d'autant que ces gens icy sont ignorans du faicth, proposez vous-mesmes vos plaintes & declarez hautement en leur presence ce qui est de vos griefs, 429 & en quoy & comment || vous avez esté offencez, & sur ce ie bastiray ma harangue & vous ferons iustice, car nous ne desirons pas qu'aucun vous fasse de desplaisir, mais au contraire que l'on vous rende tout le seruice que l'on pourra, pendant que nous aurons ce bien de iouir de vostre presence.

Nous ne fusmes pas estonnez d'abord de la prudence & sagesse de ce Capitaine, & comme il proceda en tout fort sagement iusqu'à la fin de sa conclusion, qui fut fort à nostre contentement & edification.

Nous proposames donc nos plaintes, & comme nous

auions quitté un tres-bon païs & trauerfé tant de mers & de terres avec infinis dangers & mefays pour leur venir annoncer la parole de Dieu, le chemin du Ciel, & retirer leurs ames de la domination de Loxi, qui les entraînoit tous après leur mort dans un abîme de feu foufterrain, puis pour les rendre amis & comme parens des François qui les cheriffoient, & neantmoins qu'il y en auoit entr'eux qui auoient voulu tuer noſtre frere Joſeph, particulièrement un tel que nous nommâmes.

Quoy, leur dis-ie, pour leur faire admirer la bonté & les richesses de la France, & leur oſter l'opinion que les leurs ayent allechez les François, nous mangions de la graiſſe à plain ſoul, car c'eſt là leur plus friant morceau. Les outardes, les grûes & les perdrix, nous eſtoient tellement communes, que cela ne nous eſtoit non plus eſpargné qu'à vous le bled d'Inde. Les ~~pauvres~~ meſmes ne veulent point manger de la chair de nos chiens. Nos maiſons ſont baſties || non d'ef- 430
corces & de bois comme les voſtres ; mais de pierres & materiaux ſolides. Les champs ſont tous ſemez de bon bled, de bonnes prunes & de racines excellentes, voudriez vous croire à preſent que nous ſoyons venus chercher à diſner à vos portes, & que la neceſſité nous ait porté à un ſi miſerable païs, deſnué de toutes douceurs, comme vous aduoûez vous meſmes, puis que nous eſtions ſi fort à noſtre ayſe & que toutes choſes nous venoient à ſouhait, ayez donc de l'amitié pour nous, puis que l'amour que nous auons eu pour vous, nous a faiçt quitter tant d'ayſe & de contentement, & faiçt ieufner fort auſterement en procurant le ſalut de vos ames.

Ayant fini, le Capitaine ranga un long-temps sur nos plaintes & leur remonstra l'excellence de nostre condition releuée entre celle des autres François, qu'ils estimoient moins que nous, (à cause qu'ils ne parloient point à Dieu disoient-ils), puis leur dit que ce ieune homme auoit eu grand tort d'auoir voulu tuer le Pere Ioseph, que nous ne leur rendions aucun desplaisir, & qu'au contraire nous leur procurions du bien & de la consolation, pour cette vie & pour l'autre, en nous priuant nous-mêmes de nostre propre repos. Et bien dit-il, que voulez-vous qu'ils fassent dauantage pour vous, ils vous instruisent, ils enseignent vos enfants, ils parlent à Dieu pour nous, & nous traîcent comme leurs parens, & pour recompense nous leur voulons rendre des desplaisirs : quoy la chose seroit-elle raisonnable, non, il n'en sera pas
431 ainsi. || Il leur remontra de plus, que s'il estoit sceu à Kebec, qu'ils nous eussent voulu mal traîcter, que les François en pourroient auoir du ressentiment & par ainsi qu'il falloit estouffer ce desordre & nous laisser viure en paix & repos parmy eux. Et pour conclusion, ils nous prierent d'excuser la faute d'un particulier, lequel nous deuions tenir seul avec eux, pour un chien, à la faute duquel les autres ne trempoient point, & nous dirent par exemple, que des-ia depuis peu, un des leurs auoit griefuement blessé un Algoumequin, en iouant avec luy, & qu'ils s'estoient accordez sans guerre, moyennant quelque petit present, & celui-là seul tenu pour un chien & meschant qui auoit faict le coup, & non les autres qui estoient bien marris d'un tel accident.

Ils nous firent aussi present de quelques sacs de bled d'Inde, que nous acceptames, & fumes au reste caressez de toute la compagnie, avec mille prieres d'oublier tout le passé, & demeurer bons amis comme auparavant; & nous coniurerent de plus, fort instamment d'assister tous les iours à leurs festins & banquets auxquels ils nous feroient de bonnes sagamitez diuersement preparées & que par cette hantize & familiere conuersation qu'apportent les festins & repas, nous nous maintiendrions plus facilement dans l'intelligence & la bonne amitié, que se doiuent parens & amys si proches, & que de verité ils nous trouuoient assez pauurement accommodez & nourris dans nostre petite cabane, de laquelle ils eussent || bien desiré nous 432 retirer pour nous mettre mieux dans leur bourgade, où nous n'aurions autre soin que de prier Dieu, les instruire en nos sciences, & nous gouuerner doucement avec eux, mais comme un continuel & assidu bruit de la mefnagerie n'estoit point compatible à nostre humeur, non plus qu'à nostre condition, nous les remerciames de leur bonne volonté, fîmes porter nostre maiz à nostre cabane & primes congé de la compagnie, fort satisfaits les uns des autres.

*De la guerre & des armes dont uzent nos Hurons,
& comme nous les empechames de fortir contre les
Neutres des-jà tout prests de nous courir fus, avec
une exemple d'Vladislas Roi de Hongrie pour la
fidelité, &c.*

CHAPITRE XXVII.

L'homme de bien ne cherche point la guerre, si ce n'est pour vanger l'iniure faicte à Dieu, ou pour defendre les oppressez, contre les Tyrans, autrement ô mal-heur du siecle! à quel propos tenir soldats en campagne & voir ruyner le pupil & le payfan, dont les acclamations vont iusques au Ciel, implorans ses foudres contre les meschans, & ceux qui ne peuuent viure sans trouble.

433 || L'Empereur Marc Aurelle, deuissant un iour avec son amy Corneille des effects d'une gendarmerie pour bien conduite & disciplinée qu'elle puisse estre, disoit : mais avec ressentiment, qu'il ne sçauoit quelle plus grande guerre les Princes pourroient auoir, que de tenir en leurs Royaumes gens de guerre, si la necessité ne les pressoit de se defendre, pour ce que selon que nous monstre l'experience, ceux-cy sont deuant Dieu fort coupables, aux Princes importuns, & aux peuples ennuyeux : de maniere qu'ils viuent au dommage de tous, & sans profit d'aucun.

C'est pourquoy Scipion l'Africain auoit raison de dire, que toutes les choses deuoient estre essayées en guerre deuant que de mettre les mains aux armes :

& à la verité il n'y a plus grande victoire que celle qu'on gaigne sans effusion de sang , & sans soldats en campagne, car l'amy, aussi bien que l'ennemy, ruine tousiours le bonhomme aussi bien que le pais.

Mais c'est bien le mal-heur lorsque l'on entreprend la guerre iniuste, car outre ces incommoditez & les maledictions des peuples, l'offence de Dieu y est si grande, que tost ou tard on en est puny en ce monde ou en l'autre; & fausser la foy donnée à ses ennemis, est le comble du boisseau qui attire l'ire, & la iuste vengeance de Dieu sur nos testes, comme l'exemple d'Vladislas Roy de Hongrie nous en sert de preuue. Car ce Roy ayant en l'année mil quatre cens quarante trois, du temps d'Eugene quatriesme, gaigné une signalée victoire contre Amurat, second Empereur des Turcs, & du depuis faict treues avec luy pour dix années.* 434

L'an suiuant à la suasion du Legat du Pape nommé Iulian , il faussa sa foy & lui declara la guerre. Amurat contrainct de se deffendre vint avec une armée de soixante mille hommes. La bataille se donne, où du commencement les Chrestiens eurent de l'auantage, une partie des Turcs tuez sur la place, une autre partie mise en desroute. Ce que voyant Amurat il tire de son seing une coppie de l'accord faict entre luy & Vladislas, & leuant les yeux au ciel, & tenant ce papier en main commença à se plaindre de la perfidie du Roy & des Chrestiens en ces paroles :

Voyla, ô Iesus-Christ, l'accord que les Chrestiens ont passé avec moy, qu'ils ont iuré sur tes Saintes Euangiles d'observer inuiolablement, & cependant

nous sommes descendus, car en fin nous au-
pris naissance d'Eue & d'Adam, des Juifs ou
tils, & asseurement des enfans de Noël *, &
que plusieurs ont esté imposez par le volon-
pour quelque action, ou pour quelque accident
330 d'autres s'en sont imposez d'eux mesmes, par
noms de guerre, de ville ou de Seigneurs.
liffans par ce moyen le leur ancien, mais le
ya bien de l'apparence que nos surnoms
pluspart les noms propres de nos anciens
auant qu'ils fussent faicts Chrestiens, auquel
posoit un nouveau nom au Sainct Baptême.
propre qu'ils auoient auparauant leur a-
nom, qui est venu iusques à nous de pere en
que nous pratiquons encores de present en-
sieurs de nos Canadiens conuertis, ad-
auons laissé leur ancien nom sauage pour

Car que veulent dire la pluspart de nos
personne n'en scauroit rien dire, non pour
noms des Payens, & Sauvages dont nous
les louanges, ou bien il faudroit qu'eux
en donnassent l'explication, car ils en ont
signification. & si on considere de près
que iamaïs nos anciens qui ont imposé
noms aux hommes, n'en ont donné au-
sideration, & qui n'aye signifié quelque
l'ay dit, laquelle signification n'est par-
ques à nous.

Or le nom que nos Sauvages ont
entens en la naissance leur reste toujours
pour quelque occasion particuliere & par

aujourd'huy meschans & perfides qu'ils sont, ils faussent leur foy & renoncent perfidement à l'honneur qu'ils doiuent à leur Dieu. C'est pourquoy si tu es Dieu comme ils disent, venge tes iniures & les mien-
nes, & leur faisant payer la peine de leur perfidie & de la foy par eux violée, fais-toy recognoistre iuste à ceux qui n'ont pas encores la cognoissance de ton nom.

A peine auoit-il acheué ceste priere, qu'incontinent voilà la chance tournée. Les Turcs reçoient nouvelles forces, une grande boucherie se faict des Chrestiens, le Roy Vladislas tué, & le Legat du Pape,
435 qui auoit esté autheur || & conseiller de rompre la treue: tant Dieu a en horreur la perfidie, & veut que l'on garde la foy donnée.

Aussi les Payens mesmes en cela se sont monstrez beaucoup plus religieux que les Chrestiens. Plutarque en la vie de Curtius Camillus & de Pirrus Roi des Epirotes, en rapporte deux belles exemples, qui deuroient estre imitées par ceux lesquels ambitieux d'honneur, comme de posseder le bien d'autrui, n'obtiennent aucune victoire que par mauuais moyens ou en faussant leur foy, ou en s'aquerant des thraistres*, & puis il faudra mourir & abandonner tout.

La premiere histoire est, que Camillus ayant esté esleu Tribun militaire avec cinq autres, pour faire la guerre aux Faliques, incontinent avec l'armée Romaine entra dedans ce pais, où il alla mettre le siege deuant la ville des Faleriens, qui estoit bien fortifiée & pourueüe de toutes choses requises & necessaires à la guerre; sçachant tres-bien que ce n'estoit pas en-

treprise legere que de la prendre, ne qui se peust executer en peu de temps, mais voulant comment que ce fust tenir ses citoyens occupez à quelque chose, & les diuertir, afin que, par estre trop de seiour en leurs maisons, ils n'eussent loisir de vacquer à seditions & dissensions ciuiles : car les Romains usoient sagement de ce remede là, tournans au dehors, comme bons medecins, les humeurs qui estoient pour troubler le repos de leur chose publique.

|| Mais les Faleriens se confians en l'affiette de leur ville, qui estoit forte de tous costez, faisoient si peu de conte* d'estre assiegez, que ceux qui n'estoient pas à la garde des murailles se pourmenoyent en robes sans armes, par la ville, & alloient leurs enfans à l'escole, le Maistre de laquelle les menoit ordinairement hors de la ville se promener, iouer & exerciter au long des murailles, car ils auoient un commun Maistre d'escole pour toute la ville, comment* encores ont les Grecs, voulans que leurs enfans dés le commencement s'accoustument à estre nourris en compagnie, & qu'ils conuerfent tousiours ensemble. 436

Ce Maistre donc espiant l'occasion de faire un mauvais tour aux Faleriens, menoit tous les iours leur* enfans à l'esbat hors de la ville, non gueres loin des murailles du commencement, & puis les remenoit dedans, après qu'ils s'estoient esbatus & exercitez. Depuis qu'il les y eut menez une fois, il les tira de iour en iour un peu plus loin, pour les accoustumer à s'asseurer, en leur donnant à entendre qu'il n'y auoit point de danger, iusquesà ce qu'un iour à la fin ayant tous les enfans de la ville avec soy, il donna iusques

dedans le guet du camp des Romains, auxquels il li-
ura tous ses escoliers, & leur dit qu'ils le menassent
deuant leur Capitaine general, ce qui fut fait : &
quand il fut deuant Camillus, il se prit à dire qu'il
estoit Maistre & precepteur de ces enfans, mais neant-
moins qu'il auoit eu plus cher acquerir sa bonne
437 gra- || ce, que de faire ce que le debuoir de ces tiltres-
là luy commandoit : au moyen de quoy il luy venoit
rendre la ville, en luy liurant ces enfans entre ses
mains.

Camillus ayant ouy ces paroles, trouua l'acte bien
malheureux & meschant, & dit à ceux qui estoient
autour de luy, que la guerre estoit bien chose mauuaïse
& où il se faisoit beaucoup de violences & d'outrages,
toutesfois qu'encore y auoit-il entre gens de bien quel-
que * loix & quelque * droits de la guerre, & qu'on
ne deuoit point tant chercher ne pourchasser la vic-
toire, que l'on ne fuit les obligations d'en estre tenu
à si maudits, & si damnables moiens, & qu'il falloit
qu'un grand Capitaine fist la guerre se confiant en sa
propre vertu, non point en la meschanceté d'autrui.

Si commanda à ses gens qu'ils deschirassent les ha-
billemens de ce mauuais homme, en luy liant les deux
mains par derriere, & qu'ils donnassent des verges &
des escorgées aux enfans, afin qu'ils remenassent le
traître qui les auoit ainsi trahis, en le fouettant, ius-
ques dedans la ville.

Or si-tost que les Faleriens eurent entendu la nou-
uelle, comme ce Maistre d'escole les auoit trahis, toute
la ville en mena grand dueil, ainsi qu'on peut estimer
en si grieve perte, & s'en coururent hommes & fem-

mes, pesle mesle sur les murailles & aux portes de la ville, sans sçauoir qu'ils faisoient, tant ils estoient troublés. Estans là, ils apperceurent leurs enfans qui ramenoient leur Maistre nud & lié en le fouëttant, || & 438
appellant Camillus, leur Pere, leur Dieu & leur Sauueur : de maniere que non seulement les peres & meres des enfans, mais aussi tous autres citoyens generalmente conceurent en eux-mêmes une grande admiration & singuliere affection enuers la preud'homme, bonté & iustice de Camillus, tellement que sur l'heure mesme ils assemblerent conseil , auquel il fut resolu qu'on luy enuoyeroit promptement des Ambassadeurs pour se remettre eux & leurs biens du tout à sa discretion.

Si cette action de Camillus & des Romains est honorable, moins ne le fut celle du Consul Fabricius, auquel comme il estoit en son camp estant venu un homme qui luy apportoit une missiue escrite de la main du Medecin de Pirrhus, par laquelle ce Medecin offroit de faire mourir son Maistre par poison moiennant qu'on luy promist une recompense con-digne, pour auoir terminé une facheuse guerre sans danger.

Fabricius detestant la meschanceté & perfidie de ce Medecin, escriuit une lettre à Pirrhus en ces termes : Tu as fait mal-heureuse eslection d'amis aussi bien que d'ennemis, ainsi que tu pourras cognoistre en lisant la lettre qui nous a esté écrite par un de tes gens : pour ce que tu fais la guerre à hommes iustes & gens de bien, & te fie * à des desloiaux & meschans : de quoy nous t'auons bien voulu aduertir, non pour te

faire plaisir, mais de peur que l'accident de ta mort, ne nous fasse calomnier, & que l'on estime que nous ayons cherché de terminer cette guerre par un tour de trahison, comme si nous n'en peussions venir à bout par vertu.

439 || Pyrrhus ayant leu cette lettre & auéré le contenu en icelle, chastia le Medecin ainsi qu'il auoit merité, & pour loyer de ceste descouuerture enuoya à Fabricius & aux Romains leurs prisonniers sans payer rançon.

Nos Sauuages bien que brutaux & enclins à la vengeance, ne faussent iamais leur parole donnée publiquement, & moins trahissent-ils leurs freres ny leur patrie pour chose qui puisse arriuer, au contraire ils tiennent à gloire de luy estre fidelle, il n'y a qu'entre nous autres Chrestiens où ce malheur arriue, ô mon Dieu où en sommes-nous ! faut-il que ceux qui ne vous cognoissent point soient plus gens de bien que nous, & qu'ils soient un iour nos Iuges deuant vous, Seigneur qui reietterez les enfans du Royaume, pour y colloquer les enfans perdus, horrible eschange de l'honneur d'icy bas ! en une espouuentable confusion de demons, l'eternel mespris & l'humiliation des meschans.

Neantmoins nos Hurons pour bien enclins qu'ils soient (fors qu'à la reconciliation) n'ont encor pû comprendre la doctrine de cest admirable Prince de paix Marc Aurelle, car n'y ayant point de desordre parmy leur gendarmerie, où chacun vit de ce qu'il porte sur ses espaulles, comme ie diray plus amplement cy apres, ils n'en peuuent receuoir aucune incommodité, &

partant continuent leur guerre contre leurs ennemis, non pour en posséder les terres, ny pour les rendre tributaires & suiects à leur estat, mais pour les exterminer & ruyner totalement : de maniere, qu'ils tiennent plus à gloire d'auoir || tué un de leurs ennemis, 440 que d'auoir gaigné cent lieuës de païs, & si toutes ces guerres ne sont fondées pour la pluspart, que sur un appetit de vengeance, pour quelque petit tort ou desplaisir qui n'est pas souuent grand chose, mais leur grande union & l'amour reciproque, qu'ils se portent les uns aux autres, faict qu'ils embrassent volontiers en general le faict & cause d'un particulier, offensé par un estranger.

Mais si l'un d'entr'eux a offensé, tué ou blessé un de leur mesme nation, il en est quitte pour un present, & n'y a point de bannissement ny chastiment corporel, pour ce qu'ils ne les ont point en usage enuers ceux de leur propre nation, si les parens du blessé ou decédé, n'en prennent eux mesmes la vengeance, ce qui arriue fort peu souuent, car ils se font rarement injure & du tort les uns aux autres. Mais si l'offensé est de nation estrangere, alors il y a indubitablement guerre declarée entre les deux nations, si celle de l'homme coupable ne se rachapte promptement par de grands presens, qu'elle exige du peuple, si les tre-fors publiques* sont espuisez, pour la partie offensée : & par ainsi il arriue le plus souuent que par la faute d'un seul, deux peuples entiers se font cruellement la guerre, & vivent tousiours dans une continuelle crainte d'estre surpris l'un de l'autre, particulièrement sur les frontieres où les femmes mesmes n'osent cul-

tiuer les terres, ny faire les bleds, qu'elles n'ayent tousiours auprès d'elles, des hommes armez, pour les conferuer & deffendre de quelque mauuaïse auenuë.

441 || Quand ils veulent faire guerre, soit offensiue, soit deffensiue ce feront deux ou trois des anciens ou vaillans Capitaines, qui en entreprendront la conduite pour cette fois, & vont de village en village, faire entendre leur volonté, donnant des presens à ceux desdits villages, pour les induire à leur octroyer l'ayde & le secours qu'ils leur demandent, & par ainsi sont comme generaux d'armées.

Il vint en nostre bourg un grand vieillard fort dispos & robuste, lequel ie crû estre de la mesme qualité, car il alloit de cabane en cabane parler aux Capitaines, & à la ieunesse, qu'il portoit à une guerre malheureuse, contre la Nation des Attinoindarons, de quoy nous le tançames fort, & dissuadames le peuple d'y entendre, à sa confusion, & au grand contentement de tous les amateurs de la paix, car en effet il n'y a point d'apparence de rompre avec une Nation si puissante, sans se mettre au hasard d'en estre totalement ruyné, & puis l'esperance d'y aduancer la gloire de Dieu s'en alloit totalement perduë par cette guerre, avec ce peu de bien que nous y auions commencé.

Ces Capitaines ou generaux d'armes * ont le pou-
voir, non seulement de designer les lieux, de donner
quartier, & de renger les bataillons, mais aussi de
commander aux assauts, & disposer des prisonniers,
& de toute autre chose de plus grande consequence. Il
442 est vray qu'ils ne sont pas tousiours. || bien obeïs de
leurs soldats, entant qu'eux mesmes manquent sou-

uent dans la bonne conduite, & celui qui conduit mal est souvent mal suivi. Car la fidelle obeissance des sujets despend de la suffisance de bien commander du bon Prince, disoit Theopompus Roy de Sparte.

Pendant que nous estions là, le temps d'aller en guerre contre les Hiroquois estant arriué un ieune homme de Saint Ioseph, desireux d'honneur & de reputation, voulut luy seul en faire le festin, & defrayer pour un iour entier, tous ses compagnons, ce qui luy fut de grand coust & despence, aussi en fut-il grandement estimé : car ce festin estoit de six grandes chaudieres pleine * de bled d'Inde concassé, avec quantité de grands poissons boucanez, sans les farines, & les huiles pour faire la sauce.

On mit les chaudieres sur le feu dés auant iour, dans l'une des plus grandes cabanes du bourg, puis le Conseil estant acheué, & les resolutions de guerre prises, tous entrèrent au festin, pendant lequel, ils firent les uns apres les autres, les mesmes exercices militaires, qu'ils ont accoustumé aux festins de guerre. Les chaudieres nettes, & les complimens & remerciemens rendus, partirent pour le rendez-vous de toute l'armée assigné sur la frontiere, d'où ils se rendirent sur les terres ennemies, ausquelles ils prindrent enuiron soixante prisonniers, la plupart desquels furent tuez sur les lieux, & les autres amenez pour faire mourir aux Hurons par le feu, puis mangezen leur assemblée, sinon quelque * membres qui furent distribuez à des particuliers pour leurs malades.

Leurs guerres ne sont proprement que des surprises & deceptions plus tost que des batailles & combats ou

siège de villes, non par couârdise & faute de courage, car ils se trouuent souuent aux prises avec l'ennemy, mais pour attraper quelqu'un mort ou vif, sans exception d'aage ou de sexe, pour les conduire en triomphe en leur païs.

Tous les ans au renouveau & pendant tout le temps que les feuilles couurent les arbres, cinq ou six cens ieunes hommes Hurons ou plus, s'en vont avec cet ordre, s'espandre dans le païs des Hiroquois, se departent cinq ou six en un endroit, cinq ou six en un autre, & se couchent le ventre contre terre par les champs & les forests, & à costé des grands chemins & lieux passans, & la nuit venuë ils rodent partout iusques dans les villes, bourgs, & villages pour attraper quelqu'un de leurs ennemis, lesquels ils emmenent en leur pays, pour les faire passer par les tourmens ordinaires, sinon apres les auoir tuez à coups de fleches ou de masse, ils en emportent les testes, ou la peau des testes escorchées avec la cheuelure, qu'ils appellent Onontsita, lesquelles les femmes passent pour les conseruer, & en faire des trophées & banderoles en temps
444 de guerre, ou les attachent au haut de leurs murailles ou pallissades au bout d'une longue perche.

Il y a d'autres Nations en nostre Amerique qui auoient accoustumé d'escorcher ceux qu'ils prenoient à la guerre, & de remplir de cendres leurs peaux, qu'ils appendoient à leurs places publiques, comme autant de trophées, & de monumens de leurs beaux faits. Il y en auoit neantmoins plusieurs d'entr'eux qui employoient ces peaux à d'autres usages, & en faisoient des tambours, disans que ces caisses quand on

venoit à les battre, auoient une secrette vertu de mettre en fuite leurs ennemis. Tous les Hurons & Algonmequins croyoient la même vertu en nostre beau chafuble, mais ils n'en peurent venir à l'espreeue, car il nous faisoit besoin, & puis c'estoient toutes folles opinions pardonnables à ces pauvres gens là, & non à un Chrestien qui y adhereroit.

Quand ils veulent tenir la campagne, & aller en païs d'ennemis, ils ne meinent iamais autres pouruoyeurs ou viuandiers qu'eux mêmes, chargez chacun d'un plein sac de farine qu'ils appellent Eschionque, accommodez derriere leur dos, avec des lanieres ou cordelletes, qu'ils appellent Acharo, de sorte que ce paquet les incommode de fort peu, & puis c'est la charge d'Esope, qui va tousiours en diminuant à mesure qu'ils s'arrestent pour les repas.

De fouler le bon homme il ne s'en parle point, non plus que d'en tirer la piece, car || ils viuent & logent 445 tousiours en pleine campagne, & au fond du bois, où ils prennent leur refection qui est aysée, car cette farine se mange aussi bien crüe que cuite, seiche que mouillée, d'eau tiede ou froide, à la volonté d'un chacun, sans qu'il soit besoin de feu, ny d'autre sauce que l'appetit.

Ils mesnagent tellement ce petit sac qu'il leur dure iusques à leur retour qui est enuiron six semaines ou deux mois de temps, car apres ils viennent se rafraichir au pays, finissent la guerre pour ce coup, ou s'y en retournent encores avec d'autres prouisions.

Que si les Chrestiens usoient de telle sobrieté & temperance ils pourroient aysement entretenir de tres-

puissantes armées avec peu de fraiz, & faire la guerre avec aduantage, aux ennemis de Dieu & du nom Chrestien, sans fouller les peuples, ny ruynier le pays, & puis Dieu n'y feroit point tant offensé, comme il est à present par la pluspart de nos soldats François, qui viuent avec une telle licence chez les payfans, & par tout ailleurs où ils mettent le pied, qu'on en abhorre la veuë, & fait fuyr un chacun l'esclat de leur insolence. Les pauvres Sauvages (à nostre confusion) se comportent ainsi modestement en guerre, sans incommoder personne & s'entretiennent de leur propre & particulier moyen, sans autre gage ou esperance de recompence, que du seul honneur & louange || qu'ils
446 estiment plus que tout l'or du monde, où l'on ne fait icy estat que de l'argent, autrement point de seruice.

Ils n'ont pour toutes armes que la masse, l'arc & les fleches, lesquelles ils empannent de plumes d'aigles, comme les meilleures de toutes, & à faute d'icelles ils y en accommodent d'autres. Ils y appliquent aussi fort proprement des pierres tranchantes collées au bois, avec une colle de poisson tres-forte, & de ces fleches ils en emplissent leur carquois, qui est fait d'une peau de chien passée, qu'ils portent en escharpe sur leur dos. Ils portent aussi de certaines armures & cuirasse* qu'ils appellent *Aquientor*, pour arrester le coup de la fleche : car elles sont faites à l'espreuue de ces pierres aiguës, & non toutefois de nos fers de Kebec, quand la fleche qui en est accommodée sort d'un bras roide & puissant, comme est celui d'un Sauvage.

Ces cuirasses sont faites avec des baguettes coupées de mesures, & ferrées les unes contre les autres, tif-

sues & entrelassées de cordelettes fort durement & proprement. Ils se seruent aussi d'un rondache ou bouclier fait d'un cuir bouilly fort dure,* & d'autres faits de planches de bois de cedre fort grands, larges & légers qui leur couurent presque tout le corps. Il me souvient qu'estant à la bourgade de Saint Nicolas, autrement de Troenchain, ie vis arriuer plusieurs ieunes hommes d'une guerre estrangere, qui me monstrenterent une assez grande || piece d'un bouclier de leurs ennemis, qui sembloit de l'yuoire, ie ne pû comprendre ny coniecturer de quel animal ce pouuoit estre, mais que ce fut d'yuoire, ou d'une coquille polie de quelque grande tortuë, elle estoit pour resister à quelque fleche que ce fut & à l'espée, & le poignard. 447

Ils ont diuerfes enseignes ou drapeaux faits, (pour le moins ceux que i'ay veus) d'un morceau d'escorce rond, attaché au bout d'une longue baguette, comme une cordelette de caualerie, sur lequel sont depeintes les armoiries de leur ville ou Prouince.

Ce sont les principales armes dont nos Hurons se seruent ordinairement, & principalement de l'arc & de la fleche de laquelle ils se seruent avec tant de dextérité, qu'ils ne manquent guere de donner où ils visent: & tirent si legerement & habilement, que comme ils disent eux-mêmes, ils ont plus-tost decoché dix fleches que nos meilleurs arquebuziers ne sçauroient auoir deschargé deux coups de leur harquebuze, & s'en est trouué de si hardis de defier en pleine campagne, un François avec son harquebuze, disans qu'ils sçauroient bien esquiuer son coup, & ne le point faillir de leur fleche.

Depuis qu'on a eu porté des lames d'espées en Canada les Montagnais, & autres peuples errants, ont trouué l'inuention de les emmancher en de longs bois comme demyes piques, qu'ils sçauent roïdement elancer à la chasse contre l'eslan, & à la guerre || contre leurs ennemis.

Comme on a de coustume sur mer, pour signe de guerre, ou de chastiment, mettre dehors en euidence le paillon rouge : Aussi nos Sauuages, non seulement és iours solennels & de reïouïssance, mais principalement quand ils vont à la guerre, ils portent autour de leur teste, pour la pluspart, de certaines pennaches encouronnes, & d'autres en moustaches, faits de longs poils d'eslan, peints d'un rouge cramoisy beau par excellence, & collez, ou autrement attachez à une bande de cuir large de trois doigts, & longue assez pour entourer la teste.

Nostre chafuble à dire la Sainte Messe, leur agreoit fort, & l'eussent bien desiré traicter de nous, pour le porter en guerre en guise d'enseigne, ou pour mettre au haut de leurs murailles, attachée à une longue perche, afin d'espouuenter leurs ennemis, disoient ils, mais ce n'estoit pas chose à leur usage, ny qui deult estre ainsi prophanée. Les Algoumequins de l'Isle nous auoient fait la mesme priere au Cap de Masfaire, ayant desia à ce suiet amassé sur le commun, enuiron quatre-vingts Castors : car ils le trouuoient non seulement tres-beau, pour estre d'un excellent damas incarnat, enrichy d'un paslement d'or (digne present de la Reyne, qui nous l'auoit donné auant partir de France) mais aulli pour la croyance qu'ils auoient qu'il leur

causeroit du bon heur, & de la prosperité en toutes leurs deliberations & entreprises de guerre.

|| Quant la guerre est declarée en un pays, & qu'on 449
doute des forces de l'ennemy, à tout euenement, on se fortifie par tout avec l'ordre que le Conseil y donne. Les habitans destruisent tous les bourgs, villes & villages frontiers, incapables d'arrester l'ennemy, ou de pouuoir estre suffisamment fortifiés pour soustenir un siege, & chacun se range dans les lieux fortifiez de sa iurisdiction, où ils bastissent de nouuelles cabanes pour leur demeure, à ce aydez des habitans du lieu, qui leur font la courtoisie avec affection.

Les Capitaines, à ce aydez de leurs officiers & gens du Conseil de guerre, trauaillent continuellement à ce qui est de leur conseruation & fortification, à ce que par leur faute ou negligence ils ne soient surpris de l'ennemy, font balayer & nettoyer les fuyes & araignées des cabanes, de peur du feu que l'ennemy y pourroit ietter, par de certains artifices qu'ils ont appris de ie ne sçay qu'elle * Nation que l'on m'a autrefois nommée, & qui s'est eschappée de ma memoire.

Ils font porter sur les guarittes, des pierres & de l'eau pour s'en seruir dans l'occasion, & crainte de tout perdre si la forteresse venoit à estre prise d'assaut, ou que le feu s'y prist, plusieurs font des trous en terre, dans lesquels ils enferment ce qu'ils ont de meilleur, & le couurent si proprement de la mesme terre, que le lieu ne peut estre recogneu || que de ceux-là 450
mesmes qui y ont trauaillé.

Un bon Capitaine n'a pas seulement soin du dedans

mais aussi du dehors, & manquer dans la preuoyance est tout perdre, peur de quelque camifade, les chefs enuoyent par tout des espions & coureurs, pour decouurir & obseruer l'ennemy, & posent leurs sentinelles selon la necessité, pendant que d'autres exhortent & encouragent le reste des gens de guerre, à faire des armes, & de se tenir prests pour vaillamment & genereusement combattre, resister & se deffendre si l'ennemy vient à paroistre.

Le mesme ordre s'obserue en toutes les autres villes & forteresses du pays iusques à ce qu'ils voyent l'ennemy attaché à quelqu'unes, & pour lors la nuit venue à petit bruit, une quantité de soldats de tous les villages voisins, vont au secours, & s'enferment au dedans de celle qui est assiegée, la deffendent, font des forties, drescent des embusches, s'attachent aux escarmouches, & combattent de toute leur puissance, pour le salut de la partie, surmonter l'ennemy, & le defaire du tout s'ils peuuent.

Pendant que nous estions au village de S. Joseph, nous vismes faire toutes les diligences susdites tant en la fortification des places, apprests des armes, assemblées des gens de guerre, prouision de viures, qu'en toute autre chose necessaire pour soustenir une grande guerre qui leur alloit tomber sur les bras, de la part des Attiuoindarons, si le bon || Dieu n'eust diuert
451 cet orage, & empesché ce malheur qui alloit menaçant nostre bourg d'un premier choc, lequel à ceste occasion fut mis en estat de deffence en ruynant les cabanes escartées, qu'on rebastit dans le fort reduit en forme ronde, & en lieu assez fort d'affiette de tous costez.

Mais pour ce que nous ne voulusmes pas quitter nostre ancienne cabane pour nous placer dans la ville, les Sauvages nous aduertissoient de nous donner sur nos gardes, à quoy nous ne manquions pas, car il ne faut point tenter Dieu, & negliger ses assurances, c'est pourquoy nous barricadions nostre porte toutes les nuits, avec grosses busches de bois posées les unes sur les autres, avec deux paulx derriere piquez en terre, & n'ouurions point à heure induë à qui que ce fust, sinon aux François.

Or pour ce que la guerre n'est en rien bonne, si elle n'est pour le soustien de la foy, & que les Neutres qui pouuoient faire iusques à cinq ou six mille hommes n'estoient que trop fort * pour deux mille hommes que nos Hurons peuuent faire au plus, nous fusmes les intercesseurs de la paix, comme i'ay dit ailleurs, & donnasmes nos raisons, lesquelles nous acquirent quelque chose sur leur esprit, & la promesse qu'ils se tiendroient en paix, & ne penseroient plus à la guerre, si les Neutres ne les y obligeoient, & que ce en quoy ils auoient auparauant fondé l'esperance de leur salut estoit en nostre grand esprit, & au || secours que quel- 452
ques François mal auisez leur auoient fait esperer de Kebec : outre une tres-bonne inuention qu'ils auoient conceuë en leur esprit, par le moyen de laquelle ils esperoient tirer un grand secours de la Nation du Feu, ennemis iurez des Neutres.

L'inuention estoit telle, qu'au plustost ils s'efforceroient de prendre quelqu'un de leurs ennemis, auxquels * ils couperoient la gorge, & que du sang de cest ennemy, ils en barbouilleroient la face & tout le corps

de trois ou quatre d'entr'eux, lesquels ainsi ensanglantez seroient par après enuoyez en Ambassade à cette Nation du Feu, pour obtenir d'eux quelque secours & assistance à l'encontre de si puissans ennemis, & que pour plus facilement les esmouuoir à leur donner ce secours, ils leur monstrent leur face & tout leur corps desia teints & ensanglantez du sang mesme de leurs ennemis communs.

L'admiray l'inuention & l'esprit de ce bon Capitaine Aioandaon qui m'en fit le recit, mais pour cela la paix valloit mieux que la guerre, & que demeurassions amis de tous pour gagner tous, de quoy furent fort contans la plupart des hommes, & generalement tous* les femmes, lesquelles nous en parloient en particulier, & nous prioient d'y tenir la main, c'est ce qui nous fit croire qu'elles ont peu de voix en chapitre, & qu'il ne leur est pas permis de parler librement des choses qui concernent le fait des hommes.

453 || *Des prisonniers de guerre lesquels ils mangent en festin apres les auoir fait cruellement mourir & du Truchement Bruslé, deliuré miraculeusement de la main des Hiroquois, par la vertu d'un Agnus Dei.*

CHAPITRE XXVIII.

Les tourmens dont nos Sauvages usent à l'endroit de ceux qui leur sont ennemis, sont si furieusement

cruels, qu'ils tesmoignent en effet combien est absolu le pouuoir que le Diable a acquis sur leur malheureux esprit, car ils sont au delà de toute pensée humaine, & si estrangement horribles, qu'il ne se peut imaginer rien de plus douloureux, ny de plus constamment souffert.

Bien heureux celuy qui endure pour le Ciel, & non pour la terre, & malheureux est celuy qui patit sans profit, car l'un est Martyr du Diable, & l'autre de Iesus Christ. Nos Hurons ayans pris quelqu'un de leurs ennemis, apres l'auoir lié & garotté, luy font une longue harangue des cruautéz, rigueurs, & mauuais traitemens que luy & les siens ont exercé à leur endroit, & qu'au semblable il deuoit se || refoudre d'en 454
endurer autant, & plus s'il se pouuoit, & luy commandent de chanter tout le long du chemin, ce qu'il fait (s'il a du courage assez), mais souuent avec un chant fort triste & lugubre.

Estant arriué au village, il est receu uniuersellement de tous, & particulierement des femmes, avec de grands cris & acclamations, battans doucement des doigts le bout de leurs leures, de ioye qu'elles ont de voir leurs ennemis prisonniers, ausquels elles sont continuellement festin, non-seulement pour les engraisser pour la chaudiere, mais pour les rendre plus sensibles aux tourmens.

Ils n'en font pas de mesme aux femmes & petits enfans, lesquels ils sont rarement mourir, & passer par les rigueurs de la Loy, d'autant qu'ils les conseruent ordinairement pour leur seruir, ou pour en faire des presens à ceux qui en auroient perdu des leurs en

guerre, & tout estat de ces subrogez, comme s'ils estoient leurs propres enfans, lesquels estans paruenus en aage, vont aussi librement en guerre contre leurs parens, que s'ils estoient naiz ennemis de leur propre patrie, qui est un tesmoignage euident du peu d'amour que les enfans Sauvages ont pour ceux qui leur ont donné l'estre, puis que si tost ils en oublient les bien-faits passez par les presens, comme i'en ay veu l'experience en plusieurs, ou bien telle || est leur coustume
455 passée en loix en toutes ces Nations.

L'ay leu de certains peuples qui conseruent leurs ieunes prisonniers de tout sexe pour leur seruir, puis les mangent quand la fantasie leur en prend, apres de longs seruices ; qui est une cruauté bien esloignée de la douceur & humanité de Plutarque, lequel comme il disoit de luy-mesme, n'eust pas voulu tuer le bœuf qui luy eust long-temps seruy, & encor moins un esclau fait à l'image de Dieu, car celui qui est cruel aux bestes, l'est ordinairement aux hommes.

Quand nos Hurons ne peuuent emmener toutes les femmes & filles, avec les enfans qu'ils ont pris sur leurs ennemis, ils les tuent sur les lieux, & en emportent les testes, ou les peaux, avec la chevelure. Il s'en est veu (mais peu souuent) qu'ayans amené de ces femmes & filles dans leur pays, le desir de vengeance leur en a fait passer quelque'un par les mesmes tourmens des hommes, sans que les larmes de ce pauvre sexe, qu'elles ont pour toute deffence, les aye pû esmouuoir à compassion, & exempter pour un peu d'un si furieux orage, plus miserables & malheureuses en cela, que certains Hollandois, lesquels ayans esté pris en qualité

d'ennemis, par ceux de la Nation des Loups, & appliquez au feu, versèrent tant de larmes sur les braisiers ardans, qu'elles esteignirent avec le feu, la cholere de leurs meurtriers, qui les renuoyerent comme femmes du costé de la Virginie, où ils auoient esté pris.

|| Les Canadiennes & Montagnaises reçoient leurs 456
soldats reuenans de la guerre d'une maniere fort differente à celle de nos Huronnes, car à mesme temps qu'elles ont apperceu les canots ou ouy la voix des hommes, toutes les ieunes femmes & filles s'encourent sur le bord de la riuere, & là elles attendent de pied coy (leurs ceintures ostées, & leurs robes detachées, qu'elles tiennent seulement en estat pour cacher leur nudité) que les canots soient à enuiron à cent pas d'elles, puis à mesme temps, quitans leurs robes, se jettent toutes dans l'eau, & vont à la nage (car elles sçauent nager comme poissons) empoigner les canots ou * sont les prisonniers ou les cheuelures de ceux qu'ils ont faict mourir, qu'elles tirent à bord, puis se faissent de tout le butin qui est dedans, & comme leur appartenant par droit d'antiquité, comme aux hommes victorieux la gloire du triomphe qui leur est rendu, non pas admirable & rauissant, tels * qu'à ces anciens Romains, riches & puissans, mais à la portée de pauvres Sauvages, à qui peu d'honneur sert de beaucoup pour amimer * leur courage.

Or comme ces Amazones sont prestes ne * se saisir des canots, & qu'il n'y a plus qu'à mettre la main dessus pour les conduire à terre || les hommes les 457
abandonnent, & se jettent tout nuds dans l'eau avec leurs armes en main & nagent iusques au bord de la

riuere, où ils sont receus du reste du peuple, avec une ioye & acclamation uniuerfelle de tous, leur disans qu'ils sont bien vaillans & courageux d'auoir eu le dessus de leurs ennemis, & amené plusieurs prisonniers, tous lesquels de ce pas, sont conduicts dans la cabane de leur Capitaine, où sa femme & ses amis preparent un magnifique festin de tout ce qu'ils ont de meilleur, qu'ils leur donnent avec autant de gayeté, que s'ils auoient conquis un Empire, ou obtenu la paix pour leur país.

Il faut que ie die ce petit mot, qu'à la verité nul ne se peut dire heureux que celuy qui vit content, ils ont peu & peu de choses les contente, ils sont comme les petits enfans, qui croient estre beaucoup quand ils ont une plume sur leur bonnet, ou comme les Hypochondres qui s'imaginent d'estre * Roys, Empereurs ou Papes, & ne commandent qu'à des mouches.

Lorsque les soldats Montagnais se iettent en l'eau, & cedent leurs canots & tout ce qui est dedans aux ieunes femmes & filles, qui leur vont à la rencontre, ils ne sont pas si simples que d'y laisser leur meilleur butin, mais auparauant que de se faire voir, ils en cachent la pluspart dans les bois, qu'ils vont requerir quelque temps apres, & ne laissent dans leurs canots que ce qu'ils veulent perdre, & que par ainsi les femmes n'ont pas souuent grand chose, & || quelquefois
458 rien du tout, car les armes sont iournalieres, ils ont quelquefois des victoires, ils ont aussi souuent des pertes, comme le cancre, qui est pris pensant prendre.

Ils attachent leurs prisonniers à la barre de leur canot avec une corde, qui leur prent par les deux

bras audeffus du coude allant par derriere le dos, & une autre entre le genoüil & le molet des deux iam-bes, qu'ils attachent ensemble si estroictement, qu'ils ne peuvent marcher que fort doucement & avec grand peine. Ils uzent quelquefois d'une autre espèce de li-gature, bien plus cruelle & inhumaine, enuers ceux qu'ils croyent auoir tué plusieurs de leurs parens & amis, car ils leur percent le gras des iambes & des bras avec un cousteau, puis passans une corde au trauers des playes, les lient de forte qu'ils ne peuuent grouïller sans sentir de furieuses douleurs.

Nos Hurons qui prirent quantité de leurs enne-mis, pendant que i'estois demeurant dans leur païs, n'uzerent pas de cette cruauté, car ils se contenterent simplement de les bien garotter, & engarder de pou-voir prendre la fuite, & apres ils les accommoderent en petits damnez.

Les femmes & filles, ne vont point au deuant avec la mesme ceremonie des Montagnais, & se contentent de leur faire la bien-venue dans le village, & de les ayder à brusler, si elles se rencontrent à la cabane où se faict le suplice, car il y en a d'un naturel si tendre, qu'elles ne peuuent voir sans horreur, deschirer les membres d'un miserable.

|| Lorsque les hommes reuiennent de la guerre, ils 459
ont accoustumé de chanter d'un ton fort haut, ap-prochant de leur bourg ou village, comme i'ai veu pratiquer à la ville de S. Gabriel, nommée par les Hurons Quieuindahin, au retour de quelqu'uns des leurs, & il y en a aussi qui ne disent mot, ny de prés ny de loin, entrent & s'affoyent dans les cabanes sans

saluer perſonne, ſinon qu'ils diſent tout bas leur diſconuenue à leurs plus familiers amis, comme firent ceux que ie vis arriuer au village de S. Nicolas, autrement nommé Toenchain, où i'eſtois pour lors avec Onraon Malouin de Nation.

I'en ay veu d'autres ietter de haut * cris en approchans, denotans par ces voix lugubres, la perte de quelqu'uns de leurs compagnons, auſſi ne leur faiſoit-on pas grand accueil, & demandant la raiſon de ces façons de faire à quelques Sauuageſſes, elles me reſpondirent *Danſon teongyande*, il n'y a rien de bon, les affaires ne vont pas bien pour nous.

Il eſt quelquefois arriué qu'aucuns de nos Hurons, eſtans pourſuiuis de près, ſe ſont neantmoins eſchappés, car pour amuſer ceux qui les pourſuiuent & ſe donner du temps pour euader & gagner le deuant, ils tirent leurs colliers du col, & les iettent au loin arriere d'eux, afin que ſi l'auarice commande à ſes pourſuiuans de les aller ramaffer, ils penſent touſiours les deuancer & ſe mettre en lieu de ſeureté, ce qui a reuſſi à pluſieurs. I'ay ruminé & creu que c'eſt là la
460 principale raiſon pour laquelle ils || portent tous leurs plus beaux colliers en guerre, afin de ſeruir d'amorce à leurs ennemis, car de rançon ou de tribut il ne s'en parle point, non plus que d'eſchanger un prifonnier pour un autre.

Lorſqu'ils ioignent un ennemy & qu'ils n'ont qu'à mettre la main deſſus, comme nous diſons entre nous, rends-toy, eux diſent *fakien*, c'eſt à dire, affied-toy, ce qu'il faiſt, s'il n'ayme mieux ſe faire aſſommer ſur la place, ou ſe deffendre iuſques à la mort, ce qu'ils ne

font pas louuent en ces extremitez, sous esperance de se sauuer & d'echaper avec le temps, par quelque ruze, desquelles ils ne manquent pas.

Or comme il y a de l'ambition à qui aura des prisonniers, cette mesme ambition ou l'enuie de la gloire de son compagnon, est aussi cause que ces prisonniers y trouuent quelquefois leur liberté & souuent leur compte comme ie vous feray voir en l'exemple suivante.

Il arriua un iour, que deux ou trois Hurons, se voulans chacun attribuer un prisonnier Hiroquois, & ne se pouuans accorder, ils en firent iuge leur mesme prisonnier, lequel bien aduisé se seruit de l'occasion & dit. Un tel m'a pris & suis son prisonnier, ce qu'il disoit contre son propre sentiment & exprés, pour donner mescontentement à celuy de qui il estoit vray prisonnier : & de faict indigné qu'un autre eut iniustement l'honneur qui luy estoit deu, parla en secret la nuit suivante au prisonnier & lui dit : tu t'es donné & adiugé à un autre qu'à moy qui t'auois pris, ie pourrois bien presentement || te faire mourir & me 461
vanger de ton mensonge, mais ie ne le feray point pour euiter noyse & te donneray liberté, plustost qu'il aye l'honneur qui m'est deu, & ainsi le desliant le fist euader & fuyr secretement la nuit.

Les prisonniers estans arriuez dans leur ville ou village, on leur continuë bien les festins & bonne chere, mais ie vous asseure qu'ils en voudroient bien estre exempts & estre bien esloignez de ces caresses, car les tourmens qu'ils scauent qu'on leur prepare, leur donnent bien d'autres pensées que celle de la

bonne chere, & si la Sagamité est bien ou mal affaironnée. Ouy les supplices sont si cruels & inhumains qu'il faut que le Diable (car Dieu n'est point avec eux) les assiste pour les pouvoir supporter courageusement comme ils font, car il n'y a pas iusques aux femmes & filles aussi cruelles & inhumaines que les hommes, qui inuentent de nouvelles façons de les tourmenter, & faire languir pour plus endurer.

Premierement ils leur arrachent les ongles avec les dents, leur couppent les trois principaux doigts de la main, qui seruent à tirer de l'arc, puis leur leuent toute la peau de la teste avec la cheuelure, & mettent sur le tet des cendres ardentes, ou y font degoutter de la gomme fonduë, pendant que d'autres disposent des flambeaux d'escorces, avec quoy ils les bruslent tantost sur une partie, puis sur l'autre, & à aucuns ils font manger le cœur de leur * parens & amis, qu'ils tiennent prisonniers, tant leur barbarie est incapable d'assouuiffement.

462 || Ils les font ordinairement marcher, nuds comme la main, au trauers un grand nombre de feux, qu'ils font d'un bout à l'autre de la cabane ordonnée, où tout le monde qui y borde les deux costez, ayans en main chacun un tizon allumé, luy en donnent par tout * les endroits du corps en passant, puis l'ayant lié à un poteau, luy marquent des iaretieres autour des iambes avec des haches chaudes, desquelles ils luy frottent aussi les cuisses du haut en bas, & ainsi peu à peu bruslent ce pauvre miserable : & pour luy augmenter ses tres-cuifantes douleurs, lui iettent par fois de l'eau sur le dos, & luy mettent du feu sur les extre-

mitez des doigts, & de la partie naturelle, puis luy percent les bras prés des poignets & avec des bastons en tirent les nerfs & les arrachent à force, & ne les pouuans auoir les couppent, ce qu'ils endurent avec une constance incroyable, chantans cependant avec un chant neantmoins fort triste, mille menaces & imprecations contre ces bourreaux & contre toute la Nation, disant : il ne me chaut de tous vos tourmens ny de la mort mesme, laquelle ie n'ay iamais apprehendée pour aucun hazard, poussez, faictes ce que vous voudrez, ie ne mourray point en vilain ny en homme couard, car i'ay tousiours esté vaillant à la guerre, & rien ne m'a pas encore espouuanté.

Et bien vous me tuerez, vous me bruslerez, mais aussi en ay-ie tué plusieurs des vostres, si vous me mangez, i'en ay mangé plusieurs de vostre Nation : & puis i'ay des freres, i'ay des oncles, des cousins & des parens, qui sçauront bien || venger ma mort, & vous faire encore plus souffrir de tourmens que vous n'en sçauriez inuenter contre moy ; neantmoins avec tout ce grand courage, encores y en a-il qui se trouuent souuent contrains de ietter de haut * cris, que la force des douleurs arrachent du profond de leur estomach, mais tels hommes impatiens, estoient reputés ignominieux & infames entre les peuples du Peru auant leur conuersion & y prenoient de si prés garde, que si pour aucun tourment, langueurs & supplices, le miserable deffunct auoit tesmoigné le moindre sentiment de douleur, ou en son visage, ou és autres parties de son corps, ou mesme qu'il luy fut eschapé quelque gemissement ou quelque soupir, alors ils brisoient ses os

463

apres en auoir mangé la chair, & les iettoient à la voirie ou dans la riuere, avec un mespris extreme.

Au contraire s'il s'estoit montré patient, resolu, constant & mesme farouche dans les tourmens, en tel cas comme ils en auoient mangé la chair & les entrailles, ils seichoient les nerfs & les os au soleil, puis les ayans mis sur le sommet des montagnes, ils les tenoient pour des dieux, les adoroient & leur faisoient des sacrifices. Voyla comme entre les peuples les plus brutaux mesme la patience dans les tourmens, & la constance parmy les difficultez a tousiours esté en estime, iusques a estre adorée comme un Dieu, & au contraire de l'impatience & des impatiens, desquels les os estoient iettez à la voirie ou dans la riuere, comme indignes d'estre meslez parmy ceux des gens de bien.

464 || Reuenons à nos Hurons.

Ce pauvre corps estant près d'expirer & rendre les derniers souspirs de la vie, ils le portent hors de la cabane sur un eschaffaut dressé exprés, où la teste luy ayant esté tranchée, le ventre ouuert, & les boyaux distribuez aux enfans, qui les portent en trophée au bout de leurs baguettes par toute la bourgade en signe de victoire, ils le font cuire dans une grande chaudiere, puis le mangent en festin, avec des ioyes & lieesses qui n'ont point de prix.

Quant les Hiroquois ou autres ennemis, peuuent attraper de nos Hurons, ils leur en font de mesme ou pis s'ils peuuent, car c'est à qui fera mieux ressentir les effects de la hayne à son ennemy. Or si le bon-heur en veut quelquefois à nos Hurons, qu'ils ayent de l'ad-

uantage sur leurs ennemis, la chance se tourne aussi souvent du costé des Hiroquois, qui sçavent donner ordre à leur faict, & comme chacun se tient sur ses gardes & se mesfie de son ennemy, tel vay* pour prendre, qui est souvent pris luy-mesme au filet.

Les Hiroquois ne viennent pas pour l'ordinaire guerroyer nos Hurons, que les feuilles ne couurent les arbres, pour à la faueur de ces ombres & feuillages, surprendre nos hommes au despourueu, ce qui leur est assez facile, d'autant qu'il y a beaucoup de bois dans le païs & proche la plupart des villages, que s'ils nous eussent pris nous autres Religieux, ils nous eussent faict passer par les mesmes tourmens de leurs ennemis, & arraché la barbe: de plus, comme || firent au 465 Truchement Bruslé, qu'ils pensoient faire mourir, & lequel fut miraculeusement deliuré par la vertu de l'Agnus Dei qu'il portoit pendu à son col, dont voicy l'histoire.

Il est tres-difficile & comme impossible à tous les François encore peu usitez dans le païs de nos Sauvages, de faire des voyages de long cours & courir les bois & forests, où il n'y a sentiers ny chemin, sans guyde ou sans s'egarer, comme il arriue ordinairement, & moy-mesme y ay esté pris. Or ie conseillerois volontiers à un chacun, pour ne plus tomber en ces inconueniens, de ne sortir iamais en campagne seul, sans guide ou sans un cadran & bouffole, pour ce qu'encor bien que la veuë du Soleil à laquelle il se faut apprendre à marcher, soit une asseurée guyde à ceux qui cognoissent son cours, celle de la bouffole est encore plus commode à nous autres, qui ne sommes pas

naturellement Astrologues comme les Sauvages, & puis le Soleil ne se voit pas tousiours, & la bouffole peut seruir en tout temps, & la nuit & le iour, il n'y a qu'à en sçauoir user. Mais il faut auoir remarqué au prealable auant partir du logis, à quel Rut de vent on desire aller, & à quel autre Rut vous doit demeurer la maison, afin que vostre cadran que vous regarderez souuté, * vous redresse si vous venez à manquer, comme il ne peut qu'il n'arriue quelquefois.

Ce pauvre Bruslé, quoy qu'assez sçauant dans le païs des Hurons & lieux circonuoisins, se perdit neantmoins, & s'egara de telle forte que faute d'auoir
466 une de ses bouffoles, ou prins || garde au soleil, il tourna le dos aux Hurons, trauerfa force païs & coucha quelques nuits dans les bois, iusques à un matin qu'ayant trouué un sentier battu il se rendit par iceluy dans un village d'Hiroquois, où il fut à peine arriué, qu'il fut saisi & constitué prisonnier, & en suite condamné à la mort par le conseil des Sages.

Le pauvre homme bien estonné ne sçauoit à quel Sainct se vouër, car d'esperer misericorde il sçauoit bien qu'il n'estoit point en lieu, il eut dont recours à Dieu & à la patience, & se soubmit à ses diuines volontez, plus par force qu'autrement, car il n'estoit guere deuot, tefmoin ce qu'il nous dit un iour, que s'estant trouué en un autre grand peril de la mort, pour toute priere il dit son Benedicité.

Or ie ne sçay s'il le dit icy se voyant prisonnier & dans le premier appareil de la mort, car des-ia ils l'auoient fait coucher de son long contre terre & luy arrachioient la barbe, lors que l'un d'eux auisant un

Agnus Dei, qu'il portoit pendu à son col, luy voulant arracher; il se prit à crier & dit à ses bourreaux, que s'ils luy ostioient, Dieu les en chastieroit, comme il fist : car ils n'eurent pas plustost mis la main dessus pour luy tirer du col, que le ciel auparavant serein, se troubla, & enuoya tant d'esclairs, d'orages & de foudres, qu'ils en creurent estre au dernier iour, s'enfuyrent dans leurs cabanes & laisserent là leur prisonnier, qui se leua & s'enfuit comme les autres, mais d'un autre costé.

Je sçay bien que quelque petit esprit se ren- || dra in- 467
credule à cecy, n'importe, suffit que les gens de bien & ceux qui ont demeuré dans les païs infidelles, sçachent que Dieu y opere encore de plus grandes merueilles, & souuent par des personnes plus mauuaises, pour faire dauantage esclater sa gloire & cognoître qu'en effect il est seul tout puissant, & peut ce qu'il veut, & faict du bien à qui il luy plaist.

A la fin ce fortuné * Bruslé, a esté du depuis condamné à la mort, puis mangé par les Hurons, auxquels il auoit si long-temps seruy de Truchement, & le tout pour une hayne qu'ils conceurent contre luy, pour ie ne sçay qu'elle * faute qu'il commit à leur endroit, & voila comme on ne doit point abuser de la bonté de ces peuples, ny s'asseurer par trop à leur patience, pour ce que trop exercée elle se change en furie, & ceste furie en desir de vengeance, qui ne manque iamais de trouuer son temps. Il y auoit beaucoup d'années qu'il demeueroit avec eux, viuoit quasi comme eux, & seruoit de Truchement aux François, & apres tout cela n'a remporté pour toute

recompense, qu'une mort douloureuse & une fin funeste & malheureuse ; ie prie Dieu qu'il luy fasse misericorde, s'il luy plaist, & aye pitié de son ame.

Il arriue aucunesfois que les prisonniers s'eschappent, specialement la nuit, au temps qu'on les fait promener par dessus les feux, car en courant sur les cuisans brasiers, de leurs pieds ils escartent les tizons, cendres & charbons par la cabane, qui rendent apres une telle obscurité qu'on ne s'entrecognoist point :

468 || de sorte qu'on est contrainct (pour ne perdre la veuë) de gagner la porte, & de sortir dehors & luy aussi parmy la presse, & de là il prend l'effor & s'en va : & s'il ne peut encores pour lors, il se cache en quelque coin à l'escart, attendant l'occasion & l'opportunité de s'euader & gagner pais. L'en ay veu plusieurs ainsi eschappez, qui pour preue nous faisoient voir les trois doigts principaux de leur main droicte coupez.

Entre les Mexicains auant leur conuerfion, il s'y faisoit souuent de tres-grandes guerres à ce dessein, principalement d'obtenir des prisonniers, pour les faire mourir & sacrifier à leurs Idoles, comme i'ay rapporté en quelque autre endroit de ce volume, de sorte qu'il s'est conté pour tel iour (cas pitoyable) dans la seule ville de Mexique Capitale du Royaume iusques à cent mille hommes sacrifiez sous le Roy Mottezuma, & pourquoy cela sinon pour contenter & auoir fauorables leurs faux dieux, affamez du sang humain, qui par une inuention infernale bastie & forgée sur l'enclume de leur obstination eternelle, ne vouloient qui * leur fust sacrifié autre chose que des

prisonniers de guerre, afin d'entretenir toujours les guerres & exterminer ces peuples misérables, car le Diable ne demande que la ruine de ceux qui le servent. C'est pourquoy lorsque les Prestres des Idoles n'auoient pas toutes choses à souhait, & que leurs Dieux ne leur estoient pas secourables, ils alloient par tout trouuer les Roys & les Princes, & leur disoient que les Dieux mourroient || de faim, & qu'ils eussent 469 souuenance d'eux ; alors les Princes s'enuoyent des Ambassadeurs l'un l'autre, & s'entredonnoient aduis de la nécessité en laquelle les Dieux se trouuoient les conuians pour ceste cause à faire leuée de gens de guerre pour donner la bataille, afin d'auoir de quoy donner à manger aux Idoles. Ainsi ils marchaient en abondance aux lieux destinez, & venoient aux mains pour aller à la mort, & de la mort aux enfers.

Les prisonniers que les Mexicains obtenoient, estoient menez en haut deuant la porte du grand Temple, où le Souuerain Prestre, leur ouuroit la poitrine avec un cousteau, & leur arrachoit le cœur, qu'il monstroït premierement au Soleil, luy offrant ceste chaleur & ceste fumée, puis il le iettoit au visage de l'Idole. Les autres Prestres donnoient apres du pied au corps, qui roulant par les degrez s'en alloit en bas, ou ceux qui les auoient pris à la guerre se les partageoient & en faisoient des festins solempnels, presque à la maniere de nos Sauuages.

- 470 || *Voyage de nostre frere Geruais au Cap de Victoire, & de la maniere que furent amenez & receus deux prisonniers Hiroquois par les Montagnais.*

CHAPITRE XXIX.

L'ay fait mention au chapitre precedent, mais fort succinctement, de la maniere que sont amenez & receus entre les Montagnais, leurs prisonniers de guerre, dont ils sont en quelque chose differens des autres nations, qui ne donnent point tant de part aux femmes en leurs victoires, estans d'ailleurs assez satisfaites au repos de leur * menages & à la douceur, à quoy il semble que nos Huronnes soient enclines & moins interessées en ces actions de guerre que les errantes.

- Nostre Frere Geruais m'a appris, que comme il fut enuoyé par le R. P. Ioseph le Caron Superieur de Nostre Conuent de Kebec dans une barque avec le R. P. Lallemand Iesuite, pour les trois Riuieres, à dessein d'apprendre des Hurons (qui s'y deuoient trouver) des nouuelles de nostre Pere Ioseph de la Roche, qui estoit dans leur pais, & d'y monter s'il eust esté necessaire pour son secours. Estans là arriuerent sur
- 471 le soir trois canots de ieunes Montagnais, || volontiers qui malgré leurs parens & Capitaines estoient partis pour la guerre contre les Hiroquois, pour y mourir ou pour en ramener des prisonniers, comme ils firent.

Il dit qu'ils venoient chantans tout debout dans leurs canots, comme personnes fort contentes & ioyeuses, & que de loin qu'on les apperceut & qu'on

pû discerner leur chant & leur posture, on iugea à leur mine, qu'ils venoient de la guerre & qu'asseurement, ils auoient autant de prisonniers, comme ils repetoient de fois à la fin de chacun couplet de leur chanson la syllabe ho, ce qui fut trouué veritable, car ils la repetoient deux fois, aussi auoient-ils deux prisonniers.

Ils en font de mesme quand ils ne rapportent que les testes de leurs ennemis, ou leurs perruques escorchées, lesquelles ils attachent chacune au bout d'un long bois, arrangez sur le deuant de leurs canots, pour faire voir leur proüesse & la victoire obtenüe sur leurs ennemis à ceux qui leur doiuent une honorable reception pour ces exploits.

Le bon Frere Geruais, desireux de voir ces prisonniers de plus prés, & sonder s'il pourroit obtenir leur deliurance, se fist conduire à terre avec le R. P. Lallemant, & de là entrerent dans les cabanes pour voir ces pauvres prisonniers, qu'ils trouuerent chez un Sauvage, nommé Mecabo ou Martin par les François, qui nous estoit grand amy.

Son gendre appelé Napagabiscou, & par les François Tricatin, fils d'un pere nomme Nep- || tegaté, 472 c'est à dire homme qui n'a qu'une iambe, non qu'il fust boiteux, mais estoit son nom de naissance. Ce Napagabiscou estoit Capitaine des sept autres barbares, qui l'auoient accompagné à la guerre contre les Hiroquois, d'où ils auoient amenez ses deux prisonniers lesquels ils auoient surpris occupés à la pesche du Castor, en une Riuere autour de leur village ou bourgade.

Ces pauvres esclaves, l'un âgé d'environ 25. ans, & l'autre de 15. à seize, estoient assis à platte terre proche de ce Capitaine Napagabiscou, festinans en compagnie de plusieurs autres Sauvages, d'une pleine chaudiere de pois cuits, & de la chair d'Eslan, avec la mesme gayeté & liberté que les autres, du moins en faisoient-ils le semblant, pour n'estre estimez poltrons ou auoir peur des tourmens, desquels ils auoient desia eu le premier appareil capable de pouuoir tirer des larmes de personnes moins constantes, car pour moindre mal, nous crions bien à l'ayde.

Le bon Frere dit, qu'on leur auoit des-ia arraché les ongles de tous les doigts des mains, puis bruslé le dessus avec de la cendre chaude, ordinairement meslée de sable bruslant, pour en estancher le sang. L'un d'eux auoit aussi esté tres-bien battu par une femme Montagnaise, qui luy mordit le bras, dont elle mangea une grande piece, disant: que c'estoit une vengeance de la mort de son fils, qui auoit esté pris & mangé en leur país.

473 Ils auoient aussi esté tres-bien battus en les || prenans & par les chemins, dont ils estoient presque tout brisez de coups, particulièrement le plus ieune, qui ne pouuoit quasi marcher d'un coup de massué qu'il auoit receu sur les reins sans que cela l'empeschast de la mine gaye & ioyeuse, & de chanter avec son compagnon, mille brocards & imprecations à l'encontre de Napagabiscou & de toutes les nations Montagnaites & Algoumequines, qui ne se fachoient nullement d'entendre un si fascheux ramage, telle estant leur coustume, qui seroit meritoire si elle estoit

obseruée pour Dieu ou à cause de Dieu, mais le malheur est qu'il n'y a rien que la seule vanité qui les porte d'estre estimés inesbranlables pour les iniures, & pleins de courage dans les tourmens.

Il y a une autre raison qui ayde encore à leur confiance & fermeté, c'est qu'en faisant voir un si grand mespris des iniures & des tourmens, ils croyent intimider ceux qui leur font souffrir, & que si facilement ils n'oseront plus aller à la guerre contre une Nation si belliqueuse & constante, & que ce sera assez pour eux de se tenir doreseuuant sur leur garde, peur qu'on ne vienne venger sur leurs testes, la mort de ces pauvres patiens, & que s'ils se monstroient timides & effeminez, ou pleuroient pour les tourmens, on retourneroit librement en leur pays pour attraper de ses femmes, ainsi appellent-ils les hommes impatiens & sans courage.

Le festin estant finy, l'on les mesna en une || autre 474 grande cabane, où quantité de ieunes filles, & garçons se trouuerent pour la dance qu'ils firent à leur mode, dont les deux prisonniers estoient au milieu qui leur seruoient de chantres, pendant que les autres dançoient autour d'eux, si eschauffez qu'ils suoient de toutes parts.

Leurs postures & leurs grimasses sembloient de Demons. Ils frapportoient du tallon en terre de telle force que le bruit en retentissoit partout, car c'est leur mode de sedemener fort, particulièrement les ieunes hommes qui n'auoient pour tout habit qu'un petit brayer deuant leur nature.

Les filles estoient un peu plus decemment couuer-

tes & plus modestes en leurs actions, car en dansans elles auoient les yeux baïssés, & les deux bras le long de leurs cuisses estendus, comme c'est leur coustume & non point des Huronnes. Je m'oubliois de parler des violons ou instrumens musicaux, au son desquels, & des chansons des deux chantres, tout le bransle alloit, & se remuoit à la cadence, c'estoient une grande escaille de tortuë, & une façon de tambour de la grandeur d'un tambour de basque, composé d'un cercle large de trois ou quatre doigts, & de deux peaux roidement estenduës de part & d'autre, dans quoy estoient des grains de bled d'Inde, ou petits cailloux pour faire plus de bruit : le diamettre des plus grands tambours est de deux palmes ou enuiron, ils le nomment en Montagnais Chichigouan ; ils ne le || battent
475 pas comme on faiët par deçà : mais ils le tournent & remuent pour faire bruire les cailloux qui sont dedans, & en frappent la terre tantost du bord, tantost quasi du plat, pendant que tout le monde dance.

Voilà tout ce qui est des instrumens musicaux du pays, sinon qu'il se trouua quelques petits garçons assis au milieu de la dance auprès des prisonniers, qui frappaient avec des petits bastons sur des escuelles d'escorces à la cadence des autres instrumens pour seruir de basses. Mais quant aux chansons elles estoient de diuers airs, & au bout de chacun les chantres crioient tousiours, ho, ho, ho, & les danseurs hé, hé, hé, & quelquefois ché, ché, ché ; & puis tous ensemble à la fin de chaque chanson la voix ho, ho, coué, coué, rouloït tousiours.

Nostre bon Frere Geruais ayant veu toutes ces cere-

monies, fut à la fin contrainct fortir de la cabane auant que tout fut acheué, tant pour l'excessiue chaleur, que pour la quantité de poudre qui luy offusquoit les yeux.

Le Magicien ou principal Jongleur qu'ils appellent Manitoufiou, nom commun à tous leurs Sorciers, fut à la fin fort bien recompensé de plusieurs danseurs qui luy donnerent, qui un Castor, qui une peau de loutre, une robe de chien, de laquelle il fit grand estat, puis une de castor, & une autre d'ours dans l'excellence, voyla comme il fut grandement salarié & payé, iusques à la va- || leur de six ou sept robes de castors, 476 qui vaudroient en France plus de quatre vingts escus, au prix que l'on les y achepte.

Tout cecy n'est pas la fin des mysteres de nos pauvres prisonniers, ils ont encores des tours à faire auant que de voir la fin de leur tragedie, les barbares ne sont pas si fort empressez que de vouloir vider si tost une affaire où ils trouuent tant soit peu de recreation, ou suiet de festiner, le ris ou la cuisine leur est trop recommandable, & la punition de leurs ennemis trop precieuse pour en demeurer là, & s'arrester à si beau ieu, il faut que la feste soit faite entiere, & que chacun reste content, qui n'est iamais pendant qu'il y a de quoy, i'en parle comme sçauant, & non pas à la maniere d'un certain Baron, lequel en voulant donner à garder à tout plein de personnes de qualité, avec lesquels nous disions de compagnie chez son Rapporteur, car comme on fut à la fin du second*, il commença à discourir d'un pretendu voyage qu'il auoit fait parmy les Sauuages du Canada (not-

tez il n'y auoit iamais esté) & entr'autre chose il s'entendit fort sur la deduction d'un festin que les Barbares luy firent (à son dire) à l'entrée du pays, ie le laissay dans les gayes humeurs iusques à la fin que ie luy demanday, Monsieur où ses pauures Sauvages auoient-ils emprunté la vaisselle, à cela point de response, mon pauure Gentilhomme demeura muet, & confessa qu'il ne m'y croyoit pas si prés.

477 || La dance finie, l'on ramena les prisonniers dans la cabane de Napagabiscou, où estoit préparé le souper que Macabo son beau pere luy vouloit faire pour son heureux retour, F. Geruais qui se trouua là present en fut prié, & ne s'en pû excuser, pour ce que comme ce bon Macabo l'aymoit comme son petit fils (ainsi l'appelloit-il) c'eust esté l'offencer que de l'econduire: car ces bonnes gens là ne considerent pas le degoust que l'on a de leurs sauces, il faut tout prendre en gré, & tesmoigner le mieux que l'on peut, qu'on est fort leur obligé, d'auoir part à leur bonne chere & à leur amitié, en verité plus sincere que celle de la plupart des Chrestiens, auxquels il n'y a à present que tromperie, mensonge & dissimulation, iusques aux maisons qui semblent les plus saintes, cela n'est que trop auéré & cognu, au grand regret de tous les gens de bien, & des ames vraiment deuotes & candides.

Ce festin estoit composé d'un reste de chair d'eslan de son Hyuer passé, moisie & seiche comme du bresil, qu'on mit dans la chaudiere sans la lauer ny nettoyer, auec des œufs de canars si vieux & pourris que les petits y estoient tout formez, & partant fort mauuais. On y adiouta encore des poissons entiers sans

estre habillez, puis des pois, des prunes, & du bled d'Inde, qu'on fit bouillir dans une grande chaudiere, broüillé & remué le tout eniemble avec un grand auiron.

¶ Le vous laisse à penser quel goust & quelle cou- 478
leur pouuoit auoir ce beau potage, & s'il fut pas necessaire à ce bon Religieux de se surmonter soy-mesme pour gouster d'une telle viande, de laquelle il mangea neantmoins un peu, pour ne pouvoir plus. Apres quoy il pria pour la deliurance des prisonniers qu'il voyoit fort ieunes & affamez, sans qu'ils tesmoignassent aucun ressentiment de leur capture, non plus que s'ils eussent esté en pleine liberté. Et pour ce remonstra à tous ces Sauuages là assemblez que puisque ces pauvres Hiroquois ne leur auoient fait aucun desplaisir, il n'estoit pas raisonnable de les faire mourir ni traiter comme ennemis, veu mesme leur ieunesse, & qu'ils auoient esté pris en peschant, & non point en combatant.

A cela ils luy respondirent qu'il n'y auoit ny paix ny trefue entr'eux & les Hiroquois, mais une guerre continuelle, qui leur permettoit d'user de toutes sortes de rigueurs à l'endroit de ceux qu'ils pouuoient attraper, & qu'au cas pareil les Hiroquois usoient des memes cruantez enuers ceux de leur Nation qu'ils pouuoient prendre, & partant qu'il ne seroit pas raisonnable de laisser aller ces deux prisonniers sans chastiment, qui portast moins que la mort, sinon qu'ils voulussent passer pour gens effeminez, & de peu de courage, qui ne sçauoient chastier leurs ennemis, & ainsi furent condamnez ces deux pauvres pri-

479 sonniers à mourir deuant || toutes les Nations assem-
blées pour la traite, sans que les prieres de nostre
Frere peussent rien obtenir pour eux qu'une prolon-
gation de quelques iours, que le Sieur de Champlain,
avec le reste des Capitaines Montagnais deuoient se
rendre à la traite.

Le lendemain du festin nous prîmes le deuant, &
fîmes voiles pour le Cap de Victoire, dit le bon Frere
Geruais, & ne leur fut possible de passer l'entrée du
lac Saint Pierre, à cause d'un vent contraire iusques
au iour suiuant qu'ils furent iusques au milieu avec
un vent assez fauorable, mais qui changea soudain en
un contraire, qui les obligea de ranger la terre, &
mouiller l'anchre le trauers d'une petite riuiera qui
vient du costé du Sud, ou desia estoient à l'abry plu-
sieurs canots sauuages attendans le beau temps pour
le mesme voyage.

Le vent s'estant changé en un fauorable, nos gens
leuerent l'anchre, partirent sur les deux heures apres
minuit, & aduancerent iusques au bout du lac, &
lendemain matin apres un petit different suruenu
entre les Mariniers pour le chemin, à cause qu'il y a
plusieurs petites Isles, entrecouppées de plusieurs pe-
tites riuieres qui entrent dans le lac, & rendent le
pays beau à merueille, ils arriuerent à la traite, sur
le bord du grand fleuve deuant la riuiera des Ignier-
honons, où quantité de Barbares estoient desia ca-
banez attendans nos Montagnais des trois Riuieres,
avec les Hurons qui n'estoient point encore descen-
480 dus. || Sur le soir du mesme iour, les prisonniers ar-
riuerent lesquels furent gardez liez & garottez, l'es-

pace de deux ou trois iours dans la cabane de leur hôte, pendant lequel temps le Sieur Champlain arriva de Kebec, dans le canot du Capitaine Mahican Atic, avec son frere, & deux autres Capitaines dans un autre canot. Tous les François, & plusieurs Sauvages se resioüyrent fort de leur venuë, sous l'esperance qu'ils pourroient obtenir la deliurance des prisonniers, laquelle le Frere Geruais n'auoit pû obtenir, mais il s'y presenta tant d'obstacles, qu'apres que ledit sieur de Champlain eut bien debatue pour ce bon œuvre, un Capitaine Algoumequin mesprisant ses conseils, luy dit : Tu veux que l'on deliure ces gens là qui sont nos ennemis, & ie ne le veux pas moy qui suis Capitaine, il y a trop long-temps que ie mange maigre, ie veux manger gras, particulierement de la chair des Hiroquois, de laquelle i'ay grande enuie & partant deportte-toy de tes poursuites, & nous laisse faire iustice de nos ennemis, car nous ne nous meslons point de tes affaires.

Puis sur le soir un Capitaine Montagnais nommé Chimeouriniou autrement par les François le meurtrier, couppa les cordes aux deux prisonniers, pensant les faire euader, mais il ne pû. On ne sçait par quel instinct, ny quel suiet le mouuoit à ce faire, sinon qu'il eust mieux aymé leur donner liberté, qu'ayant eu la peine de les amener un autre eust la || gloire de les 481 deliurer, car ils sont sur tout ambitieux d'honneur, & enuieux qu'un autre leur empiete. Le sieur de Champlain resta fort mescontent de cette action du Montagnais & avec raison, car il auoit un tres-bon dessein en la poursuite de cette deliurance pour la-

quelle il estoit venu exprés de Kebec, pour ce que comme il est croyable, il n'y auoit pas plus beau moyen pour traiter de paix avec les Hiroquois qu'en deliurant leurs prisonniers par le moyen des François.

Ce que considéré par plusieurs Capitaines Sauvages, ils tindrent diuers conseils, où assisterent tousiours le sieur de Champlain, & quelqu'uns des principaux François, ou * apres plusieurs contestations il fut resolu que l'un des deux prisonniers seroit renuoyé en son pays accompagné de deux Montagnais & de quelques François, si aucun se presentoit, pour traiter de paix par le moyen de ce prisonnier, pendant que l'autre demeureroit pour ostage iusque à leur retour à Kebec.

482 Cet arrest consola merueilleusement tous les Sauvages portez à la paix, & en remercierent le sieur de Champlain, aduoüant qu'il estoit un grand Capitaine, digne de sa charge, & de fort bon iugement, marris que depuis vingt Hyuers qu'il hantoit avec eux, il ne s'estoit point estudié à leur langue pour iouyr de ses conseils, & se communiquer avec eux par soy-mesme, & non par Truchemens, qui souuent ne rap- || portent pas fidellement les choses qu'on leur dit, ou par ignorance ou par mespris, qui est une chose fort dange-reuse, & de laquelle on en a souuent veu arriuer de grands accidens. l'ay dit vingt Hyuers pour vingt années, c'est la façon de parler des Montagnais, lesquels voulans dire, quel aage as-tu, disent combien d'Hyuers as-tu passé, de mesme au lieu que nous dirions deux iours, trois iours, ils disent deux nuiçts, trois nuiçts, comptans par les nuiçts au lieu que nous comptons par les iours.

Sur l'esperance d'une paix prochaine que nos Sauvages se promettoient de cest Ambassade, ils ordonnerent des dances, des festins, & diuers petits ieux, en quoy ils se firent admirer par les François qui y prenoient un singulier plaisir, nommement la ieunesse. Mais comme on estoit occupé à ces esbats voicy arriuer une double chaloupe de Gaspey conduite par des François qui donnerent aduis au sieur de Champlain, de l'arriuée du sieur du Pont, & de son petit-fils le sieur Desmarets à Kebec, mais que le nauire du R. P. Noirots Iesuite ne paraissoit point, & faisoit douter de quelque naufrage, ou mauuaise rencontre, neantmoins qu'il leur estoit arriué des viures deschargez à Gaspey, & qu'il estoit necessaire que le R. P. Lallemant descendit à Kebec, pour les enuoyer querir au plus tost.

A ces nouuelles on aduifa d'enuoyer || promptement le prisonnier Hiroquois, le Capitaine Chimeou-483
riniou, un autre Montagnais, nommé par les François Maistre Simon, & un Hiroquois de Nation, lequel ayant esté pris fort ieune, & donné à une femme vefue qui l'adopta pour son fils, est tousiours demeuré depuis en leur pays, & affectionné à ce party. Ils demanderent d'estre assistés de quelques François, par une prudence politique, que s'il venoit faute d'eux, & des François tous les autres François fussent obligez par honneur de se ioindre à eux, & prendre vengeance de leurs hommes contre les Hiroquois, en quoy ils se pouuoient tromper, car on n'est pas si eschauffez icy que de prendre part dans les interets de ces pauvres gens, sinon par ceremonie, ou par quelque profit.

Le Frere Geruais m'a dit qu'il eust bien desiré d'y aller, & se fust volontiers offert s'il eust esté en lieu pour en auoir l'obedience, & par permission du R. Pere Ioseph, mais qu'en estant trop esloigné, il luy en resta seulement le desir & la bonne volonté d'y aller hasarder sa vie pour Dieu, & y cognoistre le pays.

484 Plusieurs François s'offrirent bien d'y aller, mais avec des conditions si desaduantageuses qu'on les esconduit tous, excepté un nommé Pierre Magnan, lequel prodigue de sa vie contre l'aduis de ses amis se mist en chemin avec le prisonnier, & les || trois Montagnais moyennant douze escus qu'on luy deuoit donner à son retour, avec tout le profit de ses Castors, qui estoit assez peu pour un si perilleux voyage, qui en effet, leur fut funeste & malheureux, car ils y furent tous quatre miserablement condamnez à mourir, puis mangez par les Hiroquois.

Le François estant d'accord pour son voyage, Chimeouriniou se disposa aussi avec les autres pour partir, & assura le sieur de Champlain, & tous les autres François, & Barbares, que assurement ils reuiendroient dans vingt nuits, & que s'ils en tardoient plus de vingt cinq, seroit signe qu'ils seroient arrestez ou morts, ou tombez malades en chemin, puis partirent le iour de la Sainte Magdelene pour le pays des Hiroquois, & le Reuerend Pere Lallemant, avec le sieur de Champlain pour leur retour à Kebec, pendant que le Frere Geruais resta encore à la traite pour un temps.

|| *De la creance, Religion ou superstitions des Hurons. — Du Createur, & de sa mere grand. — Des ames des deffundz, & des presens & aumosnes qu'ils font à leur intention. — De certains esprits auxquels ils ont recours, & des ames des chiens, & des choses inanimées.* 485

CHAPITRE XXX.

Encor que Ciceron aye dit, parlant de la nature des Dieux, qu'il n'y a gent si sauuage, si brutale, ny si barbare, qui ne soit imbuë de quelque opinion d'iceux & n'aye ce sentiment naturel d'une nature superieure à celle de l'homme, qui le porte à quelque forme d'adoration de Religion, & de culte interieur, ou exterieur pour en tesmoigner les recognoissances, neantmoins nos Hurons, & Canadiens, semblent n'en auoir aucune pratique ny exercice, que nous ayons pû decouurir, car encor bien qu'ils aduoient un premier principe & Createur de toutes choses, & par consequent une Diuinité, avec le reste des Nations, si est-ce qu'ils ne les prient d'aucune chose, & vivent || 486 presque en bestes, sans adoration, sans Religion & sans vaine superstition sous l'ombre d'icelle.

De Temple ny de Prestres, il ne s'en parle point entr'eux nom * plus que d'aucunes prieres publiques ny communes, & s'ils en ont quelqu'unes à faire, ou des sacrifices, ce n'est pas à cette premiere cause, ou premier principe qu'ils les adressent, mais à de certains esprits puissants qu'ils logent en des lieux parti-

culiers, aufquels ils ont recours, comme ie vous diray cy après.

Pour les Diables & malins efprits, ils en croyent des nombres infinis, & les redoutent fort, car ils leurs * attribuent la caufe principale de toutes leurs maladies & infirmitéz, qui faiët que quand dans un village il y a nombre de malades, ils ordonnent des bruits & tintamarres pour les en dechaffer, croyans que ces bruits font capables d'efpouuenter les Demons, comme ils feroient une troupe d'oyseaux, ou des petits enfans.

Ils n'ont ny Dimanches ny Feftes, finon celles qu'ils ordonnent pour quelque ceremonie, car ils eftiment tous les iours egaux & auffi folemnels les uns comme les autres, & ne font non plus diftinction de fepmaines, mais feulemēt de mois par les Lunes, des quatre faifons de l'année, & des années entieres.

487 || Or comme il y a diuerfes Nations, & Prouinces de Barbares, Sauuages, auffi il y a diuerfité de ceremonies, d'opinions, & de croyance faincte, car n'eftans pas eclairez de la lumiere de la foy, & de la cognoiffance entiere du vray Dieu, dans leurs tenebres chacun fe forge des obseruations, des ceremonies, & une diuinité, ou Createur à fa poſte, auquel neantmoins ils n'attribuent point une puiſſance abſoluë ſur toutes choſes, comme nous faiſons au vray Dieu, car leur en parlant ils le confeſſoient plus grand ſeigneur que leur Yoſcaha, qu'ils croyent viure preſque dans la meſme infirmité des autres hommes, bien qu'eternel.

Les Indiens de diuerſes Prouinces plus meridionales de noſtre meſme Amerique, firent iadiſ election de

leurs Dieux, avec quelque consideration, tenant pour Deitez les choses dont ils receuoient quelque profit, tels qu'estoient ceux qui adoroient la terre, & l'appelloient leur bonne mere, à cause qu'elle leur donnoit ses fruiçts; les autres l'air, pour ce disoient-ils, qu'il faisoit viure les hommes par le moyen de la respiration; les autres le feu, à cause qu'il leur seruoit à se chauffer, & à leur apprester à manger; les autres le mouton, pour le grand nombre de troupeaux qu'ils nourrissoient en leurs pasturages; les autres le maiz, ou leur || bled d'Inde, pour ce qu'ils en faisoient du 488 pain; & les autres toutes fortes de legumes, & de fruiçts, que leur pays produisoit.

Mais à le prendre en general, ils recognoissoient la mer pour la plus puissante de toutes les Deitez, & l'appelloient leur mere. Voyla comme tous ces Payens & Barbares parmy leur * Deitez, en ont tousiours reconnu quelqu'une de plus grande puissance, dont la mesme chose se recognoist entre nos peuples Hurons, bien qu'ils ne les adorent avec des ceremonies si particulieres des anciens Payens.

Ceux qui habitent vers Miskou & le Port Royal, au rapport du sieur Lescot, croient en certain esprits *, qu'ils appellent Cudoûagni, & disent qu'il parle souuent à eux, & leur dit le temps qu'il doit faire. Ils disent que quand il se courrousse contr'eux, il leur iette de la pouciere aux yeux. Ils croient aussi quand ils trespasent, qu'ils vont és Estoilles, puis vont en de beaux champs verts, pleins de beaux arbres, fleurs & fruiçts tres-somptueux & delicats.

Pour les Souriquois, peuples errants, leur creance

est que veritablement il y a un Dieu qui a tout créé,
& disent qu'après qu'il eut fait toutes choses, il les mit
489 en terre, d'où fortirent hommes & femmes, || qui ont
multiplié au monde iusques à present. En suite de
quoy il demanda * à un Sagamo s'il ne croyoit point,
qu'il y eut un autre qu'un seul Dieu, un fils, une
mere, & le Soleil, qui estoient quatre, neantmoins que
Dieu estoit par dessus tous : mais que le Fils estoit bon
& le Soleil, à cause du bien qu'ils en receuoient ; mais
la Mere ne valoit rien & les mangeoit, & que le Pere
qui est Dieu, n'estoit pas trop bon par les raisons que
ie diray cy apres.

Puis dit : anciennement il y eut cinq hommes, qui
s'en allerent vers le Soleil couchant, lesquels rencon-
trèrent Dieu, qui leur demanda : où allez-vous ? ils
respondirent : nous allons chercher nostre vie. Dieu
leur dit, vous la trouuerez icy, ils passerent plus oul-
tre sans faire estat de ce que Dieu leur auoit dit, lequel
prit une pierre & en toucha deux qui furent trans-
mueez en pierres. Et il demanda de rechef aux trois
autres où allez-vous ? & ils respondirent comme à la
premiere fois : & Dieu leur dit de rechef : ne passez
plus outre vous la trouuerez icy : & voyans qu'il ne
leur venoit rien ils passerent outre, & Dieu prit deux
bastons desquels il toucha les deux premiers, qui fu-
rent transmuez en bastons & le cinquieme s'arresta ne
voulant passer plus outre. Et Dieu luy demanda de
rechef : où vas tu ? ie vay chercher ma vie, demeure,
& tu la trouueras : il s'arresta sans passer plus outre.
Et Dieu lui donna de la viande & en mangea. Apres
auoir faict bonne chere, il retourna avec les au-

tres Sauvages , & leur ra- || conta tout ce que dessus. 490

Ce Sagamo fist encore ce plaissant discours à ce François. Qu'une fois il y auoit un homme qui auoit quantité de tabac, & que Dieu dit à cet homme & luy demanda où estoit son petunoir, l'homme le prit & le donna à Dieu qui petuna beaucoup, & apres auoir bien petuné il le rompit en plusieurs pieces : & l'homme luy demanda : pour quoy as-tu rompu mon petunoir, & tu vois bien que ie n'en ay point d'autre : & Dieu en prit un qu'il auoit & le luy donna luy disant : en voila un que ie te donne, porte-le à ton grand Sagamo, qu'il le garde, & s'il le garde bien, il ne manquera point de chose quelconque ny tous ses compagnons : cet homme prit le petunoir qu'il donna à son grand Sagamo, & durant tout le temps qu'il l'eut, les Sauvages ne manquerent de rien du monde : mais que du depuis ledit Sagamo auoit perdu ce petunoir, qui est l'occasion de la grande famine qu'ils ont quelquefois parmy eux. Voila pourquoy ils disent que Dieu n'est pas trop bon, ayant fondé toute leur abondance sur un Calumet de terre fragile, & que les pouuant secourir il les laissoit souffrir au delà de toutes les autres Nations.

La croyance en general de nos Hurons (bien que très-mal entenduë par eux mesmes & en parlent fort diuersement,) est que le Createur qui a fait tout ce monde, s'appelle Youskeha, & en Canadien Atahocan, ou Attaoüacan, lequel a encore sa mere grand, nommée Eataentsic : leur dire qu'il n'y a point d'apparence, qu'un Dieu || qui a esté de toute éternité, aye 491
une mere grand & que cela se contrarie, ils demeu-

rent sans replique, comme a tout le reste de leur creance. Ils disent qu'ils demeurent fort loin, n'en ayans neantmoins autre certitude ou cognoissance que la traditiue qu'ils tiennent de pere en fils, & le recit qu'ils alleguent leur en auoir esté faict par un Attiuoindaon, qui leur a donné à entendre l'auoir veu & les vestiges de ses pieds imprimées sur un rocher au bord d'une riuere qui auoisine sa demeure, & que sa maison ou cabane est faicte au model des leurs, y ayant abondance de bled & de toute autre chose necessaire à l'entretien de la vie humaine. Que Eataentsic & luy sement du bled, trauaillent, boient, mangent, dorment, & sont lascifs comme les autres; bref ils les figurent tous tels qu'ils sont eux mesmes.

Que tous les animaux de la terre sont à eux & comme leurs domestiques. Que Youskeha, est tres-bon & donne accroissement à tout, & que tout ce qu'il faict est bien faict, & nous donne le beau temps & autre chose bonne & prospere. Mais à l'opposite que sa mere grand est meschante, & gaste souuent tout ce que son petit fils a faict de bien.

492 D'autres disent, que cette Eataentsic est tombée du Ciel, où il y a des habitans comme icy, & que quand elle tomba elle estoit enceinte. Qu'elle a faict la terre & les hommes & qu'avec son petit fils Youskeha, elle gouuerne le monde. Que Youskeha, a soin des viuans & des choses qui concernent la vie, || & par consequent ils disent qu'il est bon. Eataentsic à * soin des ames, & parce qu'ils croient qu'elle faict mourir les hommes, ils disent qu'elle est meschante & non pas pour le mauuais temps, comme disent d'autres, ou

pour bouleverser tout ce que son petit fils fait de bien. Voila comme ils ne s'accordent pas en leur penſée.

Un iour diſcoursant en la preſence des Sauvages de ce Dieu terreſtre, pour leur donner une meilleure croyance & leur faire voir leur abſurdité, entre autre choſe ie leur dis, que puisque ce Dieu n'eſtoit point dans le Paradis, demeueroit ſur la terre & ne s'eſtoit pu libérer des neceſſitez du corps, qu'il falloit par conſequent & neceſſairement, qu'il fut mortel & qu'enfin apres eſtre bien vieil il mourut & fut enterré comme nous autres, & de plus que ie deſirois fort ſauoir le lieu qu'il auoit eſleu pour ſa ſepulture, afin de pouuoir luy rendre les derniers deuoirs au cas qu'il mourut pendant noſtre ſeiour en leur païs. Ils furent un long-temps à ſonger auant que de me vouloir reſpondre, ſe doutant bien que ie les voulois ſurprendre, & que diſſicilement ſe pourroient-ils deſuelopper de ce piege ſans y engager leur honneur, qu'ils deſiroient honneſtement & prudemment ſauuer. Un ieune homme de la bande, plus hardy que les autres, apres un long ſilence entreprit la diſpute & dit: que ce Dieu Youſkeha auoit eſté auant ceſt Uniuers, lequel il auoit créé & tout ce qui eſtoit en iceluy, & que bien qu'il vieilliffe comme tout ce qui eſt || de ce monde y eſt ſuiect, 493 qu'il ne perdoit point ſon eſtre & ſa puiſſance, & que quand il eſtoit bien vieil il auoit le pouuoir de ſe ruieunir tout à un inſtant & de ſe transformer en un ieune homme de vingt-cinq à trente ans, & par ainſi qu'il ne mourroit * iamais & demeueroit immortel, bien qu'il fut un peu ſuiect aux neceſſitez corporelles comme le reſte des hommes.

En fuitte ie leur demanday, quel seruice ils luy rendoient, & quelle forme de priere ils luy offroient estant leur Createur & bienfaicteur. A cela point de responce, sinon qu'il n'auoit que faire de rien, & qu'il estoit trop esloigné pour luy pouuoir parler ou le prier de quelque chose.

494 Pourquoi donc usez-vous de prieres, & offrez-vous des presens à de certains esprits que vous dites resider en des riuieres & rochers, & en plusieurs autres choses materielles & sans sentiment, pour ce, dit-il que non seulement les hommes & les autres animaux ont l'ame immortelle, mais aussi toutes les choses materielles & sans sentiment entre lesquelles il y en a qui ont de certains esprits particuliers fort puissans, qui peuuent beaucoup pour nostre consolation si nous les en requérons en la presence des choses qu'ils habitent, car bien qu'ils n'apparoissent point à nos yeux ils ne laissent pas d'operer & nous faire souuent ressentir les effets de leur puissance, en exauçant nos prieres. Que si nous en prions d'absens, comme lors que nous preschons les poissons dans nos cabanes, les rets ou l'esprit des fil- || lets le rapportent aux poissons, qu'ils prient de donner dans nos pieges ou d'esquiuier la main de ceux qui iettent de leurs os au feu, de maniere que si nos Predicateurs sont excellens Orateurs, nous sommes assurez d'en auoir à force, ou rien du tout si on a ietté de leurs os au feu, ou commis quelque autre insolence en la presence des filets, folie aussi grande que celle des Montagnais, qui n'ozent respan- dre à terre le pur sang d'un Castor, croyans que s'ils l'auoient fait ils n'en pourroient plus prendre.

Pour reuenir à nostre dispute du vieil Youskeha raieuny, ils ne sceurent à la fin plus que respondre, & se confesserent vaincus, ignorans le vray Dieu & Createur de toutes choses, dont les uns se retirerent de honte, & d'autres qui s'estoient embrouillez se tindrent au tacet, qui nous fit cognoistre qu'en effect ils ne recognoissent & n'adorent aucune vraye Diuinité ny Dieu celeste ou terrestre, duquel ils puissent rendre quelque raison, & que nous puissions sçauoir, car encore bien qu'ils tiennent tous en general Youfkeha pour le premier principe & Createur de tout l'Uniuers avec Eataentsic, si est-ce qu'ils ne lui offrent aucunes prieres, offrandes ny sacrifices comme à Dieu, & quelqu'uns d'entr'eux le tiennent fort impuissant, au regard de nostre Dieu, duquel ils admiroient les œuvres.

Ils ont bien quelque respect particulier à ces demons ou esprits qu'ils appellent Oki, mais c'est en la mesme maniere que nous auons le nom d'Ange, distinguans le bon du mauuais, || car autant est abominable l'un, comme l'autre est venerable. Aussi ont-ils le bon & le mauuais Oki, tellement qu'en prononçant ce mot Oki ou Ondaki, sans adionction, quoy qu'ordinairement il soit pris en mauuaise part, il peut signifier un grand Ange, un Prophete ou une Diuinité, aussi bien qu'un grand diable, un Medecin ou un esprit furieux & possédé. 495

Ils nous y appelloient aussi quelquesfois, pource que nous leur enseignions des choses qui surpassoient leur capacité & les faisoient entrer en admiration, qui estoit chose aysée veu leur ignorance.

Ils croient qu'en effect il y a de certains esprits qui dominant en un lieu, & d'autres en un autre, les uns aux riuieres, les autres aux rochers, aux arbres, au feu & en plusieurs autres choses materielles, auxquels ils attribuent diuerfes puissances & autorités, les uns sur les voyages, les traictes & commerces, les autres à la pesche, à la guerre, aux festins, és maladies & en plusieurs autres affaires & negoces.

Ils leur offrent parfois du petun & quelque* sortes de prieres & ceremonies ridicules, pour obtenir d'eux ce qu'ils desirent, mais le plus souuent sans profit; il n'y a que les demons qui ne soient pas les bien-venus chez eux, lesquels ils chassent de leur village à force de bruits, pour ce qu'ils leur causent toutes leurs maladies à ce qu'ils disent. Et en effect mon grand oncle Auoindaon, estant tombé malade me prioit de fort bonne grace de ne permettre pas que le demon le fist mourir.

496 || Ils m'ont montré plusieurs puissans rochers sur le chemin de Kebec, auxquels ils croient presider quelque esprit, & entr'autres ils me monstrent un à quelque cent cinquante lieuës de là, qui auoit comme une teste & les deux bras esleuez en haut, & au ventre au milieu de ce grand rocher il y auoit une profonde cauerne de tres-difficile accès. Ils me vouloient persuader & faire croire à toute force avec eux, que ce rocher auoit esté autrefois homme mortel comme nous, & qu'esleuant les bras & les mains en haut, il s'estoit metamorphosé en cette pierre, & deuenue à succession de temps un si puissant rocher, lequel ils ont en veneration & luy offrent du petun en passant

par deuant avec leurs canots , non toutes les fois, mais quand ils doutent que leur voyage doieue reussir ; & lui offrant ce petun qu'ils iettent dans l'eau contre la roche mesme, ils luy disent : tien prend courage & fay que nous ayons bon voyage , avec quelques autres paroles que ie n'entends point, & le Truchement Bruslé duquel nous auons parlé au chapitre precedent nous dit (à sa confusion) d'auoir une fois fait pareille offrande avec eux (de quoy nous le tançâmes fort) & que son voyage luy fut plus profitable qu'aucuns autres qu'il ait iamais faict en tous ces pais-là.

C'est ainsi que le Diable les amuse, les maintient & les conserue dans ses filets & en des superstitions estranges, leur prestant ayde & faueur (comme à gens abandonnez de Dieu) selon la croyance qu'ils luy ont en cecy, comme || aux autres ceremonies & sorcelleries, que leur Oki obserue & leur faict obseruer pour la guerison de leurs maladies & autres necessitez. 497

Ils croient l'immortalité de l'âme, avec tous les autres peuples sauuages, sans faire distinction du bon ou du mauuais, de gloire ou de chastiment, & que partant de ce corps mortel, elle s'en va droicte du costé du Soleil couchant, se resioüir & dancer en la presence d'Youskeha & de sa mere grand Eataentsic, par la route des estoilles qu'ils appellent Atiskeinandahatey & les Montagnais Tchipai Meskenau, le chemin des ames , & nous la voye Lactée ou l'escharpe estoilée & les simples gens le chemin de Saint Jacques. Ils disent que les ames des chiens & des autres animaux y vont aussi par le costé du Soleil leuant, (à

ce que disent les Montagnais), qui croient aller apres leur mort en un certain lieu où elles n'ont aucune neccessité. Je demanday à nos Hurons, quelle estoit la route des ames des chiens, & si elle estoit autre que celle des hommes, ils me dirent qu'ouy, & me monstrent certaines estoilles proches voisines de la voye Lactée, ils me dirent que c'estoit là le chemin qu'elles tenoient, lequel ils appellent Gaguenon andahatey, le chemin des chiens, c'est à dire que les ames des chiens vont encores servir les ames de leurs maistres en l'autre vie, ou du moins qu'elles demeurent avec les ames des autres animaux, dans ce beau pais d'Youskeha où elles se rangent toutes, lequel pais n'est habité que des ames des animaux raisonnables & irraisonnables, & celles des haches, cousteaux
498 || chaudieres & autres choses, qui ont esté offertes aux deffuncts, ou qui sont usées, consommées ou pourries sans qui* s'y mesle aucune chose qui n'ayt premierement gousté de la mort ou de l'aneantissement, c'estoit leur ordinaire responce, lorsque nous leur disions que les fouris mangeoient l'huyle & la galette, & la rouille & pourriture le reste des instrumens, qu'ils enfermoient avec les morts dans le tombeau. Ils croient de plus que les ames en l'autre vie bien qu'immortelles ont encores les mesmes neccessitez du boire & du manger, de se vestir, chasser & pescher, qu'elles auoient lorsqu'elles estoient encores reuestues de ce corps mortel, & que les ames des hommes vont à la chasse des ames des animaux, avec les ames de leurs armes & outils, sans qu'ils puissent donner raison de tant de sottizes, ny si les ames des castors &

eslans qu'ils tuent à la chasse pour leur nourriture, ont encore une autre ame, ou si elles engendrent pour conseruer leur espece, car on ne peut esperer beaucoup de raison de gens nais & nourris dans l'ignorance grossiere du Paganisme, si premierement elles n'ont esté instruites en l'escole de Iesus Christ, & aux sciences qui nous sont necessaires, c'est pourquoy il en faut auoir compassion, & croire que si nous fussions naiz de mesmes parens barbares, nous serions de mesmes eux & peut estre encore pis.

Nous leur parlions souuent du Paradis & comme la demeure des bien heureux estoit dans le Ciel avec Dieu, où ils n'ont aucune ne- || cessité & vivent tous- 499
iours contans. Ils trouuoient cela fort bien & nous en demandoient le chemin, mais ils abhorroient celuy de l'enfer, remply de diables, de feu & de meschans.

I'ay trouué excellent que dans toutes leurs superstitions & soins qu'ils ont des trespassez ils ne sacrifient aucune personne, comme fouloient iadis faire les peuples du Peru en la mort de leur Roy & de leurs Caciques, qui estoient leur Souuerain Prestre, & aussi pour la guerison des malades & le bon succez de leurs entreprises, car lorsque le Roy Guynacapa mourut, il y eut mille personnes de sa maison qui furent tuez & enseuelis avec luy pour le seruir en l'autre vie : & la raison pourquoy ils enterroient ainsi leurs familles & leurs richesses avec eux, estoit pource qu'il leur sembloit quelquesfois voir ceux qui estoient morts aller par leurs possessions, estans parez de ce qu'ils auoient emporté avec eux, & accompagnez de leur famille, à raison de quoy se persuadans qu'en l'autre vie on a

besoin de seruire, d'or, d'argent, & de viures, ils les en pouruoyent le mieux qu'ils pouuoient, comme font nos Hurons les leurs de ce qu'ils peuuent.

Il me vient de refouuenir que lorsque ie parlois au commencement à nos Hurons de la demeure de Dieu, du Ciel, du Paradis, ou* selon l'Apostre l'œil n'a point veu, ny l'entendement humain ne sçauroit comprendre les biens que Dieu a préparé à ceux qui l'ayment, ils me respondoient qu'il ne pouuoit faire beau au lieu d'où la neige, la gresle & la pluye venoient, s'i-
500 imaginans que || tout cela venoit du Paradis, tant ils estoient mauuois Astrologues, mais comme ie ne sçauois pas moy-mesme comme toutes ces influences se forment en l'air, pour n'auoir iamais estudié en aucune de ces sciences, ie me seruis d'un liure que ie portois tousiours avec moy, pour leur donner à entendre, aydé du Truchement, & leur dis : premiere-ment, que le Paradis la demeure des bien heureux faisoit l'unziesme Ciel & qu'au deffous d'iceluy il y en auoit dix autres.

Que le tonnerre estoit un esclat d'une exalaïson enfermée entre deux nuées froides, sortant avec effort pour fuyr son contraire (ce n'est donc point un oyseau comme ils pensent). Que l'esclair, est une exalaïson enflammée, prouenante de la rencontre & conflis des nuées, & la foudre une exalaïson pareille à l'esclair, à sçauoir : toute flamboyante, faisant bresche à la nuée, avec un tres-soudain & grand effort, & a cecy pardeffus l'esclair, qu'elle descend iusques icy bas.

Mais quant aux nuées, ie leur en dis en begayant, tousiours assisté du Truchement ce que mon liure por-

toit, qu'elles estoient un ramas & assemblage de plusieurs vapeurs extraictes de l'eau, & ce en la moienne region de l'air, & que la pluye estoit une effusion d'eau tombant ça bas, prouenant de la dissolution des nuées par la chaleur du Soleil, ou par le choc qu'elles font l'une contre l'autre par l'impetuositè des vents.

Ils me demanderent en suite bien quasi aussi ignorant qu'eux-mesmes, car à peine ay-ie sceu decliner mon nom, en quelque* mois que i'ay esté sous un Maître, pour ce que la liberté m'es- || toit plus chere 501
que la science & mon propre contentement assez innocent, que tout le Latin & l'eloquence d'un Ciceron. O mon Dieu que la ieunesse est mauuais iuge de son bien. Je leur dis que mon liure m'enseignoit que la neige estoit une impression aqueuse engendrée de nuées gelées par le froid, laquelle venant à se dissoudre, tomboit à flocons iusqu'icy bas, & que la gresle n'estoit autre chose qu'une pluie congelée en l'air à mesure qu'elle descouloit de la nuée. Voyez si mon liure dit vray, & ne m'interrogez point là dessus, car comme ie vous ay dit, ie n'ay iamais rien sceu, sinon qu'il vaut mieux cognoistre Iesus Christ & ignorer toutes choses, que de sçauoir toutes choses & ignorer Iesus Christ.

Pour la quantité de la terre considerée en son globe, on la tient de tour, 11259. lieües françoises. Et par ainsi estant comparée au Ciel des estoiles fixes, elle n'est qu'un point, & comme un grain de Coriandre enuironné d'un cerne distant dix mille pas esgalement de luy, qui est à dire, que la terre est merueilleusement petite, encore qu'elle nous semble grande, & que

les Roys & les Princes qui ne font que des petits fourmis au regard de Dieu, ont grand tort d'entreprendre guerre & mettre en hazard leur propre salut, pour si petite chose qu'ils ne peuvent à peine posséder, que la mort ne les engloutisse.

502 Le passe les bornes d'un homme sans estude, mais il faut que ie die encore cecy, que i'ay tasché faire sçavoir à mes Hurons, que la Lune est || estimée quarante fois plus petite que le globe de la terre, & en est esloignée de octante mille deux cents treize lieues. Mais releuons nostre ton plus haut & portons nostre pensée iusques à ce beau Soleil, qui nous esclaire & rait nostre consideration, iusques à l'estimer quelque chose de diuin, i'entends les Payens, & nous trouuerons si les liures ne nous trompent, qu'il est 166. fois plus grand que le globe de la terre, par ainsi le Soleil est prés de sept mille fois plus grand que la Lune. Et par opinion on tient aussi que le Soleil estant monté au plus haut point, est dix-huict fois plus loin de la terre que la Lune. Et pour le comble de son honneur on l'appelle le Roy des estoilles fixes & errantes, estant le plus grand de tous les corps celestes, le plus lumineux & chaleureux sans comparaison, & apres cela ie n'ay plus de loüange à luy dire, sinon qu'il est la figure & l'ombre de nostre vray Soleil de iustice, Iesus qui faict du bien aux bons & aux mauuais sans distinction du fidel ou de l'infidel, mais bien heureux celui qui a tousiours son cœur & sa pensée en luy.

De la creance & vaines opinions des Montagnais de diuerfes deitez. De la creation du monde, & du flux & reflux de la mer.

CHAPITRE XXXI.

Je pensois au commencement ne faire qu'un chapitre de la creance des Hurons & de || celle des Montagnais, mais comme ie l'ay veu grossir sous ma plume au delà de mon dessein i'ay brizé au milieu de la carriere & faict d'un grand chapitre deux petits, afin que l'on puisse mieux comprendre ce que ie dis, car la multitude de la matiere offusque l'esprit & empesche l'entendement de la bien conceuoir, & partant l'on ne trouuera pas mauuais qu'uns * de mes chapitres sont abregez, plus faute de rhetorique que de matiere, ô qu'il y a de personnes riches en paroles & en eloquence, qui diroient des merueilles où je me trouue muet, c'est mon imperfection & mon defaut d'estude. l'auois autrefois appris beaucoup de petits contes fabuleux, touchant la creation du monde & le deluge uniuerfel, que tiennent nos Hurons, lesquels me sont eschappez de la memoire, & de ma plume peur de me meprendre, mais ie diray auec plus d'assurance ce peu que i'en ay sceu de nos Montagnais, pour en auoir eu la memoire rafraichie en discourant auec nos Freres.

503

Mais au prealable, il faut que ie vous die de nos Canadiens ce que i'ay remarqué en nos Hurons, qu'il n'y a ny accord ny apparence en ce qu'ils nous

content des Deitez ou causes supremes qu'ils reconnoissent, Autheurs, Createurs & Reparateurs de cet Uniuers, car si l'un dit une chose d'une façon, l'autre en parle tout autrement, & ay veu en eux ce qui se dit des heretiques de nostre temps, desquels si les uns aduoient Calvin ou Luther pour leur Apôtre, les autres les reiettent comme des vilains || & infames, qui n'ont fait banqueroute à l'Eglise que pour leur ventre, ainsi en est-il generalement de tous les desuoyez, i'ay sceu mesme d'un honneste homme qui a demeuré deux ans à Constantinople, qu'il y a des Turcs qui se gaussent plaisamment, mais en cachette, de leur Mahomet, & d'autres le tiennent pour le premier Prophete de Dieu, & Iesus Christ pour le second, c'est le mal-heur de ceux qui ne suiuent point la vertu & n'ont point Dieu pour but de leurs actions, de se tromper de la sorte.

Nos Montagnais reconnoissent trois Deitez, sçauoir Atahocan, son fils & Messou, representant l'image de la tres-sainte Trinité, mais il faut dire de plus qu'ils confessent une mere, à laquelle ils ne donnent point de nom, d'autant qu'elle ne gouuerne rien & semble représenter en quelque chose la Mere de Nostre Seigneur Iesus Christ. I'ay leu autrefois l'histoire de la Chine, où i'ay remarqué qu'entre leurs principales Idoles, ils en ont une qui a trois testes, lesquelles se regardent l'une l'autre comme n'ayant qu'une mesme volonté, puissance, aage & autorité, quoy que distinctes, non plus que le Pere n'est pas le Fils, ny le Fils le S. Esprit, un seul Dieu en trois personnes.

Nos Montagnais attribuent la creation & le gouuer-

nement du Ciel à Atohacan *, mais ils font encores dans les admirations comment il l'a pu faire, veu sa hauteur, la quantité des planettes & les Cieux d'infinies distances, où nous ne pouuons aller qu'avec la pensée.

|| Quelqu'uns ont voulu dire que le fils auquel ils 505 ne donnent point de nom particulier, gouuerne la terre & la mer, mais d'autres & avec plus d'apparence en attribuent la creation, la conseruation & le gouuernement à Messou, lequel Messou est quelquefois pris pour un bon Ange, car ils disent qu'il est tousiours avec eux, & le Manitou aussi. Ils tiennent ces Deitez tres-riches, & qu'elles ne peuuent iamais auoir de necessité, ayans puissance de leur ayder, bien qu'ils ne leur offrent ny sacrifices ny prieres, comme nous faisons à nostre Dieu.

Ils disent qu'ils font venir le beau temps & la pluye quand il est necessaire, mais si la chose arriue hors de saison, ou qu'elle apporte du dommage à leur bled, à leur chasse ou à la pesche, ou qu'il se fasse de grands coups de vents qui les empeschent de nauiger, ils attribuent tout ce mal-là au Manitou, qui est le Diable, lequel ils disent estre tousiours meschant.

Pour la creation ils tiennent qu'auant que les Deitez eussent formé ce monde, elles estoient toutes trois dans un canot sur les eauës avec une petite beste, qu'ils appellent Achagache, qui peut estre comme une blette un peu plus grosse, & que la iettant à l'eau elle alla au fond, d'où elle rapporta en ses pieds un peu de terre, de laquelle Messou en prist une partie & en fit une boulle toute ronde, laquelle il souffla tant

506 qu'elle grossissoit à veuë d'œil, & l'ayant bien soufflée il la fit si || grosse qu'elle deuint la terre comme elle est à present.

Du reste du morceau de terre il en fit un petit homme auec de la salie qu'il cracha dans sa main & puis le souffla tant qu'il deuint grand, estant grand il luy donna la parole, en lui soufflant dans la bouche. Voilà des sentiments & des pensées qui ne sont pas trop esloignées de la verité de la chose pour des Sauvages qui n'ont iamais esté instruits, car il ne se lit point que iamais les Apostres, leurs Disciples, ny aucun Religieux auant nous, ayent passé en ces pays-là pour leur prescher la parole de Dieu, ny autrement.

Pour la creation de la femme, ils disent que le Messou remit cette petite beste à l'eau qui en rapporta encore de la terre, de laquelle il fit une femme de la mesme sorte qu'il auoit fait l'homme, puis demeurans ensemble sur la terre, ils eurent quantité d'enfans, & leurs enfans en eurent d'autres; de sçauoir leurs noms ils n'en sçauent aucuns, leurs peres ny leurs meres ne leur en ayans pas appris, pour les auoir eux-mesmes ignorez, comme auoient fait leurs predecesseurs.

Et disent de plus que tous ces enfans-là furent presque tous noyez, à cause qu'ils estoient trop meschans. Il en resta seulement cinq, sçauoir; trois hommes & deux femmes, lesquels s'estans sauuez dans un canot se tindrent tousiours sur les eauës, & voicy comme la chose arriua à leur dire: Ce Messou allant à la chasse,
507 ses loups ceruiers dont || il se seruoit au lieu de chiens, estans entrez dans un grand lac ils y furent arrestez.

Le Messou les cherchant partout, un oyseau lui dit qu'il les voyoit au milieu de ce lac, il y entre pour les retirer, mais ce lac venant à se desgorger, couvrit la terre, & abyfma le monde, & generalement tous les arbres qu'elle auoit produit d'elle-mefme en furent cachez, & leurs branches pourries dans les eaux ny restant que le tronc. Apres que les eaux se furent retirées, ce Messou tira des fiefches à ces troncs d'arbres, lesquelles se conuertirent en branches, se vengea de ceux qui auoient arresté ses loups ceruiers, & espoufa une ratte musquée, de laquelle il eut des enfans qui ont aydé à repeupler le monde, se difent quelqu'uns; mais d'autres tiennent que ce Messou ne se maria point, & qu'il n'y resta pour la reparation du monde que ces cinq perfonnes efchappées du deluge, d'où appert qu'ils ont quelque tradition de cette inondation uniuerfelle qui arriua du temps de Noë.

Ils tiennent que ces cinq s'en allerent bien loing chercher le Messou, qui estoit Dieu, lequel ils ne pouuoient rencontrer, enfin apres auoir bien cherché sur les eaux, ils arriuerent en un lieu d'où les eaux s'estoient retirées, & y auoit terre ferme, sur laquelle ils trouuerent un homme, auquel ils demanderent s'il estoit ce Messou, il leur respondit que ouy, lors ils luy demanderent du tabac ou petun pour petuner, il leur en donna & || comme ils eurent petuné ils luy 508
presenterent le calumet qu'il prift & le cassa, alors ils luy dirent qu'il n'estoit pas le vray Messou, car il n'est point meschant, mais plustoft le Manitou, c'est pourquoy ils le quitterent là, & s'en allerent plus loing, où ils rencontrerent un grand homme qui ne

parloit point, mais leur fit signe de la main. Ils furent à luy, & l'ayant abordé il leur presenta de grandes chaudieres pleines de viandes, mais comme il ne parloit point ils estoient bien empeschez; il survint là un homme qui leur demanda où ils alloient, ils respondirent qu'ils cherchoient Messou, lors il leur dit, vous l'avez trouué, & puis leur donna bien à manger de fort bonnes viandes, & entr'autres il leur en donna d'une qui n'estoit pas plus grande que l'ongle, de laquelle ils auoient beau manger elle ne diminuoit point, & auoit le goust de toutes sortes de viandes, comme d'eslan, d'orus*, de caribouft, lieures, perdrix, &c.

Après qu'ils eurent bien mangé il leur demanda s'ils vouloient voir quelque chose de beau, ils dirent que ouy, aussitost il fit venir quantité d'animaux de toutes sortes, qui dancèrent deuant eux, & les arbres aussi. Après auoir veu tout cela il les congedia, & leur dit qu'ils n'en parlaissent à personne, & ce qui les estonna dauantage, fut que cet autre ne parla iamais, mais auoit tousiours les yeux etincelans & comme pleins de feu.

509 Cela fait ils s'en reuindrent par une petite || riuiera (car l'eau n'estoit plus sur la terre, en laquelle ils rencontrèrent un petit Islet sur lequel il n'y auoit personne, n'ayans mesme point veu de pistes d'hommes le long du bord de l'eau qu'ils auoient passée. Ils demurerent sur cest Islet, où là estant y vint des Manitous (qui sont des Diables) qui eurent affaires à leurs femmes, dont elles eurent des enfans, lesquels ont repeuplé le monde peu à peu comme il est.

Pour la mer, i'ay dit que c'est le Fils qui la gou-
uerne, & semblablement la terre, mais ils disent
qu'ayant esté bonne à boire au commencement elle
deuint fallée & amere par cet accident. Il arriua un
iour que le Nikycou (qui est la loutre) ayant mordu la
Ouynefque, qui est une petite beste fort puante, que
nous appellons autrement l'enfant du Diable à cause
de ses mauuaïses qualitez, ce * loutre l'ayant morduë,
il eut la gueule infecte & puante de son orduze qu'il
luy ietta, escumant ainsi il s'alla lauer dans la mer, &
la rendit fallée & de mauuais goust, comme elle est.

Ils disent en outre, que tous les animaux de chaque
espece ont un frere aîné, qui est comme le principe,
& comme l'origine de tous les indiuidus, & que ce
frere aîné est merueilleusement puissant & grand,
l'aîné des Castors, disent-ils, est peut-estre aussi gros
qu'une cabane, quoy que les cadets (s'entend les Cas-
tors ordinaires) ne soient pas plus gros qu'un petit
mouton : or ces aînez de tous || les animaux sont les 510
cadets du Messou (le voilà bien apparenté). Si quel-
qu'un void en dormant l'aîné, ou le principe de
quelques animaux, il fera bonne chasse, disent-ils,
s'il void l'aîné des Castors, il prendra des Castors,
s'il void l'aîné des Eslans, il prendra des Eslans,
iouissans des cadets, par la faueur de leur aîné qu'ils
ont veu en songe ; mais quand on leur demande ou *
sont ces aînez ils se trouuent bien empeschez, con-
fessans eux-mêmes qu'ils ne sçauent où ils sont sinon
que les aînez des oyseaux sont au ciel & les aînez
des autres animaux sont dans les eaux, mais l'Alco-
ran de Mahomet dit bien mieux que les bestes sont

dans le Paradis, & que ce grand coq, l'aîné de tous les coqs, prie pour tous ses freres, & que quand il chante, tous les coqs de la terre luy respondent, & chantent comme luy par une correspondance que les animaux de la terre ont avec ceux du Ciel, qui prient pour eux.

On dit de plus que nos Montagnais reconnoissent deux principes des saisons, l'un s'appelle Nipinoukhe, c'est celuy qui ramene le Printemps & l'Esté, l'autre s'appelle Pipounoukhe, qui ramene la saison froide. Ils soustiennent bien qu'ils sont viuels, mais ils ne sçauent pas comme ils sont faits, s'ils sont hommes, ou animaux, ny de quelle espèce, & disent qu'ils les entendent parler ou bruire, notamment à leur venuë, sans pouoir distinguer ce qu'ils disent; pour leur
511 demeure, ils partagent le monde entr'eux || l'un se tenant d'un costé, l'autre de l'autre, & quand le temps de leur station, qui est aux deux bouts du monde, est expiré, l'un passe à la place de l'autre, se succedant mutuellement. Quand Nipinoukhe reuiet, il ramene avec soy la chaleur, les oyseaux, la verdure, il rend la vie & la beauté au monde, mais Pipounoukhe rauage tout, estant accompagné de vents, de froids, de glaces, de neiges & des autres appanages de l'Hyuer.

Pour le flux & reflux de la mer, comme ils tiennent que l'eauë a une ame immortelle qui luy donne ses mouuemens, ils ne s'estonnent pas tant de ce flux & reflux, comme firent iadis nos Hurons arriuant avec nous à Kebec, lesquels encor bien qu'avec nos Montagnais ils croyent à l'eauë une ame viuante, ils

crurent nostre riuere de bien plus grand esprit que celles de leur pays, qui n'ont pas de flux & reflux pour estre trop esloignées de la mer, & m'en demandoient des raisons, non seulement, mais ils eussent bien desiré me voir raisonner avec cette eauë, & luy demander à elle-mesme, pourquoy ses diuerfes allées & venuës contraires, & à quel dessein, effects qu'ils admirerent plustost que de les pouuoir comprendre, ne les comprenans pas moy-mesme pour estre au delà de ma capacité, & de celle des sçauans.

On tient pour certain qu'Aristote se precipita dans l'Euripe, desirant que l'Euripe le comprit, puis qu'il ne pouuoit comprendre les principes & les raisons des mouuemens || d'iceluy. Qui est-ce aussi qui depuis 512 ce grand Philosophe a pû nous donner une raison certaine du mouuement admirable de cet espouuentable Ocean ? mouuement qui ne se fait pas du pole Arctique iusques au pole Antarctique, comme quelqu'uns se sont persuadez. Que si cet element ne faisoit que rouler du Nort au Sud, & retourner du Sud au Nort, il n'y auroit de quoy tant admirer : mais la merueille est que la mer prenant son cours vers le pole Antarctique, qui est celui-là qui va du costé du Midy, au mesme temps elle vient vers l'Arctique qui luy est opposé, c'est à dire qui est du costé du Septentrion, & par ainsi elle a des mouuemens contraires (bien qu'en diuerfes parties) en mesme temps, & à l'instant qu'elle se retire de nostre pole Arctique, elle retourne aussi de l'Antarctique, refluant tant d'une part que d'autre, au milieu de la mer : où les marées, & reflux venant à s'entrecroiser sous la ligne Equinoctiale, incon-

tinent la mer vient à bouffir, s'enfler & grossir aussi long temps que le reflux se fait. Et de rechef la mer estant estrangement enflée, & esleuée comme de tres-hautes Montagnes, elle commence aussitost à se dilater & abaisser. Tant plus elle se dilate, tant plus elle s'abaisse au dessous de la ligne; & d'autant qu'elle s'abaisse en ce milieu du monde, plus elle monte & se dilate d'une part & d'autre vers les deux poles susdits, roullant dessus les sables, inondans les campagnes, 513 & esleuans de toutes parts iusques à || Lebe venant. Lorsqu'elle se dilate ainsi vers nous, & autres extremités de la mer, on l'appelle flux, & reflux quand elle se retire vers l'Equinoctiale.

Ce flux & reflux se fait deux fois pendant vingt-quatre heures. Car en cinq heures ou environ, la mer fluë vers le Nort & vers le Sud, & en quelque six à sept heures elle fait son reflux. Et comme l'estat de la Lune n'est egal ou pareil, mais irregulier en son croissant & décroissant, ainsi le mouuement de la mer, & l'experimentons en nostre petite riuere de saint Charles, tous les quartiers de la Lune, & les mois de l'année, & principalement en la pleine Lune, où nous voyons l'eau s'esleuer le plus vers nostre Conuent, ce qui nous obligeoit en ces temps-là, de ne rien laisser de nos meubles & ustencilles, que fort esloignez du bord de la riuere.

Finissons ce chapitre de la creance & des superstitions de nos Montagnais, par cette conclusion, que qui voudroit faire estat de les obseruer toutes il en faudroit faire un iuste volume à part, tant elles sont en grand nombre, mais comme la lecture n'en seroit

agreable ny utile, ie me contente de ce que i'en ay
elcrit comme suffisant, & finy par cette priere que ie
fais à Dieu, de leur donner lumiere & cognoissance
de leur aueuglement, qui les porte à ignorer le vray
Dieu, & attribuer des puissances diuines à des choses
insensibles, iusques à croire || que la neige & la gresle 514
ont une ame qui a cognoissance & intelligence, &
s'offence de la lumiere & clarté des chandelles &
fallots, auec quoy ces pauüres gens n'oferoient sortir
la nuit quand il neige, ou gresle, peur que cette ame
en aduertisse les animaux qui prendroient la fuitte.
Tiennent aussi que les chiens ne doiuent ronger les
os des castors, des oyseaux ny des autres animaux
pris au lacet. Que d'autres ne doiuent non plus estre
iettez dans le feu, & que si on manque à la moindre
obseruation de leurs folles opinions, que c'est fait de
leur chasse, & de leur vie, & que tout ira s'en dessus
dessous, & à contrepoil de leur intention.

*De la sainte Oraison. De l'apparition des Esprits,
& du grand Capitaine Auoindaon.*

CHAPITRE XXXII.

Sans Oraison la vie de l'homme est miserable & sa
fin malheureuse, disoit le B. Pere Barthelemy Solu-
tue. Il me semble auoir autrefois leu, aussi bien
qu'ouy dire, que ce grand Empereur Charles le

Quint Roy des Espagnes estant couché au lit de mort,
515 & prest de rendre son ame à || Dieu le Createur, fut
prié par quelqu'uns de ses amis plus familiers de leur
dire qu'el * estoit la chose qui plus l'auoit contenté
en ce monde, & qu'il ne leur dit autre chose, l'Orai-
son : Dieu m'a fait la grace, disoit-il, que depuis
l'aage de vingt-trois ans, iusques à present, iamaïs ie
n'ay passé un seul iour sans auoir fait quelque peu
d'Oraison mentale, laquelle m'a tellement seruy que
ce resouuenir de Dieu m'a tousiours consolé en mes
ennuys, m'a fortifié en mes disgraces, m'a donné
force contre le peché, & pour le comble de mon bon-
heur, elle m'a retiré des tracas du monde, & des tu-
multes de la terre, pour me colloquer dans ce lieu de
repos, d'où i'espere moyennant la grace de Nostre Sei-
gneur, aller en Paradis.

C'est une chose admirable, & un prodige merueil-
leux, qu'un Prince si grand, & un Monarque si puis-
sant, enuironné de tant d'ennemis, & ayant de si
grandes, & si puissantes armées à gouuerner, par
mer & par terre, n'aye pû dans le gouuernement
d'un si grand Empire, estre diuertý pour un seul iour
du seruice & deuoir qu'il deuoit à son Dieu, à la con-
fusion de nous autres petits vermisseaux de terre, qui
perdons si aysement cette presence tant necessaire d'un
Dieu, pour le moindre petit diuertissement qui nous
arriue. C'est mon regret & mon desplaisir, qui me
516 fait crier à vous Seigneur, à ce qu'il || vous plaise nous
faire la grace que l'exemple de ce Prince serue à nos-
tre salut, & non point à nostre confusion, car si nous
sommes soigneux de nourrir nostre corps, pourquoy

nostre ame créée à vostre Image & semblance, manquera-elle de son alliment spirituel, car de mesme que la gorge est le canal par le moyen duquel l'estomach reçoit sa nourriture corporelle, l'Oraison est le conduit par lequel vostre diuine Maïesté communique ses graces & ses dons spirituels à l'ame, & comme sans cette gorge l'estomach ne receuroit aucune nourriture, ny vie, aussi sans l'Oraison, l'ame meurt à la grace, & ne peut auoir de vie pour le Paradis.

Nos pauvres Sauuages ignorans encore la maniere d'adorer & seruir Dieu, auoient souuent recours à nos prieres, & ayans par plusieurs fois experimenté le secours & l'assistance que nous leur promettions d'en haut, lorsqu'ils viuoient en gens de bien, & dans les termes que leur prescriuions, aduoüoient franchement que nos prieres auoient plus d'efficace que tout leur chant, leurs ceremonies, & tous les tintamarres de leurs Medecins, & se resioüissoient de nous ouyr chanter des Hymnes & Pseaumes, à la louange de Dieu, pendant lesquels (s'ils se trouuoient presens), ils gardoient estroictement le silence, & se rendoient attentifs, pour le moins au son, & à la voix, qui les || contentoit fort.

517

S'ils se presentoient à la porte de nostre cabane, nos prieres commencées, ils se donnoient la patience qu'elles fussent acheuées, ou s'en retournoient en paix, sçachant desia que nous ne deuions pas estre interrompus en une si bonne action, & que d'entrer de force, ou par importunité, estoit chose estimée mesme incivile entr'eux & un obstacle aux bons effets de la priere, tellement qu'ils nous donnoient du

temps pour prier Dieu , & vaquer en paix à nos Offices diuins. Nous aydant en cela la coustume qu'ils ont de n'admettre aucun dans leurs cabanes, lorsqu'ils y chantent les malades, ou que les mots du festin ont esté prononcez.

Lorsque la Sainte Messe se disoit dans nostre cabane, ils n'y assistoient non plus, car elle s'y disoit tousiours la porte fermée, ou si matin qu'ils n'en voyoient rien, non seulement pour ce qu'ils estoient incapables d'y assister, comme infidelles, mais aussi pour une apprehension que quelques* malicieux nous desfrobaist nostre Calice, qu'ils appelloient petite chaudiere, & n'en eussent point fait de scrupule: pour nostre voile de Calice, nous leur monstions assez librement, avec le beau chasuble que la Reyne nous auoit donné, qu'ils admiroient avec raison, & trou-
518 uoient riche par dessus tout ce qu'ils auoient || de plus rare, & nous venoient souuent supplier de le faire voir à leurs malades, la seule veuë desquels* les consoloit, & leur sembloit adoucir leurs douleurs. La bonne femme du Sauuage du Pere Ioseph, en auoit desrobé l'Etole, & cachée au fond d'un tonneau, mais après l'auoir longtemps priée & coniu-rée, car elle estoit tousiours sur la negatiue, elle nous la rendit enfin, disant qu'elle l'auoit retirée des mains de quelque volleur de la Nation du Petun, mais c'estoit elle-mesme qui en auoit fait le vol, ne pensant pas que nous y deussions prendre garde, & c'est en quoy elle se trompoit.

Auoindaon grand Capitaine de la ville Saint Ioseph, auoit tant d'affection pour nous, qu'il nous ser-

uoit comme de pere syndique dans le pays, & nous voyoit aussi souuent qu'il croyoit ne nous estre point importun, & nous trouuans par-fois de genouils prians Dieu, il s'y mettoit auprés de nous, les mains ioinctes, avec une posture qui donnoit de la deuotion, & ne pouuans d'auantage*, il taschoit serieusement de contrefaire nos gestes & ceremonies, remuant les leures, puis esleuoit les mains & les yeux au Ciel, & y perseueroit iusques à la fin de nos offices & Oraisons, qui estoient assez longues, & luy aagé d'environ soixante & quinze ans. O mon Dieu que cet exemple deuroit confondre les Chrestiens! & que nous dira ce bon vieillard Sauuage, non encore baptisé, au iour du Iugement, de nous voir plus negligens d'aymer & seruir Dieu, que nous congnoissons, & duquel nous receuons iournellement tant de graces, que luy qui n'auoit iamais esté instruit que dans l'escole de la gentilité, & ne le cognoissoit encore qu'au trauers les espaisnes tenebres de son ignorance. 519

Mon Dieu, refueillez nos tiedeurs, & nous eschauffez du feu de vostre diuin amour, car nous sommes pour la pieté, en quelque chose plus froids que les Sauuages mesmes. Ce bon homme m'importuna fort de luy donner un petit Agnus Dei, qu'il porta à son col, avec tant de respect & de deuotion, qu'il n'y auoit aucun François qui en fist plus d'estat, non pour la beauté de la foye de laquelle il estoit enuéléppé, mais pour la croyance qu'il y auoit, lequel il conseruoit tellement que peur de le perdre, il le fit encore couvrir d'un autre morceau d'estoffe.

Il nous pria fort de luy permettre d'assister à la Sainte Messe, pour y prier Dieu avec nous, mais comme nous luy eufmes dit qu'il ne pouuoit, n'estant pas baptisé, il nous supplioit qu'on le baptisast
520 pour y pouuoir assister, & faire au reste com- || me nous. Et comme il estoit tout plein de bonne volonté, il ne cherchoit que l'occasion de nous faire plaisir, & demandoit de coucher dans nostre cabane, lorsqu'en l'absence de mes confreres i'y restois seul la nuit. Le luy en demandois la raison, & s'il croyoit m'obliger en cela, il me disoit qu'il apprehendoit quelque accident pour moy, particulièrement au temps que les Hiroquois estoient entrez dans leurs terres, & qu'ils me pourroient aysement prendre, ou me tuer dans nostre cabane, sans pouuoir estre secouru de personne, & que de plus les esprits malins qui les inquietoient me pourroient aussi donner de la frayeur, s'ils venoient à s'apparoir à moy, ou à me faire entendre de leurs voix, comme ils font en diuerfes contrées, & sous diuerfes figures. Je le remerciois de sa bonne volonté, & l'asseurois que ie n'auois aucune apprehension, ny des Hiroquois, ny des esprits malins, & que ie voulois demeurer seul la nuit dans nostre cabane, en silence, prieres & Oraisons. Il me repliquoit : mon nepueu, ie ne parleray point & ne prieray Iesus avec toy, souffre-moy seulement en ta compagnie pour cette nuit, car tu nous es cher, & crains qu'il ne t'arriue du mal, ou en effet, ou d'apprehension. Je le remer-
521 ciois de rechef, le renuoyois au bourg, & || demourois seul à la garde de Nostre Seigneur & de mon bon Ange, car ie ne iugeois pas necessaire d'auoir autre

garde avec moy, & puis de mon naturel ie suis assez peu apprehensif, Dieu mercy.

Il y en a qui s'imaginent que les païs sauvages font tout plains de demons, & que ces pauvres gens en font continuellement tourmentez & vexez, cela est bon pour le païs de ceux qui les adorent, comme faisoient anciennement les Mexicains, mais pour nos Hurons, ils les croient meschans & ne les adorent aucunement encores qu'il le semblent faire aux offrandes qu'ils font en des lieux particuliers, comme j'ay dit ailleurs, & si Sathan leur apparoit comme il faict à quelqu'uns, ce n'est pas tousiours sous une forme hydeuse & espouventable, mais ordinairement sous une forme humaine, ou de leurs parens & amis defuncts, & quelquefois en songe seulement, principalement aux femmes, où ils se font ouyr de la voix, & comme ils la diuersifient, tantost triste & plaintive, & tantost gaye & ioyeuse, avec des risées, sans qu'on y puisse rien comprendre, ny qu'on apperçoive aucune chose. Les Sauvages m'en demandoient l'interpretation, & me servant dextrement de l'occasion, ie leur disois que ces voix tristes & lamentables de leurs parens & amis deffuncts, n'estoient autres que des regrets & desplaisirs de leur damnation, pour n'avoir pas esté baptizez & vescu selon la loy que le Fils de Dieu nous a enseignée par ses Apostres. Et que pour ce qui estoit de ces ris & voix de || resjouissance, cela 522 ne procedoit que du malin esprit, qui leur vouloit faire croire par là, contre toute verité que leurs parens estoient bien-heureux, & iouïssent de la felicité eternelle, afin de les diuertir eux-mesmes de la voye

de Dieu, les obliger à la mesme vie, les maintenir dans les mesmes vices, & les entrainer en la mesme damnation avec leurs parens & amys deffuncts, tellement que les pauvres Sauvages par ceste responce detestans ces cachots tenebreux, frappaient de la main doucement contre leur bouche & disoient ho, ho, ho, ho, ho. Danstan téonguiandé, voylà qui n'est pas bien, voylà qui ne vaut rien, & ils auoient raison.

Il arriue quelquefois que le diable pere de mensonge dit des veritez, mais cela luy est si rare, qu'il n'en diroit iamais s'il n'y esperoit du profit, ou que Dieu ne luy contraignit, aussi ne le doit-on croire, ny l'escouter, que comme on doit faire un demon, en bouchant ses oreilles. Un honneste gentilhomme de nos amis, nommé le sieur du Vernet, demeurant avec nous au pais des Hurons, nous dit un iour que comme il estoit dans la cabane d'une Sauvagesse vers le Bresil, qu'un demon vint frapper trois grands coups sur la couverture de la cabane, & que la Sauvagesse qui cognut que c'estoit son demon, entra dés aussitost dans sa petite tour d'escorces, où elle auoit accoustumé de recevoir ses oracles & entendre les discours de ce malin esprit. Ce bon gentilhomme presta l'oreille, & escoustant le colloque, entendit le diable qui se plaignoit tout haut, 523 d'estre grandement fati- || gué, & que son seul respect l'auoit amené là d'un loingtain pais, d'où il venoit de guerir des malades (ô le malheureux medecin). Apres auoir encor long temps discouru avec une voix assez basse, il dit enfin à cette Magicienne qu'il y auoit trois Nauires François en mer, qui arriueroient bientôt, ce qui fut trouué veritable, car à trois ou quatre

iours de là ils arriuerent, & après que la Sauuageſſe l'eut remercié & faiſt ſes demandes, le demon s'en retourna dans les enfers & ledit ſieur du Vernet dans les Nauires nouuellement arriuez.

Ce meſme gentilhomme nous dit, qu'il auoit remarqué en ſes Sauuages bien que tout nuds, hommes, femmes & enfans, que iamais les femmes ne cognoiſſoient d'autres hommes que leurs propres maris, leſquels en eſtoient ſi ialoux, qu'ils n'euffent ſouffert pour choſe du monde qu'un autre eut abuſé de leur couche, & d'abondant que tous ſes peuples, par une ſuperſtition payenne, s'alloient tous les iours lauer à la riuiera dés qu'ils eſtoient ſortis du liſt & ne nous en ſceut donner autre raiſon, ſinon celle de leur antiquité, pour ſe nettoyer du peché.

Ce n'eſt pas ſeulement aux peuples infidelles & barbares, que le diable apparoiſt ſous diuerſes formes & figures, mais auſſi à pluſieurs Chreſtiens & Religieux. Depuis quelques années ença, i'ay appris d'un bon Pere des noſtres de la Prouince de Flandre, que demeurant de communauté dans un Conuent de la même Prouince. Il * y eut un ieune Nouice lequel ſe || promenant ſeul dans le iardin, & preſtant trop inconfiderement la penſée à la tentation, qui luy remettoit en memoire les grands biens qu'il auoit laiffé au monde, & que s'il y fuſt demeuré qu'il eut eſté riche & opulent, au lieu d'une extreme pauureté qu'il embraiſſoit, eut eſté bien monté au lieu d'aller pieds nuds, & eſtimé au lieu d'eſtre meſpriſé, dont le diable prenant occaſion luy eſtourdit l'eſprit & le plongeait dans une telle melancolie, que mepriſans en ſon ame

524

les actions vertueuses de la sainte Religion, il aspira aux plaisirs mondains de telle sorte, que le diable pour le perdre davantage, luy fist apparoir un gros cheual noir bien équipé, sellé & bridé, garny d'une bonne bougette à l'arçon de la selle, qui sembloit pleine d'escus, le Nouice grandement effrayé d'une apparition si inopinée rentrant en luy-mesme s'enfuit au Couvent, où n'ayant pû dissimuler sa peur, fut commandé par le Superieur de luy dire le suiet de son estonnement, ce qu'ayant fait encor tout tremblant, fut doucement disposé à rendre l'habit de la Sainte Religion, & charitablement aduertý que l'ordre n'admettoit que ceux qui batailloient & resistoient vaillamment à l'ennemy, & non ceux qui adheroient à leurs tentations. Il rendit donc l'habit bien qu'avec regret, & fut renuoyé au monde, où il vit, tousiours un peu troublé & inquieté de ceste apparition.

Il a du depuis fait de grands efforts pour rentrer en l'ordre, mais il n'a pu venir à chef de ses preten-
525 sions, pour apprendre aux Nouices || & nouveaux champions en la milice de nostre Seigneur d'estre tousiours sur leur garde, & de resister aux tentations du malin esprit dès l'instant qu'elles se presentent, peur de tomber en pareil inconuenient & mal-heur de ce Religieux, car le diable ne dort iamais.

Il y a d'autres apparitions qui arriuent, mais à des personnes plus aduancées à la vertu, par de rudes combats & des prises estranges avec cet esprit malin, que Dieu permet pour les faire meriter & affermir dans la mesme vertu.

Depuis quelques années ença, nous auons eu en

nostre Conuent de Paris, un de nos Religieux nommé Frere Bonaventure, natif d'Amiens, tellement poursuivy & molesté par l'ennemy du genre humain, s'y * qu'à peine luy laissoit-il prendre un peu de relasche, de sorte que tous les Religieux & principalement les Nouices, comme nouueaux apprentifs en la voye de Dieu, en restoient tous effrayez & n'ozoient plus se tenir seuls la nuit dans leurs cellules, s'ils n'auoient le soir esté asseurez par leur Pere maistre & receu sa benediction.

Combien de fois on a veu ce pauvre Frere meurtry de coups & esgratigné comme d'un animal meschant, on a ouy quelquefois des chaînes de fer rouller par le Conuent, & des tintamarres effroyables, que ce malin esprit proche les bons iours principalement, faisoit en la poursuite de ce bon Religieux, pour l'espouenter & luy faire quitter ses oraïsons & l'exercice de ses mortifications, pendant lesquelles on l'a souuentefois veu rauy en extase || deux ou trois fois le 526 iour. Dieu m'a faict la grace de m'y estre quelquefois trouué present & en des iubilations admirables où sa voix egallement deuote avec ses parolles, sembloient celles d'un Ange du Ciel, tant elle estoit douce & rauissante.

Ce malin esprit inuenta un iour une estrange maniere de le vexer & luy donner peine, car comme il luy en vouloit, il ne cherchoit que l'occasion de luy mal faire & le faire mourir s'il eut pû. Il y auoit une grande Croix dans la cellule de ce bon Religieux, deuant laquelle il auoit accoustumée de se prosterner & faire ses oraïsons, le diable desirant de le faire mourir,

prit des cordes & l'attachâ pieds & poings liez sur ceste Croix, en forte qu'il n'eust sceu se bouger ny remuer, puis luy mist une corde au col, & la ferra de si près qu'il l'en pensa estrangler, & pour empescher qu'on ne le secourut (malice infernale) il ferma la porte par dedans en telle maniere, que le superieur fut contrainct d'y faire entrer un Religieux par la fenestre avec une eschelle, où la porte ouuerte ce pauvre Frere fut trouué comme mort, & destaché fut mis sur sa couche, d'où reuenu à foy, il louâ Dieu & luy rendit graces infinies d'auoir combatu pour luy & deliuré son ame d'un si puissant ennemy.

Dieu tres-bon ne permet iamais que nous soyons tentez au delà de nos forces, il veut que nous soyons
527 esprouuez & non point sur- || montez, car il n'y a que celui qui le veut qui le puisse estre. Les esprits infernaux desesperés de pouuoir rien gagner sur ceste belle ame, que plustost ils luy augmentoient ses couronnes & merites, un d'iceux en guise d'un Courtisan s'adressa un iour à l'un de nos Nouices auquel n'ayant pû mettre en l'esprit de quitter la sainte Religion, le batit de telle sorte que le Reverend Pere Prouincial entendant les coups de sa chambre, accourut promptement le secourir, mais à son approche ce feint Courtisan disparut, de quoy le Nouice rendit graces à Dieu & audit Pere, auquel il compta l'histoire.

Je pourrois encore icy rapporter plusieurs autres apparitions & combats des demons à l'encontre des Religieux, mais comme ce n'est pas mon suiet & que cela est assez ordinaire, ie me contente pour le present

des deux fufdites, lesquelles doiuent fuffire, l'une pour nous faire tenir fur nos gardes & refifter fortement à l'ennemy dés qu'il nous approche par quelque tentation, & l'autre pour nous apprendre qu'il y a tousiours à combatre pendant que nous fommes en ce monde, & que tant plus nous approchons de Dieu, plus puiffamment le diable nous affaille, mais avec la grace de Noftre Seigneur, nous luy pouuons refifter, & dire avec S. Paul, ie puis tout en celuy qui me donne confort.

|| *Durecours que les Sauuages auoient à nos prieres. 528*
De la creance qu'ils nous auoient, & où ils croyent
que le Soleil fe couche.

CHAPITRE XXXIII.

Priez les uns pour les autres afin que vous foyez fauuez, difoit l'Apoftre Sainct Iacques. Je ne m'estendray pas dauantage pour vous faire voir combien merite celuy qui prie pour fon prochain, que de vous rapporter une memorable fentence de la Bien-heureufe Sainte Angelique de Foligny laquelle a autant grauement que veritablement dit ces mots dignes de fa perfection : peut-eftre que l'on fe mocquera de moy de ce que ie vay vous dire, mais neantmoins il eft vray que i'ay receu plus de graces de Dieu, priant pour autruy, que priant pour moy mefmes*.

Ce qui fe confirme par l'hiftoire fuiuante extraicte

des Croniques de nostre Saint Ordre, après laquelle il ne faut plus de preuue ny d'autre tesmoignage du bien qui nous reuiet de prier pour autrui, quoy que nous soyons grand * pescheurs, car Dieu ne se laisse iamais vaincre de courtoisie, & est tousiours prest à donner pour peu qu'on le prie avec foy. Un certain
529 Religieux & parfaict Frere Mineur || homme de tres-saincte vie, prioit ordinairement tous ceux à qui il parloit d'auoir memoire de luy en leurs prieres. Aduint un iour, comme il entroit en quelque ville, qu'il rencontra une femme fort vitieuse & mal viuante, qui le saluant, luy rendit aussi tost le reciproque, & la pria tres-humblement de prier Dieu, & la Vierge pour luy. Mais ceste femme toute estonnée d'un propos si nouveau en son endroit, luy respondit, hélas ! mon pere, mes prieres vous seroient inutiles & ne vous serueroient de rien par ce que ie suis la plus grande peschereffe du monde. Qu'elle * que vous soyez, repart le Religieux, ie vous supplie de m'obliger de ce bien, ô chose admirable : si tost qu'elle fut entrée en l'Eglise, elle fit la reuerence à une image de la Sainte Vierge, & alors elle se ressouuint du Religieux, incontinent se mit à genoux deuant icelle image, disant l'*Ave Maria* pour luy, elle n'eust si tost acheué ladite oraison, qu'elle fut rauie en esprit, & vit la Vierge Mere de Dieu, tenant son fils bien aymé entre ses bras, qui le prioit pour elle, luy disant, Monseigneur, ie vous supplie escoutez, s'il vous plaist l'oraison de cette peschereffe, & quoy ma mere, respondit l'enfant, (comment voulez-vous que i'escoute l'oraison odieuse de ma grande ennemie, encores qu'elle prie pour mon

grand amy ? hé ! mon fils, repliqua la Vierge, de grace, faites-luy misericorde, & vous la rendez amie, pour l'amour de vostre grand amy.

Ceste pauvre femme retournée à soy, grandement estonnée d'une telle apparition, courut incontinen- 530
ment trouuer le Religieux, & luy raconta ce qu'elle auoit veu en son esprit, après lui fit une entiere & parfaite confession de tous ces* pechez, & depuis s'estudia du tout à fuir le vice, & seruir deuotement ceste tant secourable Aduocate des pecheurs.

Enuiron les mois d'Auril & May les pluyes furent tres-grandes & presque continuelles au païs de nos Hurons (au contraire de la France qui fut fort seiche cette année-là,) de sorte que les Sauvages estoient dans de grandes apprehensions que tous les bleds des champs deussent perir, & dans cette affliction qui leur est fort sensible, ne sçauoient plus à qui auoir recours sinon à nous, car desia, toutes leurs inuentions & superstitions auoient esté inutilement employées, c'est ce qui les fist recourir au vray Dieu qui leur departit misericordieusement les effets de sa diuine prouidence. Ils tindrent donc conseil entre les principaux Capitaines & vieillards, & aduiferent à un dernier & salutaire remede, qui n'estoit pas vrayement sauuage, mais digne de personnes plus illuminées. Ils firent apporter un tonneau de mediocre grandeur, au milieu de la cabane du grand Capitaine où se tenoit le conseil, & ordonnerent que tous ceux du bourg qui auoient un champ de bled ensemencé y apporteroient une escuellée de bled de leur cabane, & ceux qui auroient deux champs, en apporteroient deux escuellées, & ainsi des

autres, puis l'offriroient & dedieroient à l'un de nous trois, pour l'obliger avec ses deux autres confreres, de prier Dieu pour eux.

531 || Cela faict, ils me manderent par un nommé Grenole de me trouuer au conseil, où ils desiroient me communiquer quelque affaire d'importance, & aussi pour receuoir un tonneau de bled qu'ils m'auoient dedié.

Avec l'aduis de mes confreres, ie m'y en allay, & m'assis auprès du grand Capitaine, lequel me dit: Mon Nepueu, nous t'auons enuoyé querir pour t'aduiser que si les pluyes ne cessent bien-tost, nos bleds se pourriront, & toy & tes confreres avec nous, mourrons tous de faim; mais comme vous estes gens de grand esprit, nous auons eu recours à vous & esperons que vous obtiendrez de vostre Pere qui est au Ciel, quelque remede & assistance à la neccessité presente, qui nous menace d'une totale ruyne.

Vous nous auez tousiours annoncé qu'il estoit tresson, & auoit tout pouuoir au Ciel & en la terre, si ainsi est qu'il soit tout puissant, & puisse ce qu'il veut, il peut donc nous retirer de nos miseres, & nous donner un temps fauorable & propice, prie-le donc, avec tes autres confreres, de faire cesser les pluyes & le mauuais temps, qui nous conduit infailliblement dans la famine, s'il continue encore quelque temps, & nous ne te ferons pas ingrats ny mescognoissans: car voylà des-ia un tonneau de bled que nous t'auons dedié, en attendant mieux.

Son discours finy & ses raisons deduites, ie luy remonstray que tout ce que nous leur auons dit & en-

seigné estoit tres-veritable, mais qu'il estoit à la liberté d'un Pere d'exaucer ou reietter les prieres de son enfant, & que pour chaf- || tier ou faire grace & miseri- 532 corde, il estoit tousiours la mesme bonté, y ayant autant d'amour au refus qu'à l'octroy, & luy dis pour exemple : voylà deux de tes petits enfans, Andaracouy & Aroussen, car ainsi s'appelloient-ils, quelquefois tu leur accorde ce qu'ils te demandent, & d'autres fois non, que si tu les refuses & les laisse contristez, ce n'est pas pour hayne que tu leur portes, ni pour mal que tu leur veuille; ains pour ce que tu iuge mieux qu'eux que cela ne leur est pas propre, ou que ce chastiment leur est necessaire. Ainsi en use Dieu nostre Pere tres-sage, enuers tous ses petits enfans & seruiteurs.

Ce Capitaine un peu grossier en matiere spirituelle, me repliqua, & dit : Mon Nepueu, il n'y a point de comparaïson de vous à ces petits enfans, car n'ayans point d'esprit ils font souuent de folles demandes, & moy qui suis pere sage & de beaucoup d'esprit ie les exauce ou refuse avec raison. Mais pour vous qui estes grandement sages & ne demandez rien inconsiderement, & qui ne soit tres-bon & equitable, vostre Pere qui est au Ciel n'a garde de vous esconduire, que s'il ne vous exauce & que nos bleds viennent à se perdre, nous croyrons que vous n'estes pas veritables, & que vostre Iesus n'est point si bon ny si puissant que vous nous avez annoncé. Je luy repliquay tout ce qui estoit necessaire là-dessus, & luy remis en memoire que desia en plusieurs occasions ils auoient experimenté le secours d'un Dieu & d'un Createur si bon & pitoyable,

533 & qu'il les assisteroit enco- || re à ceste presente & prefante neceffité, & leur donneroit du bled plus que fuffifamment, pourueu qu'ils nous vouluffent croire & quittaffent leurs vices, & que fi Dieu les chaftioit parfois, c'estoit pour ce qu'ils estoient tousiours vicieux & ne fortoient point de leurs mauuaises habitudes, & que s'ils se corrigeoient, ils luy feroient agreables & les traitteroit après fans qu'ils manquaffent de rien.

Ce bon homme prenant gouft à tout ce que ie luy disois, me dit: ô mon Nepueu ie veux donc estre enfant de Dieu comme toy, ie luy respondis tu n'en es point encore capable, ô mon oncle ! il faut encore un peu attendre que tu te sois corrigé, car Dieu ne veut point d'enfant s'il ne renonce aux superstitions & qu'il ne se contente de sa propre femme, sans aller à celles d'autrui, & si tu le fais nous te baptiserons, & après ta mort ton ame s'en ira bien-heureuse avec luy en Paradis.

Le conseil acheué, le bled d'Inde fut porté en nostre cabane & m'y en retournay, où i'aduertis mes confreres de tout ce qui s'estoit passé, & qu'il falloit serieusement & instamment prier Dieu pour ce pauvre peuple, à ce qu'il daignast les regarder de son œil de misericorde & leur donnast un temps propre & necessaire à leurs bleds, pour de là les faire admirer ses merueilles. Mais à peine eufmes-nous commencé nos petites prieres & esté processionnellement à l'entour de nostre petite cabane (le P. Joseph reuestu) en disant les Litanies & autres prieres propres, que N. S. tres-bon & misericordieux fist à mesme temps cesser les
534 pluyes, tellement que le || Ciel, qui auparauant estoit

partout couuert de nuées obscures qui se deschargeoient abondamment sur la terre, se fist serain & toutes ces nuées se ramassèrent en un globe au dessus du bourg, qui tout à coup s'alla fondre derriere les bois sans qu'on en apperceut iamais tomber une seule goutte d'eau. Et ce beau temps dura enuiron trois sepmaines au grand contentement & admiration des Sauuages, qui satisfaits d'une telle faueur celeste nous en resterent fort affectionnez, avec deliberation de faire passer en conseil, que de là en auant ils nous appelleroient Peres, qui estoit beaucoup gaigné sur leur esprit, & à nous une grande obligation de rendre infinies graces à nostre Seigneur, qui nous auoit exaucé, veu qu'il * n'usent iamais de ce mot Pere, qu'enuers les vieillards de leur nation, & non enuers les estrangers, par une certaine vanité qu'ils ont de tenir tousiours le dessus.

Quelqu'uns en fuitte nous appelloient Arondiouane, c'est à dire Prophete ou homme qui predit les choses à venir & peut changer les temps, car entr'eux il y a de certains Sorciers, Medecins ou Magiciens, qui ont accez au diable & qui font estat de predire les choses futures & de faire tonner ou cesser les orages, & ceux-là sont les plus estimez entr'eux, comme entre nous les plus grands saints, non qu'ils les estiment saints, mais admirables & sçachans les choses à venir. C'est tout ce qu'ils peuuent dire d'excellent de nous, car pour nous appeller Oki ou Ondaki, qui veut dire demon ou Ange, cela estoit quelque degré au dessous de ceste premiere qualité.

|| Bref les Sauuages nous eurent une telle creance & 535

auoient tant d'opinions de nous depuis ceste faueur celeste, que cela nous estoit à peine, pour ce qu'ils en inferoient & s'imaginoient que Dieu ne nous esconduiroit iamais d'aucune chose que luy demandassions, & que nous pouuions tourner le ciel & la terre à nostre volonté (par maniere de dire), c'est pourquoy il leur en falloit faire rabatre de beaucoup & les aduiser que Dieu ne faict pas tousiours miracle, & que nous n'estions pas digne * d'estre tousiours exaucez, mais souuent corrigez.

Il m'arriua un iour qu'estant allé visiter un sauage de nos meilleurs amis, grandement honneste homme, & qui sentoit plus tost son bon Chrestien que non pas son sauage, comme je discourois avec luy & pensois monstrier nostre cachet, pour luy en faire admirer l'image qui estoit de la sainte Vierge, une fille subtilement s'en saisit & le ietta de costé dans les cendres, pour n'en estre trouuée saisie & le ramasser après ma sortie. L'estois marry que ce cachet m'eut esté ainsi desrobé, & dis à ceste fille que ie soupçonnois, tu te ris à present de mon cachet perdu, mais sçache que s'il ne m'est rendu, que tu pleureras demain & mourras bien-tost, car Dieu n'ayme point les larronnesses & les chastie, ce que ie disois simplement pour l'intimider & faire rendre son larrecin, comme elle fist à la fin l'ayant moy-mesme ramassé du lieu qu'elle me monstra l'auoir ietté.

Le lendemain matin à heure de dix estant retourné
536 voir mon Sauage, ie trouuay cette || fille toute esplo-
rée, malade & trauaillée de grands vomissemens,
essonné & marry de la voir en cet estat ie m'infor-

may de la cause de son mal & de ses pleurs, l'on me dit que c'estoit le chastiment de Iesus que ie luy auois predit, & que deuant mourir elle desiroit s'en retourner à la nation du petun d'où elle estoit, pour ne mourir hors de son païs, ie la consolay alors & luy dis qu'elle ne mourroit point pour ce coup, ny ne fentiroit dauantage de mal, puis que ce cachet auoit esté retrouvé, mais qu'elle auisast une autre fois de ne plus desrober, puis que cela desplaisoit au bon Iesus, elle me demanda de rechef si elle n'en mourroit point, ie luy dis que non, après quoy elle resta entierement guerrie & consolée & ne parla plus de retourner en son païs comme elle faisoit auparauant.

Comme ils estimoient que les plus grands Capitaines François estoient douez d'un plus grand esprit, & qu'ayans si grand esprit ils pouuoient faire les choses les plus difficiles & non les pauvres qui n'auoient point d'esprit. Ils inferoient de là que le Roy (comme le plus grand Capitaine des François) faisoit les plus grandes chaudieres & les autres Capitaines les moindres & plus petits meubles. Le les tiray de cette folle pensée lors qu'ils nous en presenterent à raccommo-
der, car leur ayant dit que c'estoit l'ouurage des pauvres artisans & non du Roy ny des grands, l'admirant, ils nous dirent: les pauvres ont donc de l'esprit en vostre païs, & d'où vient donc que ce sont les Capitaines de Kebec qui ont toute * les marchandises & non les || autres, c'est que les pauvres leur donnent 537
leur trauail, & les riches les nourrissent.

Ils nous prièrent quelquefois de fort bonne grace, de faire pencher en bas les oreilles droictes de leurs

chiens, pour les rendre semblables à ceux de Kebec, & de tuer cet importun Tonnerre qui les estourdissoit de son bruit, car ils croyoient qu'il estoit un oyseau fort delicat qu'on mangeoit en France, couuert de fort belles plumes, & nous demandoient si les pennaches de nos gens estoient de ses plumes, & s'il auoit bien de la graisse, & pourquoy il faisoit tant de bruit, & de la cause des esclairs, & de ces roulemens, & ie satisfaisois selon ma petite capacité à leur demande, & les detrompois leur faisant voir qu'ils ne deuoient penser si peu apparemment des choses, ny croire à tous esprits de quoy ils restoient fort contens & satisfaits, car ils sont bien ayse d'apprendre, & d'ouyr discourir des choses qu'ils ignorent, pourueu qu'on leur parle serieusement, & en verité, & non point en gauffant, ou niaisant, comme faisoient nos François.

538 Ils furent fort estonnez entre autre chose, aussi bien que plusieurs simples gens d'icy, d'ouyr dire que la terre fut ronde, & suspenduë sans autre appuy que de la puissance de Dieu, que l'on voyageast à l'entour d'icelle, & qu'il y eut des Nations au dessous de nous, & mesme que le Soleil fit son cours à l'entour; car ils pensoient que la terre fut || posée sur le fond des abysses des eaux, & qu'au milieu d'icelle il y eut un trou dans lequel le Soleil se couchoit iusques au lendemain matin qu'il sortoit par l'autre extremité.

Cette opinion est quasi conforme à celle des Peruenois, lesquels quand ils voyoient que le Soleil se couchoit & qui sembloit se precipiter dans la mer, qui en toute l'estenduë du Peru est du costé du Ponent, ils disoient qu'il entroit dedans où par la violence de sa

chaleur il desseichoit la pluspart des eauës, & qu'à l'imitation d'un bon nageur, il faisoit le plongeon par dessous la terre qu'ils croyoient estre sur l'eau, pour sortir le iour d'apres des portes de l'Orient ce qu'ils ne disoient que du coucher du Soleil sans parler de celuy de la Lune, ny des autres estoiles. De toutes lesquelles choses on peut inferer qu'ils n'estoient gueres sçauans en Astrologie, & fort ignorans en ces sciences pour n'y auoir pas eu de maistres.

Histoire d'une femme Huronne baptisée & d'un ieune Montagnais auquel le diable s'apparut sous diuerses formes. — Du grand festin qui fut fait à son baptesme & de la harangue des Sauvages.

CHAPITRE XXXIV.

La conuersion des Infidelles est le propre gibier des Freres Mineurs, & de roder || toute la terre, pour les 539
amener à Iesus Christ, car Dieu ne nous a pas enuoyé pour nous seuls, mais pour ayder à sauuer les autres en nous sauuant nous-mêmes, autrement nous ne satisfaisons pas à tout ce qui est du deuoir d'un vray Frere Mineur, qui doit estre martyr de volonté, s'il ne le peut estre d'effet.

Le fais mention au chapitre suiuant des conuersions admirables que nos tres-saincts Freres ont fait dans les Indes & presque par toutes les terres Payennes & Barbares, lesquelles surpassent infiniment celles qui se

font faictes dans tout le Canada; mais ceux qui considereront ce qui est de la nouuelle France, & le peu de zele de l'ancienne à y porter leur ayde. * La grande estenduë & le peuple presque infini des Indes, outre le bon ordre queles Viceroyz & Gouverneurs des pays y tiennent, que ce sont des peuples policez pour la pluspart, admireront qu'il y en aye aucun de conuerty dans nostre pauvre Canada, & que nos Religieux y ayent pû disposer un si grand nombre de Barbares à la foy, & en baptiser plusieurs, entre lesquels ie feray choix de quelqu'uns pour vous faire voir qu'en effet, on y feroit du profit si on y estoit assisté.

540 Nous baptisames une femme Huronne, malade en nostre bourg de Saint Ioseph, qui ressentit interieurement, & tesmoigna exterieurement de grands effets du Saint Baptisme, il y auoit plusieurs iours qu'elle ne || prenoit aucune nourriture, ne pouuoit rien aualler & n'auoit d'appetit non plus qu'une personne mourante, elle auoit neantmoins tousiours l'esprit & le iugement tres-bon, iouïssoit de la faculté de ses sens, & paroïssoit en elle ie ne scay quoy d'aspirant aux biens eternels, car à mesme temps qu'elle fut baptisée l'appetit luy reuint comme en pleine santé, & ne ressentit plus de douleurs par l'espace de plusieurs iours, apres lesquels la maladie se rengregeant & son corps s'afoblissant, elle rendit son ame à Dieu le Createur, comme pieusement nous pouuons croire.

Auant d'expirer elle repetoit souuent à son mary, que lors qu'on la baptisoit, elle ressentoit en son ame une si douce, si suaue & agreable consolation, qu'elle ne pouuoit s'empescher d'auoir les yeux & la pensée

continuellement esleuez au Ciel, & eut bien desiré qu'on eut pû luy reiterer encore une autre fois le Saint Baptême, pour pouvoir iouir de rechef de cette consolation interieure, grace & faueur que ce Sacrement luy auoit communiqué.

Son mary nommé *Ongyata*, tres-content & ioyeux au possible, nous en a tousiours esté du depuis fort affectionné & desiroit encore estre Chrestien, avec beaucoup d'autres, mais il falloit encore un peu temporiser & attendre qu'ils fussent mieux instruits & fondez en la cognoissance d'un Iesus Christ Crucifié pour nos pechez, au mespris de || toutes leurs folles 541 ceremonies, & à l'horreur du vice, pour ce que ce n'est pas assez d'estre baptisé, pour aller en Paradis, mais il faut viure chrestienement & dans les termes & les Loix que Dieu & son Eglise nous ont prescrit : autrement il n'y a qu'un Enfer pour les mauuais Chrestiens, non plus que pour les Infidelles, & non point un Paradis.

Et puis ie diray avec verité, & veux bien le repeter plusieurs fois, que la doctrine & la bonne vie des Religieux, ne suffisent pas à des peuples Sauvages pour les maintenir dans le Christianisme, & en la foy, il faut de plus la conuersation & le bon exemple des personnes seculiers; car comme ils disent eux-mesmes, s'il y auoit des mesnages de bons Catholiques habitez avec eux, ils apprendroient plus en deux Lunes, leur voyans rendre les deuoirs de bons & vertueux Chrestiens seculiers, qu'en quatre, les oyans dire à des Religieux, à la vie desquels ils trouuent plus à admirer qu'à imiter.

Entre plusieurs Sauvages Canadiens que nos Peres ont baptisez, soit de ceux qu'ils ont fait conduire en France, ou d'autres qu'ils ont baptisez & retenus sur les lieux, un principalement merite que ie vous descriue l'Histoire qui est assez remarquable.

542 L'ay rapporté cy deuant au premier liure de ce volume, chapitre sixiesme, comme le Canadien Choumin, autrement nommé le Cadet, auoit promis au Pere Ioseph de luy amener son fils aîné nommé *Naneo-gauachit*, || pour estre instruit & baptisé, si tost qu'il fçauroit son retour de France, comme il fit en effet, s'y rendant si soigneux, qu'à peine ledit Pere eut-il pris un peu de repos qu'il le vint trouuer avec son dit fils, lequel apres un petit compliment luy dit en sa langue: Pere Ioseph voylà mon fils que ie t'ay amené pour demeurer avec toy, ou pour l'enuoyer en France ainsi que tu voudras, ie te l'auois promis & m'en acquitte, & te le laisse en depos pour en disposer à ta volonté, seulement ie te supplie pour l'amour que tu porte a Iesus, d'en auoir le soin, de l'instruire & de le faire son * enfant comme tu m'as promis, car ie veux qu'il viue doreseuuant comme toy, & aille en Paradis avec toy.

L'enfant ne pouuoit auoir lors qu'environ neuf ou dix ans seulement, mais il estoit fort ioly, honneste, & sentant peu son sauuage non plus que son pere. On lui demanda s'il vouloit demeurer avec nous, & estre baptisé, il dit que ouy, & qu'il estoit fort content. Ladessus on luy fait quitter son habit de sauuage, qui consistoit en un petit capot rouge qu'il auoit eu à la traite pour des pelleteries, & fut reuestu d'un petit

habit à la Françoisse, q^{ui} le consola fort, car il se contemplot, se regardoit, & s'admiroit luy-mesme avec ce petit habit. Mais combien est puissant l'amour d'un pere enuers son enfant, & reciproquement celuy d'un enfant bien nay enuers son pere, il n'y a que celuy qui l'a experimenté qui le puisse exprimer.

|| Ce pauvre Sauvage avoit esté contant iusques là, 543 mais quand il fut question de dire à Dieu à son enfant, la parole luy manqua, & fondant en larmes, il n'osoit plus regarder ce fils, l'objet de ses douleurs, non plus qu'une autre Sainte Paule son petit sur le riuage de la mer, neantmoins surmontant sa paternelle affection, & aymant plus son fils pour Dieu que pour luy-mesme, dit de rechef au Pere Ioseph, cet enfant est à toy, ie te l'ay donné, & me suis despoüillé du pouuoir que j'auois sur luy, afin qu'il suiue tes volontez, reçois-le donc, & en fais comme de ton fils, & sur ce partit pour s'en retourner avec les autres Sauvages, chargé de quelque petit present qu'on luy donna pour essuyer ses larmes.

Or cefut icy bien la pitié, car *Naneogauachit* voyant partir son pere, il n'y eut plus de paix à la maison, il pleuroit, il s'affligeoit & vouloit à toute force s'en retourner avec luy, sans qu'on pût par aucune douceur luy persuader de demeurer, à la fin on usa de quelque menace de luy oster son habit, & de le renvoyer comme il estoit venu, ce qu'aprehendant, il s'appaîsa un petit, & dit au Pere Ioseph; si tu m'ayme comme tu dit, * laisse-moy donc aller avec cet habit, car il me plaist infiniment, autrement ie ne voy point que tu aye de l'amour pour moy, car l'amitié ne se recognoist

que dans le bienfait, & tu me le veux oster, ce n'est pas que ie desire te quitter pour tousiours, mais seulement pour la || consolation de mon pere qui se meurt de tristesse. Et quoy, voudrois-tu bien user d'une
544 si grande rigueur à l'encontre de celuy qui ne peut vaincre les sentimens que la nature luy a donné pour celuy qui l'a mis au monde, ie ne le peux concevoir, & ne sçauois comprendre que tu sois bon pour les autres, & que pour moy seul tu sois mauuais, c'est à toy à faire voir ta courtoisie en effet, & à moy de t'en faire les remerciemens selon leur valeur, & te promettre comme ie fais, de te venir voir souuent avec d'autres petits garçons que ie t'ameneray pour apprendre à prier Dieu avec moy, si tu m'en donne le congé : mais comme il vid qu'il falloit tout à bon quitter l'habit ou demeurer, il se resigna, & dit qu'il ne s'en vouloit point aller, & deslors demeura avec nos Peres, sans plus parler de ses parens.

Il faut aduoüer qu'il y eut un rude combat à cette separation, & puis le Diable y allumoit bien les tisons, car il y alloit de son interest, comme la fuite de ce discours vous fera voir. Ce petit se rendit si soigneux d'apprendre la doctrine Chrestienne, & les prieres necessaires, qu'il s'en faisoit admirer, car outre qu'il auoit l'esprit bon, & la memoire heureuse pour bien apprendre, il auoit ie ne sçay quoy de gentil qui le faisoit aymen, & esperer de luy quelque chose de bon pour l'aduenir.

545 Apres qu'il eut appris ses petites prieres, il ne manquoit pas de les reciter soir & ma- || tin de genouils deuant une Image deuote ou à l'Oratoire, & ne se

couchoit iamaïs qu'au prealable il ne se fut recom-mandé à Dieu, & fait le deuoir d'un bon Chrestien (Payen qu'il estoit). Lors qu'ils * alloit par les cabanes de ceux de sa Nation, il inuitoit les petits garçons d'apprendre les mesmes choses, & de venir demeurer avec luy, & aduertissoit les malades de ne mourir point sans estre baptisé, car luy-mesme auoit un si grand desir de l'estre, apres qu'il eut un peu compris la doctrine Chrestienne, qu'il ne cessoit iour n'y * nuit de prier nos Freres de le baptiser, & fallut en fin pour sa consolation & celle de son pere qui les en prioit aussi luy donner iour pour cette solemnité, à Pasques, ou quand les Nauires arriueroyent de France, pendant lequel temps il apprit toute sa croyance, son Catechisme, & les commandemens de Dieu & de l'Eglise, avec une facilité & contentement incroyable.

Ce que ne pouuant supporter l'ennemy du genre humain, luy dressa une furieuse baterie, & inuenta tout ce qu'il peut pour l'empescher de son salut, qui ne luy reussy pas neantmoins. Il incita quelqu'un de sa Nation de dire à son pere de ne point permettre qu'il fut baptisé, & qu'autrement il mourroit comme les autres qui l'auoient esté. Ce qu'ils * disoient * pour plusieurs Sauages que nos Peres auoient baptisez à l'article de la mort || apres auoir esté instruits en santé, 546 & partant qu'il le deuoit retirer vers luy. Ce pauvre homme affligé de cette nouuelle, partit à mesme temps du lieu où il Hyuernoit, esloigné de plus de trente-cinq lieuës de nostre maison, & se rendit à l'habitation, non sans une grande peine, pour consulter les François sur ce qu'il auoit à faire touchant son fils. Il

s'adressa, mais fort mal à propos, à de certains indeuots, qui ne se soucioient non plus du salut des Sauvages que du leur propre, car au lieu de porter ce pere à faire baptiser son fils, ils l'en destournerent le plus qu'ils peurent, l'assurant qu'il le devoit retirer de nos mains, & suiure le conseil de ceux de sa Nation, à quoy il n'estoit desia que trop enclin.

Ce mauuais conseil des François n'estoit pas qu'ils se souciaissent que l'enfant fut baptisé ou non, mais c'estoit pour tirer de ce pauvre pere quelques pieces de pelletteries, ou de venaison, ce qui parut lors que n'en pouuans rien auoir, ils luy chanterent iniures, l'appellant yurongne, & qu'il ne valloit rien d'auoir ainsi liuré son fils, qu'on enuoyeroit en France si-tost qu'il seroit baptisé, & que le Pere Ioseph auoit tort de l'auoir accepté. Voyez l'insolence & la temerité de ces indeuots ; ie croy que les chefs les en auront chastiez, si la faulte leur en a esté descouuerte, car ils ne peuuent
547 tout cognoistre, que par || les yeux d'autrui.

Qui n'eut esté esmeu de tant de mauuais conseils, & des iniures des François, autre qu'un esprit bien fort. Ce pere ainsi trauerfé dans ses pensées, s'en vint chez nous, où il fut bien receu & traité de mesme nous, & ne sçachans son mauuais dessein, on luy permit de parler à son fils en particulier, auquel il demanda s'il vouloit quitter là les Religieux ; mais l'enfant luy respondit que non, & qu'il vouloit demeurer avec eux, pour estre baptisé, & que le iour destiné pour son baptême approchoit fort. Le pere ne luy en parla pas d'auantage pour lors, se contentant de cette premiere atteinte, iusques à une autre fois qu'il reuint le pref-

fer de plus prés, fans que l'enfant defcouurit rien à perfonne, de la peine que fon pere luy donnoit, peur qu'en la defcourant, il ne fut renuoyé à fes parens, en quoy il fe trompoit.

Ces malicieux & faux Chreftiens François, continuerent tousiours de folliciter ce Choumin à retirer fon fils de nos mains, & de ne permettre qu'il fut baptifé, quelques autres Sauuages s'y employerent auffi, qui l'animerent fi bien, que le famedy de Pafques il vint chez nous accompagné d'un Sauuage, que l'on tenoit pour grand Sorcier, & auoir une frequente communication avec le Diable, auffi bien que le pere de ce petit, qui outre cela eftoit || estimé le meilleur 548 Medecin, & grand chasseur du pays.

Comme on ne fe mesfioit point de luy, on le laiffa derechef monter feul dans la chambre où eftoit fon fils occupé à quelque petit exercice, & l'ayant falué à fa mode luy dit que c'estoit à ce coup qu'il falloit qu'il renonçast au faint Baptefme, & à tout ce qui eftoit de nos instructions, autrement qu'il mourroit, & qu'il fit estat de s'en retourner avec luy. L'enfant infiftoit tousiours du contraire, & ne pouuant goufter un fi mauuais procedé, pressé de trop prés, luy dit franchement que s'il le contraignoit d'auantage en fa conscience, qu'il le renonceroit pour fon pere, & qu'il auoit bien peu d'esprit (mot ordinaire) de vouloir luy empescher à present une chose que luy-mefme luy auoit confeillée, lors qu'il le donna au Pere Ioseph.

Le pere irrité que par douceur, & autrement il ne pouuoit rien gagner fur l'esprit, & la constance de son fils, voulut ufer de menace, & luy defchargea un fi

grand coup sur l'estomach qu'il le renuerfa par terre, au bruit duquel le Frere Geruais accourut, qui luy demanda pourquoy il auoit frappé son fils, mais le petit prenant la parole, respondit : Ne vois-tu pas bien qu'il n'a point d'esprit, & qu'il ne sçait ce qu'il faict. Il voudroit que ie vous quittasse, & que ie ne fus point
549 baptisé, mais ie le veux estre, & mourrois || plus tost à la peine, que de m'en retourner avec luy sans auoir receu ce benefice, c'est pourquoy pour me liberer de ces importunitéz si ie vay en France ie n'en reuiendray pas, ou bien vous me contraindrez de reuenir, car autrement ie ne puis auoir de repos. Les Religieux qui se trouuerent là, voyans sa constance le consolerent, & tancerent le pere de vouloir empescher le baptême de son fils : lequel s'excusa sur ce que les François mesmes, avec plusieurs de sa Nation, luy conseilloient de le reprendre, & de ne permettre qu'il fut baptisé.

C'estoit la coustume que nos Freres alloient toutes les festes & dimanches, faire l'Office diuin à l'habitation, & y demeuroient depuis le matin iusques apres Vespres qu'ils reuenoient à nostre Conuent. Le iour de Pasques dés le matin le Pere Ioseph s'y en alla à mesme dessein, accompagné de son petit Sauuage, & de Pierre Anthoine Patetchouenon, autre Sauuage qui auoit esté baptisé en France, Choumin s'y trouua aussi ou * ayant rencontré son fils, le pria derechef de s'en retourner avec luy, & pour l'amadouer l'ayanstiré un peu à l'escart loin de la maison, luy presenta quelque chose à manger, qu'il n'accepta que par contrainte, & ençor moins luy voulut-il obeyr en son mauuais des-

sein ; tellement que cet impetueux n'ayant encor pû rien gagner sur sa constante resolution, fut à la fin contrainct de l'abandonner en || ses bonnes volontez, 550 & le laisser retourner avec nos Freres.

Vespres estant dites, le Pere Ioseph fit chercher ce petit, & ne l'ayant pû trouuer s'accompagna de son Pierre Anthoine, & partit pour son retour au Conuent, esperant que si le garçon n'y estoit encore arriué qu'il les suiuroit bientost apres, car il estoit assure de sa resolution.

Or l'enfant qui auoit un peu trop tardé avec son pere fut bien marry que le Pere Ioseph fut party, car il craignoit tousiours la rencontre de ceux qui le dissuadoient de son salut, & fut contrainct de s'en aller seul en nostre maison. Estant arriué au-dessus de la coste du fourneau à chaux, qui est à un grand quart de lieuë de nostre Conuent, chantant comme ils ont accoustumé allans par les bois ; s'apparut à luy un fantosme en guyse d'un vieillard, ayant la teste chauue, & une grande barbe toute blanche, qui n'auoit point de pieds, mais seulement deux bras & deux aisles, avec lesquelles il voltigeoit autour de luy, luy disant quitte les Religieux, & le Pere Ioseph, ou autrement ie te tueray.

Ce petit un peu esmeu, luy respondit qu'il n'en feroit rien, qu'il les aymoît trop, & vouloit estre baptisé. Je te tueray donc repliqua le fantosme, & à mesme temps se ietta sur luy, comme il passoit entre deux arbres, l'abatit sur la neige pour lors encore d'un pied & demy d'espaisseur, & luy || pressa tellement l'esto- 551 mach que de douleur il fut contrainct de ietter de hauts

cris, & d'appeler le Pere Ioseph à son ayde, ce qu'ayant fait lascher prise à ce fantôme, il luy emporta son chapeau à plus de trois cens pas de là.

S'estant releué, il se prit à crier, & courir de toute sa force, sans sçauoir où estoit son chapeau, lequel il retrouua au milieu du chemin fort loin d'où il luy auoit esté pris, & l'ayant ramassé non sans quelque apprehension du malin esprit, qui l'auoit l'a * porté, il ouyt une voix qui luy dit derechef, quitte donc ces *Caliscoue ou acepet* (ainsi appellent-ils les Recollets). Il respondit : ie n'en feray rien, & fuyoit tousiours vers le Conuent en criant aux Religieux qu'ils l'allassent secourir, lequel ayant esté à la fin entendu, le Pere Ioseph enuoya Pierre Anthoine pour voir que c'estoit, car on ne pouuoit encor discernér la voix que confusement. Estant rencontré il conta à Pierre Anthoine son infortune, & les frayeurs qu'il auoit eu de ce fantôme, le priant au reste de n'en dire mot à personne, peur que cela ne retardat son baptême, ou que l'on en conceut quelque mauuaise opinion de luy, ce qu'ils tindrent fort secret iusques au temps qu'il le fallut descourir. L'ay eu diuerfes pensées sur ce fantôme, & m'est venu en l'opinion que ce pouuoit estre Choumin mesme, qui l'auoit enuoyé à son fils pour
552 luy faire quitter le party de Dieu, || car comme i'ay dit ailleurs il estoit estimé un fort grand Pirotois.

Ce soir mesme les bons Peres Iesuites qui estoient logez à nostre departement d'embas, donnerent à souper à nos Religieux, qui leur en donnoient aussi reciproquement, où ils menerent Pierre Anthoine, & un autre Sauuage qui nous auoit promis son fils, puis le

petit Naneogauachit avec son pere qui l'estoit venu voir, lesquels louerent fort l'apprest des viandes, & la maniere de nous gouverner en nos repas. Apres souper le petit Naneogauachit monta à la chambre avec le Frere Geruais, & tout gay & ioyeux se tenoit auprès du feu, pendant que ledit Frere escriuoit quelque * mots sauuages qu'il luy enseignoit, comme tout à coup il vint à tomber pleurant amerement avec la gorge & un visage fort enflé, qui estonnoit fort nos gens, ne sçachant d'ou * ce mal luy pouuoit proceder; On luy demanda ce qu'il auoit, mais à cela point de responce, seulement on luy oyoit dire entre ses dents, Nema, Nema, qui veut dire en nostre langue, non, non. Lors ledit Pierre Anthoine qui auoit desia sceu l'apparition du fantosme, dit alors qu'il y auoit là du fort necessairement, & quelque traict de la magie de son pere, ou de cet autre Sorcier qu'il auoit amené, & pour confirmation de son dire, conta l'histoire de ce Demon, qui en forme d'un vieillard luy estoit apparu sur le chemin reuenant de Kebec.

|| Ce qu'ayant sceu le bon Frere Geruais & craignant 553
pis, appella le P. Ioseph à son secours & avec luy les R.R. Peres Iesuites, pour voir l'estat du petit & comme on en deuoit user, car il estoit comme mort estendu de son long deuant le feu, la premiere chose qu'ils voulurent faire fut de le mettre sur la couche qui estoit là tout proche, mais ils ne le purent oncques leuer de terre, à la fin nostre Frere Charles y prestant la main & tout ce qu'il auoit de force avec le Frere Geruais, le mirent sur sa paillasse. Le Pere Ioseph & les R.R. P.P. Iesuites ne sçachant la cause de ce chan-

gement si soudain, s'informerent de Pierre son confidant d'où cela pouvoit proceder, lequel leur raconta derechef la rencontre du fantôme, qui leur donna quelque crainte d'obsession, & que ces si grands tourments qu'il se donnoit à luy-mesme sur la couche, en estoient des autres indices, c'est pourquoy ils se mirent tous en prieres.

En ces entrefaictes, le pere de ce petit parut avec son compagnon, auquel on conta ce qui s'estoit passé, mais il en fit bien l'estonné, & dit mon fils veut mourir, mais laissez-moy faire & ie le gueriray, & se retirant dans le iardin avec cet autre medecin, firent des extorsions du corps & des grimasses estranges, pendant lesquelles son mal augmentant, il se prit à pleurer & fuer à grosses gouttes par tout le corps, les yeux fermez & tellement changé de face qu'il n'estoit pas cognoissable, nonobstant il repetoit fouuent comme s'il eut parlé à quelqu'un Nema, qui veut dire
554 nom*, & quelquefois Neo, || icy baptisé, toutaganiouy, ie veux estre baptisé, & se plaignant fort de l'estomach, disoit : que ce qu'il auoit veu sembloit le vouloir estouffer tant il le pressoit. Ce que voyant le R. P. Lalle-
mant, luy couurit le visage de sa couuerture, où ayant esté peu de temps, on l'entendit qu'il contestoit fort, disant Nema & ralloit comme un homme agonizant. On le descourrit promptement pour luy donner de l'air, car il auoit des-ia la face toute changée, les leures fort enflées, & les yeux tout tournez. En reprenant un peu haleine, il dit, mais avec peine, que c'estoit le petit homme qu'il auoit veu, qui le vouloit estrangler à cause qu'il vouloit estre baptisé & que

cela le tenoit encor à la gorge, l'on luy donna du vin qu'il aualla, mais cela ne luy seruit de rien, non plus que d'un autre dans lequel le P. Lallemand auoit faict tremper son Reliquaire, car l'enfant crioit tousiours Nek boutamounau, i'estouffe. Neke poutamepitaui, i'estrange.

Le P. Ioseph voyant que tout ce qu'on luy auoit pû faire ne l'auoit de rien foulagé, luy fist aualler une cuillerée d'eau beniste, laquelle ayant auallée, il dist, qu'est-ce qu'on m'a faict boire, ce meschant craint bien cela, il l'a faict fuir, il ne me tient plus à la gorge, il est à present aux pieds du liât, iettés en dessus : apres qu'on en y eut ietté, il dit, il n'est plus là, il est sous le liât, iettez y en aussi, ce qu'ayant faict l'enfant dit, voilà il n'est plus ceans, il s'est enfuy, tant il craint ce que tu luy iette.

Pendant que cela se passoit dans la chambre, || le 555 pere avec son compaignon estoient dans le iardin, où ils faisoient des grimasses & chimagrées avec de certaines inuocations au demon, d'où ayans sceu qu'on les apperceuoit, ils cesserent & furent appelez à la chambre, & reprimandez de leurs magies, & iusqu'à la veille de la Pentecoste, que ce petit deuoit estre baptizé, il fut tourmenté tous les foirs par ce demon, l'espace d'une heure & quelquefois de deux, avec des peines pareilles de la premiere fois.

Il luy est aussi arriué que allant seul par les bois chasser aux escurieux pour son diuertissement particulier, il ouyt une voix sans rien appercevoir, qui luy repeta par trois ou quatre fois, quitte donc les Religieux ou ie te tueray, (c'estoit la menace ordinaire du

demon) ce qui luy donna une telle apprehension, que laissant là son arc, ses flesches & l'escureux qu'il auoit tué, s'enfuit à trauers les bois iusques dans nostre Conuent, & dés lors ne vouloit plus sortir seul, sinon que nos Religieux l'aduertirent, que quand il oyroit, ou verroit quelque fantosme, qu'il se signast du signe de la Sainte Croix, inuoquant le Saint Nom de Iesus & de Marie, & que par ce moyen l'ennemy ne luy pourroit plus nuire, ce qu'ayant obserué & baissé souuent le Reliquaire qu'il portoit à son col, auquel il y auoit de la vraye Croix, il s'assura du tout & n'eut plus peur de l'ennemy, iusques à un certain iour que le demon s'apparoissant derechef à luy hors le Conuent, & luy commandant avec une voix affreuse, de quitter
556 les Religieux, || il en demeura tellement effrayé qu'en fuyant il crioit comme un perdu au secours, mais comme il vint à se resouuenir de ce qui luy auoit esté enseigné, il fist promptement le signe de la Sainte Croix sur luy, & adiousta, ie ne te crains point ô Satan, car tu ne me scaurois empescher d'estre baptizé dans huit iours, ce qu'ayant dit l'ennemy disparut, & s'en alla comme un tourbillon de vent rencontrer trois de nos Religieux qui estoient dans le iardin du rempart, lesquels il pensa renuerser du haut en bas des murailles, mais s'estans recommandez à Dieu, ce tourbillon les quitta & s'attacha à un petit arbrisseau, qu'il esbranla & secoua de telle forte qu'il en rompit plusieurs petites branches, & ne toucha à aucun des autres qui estoient là aupres, desquels les fueilles ne branslerent pas seulement. Le petit estant de retour à la maison, il dit à nos Peres ce qui luy estoit arriué, &

que le demon l'ayant quitté il estoit allé droit à eux, mais on ne luy voulut point dire ce qu'ils en auoient expérimenté peur de l'espouuenter.

Nos Freres voyans cet enfant tousiours dans les souffrances & que l'esprit malin ne desistoit point de ses poursuites, se resolurent de le baptizer le iour de la Pentecoste prochaine, & en parlerent par plusieurs fois à son Pere, lequel recognoissant sa faute, dit qu'il estoit tres-marry de ce qui s'estoit passé, & que ç'auoit esté à la persuation de quelqu'uns de sa nation & de plusieurs François, qui ne trouuoient pas bon que son fils allast en France & fut baptizé, mais qu'à present, il ne se soucioit pas de leur discours, & estoit tres-
contant qu'on en fist un || bon Chrestien & que luy 557
mesme se trouueroit à Kebec au iour de son baptesme, pourueu qu'on luy die en quel iour de la Lune ce seroit, (car nos Montagnais de mesme que nos Hurons, content par Lune ce que nous contons par mois, & par nuits ce que nous contons par iour) & que s'il pouuoit il y ameneroit plusieurs Algoumequins, ses parens & amis, avec toute sa famille pour en voir les ceremonies & magnificences.

Le Samedy de la Pentecoste estant arriué, le P. Ioseph accompagné du petit & de Pierre Anthoine allerent aux cabanes des Sauvages, les prier pour la ceremonie du baptesme qui se deuoit faire en publique, apres lequel il y auroit festin solennel, pour tous ceux qui s'y trouueroient indifferemment, hommes, femmes & enfans, qu'estoit le moyen d'y auoir bonne compagnie, car où la chaudiere marche, ils sont assez diligens.

Le lendemain dès le matin, le P. Ioseph & le P. Lallemant allerent donner ordre pour la ceremonie du baptesme, lequel le sieur de Champlain, Lieutenant pour Monsieur le Duc de Vantadour dans le païs, ne voulut permettre estre fait en publique, comme il auoit auparauant promis, par des raisons d'estat, disant qu'une autre fois si les Sauvages auoient enuie de conspirer contre les François, ils n'auroient point meilleur occasion qu'à presenter un enfant au baptesme, & pendant que nos gens seroient occupez à en voir les ceremonies, ils les pourroient tous tuer ou emmener esclaves, comme s'il estoit tousiours necessaire

558 || de faire ces ceremonies en publique, & par cette deffence il empecha le contentement & l'edification qu'elles eussent pû donner à plus de deux cens Sauvages qui estoient là arriuez.

Le R. P. Lallemant celebra la Sainte Messe & en suite la Predication à la priere du P. Ioseph, à la fin de laquelle on fist venir le petit habillé de blanc à la porte de l'Eglise, lequel en la presence de toute la compagnie, fut interrogé s'il vouloit pas estre baptizé, il respondit que ouy & generallement à tout, suiuant qu'il est porté dans le Rituel Romain ; voyant sa perseuerance, on le fist entrer dans la Chapelle de la Court, (car il n'y a point d'autre Eglise) & la fut baptizé par le P. Ioseph le Caron, & nommé Louys par le sieur Champlain, qui le tint au nom du Roy, & la dame Hebert premiere habitante du Canada, pour Mareine, une bonne partie des François en furent les tesmoins, avec la plupart des parens du garçon, excepté de son pere, qui n'y put assister pour quelques affaires parti-

culieres qui luy estoient suruenues. A la fin le Te Deum fut chanté en action de graces, & deux coups de canon tirés, & quelque * mousquetades.

Tout estant acheué, il fut question de donner ordre pour le festin des Canadiens, mais auparavant, le P. Ioseph assisté du P. Lallemant, du sieur de Champlain & de quelques autres François, leur voulant donner la refection spirituelle de l'ame, car s'estant transportez en une grande place où tout le peuple estoit là assemblé, il leur fist une exhortation, en langue 559
|| Canadienne, par laquelle il leur fist entendre ce qui estoit du S. Baptisme & de sa necessité & la principale raison pour laquelle nous nous estions acheminez en leur païs, qui estoit pour les instruire en nostre Religion, leur apprendre à seruir Dieu & gagner le Paradis. Plus il leur demanda s'ils vouloient pas estre instruits, & nous donner de leurs enfans, pour estre esleuez en nostre Conuent aux choses de la foy, comme desia on leur en auoit beaucoup de fois prié, & auoient tousiours differé d'en donner, & qu'il les prioit de luy dire à present leur volonté.

Puis s'adressant aux Capitaines, il leur dit : c'est principalement vous autres qui deuriez prendre soin de vous faire instruire & enseigner, afin que vos enfans & les autres Sauvages fissent de mesme & ensuiuis-
sent vostre exemple. Je vous supplie donc d'y auiser & me faire scauoir vostre deliberation, car en une affaire ou * il va de vostre salut, il n'y faut point de remise. Les R.R. P.P. Iesuites sont icy venus nous seconder & trauailler pour le mesme effect, ce qui vous doit grandement consoler, car avec l'instruction spirituelle,

Anthoine, répondit au Sauvage, il est bien vray que Patetchounon est un peu honteux de vous parler de ce qu'il a veu & appris en France, car quand il vous
562 en parle il se plaint || que vous vous en mocquez, disans que les François luy auoient appris à mentir; c'est pourquoy il ne vous ozeroit plus rien dire. Premièrement il y a appris à parler François, à prier Dieu, lire & escrire, & beaucoup d'autres choses nécessaires que vous autres ne sçavez pas, & que si vous voulez nous apprendrons à vos enfans & à vous-mêmes, si vous voulez vous en donner la peine.

Cela finy, un chacun se leua pour aller au festin. Les R. R. P. P. Iesuites, nos Religieux & quelques Capitaines Sauvages, avec Pierre Anthoine & le nouveau baptizé, avec ses principaux parens, allerent dîner à l'habitation avec le sieur Champlain, & Escouachit Capitaine Montagnais alla chez la Dame Herbert, où se preparoit le grand festin des Canadiens pour leur distribuer la viande, car entr'eux chacun se contente de ce qu'on lui donne, & personne ne prend luy-mesme au plat, dont reussit un grand silence, douceur & paix en tous leurs repas.

Les viandes qui furent employées à ce solemnel festin, furent en tres-grande quantité, car il y auoit premierement 56. outardes ou oyes sauvages, 30. canards, 20. sarcelles, & quantité d'autres gibiers, que Pierre Anthoine Patetchounon, & le petit Naneogauachit destiné au baptême, & quelque * François que le sieur de Champlain auoit presté, tuerent au Cap de Tourmente pendant trois iours qu'ils y giboyerent. Le sieur Destouche Parisien y contribua deux grües, qu'il

auoit tiré pres de nostre Conuent & deux corbillons de poix. Plusieurs autres François || firent aussi leur * 563
presens, & Messieurs de la Traicte principalement, desquels on eut deux barils de poix, un baril de gallettes, 15. ou 20. liures de pruneaux, six corbillons de bled d'Inde, & quelque autre commodité, qui furent mises avec tout le reste des viandes, bled, pain, poix & pruneaux dans la grande chaudiere à brasserie de la dame Hebert.

Les Officiers qui eurent soin de disposer ce banquet solennel, furent Guillaume Coillard, gendre de la dame Hebert, Pierre Magnan, qui a esté depuis mangé par les Hiroquois, comme ie diray cy apres. Un nommé Matthieu celuy qui auoit hyuerné avec nous aux Hurons, & Iean Manet Truchement des Skecaneronons. Lesquels apres auoir faict bien bouillir le tout ensemble, pesle-mesle, dans cette grande chaudiere, ils se seruirent des grands rateaux du iardin en guise de fourchettes, pour en tirer la viande, & d'un sceau attaché au bout d'une perche, pour en puiser le bouillon, qui fut distribué & partagé avec la viande par ledit Capitaine Escouachit, à toute la compagnie, commençant par luy le premier. Et apres qu'ils furent tous bien rassassiez, ils dancèrent à leur mode, puis emporterent le reste des viandes dans leurs cabanes, disans qu'ils voudroient qu'il y eut tous les iours baptême pour y faire tous les iours bonne chere.

564 || *Histoire d'un Algoumequin baptisé, surnommé par les François Trigatin, & de sa ferueur.*

CHAPITRE XXXV.

Le vous ay rapporté au chapitre precedent la harangue que le deffunct P. Ioseph fist aux Sauuages sur le suiet du baptesme du petit Naneogauachit, vous verrez à la suite de ce discours que plusieurs la receurent, comme des fruits du Paradis, & d'autres comme chose indifferente. Car comme il est dit dans l'Euan-gile, une partie de la semence tomba sur la bonne terre, & l'autre partie sur la pierre dure.

Les barbares ayans ruminé le discours de ce bon Pere, teindrent conseil par entr'eux & resolurent de se faire instruire & donner de leurs enfans pour estre enseignez en la voye du Ciel, comme il leur auoit esté dit. Ils deputerent deux Capitaines pour luy en donner aduis, sçauoir Chimeourinion & Escouachit, lesquels le prierent de se transporter avec eux à Kebec, où le sieur de Champlain & le Sauuage Mathican Atic l'attendoient à ce suiet pour aduiser des moyens. Le P. Ioseph ne perdit point de temps & ayant prié le P. Charles Lallemant Superieur des RR. PP. Iesui-
565 tes, (pour lors encores logez || avec nous dans nostre Conuent) d'y assister, s'en allerent de compagnie avec les deux Sauuages à Kebec, où le P. Ioseph leur reit-tera les mesmes exhortations qu'il leur auoit faictes au temps du festin, & de plus leur remonstra la neces-sité qu'il auoit de sçauoir parfaitement leur langue

auant que de leur pouuoir entierement expliquer les mysteres de nostre foy, & que cela ne se pouuoit faire eux estans tousiours errans & vagabonds par les bois & les Montagnes, qu'avec des longueurs & pertes de temps infinis ; & que tout le remede qu'on pouuoit apporter à cela estoit de suiure nostre premier dessein, qui estoit de choisir une place, cultiuer les terres & se rendre sedentaires, & que par ce moyen on apprendroit facilement leur langue, on les instruiroit en la foy & se formeroient au gouuernement des François.

Le Pere ayant finy son discours : le Capitaine Montagnais prit la parole & fist une harangue, accompagnée de son eloquence ordinaire d'ont * en voicy la teneur, que i'ay bien voulu vous coucher icy, non pour la rareté de son stile, mais pour la substance que son discours contient, enfermé dans sa simplicité que ie confesse estre sincere comme celle de nos meilleurs Catholiques. Vous qui estes icy assemblez, escoutez, confiderez & prestez l'oreille à ce que ie vay vous dire, afin que vous en puissiez faire fruit. Il est vray que nous n'auons point d'esprit nous autres barbares, nous le cognoissons bien à present au lieu que du passé nous nous croyons sages, mais aussi faut-il aduotier que vous en auez || bien peu (vous Pere Ioseph,) en cette de- 566
mande que vous nous faictes, de cultiuer les terres & nous habituer auprés de vous avec toutes nos familles comme nous en auons eu autrefois le dessein par tes remonstrances, desquelles depuis long-temps tu n'as plus ozé dire mot, ou pour y estre contrarié par les François, ou pour considerer toy-mesme que nous n'auons pas de quoy viure, ny toy moyen de nous en

donner pendant que nous abatterions les arbres & defricherions les terres. Mais si les François auoient du courage assez, de nous en prester pendant un an ou deux, qu'il nous faudroit pour disposer ces terres, nous nous y employerions de bonne volonté avec toutes nos familles, qui ne demanderoient pas mieux, & y ayant de quoy les nourrir, nous irions à la chasse, & rendrions aux François leurs viures en des pelleteries & fourrures plus qu'ils ne nous auroient presté, autrement nous ne pouuons pas nous arrester en un lieu sans mourir de faim; voyez donc si vous pouuez nous assister, & selon vos offres, nous tascherons de satisfaire à vos desirs.

567 Ceux à qui la chose touchoit de plus près ne firent point d'autre reponce, sinon, qu'il n'y auoit point de prouision à Kebec, & qu'on doutoit encore que les nauires arriuaissent si tost, & partant qu'on ne pouuoit leur en prester pour ce coup, puis que les François estoient eux-mêmes en necessité; ce qu'entendans les
pauvres Sauuages pleins de bonne volonté, || ils offrirent nonobstant leurs enfans pour estre instruits avec les François, mais à raison qu'il y auoit peu de viures au magazin, comme ie viens de dire, on différa d'en vouloir prendre iusqu'à l'arriuée des Nauires.

Les R.R. P.P. Iesuites receurent neantmoins un petit garçon nepueu d'Escouachit, mais soit qu'il s'ennuiait seul, ou qu'ils n'eussent pas moyen de l'entretenir, il ne leur demeura guere, car la perte de leur vaisseau & du R. P. Noiro, les auoit mis à l'estroict & priué de beaucoup de commoditez, qui leur eussent pû seruir en cette belle occasion.

Voicy encore un autre fruit du baptême du petit Naneogauachit & de l'exhortation du Pere Ioseph le Caron, enuers un Algoumequin nommé Napagabiscou, & par les François Trigatin, lequel à quelque iours de là estant tombé malade eut si peur de mourir sans estre baptisé, qu'il demanda maintefois & avec tres-grande instance, si que se voyant pressé du mal, il disoit que s'il n'estoit baptisé, qu'il en imputeroit la faute deuant Dieu à quiconque luy refuseroit, promettant d'ailleurs que si Dieu luy rendoit la santé, il se feroit instruire aussi tost apres son baptême & viuroit à l'aduenir en bon Chrestien.

Tellement qu'un Sauvage nommé Choumin vint aduertir le F. Geruais qui estoit encor pour lors au Cap de Victoire de se transporter promptement auprès du malade qui le demandoit à toute instance, mais à peine ledit F. eut-il moyen de luy rendre réponse & des'informer de sa soudaine maladie qu'un autre messager arriua en grand haste (lequel depuis a esté baptisé par les R. R. P.P. Iesuites) pour le faire diligenter, luy disant viens viste frere Geruais pour baptizer Napagabiscou, qui t'en prie, car il s'en va mourir. Alors le bon frere luy dit, ie veux bien l'aller secourir & faire mon possible pour le rendre capable du Ciel, mais comment veux-tu que ie me transporte là, ie ne peux passer la riuere à la nage, & n'ay ny canot ny chaloupe pour me conduire. Le Sauvage répondit, c'est à tort que Choumin a laissé retourner son canot, mais met-toy librement sur mes espaules, & ie te passeray à la nage, car autrement tu tarderas trop icy.

Considérez un peu, ô Chrestiens, l'affection que ce

568

bon Sauvage auoit pour le salut de son frere prochain, luy qui n'en auoit pas encore pour luy-mesme, pour n'estre pas encore assez illuminé. Il court, il sollicite, il prend soin de son ame, & passe la riuiera à nage pour demander le secours du frere Geruais, & la repasse de rechef pour luy amener une chaloupe, puis qu'il ne s'estoit pas voulu mettre sur ses espaules, où il n'eust pas esté trop assuré, comme en effect qu'elle apparence à nous autres Religieux couuerts de gros habits qui boient l'eau comme l'esponge, se mettre sur les espaules d'un barbare pour passer un si grand fleuve, le fuit en estoit bon, mais le hazard fort grand.

569 Apres que ce bon Religieux fut muni d'une chaloupe, il pria le Truchement Marfolet || de le vouloir accompagner, comme il promit de tres-bonne volonté, mais comme ils penserent iouer de l'auiron, il suruint des flots & des coups de vents si puissans, avec la pluye qui estoit fort violente, qu'on fut contraint de rentrer dans une barque, & attendre là un autre temps plus beau, car les Mattelots refuserent de passer outre.

Comme ils estoient là attendans la fin des pluyes, ils apperceurent deux Sauvages dans le fleuve à la nage, qui allerent premierement à la barque d'où estoit party le frere Geruais qu'ils cherchoient, puis vindrent à celle où il estoit, auquel ils firent leur legation, & le solliciterent de partir promptement pour ce que le pauvre malade l'attendoit avec impatience, & une apprehension grande de mourir sans estre baptisé.

Estans arriuez avec quatre ou cinq François qui les accompagnerent, ils trouuerent ce pauvre homme dans une conuulsion, & une grosse fièvre qui le met-

toient dans un doute qu'il en pût reschapper, car n'y ayant là ny Medecin, ny remede, on ne sçauoit que luy faire, sinon de l'observer, & voir quand il expireroit. O bon Iesus, ou * sommes nous-qui nous delicatons tant pour peu de mal, à la moindre indisposition, les Medecins sont à nos cheuets, & les remedes sont à foison distribuez à nos maux pour nous sauuer la vie du corps pendant que nous perdons souuent celle de l'ame, Seigneur, qui doit estre pour vostre Paradis.

|| Ce pauvre Sauuage est au destroit, ce pauvre 570
homme est agonizant, les douleurs de la mort l'assail-
lent de tout * costez, crie-il au Medecin sauue-moy la
vie, non, mais reuenu de sa conuulsion, il n'a recours
qu'à ceux qui luy peuuent faire part dans l'heritage
de Dieu, puis se tournant du costé du frere il luy dit
avec un accent plein de deuotion: Mon Frere, il y a
long-temps que ie t'attendois pour estre fait enfant de
Dieu, ie te prie baptizer celuy qui preferant les inte-
rests du Ciel à ceux de la terre, ne veut que ce que ton
Dieu veut, qui est la grace de le louer à iamais.

Le bon Frere luy demanda s'il y auoit long-temps
qu'il auoit ce desir, il respondit qu'il y auoit plus de
trois Hyuers qu'il en auoit fait la demande au Pere
Ioseph, & qu'asseurement il auoit compris que sans
le Baptisme on n'alloit point en Paradis. Et le bon
Religieux continuant ses interrogations luy demanda
par les Truchemens Oliuier & Marfolet (car il enten-
doit fort peu l'Algoumequin) s'il cognoissoit nostre Dieu
duquel il parloit. Ouy, dit-il, aux effects de sa toute-
puissance & bonté, laquelle nous experimentons &
voyons tous les iours deuant nos yeux, & quand bien

nous ne le cognoistrions qu'en cet Uniuers, le Ciel, la terre & la mer qu'il a creés, & tout ce qu'ils contiennent pour nostre seruice, comme nous pour sa gloire ainfi que nous a eu dit le P. Ioseph, cela suffi-
571 roit pour le confesser ce qu'il est, tout puissant & || Dieu par dessus toutes choses, qui a enuoyé son unique fils en ce monde, mourir pour le rachapt des humains.

Puis pourfuiuant son discours il dit : Je ne me puis pas souuenir, malade comme ie suis, de toutes les instructions que le P. Ioseph m'a eu donnée *, mais ie croy entierement tout ce qu'il croit, & que tu crois aussi, & veux viure & mourir dans vostre creance, car ceux qui ne sont pas des vostres, ne peuuent iouyr de la vie eternelle, comme vous, ils vont dans un feu sous la terre avec les Manitous, c'est ce que i'ay retenu de plus particulier de vos instructions & enseignemens, tu me feras resouuenir du reste qui m'est necessaire à un autre temps, mais auparauant baptize-moy mon Frere, car ie seray tousiours en peine, & en doute de mon salut que cela ne soit accomply.

Le Religieux le voyant dans une si bonne resolution & ferme propos du S. Baptisme, luy dit qu'il en estoit fort edifié, mais qu'il falloit de plus estre marry des offences qu'il auoit commises contre Dieu, avec une ferme resolution de n'y plus recidiuer, & d'abandonner pour un iamais toutes leur* vaines superstitions, & de se faire plus amplement instruire s'il reuenoit en conualefcence ; ce qu'il promit & tesmoigna avec des paroles & des soupirs qui ne pouuoient proceder que d'un cœur vrayement touché de Dieu, &

confus de sa confusion même. Ouy, dit-il, ie suis grandement fâché de tout le mal que i'ay fait en ma vie, & d'auoir fait le Manitou en tant d'occasions; 572
tieu voilà mon sac qui est là attaché à cette perche, prend-le & tout ce qui est dedans, & le brusle, ou le jette dans la riuere, fais en fin tout ce que tu voudras, car dès à present ie te promets que ie ne m'en feruiray iamais, baptize-moy donc.

Il y auoit là plusieurs François, tant Catholiques que Huguenots, lesquels dirent tous que veritablement il le falloit baptizer, & qu'il y auroit conscience de le laisser mourir sans luy donner contentement, puis qu'il auoit rendu de si grands tesmoignages de son bon desir : Mecabau beau-pere du malade le desiroit aussi; ayant desia à cet effet fait assembler plusieurs Sauuages pour le baptême de son gendre qu'il croyoit luy deuoir estre conseré apres de si grandes prieres, sur quoy print suiet nostre Religieux de faire une harangue à toute l'assemblée des merueilles & misericordes de nostre Dieu enuers ce pauvre alité, puis luy dit à luy-même.

Mon frere, tu ne peux ignorer la mauuaise volonté que plusieurs Sauuages ont eu contre nous depuis la mort de la petite fille de Kabemistic; disant qu'elle estoit morte pour auoir esté baptizée, & receu un peu d'eau sur la teste, & leur cholere est arriüée iusques aux menaces de nous vouloir tous tuer, & partant ie veux bien t'aduertir, & tous ceux qui sont icy presens, que ce n'est pas le Saint Baptême qui fait mourir ceux qui le reçoient, mais au contraire il donne souuent la santé du corps, avec la vie de l'esprit. Donc

573 || que ceux de ta Nation ne dient point que l'eauë du Baptisme t'aura fait mourir si Dieu t'appelle de ce monde apres iceluy, mais que ç'a esté pour te deliurer des miseres que tu souffre, & te rendre bien-heureux en Paradis, à quoy respondit le malade, qu'il le croyoit ainsi, & que ceux qui croiroient le contraire ne feroient pas sages.

Lors son beau-pere ayant ouy ses plaintes & sceu le mauuais dessein de quelques Sauvages, se leua en sur-saut & dit : ie ne sçay comme il se peut trouuer des personnes de si petit esprit, que de croire qu'un peu d'eau soit capable de nous faire mourir. Ne sçait-on pas bien qu'il faut que tous les hommes meurent, baptisez ou non baptisez, & que nous ne sommes icy que pour un temps. Ce sont des meschans, qui attribuent de si mauuais effets au baptisme que ces Religieux nous conferent pour nostre salut.

Ha, dit-il en cholere, si ie rencontre iamais de ses malins, ie les feray tous mourir, & ne supporteray iamais qu'aucun tort soit fait à ces Peres, encores que mon gendre vienne à mourir, puis se pourmenant à grand * pas d'un bout à l'autre de la cabane, avec une hache en la main, disoit d'une voix forte : Vous autres de ma Nation, & vous mes amis, parlant aux Algoumequins (car il estoit Montagnais), ie vous dis que ie veux que mon gendre soit baptizé, puis qu'il le veut estre, & qu'il en a le dessein depuis un si long-temps;

574 faut-il vouloir du mal à ceux qui nous veu- || lent du bien, rendre des desplaisirs pour des bien-faits, vous auez trop d'esprit pour le vouloir faire, mais ie vous assure que ie couperay la teste à tous ceux qui y con-

trediront, & puis ie la porteray aux François, pour preuue que ie suis leur amy.

Si son discours fut fort long il n'en fut pas moins animé, car il ne parloit que de tuer, & sembloit qu'il deust assommer tous ceux de la cabane, tant il se demenoit avec sa hache, non qu'il eust l'esprit troublé & offusqué de colere, car c'est chose qui leur arriue rarement, obseruans l'escriture, qui dit : Fachez-vous & ne m'offencez point; mais pour faire voir son zele à l'endroit de nous autres qui cherchions leur salut, & qu'asseurement il ne vouloit pas qu'on contredit à une chose si sainte.

Sa ferueur estant un peu appaisée, il s'assit à terre entre le Frere Geruais & le malade, puis d'une voix douce & pacifique, commença à parler à toute l'assemblée en ces termes. Mes amis, nous sommes icy assemblez pour une chose de grande importance, qui est le salut de mon gendre, il est malade comme vous voyez, sans esperance qu'il en releue, & pour ce faut trauailler pour le repos de son ame, par le moyen du baptesme qu'on est prest de luy donner, s'y * vous estes bien ayse de cecy, vous serez cause que ie viuray & mourray content, & par ainsi viuant & mort ie seray bien-heureux, que si vous nous voulez ensuiure, vous redoubleriez nostre ioye, & à || la fin vous viendrez en 575 Paradis avec nous, où nous deuons tous aspirer.

Lors plusieurs Sauuages dirent qu'ils estoient bien contens des resolutions de son gendre, & feroient fort ayse d'en voir les ceremonies, nonobstant tous les discours qu'on auoit tenu que cela faisoit mourir les hommes, à quoy adiousta un autre Canadien fort plaisam-

ment, que tels hommes estoient de bien peu d'esprit, de croire qu'un peu d'eau que l'on iette sur la teste d'une personne qu'on baptise soit capable de la faire mourir, veu que depuis que nous sommes icy (dit-il) en voylà desjà plus de quatre seaux que l'on a ietté sur la teste & par tout le corps de cest autre pauvre malade, & il n'en est pas mort, donc un peu ne fera pas grand mal à ce gendre, qu'on le baptise. Le vous laisse à penser si cela ne donna pas à rire à tous les François qui se trouuerent là present, * & s'ils ne se mocquerent pas plaifamment de ceux qui arguoient que l'eau du baptisme faisoit mourir, n'usans eux mesmes d'autre rafraichissement plus salutaire pour adoucir les ardeurs de la fieure, que de ietter quantité d'eau fraische sur le corps de ceux qui en sont travailliez, & puis dites qu'ils sont bons Medecins, & fournis de bonnes drogues.

En ces entrefaites il furuint une grande conuulsion à nostre Catecumene, qui le rendit froid comme une glace, & sans aucun sentiment, car ayant estendu ses pieds sur les charbons ardans, il n'en sentit rien du
576 tout || qu'apres estre reuenu de sa pamoison. Le Religieux le voyant en cet estat creut qu'il estoit trespassé & blasma sa negligence de ne l'auoir pas assez tost baptisé, mais comme l'on eut bien remué ce corps, il reuint à foy, & dit *Iesus Maria*, en ioignant les mains au Ciel selon qu'il auoit appris en nostre Conuent de le faire de fois à autre, de quoy toute l'assistance loua Dieu, & se resiouit, puis regardant le bon Frere ayant tousiours les mains iointes il luy dit :

Frere Geruais, ie m'en vay mourir comme tu vois,

ie te prie donc de me baptiser presentement, car si ie meurt * sans l'estre, tu respondras de mon ame deuant Dieu, il n'y aura point de ma faute, elle sera toute tienne, quel tesmoignage veux-tu dauantage de moy que de croire tout ce que tu crois, & te promets que si ie retourne en conualescence, que i'yray demeurer proche de toy pour me faire plus amplement instruire. Alors tous les François dirent tous d'une commune voix qu'il le falloit baptiser, sans en remettre l'action au Pere Ioseph, que le Frere attendoit, peur d'un accident de mort inopiné. A quoy obtemperant le Religieux, il pria les deux Truchemens d'expliquer encore une fois les principaux misteres de nostre foy en langue Algoumequine.

Cela estant fait, tous se mirent de genouils & dirent le Veni Creator & le Salue Regina & le Salue Sante * Pater, à la fin desquels, le Frere luy demanda derechef s'il || croyoit tout ce que luy, & nos autres Freres luy auoient enseigné, & ayant dit que ouy, il entra dans une grande conuulsion, pendant laquelle il fut baptisé, & peu apres estimé pour mort par l'espace de demie heure, apres laquelle il assura luy-mesme estre baptisé, ayant ouy les paroles & senty l'eau tomber sur sa teste, & que du depuis il n'auoit rien entendu ny senty de tout ce qu'on luy auoit fait, & qu'au reste il estoit à present tout prest de mourir s'il plaisoit à Dieu luy en faire la grace, pour aller bien tost avec luy. 577

On chanta le Te Deum laudamus, en action de graces, on regala le nouveau Chrestien le mieux que l'on peut, & chacun luy fit offre de son seruice, avec

assurance d'une amitié éternelle, dequoy il sentit une grande allegresse en son ame, & les remercia.

Son beau-pere qui estoit là present s'adressant alors au Religieux, il luy dit en sa methode simple & ordinaire, mais energique: Mon frere, tous mes parens & amys qui sont icy presens, & moy, sommes bien ayfés que tu aye baptisé mon gendre & fait enfant de Dieu comme toy, ce qu'estant il n'est plus à nous, il est à toy, c'est pourquoy fais-en tout ce que tu voudras, gouverne-le en sa maladie à la façon de vous autres, seigne-le, coupe, tranche, il est à toy, & ne veux plus qu'aucun de nos Manitoufiou le chantent. Puis s'adressant aux Sauvages, il leur dit : S'il || meurt il ne faut pas que vous en parliez sinistrement, & iugiez mal du Baptême, comme quelqu'uns ont fait. Je porteray son corps en la maison du Pere Ioseph, afin de l'y enterrer auprès du sieur Hebert, à quoy s'accorda sa femme, qui iusques alors auoit gardé le silence, contente en son ame du bonheur de son mary.

Le Frere Geruais promit de l'assister & servir le iour & la nuit au mieux qu'il luy seroit possible, puis prenant son sac avec tous les instrumens dont il se servoit en son office de Medecin, en ietta la pierre (dont i'ay parlé au chapitre des malades) dans la riviere, & les petits bastons dans le feu, pour leur ôter le moyen de s'en pouvoir plus servir.

Le sieur de Caen chef de la traite, ayant sceu ce bon œuvre, se transporta aupres du malade auquel il témoigna l'ayse & le contentement qu'il auoit de son Baptême & luy fit offre de tout ce qui estoit à son pouvoir, luy recommandant d'user librement avec luy

comme avec son frere de tous les viures pour la personne en particulier, qu'il ne vouloit pas luy estre espargné, puis tirant une croix d'or de son col, il la luy mist au sien, disant : Tien voylà une croix precieuse, laquelle ie te preste & veux que tu la porte iusques à entiere guerison, que tu me la rendras, fais-en un grand estat, car il y a dedans du bois de la vraye Croix. Tous les Chrestiens l'adorent, & venerent comme gages de || leur Redemption, car par le moyen d'icelle 579 le Ciel nous a esté ouuert, & nous auons esté faits coheritiers de Iesus Christ, nostre Dieu, Nostre Pere, & nostre Tout : ce disant, il la baïsa reueremment, la fit baiser au malade & la mit à son col, luy recommandant d'auoir esperance & confiance en Dieu, puis partit pour son bord, laissant ce pauvre nouveau Chrestien en paix, & plein d'affection enuers cette Croix, qu'il baïsoit incessamment, disant Iesus chouerimit egoké saguitan, qui signifie : Iesus aye pitié de moy & ie t'aymeray. Voylà ce que vaut un bon chef dans un pays, & que pleust à Dieu que tous ceux qui ont esté auant & apres luy, eussent esté de mesme luy, portez pour le salut des Sauuages, ie m'asseure que cela eust grandement profité & aduancé leur conuersion.

La charge du malade ayant esté donnée à nostre Frere Geruais, par son beau-pere, il luy fit prendre pour premier appareil un peu de theriaque de Venise, avec un peu de vin, qui luy fit ietter quantité d'eauës, qui le soulagerent grandement, & en suite les autres medicamens necessaires, iusques à entiere guerison, apres laquelle il rendit la Croix d'or au sieur de Caen, avec les remerciemens & complimens, que son hon-

nesteté luy pû suggerer. Il le remercia aussi des viandes de sa table, desquelles il luy auoit fait part tous les iours de sa maladie, puis ayant mis une Croix de bois à son col, à la place de celle d'or, il s'en retourna
580 à sa cabane || tres-content & plein de bonne volonté pour ses bienfaiteurs, & deuot enuers Dieu.

Pendant la maladie de ce bon homme, sa femme accoucha d'une fille qu'elle presenta à son mary, à laquelle le Frere Geruais demanda si elle vouloit qu'on la baptisast, elle respondit simplement que ouy, comme fit semblablement son mary, & que sa femme le fut aussi, dont le Frere fut fort satisfait.

• Le vous ay tantost dit comme ce nouveau Chrestien auoit promis de se venir faire plus amplement instruire, apres qu'il feroit guery, à quoy il ne manqua point, car l'Automne venu il se vint cabaner proche de nous, où il passa tout l'Hyuer & les deux autres suiuan, pendant lesquels il estoit la pluspart du temps avec nos Religieux, desquels il apprint tout ce qui est necessaire à salut, & ne voulut iamais plus chanter les malades, ny parler au diable, comme il fouloit auant son baptême, car en estant fort prié par ceux de sa Nation, il leur respondit qu'il auoit renoncé à tout cela, & qu'il vouloit faire tout ce qu'il auoit promis aux *Ca Iscoucouacopes*, signifiant par ces mots, ceux qui sont habillés comme les femmes, c'est à dire les Recollets qui portent leurs habits longs.

Un iour un Sauuage reprochant à nos Peres que nous ne deurons pas empescher Napagabiscou, nostre nouveau Chrestien, de chanter les malades, & que cela leur faisoit un grand tort à cause de son experience,

on luy dit qu'estant à présent Chrestien il ne le devoit plus faire || ny aucune de leurs superstitions, ce qui 581
fascha fort ce barbare qui ne laissa pas d'aller trouver Napagabiscou, & luy dire que nos Religieux luy permettoient d'y aller, ce qu'il ne creut pas, & dit qu'il en auoit menty (c'est une façon de parler assez commune entre les Sauvages) & que nous ne luy auions pas dit cela, & qu'il n'iroit pas : Je suis homme, dit-il, & non point enfant, i'ay promis de ne plus faire le Manitou, & ie ne le feray plus aussi quand bien ma femme m'en deust prier pour elle-mesme.

Entre les instructions de nos freres on luy enioignit d'aller tous les Festes & Dimanches à la Sainte Messe, & pour ce qu'ils n'ont aucun Dimanche, on lui faisoit remarquer le septiesme iour, ce qu'il fit dès lors assez exactement, mais pour les iours de festes on l'en aduertissoit particulièrement. Un iour qu'il auoit manqué de s'y trouver le R. P. Massé Iesuite le rencontrant, luy dit, tu n'as point aujourd'huy assisté à la Sainte Messe, cela n'est pas bien, l'autre luy repar- tit, ie ne sçauois pas qu'il y fallust assister aujourd'huy, mais afin que ie n'y manque plus, ie vay me cabaner en lieu plus commode, & quand tu iras dire la Sainte Messe, tu m'appelleras en passant, & ie te suivrai pour n'y manquer plus.

Il y en a qui ont voulu dire que ce pauvre baptisé est retourné demeurer parmy ses parens, sans considerer que n'ayant de quoy viure il a bien fallu qu'il en cherchast où il pouvoit aussi bien que les François dans la || necessité, puisque nous n'auons pas le moyen 582
de le nourrir, ny les François la deuotion de l'entre-

tenir, mais il ne se trouuera point que depuis son baptême il aye fait le Manitoufiou, ny usé de ses anciennes superstitions, ausquelles ils sont attachez de pere en fils, qui est beaucoup & partant ie dis que n'y ayant point de sa faute Dieu luy pardonnera beaucoup de choses qu'il n'excuseroit point en nous pour auoir tout occasion de bien faire & moyen de viure en vray Chrestien, ou * les Sauuages errants sont priuez de nos aydes.

*D'une petite fille Canadienne baptisée. De sa mort,
& de celle du sieur Hebert premier habitant du
Canada.*

CHAPITRE XXXVI.

Au commencement de l'Hyuer en l'an mil six cens vingt six, un Sauuage nommé Kakemistie, lequel auoit accoustumé de passer une bonne partie des Hyuers proche de Kebec, tant pour en receuoir quelque aliment, s'il tomboit en necessité, que pour faire part aux François de quelque morceau de viande de sa chasse,
583 s'ils luy faisoient d'ailleurs cour- || toisie, prist resolution d'aller Hyuerner assez loin des François, mais comme il pleust à Dieu de disposer des choses, il ne fut pas loin qu'il fut contraint de retourner sur ses pas d'où il estoit venu pour le peu de neige qu'il trouua par tout au mois de Decembre, laquelle à peine pou-

uoit estre d'un pied de hauteur au plus, qui estoit trop peu pour arrester l'eslan, & puis sa femme estoit fort enceinte, & preste d'accoucher.

Kakemistic avec toute sa famille, composée de huit personnes, prirent donc resolution de retourner vers les François, & passans par nostre petit Conuent, ils y seiournerent deux iours, pendant lesquels nos Freres leur donnerent à manger de ce qu'ils auoient, car ces pauvres Sauvages n'auoient pour toute prouision qu'un peu d'anguilles boucannées du reste de leur pesche.

Au bout de deux iours ils troufferent bagage pour aller cabaner proche du fort, afin de pouuoir recevoir quelque soulagement des François de l'habitation, mais auparauant partir il pria le Pere Ioseph de luy vouloir donner une paire de raquette * qui luy faisoient besoin, & quelque peu de viures pour ayder à nourrir sa famille, pendant qu'il iroit faire un voyage en son pays vers la riuiera du Saguenay au Nort Nordest de Kebec. Ce bon || Pere Ioseph tout bruslant 584 de charité, luy accorda facilement tout ce qu'il desiroit, nonobstant la pauureté du Conuent, & luy donna deux paires de raquettes, un sac de pois & un sac de grosses febues, avec quelques autres petites choses propres à son voyage, car en verité sans exagerer la vertu de ce bon Pere, il estoit tellement porté de leur bien faire (& à tous les Sauvages generalement) qu'il se priuoit souuent & luy & ses freres, de ce qui leur faisoit besoin pour les accommoder, de quoy il estoit aucune fois blasmé, par ceux qui ne pouuoient approuuer ses liberalitez, & cet excez de charité enuers des

personnes qui n'estoient pas encores Chrestiens n'y * en termes de l'estre.

Le bon Sauvage se voyant si estroitement obligé, fit plusieurs complimens à sa mode, & des remerciemens qui tesmoignoient assez le ressentiment de tant de bienfaits, & entre autre chose, il dit au Pere Ioseph: Je voy bien que tu as un bon cœur, & que tu m'aime bien & toute ma famille semblablement, c'est pourquoy ie te la recommande derechef, & te prie de ne permettre qu'elle aye aucune necessité. Si ma femme accouche pendant que ie seray absent, ne laisse point mourir l'enfant sans estre baptisé, puis que tu dis qu'il le faut estre pour aller au Ciel, elle en sera bien ayse, & moy aussi, car luy en ayant parlé elle me l'a tesmoigné. Et apres plusieurs autres discours
585 l'on luy promist d'en auoir le soin, & puis || partit pour son voyage du Saguenay apres auoir cabané sa famille proche le fort des François.

Il ne se passa pas un long temps apres son depart, que sa femme se trouuant mal, elle en fist aduertir le P. Ioseph & le prier de luy enuoyer quelque peu de viures pour faire ses couches, car ceux de sa Nation ne la pouuoient ayder ny secourir de quelque chose que ce soit.

Le pauvre Pere ayant receu cet aduertissement, luy en enuoya autant qu'il pû par Pierre Anthoine & le petit Neogauachit, avec commandement de le venir aduertir dès l'instant qu'ils sçauroient la fin de sa couche, pour aller baptizer l'enfant, à quoy obtemperant ils ne manquerent point, car encore bien qu'elle en fist quelque difficulté au commencement, elle y

consentit à la fin & les pria d'aller querir le P. Ioseph, pour baptizer la petite fille qu'elle venoit de mettre au monde, assez foible & fluette, ce que sçachant il y accourut promptement pensant la baptizer, mais l'ayant trouué* assez forte en différa le baptême avec consentement de la mere, iusques à l'arriuée du Pere Charles Lallemand qu'il fut querir en nostre Conuent, luy referant ceste honneur, en recognoissance de la peine qu'ils auoient prise de nous venir seconder à rendre les Sauuages enfans de Dieu. Ce que le R. P. Lallemand luy accorda & retournerent de compagnie à la cabane de l'accouchée, où ils trouuerent le mary arriué de son voyage qu'il n'auoit pû accomplir comme il pretendoit, pour la rencontre de deux ours que son chien auoit esuenté dans le creux d'un arbre, lesquels il tua, & en apporta de la viande, puis renuoya querir le reste le lendemain matin par ses domestiques. 586

Ce pauvre Sauuage se monstra tres-content de voir sa femme heureusement accouchée, & en bonne santé, marry seulement de voir son enfant malade & en danger de mort. Ils eurent ensemble quelque discours, sçauoir s'ils le feroient baptizer ou non, il disoit pour lui qu'il en auoit prié le P. Ioseph, & sa femme plus attachée à ses superstitions, vacillant tousiours n'aduoüoit point qu'elle y eust consenty, & taschoit de l'en diuertir, disans pour ses raisons que cette eau du Baptême feroit mourir son enfant, comme elle auoit fait plusieurs autres. En ces entrefaites arriuerent les P.P. Ioseph le Caron & Lallemand, lesquels cognoissans ce petit différent suruenu entre le mary & la fem-

me touchant le Baptême de leur petite fille, les eurent bientôt vaincus de raisons, & faicts consentir de rechef qu'elle seroit baptisée, ce qui fut fait par le R. P. Lallemant, à la priere du P. Joseph. L'on ne luy imposa point de nom pour estre proche de sa fin, car elle mourut le soir mesme de sa naissance, non en Payenne, mais en Chrestienne, qui luy donne le iuste titre d'enfant de Dieu & coheritiere de sa gloire.

587 Le pere & la mere furent fort affligez de la mort de ceste fille plus qu'ils n'eussent esté de celle d'un garçon, entant comme i'ay dit ailleurs, qu'elles ne sortent point de la maison du pere, & que si elles se marient il faut d'ordinaire que les gendres viennent demeurer avec elles au logis de leur beau-père. L'on consola ces pauvres gens au mieux que l'on peut, apres quoy le P. Joseph leur demanda le corps de la defuncte qu'ils auoient enuélépé à leur mode, pour la mettre en terre sainte au Cimetiere proche Kebec, mais le pauvre homme estoit tellement passionné pour sa fille morte, qu'il la vouloit garder & la porter par tout où il yroit, disant que puis que son âme estoit au Ciel, elle prioit Latahoquan, qui est le Createur, pour sa famille, & qu'elle n'auroit iamais de faim. Et comme on luy eut dit qu'à la fin il se laisseroit d'un tel fardeau, il respondit que du moins il ne la vouloit pas enterrer que ceux de sa Nation ne fussent arriuez à Kebec pour en faire le festin plus tolemnel, & leur tesmoigner par effect l'ayse & le contentement qu'il auoit du Baptême de sa fille, & qu'à present il se pouuoit dire parent & allié de tous les François depuis cette magnificence.

Nonobstant les Peres le gaignerent tellement qu'il consentit qu'elle seroit enterrée en terre sainte, & avec les ceremonies de la sainte Eglise, au plustost qu'il se pourroit, sans attendre la venue de ceux de son pays, qui ne deuoit pas estre de long temps. A ceste ceremonie se trouuerent deux de nos Religieux, sçauoir le P. Ioseph, & le F. Charles, le P. Lalle-
|| mant, & le F. François Iesuite avec plusieurs Fran- 588
çois de l'habitation, qui tous ensemblement se transporterent à la cabane de la deffuncte, qu'ils prirent & la porterent solennellement en la Chapelle de Kebec chantans le Psalme ordonné aux enfans, puis le R. P. Lallemant ayant dit la Sainte Messe on fust l'enterrer au Cimetiere avec un assez beau conuoy pour le pays, car le pere de l'enfant marchoit tout le beau premier couuert d'une peau d'Eslan toute neuue enrichie de matachias & bigarures, & avec luy marchoit le sieur Hebert & les autres François en suite, selon l'ordre qui leur estoit ordonné, non si grauement mais moins modestement que ce Sauuage pere, qui tenoit mine de quelque signalé Prelat.

L'insolence & l'auarice sont blasrables, mesme par ceux qui ne cognoissent point Dieu. Quand il fut question d'enterrer le corps il y eut quelque debat entre les François, à qui appartiendroient les fourrures dans quoy il estoit enueloppé, & vouloient luy arracher, particulièrement un certain qui se disoit Officier de la Chapelle, si la risée & mocquerie des autres ne l'en eussent empesché. Ce que voyant le pere de la deffuncte, il ne voulut permettre qu'aucun autre que luy l'enterrast peur du larrecin & des debas des Fran-

çois, en quoy il se monstra tres-sage. Il disposa donc la fosse & la para avec des rameaux de sapin tout autour en dedans & mist 3. ou 4. bastons au fond pour empêcher que le corps desia enuëloppé & garotté ne touchast à la terre.

589 || Estant dans la fosse, il le couurit d'une escorce de bouleau, & replia par dessus les rameaux de sapin qui sortoient en dehors, puis par dessus plusieurs pieces de bois pour le tenir en seureté contre les bestes, sans vouloir permettre qu'aucun y iettast de la terre iusques au lendemain matin qu'à son insceu on l'en couurit peur de plus grand inconuenient.

Ce bon Sauuage a esté tousiours du depuis grand amy des François, & tesmoigna au renouueau suivant à tous ceux de sa Nation, l'ayse & le contentement qu'il auoit du salut de sa fille, par un festin solemnel qu'il leur fist plus splendidement que de coustume en memoire de la defuncte qu'il n'auoit pû faire pour leur absence le iour de sa sepulture.

La ioye que nous eufmes du salut de cette pauvre ame, fut bientoit suiuite d'une affliction en la mort du sieur Hebert, laquelle fut autant regrettée des Sauuages que des François mesmes, car ils perdoient en luy un vray pere nourricier, un bon amy, & un homme tres-zelé à leur conuersion, comme il a tousiours tesmoigné par effect iusques à la mort, qui luy fut aussi heureuse comme sa vie auoit pieusement correspondu à celle d'un vray Chrestien sans fard ny artifice.

Je ne peux estre blasmé de dire le bien là où il est, & de declarer la vertu de ce bon homme, pour seruir

d'exemple à ceux qui viendront apres luy, puis qu'elle a esclaté deuant || tous & a esté en bonne odeur à tous. 590
Si ie n'en dis point autant des viuans, personne ne doit estre appelé saint qu'apres sa mort, ny iugé comme meschant, iusques apres le trespas, pour ce qu'on peut tousiours dechoir de sa perfection ou sortir du vice pour la vertu. Un iour iuge de l'autre, mais le dernier iuge de tous, disoit un Philosophe, & par ainsi il faut attendre apres la mort pour iuger de l'homme.

Dieu voulant retirer à soy ce bon personnage & le recompenser des trauaux qu'il auoit souffert pour Iesus Christ, luy enuoya une maladie, de laquelle il mourut 5. ou 6. semaines apres le Baptême de ceste petite fille de Kakemistic. Mais auparauant que de rendre son ame entre les mains de son Createur, il se mist en l'estat qu'il desiroit mourir, receut tous ses sacrementens de nostre P. Joseph le Caron, & disposa de ses affaires au grand contentement de tous les siens. Apres quoy il fist approcher de son liét, sa femme & ses enfans ausquels il fist une briefue exhortation de la vanité de cette vie, des trefors du Ciel, & du merite que l'on acquiert deuant Dieu en trauaillant pour le salut du prochain. Il meurs content, leur disoit-il, puisqu'il a pleu à Nostre Seigneur me faire la grace de voir mourir deuant moy des Sauuages conuertis. I'ay passé les mers pour les venir secourir plustost que pour aucun interest particulier, & mourrois volontiers pour leur conuersion, si tel estoit le bon plaisir de Dieu. Il vous supplie de les aymer comme ie les ay aimez, & de les assister || selon vostre pouuoir, 591

Dieu vous en sçaura gré & vous en recompensera en Paradis ; ils sont creatures raisonnables comme nous & peuuent aymer un mesme Dieu que nous s'ils en auoient la cognoissance à laquelle ie vous supplie de leur ayder par vos bons exemples & vos prieres.

Ie vous exhorte aussi à la paix & à l'amour maternel & filial que vous deuez respectiuelement les uns aux autres, car en cela vous accomplirez la Loy de Dieu fondée en charité, cette vie est de peu de durée, & celle à venir est pour l'éternité, ie suis prest d'aller deuant Dieu, qui est mon iuge, auquel il faut que je rende compte de toute ma vie passée, priez-le pour moy, afin que ie puisse trouuer grace deuant sa face, & que ie sois un iour du nombre de ses esleus ; puis leuant sa main il leur donna à tous sa benediction, & rendit son ame entre les bras de son Createur, le 25. iour de Ianuier 1627, iour de la conuersion saint Paul, & fut enterré au cimetiere de nostre Conuent, au pied de la grande croix, comme il auoit demandé estant chez nous, deux ou trois iours auant que tomber malade, comme si Dieu luy eust donné quelque sentiment de sa mort prochaine.

Fin du deuxième Volume.

Imprimé par H. Schoutheer, à Arras,
Pour la LIBRAIRIE TROSS, à PARIS.

1865

MUSIQUE

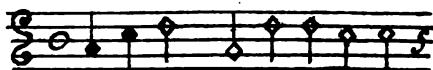
POUR

L'HISTOIRE DU CANADA.

Voir vol. II, page 291.

SVPERIVS.

H



Aloet ho ho hé hé ha ha



Halouet ho ho hé.



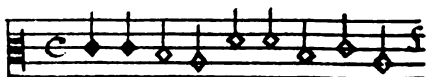
Egrina hau, Egrina hé hé hu hu



ho ho ho, Egrina hau hau hau.

TENOR.

H



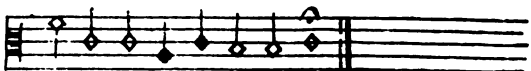
Aloet ho ho hé hé ha ha



Halouet ho ho hé.

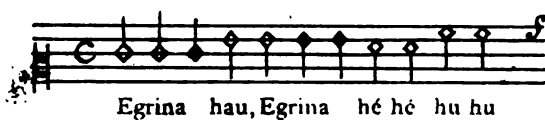
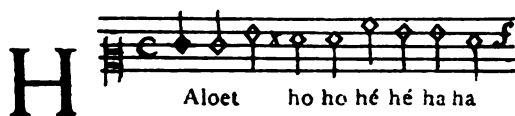


Egrina hau, Egrina hé hé hu hu ho

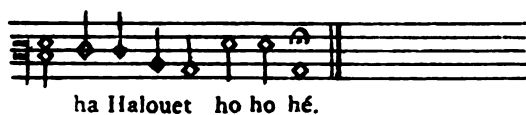
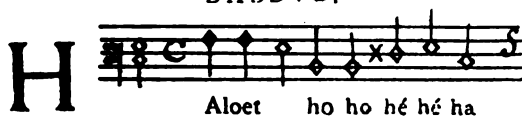


ho ho, Egrina hau hau hau.

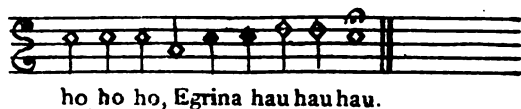
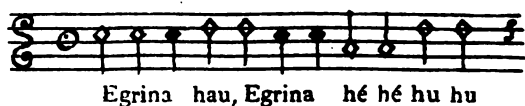
CONTRA.



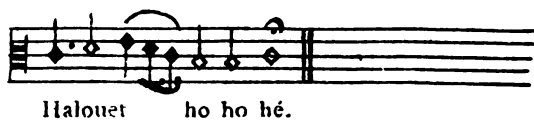
BASSVS.



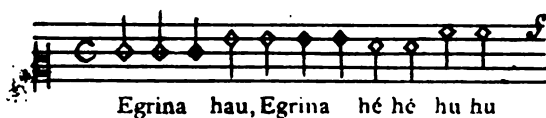
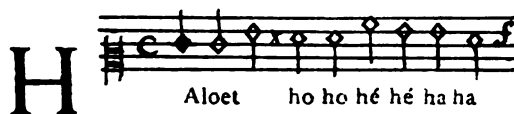
SVPERIVS.



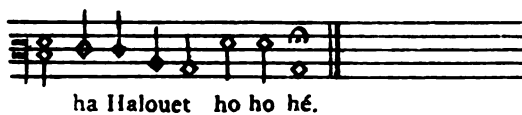
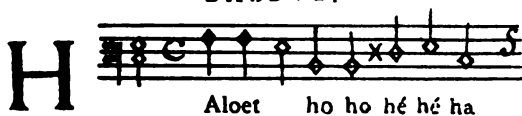
TENOR.



CONTRA.



BASSVS.



SVPERIVS



Tameia alleluya, Tameia



a dou veni, hau hau hé hé.



Heū haūraūre heūra heūraūre

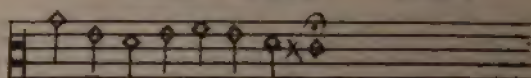


heūra heūra oueh.

TENOR.



Tameia alleluya, Tameia



a dou veni, hau hau hé hé.

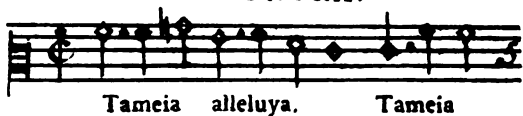


Heū haūraūre heūra heūraūre

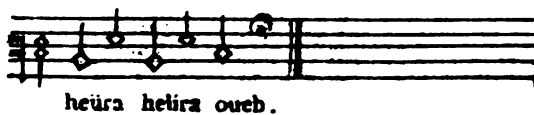
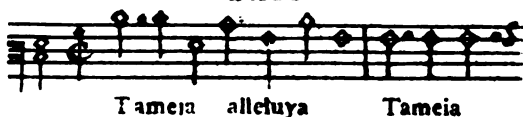


heūra heūra o- ueh.

CONTRA.



BASSVS.



1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

NOTICE

SUR

F. GABRIEL SAGARD THÉODAT

ET SON ŒUVRE

PAR

H. EMILE CHEVALIER

Servant d'introduction à la nouvelle édition

DE

L'HISTOIRE DU CANADA

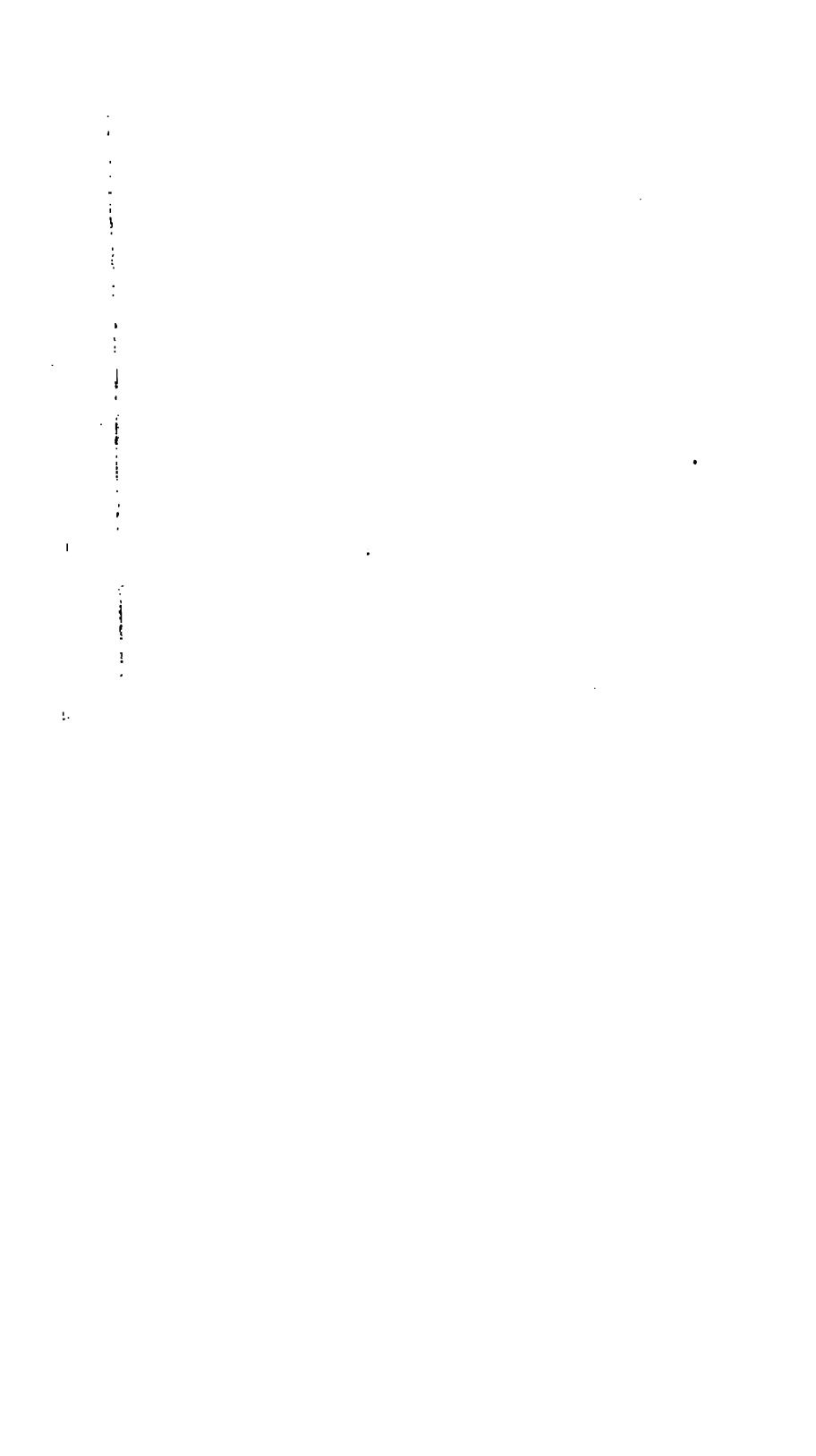
PAR LE F. SAGARD

PARIS

LIBRAIRIE TROSS

5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5

—
1866



I

L'Histoire du Canada et le *Grand Voyage au pays des Hurons*, par Gabriel Sagard Théodat, sont en général si peu connus, malgré l'excellence relative de ces deux ouvrages, mais vraisemblablement à cause de la rareté des éditions anciennes (1), que la plupart des biographes et bibliographes n'ont fait aucune mention de l'œuvre ou de l'auteur, et que le très-impartial historien du Canada, M. F. X. Garneau, semble avoir ignoré jusqu'à leur existence.

Je ne vois pas, en effet, qu'il en parle en l'une ou l'autre édition de son *Histoire du Canada*. Il paraît même méconnaître l'époque exacte de l'établissement des Récollets au Canada. D'après M. Garneau, ces religieux ne s'y seraient fixés que vers 1620 (2), tandis que cinq années auparavant ils débarquaient et fondaient un couvent à Québec. Dans son livre,

(1) On a offert, durant des années, 1,200 fr. d'un exemplaire de l'*Histoire*, sans pouvoir s'en procurer un seul.

(2) *Histoire du Canada*, par F. X. Garneau, 2^e édition, tome I, pages 63-64.

Sagard en fournit des preuves authentiques (1). L'intéressant travail intitulé *Les Ursulines de Québec* publie d'ailleurs les lignes suivantes :

« Le plus grand témoignage d'amour que Dieu, dans sa bonté infinie, puisse donner aux nations infidèles, c'est de les appeler à la connaissance de son admirable lumière. L'année 1615 fut une année de miséricorde pour le Canada, signalée par l'arrivée des premiers missionnaires Récollets, le P. Denis Jamay, le P. Joseph Le Caron et le Frère Pacifique du Plessis.

« Ce fut, dit M. l'abbé Ferland, un beau jour pour Champlain et pour les colons réunis autour de lui, que celui où, dans la petite et pauvre chapelle de Québec, ils assistèrent pour la première fois (le 25 juin 1615) au saint sacrifice de la messe, sur les bords du grand fleuve St-Laurent, inaugurant ainsi la foi catholique dans le Canada. »

L'oubli de M. Garneau, en ne mentionnant pas Sagard, est d'autant plus regrettable qu'il savait fort bien que la colonisation de la Nouvelle-France fut une entreprise essentiellement cléricale. Il le dit en vingt endroits de son *Histoire*. Aurait-il pu l'omettre aussi? Non. Quand Jacques Cartier partit, en 1535, pour son second voyage, sa commission ne portait-elle pas que François I^{er} s'était décidé à le renvoyer au Canada pour « induire les peuples d'iceux pays à croire à notre sainte foi », et, par là, « mieux parvenir à faire chose

(1) Sagard, tome I, pages 36 et suivantes.

agréable à Dieu notre créateur et rédempteur, et qui fût à l'augmentation de son saint et sacré nom et de notre mère sainte Eglise? »

M. Moreau (1), à qui j'emprunte cette citation, ajoute avec raison :

« Cette pensée fondamentale de la colonisation canadienne se retrouve également dans tous les titres des premiers gouverneurs de l'Acadie. Henry IV recommandait au marquis de la Roche spécialement l'agrandissement de la foi catholique (2), et, dans la commission de De Montz, il définissait ainsi le devoir principal du gouverneur colonial : « Soumettre, assujétir et faire obéir tous les peuples de ladite terre à son autorité et par les moyens d'icelle à toutes les voies les appeler, faire instruire, provoquer et émouvoir à la connoissance de Dieu et à la lumière de la foi et religion chrétienne. »

En faisant ces remarques, je n'ai ni la prétention

(1) *Les Prêtres français émigrés aux États-Unis*, par M. C. Moreau.

(2) Dans les lettres patentes délivrées en 1598 par Henry IV au marquis de la Roche, il est stipulé que « le sieur de la Roche aura *particulièrement* en vue d'établir la foi catholique » ; et dans les lettres de Louis XIII, datées de Saint-Germain-en-Laye, le 20 mars 1615, on lit : « Les feu rois nos prédécesseurs ayant acquis les titre et qualité de Très-Chrétien en procurant l'exaltation de la Sainte Foi Catholique, Apostolique et Romaine, et en la défendant de toutes oppressions... et soit ainsi que nous soyons remplis d'un extrême désir de nous maintenir et conserver ledit titre de Très-Chrétien, comme le plus riche fleuron de notre couronne... voulant non-seulement imiter en tout ce qui nous sera

ni le désir de critiquer l'*Histoire du Canada* par M. Garneau. Il me siérait mal de m'attaquer à ce beau monument de l'esprit humain, à moi qui en ai fait un juste éloge lors de son apparition à Québec.

Je me plais à répéter ce que j'écrivais alors dans la *Ruche littéraire*, de Montréal :

« L'*Histoire du Canada* de M. Garneau est une de ces œuvres rares qu'on ne saurait trop estimer, malgré de légers défauts dus à la timidité de l'auteur, qui parfois hésite à se prononcer contre les abus, dans la crainte de froisser quelque fraction de cette société dont il s'est fait le chroniqueur. »

Le reproche que je me pense en droit de lui adresser aujourd'hui, c'est d'avoir passé sous silence le livre si curieux du frère Sagard; c'est d'avoir publié, un peu bien par ignorance j'imagine, les lignes que voici :

« Il y a peu de pays, en Amérique, sur lesquels ont ait tant écrit que sur le Canada, et qui soient, après tout, si pauvres en histoires; car on ne doit pas prendre pour telles plusieurs ouvrages qui en portent le nom et qui ne sont autre chose que des mé-

possible nosdits prédécesseurs, mais même les surpasser en désir de faire établir la foi catholique et icelle faire annoncer ès terres lointaines, barbares et étrangères où le saint nom de Dieu n'est pas invoqué... »

En donnant cet extrait, l'auteur des *Ursulines de Québec* attribue les lettres qui le contiennent à Henry IV, sans se rappeler que ce monarque avait été assassiné cinq années auparavant, le 10 mai 1610.

moires ou des narrations de voyageurs, comme l'*A-mérique septentrionale de la Potherie* (1). »

M. Garneau, toutefois, ne ménage pas les louanges au père Charlevoix. A mon sens, on pourrait beaucoup rabattre de cet enthousiasme pour le célèbre jésuite, dont l'*Histoire de la Nouvelle-France*, très-partiale, très-crédule, d'une digestion laborieuse, est plutôt l'œuvre d'un compilateur puisant à des sources, qu'il n'indique pastoujours, que celle d'un historien sérieux. On peut s'étonner à bon droit que le révérend Père ne souffle mot du frère Sagard, quoiqu'il daigne, cependant, raconter la mort du compagnon de ce dernier, le père Nicolas Vieil, qui se noya en 1625 dans la rivière des Prairies, non loin de Montréal et près d'un village auquel depuis, et pour cette cause, on a donné le nom de Sault au Récollet. De Sagard, de son *Histoire* ou de son *Voyage*, rien (2). Bien plutôt, Charlevoix laisse percer la joie qu'il ressent de l'*exclusion* des PP. Récollets du Canada, en 1635, et de leur remplacement par les PP. Jésuites. Après avoir raconté l'arrivée de ses confrères les PP. Brebeuf et Ennemond Masse, il ajoute :

« Jusque-là, on avait plutôt préparé les voies à l'établissement du Christianisme parmi ces sauvages que commencé une œuvre qui demandait une

(1) *Histoire du Canada*, par Garneau ; préface de la deuxième édition. — Québec, 1852.

(2) Soyons juste. Il veut bien lui consacrer dix lignes, mais seulement dans ses *Fastes chronologiques* ! mais seulement pour le taxer d'ignorance ! J'y reviendrai dans le cours de cette étude.

plus grande connaissance qu'on n'en avait encore pu acquérir de leur langue, de leurs coutumes, de leur croyance et de leur génie. Dans le séjour que les PP. Récollets avaient fait parmi eux, ils en avaient gagné quelques-uns à Jésus-Christ, mais ils n'en avaient pu baptiser que très-peu (1). »

Les PP. Jésuites furent appelés en 1625 au Canada, sur la demande des PP. Récollets, et principalement sur la proposition du P. Sagard, pour seconder ceux-ci dans leur mission ; on trouvera aux pages 789 et 790 de la nouvelle édition que nous publions une lettre de remerciement du P. Lallemant au P. Provincial des Récollets, datée de Kébec, 28 juillet 1625. Le F. Sagard parle longuement de l'arrivée des Jésuites dans la Nouvelle-France. Il dit (page 784) : « Le choix que nous fîmes desdit Père (sic) Jésuites « pour le Canada fut fort contrarié par beaucoup de « nos amis, qui taschoient de nous en dissuader. « nous assurant qu'à la fin du compte ils nous met- « troient hors de nostre maison et du pays, mais il « n'y avoit point d'apparence de croire à ceste mes- « cognoissance de ces bons Pères. » Il est donc surprenant que les Jésuites soient restés muets sur le compte de Sagard, qu'on sache peu de chose de ce chroniqueur si bon, si naïf, et que même dans la volumineuse collection des *Relations des Jésuites*, depuis 1632 jusqu'en 1673, publiée à Paris et réimprimée il y a quelques années à Québec, on chercherait vaine-

(1) *Histoire et description de la Nouvelle-France*, par le P. de Charlevoix, de la Compagnie de Jésus, tome I, liv. V, page 277, édition de MDCCXLIV.

ment des détails relatifs à l'honnête auteur du *Grand Voyage au pays des Hurons* (1).

Nous sommes pourtant assurés que le lecteur nous saura gré d'avoir réédité son œuvre et que l'historiographe futur de l'Amérique y puisera de précieux matériaux sur les régnicoles actuels et les aborigènes ; car, ainsi que l'a judicieusement observé M. Garneau, « les historiens de ce continent sont affranchis des difficultés qui ont embarrassé pendant longtemps ceux de l'Europe, par rapport à la question de l'origine des races dont descendent les différents peuples coloniaux américains. Ils peuvent, en effet, indiquer sans peine le point de départ du flot d'émigrants dans les diverses contrées de l'ancien monde, et suivre leur route jusque dans la plus obscure vallée où un pionnier eût élevé sa hutte dans le nouveau. S'ils veulent remonter au delà, ils trouveront tout fait par l'ardeur avec laquelle les Européens ont travaillé à régler définitivement la question de leur origine. Mais si cette grande tâche est finie pour eux, il en reste une autre semblable à finir pour les indigènes de l'Amérique, qui offre encore peut-être plus de difficultés et qui a déjà exercé l'ingéniosité de beaucoup de savants (2). »

A ce propos, nous désirons soumettre ici un certain nombre d'observations.

(1) Fait déplorable et singulier aussi : l'abbé Ferland, ce chercheur infatigable, ce véritable et modeste savant, qui a tant fait pour remettre en lumière l'histoire du Canada, l'abbé Ferland paraît n'avoir lu jamais Sagard !

(2) *Histoire du Canada*, par Garneau : discours préliminaire, note.

II

Depuis quelques années les sciences ethnographique et philologique ont heureusement accompli des progrès considérables, sérieux, qui permettront de déchirer bientôt le voile dont sont couvertes les pages de plusieurs grandes parties de l'histoire de l'univers.

Ainsi, dernièrement encore, on entassait hypothèse sur hypothèse, erreur sur erreur, pour prouver que l'Amérique n'avait dû, n'avait *pu* être peuplée que par des migrations, venues d'Asie, puis d'Europe. Qui n'a souri aux intempérances de pensée et de langage de l'auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains*? Ces pauvres Américains, il était bien difficile aussi de les reconnaître, de les avouer à la société catholique du XV^e siècle et à celle des deux siècles suivants! Ils s'affirmaient envers et contre les Écritures. Fait inouï! N'ayant pas pris droit de naissance à la dispersion de la tour de Babel, il leur était, de par l'Église, interdit *d'être*, sauf pourtant des esclaves. On sait que, si un pape avait déclaré que l'Amérique ne pouvait exister, et avait, en conséquence, excommunié quiconque supposerait que la terre possédât deux hémisphères habités par des

« animaux raisonnables, » un autre pape (1), de par son autorité pontificale, fit présent de l'Amérique à un prince espagnol. La fine raillerie de François 1^{er} à ce sujet est connue aussi. Quand on lui rapporta que les Portugais et les Espagnols faisaient, en vertu de cette bulle, main basse sur les immenses contrées transatlantiques nouvellement découvertes, il dit à Chabot, son premier amiral :

« Eh quoi! ils partagent tranquillement entre eux toute l'Amérique sans souffrir que j'y prenne part comme leur frère! Je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui leur lègue ce vaste héritage! »

Pour François, comme pour Isabelle, Ferdinand et les monarques européens, comme aussi pour la cour de Rome, les Américains étaient retranchés de l'humanité. A peine le saint-siège daigne-t-il les placer au niveau des singes! Malgré les merveilles de civilisation découvertes au Mexique, au Pérou, au Chili, on s'obstina longtemps à leur dénier le titre d'hommes. Et, comme nous le disions plus haut, nombre de gens se refusent, même encore aujourd'hui, à admettre que l'Amérique a possédé, de longtemps, une population indigène autochthone (2).

(1) Alexandre VI. Qui n'a lu son étrange bulle en date de 1493, et commençant par ces mots : *Motu proprio, non ad vestram vel alterius pro vobis*, etc. ?

(2) Il y a quelques années à peine, M. de Lamartine a osé écrire et publier cette phrase incroyable : « Le globe est la propriété de l'homme; le nouveau continent, l'Amérique, est la propriété de l'Europe! »

III

La lumière pénètre néanmoins maintenant les ténèbres que les préjugés religieux avaient épaissies, à plaisir, sur le berceau des Américains. Les investigations des curieux, les considérations des savants, les torches du libre examen, ont porté la clarté dans cette nuit profonde. Pour moi, je n'hésite pas à me ranger à l'opinion du consciencieux explorateur H. B. Schoolcraft. *Les Américains ne sont pas un peuple NEUF, mais un peuple DÉGÉNÉRÉ* (1). Voilà le résumé de sa pensée, la pensée aussi de l'archéologue D. B. Warden, du professeur suédois Kalm, le premier qui ait parlé des monuments anciens de la vallée des États-Unis; voilà aussi l'idée de Douglass, de Carver, Forster, Roberston, Humbolt, de tous ceux, en un mot, qui se sont efforcés d'exhumer de ses forêts millénaires, de ses interminables prairies mouvantes, de ses vastes mers intérieures ou des abîmes de ses fleuves-rois, le passé de l'homme sur le continent américain.

Nouveau monde, l'a-t-on désigné. Oui, nouveau pour ceux de nous qui l'ont retrouvé dernièrement.

(1) Voyez *Algie Researches*, by Henry Rowe Schoolcraft.

mais plus vieux que le nôtre peut-être aux annales des âges. S'il est vrai que le crépuscule du soir enveloppe encore, pour les plus pénétrants, ces dolmens, ces kroumleac'hs, ces tumuli, et cette cohorte de six mille géants pétrifiés de la plaine de Carnac (1), qui arrêtent si souvent le voyageur en France et le plongent en de longues rêveries; s'il est vrai que l'histoire gaélique soit encore un livre fermé aux plus érudits de notre monde, quoique l'on ait ramassé, épars, mutilés, quelques-uns de ses feuillets, tantôt sur un point, tantôt sur un autre du globe, comme par exemple en Bretagne, en Écosse, dans les steppes de la Russie, aux confins de l'océan Glacial ou à l'île Tinian, ou à celle de Pâques, et jusque vers le pôle antarctique, les mêmes ombres, mais aussi des monuments fréquemment semblables, d'une antiquité incalculée toujours, se déploient sur la naissance, sur l'industrie, des premiers habitants de l'hémisphère occidental.

J'en veux vraiment donner témoignage plus complet, plus détaillé, sans dépasser le cadre de cette notice.

Dans son *Hochelaga depicta*, Newton Bosworth a condensé la meilleure partie de ce qui avait été dit et écrit sur les origines américaines. Empruntons-lui quelques lignes :

« Ceux, dit-il, qui ont examiné ces matières sont d'avis que les tribus d'Indiens trouvées ici par Colomb et les navigateurs qui lui succédèrent avaient

(1) *La Bretagne*, par L. F. Jehan (de Saint-Clavien).

été précédées par un peuple beaucoup plus avancé dans la civilisation et la science, sur les vestiges de la puissance et de l'habileté duquel le jour s'est fait de temps en temps. Les ruines des forts et des cités sous la surface actuelle du pays, les tertres et les tumuli au-dessus, ainsi que les ustensiles et les curiosités de diverses espèces qu'on en a tirés en différents lieux, montrent que les arts y étaient pratiqués sur une grande échelle, à des périodes précédant l'origine généralement supposée de l'histoire américaine. On a plausiblement soutenu l'idée que quelques parties au moins de ce continent furent connues des Norvégiens et des Danois, avant d'avoir été découvertes par le grand navigateur auquel l'honneur en a été assigné depuis des siècles.... »

Après ces mots, Bosworth énumère ses preuves et ses autorités sur ce qu'il nomme, à bon droit, les *Antiquités américaines*. Si intéressante que soit sa narration, nous ne le suivrons pas, nous bornant à renvoyer à son livre le lecteur curieux d'approfondir le sujet, ou bien aux *Recherches sur les antiquités de l'Amérique septentrionale*, par D. B. Warden (1), ou encore au mémoire présenté à la Société Géographique de Paris, par M. C. F. Rafinesque, sur les antiquités du Yucatan et de Chiapa (2). Cependant, il m'est impossible de ne pas rapporter le fait suivant, signalé

(1) Extrait du 2^e volume des Mémoires de l'Académie des Sciences de l'Institut de France.

(2) On consultera aussi avec fruit les *Cités et Ruines américaines* par D. Charnay, avec un texte par M. Viollet Le Duc.

par Warden, et dont je fais aussi mention dans mon ouvrage *les Indiens Rouges*.

Vers 1825, en creusant une cave à Fayetteville, sur l'Elk (États-Unis), à une petite distance d'une ancienne fortification, on trouva une pièce de monnaie, qui dut être frappée, comme l'indique l'inscription, vers l'an 150 de l'ère romaine.

Elle porte d'un côté :

Antoninus Aug. Pius P. P. III cos.

Et de l'autre :

AURELIUS CÆSAR AVG. P. III COS.

Signifiant :

Antoninus Augustus Pius, princeps, pontifex, tertium consul ;

Et :

Aurelius Cæsar Augustus, pontifex, tertium consul.

L'authenticité de cette découverte est incontestable. Sans enlever à l'œuvre glorieuse de Colomb aucun de ses mérites, elle semble démontrer que des Européens avaient abordé en Amérique bien avant le hardi pilote génois. Mais, quant à l'ancienneté de la civilisation américaine, elle est éloquemment et brièvement frappée au sceau de la vérité dans cette réflexion d'un savant de Boston :

« Quelque étrange que cela paraisse, l'Amérique possède des antiquités si considérables, si belles et si

majestueuses qu'on les peut mettre en parallèle avec celles de Thèbes ou de Ninive. Des ruines d'anciennes cités de proportions colossales; des fortifications, tombeaux et pyramides; des temples bâtis avec des pierres taillées, indiquant un goût raffiné pour l'architecture, et ornés de figures d'hommes ou d'animaux finement sculptées; de vastes autels décorés d'hiéroglyphes, rappelant sans doute la mémoire de ceux qui les ont élevés, mais que personne encore n'a pu déchiffrer; des restes de palais séculaires, couverts de merveilleux spécimens de sculpture et de peinture, avec d'autres marques de grandeur ancienne, nous prouvent que ce continent n'est point un monde nouveau, mais qu'un empire puissant existait ici à une époque très-reculée, qu'il regorgeait de populations profondément versées dans les arts, et jouissant avant la découverte des Européens d'un état de civilisation bien supérieur à ce que nous avons été induits à concevoir... »

Plus loin, après avoir parlé des antiques cités mexicaines, le même narrateur s'écrit :

« On a des preuves suffisantes pour attester que ces villes étaient en ruines, il y a au moins *seize ou dix-huit cents ans*. A Palenqué, a crû un cèdre immense dont les racines énormes enchâssent ses ruines. Toute la ville est couverte d'acajous et de cèdres d'une grosseur incroyable. Les cercles concentriques de quelques-uns de ces arbres ayant été comptés, il a été reconnu qu'ils avaient plus de neuf cents ans, et on est convaincu par des indices sûrs qu'une génération d'arbres de même essence, de même force, les a

précédés. Qu'ils sont peu nombreux cependant ceux qui pensent que l'Amérique est un vieux territoire, siège d'un ancien et magnifique empire! Mais les faits se dévoilent chaque jour aux yeux du monde étonné, et l'on espère que l'esprit d'investigation qui semble animer maintenant tous les gens instruits répandra bientôt quelques lumières sur l'histoire de cette remarquable région (1). »

IV

Voilà pour l'ancienneté de l'homme *civilisé* dans le nouveau monde. Un coup d'œil à présent sur les modifications qu'il a reçues des migrations intérieures et des envahissements extérieurs.

Par le nord, par le détroit de Behring, l'Amérique touche à l'Asie. Beaucoup de géologues pensent, avec une raison apparente, qu'en des temps plus ou moins reculés, les deux continents n'en formaient qu'un. Leur séparation serait le fait d'un cataclysme terrestre. Quoi qu'il en soit, les populations américaines et asiatiques ont eu et ont encore de nombreux rapports, de profonds mélanges. Les secondes, toutefois, refoulées aux extrémités de leur territoire, sous un climat et en des régions glaciales, durent,

(1) Voir la *Ruche littéraire et politique*, imprimée à Montréal (Canada), n° de septembre 1854.

plus que les premières, tenter des incursions chez leurs voisins. Si je ne me trompe, elles envahirent l'Amérique par deux voies et en deux courants, dont l'un suivit les rives de l'océan Glacial et parcourut le littoral jusqu'au cap Farewell, à la pointe méridionale du Groënland, tandis que l'autre, ou mieux inspiré, ou mieux servi par le hasard, se répandait vers les bords du Pacifique. Épopée bizarre peut-être, intéressante à coup sûr, que celle de cette double migration.

Voyez-vous ces gens du Nord, ces corps durs, las d'étouffer dans leurs peaux de bêtes, dans leurs yourtes, dans leurs caves de neige, s'ébranlant à la conquête du soleil? Et ils s'en vont sans armes, les pauvres pêcheurs! aussi bien ceux qui s'avancent par l'est que ceux qui marchent à l'ouest. Un canot de peau de phoque et d'ossements de baleine, — *kaiak* ou *konè* pour les hommes, *ommiah* pour les femmes, — voilà le véhicule. Instruments, outils, engins de guerre, point. Assurément, je ne donnerai pas ce titre à la lance, au javelot, flèche ou harpon dont ils attaquent les monstres de la mer! S'ils savent les mettre, et avec une dextérité merveilleuse, au service de leur prodigieux estomac (1), ils ignorent, ces simples, même de quelle utilité ils peuvent être dans leur entreprise. Grande, difficile, périlleuse, cette entreprise! Qu'ils prétendent border

(1) Sir George Simpson, gouverneur de la baie d'Hudson, dont la parole ne saurait être mise en doute, déclare que les habitants de l'extrême Sibérie estiment un homme en raison de la capacité de son estomac. Plus loin, il ajoute qu'ayant voulu expérimenter

le Pacifique ou l'Atlantique, des occupants antérieurs les verront arriver d'un œil jaloux. Les repousser, les chasser du territoire malgré son immensité, les exterminer, pour eux, sera un devoir, une gloire ! Et ceux-ci, ils sont chasseurs, tous ! ils aiment, ils exaltent la guerre, le meurtre de l'homme par l'homme ! Et parmi eux les riverains du Pacifique, j'en vois d'habiles dans les arts et dans les sciences. Ces fastueuses cités du Mexique, dont il ne nous reste plus que des ruines colossales, n'auraient-elles pas eu alors pour les nomades de l'extrême Tartarie, comme de l'extrême Sibérie, l'attrait qu'ont aujourd'hui pour les hordes du Nord, les Northmen modernes, Paris, Londres, nos opulentes, nos fascinatrices capitales de l'Europe occidentale ?

Ah ! c'est la vie, le plaisir, la joie, c'est le soleil qu'ils cherchent, qu'ils veulent obtenir à tout prix, les humains, surtout les déshérités de la nature ! Au littoral de la mer Pacifique, ils admirent le pourpre, l'or du couchant, rêvent à ses splendeurs, à ses mystères ; sur les glaciers du Groënland, ils s'animent, ils se réchauffent à ses feux, à ses éblouissants rayons. Groënland, Terre verte, non ; mais

cette capacité, il choisit dans un village deux individus jouissant de quelque réputation (*a tolerable reputation*) et qu'il leur fit servir à chacun trente-six livres de bœuf bouilli et dix-huit de beurre fondu. Au bout d'une heure, ils avaient avalé environ la moitié du solide et du liquide sous les yeux de sir George Simpson. Deux témoins sûrs qu'il laissa près d'eux lui certifièrent, deux heures après, que ces voraces avaient alors englouti le tout. — *Narrative of a journey round the world, etc.*, par Sir George Simpson.

Grianland, Terre d'Apollon, du midi, terre du soleil (1).

Vous la trouveriez ingrate, affreuse, mortelle, cette terre ! A nos émigrants, c'est une terre de Chanaan. Pied à pied, pouce à pouce, ils disputent les neiges, ils conquièrent les glaces. C'est qu'il y a là un homme, un homme terrible, le propriétaire par droit d'ancienneté ; l'homme rouge, grand, svelte, fort, agile, tout muscles et nerfs, nourri des chaudes viandes du gibier, qui a horreur autant que jalousie de cet être informe, replet, lourd, repu de graisse et d'huile, venu, il ne sait d'où, pour usurper son droit exclusif à la chasse.

Bernard O'Reilly a compris ce drame sublime, sanglant ; en quelques lignes il l'explique dans son ouvrage sur le Groënland.

Les émigrants (Uskimè, Esquimaux, Gens de l'Eau, et non mangeurs de viande crue, comme l'ont prétendu Charlevoix et tant d'autres après lui) « étaient, dit-il, impropres à s'associer avec leurs nouveaux voisins. Il en résulta que les Indiens rouges, comme on les appelle, qui vivaient entièrement des

(1) Pendant les deux mois d'été, les feux du soleil sont brûlants au Groënland ; aussi les naturels ont-ils appelé cette contrée *Succanunga*, mot composé signifiant Terre du Soleil. Lorsqu'ils découvrirent le Groënland, les Celtes le nommèrent *Grianland*, ce qui dans leur langue voulait dire Terre d'Apollon ou du Soleil, d'où, par corruption, les Danois firent Groënland (Terre verte, désignation qui me paraît absurde, si elle n'est fort ironique, pour un pays relativement aussi dépourvu de végétaux, de verdure, que le *Succanunga*.

produits de leur chasse, attribuaient d'ordinaire aux méfians Esquimaux chaque changement défavorable de temps qui pouvait nuire à cette chasse. De là des guerres, lesquelles, jusqu'à ce jour, se sont poursuivies avec une acharnée et furieuse âpreté. L'aspect de l'Uski, engoncé dans ses pelleteries, la tête enfouie dans un capuchon, le maintien bas, sans aucun air belliqueux, faisait un contraste bien remarquable avec l'homme rouge, de stature élevée, gracieuse, accoutumé à la guerre, impatient de l'intrusion (1): »

Cependant les Uskimè parviennent à s'imposer. La force latente, inéluctable, de l'inertie, les sert mieux que la valeur des armes. De même que la goutte d'eau sans cesse renouvelée creuse, perce le granit, de même, par leur renouvellement constant, ils finissent par entamer les glaces de l'Amérique septentrionale et y implanter leur race.

V

Pour la bande immigrante qui a pris par l'ouest, par la rive occidentale de l'Amérique, pas meilleur accueil. Je vois là, le long de cette côte comprise

(1) *Greenland, the adjacent seas, and the Nord-West Passage to the Pacific Ocean, etc.*, par Bernard O'Reilly, Esq. New-York, 1818.

entre les Montagnes Rocheuses et la mer, depuis l'embouchure de la rivière Mackenzie jusqu'au golfe de Californie (1), une population étrange, sauvage, féroce, ayant teinte et notion des arts cependant. Pour la portion cantonnée entre l'île de Vancouver et le groupe des Aléutiennes, du 40° au 55° de latitude, si vous voulez, fut-elle le produit d'une expatriation mexicaine? Une invasion, une révolution inconnue, un douloureux exode, l'a-t-il poussée sous ce ciel dur, métallique? on ne sait encore. Des naufrages l'ont-ils portée en partie de l'archipel Sandwich sur cette côte désolée? on le soupçonne. Rien de positif toutefois, rien de prouvé. Les voyageurs qui ont exploré le pays, Vancouver, Cook, Dickson, Pagès, Marchand, notre si regretté La Peyrouse, sir G. Simpson, tous ont été frappés de l'intelligence artistique des naturels à certains égards. Ils fabriquaient les étoffes à la manière des habitants de la Nouvelle-Zélande, dit Cook. « Ils savent aussi peindre, ajoute-t-il quelques pages plus loin ; et l'on voit sur leurs chapeaux toutes les opérations de leur pêche dessinée : nous avons vu deux figures peintes sur leurs meubles et sur leurs effets (2). » Des tableaux sur bois, des monuments d'une exécution vraiment remarquable et

(1) *Voyages d'Alex. Mackenzie dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale*, 1789-92-95.

(2) *Collection des Voyages*, rédigée par M. Bancarel, tome II, p. 226. Consulter aussi Duflot de Mofras. Moi-même, dans le cours de mes voyages en Amérique, j'ai eu occasion d'admirer souvent l'industrie des indigènes de la Colombie et de la Nouvelle-Calédonie.

probablement d'une haute antiquité; ont été trouvés chez eux. Aussi, un ethnographe, qui fait autorité dans la science, a-t-il cru pouvoir émettre les observations suivantes :

« Le lecteur curieux de remonter au principe des choses, étonné de voir, chez cette peuplade de Nootka ou du roi Georges, des meubles chargés d'ornements divers, de ciselures en creux et en relief, qui ne sont pas dépourvus d'agrément ni d'une espèce de perfection; surpris de voir l'architecture, la musique, la peinture, presque tous les arts de l'Europe, réunis chez des Indiens qui, sous d'autres rapports, lui offrent l'état de sauvages, se demande à lui-même : Quelle est donc l'origine de ces habitants? MM. Jean Reynhold Forster et de Fleurieu ont essayé de résoudre ce problème, et leurs conjectures ont le mérite de la vraisemblance.

« Selon ces savants, tout semble prouver que le nord de l'Asie est la mère-patrie des Indiens de Nootka; telle était même la croyance des premiers Mexicains sur leur propre origine.... Anderson, qui était du troisième voyage de Cook, et qui a dressé le vocabulaire de la langue de Nootka, y trouve la conformité la plus grande avec plusieurs expressions mexicaines.... (1). »

Je n'insisterai pas davantage sur ce sujet. Mais n'est-il pas évident que la lutte dut être longue aussi et furieuse entre les envahisseurs et les envahis, en

(1) Bancarel, tome X, p. 232-3, note.

quelque temps qu'elle eût lieu et à quelque race du Nord, de l'Est ou de l'Ouest qu'ils appartenissent les uns et les autres ?

Néanmoins, ici, à l'Occident, comme là-bas, à l'Orient, la victoire resta définitivement aux mains des hommes du Nord.

VI

Fait étrangement mystérieux, fatal, pensent quelques-uns : ces hommes du Nord, ces usurpateurs, ils vont être un jour chassés, exterminés par d'autres hommes du Nord, leurs compatriotes, souvent revenus après de lointaines, d'immenses pérégrinations, de fondamentales modifications, d'un point opposé (1).

Quelle destinée l'avenir couve-t-il, en son sein, pour nous habitants de l'Europe occidentale ?

Si, dès les premiers temps de l'ère chrétienne, les Northmen reprennent le chemin, la route de l'Amérique septentrionale; s'ils soumettent, accaparent, colonisent l'Islande et le Groënland, dès le quinzième siècle, les Anglo-Saxons, les Normands de l'Angleterre et de la France, traverseront l'Atlantique, puis

(1) Les Espagnols, les Portugais, les conquérants de l'Amérique méridionale, ne sont point mon objet, mais facilement je les montrerais vaincus, déjà aujourd'hui, par la race normande.

l'autre hémisphère, et s'élèveront bientôt en fondant des empires jusqu'au détroit de Behring.

Noble tableau que celui dont je ne puis esquisser que bien faiblement les lignes principales !

A la fin du dix-septième siècle, après avoir été séparés, secoués, disséminés, durant des milliers d'années, nos gens, faisant un pas de plus, se retrouveraient à leur foyer primitif, au départ de cette prodigieuse carrière !

D'une main sûre, je crois, Forster a retracé leur itinéraire. Sans revenir sur les allusions de ceux que nous nommons les Anciens, sans rappeler ici Onomacrite, Antoine Diogène, Aristote, Strabon, Pline et Sénèque, je résumerai succinctement les chapitres que consacre à l'Islande et au Groënland l'auteur de *l'Histoire des découvertes et voyages faits dans le Nord* (1).

VII

La tradition chante la découverte de l'Islande par des pirates danois, dès une époque immémoriale ; et l'histoire affirme que « vers 861, un de ces pirates, nommé Naddodd, fut jeté par une tempête dans une île inconnue et l'appela *Schnee*, ou *Snow-Land* (pays

(1) *Histoire des découvertes et voyages faits dans le Nord*, par J.-B. Forster, mise en français par M. Broussonet. Deux vol. Paris, M.DCC.LXXXVIII.

des neiges.. à cause des neiges dont les hautes montagnes de cette île étaient couvertes. » Des navigateurs suédois la visitent ensuite; l'un d'eux, Flock, change son nom en celui d'Iceland (Islande), île de glace. « qu'elle a toujours porté depuis. » Enfin, dans l'année 874, deux Norvégiens, Ingolf et son ami Lief, entreprennent de s'y établir et réussissent à y jeter les bases d'une colonie (1).

La subjugation de l'Islande par les Européens entraînait naturellement celle du Groënland, c'est-à-dire de la partie la plus septentrionale de ce continent que six siècles plus tard on appellera Nouveau-Monde ou Amérique.

Forcés par leur situation et le besoin de demander leur subsistance à la mer, les Normands avaient fait de grands progrès dans l'art maritime, alors même qu'il se traînait dans l'enfance chez les peuples les plus civilisés de l'Europe.

• La construction des vaisseaux du Nord était totalement différente de celle que les Grecs et les Romains avaient adoptée. Les vaisseaux du Nord étaient construits du plus fort chêne qu'on pouvait

(1) « Ceux qui découvrirent cette île y trouvèrent des livres irlandais, des crosses d'évêque, etc., ce qui leur fit croire que quelque peuple d'Irlande y avait autrefois habité. Mais il me paraît plus probable que des pirates normands auront fait une descente en Irlande, d'où ils auront remporté un grand butin, et que, surpris par la tempête, ils auront été poussés en Islande, comme Naddodd, et qu'ils y auront laissé ces différents objets. » (FORSTER, tome I, pag. 84-85.)

trouver, et ils avaient la proue et la poupe très-élevées. Ceux de la Méditerranée, au contraire, étaient bas et plats et principalement poussés par des rames. Toute leur structure semblait aussi plus légère que celle des vaisseaux du Nord. Ceux-ci, destinés à faire de longues expéditions, étaient toujours pontés, tandis que ceux qu'on employait dans la Méditerranée ne l'étaient que dans quelques cas particuliers. C'est pourquoi les écrivains de Rome ne manquent jamais de nous apprendre s'il y a des vaisseaux pontés dans une flotte, et de distinguer avec soin ceux qui le sont de ceux qui sont découverts.

« Ces connaissances dans la navigation que possédaient les nations du Nord, jointes à une fréquente pratique, rendaient ces peuples remuants, très-propres à vivre sur mer, et favorisaient infiniment leur goût pour les excursions maritimes. Les immenses richesses que la plupart des aventuriers de cette nation avaient acquises par leurs pirateries, la célébrité qui accompagnait toujours les vaillantes actions sur mer, leur religion même, qui savait si bien inspirer le courage et l'intrépidité, donner l'espoir d'une récompense délicieuse à ceux qui mouraient dans les combats, et le bonheur d'être réunis à Othine, dans le Walhalla, où ils boiraient dans les crânes de leurs ennemis l'hydromel et la bière que verserait la belle Walkyriurs, et de manger la chair rôtie du sanglier sauvage Scrimner, tout cela était bien fait pour inspirer aux hommes du Nord la confiance la plus audacieuse et le courage d'entreprendre les plus dangereuses expéditions navales dès qu'ils avaient l'espérance d'acquérir de la gloire. »

C'est de la sorte qu'en 982 le bannissement de l'un d'eux, Eric Rauda (le Rouge) amène la découverte, puis le peuplement par les Européens, de la plage groënlandaise. Environ vingt ans après, Leif, fils d'Eric, trouva le Vinland (Terre de la Vigne), c'est-à-dire Terre-neuve. Snoro Sturleggen nous l'apprend dans sa *Saga* ou *Chronique du roi Olaf* (1).

« Dès lors, écrit Châteaubriand, le Vinland est fréquenté des Groënlandais. Ils y font le commerce des pelleteries avec les sauvages. L'évêque Eric, en 1121, se rend du Groënland au Vinland pour prêcher l'Évangile aux naturels du pays.

« Il n'est guère possible de méconnaître à ces détails quelque terre de l'Amérique du nord, vers les 49° de latitude, puisqu'au jour le plus court de l'année noté par les voyageurs, le soleil resta huit heures sur l'horizon. Au 49° degré de latitude on tomberait à peu près à l'embouchure du Saint-Laurent. Le 49° degré vous porte aussi sur la partie septentrionale de l'île de Terre-neuve (2). »

Roberston et Pinkerton étaient d'opinion que Terre-neuve fut d'abord colonisée par les Norwégiens, et le dernier pense que les Indiens Rouges qui habitaient cette île, à l'arrivée de Cabot, en 1497, des-

1) Voir le *Speculum Regale*, attribué par Torfœus à ce vieux chroniqueur. On peut aussi consulter M. X. Marmier, *Lettres sur l'Islande*.

(2) Châteaubriand, *Voyage en Amérique*, préface.

cendaient de ces Norwégiens qu'Eric, évêque du Groënland, vint réformer au Vinland en 1221 (1).

Ces colonies prospérèrent pendant de longues années ; elles s'étendirent à l'Ouest, s'éparpillèrent sur les bords de la baie d'Hudson, du golfe Saint-Laurent, y jetèrent les germes de la religion chrétienne (2), puis elles disparurent, détruites sans doute par les naturels, les Skrelling, ces hommes de souche tartare, les maîtres du sol alors. « Et quoique une communication fût encore conservée pendant des siècles entre la côte orientale du Groënland et quelques parties du territoire danois, cependant cette communication fut interrompue vers la fin du quatorzième siècle par des masses accumulées de glaces qui formèrent une impénétrable barrière autour de la rive (3). »

L'effroyable peste de 1350 contribua fatalement peut-être aussi à la ruine de ces florissants établissements, dont on retrouve encore des vestiges dans le Vieux et le Nouveau-Groënland.

Les îles de Friesland, — avec ces cent villes aujourd'hui englouties dans l'océan, — et d'Estotiland, sont

(1) Voyez Montgomery Martin, *Colonies of the British Empire*. Voyez aussi mes *Indiens Rouges* (collection des *Drames de l'Amérique du Nord*).

(2) Quand les Français découvrirent la Gaspésie et l'Acadie, ils trouvèrent encore des croix plantées sur les hauteurs. Voir la *Nouvelle relation de la Gaspésie*, par le père Chrestien Le Clercq. Paris, M.DC.XCI.

(3) *Description du Groënland*, par le missionnaire Hans Egède.

reconnues vers ce temps. Une escadre de douze barques, dépêchée de Friesland, explore un vaste pays appelé Drogio. Drogio est certainement un nom normand, dit un auteur américain célèbre (1), car nous voyons que *Drogo* était un chef des Normands contre les anciennes baronies de l'Italie vers 787. On presume que Drogio était le continent de l'Amérique. Le voyage de l'escadre eut lieu, paraît-il, vers 1352, plus de cinquante ans après la découverte de l'aiguille magnétique, arrivée en 1300.

Une tempête jeta la flottille sur la côte de Drogio. Les naturels étaient cannibales. Ils n'épargnerent les naufrages qu'à cause de leur habileté à la pêche. Ceux-ci remarquèrent que Drogio était un pays d'une immense étendue ou plutôt un *nouvel monde* : que les habitants étaient nus et barbares, mais que plus au Sud-Ouest, il y avait une région plus civilisée et un climat tempéré où les naturels avaient connaissance de l'or et de l'argent, vivaient dans des villes, élevaient des temples splendides aux idoles et leur sacrèrent des victimes humaines.... (2).

À ce tableau, qui ne reconnaîtra le Mexique, la Floride ou la Louisiane, ni la Nouvelle-Ecosse ou la Nouvelle-Angleterre plus haut ?

Malheur à ces découvertes, il se fit si peu de bruit, cependant, on y attacha si peu d'importance, qu'elles

CHRONOLOGIE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

1. Pour les autres détails, je renvoie à la relation des frères *Ames*, imprimée en 1498 à Venise, dans un recueil intitulé *Descrittione del mondo*, de *F. de Solis*, *Esquivado*, etc., reproduite dans le *Recueil de voyages* de *Boussier*.

ne nous apparaissent qu'à travers la pénombre légendaire. Mais bientôt, comme une éclatante fanfare allait retentir dans le vieux monde étonné, ravi, la nouvelle de l'entreprise merveilleuse conçue et exécutée par Christophe Colomb.

VIII

« Ne disputons point à un grand homme l'œuvre de son génie, dit Châteaubriand dans son magnifique langage. Qui pourrait dire ce que sentit Christophe Colomb lorsque, ayant franchi l'Atlantique, lorsque au milieu d'un équipage révolté, lorsque prêt à retourner en Europe sans avoir atteint le but de son voyage, il aperçut une petite lumière sur une terre inconnue que la nuit lui cachait ! Le vol des oiseaux l'avait guidé vers l'Amérique ; la lueur du foyer d'un sauvage lui découvrit un nouvel univers. Colomb dut éprouver quelque chose de ce sentiment que l'Écriture donne au Créateur, quand, après avoir tiré la terre du néant, il vit que son ouvrage était bon : *Vidit Deus quod esset bonum*. Colomb créait un monde. On sait le reste : l'immortel Génois ne donna point son nom à l'Amérique ; il fut le premier Européen qui traversa, chargé de chaînes, cet océan dont il avait le premier mesuré les flots. Lorsque la gloire est de cette nature qui sert aux hommes, elle est presque toujours punie. »

Réflexion bien amère, trop vraie, hélas ! On sait l'odyssée de Colomb ; on l'a entendu frapper, épuisé de fatigue, de faim, au couvent de la Rabida, proche Palos ; on a écouté ses savants entretiens avec le moine Juan Perez, le médecin Garci Fernandez et le hardi navigateur Martin Alonzo Pinzon ; puis on l'a vu s'embarquer sur le Pinto et aborder dans cette féconde terre d'Amérique à laquelle l'ingratitude de ses contemporains lui refusa même l'honneur de donner son nom. Puis on a admiré sa persévérance, sa fermeté dans l'affliction, comme la hauteur de son génie. L'homme privé s'est montré aussi grand peut-être que l'homme public. Ce n'est pas moi, assurément, qui tenterai jamais d'arracher une feuille à la noble couronne que la postérité a si justement placée sur la tête de Christophe Colomb. La plupart de ses compagnons : Alonzo de Ojeda, Pedro A. Nino, Christ Guerra, Vicente Yanez Pinzon, Vasco de Balboa, Ponce de Léon, sont dignes aussi, malgré leurs fautes, de grands éloges. Je me sens prêt à endosser les paroles de Pierre Martyr (1) : « Pour déclarer ici mon opinion, tout ce qui a jusqu'à présent été découvert par les fameux voyages de Saturne et d'Hercule et de ceux que l'antiquité honorait comme dieux pour leurs actes héroïques, semble affreux, petit et obscur, si on le compare avec les victorieux travaux des Espagnols. »

On les a violemment accusés, et en toute justice, d'avoir, par rapacité, porté la flamme, le glaive, la

(1) P. MARTYR, Décad. III, c. 4. Je n'ai pas le texte sous les yeux, mais la traduction anglaise de Loke.

destruction dans ces riches contrées, au milieu de ces populations douces, hospitalières pour la plupart, — toutes incapables de résister aux armes des Européens. Mais peut-être les accusateurs n'ont-ils pas, dans leur réquisitoire, tenu assez compte de l'esprit qui dominait le monde catholique à cette époque. Un observateur très-fin, un historien consciencieux, Washington Irving, a fort nettement esquissé la société espagnole au temps de Colomb.

Écoutons-le.

« La conquête de Grenade mit fin aux guerres de la Péninsule entre les chrétiens et les infidèles : l'esprit de la chevalerie espagnole fut soudainement ainsi privé de sa sphère accoutumée d'action ; mais il avait été trop longtemps nourri et stimulé pour s'effacer soudainement aussi. La jeunesse de la nation, encouragée aux aventures audacieuses, aux exploits héroïques, ne pouvait se réduire aux occupations tranquilles et régulières de la vie commune ; mais elle soupirait pour un nouveau théâtre d'entreprises romanesques.

« C'est alors que le vaste projet de Colomb fut effectué. Son traité avec les souverains fut, en quelque sorte, signé de la même plume qui avait souscrit la capitulation de la capitale mauresque ; et l'on peut presque dire que sa première expédition partit de dessous les murs de Grenade. Beaucoup de jeunes cavaliers qui avaient essayé leur épée dans cette mémorable guerre, encombrèrent les navires des découvreurs, pensant qu'une nouvelle carrière leur était ouverte dans les armes, — une sorte de croisade dans des régions d'infidèles splendides et inconnues. »

Croisade ! voilà la révélation , et , pour ces fanatiques Espagnols , la justification d'une partie des monstruosité s dont ils se souillèrent dans les Indes occidentales . Et voilà aussi pourquoi ils échouèrent , avec les gens du Sud , à fonder des empires durables dans ces régions privilégiées , tandis qu'à une autre extrémité du nouveau monde , froide , déshéritée , pour laquelle la nature semblait s'être montrée une marâtre , les hommes du Nord arrivaient insensiblement , s'établissaient , et , à travers les neiges , les glaces , à travers les sombres forêts , jetaient dans le sol d'indestructibles racines . Aux brillants enfants du Midi il fallait de l'or , des pierreries , quelques fruits délicats et rafraîchissants ; aux grossiers Normands , il fallait de rudes vêtements , une nourriture forte . Ils ont colonisé ceux-ci , ils ont cultivé la terre , ils l'ont rendue productive : la terre les a aimés , ils sont restés ; les autres l'ont dépouillée , ravagée : elle , lasse , irritée , a fini par les repousser (1).

(1) L'idée de colonisation , les Espagnols l'eurent-ils ? J'en laisse juges ceux qui liront le document suivant , « proclamation adoptée , » dit W. Irving , par les découvreurs espagnols dans leurs invasions des pays indiens .

« Moi , Alonzo de Ojeda , serviteur des puissants rois de Castille et Léon , civilisateurs des nations barbares , leur messager et capitaine , vous notifie et fais connaître , en la meilleure manière que je puis , que notre Dieu et Seigneur , seul et éternel , a créé les cieux et la terre , et un homme et une femme , dont vous et nous et tous les peuples de la terre avons été et sommes les descendants procréés , et tous ceux qui viendront après nous ; mais le vaste nombre de générations qui ont procédé d'eux , dans le cours de plus de cinq mille ans qui se sont écoulés depuis la création du

IX

J'en voulais venir là.

N'eût-elle pas été favorisée par la puissante et généreuse initiative d'Isabelle de Castille, n'eût-elle pas

monde, fait qu'il est nécessaire que quelque race humaine se disperse dans une direction et une autre dans une autre, et qu'elles se divisent en beaucoup de provinces et royaumes, parce qu'elles ne pourraient se nourrir et conserver dans un seul. Tous ces peuples ont été mis à charge par Dieu notre Seigneur à une seule personne, nommée saint Pierre, qui a été ainsi fait seigneur et supérieur de tous les peuples de la terre et chef de toute la famille humaine, à qui tous doivent obéir, partout où ils vivent et quelle que soit leur loi, secte ou croyance ; il lui a aussi donné tout le monde pour son service et sa juridiction, et quoiqu'il ait désiré qu'il établît sa chaire à Rome, comme un lieu très-convenable pour gouverner le monde, cependant il a permis qu'il établît sa chaire en toute autre partie du monde, et jugeât et gouvernât toutes les nations Chrétiennes, Mauresques, Juives, Gentiles et toute autre secte ou croyance qui puisse exister. Cette personne est dénommée Pape, c'est-à-dire admirable, suprême, père et gardien, parce qu'il est le père et gouverneur de tout le genre humain. Ce Saint Père fut obéi et honoré comme seigneur, roi et supérieur de l'univers par ceux qui vécurent de son temps, et, de la même manière ont été obéis et honorés tous ceux qui ont été élus au pontificat ; et ainsi il en a été jusqu'au jour présent et il en sera jusqu'à la fin du monde.

« Un de ces pontifes, dont j'ai parlé comme seigneurs du monde, a fait donation de ces îles et continents de la mer océane et de tout ce qu'ils contiennent aux rois catholiques de Castille, qui, à cette

été accomplie par le vaste génie de son protégé, la découverte du nouveau monde, aurait encore été pour nous, Européens occidentaux, réalisée vers la fin du XV^e siècle ; car, alors que, opiniâtrément, Christophe Colomb postulait à la cour d'Espagne, son frère Barthélemy se rendait en Angleterre, chez les hommes du Nord, pour les convertir à l'idée de

époque, étaient Ferdinand et Isabelle, de glorieuse mémoire, et à leurs successeurs, nos souverains, suivant la teneur de certains papiers rédigés à cet effet (que vous pouvez voir si vous le désirez). Ainsi, Sa Majesté est roi et souverain de ces îles et continents en vertu de ladite donation, et presque tous ceux à qui cela a été notifié ont reçu Sa Majesté, ont obéi et servi Sa Majesté et lui obéissent et la servent à présent. Et, en outre, comme bons sujets, et avec bon vouloir, et sans résistance ou délai, du moment où ils ont été informés de ce qui précède, ils ont obéi aux religieux envoyés parmi eux pour prêcher et enseigner notre sainte foi ; et de leur franche et agréable volonté, ils sont devenus Chrétiens et continuent de l'être. Et Sa Majesté les a reçus obligeamment et bienveillamment et a ordonné qu'ils fussent traités comme ses autres sujets et vassaux. Vous êtes aussi requis et obligés de faire de même. C'est pourquoi, de la meilleure manière que je puis, je vous prie et je vous conjure de bien considérer ce que je dis et de prendre tout le temps nécessaire pour comprendre le sujet et en délibérer, et de reconnaître l'Église pour souveraine et supérieure du monde universel, et le suprême pontife, appelé le Pape, en son nom, et Sa Majesté en sa place, comme supérieur et souverain roi de ces îles de terre ferme en vertu de ladite donation, et consentir à ce que ces pères religieux vous prêchent les choses susdites ; et si vous faites ainsi, bien vous ferez, et ferez ce à quoi vous êtes tenus et obligés, et Sa Majesté, et moi en son nom, vous recevrons avec tout l'amour et la charité dus, et vous affranchirons vous, vos femmes et vos enfants de la servitude, afin que vous puissiez

Christophe. Mais il est pris par des pirates, pillé, et n'arrive sur les côtes de la Grande-Bretagne que privé de toute ressource pécuniaire. Il ne se décourage pourtant pas, se met au travail et achève, le 21 février 1480, une carte qu'il présenta plus tard avec les vers suivants à Henry VII :

Terrarum quicumque cupis feliciter oras
Noscere, cuncta decens docte pictura docebit,
Quæ Strabo affirmat, Ptolemæus, Plinius atque

faire d'eux et de vous ce qu'il vous plaira et ce que vous penserez convenable, comme ont déjà fait les habitants des autres îles. Et, en outre, Sa Majesté vous donnera beaucoup de privilèges et d'exemptions et vous octroyera beaucoup de faveurs. Mais si vous ne faites pas cela, ou différez malignement et intentionnellement de le faire, je vous certifie que, par l'aide de Dieu, je vous envahirai violemment et vous ferai la guerre de tous côtés et toutes les manières que je pourrai, et vous soumettrai au joug et obéissance de l'Église et de Sa Majesté, et vous prendrai vos femmes et vos enfants et en ferai des esclaves, et les vendrai comme tels et disposerai d'eux comme Sa Majesté pourra commander ; et vous prendrai vos effets et vous ferai tout le mal et nuisance en mon pouvoir, comme vassaux qui refusent d'obéir ou recevoir leur souverain, lui résistent et lui font opposition. Et je proteste que les morts et désastres qui pourront être occasionnés seront votre faute et non celle de Sa Majesté, ni la mienne, ni celle des cavaliers qui m'accompagnent. Et de ce que je vous dis ici et requiers de vous, je somme le notaire ici présent de me donner ici son témoignage signé. »

Telle est la curieuse formule que les Espagnols faisaient lire aux Indiens avant d'envahir leur territoire. Plaisantait-il le philosophe qui s'écriait : « Comment recevrons-nous les habitants de la lune ou d'une autre planète s'ils venaient un jour nous signifier un manifeste de cette sorte ? » .

Isidorus ; non una tamen sententia cuique.
Pingitur hic etiam nuper salcata carinis
Hispanis zona illa, prius incognita genti
Torrida, quæ tandem nunc est notissima multis.

Un peu au-dessous de cette inscription placée sur la carte, on lisait celle-ci :

Pro autore, sive pictore.

Genoa cui patria est, nomen cui Bartholomæus,
Colombus de terra rubra opus edidit istud,
Londiniis, An. Dom. 1480, atque insuper anno,
Octava decimaque die cum tertia mensis
Febr. Laudes Christo cantentur abunde.

L'avare et cupide Henry VII, plus soucieux de trésors que de gloire, pressentit peut-être la grandeur des vues de Colomb, mais il ne risqua rien en sa faveur. Dégoûté, après plusieurs années de supplices infructueuses, Barthélemy « vint, dit Forster, trouver à Paris Charles VIII ; ce prince fut le premier qui lui donna connaissance des importantes découvertes de son frère. » Les Anglais prétendent le contraire. D'après leur version, Henry VII aurait accepté les propositions de Barthélemy et dépêché celui-ci à la « recherche de son frère avec une invitation pour se rendre à la cour d'Angleterre. » Mais une rivalité d'amour-propre, seule, semble avoir donné naissance à cette assertion, qui ne repose sur aucun document authentique. L'esprit inquiet d'Henry VII fut éveillé peut-être par les démonstrations de Barthélemy. Ces démonstrations le préparèrent, le disposèrent à accueillir, quinze ans plus tard environ, la demande des Cabot, alors que l'Eu-

rope résonnait déjà au bruit des richesses rapportées par Christophe des îles qu'il avait découvertes. Je suis cependant porté à croire que le monarque anglais traita alors les Colomb et leur projet comme Napoléon I^{er} traita plus tard l'application de la vapeur à l'industrie et ceux qu'il appelait des *idéologues*.

X

Déjà les Normands, les Bretons, quelques Basques (1) même, dit-on, font la pêche de la morue sur un banc que bientôt nous nommerons Terre-neuve. Quoi de sûr en ce récit? Rien. Quoi d'invraisemblable? Rien non plus. Mais il se trouve, en une ville maritime de l'Angleterre, à Bristol, un marchand vénitien, Gaboto, enrichi par son commerce dans la Méditerranée, très-entreprenant, très-influent, qui ambitionne, jalouse peut-être la gloire de Colomb. Ce que les Génois ne purent obtenir d'Henri VII, les Vénitiens l'achetèrent, — singulière fortune toutefois pour les Italiens.

Les Gaboto — nous disons Cabot aujourd'hui, — partirent, sous pavillon anglais, en aventureuse expé-

(1) Suivant le rapport de Lescarbot. — Il dit que lors de son voyage, en 1606, la langue des habitants de la côte orientale de Terre-neuve était à demi biscayenne. Les *Antiquitates americanae* vont bien plus loin, car elles affirment que, dès l'an mil, les Normands avaient exploré la plus grande partie de l'Amérique septentrionale.

dition. Leur origine, le lieu de leur embarquement, la date de leur découverte, tout, jusqu'à leur nom, a été sujet de contestation. Maintenant, néanmoins, le jour s'est à peu près fait sur la vie de ces habiles navigateurs. Warden a élucidé la question. Les Cabot étaient quatre : Jean, le père, et trois fils : Louis, Sébastien, Santius. Le second, Sébastien, paraît devoir être le héros. C'est lui qui découvrira le Labrador, Terre-neuve, le 24 juin 1497, et s'élèvera jusqu'au 56^e degré de latitude N., sur son navire, le *Mathew*.

Les Trois ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis que Christophe Colomb avait, le premier Européen, salué cette île de Guanahani qu'il nomma San-Salvador, et qui fut comme sa première étape sur la route du nouveau monde !

Cabot a amené les Anglo-Saxons, les Northmen, dans la Terre Promise : moins de trois cents ans après, ils seront les maîtres du pays (1).

XI

De nouveau la carrière est ouverte, large, longue, incommensurée, fascinatrice tout ainsi que l'In-

(1) *A Memoir of Sebastian Cabot*, etc. London, 1831. Non signé, mais attribué à D. B. Warden. C'est l'œuvre la plus complète et sans doute la plus vraie qui ait été écrite sur ce sujet.

Le Traité de Paris (la *Paix honteuse*) fut signé le 10 février 1763.

connu. Les compétiteurs, les rivaux, les jaloux, les aventuriers de partout s'y vont précipiter à l'envi.

S'il en fallait croire un ancien manuscrit intitulé : *Abrégé des découvertes de la Nouvelle-France*, en 1504, les Normands et les Bretons trouvèrent, les premiers, le Grand-Banc et les Terre-Neuves (1) ; mais l'expédi-

(1) Ce manuscrit se trouve aux Archives de la Marine, à Paris.

Dans une note, que j'aime néanmoins à reproduire, à titre de renseignement, M. Garneau dit que c'est un extrait de l'ouvrage qui a pour titre : *Us et Coutumes de la mer*. Quand le grand banc de Terre-Neuve a-t-il été découvert par les Basques, les Bretons et les Normands ?

Article 44 des jugements d'Oléron, nos 30 et suivants. L'auteur des *Us et Coutumes de la mer*, ouvrage estimé, rapporte « que les grands profits et la facilité que les habitants du cap Breton, près Bayonne, et les Basques de Guyenne, ont trouvés à la pêche de la baleine, ont servi de leurre et d'amorce à les rendre si hasardeux en ce point, que d'en faire la quête sur l'Océan par les longitudes et latitudes du monde. A cet effet, ils ont ci-devant équipé des navires pour chercher les repaires ordinaires de ces monstres. De sorte que, suivant cette route, ils ont découvert, cent ans avant les navigations de Christophe Colomb, le grand et petit banc des morues, les terres de Terre-Neuve, de cap Breton et de Bacaléos (*qui est à dire morue en leur langue*), le Canada ou Nouvelle-France ; et si les Castellans n'avaient pris à tâche de dérober la gloire aux Français, ils avoueraient, comme ont fait Christophe Witfliet et Antoine Magin, cosmographes flamands, ensemble, Fr. Antoine de Saint-Roman, religieux de saint Benoît (*Historia general de la India*, liv. I, ch. ij, p. 8), que le pilote, lequel porta le premier la nouvelle à Christophe Colomb et lui donna la connaissance et l'adresse de ce nouveau monde, fut un de nos Basques terreneuviers. »

ment de Calicut et son succès, dès 1497, sont aujourd'hui hors de doute. Soyons justes envers l'Angleterre : cette gloire lui revient de droit : elle donna l'impulsiôn à l'Europe occidentale. Les sujets de Louis XII se piquent de belle émulation avec ceux d'Henry VII ; et, tous les deux durant presque, le Français et l'Anglais firent assaut d'audace, de bravoure, de témérité pour l'exploration et la domination des contrées nouvelles.

Il est peu d'hommes qui après le premier voyage de Christophe Colomb pour les Indes-Occidentales, des côtes de la Manche au canal Saint-Georges, des troupes nombreuses, mais obscures, d'aventuriers, avides, sans nom, se soient occupés du grand mystère d'outre-Atlantique. La plupart, en effet, cherchant, comme leurs devanciers, le nouveau passage du nord-ouest pour se rendre aux Indes, et de l'étranger empire dont Marco Polo avait parlé, se sont dirigés auparavant, laissant à un autre homme, nommé Colomb, y vouloir aller.

C'est ainsi que nous en avons vu encore. N'est-ce point le cas de ce capitaine, vers 1600, sur le Saint-Jean, qui, par pure vanité ou par pure raillerie, s'en va à la recherche d'un petit village où il croit qu'il y a des Indes ? De nos jours, on l'a

[illegible]

...the same time ...

cherché encore à grand'perte d'or et de vie humaine. cet introuvable passage!

Cependant, si les navigateurs du XIX^e siècle semblent enfin avoir abandonné cette idée, tous ceux des XV^e et XVI^e la professèrent. Elle fut leur inspiratrice, le plus puissant auxillaire de leurs admirables travaux. Un seul, peut-être, et l'un des plus distingués pourtant, aurait eu, suivant quelques historiens, un mobile peu avouable (1) : c'est le Portugais Gaspar Cortereal, qui, en 1500, visita Terre-Neuve, l'embouchure du Saint-Laurent et une côte qu'il appela *Terra de Labrador*, ou Terre de Labour.

L'année d'après, Cortereal entreprend un second

(1) « Le caractère de ce voyage fut moins honorable à la cause des découvertes, dit Hawkins, qu'aucun des précédents, car il ne fut apparemment entrepris que pour l'avancement de la cause de la science. Cortereal ramena en Portugal cinquante indigènes qui furent froidement destinés à l'esclavage, et dont les aptitudes supérieures pour le travail paraissent avoir été un sujet de grande satisfaction pour les spéculateurs. Dans une lettre écrite, huit jours après leur arrivée, par l'ambassadeur vénitien à la cour de Lisbonne, ces malheureux sont ainsi décrits : « Ils sont extrêmement propres à « supporter le travail, et deviendront probablement les meilleurs « esclaves qu'on ait découverts jusqu'à ce jour. »

N'accusons pas trop les Portugais, nous, Français, car, une année avant la triste Révocation de l'Edit de Nantes, un de nos rois, Louis XIV, surnommé Le Grand, écrivit à Labarre « qu'il lui importait de DIMINUER le nombre des *Iroquois*, et qu'il fallait les réduire en esclavage pour les faire servir sur ses galères ! »

Banvard affirme cependant, mais j'ignore d'après quelle autorité, qu'un « des objets de Gaspar Cortereal était de découvrir ce passage nord-ouest à la Chine et aux Indes orientales (*Spice Island*). »

voyage. On n'entend plus parler de lui. Son neveu Miguel court à sa recherche. Il disparaît aussi. Les Portugais s'attribuent l'honneur d'avoir découvert l'entrée du golfe Saint-Laurent. Prétention fort contestable.

Toutefois, à dater de cette époque, nous entrons de plein pied dans l'histoire. En 1502, des marchands de Bristol, Hugh Elliott et Thomas Asmuth, excités par l'exemple de Cabot, sollicitent et obtiennent d'Henry VII des Lettres Patentes pour établir des colonies à Terre-Neuve. Une pêcherie est installée sur l'île. Nos Normands s'implantent dans le sol américain.

L'emprunte encore quelques lignes à Forster

« En 1506, Jean Denis partit d'Honfleur pour Terre-Neuve avec son pilote, Camard, de Rouen. On dit qu'il leva et publia le premier la carte de ces contrées. En 1508, un navigateur, nommé Aubert, partit de Dieppe pour Terre-Neuve sur un vaisseau appelé *la Ponde*, et amena de là les premiers sauvages qu'on ait encore vus de ce pays. Le vaisseau appartenait au père du capitaine Jean Ango, vicomte de Dieppe. »

Vient ensuite la tentative du baron de Léry. Forster n'en parle point; il l'a ignorée sans doute; mais, bien que Léry ait échoué, la chronique lui a consacré une mention honorable. Cette tentative prend place dans l'année 1548. Cinq ans après, François I^{er} prononce le mot caractéristique que nous avons rapporté plus haut, et dépêche, avec quatre vaisseaux, Verrazzani.

un noble. Florentin (1) à sa solde, vers les Terres-Neuves. Ce Verrazzani, qui, le premier, nomma *Nouvelle-France* le territoire qu'il découvrit, n'a point encore, que je sache, trouvé son biographe. Il le mérite cependant (2). Espérons que la postérité le posera sur le piédestal auquel ses actes l'ont appelé. Il fait deux voyages et périt dans le deuxième, dévoré par les sauvages, assurent le romanesque Lahontan, la Potherie, Le Beau, Hakluyt et leurs plagiaires, mais plus vraisemblablement englouti dans les flots.

« Le roi fut si content du rapport qu'il fit à son retour en France, dit M. Garneau, qu'il le chargea de préparer une nouvelle expédition; le célèbre et infortuné voyageur se remit en route suivant l'ordre de son maître et n'a pas reparu depuis (3). »

(1) Il était né vers 1475, et avait déjà beaucoup voyagé en Syrie et en Egypte. Son départ pour l'Amérique eut lieu près de Madère, le 17 janvier 1524, sur le *Dauphin*.

(2) « Ses découvertes donnèrent à la France droit à de vastes portions du nouveau monde. Il avait longé toute la côte des Etats-Unis et d'une partie considérable de l'Amérique britannique. » — *Novelties of the New-World*.

(3) « Cet aventureux navigateur fit naufrage et périt. » — *British America*, par John Mac-Gregor.

« Je ne trouve, dit Charlevoix, aucun fondement à ce que quelques-uns ont publié qu'ayant mis pied à terre dans un endroit où il voulut bâtir un fort, les sauvages se jetèrent sur lui, le massacrèrent avec tous ses gens et le mangèrent. »

XII

« ACA NADA ! (1) *ici rien !* s'étaient écriés les Espagnols, qui, dit-on, entrèrent les premiers dans la rivière de la Grande-Baie (le Saint-Laurent). L'Amérique du Nord n'offrait pas des mines d'or à l'avidité sanguinaire des Espagnols, des pierreries à la cupidité des Portugais, des épices précieuses aux Hollandais (2).

Et les Espagnols et les Portugais ont fui cette plage ingrate pour eux, laissant à la race normande le soin de la venir fertiliser par ses sueurs, l'enrichir par son patient labeur, lui faire produire, par son ingéniosité, des trésors bien autrement précieux et bien autrement durables que ceux ramassés au prix des plus affreuses cruautés, des hontes les plus intamantes dans les mines du Mexique, du Pérou, ou dans les jungles des Indes orientales.

Osez comparer aujourd'hui l'Amérique méridionale avec l'Amérique occidentale, le nouveau monde. — j'entends celui du Nord. — avec ces royaumes

(1) Cette étymologie, empruntée au père Hennepin, est fort hasardée. Pour moi, je me range à l'opinion de ceux qui, comme Duponceau, tirent le nom *Canada* du terme iroquois *Kanata*, signifiant « amas de cabanes », et se prononçant *kanata* : « Comme les sauvages le répétaient souvent, dit M. Cuvier, Jacques Cartier pensa que ce nom était celui de la contrée et le fit écrire. »

(2) *Traité statistique et politique des deux Canadas*, par G. Le-
scure.

d'Asie, naguère étouffant dans le faste et l'opulence!

Bien plutôt saluez avec moi, saluez, je ne dirai pas le premier découvreur, mais le premier colonisateur français, — un Breton, homme de forte souche, de cœur haut et droit, — qui ait baisé la terre d'Amérique!

Jacques Cartier! une de nos illustrations. Ah! le mot est chétif: un de nos génies, devrais-je dire. Et pas une statue ne lui a été érigée chez nous! A lui pas un monument, pas une inscription, un symbole de la reconnaissance générale! O Athéniens! Athéniens! En France, il n'y a peut-être pas mille personnes sachant qu'il a existé un Jacques Cartier!

Un jour, je me suis pris du pieux désir d'aller visiter la ville natale de ce hardi marin, à qui nous devons la moitié de l'Amérique. Je m'attendais à ce que là, au moins, à Saint-Malo, je rencontrerais quelque chose, un buste, un morceau de pierre, à l'angle d'une rue, un signe qui me rappelât notre Jacques Cartier, lui que connaissent, que vénèrent les plus ignorants des Canadiens-Français, à qui tous ont élevé un autel dans leur cœur, lui dont j'avais vu le portrait, le nom en vingt endroits, dans les édifices publics, sur les places, les routes, les navires, soit à Montréal, soit à Québec; et à Saint-Malo, rien! je n'ai rien trouvé!... Si..., dans la cour d'une auberge, vous apercevez une misérable effigie en plâtre, qui se dégrade et demain tombera en poussière... Athéniens! Athéniens!

Et cette cour d'auberge, qu'est-ce encore? La cour de l'ancien hôtel de Châteaubriand!

Douleur sur douleur!

A une heure de distance, si votre âme n'est pas navrée assez, vous pourrez voir, enfouie dans le tumier, les immondices, une ferme, une mesure s'en allant, elle aussi, de décrépitude. On la nomme les *Portes-Jacques-Cartier*.

C'est là tout ce qui reste de l'habitation, de la mémoire du grand homme (1), de celui que François I^{er} n'appelait jamais que « nostre cher et bien amé Jaque Cartier. »

XIII

Je ne referai pas ici l'histoire de la vie et des découvertes de Jacques Cartier (2). Récemment encore ses voyages ont été publiés avec de nouveaux et intéressants documents (3). Et ses œuvres, si longtemps négligées, parlent éloquentement pour lui. On sait aujourd'hui qu'il fit trois, peut-être quatre (4) voyages, « croyant s'avancer vers la Chine, » re-

(1) Justice à qui de droit. Dans un excellent ouvrage : *Saint-Malo illustré par ses Marins*, M. Ch. Cunat a rendu à Jacques Cartier un éclatant hommage.

Une rue sur le port de Saint-Malo porte aussi, depuis quelques années, le nom de Jacques Cartier.

(2) J'ai composé ce travail. Il paraîtra prochainement.

(3) *Voyage de Jacques Cartier au Canada*. Librairie Tross, Paris, 1867.

Voyage de Jacques Cartier au Canada, avec deux cartes, publié par M. H. Michelant, avec documents inédits par M. Alfred Rame. — Librairie Tross, Paris, 1865.

(4) Du quatrième il ne nous reste aucune relation. Mais Les-carbot déclare qu'il eut lieu, et Roberval le donne à entendre.

monta le Saint-Laurent jusqu'à Hochelaga, qu'il nomma Mont-Royal (Montréal) (1), jeta les fondements d'une colonie, la première d'un caractère sérieux dans l'Amérique du Nord, ne l'oublions pas, et qu'il vint mourir, en sa soixantième année, à sa propriété seigneuriale, au village de Limoilou, près de Saint-Malo (2).

J'aime entendre un Canadien s'écrier, en terminant l'esquisse de cette existence si belle, si bien remplie : « Pour récompense de ces découvertes, on dit que Cartier fut anobli par le roi de France. Mais sa gloire la plus durable sera toujours d'avoir placé son nom à la tête des annales canadiennes et ouvert la première page d'un nouveau livre dans la grande histoire du monde. »

Qui furent les compagnons de Cartier, les pionniers du Canada? Qui, sinon les descendants de ces Northmans, dont le flot puissant, invincible, inonda, dès le V^e siècle, les côtes de la Bretagne et de la Gaule romaine (3)?

Ah! leur origine apparaît clairement partout et jusque dans « l'incertion desdicts maistres, compagnons mariniers et pillotes, » que M. A. Ramé vient de mettre au jour (4).

(1) Dans son livre, assez estimé, *Cinq années de séjour au Canada*, L. A. Talbot affirme gravement que Cartier remonta le Saint-Laurent jusqu'aux chutes du Niagara, et redescendit de là à Hochelaga! Quelle absurdité!

(2) Voyez l'ouvrage de M. Ch. Cunat.

(3) V. l'*Histoire des Invasions des Normands*, par M. Depping.

(4) On trouve cette curieuse nomenclature dans l'*Appendice au voyage de Jaques Cartier*, publié par la librairie Tross.

Français ou Anglais à présent, ce sont les fils de Nascodé et d'Éric le Rouge qui ont défriché, peuplé l'Amérique septentrionale, qui, tôt ou tard, l'absorberont tout entière.

Oui. oui. Lebrun est dans le vrai quand, de sa plume mordante, mais sûre, mais précise, il trace ces mots :

« Le Canada avait à espérer des colons, seulement des provinces dont les marins déjà s'étaient comme acclimatés à Terre-Neuve; aussi les Basques et les Bretons ne s'éloignent pas de leur pays sans esprit de retour. Mais les descendants des hommes du Nord, après avoir envahi la Neustrie, vendu chèrement leur amitié à la France épouvantée de leurs exploits, font la conquête de l'Angleterre, après avoir ravagé la Guyenne. Quand ils allaient combattre en Palestine, comme à leur retour de la Terre Sainte, ils déposèrent quelques-uns de leurs guerriers sur les bords de l'Italie méridionale pour y fonder le royaume de Naples. Les Normands, aussitôt que dans le nouveau monde le commerce s'offrit à eux avec ses aventures et ses spéculations, furent les plus empressés à explorer l'Amérique du Nord et à s'y établir. »

Une nature d'élite, François de la Roque, seigneur de Roberval, celui que François I^{er} appelait plaisamment le petit roi de Vimeux, partage avec Cartier l'honneur de ses dernières opérations. Leur établissement (1543) est jeté près de Québec, probablement non loin de cette rivière Sainte-Croix, quelque peu plus tard nommée Petite-Rivière-Saint-

Charles, du nom de Charles des Bouës, grand vicaire de Pontoise, fondateur et protecteur de la première mission des Récollets dans la Nouvelle-France.

A leur suite, en dépit ou à cause des troubles qui agitent l'Europe, des révolutions et des persécutions religieuses qui l'ébranlent, s'avance aussitôt une légion de navigateurs, colonisateurs, chasseurs, chercheurs, coureurs d'aventures, esprits inquiets, remuants, avides de changement, de mouvement, amalgame étrange, hétérogène, incroyable, de gens vertueux et de coquins, de noblesse et de crapule, tiré des palais ou des sentines, mais gens du Nord presque tous, — oh ! j'y tiens, — qui, dans ce vaste creuset ayant désignation nouveau monde, finiront par se fondre, à la flamme de la liberté, en un tout harmonieux, et le disputeront tantôt à la patrie-mère par la puissance matérielle tout aussi bien que par l'activité, la grandeur, la droiture intellectuelle.

Ces gens, ils arrivent sous le commandement de : Jean Ribault (1562), qui tente un établissement dans la Floride et y bâtit un fort ; Laudonnière (1564), collaborateur et continuateur de Ribault ; Gourgues, le brave, le héros, vengeur des Français (1568) (1) ; Martin Frobisher (1576-7-8) ; les neveux de J. Cartier (même époque), poursuivant l'œuvre de leur oncle ; sir Francis Drake abordant au nord de la Californie (même époque encore) ; sir Humphrey

(1) Hélas ! encore un oubli ! Son nom ne figure même pas dans les Fastes militaires de la France. Mais ceux qui ont lu Champlain savent pourtant qu'il fut valeureux à l'égal de Bayard et patriote comme d'Assas, le chevalier de Gourgues !

Gilbert, prenant formellement possession de Terre-Neuve au nom de la couronne d'Angleterre (1579-83-84); John Davis (1585-6-7), explorateur du détroit qui porte son nom; sir Richard Grenville (1585-6), débarquant des colonies dans la Floride; John White (1587-90), faisant de même en Virginie; Juan de Fuca (1592); Henry May (1593), reconnaissant la Bermude; George Weymouth (1594); le marquis de la Roche et sa malheureuse expédition à l'île de Sable (1598); Bartholomeo Gornald, doublant le cap Cod (1602); de Montz, obtenant, en 1603, de Henri IV, des Lettres Patentes pour coloniser l'Acadie et le Canada; Samuel Champlain, remontant le Saint-Laurent la même année, et revenant, en 1603, avec de Montz, Champdore et Poutrincourt, former un établissement agricole.

Ils commencent leurs plantations dans l'Acadie, à Port-Royal, Saint-Jean et Sainte-Croix. L'Angleterre s'inquiète. Elle veut sa part aux conquêtes, aux usurpations des Français. George Weymouth, par elle dépêché, découvre la rivière Kennebec, en 1605; trois ans plus tard, en 1608, fondation de Québec par Champlain. « J'arrivay, dit-il, à Québec, le 3 juillet, où estant, je cherchay lieu propre pour nostre habitation; mais je n'en pus trouver de plus commode ny mieux situé que la pointe Québec... Proche de ce lieu est une rivière agréable où anciennement hyverna Jacques Cartier (1). » Presque en même temps, Hudson remonte le beau fleuve auquel il a

(1) La librairie Tross a sous presse une nouvelle édition du Voyage de S. Champlain.

servi de parrain; en 1610-11-12, les Anglais se fortifient à Terre-Neuve, en Virginie, dans la Floride. Leurs sentiments d'hostilités contre les Français percent, sur divers points de l'Amérique, comme ils font explosion en Europe; la guerre est bien près d'éclater entre les rivaux. Et c'est alors (1615) qu'arrivent au Canada les premiers Récollets; c'est alors aussi que commence l'*Histoire* de frère Sagard dont nous avons entrepris la réédition.

XIV

Loin, trop loin vous l'avez laissé, me dira-t-on. De grand cœur je confesse mon tort; de grand cœur aussi j'aurais pris ce brave Récollet au berceau pour le conduire sur son « champ de labour; » et, pas à pas, nous l'eussions suivi à l'école, au séminaire, à travers les études, les émotions de la cléricature, puis au monastère. En sa cellule, devant sa lampe fumeuse, sur ses veilles, silencieusement, avec profond intérêt pourtant, nous nous serions penchés. Mais, je l'avoue encore, j'ai cherché, scruté, fouillé, remué, ressassé livres, manuscrits, papiers, et, de lui, je ne sais que son œuvre : l'*Histoire* et le *Voyage*, imparfaitement encore, car sa candeur ne manque pas de finesse; et, sous une bonhomie charmante, on démêle, sans les pouvoir préciser toujours, certaines cachotteries, quelques traits aigus au possible, et visibles à peine. L'abeille confit en miel le suc des fleurs, mais sans perdre, sans émousser son aiguillon.

Il est crédule, grandement : de très-bonne foi dans sa crédulité, cela n'est pas douteux. Pour lui, le diable et sa démoniaque légion sont d'existence autre qu'idéale. S'il ne les a pas vus, il a été témoin de leurs œuvres matérielles (1); et vous seriez mal venu de discuter avec lui sur ce point. Frère Sagard se montre intraitable. Ses notions en histoire naturelle feront sourire un oublieux de l'époque où écrivait notre digne Récollet. Mais je suis convaincu que la plupart des lecteurs reconnaîtront qu'il était à peu près au niveau de la science du XVII^e siècle, et qu'il joignait à un véritable talent d'observation et à une instruction solide, un esprit d'une vivacité allant parfois jusqu'à la malignité. Déjà frondeur à ses moments, du reste, et même légèrement rabelaisien. « Il n'y a pas, dit-il (p. 11), iusqu'a de certaines devotes et de petites servantes de Jésus-Christ, qui veulent pindariser et faire les scavantes en matière de bien dire. Il vaudroit bien mieux, disoit sainte Thérèse, qu'elles usassent du langage des hermitresses, sceussent peu parler et bien opérer, que de s'amuser à ces cajoleries ou discours affetez. »

Voulez-vous un échantillon de son libéralisme, lisez sa véhémence apostrophe aux rois, aux grands, aux juges de la terre, laquelle débute ainsi : « Le iuste pâtit et le réprouvé se resiouit. L'un est touiours heureux et l'autre touiours malheureux, etc... (2). »

L'obéissance lui pèse aux épaules. Sa robe est celle

(1) Voir entre autres le tome II, chap. xxxiv, de l'*Histoire du Canada*.

(2) P. 49-50.

de Nessus à son corps. On le voit bien aux efforts involontaires que lui arrache de temps en temps la nature pour l'en dépouiller. Mais lui ne le pouvait ni ne le voulait, je crois, quoique secrètement il se révoltât contre quelques misérables exigences de sa profession.

Il faut se souvenir que Sagard pensa et écrivit ses ouvrages vers 1633-4, juste au moment où Rome condamnait Galilée pour avoir, d'après Copernic, affirmé le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil. Il faut se souvenir encore qu'il n'avait ni le droit ni le pouvoir de contrôler les lois, règles ou préjugés conventuels.

Très-serrante fut sa gêne, très-puissants les ennemis que lui suscitèrent ses livres. On le sent dès les premières pages de son avis *Au lecteur*, dans l'*Histoire du Canada*.

« Je peux donc, à bon droit, dire que ce volume peut profiter non-seulement aux dévots et personnes portées à la piété, mais à tous ceux qui ne sont portez que d'une simple curiosité de cognoistre les choses étrangères et non communes. Pour les esprits blessez ou enyurez du mal-heureux péché d'enuie qui perce iusques aux plus fortes et secrètes merueilles du monde, il m'est indifférent qu'ils m'ayent en considération ou en mespris : suffit que l'on sache que ce sont personnes qui ne sçauraient souffrir en autrui le bien qu'ils ne peuvent faire eux-mesmes. »

En maintes autres lignes, Sagard laisse voir un cœur ulcéré, sans toutefois que sa franchise, sa candeur et

sa tendresse pour l'humanité en soient altérées. De lui, on peut dire en vérité, et c'est son plus bel éloge : il croit, il aime, il espère. Assurément, il commet de plaisantes erreurs en zoologie, en botanique ou en minéralogie. Vous le verrez prendre, par exemple, des cristaux de quartz pour des diamants, « et peux dire, écrit-il, en avoir amassé et recueilly moy-mesme vers nostre couuent de Nostre-Dame-des-Anges dont quelqu'uns semblaient sortir de la main du lapidaire, tant ils estoient beaux, luisants et bien taillez ; » mais il ne se trompe sans doute pas quand il rapporte avoir vu ou trouvé d'abondantes mines de cuivre, de fer, et même de l'or : car, si l'on a pu le railler jadis au sujet de cette dernière assertion, il est notoire aujourd'hui que l'or se rencontre en quantité assez considérable dans le Bas-Canada, principalement aux environs de Québec, ⁽¹⁾.

Ce qui m'a paru, à moi, en le lisant, c'est que Sagard était un homme simple et bon, franc du collier. — Je demande bien pardon pour l'expression, — et qui se peint tout entier dans le chapitre I^{er} du livre second de son *Essai*. Il me semble les voir, lui et son compagnon de route, le P. Vieil, cheminant, le soir, de dos le Nord, à la main, quand, après leur entrevue avec le prince du pays, il dit : « Munis de sa Bénédiction, des conseils et de l'autorité d'un si grand prélat, nous recevons aussi celle de nostre révérend père provincial et patriarche de notre couvent de Paris le 18^e jour de mars l'an 1633, à l'ap- »

(1) Sagard est la Commission géographique du Canada pour l'année 1885, traduite par M. E. Chénier.

tolique, à pied et sans argent, selon la coustume des pauvres mineurs Recollects, et arrivâmes à Dieppe en bonne santé, où à peine pusmes-nous prendre quelque repos qu'il nous fallut embarquer le mesme iour peu auant my-nuit, etc... »

De recherche là dedans, il n'y en a pas. C'est rondement dit. Tout est sur ce ton. Et l'on voudrait que je fisse à Sagard un procès parce que, ça et là, il fait craquer cette chemise de force que nous appelons correction grammaticale; et l'on voudrait que je dressasse un réquisitoire contre ses petites erreurs, ses menues superstitions monacales? Non certes. Comme, d'ailleurs, ils sont compensés, ces défauts, par un style aimable, un pinceau délicat, une palette fréquemment chargée des plus brillantes couleurs! A moi, Gabriel Sagard rappelle assez souvent le spirituel frère Jehan, de Monteil, alors même que l'un ou l'autre s'évertue à nous raconter les fredaines de monsieur Satanas :

« Frère, nous avons le diable dans la maison. Tous les soirs il entre dans la cellule d'un jeune novice, dès qu'il est endormi. Le novice, qui est fort et vigoureux, se débat avec lui et finit par le terrasser. Mais aussitôt il se change en une belle demoiselle vêtue de satin blanc, etc., etc. (1). »

Voilà un bref récit emprunté à frère Jehan. Sagard en a, de pareils, besace pleine. Parcourez plutôt le chapitre XXXII de l'*Histoire du Canada*, lequel porte

(1) *Histoire des Français*, par A. Monteil, t. I, ép. IV.

pour titre : *De la sainte Oraison. De l'apparition des Esprits et du grand capitaine Avoindaon*. Mais la mine, le trésor en ce genre, il est dans le *Grand voyage du pays des Hurons*.

Je veux réparer complètement mon tort envers Charlevoix, tort grave, on en va juger : j'ai presque affirmé qu'il avait voulu écraser frère Sagard sous le poids silencieux de son *Histoire de la Nouvelle-France*. Cependant, tout à la fin et en un coin de cette histoire, dans ce qu'il intitule *Fastes chronologiques*, le R. P. Charlevoix sacrifie quelques lignes à l'*Histoire du Canada*, par Sagard (1).

Je les cite textuellement :

« L'auteur de cet ouvrage avait demeuré quelque
« temps parmi les Hurons et raconte naïvement tout
« ce qu'il a vu et ouï dire sur les lieux ; mais il n'a
« pas eu le temps de voir assez bien les choses, encore
« moins de vérifier tout ce qu'on lui avait dit. Le
« vocabulaire huron qu'il nous a laissé prouve que
« ni lui ni aucun de ceux qu'il a pu consulter ne
« savaient bien cette langue, laquelle est très-diffi-
« cile ; par conséquent, que les conversions des sau-
« vages n'ont pas été en grand nombre de son temps.
« D'ailleurs, il paraît homme fort judicieux et très-
« zélé, non-seulement pour le salut des âmes, mais
« encore pour les progrès d'une colonie qu'il a vue
« presque étouffée dans son berceau par l'invasion

(1) *Histoire de la Nouvelle-France*, par le P. F.-X. de Charlevoix. — Paris, Didot, 1744, in-12, vol. IV, p. 396.

« des Anglais. Du reste, il nous apprend peu de choses intéressantes. »

Ici Boileau exprime ma pensée :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots ?

Qu'avait-il fait aux Jésuites pour en être si rabroué, ce pauvre Sagard ? Il vous l'a dit au commencement de cet article : il avait aidé à les introduire en la Nouvelle-France. Toujours et éternellement la déplorable histoire de la Lice et de sa Compagne.

Voici donc Charlevoix qui l'accuse non-seulement d'avoir écrit un livre insignifiant, mais même d'avoir, comme missionnaire, médiocrement servi les intérêts du catholicisme. Telle n'est point notre opinion, quant au premier chef du moins. L'ouvrage de Sagard embrasse une période de quinze années à peu près, et il dessine dans ses détails comme dans son ensemble un portion intéressante de l'histoire de l'Amérique septentrionale. Je n'en voudrais pour preuve que la lettre du P. Denis Jamet (t. I, p. 68 et suiv.), où, par la minutieuse et saisissante description du premier monastère des Récollets, sur les rives du Saint-Laurent, on peut fort bien se rendre compte de l'état de la colonisation canadienne au commencement du XVII^e siècle. Tableau frais, net, accentué comme ceux de Rembrandt que celui-là ! Mais ce n'est point tout. Sagard, je le dis hautement, nous a fourni, sur les Hurons, les Montagnais, les Iroquois et une partie des tribus indiennes du nouveau monde, des renseignements de la plus grande précision. Il les a

étudiés sincèrement, patiemment, avec un soin particulier. Il les connaît. Il sait leur langage comme leurs habitudes, leurs mœurs. Charlevoix proteste ! Sur quoi appuie-t-il son protêt ? Il s'est, ma foi, bien gardé de nous le dire. Lui qui des Hurons n'a guère connu que les métis réfugiés au village de Lorette, tout près de Québec, il déclare gravement que « Sagard ni aucun de ceux qu'il avait pu consulter ne connaissaient la langue huronne. » Où Charlevoix l'a-t-il apprise ? Je voudrais vraiment entendre sa réponse. Où donc se trouvait-elle, l'ancienne et formidable peuplade des Hurons, quand il arriva au Canada ? Détruite, annihilée, ou abâtardie. Elle essayait de s'affirmer encore dans les Bois-Brûlés de Lorette, peut-être ; dans quelques débris épars sur les îles de Manitoulin, dans le lac Huron et aux alentours. Mais, dès le milieu du XVIII^e siècle, son identité originelle n'était plus. *Miscégénéation* ! c'est le mot nouveau pour exprimer en Amérique le mélange des races. C'eût été, au temps de Charlevoix, le mot applicable à la race huronne. La langue ? Elle avait suivi la veine qu'avait prise le sang : elle était obli-térée, adulterée (1). Le témoignage ? Je l'ai même dans la comparaison du Dictionnaire de Sagard avec les

(1) Sagard lui-même se plaint des modifications que, dès son temps, recevait chaque jour la langue huronne :

« Nos Hurons, et généralement toutes les autres nations, ont la même instabilité de langage, et changent tellement leurs mots qu'à succession de temps, l'ancien huron est presque tout autre que celui du présent, et change encore... » T. II, *Dictionnaire de la Langue huronne*, p. 9.

quelques mots en langue huronne que le baron de Lahontan nous livrait cinquante ans après les publications de notre savant Récollet (1).

XV

Sans m'arrêter plus à ce sujet, je détacherai de la *Biographie universelle* quelques passages de juste appréciation relatifs à Sagard.

« Il a, dit Michaud, soigneusement décrit les mœurs des sauvages parmi lesquels il avait vécu ; il raconte naïvement tout ce qu'il a vu et ouï dire... Les renseignements donnés par Sagard, de même que tous ceux que contiennent les relations données par les Missions, sont intéressants en ce qu'ils donnent l'état social de peuples aujourd'hui détruits ou réduits à un petit nombre d'hommes. La relation de Sagard fut bien accueillie. Il en publia une nouvelle édition et y donna l'histoire du Canada, depuis quinze ans que les Récollets étaient allés y établir des missions.

« Il voulut joindre à ce volume des pièces touchant les missions, avec des dictionnaires et des dialogues en langue canadoise, algoumequine et huronne. « Mais, dit-il, l'ayant vu grossir suffisamment sous « ma plume, j'ai cru, au conseil de mes amis, qu'il « valait mieux laisser toutes ces pièces et ces diction-

(1) *Nouveaux Voyages de M. le baron de Lahontan dans l'Amérique septentrionale*. La Haye, M. DCCIX.

« naires pour un tome à part. » Ce tome n'a point paru. Le livre est intitulé *Histoire du Canada*. Paris, 1636, in-12. Cet ouvrage est divisé en quatre livres : le premier contient les travaux des Récollets au Canada avant l'auteur ; le second, le voyage de Sagard : il offre quelques particularités nouvelles sur les mœurs des sauvages ; le troisième traite de l'histoire naturelle, il renferme aussi le retour de l'auteur en France ; le quatrième apprend comment les Jésuites succédèrent aux Récollets dans la mission du Canada et comment les Anglais s'emparèrent de Québec en 1629. Tous les religieux qui étaient au Canada furent amenés en Angleterre. »

XVI

Ajoutez à l'*Histoire du Canada* le *Grand Voyage du pays des Hurons*, et vous avez l'œuvre complète de frère Gabriel Sagard Théodat, car ces « Dictionnaires et Dialogues, » qu'il avait annoncés et qui nous seraient aujourd'hui si précieux, ou n'ont pas été terminés, ou n'ont pas été retrouvés.

Le *Grand Voyage* est, quoi qu'il en soit, plus curieux peut-être encore que l'*Histoire du Canada*. Les grandes promesses de son titre, il les tient entièrement : mœurs, coutumes, usages des Indiens, y sont « pourtraicturés » avec une fidélité extrême, et parfois avec une élégance de langage à laquelle les chroniqueurs du commencement du XVII^e siècle ne nous ont guère accoutumés. La topographie ne manque pas d'exactitude ;

et ce que j'ai vu du pays et des aborigènes pendant les dix années que j'ai passées dans l'Amérique septentrionale m'autorise à dire que Sagard se trompe rarement dans ses peintures ou ses relations, quand le bigotisme ne lui ferme pas les yeux. Mais il était venu au Canada pour y prêcher l'Evangile. Il demeure attaché à son mandat, comme la hampe au drapeau. Aussi, dès qu'il s'agit de religion, frère Gabriel oublie son rôle d'historien très-véridique, d'annaliste impartial, de narrateur sérieux, et se laisse aller aux suppositions les plus invraisemblables, aux réflexions les plus étranges, aux assertions les moins admissibles. La première partie du *Grand Voyage du pays des Hurons* est d'ailleurs une reproduction un peu trop servile de son *Histoire du Canada*. Hormis cela, il mérite plus de louanges que de reproches. Parti pour porter chez les sauvages l'étendard de la foi romaine, Sagard a inauguré, avec les Récollets, le triomphe du catholicisme sur le protestantisme dans la Nouvelle-France. C'est là, pour beaucoup, un de ses meilleurs titres à la célébrité. Si le succès eût couronné les desseins de Coligny avant la Saint-Barthélemy, d'odieuse mémoire, la colonisation européenne au Canada aurait été essentiellement liée à la Réforme. L'introduction des Récollets en 1615 a imprimé, dans ce pays, au mouvement religieux, la vigoureuse direction catholique qu'il a conservée, sans dévier presque, jusqu'à la prise de Québec, en 1759.

Sagard fut un des apôtres, un des serviteurs dévoués de la cour de Rome. Il le dit, le répète, le montre à chaque instant; il s'en fait honneur et gloire. Pour-

quoi non? Ne serait-il donc pas de mauvais goût, d'injustice criante, de le traduire au tribunal de la critique pour son honnêteté, pour sa franchise, pour sa foi?

Je me résume. Quels que soient les lecteurs de son œuvre, elle leur commandera l'estime comme elle commande l'intérêt : car c'est l'œuvre d'un esprit instruit, sagace, primesautier, lumineux souvent, d'un cœur simple, aimant et croyant toujours (1).

H.-E. CHEVALIER.

Paris, 27 décembre 1865.

(1) On remarquera, dans l'édition que nous publions, les quatre pages de musique à quatre voix, qui se trouvent uniquement dans l'exemplaire de la bibliothèque du Jardin des Plantes, à Paris.

NOTA. — *Par une regrettable omission typographique, la note suivante n'a pas été placée sous la page 1 de cette notice.*

En son chapitre IV, M. Garneau dit bien : « Le Canada fut dans l'origine un pays de missions, desservi d'abord par les Franciscains, qui y vinrent en 1615. » Mais cette assertion (p. 170) arrive après coup et laisse l'esprit dans la confusion. Sagard, au contraire, déclare positivement (p. 38-39) que, *dès le 25 juin 1615*, les Récollets avaient « tout leur petit faict disposé dans l'habitation » de Kébec.





LIBRAIRIE TROSS, A PARIS

Rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

HISTOIRE DU CANADA ET VOYAGES

QUE LES FRÈRES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAITS
POUR LA CONVERSION DES INFIDELLES

DIVISEZ EN QUATRE LIURES

Où est amplement traité des choses principales arrivées dans le
pays depuis 1615 iusques à la prise qui en a
été faite par les Anglois.

L'Histoire du Canada, par le Frère GABRIEL SAGARD THEODAT,
est l'ouvrage ancien le plus important qui ait paru sur cette
partie de l'Amérique.

Il est d'une rareté excessive.

La nouvelle édition formera quatre volumes dont la pagination
se suivra pour le corps de l'ouvrage, le dernier volume réunissant
différentes pièces sera précédé d'une notice historique.

Le prix de chaque volume, SUR PAPIER VÉLIN, est fixé à 12 fr.

SUR PAPIER DE HOLLANDE. 20 fr.

C'est une réimpression figurée de l'édition rarissime de 1636,
mais il était impossible de suivre strictement page par page
cette première édition. Les chiffres de la pagination de l'original
ont été placés en marge, & la table de la nouvelle édition re-
produira les deux paginations, ce qui facilitera les recherches.

Cette réimpression a été tirée à UN NOMBRE TRÈS-RESTREINT
D'EXEMPLAIRES. — Le second volume vient de paraître, le troi-
sième paraîtra au mois de Septembre & l'ouvrage entier fera
terminé avant la fin de l'année.

Paris, 30 Juin 1865.

Il vient de paraître :

LE GRAND VOYAGE DU PAYS DES HVRONS

Situé en l'Amérique vers la Mer
douce, ès derniers confins
de la nouvelle France,
dite Canada.

Où il est amplement traité de tout ce qui est du pays, des mœurs & du naturel des Sauvages, de leur gouvernement & façons de faire, tant dedans leurs pays, qu'allans en voyages : De leur foy & croyance ; De leurs conseils & guerres, & de quel genre de tourmens ils font mourir leurs prisonniers. Comme ils se marient & esleuent leurs enfans : De leurs Medecins, & des remedes dont ils vsent à leurs maladies : De leurs dances & chançons : De la chasse, de la pèche & des oyseaux & animaux terrestres & aquatiques qu'ils ont. Des richesses du pays : Comme ils cultiuent les terres, & accommodent leur Menestre. De leur deuil, pleurs & lamentations, & comme ils enseuelissent & enterrent leurs morts.

Avec un Dictionnaire de la langue Huronne, pour la commodité de ceux qui ont à voyager dans le pays, & n'ont l'intelligence d'icelle langue.

PAR GABRIEL SAGARD THEODAT
RECOLLET DE S. FRANÇOIS, DE LA PROVINCE DE S. DENYS
EN FRANCE.

A PARIS

Chez DENYS MOREAU, rue S. Jacques, à la Salamandre
d'argent.

M. DC. XXXII

Avec Priuilege du Roy.

2 vol. petit in-8º, frontispice gravé.

Papier vélin, 24 fr. — Papier vergé, 30 fr.
Papier de Hollande, 40 fr.

Il vient de paraître :

GEOFROY TORY

PEINTRE ET GRAVEUR

PREMIER IMPRIMEUR ROYAL

RÉFORMATEUR DE L'ORTHOGRAPHE ET DE L'IMPRIMERIE
SOUS FRANÇOIS I^{ER}

PAR

AUGUSTE BERNARD.

Deuxième édition, entièrement refondue.

VIII ET 408 PAGES.

Papier vélin, in-8 12 fr.

Grand papier de Hollande, gr. in-8 . . . 24 fr.

Peau de vélin, gr. in-8. 300 fr.

Cette nouvelle édition, *qui forme pour ainsi dire un nouvel ouvrage*, contient le double du texte de la première. Elle est ornée de nombreuses gravures en bois.

Cette Monographie, digne pendant des Annales des Alde & des Estienne publiées par Renouard, est devenue parfaite dans cette nouvelle édition. Elle intéresse également & les amateurs des arts & les bibliophiles.

Il paraîtra le 10 Juillet :

DISCOURS DV VOYAGE

FAIT PAR LE CAPITAINE IAQVES CARTIER

*Aux Terres-Neufues de Canadas,
Norembergue, Hochelage, Labrador, & pays adiacens,
dite nouvelle France, avec particulieres
mœurs, langage, & ceremonies
des habitans d'icelle.*

A Rouen, de l'imprimerie de Raphael du Petit-Val,
1598.

Relation du voyage de 1534, publiée d'après l'édition de 1598 & d'après Ramusio, par M. H. Miché-
lant.

On trouve à la suite :

DOCUMENTS INÉDITS

SUR

JAQUES CARTIER & LE CANADA

Publiés d'après les originaux jusqu'alors inconnus

PAR M. ALFRED RAMÉ.

Un vol. pet. in-8, avec deux grandes cartes :

Papier vergé.	18 fr.
Papier vélin à la cuve, Whatman	25 fr.
Peau de vélin (2 exempl.).	180 fr.

Les documents sur *Jacques Cartier* sont nombreux & très-intéressants, ils nous apprennent entr'autres les noms de ses officiers & de son équipage, &c.

Arras, typ. Schoutheer, rue des Trois-Visages.



Publication de la Librairie TROSS, à Paris.

BREF RECIT ET SUCCINCTE NARRATION

DE LA

NAVIGATION

FAITE EN MDXXXV PAR LE CAPITAINE

JACQUES CARTIER

aux îles de

CANADA, HOCHELAGA, SAGUENAY

ET AUTRES

*Reimpression figurée
de l'édition originale rarissime de MDXLV
avec les variantes des manuscrits
de la Bibliothèque impériale*

PRÉCÉDÉE

D'UNE BRÈVE ET SUCCINCTE

INTRODUCTION HISTORIQUE

Par M. d'Avezac.

LYON, IMPRIMERIE DE LOUIS FERRIN.

Un vol. pet. in-8, tiré à petit nombre.

Prix, sur papier de Hollande 12 fr.

Sur pap. vélin anglais, Whatman (à la cuve). 20 fr.

Sur PEAU DE VÉLIN. 150 fr.

La relation du célèbre capitaine, natif de Saint-Malo, est fort intéressante. Quant à l'exécution typographique du volume, nous pouvons dire qu'elle a parfaitement réussi & que ce *Bref Recit* est un des plus beaux livres qui soient sortis des presses de M. Perrin.



